UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01527884 9

A Monsieur Revel,

En souvenir du temps trop lointain
où il me donnait l'idée de la Méthod

Son respectueusement dévoué,

J. Bejarano

DE LA MÉTHODE LITTÉRAIRE

1878 – 1913.

DU MÊME AUTEUR

(A LA MÊME LIBRAIRIE)

La Classe de Français. Journal d'un Professeur dans une division de Seconde C. — Volume 18 × 12cm avec 5 belles planches photographiques hors texte et un autographe. 2e édition.. . . . 3 fr. 50

LF.H
B574d

J. Julien BEZARD
PROFESSEUR DE PREMIÈRE AU LYCÉE HOCHE

DE LA MÉTHODE LITTÉRAIRE

Journal d'un Professeur
dans une Classe de Première

DEUXIÈME ÉDITION

352460
4.7.38

PARIS
LIBRAIRIE VUIBERT
63, Boulevard Saint-Germain, 63

PQ
53
B48
1911

Tous droits de reproduction
et de traduction réservés
pour tous pays.

Copyright by Vuibert, 1911.

AVANT-PROPOS

AUX ÉLÈVES DES CLASSES SUPÉRIEURES

C'est de vous que je veux vous parler, mes amis. Les pages que vous allez lire ne vous raconteront, il est vrai, que les tribulations subies par une trentaine d'entre vous; mais je crois que nous pouvons dire de ma division de Première : *ab una disce omnes !* Qui l'a vue les connaît toutes. Bien des fois, au cours de ces classes dont vous lirez le compte rendu, mes regards se portaient plus loin que le dernier rang de mes élèves : je croyais apercevoir derrière eux tous les autres, tous ceux qui, dans ce moment même, partageaient semblables soucis et les exprimaient sans doute avec une égale franchise... Oui, le spectacle que j'avais en raccourci sous les yeux, on le contemple dans toutes les Premières que menace à brève échéance le baccalauréat « détesté des mères ! » Inquiétude, hâte fébrile, regret du temps mal employé, voilà le lot de beaucoup d'élèves, le jour où ils pénètrent dans le second cycle, et les statistiques nous obligent à reconnaître, en toute bonne foi, que leurs craintes sont justifiées. Étrange phénomène, en effet ! L'examen qui n'est que le couronnement naturel de vos études, auquel vous devriez vous présenter sans crainte après six années de travail, se transforme à chaque session en une lamentable hécatombe. Alors que la réussite pourrait être la règle et l'échec une rare exception, 44 °/₀ à peine des candidats ont été reçus en juillet 1910 (1); les autres passent ensuite les vacances que vous connaissez; trop heureux lorsqu'ils ne reviennent pas faire l'ornement de la Première sous le nom plus pompeux, hélas !

(1) Exactement : Section A : 47 °/₀; B : 41 °/₀; C : 48 °/₀; D : 38 °/₀.

qu'avantageux de « vétérans »... Deux fois sur trois, lorsque vos parents nous posent, vers le mois de mai ou de juin, la question classique : « Sera-t-il reçu ? », nous passons par toutes les nuances d'une pénible incertitude, depuis le hochement de tête et la parole hésitante jusqu'aux bras levés vers le ciel dans une mimique désespérée. Que ces réponses soient si fréquentes, que la question même puisse être si généralement posée, c'est un fait curieux, inquiétant, un signe certain que vos études n'ont pas été ce qu'elles devaient être et que vous n'avez pas su vous y prendre comme il faut.

De ce mal étrange les Lettres souffrent plus que les Sciences, et, dans les Lettres elles-mêmes, le Français non moins que le Latin. L'épreuve qui pourrait être, sinon la plus facile, tout au moins la plus agréable, la composition française, devient peut-être à l'heure actuelle celle qui vous inspire le plus de craintes, celle dont les Universités gémissent le plus douloureusement. Dieu sait pourtant si les jurys ont des trésors d'indulgence ! Dieu sait à quelles invraisemblables capitulations consent, plus d'une fois, la conscience de ces juges injustement redoutés ! Malgré leur humanité, ils ne peuvent pas, vous l'avouerez, renoncer à toute rigueur. Ils concilient, tant bien que mal, le devoir et la pitié ! Ils prodiguent les notes neutres, les 9, les 8 et les 7, celles qui blessent sans tuer, celles qui laissent encore l'espoir d'une compensation par ailleurs... ; et ils soulagent leur conscience en dénonçant à grands cris ce que l'un d'eux, non des moindres, a fort bien appelé la « Crise des Méthodes dans l'Enseignement du Français » (1). Le mot, vous le savez, a eu un certain succès. Pendant quelques mois, les journaux quotidiens ne dédaignaient pas d'accueillir sous cette rubrique des articles imprévus ; la « Crise du Français » voisinait (ô merveille !) avec le crime de l'impasse Ronsin et la pacification de la Chaouïa. Il en fut un instant question à la tribune du Sénat, et la Haute Assemblée encouragea de sa sympathie l'aimable défenseur

(1) M. Lanson. Conférence faite au Musée Pédagogique le 28 janvier 1909.

des études littéraires (1)... Bref, si nous avions été au mois de novembre au lieu d'être au mois de janvier, la « Question du Français » mise au premier plan de l'actualité fût peut-être passée des Revues pédagogiques dans les Revues de fin d'année... Aujourd'hui, les journaux en parlent un peu moins : ils ont autre chose à dire. Mais nous y pensons toujours... Comment faire pour résoudre, quand on entre en Première, dans l'état où les élèves y parviennent actuellement, l'éternelle « Question du Français » ?

Beaucoup de candidats adoptent une solution bâtarde, que vous connaissez de reste. Sachant très bien qu'en neuf mois ils n'auront jamais le temps de lire d'un bout à l'autre les auteurs du programme, ils prennent sans douleur le parti de les ouvrir le moins possible. Et, comme il faut pourtant connaître à peu près ce qu'il y a dans Racine, Voltaire ou Chateaubriand, ils s'adressent aux manuels et aux histoires littéraires. Il n'est pas rare de voir des élèves, assez intelligents sur d'autres matières, se condamner en français à une besogne navrante : ils n'hésitent pas à résumer, oralement ou par écrit, ces estimables opuscules ; « ils apprennent, disent-ils, leur littérature ! » Les souvenirs qu'ils empruntent à ce genre d'ouvrages passent ensuite, d'une manière plus ou moins directe, dans leurs dissertations, et nous ne savons jamais, en corrigeant les devoirs, si nos éloges ou nos reproches s'adressent aux jeunes auteurs ou à leurs trop secourables modèles. Je n'ai pas besoin d'insister sur les défauts de cette méthode, que les auteurs eux-mêmes des histoires littéraires sont les premiers à déplorer. Ils ont composé ces petits ouvrages, dont beaucoup sont fort bien faits, non pour remplacer la lecture des textes originaux, mais pour vous guider dans l'étude que vous devez faire des classiques ; ils ne sont pas responsables de l'abus que vous commettez ! Cet abus n'en est pas moins funeste à nos études littéraires. En vain les Universités s'ingénient à vous proposer des sujets simples, faciles, qui n'exigent que du bon sens, quelques idées

(1) M. Couyba, Sénateur de la Hte-Saône, Séance du 20 décembre 1908.

générales et des connaissances restreintes. Vous préférez de plus en plus le manuel au texte classique, la leçon apprise en toute hâte à l'auteur lentement médité, l'art de mal réciter à l'art de bien écrire.

La méthode que nous allons vous exposer s'inspire du principe contraire : nous avons tâché, malgré le peu de temps qui nous était accordé, de lire nous-mêmes *les textes originaux* et de ne lire à peu près qu'eux. Naturellement, il est utile, si vous voulez nous suivre, que vous ayez sous la main une histoire littéraire pour vérifier une date ou un détail biographique ; mais j'espère que, le plus souvent, vous pourrez vous en passer. Si vous faites avec soin les lectures prescrites, si vous ne négligez aucune des indications données au jour le jour à vos camarades, vous posséderez, à la fin de juin, les connaissances nécessaires, et vous les aurez acquises (ce qui est bien plus important) *par une méthode rationnelle*. Mais il est inutile de résumer ici ce que vous verrez mieux, à loisir, dans le livre ; et puisque, dès le premier jour, j'ai dû exposer aux élèves notre plan de travail pour l'année entière, je ne vous retiens pas plus longtemps à la porte de notre classe. Lisez le compte rendu de cette première séance ; écoutez-nous, réfléchissez ; et, pour peu que vous vouliez vous prêter à cette tentative, mettez-vous à l'œuvre, comme nous, à notre suite, sans tarder. Si vous êtes encore en Seconde ou en Troisième, vous aurez le précieux avantage de répartir sur plusieurs années le travail que nous avons dû accumuler en quelques mois... Si vous entrez en Première, et que vous n'ayez devant vous qu'une année, la dernière, tâchez au moins, comme nous, de l'utiliser pour le mieux ; et dites-vous qu'il n'est jamais trop tard pour se mettre à travailler d'une manière intelligente ! Puissions-nous ainsi vous fournir, par nos amicales confidences, le moyen de nous dépasser dans la voie tracée par nous-mêmes ; puisse votre travail devenir moins pénible dans l'effort, plus heureux dans les résultats !

DE LA MÉTHODE LITTÉRAIRE

PROCÈS-VERBAL
DE LA PREMIÈRE CLASSE

Les études littéraires (sans en excepter le latin et même l'histoire) souffrent de deux défauts profonds, qui datent de plusieurs siècles et ne se corrigeront pas en un jour : elles manquent d'*unité* dans le plan ; elles manquent encore plus, peut-être, de *continuité* dans l'exécution. Les élèves apprennent beaucoup de choses, ils lisent des textes innombrables avec cinq ou six professeurs de lettres, trois ou quatre professeurs d'histoire, sans prendre soin de tout rattacher à un seul et même dessein et d'appliquer partout une seule et même méthode. Ils passent d'une classe à l'autre sans voir nettement le lien qui rattache les connaissances nouvelles aux connaissances acquises et en partie oubliées ; ils recommencent à travailler toujours sur de nouveaux frais, et la préparation au baccalauréat rappelle assez exactement le travail de Pénélope. C'est ce que me disait, il y a quelques années, un père de famille attentif qui suivait avec sympathie nos efforts désespérés. Mathématicien, officier d'artillerie, spécialiste par conséquent, il songeait surtout aux sciences ; mais c'était en même temps un lettré, un philosophe, et ses paroles avaient une portée toute générale : « Ce qui manque le plus à la moyenne des jeunes gens, disait-il, ce sont des *cadres*. Ils apprennent beaucoup de détails, sur des matières très différentes ; ils ne les classent pas toujours de manière à les rattacher à quelques principes gé-

néraux qui leur permettraient non seulement de retrouver ce qu'ils ont oublié, mais de découvrir seuls, par analogie, ce qu'ils n'ont pas encore appris... Lorsque j'ai fait mes études, nous apprenions par cœur beaucoup moins de théorèmes, à peine la moitié de ceux qu'on fait réciter aujourd'hui ; mais le jugement gagnait ce qu'on épargnait à la mémoire ; nous faisions nous-mêmes notre science, beaucoup plus qu'ils ne peuvent la faire actuellement ; au lieu d'enregistrer, nous cherchions ; au lieu de collectionner des formules, nous appliquions des méthodes ; notre travail était une création continuelle. Mais pour réussir dans cette voie, il est nécessaire de connaître, d'avoir constamment sous les yeux les caractères généraux de la science que l'on étudie ; il faut faire reposer sur de grands principes les applications quotidiennes... Voilà ce que je demanderais surtout aux élèves, si j'avais la lourde charge de les conduire à l'examen... » Je ne sais dans quelle mesure les remarques de cet homme éminent étaient justifiées pour l'enseignement des sciences ; je constate seulement tous les jours que ses paroles sont l'expression même du bon sens pour nos études littéraires.

Nous allons donc recommencer en un an, pour le français, vos études anarchiques, et tracer, autant que possible, ces *cadres* sans lesquels on ne saurait mettre dans son travail ni unité ni méthode. Naturellement, ils ne ressembleront que de loin à ceux qui seraient nécessaires pour soutenir les élèves de la Sixième à la Première ; non seulement nous ne parcourrons qu'une partie de notre domaine, mais nous le parcourrons à la hâte, d'une manière provisoire et superficielle ; les moyens dont je dispose, dans les circonstances présentes, ne peuvent guère être que des moyens « de fortune ». On me l'a déjà, vous le pensez bien, et plus d'une fois, reproché. L'an dernier, par exemple, après une conférence où j'avais sommairement exposé cette tentative, j'ai recueilli pas mal de critiques et peu d'encouragements ; un spirituel journaliste, indulgent pour ma personne, mais sévère pour mes idées, ne m'a pas caché que notre méthode lui paraissait

artificielle et nos ambitions chimériques... A quoi l'on pourrait répondre que, dans un naufrage, mieux vaut établir un radeau quelconque avec des planches de rencontre que de ne rien faire du tout ; que notre appareil, sans être certes un modèle de solidité ni d'élégance, s'est en somme révélé, quatre fois, très flottable ; qu'il a eu le mérite d'exister, et de conduire chaque année au port, tant bien que mal, en évitant les gros écueils, un grand nombre de sinistrés ! Les formes, d'ailleurs, vous le verrez, n'en sont pas tellement indécises qu'on n'y devine le plan de la barque future, du bâtiment confortable qui conduira vos successeurs, à loisir, en sécurité, dans tout le cours de leurs études ; lorsque nous l'abandonnerons, ce ne sera pas sans espoir de le voir bientôt transformé, amélioré, aménagé, et capable d'affronter une plus longue navigation.

En attendant, construisons notre barque provisoire, et commençons par la quille, c'est-à-dire par le principe d'unité, d'ordre et de continuité qui nous est si nécessaire. Ce principe d'unité, je l'emprunte à l'histoire ; ce principe d'ordre n'est autre que la *chronologie*. « Grosse erreur, m'a-t-on crié ! Utopie depuis vingt ans condamnée par l'expérience ! Vous allez ressusciter le cours d'histoire littéraire ! Or de l'histoire littéraire nous ne voulons à aucun prix. » Et je reconnais que l'autorité, l'unanimité des voix hostiles à l'histoire littéraire m'ont un instant déconcerté. Pourtant, il faut bien vivre ! Tant qu'on n'aura pas découvert l'ordre idéal, l'ordre non historique et très peu littéraire qu'on nous promet au nom de la Science, nous ne pouvons pas demeurer éternellement dans l'anarchie ! La chronologie ayant été jusqu'ici le moyen le plus commode, le plus clair, le plus naturel de classer les faits autour des idées, nous y revenons instinctivement ; nous nous appuyons avec confiance sur ce bon vieux cadre historique et ne le trouvons pas, à l'épreuve, si vermoulu qu'on veut bien le dire ; en tous cas, nous préférons encore l'ordre chronologique au désordre tout court. Voici le plan que vous suivrez cette année :

I. — Nous commençons en 1600. Nous renonçons au moyen âge et au XVIe siècle. On ne peut pas tout embarquer. Et nous groupons nos lectures, nos réflexions, nos devoirs autour de cinq grandes idées ; je les choisis de telle sorte qu'elles nous aident à résumer les caractères essentiels de la société moderne, dans l'ordre même où nos prédécesseurs les ont peu à peu découverts :

1. *Les caractères de la Science au début du* XVIIe *siècle,*
ou Les origines de la Raison classique.

2. *Le triomphe de la Raison dans l'Art,*
ou L'esprit classique au XVIIe *siècle.*

3. *Les progrès de la Raison dans la Société.*
Philosophes et hommes du monde au XVIIIe *siècle.*

4. *La révolte du Sentiment,*
ou Les origines du Romantisme et la Révolution française.

5. *L'application de la méthode classique à l'époque contemporaine.*
Du Romantisme au Réalisme.

Chacun de ces groupes comprendra de dix à vingt classes, dont l'objet sera toujours indiqué à l'avance. Vous achèterez un gros cahier, de 200 pages environ, sur lequel vous prendrez les *sommaires* d'explications et les *textes* de devoirs. Il ne ressemble pas à l'ancien cahier de textes, si sec, si insuffisant ; il n'est pas non plus le cahier justement proscrit d'histoire littéraire, si vague, si impersonnel. Il est le cahier de français, *votre* cahier, le symbole de la méthode que vous suivrez désormais dans vos lectures, dans vos recherches, et dans vos réflexions ; il porte la marque de l'esprit qui le modèle à son image ; il en est le fidèle reflet.

II. — Que dirons-nous dans ces sommaires ? Vers quels objets dirigerons-nous votre jeune curiosité ?

1. Vers les *livres* tout d'abord. Et cela encore, naturellement, n'est pas sans soulever des critiques. Les uns déclarent que nous avons assez et trop de livres. Ce n'est pas, disent-ils, dans les bibliothèques qu'un jeune homme apprend à observer les choses et à les voir directement, de ses propres yeux, telles qu'elles sont ; il ne peut y puiser que des connaissances de seconde main ; les impressions qu'il en reçoit toutes faites ne produisent pas sur lui le même effet que ce qu'il apprend à découvrir lui-même dans le grand livre de la nature. Bref, ils affirment, reprenant le mot du *Cid*, qu'

Un prince dans un livre apprend mal son devoir !

Et, puisque, aujourd'hui, « c'est vous qui êtes les princes », ils ne demandent qu'à proscrire toutes les éditions *ad usum Delphini !* — Les autres, moins intransigeants sur les dangers de la lecture, s'effraient des difficultés pratiques d'une pareille entreprise. Comment se procurer les livres nécessaires, au moment où les familles protestent contre les dépenses excessives de librairie ? Comment les distribuer sans perte de temps, et les faire rentrer sans perte d'argent ? Comment constituer et entretenir une bibliothèque de classe aussi importante ? Et ceux-là souhaiteraient aussi, pour des motifs plus terre-à-terre, de vous voir ressembler au Dauphin lui-même, au grand Dauphin que vous connaissez et qui, une fois délivré de Bossuet, son précepteur, ne consentit plus jamais à parcourir que la Gazette.

Aux premiers nous répondrons que, pas plus pour nous que pour eux, la lecture des textes écrits ne saurait passer avant l'observation des choses. L'observation de la réalité est bien pour nous, comme pour eux, et cela dès les petites classes, le principe de tout enseignement, et le livre n'est à nos yeux qu'un moyen indispensable de vous faciliter l'étude de la nature. Les auteurs que vous lirez ne vous apprendront pas les choses directement, doctoralement, et vous n'aurez jamais à jurer sur la parole du maître ; mais ils vous enseigneront une méthode, des pro-

cédés qui vous mettront en état de refaire leurs expériences ; ils seront pour vous des guides plus que des modèles, des conseillers, non des tyrans ; et toujours ils vous répéteront avec l'un d'entre eux : « Ne nous croyez pas sur parole ; regardez, écoutez, jugez ; que la nature, enfin, soit votre étude unique ! » — Quant aux difficultés pratiques dont s'effraient d'autres censeurs, la grande majorité de mes collègues les a depuis longtemps résolues. Partout, depuis dix ans, on voit se constituer, à l'aide de cotisations très modestes, des bibliothèques de classe qui fonctionnent régulièrement à la satisfaction de tous. La nôtre date déjà d'une dizaine d'années ; elle contient 300 volumes. C'est l'instrument indispensable d'une éducation littéraire.

2. Mais la lecture n'est qu'un moyen, non un but. L'éducation de l'avenir sera de moins en moins livresque, de plus en plus tournée vers les réalités, vers l'observation directe de la vie présente et l'acquisition de méthodes propres à nous faire réussir dans d'utiles entreprises. Sur ce principe se fonderont à la fois notre *méthode d'observation* et nos *procédés d'expression,* c'est-à-dire la manière de prendre des notes, la manière de composer et de rédiger les devoirs.

A) Vos *notes* seront prises sur des feuilles volantes. Vous laisserez dire ceux qui vous menaceront, à ce propos, de mille dangers : « Feuilles volantes, diront les uns, = Désordre et malpropreté. Les feuilles volantes sont faites pour voler, comme le pigeon, ou Wilbur Wright lui-même..., surtout entre les mains des élèves ! » — Vous aurez un peu de soin et d'ordre, vous classerez méthodiquement vos notes dans des cartons bien rangés, et vous ne les perdrez pas plus que ne les ont perdues vos prédécesseurs. — « Feuilles volantes, diront les autres, papiers noircis, paperasse encombrante, bon prétexte à la mémoire paresseuse pour ne rien retenir, bon moyen de se faire, sans effort, sans jugement, sans intelligence, une mémoire de papier ! » — Vous mettrez de la mesure dans

l'emploi de ce procédé, vous ne noterez que les choses importantes, de telle manière que les autres s'y rattachent naturellement ; et ces précieux mementos, loin d'affaiblir votre mémoire, l'aideront à devenir plus sûre, plus étendue, plus méthodique. — « Feuilles volantes, dira-t-on encore... » Mais que ne dit-on pas dans le monde, depuis le Meunier, son Fils et l'Ane ? Essayez de mes feuilles volantes ; et vous verrez, de cette méthode, que, tout comme dans la réclame, l'essayer, c'est l'adopter ! — Vous mettrez en grosses lettres, en haut, à gauche, l'*idée* que la note doit prouver. Que ceci soit pour vous une règle absolue : pas de note sans idée générale. Les faits que vous ne rattachez pas à une idée ne comptent pas : ils sont de l'érudition pure, c'est-à-dire moins que rien. De plus, cette idée générale, par le seul fait qu'elle est générale, humaine et classique, doit être une idée vivante, une idée pratique, immédiatement utilisable dans votre existence quotidienne : le passé ne nous intéresse que par ses rapports avec le présent ; tout ce qui n'est que passé est mort ; seul, ce qui est vivant encore mérite d'être noté. — Quant à la note elle-même, elle devra se présenter sous l'aspect d'un petit *plan*, où les faits seront classés suivant les rapports qu'ils présentent avec l'idée générale indiquée en haut de la feuille. Aussi proscrivons-nous les petits formats. Vous prendrez le plus souvent de grandes copies ordinaires : il faut qu'une note soit composée, qu'elle résume en les classant vos idées sur la question, qu'elle soit le plan d'un paragraphe.

B) Vous passerez de là naturellement à l'expression de votre pensée. La méthode qui vous aura servi à comprendre les classiques vous conduira sans autre effort à les imiter dans vos *devoirs*. Nous ferons en sorte que chaque devoir soit préparé par plusieurs lectures de textes ; vous n'aurez à remettre qu'une dissertation par quinzaine, et toujours sur les sujets que nous auront fait connaître les explications précédentes. Si nous étions dans le premier cycle, ou même en Seconde, je donnerais une

place importante aux sujets d'observation directe, qui vous invitent à vous mettre en présence des choses et à trouver par vous-mêmes, sans secours extérieur, ce qu'elles présentent d'intéressant. Enseignement par l'image ou enseignement par les faits, confessions personnelles ou récits d'incidents empruntés à votre existence d'écoliers constituent à tous les âges d'excellents exercices. Pourtant, même dans ces classes, j'essaierais de les rattacher toujours à l'étude des auteurs, afin que vous fussiez aidés par des exemples, encouragés par des modèles, sans avoir tout à tirer de votre expérience naïve. Aujourd'hui, sur les sujets qui doivent préoccuper des jeunes gens de votre âge, sujets de morale et de politique, sujets de science ou d'histoire, sujets relatifs aux problèmes de la vie contemporaine, il me semble presque impossible que vous vous passiez du secours continuel de nos grands classiques. Vous remarquerez que, lorsque l'on propose ces sujets, en France ou à l'étranger, sous la forme sèche, abstraite, d'une maxime ou d'un aphorisme, ils sont presque toujours trop difficiles pour vous ; ils exigeraient, pour être traités à peu près convenablement, la maturité d'un homme de quarante ans. Très rares sont les occasions où vous avez assez d'expérience personnelle, de jugement, de sensibilité pour tirer d'eux ce qu'ils contiennent en puissance ; les jurys qui vous posent ce genre d'énigmes méritent les malédictions dont vos familles les accablent. Comme il est facile, au contraire, d'étudier toutes ces choses à la suite de Corneille ou de Bossuet, de Voltaire ou de Jean-Jacques, de Chateaubriand ou de Victor Hugo ! Ces grands hommes ont tout vu, tout observé, tout exprimé ; ils connaissent la nature et l'humanité ; ils ont trouvé pour les dépeindre des termes admirables ; ils nous enseignent à la fois à regarder et à traduire ; voilà nos guides et nos maîtres, voilà ceux qui nous conduiront, comme par la main, vers la beauté, en nous laissant l'illusion que nous l'avons presque seuls et par nous-mêmes découverte. Toutes les formes nous seront bonnes pour nous exercer, grâce à eux, à penser d'après leur méthode : dissertations, lettres,

dialogues, discours ou simples rapports ; toutes nous permettront, je l'espère, d'appuyer notre expérience un peu courte sur celle des siècles passés, et nos procédés incertains sur l'art solide et simple des auteurs classiques.

Tels seront notre plan et notre méthode... Demain vous apporterez votre *cahier de sommaires*, symbole de l'unité que nous voulons mettre dans nos études ; je vous dicterai le plan des trois premières classes. Nous recueillerons la cotisation nécessaire pour l'entretien de la bibliothèque(1). Et vous aurez à me montrer quelques feuilles blanches préparées pour les notes dans un carton spécial. Nous serons ainsi, dès le second jour, en plein travail, prêts à lire et à réfléchir, à composer et à écrire. Le reste, croyez-le bien, c'est-à-dire le succès à l'examen final, si vous faites ces choses d'un grand cœur, avec joie, avec énergie, malgré le résultat inquiétant de vos études antérieures, vous sera donné par surcroît.

(1) Trois francs par an, ou un franc par trimestre; absolument facultative.

PREMIÈRE PARTIE

LES CARACTÈRES DE LA SCIENCE AU DÉBUT DU XVIIe SIÈCLE

OU

LES ORIGINES DE LA RAISON CLASSIQUE

I. — LES AMBITIONS NAISSANTES DE LA SCIENCE

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres mis en circulation :

Extraits des grands écrivains scientifiques, Éd. LAURENT. (3 exempl.)
BOILEAU, Œuvres en prose (*Arrêt Burlesque*). (4 exempl.)
FIGUIER, *Les savants du* XVIe *siècle*. (1 exempl.)

II. — Livre acheté par tous les élèves :

PASCAL, *Pensées* et Œuvres diverses. (Éd. HAVET ou BRUNSCHVICG.)

CHAPITRE PREMIER

LE PRINCIPE DE LA SCIENCE OU L'ESPRIT D'OBSERVATION

SOMMAIRE

Notre prochaine classe sera une sorte d'étude dirigée; nous y travaillerons ensemble, nous achèverons le travail commencé par vous dans votre cabinet, et *nous apprendrons à rédiger deux espèces de notes :*

1) **une note biographique et bibliographique.** — Vous prendrez, dans les *Extraits des grands écrivains scientifiques*, quelques textes relatifs aux premiers savants. — Vous lirez les 44 premières pages de ce livre, de manière à pouvoir comprendre la lecture un peu rapide que nous ferons en classe de ces textes.

2) **un extrait d'auteur,** c'est-à-dire la copie des passages les plus essentiels, dans un texte très important. — Nous choisirons, pour ce travail, l'*Arrêt burlesque* de Boileau.

CORRIGÉ DES DEUX NOTES

Note sur les origines de la science moderne.

I. — *Origines.*

1. **La Grèce ancienne.** Archimède († 212).

2. **L'Italie du XVe siècle.**

L'influence d'Archimède, dans le texte grec, puis dans la traduction latine après 1543. — Il est lu et commenté jusqu'à Galilée.

Le grand disciple d'Archimède : *Léonard de Vinci* (1452-1519) — et la méthode d'observation.

II. — *Renaissance.*

Copernic (1473-1543), de Thorn, chanoine de Frauenburg — étudie en Italie — reprend l'hypothèse pythagoricienne dans son ouvrage *De revolutionibus orbium cælestium* (1543).

Sa doctrine n'est adoptée que par quelques mathématiciens, de 1550 à 1600.

III. — *La dernière génération du XVIe siècle.*

1. **Képler** (1571-1630). — Wurtembergeois — étudiant à Tubingue — élève du copernicien Mœstlin. — Son œuvre principale : l' « Astronomie nouvelle, ou physique céleste, fondée sur les observations de Mars, déduite des observations de Tycho-Brahé ». — Les 3 grandes lois de Képler.

2. **Galilée** (1564-1642). (Éd. LAURENT, p. 18-38.)

— né à Pise — professeur de mathématiques à l'université de Padoue — puis à Florence, précepteur du jeune duc de Toscane.

— étude d'Archimède — expériences sur la pesanteur et l'hydrostatique — la lunette de Galilée (1609).

— il défend la doctrine de Copernic dans la Lettre à la grande-duchesse Christine (1615) et dans les Dialogues (1632).

3. **Harvey** (1578-1657). — Né à Folkestone. — Il a pour maître, à Padoue, Cesalpini, qui avait déjà découvert la « petite circulation du sang ». — Dès 1619, Harvey enseigne lui-même la théorie de la circulation.

Ici se placeront **Descartes** (1596-1650) et **Pascal** (1623-1662), nés plus tard, morts moins âgés.

Remarquer que la science est toujours *œuvre collective* ; les plus grands hommes ont dû quelque chose à leurs maîtres et à leurs contemporains. (Voir cette idée exprimée par Pasteur [Éd. LAURENT, p. 345] et par Berthelot [p. 372].)

Note sur les obstacles opposés à l'esprit d'observation par l'esprit d'autorité.

I. — Les difficultés que rencontrent ces grands hommes.

Les principaux documents à consulter sont les lettres de Galilée et

le texte original des décrets qui par deux fois le condamnèrent avec une trop célèbre inconscience (LAURENT, p. 22-33). Encore ne donnent-ils qu'une faible idée des résistances rencontrées jusque vers la fin du XVIIe siècle, dans le monde des savants et des professeurs, par la doctrine de Copernic. Bien rares furent alors, en France et en Italie surtout, ceux qui, comme le P. Riccioli, Gassendi, le P. Mersenne et Malebranche, désapprouvèrent sans ambages les congrégations romaines. Pascal lui-même, qui, bien entendu, les blâme en qualité de janséniste, ne paraît pas les condamner formellement comme mathématicien (voir *Provinciales*, 18e lettre). Tant la routine a de force et pèse sur les plus grands esprits !

II. — Force de la routine.

Deux exemples littéraires : deux documents ironiques.

1. *Les comédies de Molière.*

Thomas Diafoirus, et la thèse soutenue contre les « circulateurs » (1673).

2. *L' « Arrêt burlesque » de Boileau* (1671).

Passages essentiels :

Vu... par la cour la requête... contenant que, depuis quelques années, *une inconnue nommée la Raison* aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite Université, et pour cet effet se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote...

La cour, ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé ledit *Aristote* en la pleine et paisible possession desdites écoles... Enjoint *au cœur* de continuer d'être le principe des nerfs, *nonobstant toute expérience à ce contraire.* Ordonne pareillement au *chyle* d'aller droit au foie... Fait défense au *sang* d'être plus vagabond, errer et circuler dans tout le corps... Remet les *entités*, identités, virtualités... et autres pareilles formules scotistes en leur bonne fame et renommée... Défend à la Raison de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres par mauvais moyens et *drogues non approuvées ni connues des Anciens...* A donné acte aux sieurs X... de leur *opposition au bon sens...* A réintégré *le feu* dans la plus haute région du ciel, suivant et conformément aux descentes faites sur les lieux... Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité *la Raison* des écoles de ladite Université, à peine d'être déclarée janséniste et amie des nouveautés.

Collationné avec paraphe.

CHAPITRE II

LA MÉTHODE DES SCIENCES EXPÉRIMENTALES

SOMMAIRE

C'est encore dans une « classe-étude », dans une « étude dirigée », que nous essaierons d'utiliser la lecture du célèbre opuscule de Pascal : *Fragment d'un traité du vide* (1651) (1).

Il y a deux manières principales de fixer par l'analyse le souvenir d'un texte étendu :

1. La première est l'*analyse* pure et simple. Nous appliquerons ce procédé à la seconde partie du fragment, de « Partageons avec plus de justice... » à la fin.

2. Le second procédé, beaucoup plus délicat, consiste à réfléchir soi-même, une fois le livre fermé, sur l'idée générale exprimée par l'auteur et à *l'exposer brièvement*. Vous vous appuyez sur le raisonnement de l'écrivain, dont vous subissez ainsi la bienfaisante influence ; mais, en même temps, vous y ajoutez quelque chose de vous-même, vous le jugez, vous le corrigez ou vous l'approuvez, par des objections ou des arguments personnels ; en un mot, vous utilisez l'*analyse* en vue d'une *dissertation*. Nous essaierons de traiter suivant cette méthode le sujet proposé en 1885 aux candidats à l'École Polytechnique :

Développer cette pensée de Sénèque : « Nos devanciers sont nos guides et non pas nos maîtres. Tout le monde peut prétendre à la vérité, nul ne se l'est encore appropriée ; et les siècles à venir auront aussi une grande part dans cet héritage. »

(1) Éd. Havet, p. 585 ; éd. Brunschvicg, p. 74.

CORRIGÉ DE LA PREMIÈRE NOTE

L'ART D'ANALYSER UN TEXTE

Notre classe doit être la continuation de l'étude, de même que l'étude était la préparation de la classe ; ou plutôt, il n'y a pas de différence essentielle entre la classe et l'étude. Dans l'une comme dans l'autre, vous *apprenez à travailler* ; en classe, je travaille avec vous, devant vous, en même temps que vous ; mais mon but est de me rendre de plus en plus inutile, et il faut que vous arriviez peu à peu à vous passer de moi.

Je suppose donc, aujourd'hui, que vous êtes en étude depuis une demi-heure. Vous avez lu attentivement le petit traité de Pascal ; vous vous disposez à rédiger une note écrite, à faire l'*analyse* du morceau... C'est à ce moment-là que j'entre dans votre cabinet de travail et prends un instant votre place pour vous montrer « comment il faut faire »... (1)

Qu'est-ce qu'une *analyse?* L'étymologie (ἀνὰ-λύειν) nous indique que c'est un travail de *décomposition*. Elle consiste à découvrir le *plan* d'un morceau, la charpente d'un chapitre, la structure d'un développement, et à le reproduire d'une manière aussi nette que possible... Naturellement, ce travail est plus ou moins complet, suivant l'importance des pages étudiées : il faut résumer les passages accessoires en une ligne, consacrer une demi-page à des choses plus importantes et recopier textuellement une phrase décisive... On peut, même dans ce travail élémentaire d'*analyse*, montrer du goût et apprendre à choisir ; il faut, avant tout, éviter de se noyer dans les détails pour ne retenir que

(1) Ceci n'est, bien entendu, qu'une manière d'expliquer aux jeunes gens comment ils doivent organiser leur travail. Nous tenons à ne pas être confondu avec les réformateurs qui rêvent de faire surveiller l'étude par le professeur. Rien n'est plus éloigné de notre pensée, plus contraire à notre méthode qu'une pareille utopie. C'est en classe, en classe seulement que nous pouvons être utiles à l'élève. Chez lui, ou en étude, qu'il travaille ! Et qu'il travaille *seul*, pour voir s'il est capable de suivre nos conseils.

l'essentiel; en un mot, ne s'intéresser qu'à ce qui est intéressant.

La première partie du morceau n'est plus à lire de notre temps. Pascal, sentant bien que la théologie scolastique ne pouvait s'accommoder d'une pareille méthode, s'efforce de voir une différence de nature entre les *sciences de mémoire* et les *sciences d'observation*. Distinction bien artificielle, et que beaucoup d'exégètes rejetteraient maintenant... Négligeons cette partie. Ne nous attachons qu'aux idées actuellement vivantes ; soyons utilitaires et pratiques.

Dans la seconde partie, au contraire, rien n'a vieilli, tout est juste aujourd'hui comme alors. Nous l'analyserons presque phrase par phrase, de telle manière que chacune de nos propositions résume un développement de Pascal.

UNE IDÉE DE PASCAL : L'IDÉE DE PROGRÈS

Début : Pascal signale le respect excessif des modernes pour l'*autorité des anciens*. Il réclame en faveur de la raison.

Première partie du fragment : Distinction artificielle entre les sciences de mémoire et les sciences d'observation.

Deuxième partie : *Méthode à suivre dans les sciences d'observation.*

1. **La raison a toujours été la seule règle des savants :**

— *chez les anciens* eux-mêmes, qui n'ont pas eu ce respect excessif pour leurs devanciers ;

— à plus forte raison *chez les modernes*, chaque génération découvrant quelque vérité nouvelle, grâce aux connaissances et aux méthodes léguées par les précédentes.

2. **Cause profonde de ce fait :** *nature de la raison humaine.*

a) Différence avec l'*instinct* : l'instinct est immobile et imperfectible.

b) Au contraire, la *raison* fait de continuels progrès :

— dans la vie d'un homme : de l'enfance à la vieillesse ;

— dans la vie de l'humanité, dont les anciens représentent l'enfance naïve, et dont nous sommes la vieillesse instruite et réfléchie.

Diverses causes secondaires qui favorisent ces progrès :

— Les instruments nouveaux. Ex. : la lunette.

— Le nombre sans cesse croissant des observations.

CORRIGÉ DE LA DEUXIÈME NOTE

L'ART D'UTILISER LES IDÉES ACQUISES PAR L'ANALYSE D'UN TEXTE

Lorsque vous serez habitués à réfléchir sur ce genre d'idées, nous composerons ensemble un *début*, puis un *paragraphe*, puis la *série des paragraphes* qui forment une dissertation. Aujourd'hui, je vais vous tracer simplement, en vingt minutes, l'esquisse de la dissertation elle-même, sans m'attarder à vous dire comment je l'ai découverte. Il n'est pas mauvais, avant d'insister sur la méthode, d'entrevoir le résultat.

SUJET : *Nos devanciers sont nos guides et non pas nos maîtres.* (SÉNÈQUE.)

Début.

Nous reconnaissons généralement aujourd'hui que l'autorité des anciens n'est pas absolue et que, s'il convient d'en tenir compte, il serait dangereux de se laisser aveuglément guider par elle. Il n'en fut pas toujours ainsi ! Longtemps, les hommes de génie ont dû faire les plus grands efforts pour rompre les traditions et ruiner dans l'âme des foules la superstition du passé.

Entre ces deux excès la route est difficile !

Sénèque l'a bien indiquée ; il a su définir d'un mot la mesure dans laquelle l'*indépendance de la raison* peut s'allier sans dommage au *respect de l'antiquité*.

I. — *Nos devanciers doivent être nos guides.*

Pourquoi :

Le nombre des observations nécessaires pour découvrir la moindre loi de la nature est tel que la vie d'un homme ne saurait y suffire.

Quelques exemples :

Dans l'astronomie :

Nombre infini des calculs — nécessité de connaître certains résultats avant de passer à d'autres recherches. — Pour la seule comète d'Herschel, il a fallu quatre-vingts ans d'observations.

Dans la physique :

Nombre des découvertes préliminaires qui ont rendu possible l'invention du téléphone : — les piles — les électro-aimants — le temps et les hommes nécessaires.

Nombre de recherches et d'expériences qui ont rendu possible la construction d'un aéroplane : — les lois de la chute des corps — l'étude de la pesanteur au XVIIe siècle — les ballons au XVIIIe et au XIXe — le moteur à vapeur — le moteur à explosion — les roulements à billes — les tissus caoutchoutés. — Il est impossible d'évaluer le nombre de ceux qui ont indirectement préparé cette découverte et celui des expériences auxquelles ils ont procédé.

Dans les sciences naturelles :

De même pour la découverte du sérum antidiphtérique par le Dr Roux : — les recherches préliminaires relatives à l'optique : la découverte et les perfectionnements du microscope — les recherches préliminaires relatives à la composition chimique des corps bruts — les découvertes sur l'organisation de la cellule vivante — la part du hasard, et la vaccine de Jenner — les travaux de Claude Bernard et de Pasteur. — Division actuelle du travail à l'Institut Pasteur : symbole du travail collectif, appuyé sur la série des découvertes antérieures.

II. — *Pourtant, ils ne doivent pas être nos maîtres :*

1) pour les résultats :

Nous sommes en état de trouver des résultats plus complets qu'eux-mêmes :

— grâce à l'*aide qu'ils nous ont procurée* (comparaison de Pascal : nous sommes la vieillesse de l'humanité) ;

— grâce à l'*outillage matériel* qu'ils ne possédaient pas et dont nous avons hérité ;

— grâce à l'*outillage intellectuel*, aux méthodes qu'ils ont passé leur temps à découvrir et que nous appliquons à de nouveaux objets.

2) **pour les méthodes elles-mêmes :**

La science qui s'arrête est condamnée à mort. L'esprit doit travailler et inventer sans cesse, sous peine de reculer.

a) Les méfaits de l'*esprit d'autorité* et l'engourdissement moral. — Le culte d'Aristote au moyen âge : *Magister dixit* — Cremonini refusant de regarder dans la lunette de Galilée les satellites de Jupiter, pour ne pas découvrir le contraire de ce qu'avait dit Aristote.

b) Il est d'autant plus nécessaire de *secouer cette paresse d'esprit* que nous serions tentés de vivre sur le passé. — S'inspirer des paroles si justes prononcées (p. 5) par un père de famille — l'esprit d'initiative et la faculté d'invention chez les élèves.

Conclusion.

L'esprit d'invention nous est indispensable, rien que pour nous assimiler les méthodes de nos devanciers. Même à des élèves dociles, la mémoire ne suffit pas, le jugement est nécessaire. Il faut que chacun de nous refasse en quelques années le chemin que l'humanité a mis des siècles à parcourir ; et il a besoin, pour y marcher à son tour, d'avoir la même ardeur, la même indépendance que s'il se le frayait par ses propres forces. Les anciens sont ses guides et non ses maîtres ; il reste l'ouvrier de sa propre science.

CHAPITRE III

LES RÉSULTATS DE LA MÉTHODE ET LES AMBITIONS NAISSANTES DE LA SCIENCE

SOMMAIRE

ÉTUDE D'UNE PAGE DE DESCARTES
(*Discours de la Méthode,* 6e partie) (1)

Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on peut en trouver une pratique par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous pourrions les employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. — Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie. — Car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. — Tout ce qu'on y sait n'est presque rien, à comparaison de ce qui reste à savoir... On se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissances de leurs causes et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus.

(1) *Écrivains scientifiques,* éd. Laurent, p. 55 et 56.

Cette curieuse page nous montre que le philosophe a prévu, dès 1637, les principaux résultats de la méthode expérimentale. Ce n'est pas celle qu'il a lui-même, en général, appliquée ; la sienne, inspirée des mathématiques, était une méthode déductive, analogue à celle de la géométrie. Vous verrez pourtant que, loin de négliger la méthode inductive, il l'a pratiquée en plusieurs occasions (étude du corps humain) et qu'il en apprécie toute l'utilité.

Aussi plusieurs de ses expressions sont-elles le résumé de toute une théorie. Nous tâcherons de découvrir dans le texte ces *mots de valeur*, de les expliquer et de les comprendre.

PLAN DE L'EXPLICATION FAITE EN CLASSE

I. — *Plan de la page.*

1. Descartes distingue deux genres de philosophie, préférant le second au premier.

2. Il espère que de la seconde méthode les hommes retireront un double avantage :

A) le développement de l'industrie ;

B) les progrès de la médecine :

a) l'hygiène morale fondée sur l'hygiène physique ;

b) la suppression des maladies et même de la vieillesse.

II. — *Étude des mots de valeur dans chaque partie.*

1. Les deux méthodes.

— étymologie et sens du mot *spéculatif* : speculativus, qui s'attache à la théorie sans s'occuper de l'application.

— étymologie et sens du mot *pratique* : πρακτικός (de πράττω, faire), qui a rapport à l'action, à l'application.

— *les écoles* — quelles écoles ? — les universités — les collèges — les Jésuites, maîtres de Descartes au collège de La Flèche — matières et esprit de leur enseignement.

— *hors des écoles* — les savants de la Renaissance et les recherches opérées déjà sur la *force* et les *actions* du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux. — Rappeler, d'après

les *Grands écrivains scientifiques*, les circonstances où cette méthode *pratique* avait été appliquée, avant 1636 — Archimède — Léonard de Vinci — Galilée.

— *les métiers de nos artisans* — Quelles sont les ressemblances entre une *force* de la nature et un *métier* d'artisan? Montrer par des exemples que le mécanisme est le même; il n'y a qu'une différence de grandeur et de complication.

— *maîtres et possesseurs de la nature* — Quelle est la beauté de ce mot? Rappeler comment, en effet, la méthode expérimentale a centuplé les forces de l'homme et asservi la nature — Clairvoyance de Descartes.

2. Double avantage:

A) le développement de l'industrie.

— *artifices* — Sens du mot — actuellement — alors — étymologie — Sens divers du mot *arts* — les *arts et métiers*.

— *les fruits de la terre* — Comment la méthode expérimentale a transformé l'agriculture.

— *sans peine* — Comment la machine diminue le travail du laboureur — exemples.

— *les commodités* — Force du mot — Sens étymologique. — Citer quelques-unes des « commodités » qui se trouvent « dans la terre », autrefois inutilisées, aujourd'hui sources de richesses — les mines et la méthode expérimentale.

B) conséquences morales et matérielles de ces progrès dans la médecine.

L'homme sera d'autant plus attaché à la vie qu'elle deviendra plus facile. — Importance du mot: « la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie » — Comparer avec le mot de Pascal: « La maladie est l'état naturel du chrétien. » — Les deux esprits: celui de la religion; celui de la science — Ils ne sont pas inconciliables. — Enthousiasme un peu exclusif, mais naturel de Descartes. — *Audacieuses considérations:*

a) La morale dépend de la physiologie.

Sens du mot *tempérament* — cas où notre état d'esprit

dépend en effet de la « disposition des organes » : cerveau, cœur, nerfs, estomac.

Théories modernes de Lombroso — part de vérité — part d'erreur — influence du moral sur le physique.

Ce qu'il faut en conserver — l'hygiène — Pourquoi Descartes avait-il du mérite à le proclamer alors ?

b) *Toute-puissance de la médecine.*

— *Tout ce qu'on y sait...* — Qu'était alors la médecine ?

— *Ce qui reste à savoir...* — Les grandes méthodes découvertes depuis.

Conclusions analogues de Pasteur et de Berthelot — leur modestie — De grands résultats, pourtant, sont définitivement acquis : maladies du XVIIe siècle dont nous sommes à peu près délivrés.

— *La connaissance des causes* — mot final de Descartes — Définition du principe sur lequel repose la méthode expérimentale : le principe de causalité.

Conclusion. — Poésie de cette page austère — hymne à la science naissante — l'esprit moderne — Un contraste : l'*islam* et l'esprit antiscientifique — une anecdote racontée par Renan.

LECTURE FAITE A LA FIN DE LA CLASSE

CONCLUSION D'UNE CONFÉRENCE DE RENAN SUR LA SCIENCE ET L'ISLAMISME (1)

L'orateur avait montré que l'esprit véritable de l'islam était opposé à la science ; si, du VIIIe au XIIIe siècle, il y a eu des penseurs et des esprits distingués dans le monde musulman, c'est que l'islamisme, à cette époque, n'avait pas encore pleinement triomphé ; les brillants califes contemporains de nos carolingiens étaient à peine musulmans, et

(1) Conférence prononcée à la Sorbonne le 29 mars 1888 (*Discours e Conférences*).

c'est le rationalisme grec qui jette sous leur règne, en dépit de Mahomet, son dernier éclat. De même en Espagne, au temps d'Averroès. La Grèce restait la source unique du savoir ; et ce mouvement n'est ni arabe, ni musulman. Le jour où l'islam est solidement organisé, à partir de 1275 environ, le monde musulman s'abîme dans la plus triste décadence intellectuelle.

Ce qui distingue essentiellement le monde musulman (1), c'est la persuasion que la recherche est inutile, frivole, presque impie ; impie la science de la nature, parce qu'elle est une concurrence faite à Dieu ; impie la science historique parce que, en s'appliquant à des temps antérieurs à l'islam, elle pourrait raviver d'anciennes erreurs. Conséquences : la paresse d'esprit, l'indifférence deviennent des vertus. *Allah aalam*, « Dieu sait mieux ce qui en est », est le dernier mot de toute discussion musulmane.

Et Renan terminait par la lecture d'une lettre adressée à M. Layard par le cadi de Mossoul, un jour que le savant anglais lui avait demandé des renseignements sur la population de la ville, son commerce et ses traditions historiques.

« O mon illustre ami, ô joie des vivants !

Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons ni à m'informer du nombre de leurs habitants. Et quant à ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité, c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme. Il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

O mon ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue : va-t-en en paix ! A la vérité, toutes les paroles que tu

(1) Il est certain que Renan rendrait aujourd'hui justice aux efforts des *Jeunes Turcs* ; mais il y verrait sans doute, avec la renaissance de l'esprit scientifique, la ruine du dogme musulman ; il serait en cela d'accord avec les *Vieux Turcs* !

m'as dites ne m'ont fait aucun mal ; car celui qui parle est un et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées jusqu'à ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part. Nous (Dieu en soit béni !), nous sommes nés ici et nous ne désirons point en partir.

Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu. Il a créé le monde ; devons-nous tenter de l'égaler en cherchant à pénétrer les mystères de la création ? Vois cette étoile qui tourne là-haut autour de cette étoile ; regarde cette autre étoile qui traîne une queue et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner ; laisse-la, mon fils : celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

Mais tu me diras peut-être : « O homme, retire-toi, car je suis plus savant que toi, et j'ai vu des choses que tu ignores ! » Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleur que je ne le suis, sois doublement le bienvenu ; mais moi, je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu, je le dédaigne. Beaucoup de science te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux qui vont furetant partout te feront-ils trouver un second paradis ?

O mon ami, si tu veux être heureux, écrie-toi : « Dieu seul est Dieu ! » Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes, ni la mort, car ton heure viendra. »

Vous reconnaissez, sous les grâces du style (dues un peu, je le crains, à la « traduction » de Renan) et malgré les vérités touchantes contenues dans ces conseils, le fameux dilemme d'Omar (1), lorsqu'on lui reprochait de brûler la bibliothèque d'Alexandrie : « Ou ces livres sont contraires au Coran, et ils sont nuisibles ; ou ils lui sont conformes, et ils sont inutiles. Je les supprime. Dieu seul est Dieu. »

Les hommes de la Renaissance ont représenté, en Europe, l'esprit exactement contraire à celui de l'islamisme. Descartes, leur disciple, en était pénétré ; et la page que nous venons de lire montre dans le grand philosophe un moderne parmi les modernes. On croirait l'entendre

(1) Faux, historiquement, mais si symbolique ! La bibliothèque d'Alexandrie avait à peu près disparu en 641.

encore, dans la conclusion où Renan proclame sa foi profonde dans les bienfaits de la science. Les mots sont du XIXe siècle ; les idées étaient en germe dans le *Discours de la Méthode* :

La science est l'âme d'une société ; car la science, c'est la raison. Elle crée la supériorité militaire et la supériorité industrielle. Elle créera un jour la supériorité sociale, je veux dire un état de société où la quantité de justice qui est compatible avec l'essence de l'univers sera procurée. La science met la force au service de la raison... Pour moi, j'ai la conviction que la science est bonne, qu'elle seule fournit des armes contre le mal qu'on peut faire avec elle, qu'en définitive elle ne servira que le progrès, j'entends le vrai progrès, celui qui est inséparable du respect de l'homme et de la liberté.

DEVOIR

Le président de Lamoignon écrit à Boileau pour le remercier de lui avoir envoyé l' « Arrêt burlesque ».

(1671)

CORRECTION

Votre inexpérience est grande, dans ce genre de dissertation. Cinq ou six copies, sur trente, dépassent un peu la moyenne; une seule atteint 16; les deux tiers sont au-dessous de 5. J'aurais pu m'épargner la peine de répéter sur chaque devoir mon appréciation, car elle est la même partout. Voici quelques échantillons :

X. — Sec et désordonné. Les deux défauts n'en font qu'un. — Note : 4.

Y. — Tout à fait insignifiant. Il faut apprendre à *voir le sujet*, à *distinguer* les unes des autres les idées fécondes, et *analyser* ensuite chacune d'elles séparément. — Note : 4.

Z. — Retenez bien cette équation : Sécheresse = Désordre. Si vous ne trouvez pas d'idées, c'est que vous ne savez pas les séparer les unes des autres, les classer, les analyser. Vous les possédez à votre insu, mais vous ne savez pas les découvrir en vous-même... Nous l'allons montrer tout à l'heure. — Note : 5.

Même chez les meilleurs, même chez B., dont la copie est claire, précise, d'une franche gaîté, l'*ordre* est tout superficiel, les idées se succèdent un peu au hasard; elles ne sont pas solidement groupées autour de l'idée principale. Mais, avant de le critiquer, écoutons-le. Ce ne sera pas sans plaisir.

— Bâville, ce 6e jour d'août 1671.

Mon cher Monsieur,

Je me trouvais l'autre jour à Paris, dans mon cabinet, et votre neveu, M. Dongois, me présentait à signer maints jugements, sentences, dossiers, avis, délibérations, en un mot tout ce qui constitue la procédure journalière du Palais, lorsque soudain, parmi ces monceaux de pièces et de papiers sous lesquels ma table menaçait de crouler, j'aperçus deux feuillets d'une écriture qui m'est chère. Par bonheur, j'ai l'habitude de jeter sur chaque page un rapide coup d'œil avant d'apposer mon visa sous la formule « collationné avec paraphe ». Bien m'en prit cette fois-là, car, si j'avais signé de mon nom l' « Arrêt Burlesque », c'en était fait de moi et de tous les magistrats de France... Je n'eus pas de peine à reconnaître un tour de votre façon ; le style de ce petit morceau, à défaut de l'écriture, m'aurait assez averti !

Permettez-moi d'abord, mon cher Despréaux, de vous gourmander un peu au sujet de cet aimable Arrêt. Vraiment, vous n'avez pas observé le respect dû à d'augustes magistrats, lorsque vous avez ainsi ridiculisé leurs sentences. Je n'ose insister, pourtant, car tout n'est pas de votre invention (loin de là !) dans ce modèle d'éloquence judiciaire, et il ne faudrait pas chercher très longtemps pour découvrir dans nos registres tel jugement contre Ramus dont il semble la copie... Je me contenterai donc, ami, de vous remercier sincèrement de l'*Arrêt Burlesque* ; il aura été pour moi un avis, un avertissement ; il aura empêché le Parlement de commettre une faute grave et irréparable...

— Quelle maladresse vous commettez à votre tour ! Toute la page qui suit est un véritable contresens ; vous supposez, sérieusement, que le Président, d'abord favorable à l'Université, est converti par Boileau... ; il « remercie Despréaux de lui avoir montré son devoir ! » On n'est pas plus lourdaud. Passez à la page suivante.

— ... Et Dieu sait quel courage il me faudra pour rester sourd aux réclamations de tous ces régents, maîtres ès arts, docteurs, professeurs, et pour souffrir plus longtemps leurs plaintes. Songez, Monsieur, qu'à peine hors du lit, j'entends gratter... — que dis-je : gratter ? — j'entends cogner à grands coups contre ma porte ; une foule de vieux philosophes à longue barbe blanche, à besicles d'or chevauchant un nez bourgeonné, aux crânes chauves...

de B. — Et les perruques ?

— C'est vrai !... Continuez tout de même, B...

— ... aux crânes chauves et polis comme des boules d'ivoire, se pressent dans l'antichambre, se bousculent pour entrer, crient, hurlent, agitent des cannes, s'injurient, se battent, forcent la porte si je ne leur livre passage. Aussitôt parvenus dans mes pénates, les voilà qui me prennent par le bras, qui me frappent sur l'épaule, qui me tiraillent de tous côtés : l'un entreprend l'apologie d'Aristote pendant que l'autre me crie dans le tuyau de l'oreille que Descartes en a menti...

de B. — C'est une scène des *Plaideurs*.

— Oui, un peu trop ; et sûrement, la docte Faculté ne se présentait pas ainsi chez M. le président de Lamoignon.

— Enfin ! Soyons indulgents...

— ... Descartes en a menti. Ah ! cher ami, je souhaite pour votre repos que vous n'ayez jamais affaire à ces insupportables bavards.

Enfin, j'espère en votre *Arrêt Burlesque* pour mettre fin aux réclamations de ces beaux Messieurs...

L'élève continue à lire son devoir, dont le milieu, correct, mais terne, ne mérite pas d'être reproduit. L'attention de la classe se lassait un peu lorsque la conclusion réveilla les sourires.

Fin du devoir :

Ainsi l'*Arrêt Burlesque* aura l'approbation de tous les honnêtes gens, sauf de ma sœur. Vous savez que la piété et le bon cœur de Mademoiselle de Lamoignon lui feraient désavouer une satire contre le diable : aussi plaint-elle ces pauvres professeurs que vous bafouez si plaisamment, et sans doute il faudrait votre voix pour la persuader.

Venez donc à Bâville, mon cher Despréaux : fuyez les chagrins de la ville, réfugiez-vous dans cette campagne, où tout, les gens et les choses, vous accueillera avec tant d'empressement ! Vous trouverez ici le repos, la tranquillité, cette nature que vous aimez tellement, et ces innocents plaisirs champêtres, la chasse, la pêche ; vous y trouverez aussi bonne chère. Nous errerons de compagnie, nous lirons Homère, nous discourrons de tout ce qui est beau, de tout ce qui est juste. Nos hôtes seront charmés de vous avoir : le père Bourdaloue est ici, et avec lui le chanoine Aubry, qui plus que jamais se croirait déshonoré s'il prononçait un seul mot avant d'avoir consciencieuse-

ment toussoté. Enfin vous rencontrerez les meilleures muses qui puissent favoriser votre poésie : Madame de Chalucet, Madame Hélyot, et la toute charmante Madame de la Ville.

Ainsi, mon cher Despréaux, je compte sur vous au plus tôt. Faites bien mes baise-mains à Monsieur Racine et à Monsieur Dongois. Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi toujours, et croyez que je vous rendrai bien la pareille.

François de Lamoignon.

Voilà, évidemment, un bon devoir de début : il y a de l'ordre et de la clarté. Pourtant je doute que vos camarades puissent deviner d'eux-mêmes votre plan ; je ne l'ai pas moi-même nettement aperçu ; vous en avez fait un, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur ; si vous le désirez, je puis l'écrire au tableau.

— Volontiers. Pendant que vous le tracerez, C. et L. vont nous lire leurs copies, notées 13 et 11 ; toutes les deux sont très incomplètes, mais la première est assez claire et la seconde contient de bons exemples.

Pendant que B. s'absorbe devant le tableau, la classe écoute la lecture des deux copies annoncées. La seconde, surtout, l'amuse à cause de ses saillies, les unes d'un parfait mauvais goût, les autres vraiment heureuses. L'élève avait eu le tort, par exemple, de prêter aux adversaires de la Science des idées trop faciles à ridiculiser : « Supposez, disait-il, qu'Aristote ait écrit que les éléphants ont l'habitude de se mouvoir dans les airs comme les oiseaux et qu'ils se servent de leurs pattes et de leurs trompes en guise d'ailes, vos péripatéticiens nous offriront ainsi le spectacle humoristique d'éléphants atteints de la danse de St Guy et s'agitant frénétiquement dans les hauteurs pour s'y maintenir... » Mais il avait eu, d'autre part, le mérite de nous rappeler les expériences si contestées de Galilée sur la chute des corps ; l'entêtement de Cremonini refusant de regarder dans la lunette, pour ne pas constater l'existence des satellites de Jupiter niée par Aristote ; la découverte d'Harvey sur la circulation du sang repoussée par les médecins... « La tactique est toujours la même, conclut-il.

Lorsqu'on leur montre un chien qui, la carotide ouverte, voit (ou plutôt fait voir aux autres) le sang de ses artères s'écoulant par la blessure béante, ils disent, reprenant avec une variante le mot de Tartuffe :

Cachez, cachez ce chien que je ne saurais voir !

C'est la méthode des yeux fermés et des oreilles closes... »

B., cependant, avait achevé son travail et le plan ci-dessous s'étalait sur le tableau noir :

PRÉAMBULE : Trouvaille de l'arrêt.

Intermède : Gronderie amicale.

REMERCIEMENTS :

I. — *Avertissement pour le Parlement.*
— Lamoignon n'aurait sûrement pas condamné Descartes.
— Mais il ne l'aurait peut-être pas apprécié à sa valeur.

Transition : L'Université l'ennuie. Tableau.

II. — *Avertissement pour l'Université.*
— La requête de Bernier. L'Arrêt la complète.
— L'Université n'osera plus persécuter la science.

III. — *Encouragement aux savants.*
— Défense de la science.
— Culte ridicule d'Aristote.
— Les savants possèdent peut-être la vérité.

COMPLIMENTS sur le talent littéraire de Boileau.

Tout le monde s'accordait à louer l'ampleur de l'accolade et l'imposant aspect des chiffres romains. Quelques esprits chagrins firent bien observer que le mot *trouvaille* était impropre et le mot *intermède* tout à fait déplacé. Mais le plan lui-même ne soulevait pas d'abord de critique sérieuse. — L'illusion fut de courte durée. Un élève fit remarquer que ces trois parties n'étaient qu'en apparence distinctes les unes des autres ; en réalité, deux idées seulement, les

mêmes pour les trois paragraphes, auraient pu fournir les développements attendus : l'une est la *critique de la routine*, l'autre, l'*éloge de la raison*. Le Parlement, l'Université, les savants, ne pouvaient pas avoir trois manières de définir la routine et la raison : B. répétait trois fois le même paragraphe ! Et, de fait, le premier était à peu près vide, le second ne contenait aucun exemple précis, et c'est dans la troisième partie seulement qu'on en trouvait un ou deux. L'absence de raisonnement n'était dissimulée que par des anecdotes ; celle des philosophes à longue barbe, surtout, nous avait agréablement distraits, mais leurs crânes « polis comme des boules d'ivoire » n'étaient pas plus dénudés que les paragraphes de l'auteur. Il lui avait fallu quelque ingéniosité pour nous cacher par instants la faiblesse de sa pensée.

— Effaçons ce plan, et recommençons.

« La dernière chose qu'on trouve, dit Pascal, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première ». La vision rébarbative des pédants universitaires va donc passer du milieu au début. Elle remplacera l'anecdote, contestable et contestée, relative au neveu de Boileau. Et j'écris :

Monsieur,

J'ai reçu à Bâville votre petit projet (je n'ose dire, comme M. Jourdain, votre petite drôlerie !) et le trouve fort à mon goût. Dieu merci, je suis momentanément protégé contre MM. de l'Université ; mais, dans quelques jours, il me faudra regagner Paris, et, dès le lendemain de mon retour, je suis sûr d'entendre heurter à ma porte le recteur et ses suppôts. Je serais tout attristé d'avance à la seule pensée de leurs grandes barbes, de leurs grosses besicles et de leurs bonnets carrés, si je ne me sentais entre les mains désormais une arme plus puissante que leurs syllogismes, capable de réduire en miettes leurs raisonnements par *baroco*.

I. — Le procédé de Boileau.

Cette arme, mon cher Monsieur, c'est l'esprit, *votre esprit*, celui dont les mauvais poètes, autres pédants, éprouvent tous les jours les effets... Certes, dans bien des circonstances, l'esprit ne suffirait pas à trancher de pareilles questions, à faire triompher la raison de la rou-

tine, et la vérité toute nue de l'erreur toute-puissante. Il y a cent ans, même en France, plus encore en Italie, tout le danger eût été pour vous. Il y a cinquante ans, personne ne vous aurait écouté. Aujourd'hui, vous serez soutenu par une grande partie du public. Dans les querelles humaines, il arrive toujours un moment où la vérité paraît encore méconnue, où elle est cependant, après une longue attente, sur le point de triompher. La tradition et la routine semblent encore les maîtresses ; elles occupent, en apparence, toutes les avenues du pouvoir ; les corps constitués les révèrent... Mais leur force n'est qu'illusoire parce que déjà, en silence, la majorité des hommes instruits est acquise aux idées nouvelles. Ce jour-là, un homme d'esprit se fait mieux écouter qu'un savant austère ; il suffit qu'il dise tout haut, à sa manière, ce que chacun est prêt à penser tout bas, il suffit qu'il ose démasquer l'erreur pour que, brusquement, tombe le voile de vénération crédule qui la protégeait encore.

— Telle la *Satire Ménippée*. Elle aurait passé inaperçue en 1572, au milieu des passions encore trop violentes ; en 1592, dans la lassitude générale, elle révèle à tout le monde que le *Catholicon* d'Espagne ne valait pas la vie d'un huguenot français.

— Telles les *Provinciales*. La puissance des Jésuites paraissait grande encore en 1656 ; en réalité, le public, épris de raison, de clarté, de franchise, ne demandait qu'à condamner leur politique et à désavouer leur morale.

— Tel aujourd'hui, mon cher Monsieur, toute proportion gardée, l'esprit de votre *Arrêt Burlesque*, en face de l'Université. Elle semble forte et respectée : ses fondations menacent ruine... Progrès universel des lumières, inaperçu de ceux-là même qui, demain, le proclameront... La routine est traquée dans son dernier repaire. En vain elle se barricade derrière les murailles noircies des collèges du moyen âge. Tous les boulevards sont à vous. La cour et la ville vous appartiennent... Dans ces conditions, les armes les plus légères sont les meilleures : l'*ironie* doit suffire à vous donner la victoire.

II. — L'application du procédé.

L'*ironie* appliquée aux méthodes universitaires. Elle consiste toujours, comme au temps de Socrate, à dire le contraire de ce qu'on veut laisser entendre.

1. *Ce que Boileau laisse entendre.*

Son principe : l'observation de la nature.

Il en a montré la solidité dans les œuvres littéraires.

Il s'accorde avec Descartes et Pascal pour y voir également le principe de toute connaissance.

2. *Ce qu'il dit,*

en laissant parler ses adversaires eux-mêmes.

A. — L'esprit de l'Université.

La raison y est inconnue. L'esprit d'autorité la remplace. L'axiome : *magister dixit.* — Les textes anciens, que les professeurs ne lisent même pas dans la langue originale. *Græcum est, non legitur,* avouent-ils quand ils rencontrent une citation grecque dans la traduction latine. — Leur maître favori, Aristote, traduit du grec en arabe, et retraduit de l'arabe en latin par les scolastiques ; si bien qu'il refuserait de se reconnaître dans leurs cahiers.

B. — Les procédés de l'Université.

Elle n'observe pas la réalité. Le raisonnement lui tient lieu d'expérience.

a) *Elle ne voit pas la vraie cause des phénomènes :*
— En physique : la pesanteur ignorée.
— En astronomie : la gravitation méconnue.
— En médecine : la circulation du sang obstinément niée.

b) *Elle y substitue des explications fausses :*
— *Les entités :*
La puissance dormitive de l'opium.
L'horreur du vide.
— *Les hypothèses :*
Les sept cieux de Ptolémée.
Le feu de la région supérieure.

Vous n'en épargnez pas, et chacun a son tour !

Toutefois, c'est à la médecine que vous revenez de préférence, et vous avez bien raison. Il est peu de matières où l'ignorance et la présomption des docteurs nous soient quotidiennement plus nuisibles ; il en est peu, surtout, sur lesquelles vous ayez plus de chances d'être universellement compris. Pascal renonçant à parler de la Grâce pour se rejeter dès la 5e Lettre sur la Morale des Jésuites, n'a pas été plus habile ! La sottise des médecins est un fonds inépuisable, qui pourrait donner lieu à dix comédies, et je m'étonne que Molière ne leur ait pas encore consacré une pièce aussi importante que *Tartufe* ou l'*Avare*. Il est vrai que l'auteur de l'*Amour Médecin* n'a pas dit son

dernier mot. — En attendant, mon cher Monsieur, vous avez ici fort heureusement placé le vôtre. Vous nous délivrez, mes confrères et moi, d'un ennui sérieux pour des gens d'esprit ! Nous ne perdrons pas une audience à écouter des sottises ; nous n'aurons pas à congédier gravement des plaideurs qu'un honnête homme ne peut regarder sans rire. Je puis vous assurer d'avance des remerciements de la Grand'chambre... Seule, Mademoiselle de Lamoignon...

— la fin, telle que nous l'avons lue dans la copie de B.

II. — LES LIMITES IMPOSÉES A LA SCIENCE PAR PASCAL

Ce n'est pas, assurément, pour être janséniste qu'on s'applique aux *Provinciales* et aux *Pensées*, mais pour éprouver son âme moderne et sa croyance personnelle au choc d'une impérieuse et profonde pensée, dont il faut à la fois se servir et se défendre.

(LANSON, *Extraits des Œuvres diverses de Bossuet*, Préface, p. 2.)

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres de la bibliothèque mis en circulation :

PASCAL, *Provinciales* 1, 4 et 13. (5 exempl.)

PASCAL, *Pensées*. — Réimpression de l'édition originale (1670) avec fac-similé de la 1re page. (Éd. FLAMMARION, 0fr, 95.) (1 exempl.)

A. HALLAYS, *Le Pèlerinage de Port-Royal*. (2 exempl.)

GAZIER, *Petit Guide*. (2 exempl.)

VOLTAIRE, Extraits.

II. — Livres à consulter plus tard, pour ceux qu'intéresserait l'étude de Pascal :

V. GIRAUD, *Pascal*. — Notes d'un cours professé à l'Université de Fribourg.

Voir, dans les bibliothèques publiques, la belle *Iconographie* de Port-Royal publiée par M. GAZIER.

A PROPOS DE BIBLIOGRAPHIE

J'ai reçu ces jours-ci le catalogue d'un de nos libraires, offrant l'édition originale des *Pensées* pour 80 francs. Il n'est pas question, naturellement, de la prendre pour notre bibliothèque. Mais si l'un de vous a quelque fortune, il peut l'acheter sans crainte à ce prix. Voici ce que m'en a dit hier un amateur de mes amis : « J'ai vu l'exemplaire dont vous me parlez. C'est la véritable édition originale. Je ne

parle pas des exemplaires rarissimes qui avaient été tirés dans les derniers mois de 1669, avant l'obtention du Privilège, mais de l'édition qui a paru en janvier 1670. Vous n'ignorez pas (il me faisait peut-être beaucoup d'honneur !) qu'il a paru trois éditions dans la seule année 1670 ; contrairement aux apparences, c'est la plus longue qui est la plus ancienne, celle de 365 pages, avec 41 feuillets préliminaires et 10 feuillets de tables ; les remaniements postérieurs ont un peu abrégé le texte ; les amis de Pascal ont pris le temps de faire court ! — Le fait est déjà établi dans le *Manuel du libraire* de Brunet. — L'exemplaire en question n'est pas bon marché ; mais il n'est pas surfait : c'est le prix. Si la reliure était ancienne, il vaudrait davantage. Malheureusement, beaucoup d'amateurs, sous le second Empire, ont remplacé les vieilles reliures par des reliures de luxe, alors très estimées. Des Vandales ! Notre Pascal a été victime de cette barbarie.

— Conseilleriez-vous cet achat à un jeune homme ?

— Certainement ! Ce placement est plus sûr que beaucoup d'autres. Les éditions originales des *Pensées* ne sont pas très rares ; leur prix n'augmentera peut-être pas vite, mais, sûrement, il ne baissera pas. Voilà certes un goût utile à donner à des jeunes gens qui ont le moyen de le satisfaire... » — Puis, après un silence : « Oui, vous devriez bien leur inspirer le désir de remonter aux sources, aux documents originaux. Ils ont trop l'amour des manuels. »

Je ne le lui ai pas fait dire !

Pour notre bibliothèque, nous achèterons simplement une réimpression récente de cette précieuse édition. Elle coûte 95 centimes : elle est à notre portée. Elle nous donne même, pour cette somme modique, la première page en fac-similé :

PENSÉES
DE
M. PASCAL
SUR LA RELIGION
ET SUR QUELQUES
AUTRES SUIETS
QUI ONT ESTÉ TROUVÉES APRÈS SA MORT
PARMY SES PAPIERS.
A PARIS
CHEZ GUILLAUME DESPREZ
RUE SAINT-JACQUES, A SAINT-PROSPER.
M. DC. LXX.
AVEC PRIVILÈGE ET APPROBATION.

Puissiez-vous, à ce seul aspect, comprendre quelque peu la joie de l'amateur en présence d'un bouquin vénérable... Tel ce brave homme représenté sur la couverture d'un de nos catalogues, s'écriant, chez le bouquiniste :

« C'est elle... Dieux, que je suis aise !
Oui... c'est... la bonne édition :
Voilà bien, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise. »

(Pons de Verdun, 1800.)

PRÉAMBULE

« Pascal ! Comment pouvez-vous mettre vos élèves en présence de Pascal ? Ils ne songent qu'au foot-ball, à la bicyclette, ils sont de plus en plus « enfants », et vous leur faites lire les *Pensées !...* » Ainsi s'exprimait, il y a plusieurs années déjà, un père de famille duquel on ne peut pas dire que, s'il était sévère pour le professeur, il fût indulgent pour la classe ! Il nous condamnait en bloc, moi parce que j'exigeais plus que vous ne pouvez donner, vous parce que vous donnez moins encore qu'on ne serait en droit d'exiger... Il n'est pas seul de son avis ; tout récemment, je lisais, dans une Revue pédagogique, un article grave dont l'auteur proposait de déporter Pascal en Première supérieure ; et je ne jurerais pas qu'un *referendum* proposé aux élèves donnât en faveur des *Pensées* une majorité imposante... Vous auriez tort, pourtant, de le proscrire à la légère. Pascal est moins loin de vous, je ne dis pas que Molière ou La Fontaine, mais que Racine peut-être et Bossuet sûrement ; Pascal est capable de vous intéresser, même au débotté d'une de ces courses où vous fîtes (à tort du reste) du « trente à l'heure » ; et les plus enthousiastes du bien-être

physique ne peuvent pas un seul instant songer à la vie morale sans emprunter à cet ascète quelques-unes de ses pensées. Il a été si moderne, il a si bien connu l'âme qui devait être la nôtre que nous nous retrouvons en lui ; c'est vraiment à chacun de nous qu'il s'adresse avec son accent d'ardente charité :

Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. (1)

Naturellement, dans les cinq classes que nous allons lui consacrer, nous ne pourrons que courir à la surface des choses. C'est à d'autres auteurs, sur des textes plus faciles à lire et à isoler, que nous essaierons d'appliquer une méthode d'explication. En ce moment, nous sommes moins ambitieux : nous continuerons simplement, comme dans les classes précédentes, à étudier deux procédés élémentaires :

1) la manière de se diriger dans la *lecture d'un auteur*, d'après les indications données par le professeur ;

2) la manière de prendre des *notes écrites*.

La méthode d'explication proprement dite viendra plus tard, à son heure. Nous ne la trouverons pas d'ailleurs, elle-même, d'un seul coup.

(1) Éd. Brunschvicg, III, 233.

CHAPITRE PREMIER

UN GRAND TEXTE JANSÉNISTE
OU LES LIMITES IMPOSÉES A LA RAISON PAR LA PHILOSOPHIE DU XVIIe SIÈCLE

SOMMAIRE
DIRECTION DE LECTURES

I. — *Lectures préliminaires.*

Première note à prendre :

Les inquiétudes de la conscience chrétienne à la fin du XVIe siècle, et la renaissance catholique au début du XVIIe. — Quelques *noms* et quelques *dates*, entre 1600 et 1630 (V. manuels d'histoire littéraire).

Deuxième note à prendre :

Noter la forme janséniste de cette restauration catholique.

Quelques *dates* sur Jansénius (Jansen), futur évêque d'Ypres, et Duvergier de Hauranne, futur abbé de Saint-Cyran, qui posent, dès l'année 1611, les termes du problème dans toute sa gravité.

(V. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. I, Disc. prélim., p. 13 et 14; et HAVET, éd. class. des *Provinciales*, Introd., p. 27.)

Indication à y joindre :

Une conversion symbolique — Pascal en 1654.
(*Pensées*, éd. HAVET, p. 81 ; éd. BRUNSCHVICG, p. 146.)

Remarquer l'opposition entre :

l'esprit de Descartes (mort en 1650), — par sa confiance

absolue dans la raison et l'avenir de la science, il annonce le XVIIIe siècle, —

et *l'esprit de Pascal,* qui, après avoir été jusqu'à l'âge de 31 ans physicien, inventeur, passionné pour les recherches scientifiques, se rejette avec épouvante vers la forme la plus austère de la religion et brûle, ou peu s'en faut, ce qu'il avait adoré (1).

(V. SAINTE-BEUVE, t. I, Disc. prélim.; et LANSON, *Histoire de la littérature française,* p. 437-443.)

II. — ***Texte original :***

L'entretien de Pascal avec M. de Saci.

Après avoir pris connaissance des renseignements donnés par Fontaine sur la seconde et définitive conversion de Pascal (1654), vous étudierez les parties suivantes du célèbre entretien :

1. (p. 88 et 89 de l'éd. HAVET) *La réponse de M. de Saci à Pascal,* ou *Les caractères du style janséniste.*

(En rapprocher les deux lettres de M. Antoine Le Maître au chancelier Séguier et à son père, en 1637; — citées par SAINTE-BEUVE, t. I, p. 386.)

2. (p. 92-94, depuis : « Il est vrai, Monsieur... » jusqu'à : « Je vous demande pardon, Monsieur... ») *Le second discours de Pascal,* ou *Les caractères de la doctrine janséniste.*

Le dogme de la grâce, fondement du christianisme, opposé à la philosophie naturelle sous sa double forme, stoïcienne et épicurienne.

(V. aussi SAINTE-BEUVE, t. II : — p. 409 : « Montaigne, c'est la nature... »; — p. 416 : « Où est le christianisme ?... »; — p. 433 : « Le nihilisme de Montaigne... »; — p. 451 : « Les funérailles de Montaigne... »)

(1) La science a été condamnée par Jansénius (*Augustinus,* 1640), dans son principe comme dans ses applications. (V. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal,* t. II, p. 479.)

CHAPITRE II

UN TEXTE DE LA CINQUIÈME *PROVINCIALE* OU RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES ENTRE LES *PROVINCIALES* ET LES *PENSÉES*

SOMMAIRE

I. — ***Lectures et réflexions préliminaires.***

1. Ressemblances.

Elles sont réelles — date des *Provinciales* : 1656 (deux ans après la conversion de Pascal) — contemporaines des premières *Pensées*.

(V. Sainte-Beuve, t. III, p. 313. — M. V. Giraud croit même que certaines *Pensées* sont antérieures à cette époque.)

A. — *Dogme.*

Les unes et les autres sont consacrées à défendre et à exalter la Grâce divine, au détriment de la nature : « Tout ce qu'il y a d'infirme appartient à la nature, tout ce qu'il y a de puissance appartient à la Grâce. » (*Entretien avec M. de Saci.* Éd. Havet, p. 94.) — Mot de Voltaire (*Remarques sur les Pensées de Pascal*) : « Il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les Jésuites... »

B. — *Morale.*

Les unes et les autres prêchent une morale austère, parce que le même enthousiasme religieux qui poussait les Jansénistes à faire un grand effort vers Dieu les amenait naturellement à être très sévères pour eux-mêmes.

2. Différences.

L'un de ces livres est une œuvre de *polémique*, l'autre d'*apologétique*. L'un attaque des hommes, l'autre ne défend que des idées (sauf exception : v. éd. Brunschvicg, 14e partie).

De là, forme différente :

1) *de l'esprit.*

Toutes les sortes d'esprit se trouvent dans les *Pensées*, aussi bien celui des *Provinciales* que les autres.

Mais l'esprit des *Provinciales* nous frappe davantage peut-être, parce qu'il est d'une nature tout à fait particulière : les qualités de l'*auteur comique* dans les *Petites lettres*, — dans les quatre premières surtout.

2) *de l'éloquence.*

De même, dans les *Pensées* nous trouvons presque tous les genres d'éloquence, depuis la plus familière jusqu'à la plus sublime.

Mais dans les *Provinciales* les qualités oratoires sont encore plus visibles, surtout quand le polémiste est soutenu par l'indignation. Lire la 13e *Provinciale*, sur la morale des Jésuites, sujet fécond et populaire, pour lequel l'auteur avait abandonné la question de la Grâce dès la 5e Lettre.

II. — *Texte à étudier en détail.*

Allez donc, je vous prie, voir ces bons pères, et je m'assure que vous remarquerez aisément dans le relâchement de leur morale la cause de leur doctrine touchant la Grâce... Comme leur morale est toute païenne, la nature suffit pour l'observer. Quand nous soutenons la nécessité de la Grâce efficace, nous lui donnons d'autres vertus pour objet... C'est pour une vertu plus haute que celle des pharisiens et des plus sages du paganisme. La loi et la raison sont des grâces suffisantes pour ces effets (les vertus païennes). Mais pour dégager l'âme de l'amour du monde, pour la retirer de ce qu'elle a de plus cher, pour la faire mourir à soi-même, pour la porter et l'attacher uniquement à Dieu, ce n'est l'ouvrage que d'une main toute-puissante.

CHAPITRE III

LA MÉTHODE DE PASCAL DANS LE LIVRE DES *PENSÉES*, D'APRÈS LA LECTURE RAPIDE DE VOTRE ÉDITION

(PRÉPARATION ÉCRITE, DE DEUX PAGES AU PLUS)

SOMMAIRE-CAUSERIE

Vous choisirez, sur chacun des points signalés dans le plan ci-dessous, un texte particulièrement original, celui qui vous aura le plus frappé ; vous indiquerez sur votre copie le numéro de la page et les deux premières lignes ; je vous interrogerai de manière à voir si les recherches ont été consciencieuses.

I. — ***Le titre véritable de l'œuvre.***

Quel est-il ? Par quel texte le connaissons-nous ?

Cette question a été posée en Sorbonne, il y a trois ans, à l'un de nos meilleurs candidats, qui n'a pu trouver la réponse et dire : *l'Apologie de la Religion chrétienne...* Il est fort probable que, si nous avions fait alors le travail *par écrit,* comme cette année, l'élève se serait souvenu du titre : il l'aurait revu, en feuilletant ses notes, quelques jours avant l'examen.

II. — ***Le plan de l'œuvre projetée.***

Observation préliminaire : état actuel du manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale.

Voir dans l'édition Brunschvicg (p. 346 et 574) les deux fac-similés.

Le meilleur des commentaires ne vaut pas la vue de ce

manuscrit. J'en admirais hier soir encore la reproduction photographique dans la grande édition Brunschvicg, publiée en 1905, qui met désormais ces « brouillons immortels » à la disposition de tous les lettrés. Il n'est pas un d'entre vous qui ne puisse, avec de la patience, saisir un jour ou l'autre l'occasion de la connaître. Vous la trouverez dans les grandes bibliothèques publiques ; mais tâchez plutôt de la consulter dans son cadre naturel, chez un de ces pieux « pascalisants » qui sont, autour de nous, plus nombreux qu'on ne pense. J'étais hier chez l'un d'eux, et je regrettais, en l'écoutant, de n'avoir pu lui amener les plus curieux d'entre vous ! Le masque de Pascal, en plâtre, d'une beauté si saisissante, et dont vous connaissez la photographie (1), reposait sur le bureau de mon ami janséniste ; il semblait dormir près de nous, et vous devinez sans peine ce que nous pouvions éprouver dans ce voisinage austère ! Nous retrouvions sur le papier, dans l'écriture rapide, dans les corrections répétées, hâtives, l'âme ardente qui avait vécu sous ce front maintenant si serein ; nous nous imaginions l'admirable regard qui avait animé jadis ces grands yeux clos, et l'accent même des paroles résonnait à nos oreilles, quand nous contemplions ces lèvres fines et minces qui les avaient un jour prononcées. « Il semble, me disait mon hôte, en tirant de leur carton les feuilles du *Mémorial* et du *Mystère de Jésus*, que quelque chose de cette grande âme, tragique et frémissante, ait passé dans ces lignes inégales, impatientes et fiévreuses. Voyez, dans le *Mémorial*, ces mots visiblement écrits après coup, d'une écriture hâtive et comme triomphale : *Certitude, certitude. Sentiment. Joie. Paix*... Regardez de près le fragment du *Pari*, surchargé, raturé, presque illisible ; comme on y sent l'énergie de l'auteur à la poursuite de l'idée, la lutte vraiment dramatique de la pensée contre l'expression... Voici mieux encore, pourtant : une rature ! Quelle rature !... » — Et il me montrait, au-dessous du célèbre *roseau pensant*, la pensée non moins

(1) Dans le livre d'A. Hallays.

fameuse: « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste: on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » Pascal avait d'abord écrit « pour l'éternité » ; et, comme si le mot « jamais » sonnait plus inexorable, il l'a substitué à l'autre d'un énergique trait de plume... Émouvante lecture, que je vous souhaite de faire ainsi un jour ou l'autre en compagnie d'un pareil guide, complément aussi utile d'une étude sur Pascal que votre prochaine visite aux ruines de Port-Royal, au cimetière de Saint-Lambert et à l'église de Magny (1).

En attendant, ces *Pensées* demeurent une série de fragments épars, et, si nous comprenons (ce qui est l'essentiel) le sentiment de Pascal, le plan qu'il se proposait de suivre nous échappe. Vous verrez, dans vos histoires littéraires, que beaucoup de critiques ont prétendu retrouver ce fameux plan. Vaine tentative! Pascal a déclaré souvent qu'il lui faudrait dix ans *de santé* pour achever son œuvre, et il n'a eu que quatre ou cinq ans *de maladie* (1657-1662). Pourtant, à défaut de son plan définitif, nous pouvons retrouver quelque chose de son plan de recherche, puisqu'en 1658 il l'a fait connaître lui-même à ses amis. Deux d'entre eux ont eu l'heureuse idée de nous résumer cette conférence : l'un est Filleau de La Chaise, l'autre, le principal éditeur des *Pensées* en 1670, le propre neveu de Pascal, Étienne Périer. On les croit sans peine quand ils nous assurent « n'avoir jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant » (Éd. Havet, p. 15). Et, sans doute, Mme Périer nous montre que ce plan n'est pas le premier auquel se soit arrêté son frère ; et sûrement, s'il avait vécu, il en aurait conçu et abandonné d'autres, avant de s'arrêter à l'ordre définitif... Mais nous pouvons, au moins pour commencer, adopter celui de 1658 : c'est le plan d'un homme de science, d'un *savant* (2) à peine « converti » depuis deux

(1) Située à 12 kilomètres de Versailles : but fréquent, pour nos élèves, de leurs promenades à bicyclette.

(2) V. Prévost-Paradol, *Les Moralistes français*, p. 99.

ans et qui renonce à l'objet ordinaire, mais non à la méthode des sciences expérimentales.

1. Il part de l'observation morale (V. *Préface de Port-Royal*, p. 16, de : « pour entrer... » à : « M. Pascal l'ayant mis... ») :

— *les faits* : l'étude de l'homme.

— *le fait capital* : contradiction étrange entre sa grandeur et sa misère.

2. Il cherche une hypothèse capable d'expliquer ce fait.

(Tel l'astronome qui, après avoir constaté le phénomène de la gravitation, cherche à l'expliquer par l'hypothèse de l'attraction universelle.)

A. — *Il ne la trouve pas dans la philosophie*

— stoïcienne (Épictète) ;

— épicurienne (Montaigne).

(Titre de cette partie indiqué dans le manuscrit lui-même ; v. note d'Havet, p. 233, art. VIII, 2.)

B. — *Il la trouve dans la religion chrétienne, en particulier dans le dogme de la chute et de la grâce :*

a) *L'hypothèse janséniste est :*

— vraisemblable ;

— légitime ;

— avantageuse et bienfaisante.

b) *De plus, elle est la vérité.*

Preuves directes du christianisme : les prophéties et les miracles.

Vous supposerez que j'ignore Pascal et que vous me signalez charitablement les meilleurs passages à lire, pour vérifier les indications contenues dans la *Préface de Port-Royal*. Etienne Périer ne doute pas « qu'en considérant avec attention les matières répandues dans ces fragments, vous ne jugiez sans peine où elles doivent être rapportées, suivant l'idée de celui qui les avait écrites ». Je vous consulterai avec la même naïveté, exempte d'ironie, que Louis de Montalte interrogeant les docteurs et les « bons pères ».

UN MOT SUR LA CLASSE

Après avoir constaté dans les meilleures copies le résultat de soigneuses recherches, nous avons cru devoir dicter en outre la page suivante de Brunetière, dont chaque ligne pourrait également servir de titre à toute une série de Pensées. Le lecteur choisira entre notre plan, plus voisin sans doute du projet primitif de Pascal, et celui de Brunetière, certainement plus rapproché des dernières vues du grand écrivain. Dans tous les cas, un plan, quel qu'il soit, est nécessaire : à cette condition seule les élèves pourront comprendre et retenir.

RÉSUMÉ DE BRUNETIÈRE (1)

I. — Tout en nous et autour de nous crie *notre misère* ; — et, dans la débilité de notre machine, — comme dans les vices de l'organisation sociale, — ou comme encore dans l'impuissance de la raison, — nous ne trouvons que des motifs de désespérer.

II. — D'où vient donc la protestation qui s'élève du fond de ce désespoir même ? — l'exception qu'à ce titre nous constituons dans la nature ? — et l'*invincible confiance* que nous avons dans une destinée meilleure ?

C'est ce que nous saurons si nous acceptons le *dogme d'une chute originelle*, — l'obligation qui nous a été imposée de l'expier, — et le dogme de la rédemption, — lesquels se trouvent être précisément les dogmes essentiels du christianisme.

Répugnons-nous peut-être à les accepter ? — Considérons en ce cas qu'il suffit d'y croire pour être aussi bons que nous le puissions être parmi les hommes ; — que ces dogmes ont, d'ailleurs, été figurés par l'ancienne loi, — annoncés par les prophètes, — confirmés par les miracles, — et qu'enfin, à défaut de notre raison, nous y pouvons toujours incliner nos volontés.

(1) Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 162 et 163.

CHAPITRE IV

LA PARTIE CADUQUE DE L'ŒUVRE DE PASCAL

SOMMAIRE

I. — *Lectures à faire.*

1. Ses observations sur la nature de l'homme.

Pascal signale avec tant d'éloquence et de poésie l'opposition entre la grandeur et la misère de l'homme qu'on a pu l'accuser d'exagérer ce contraste pour les besoins de la cause.

Vous examinerez la critique faite par Voltaire dans ses *Remarques sur les Pensées de Pascal* (1) (1738 ; publiées à la suite des *Lettres philosophiques*). Vous direz dans quelle mesure son optimisme a raison contre le pessimisme de Pascal, sans oublier que Voltaire lui-même ne sera pas toujours aussi indulgent pour la nature humaine. L'ironie de *Candide* (1759) ne le cède pas à celle des *Pensées*, et elle est bien plus amère... Toute philosophie digne de ce nom doit faire, en effet, une part, une grande part au pessimisme. Reste à savoir précisément dans quelle mesure ; et il semble bien que Pascal ait parfois exagéré.

2. L'explication qu'il donne de ces faits.

Elle a été contestée, au moins de quatre manières :

1. *Les philosophes du* XVIIIe *siècle* et, dans une certaine mesure, *l'Église officielle* (depuis la première condamnation de Jansénius en 1653 jusqu'à celle du père Quesnel par la bulle *Unigenitus* en 1713), ont refusé de traiter aussi durement la nature.

Le jansénisme, *dit Bossuet*, fait paraître la vertu trop pesante, l'Évangile excessif, le christianisme impossible... Il a tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes (*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*).

(1) *Extraits de Voltaire*, éd. Fallex, p. 65.

2. *Les historiens du* XIXe *siècle* ont montré que, loin de contredire la philosophie stoïcienne, fondée sur la raison, le christianisme en avait adopté les maximes essentielles. — Rapprochement connu entre les doctrines de Sénèque et celles de St Paul.

3. *Les savants* et *les exégètes,* critiques ou apologistes du dogme, ont discuté les documents eux-mêmes sur lesquels s'appuyait Pascal, et la question se trouve posée aujourd'hui sur un tout autre terrain que celui où il se plaçait : l'*autorité du témoignage* et l'*authenticité des textes* (1).

4. Enfin, des *lettrés,* comme Havet, ont relevé certaines obscurités, des équivoques, des lacunes, tout au moins des exagérations. Les notes de votre édition sont bien curieuses à cet égard... Empressons-nous d'ajouter que l'œuvre est inachevée et que Pascal aurait certainement modifié beaucoup de passages. C'est un point qu'il ne faut jamais oublier quand on étudie les *Pensées*. Quelle est l'œuvre qui, présentée au public dans un tel état, sortirait aussi glorieuse de toutes les critiques accumulées contre elle ?

II. — *Texte à apprendre par cœur : — Critique de Voltaire.*

... Il me paraît qu'en général, l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces pensées était de montrer l'homme dans un jour odieux ; il s'acharne à nous peindre tous méchants et malheureux ; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les Jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit. Je suis, de plus, très persuadé, que, s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses *Pensées*, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquents et de faussetés admirablement déduites.

(1) Telle est, du moins, l'opinion générale. Certains critiques, cependant, ne semblent pas la partager. M. Lanson loue Pascal d'avoir « posé la question comme l'exégèse de notre temps devait la poser » (Gr. Encycl., art. *Pascal*). Avant lui, Scherer (*Mél. d'hist. rel.*, p. 103), après lui, le R. P. Lagrange (*Revue biblique*, octobre 1906) ont porté le même jugement.

CHAPITRE V

LA PARTIE DURABLE DE L'ŒUVRE DE PASCAL

SOMMAIRE

Ce qui doit surtout nous intéresser dans un auteur, c est nous-mêmes, c'est-à-dire ce que nous y trouvons de moderne, soit dans les idées, soit dans les procédés de composition et de style, ce que nous pouvons immédiatement utiliser dans la vie pratique. Pascal est probablement, à cet égard, un des classiques les plus vivants, un de ceux que vous pouvez acheter en toute confiance pour votre bibliothèque future, parce que vous trouverez toujours quelque profit à le relire. Il est, en effet, hors de pair :

I) *dans ses observations sur l'homme.*

Vous choisirez quelques textes capables de nous montrer :

1) **l'étendue de son observation** : — le nombre de défauts, de faiblesses et aussi de qualités intellectuelles ou morales qu'il a su découvrir et mettre en lumière ;

2) **la profondeur de son analyse** : — soit qu'il s'attarde avec complaisance dans l'examen d'une pensée, soit qu'il la résume en peu de mots.

II) *dans les conséquences qu'il tire de ces observations.*

1. Ses idées générales.

Vous auriez quelque peine, en dehors de certaines sociétés très restreintes, à trouver aujourd'hui un Jansé-

niste authentique. Mais, si l'on s'en tient au principe général que proclame l'illustre pénitent de M. de Saci, nous sommes tous, plus ou moins, teintés de jansénisme ! Ce principe n'est autre que *l'insuffisance de la raison* à expliquer, avec le but de l'univers, le troublant mystère de notre destinée. « La dernière démarche de la raison, dit Pascal, est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. » (1) — « L'inconnaissable, répétera Littré, est une mer qui vient battre nos rives et pour laquelle nous n'avons ni barque, ni voile. » — Qu'on accepte la barque vénérable offerte par Pascal, ou qu'on demeure sur le rivage avec le philosophe positiviste, la mer est toujours devant nous, menaçante et mystérieuse ; et force est bien d'y porter nos regards anxieux, toutes les fois que nous échappons au « divertissement ».

TEXTES :

— Sur la faiblesse et l'insuffisance de la raison : Éd. HAVET, IX, 1, p. 247 ; I, 1 : *les deux infinis*.

— Sur l' « ordre du cœur » (Ce que Pascal entend par « le cœur » : v. SAINTE-BEUVE, t. III, p. 423) :

Éd. HAVET, XXIV, 5, p. 419 : « le cœur a ses raisons... » ; VII, 19, p. 217 : « le cœur a son ordre... » ; VIII, 6, p. 238 : « nous connaissons la vérité. »

TEXTE A ÉTUDIER EN DÉTAIL.

(Commentaire anticipé du mot de Littré.)

Je ne sais qui m'a mis au monde (2), ni ce que c'est que ce monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je

(1) Éd. HAVET, XIII, 1, p. 306.

(2) Ce n'est pas l'auteur qui parle. Il met cette plainte dans la bouche d'un « libertin ».

sache pourquoi je suis placé plutôt en ce lieu qu'en un autre, n pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à c point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et d toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui n dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que j dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais...

(Havet, p. 248, IX ; Brunschvicg, p. 418, section III.)

2. Son style.

Recueillir dans les *Pensées* un certain nombre de citations relatives à la manière de composer et d'écrire. On a donné parfois au baccalauréat le sujet suivant : « Pascal est un admirable orateur et un mauvais maître d'éloquence. » Cette critique est sévère jusqu'à l'injustice. Vous devez tirer le plus grand profit, pour vos devoirs, des conseils aussi bien que des exemples donnés par l'auteur des *Pensées*.

Du temps où les élèves pouvaient consacrer un nombre d'heures suffisant à la lecture, je les avais invités à classer leurs citations dans l'ordre que prescrivait l'ancienne rhétorique. Le voici. Vous constaterez que les textes se rattachent facilement à chaque partie.

Début. — Quelques pensées générales sur la nécessité de l'art d'écrire.

— Règles que s'était faites Pascal (*Vie de Blaise Pascal* par Mme Périer, p. 17).

— *Pensées*, section I, n° 5, de l'éd. Brunschvicg ; n° 4 (à discuter).

I. Invention (ou *Recherche des idées*).

1. Il faut observer la nature : I, 16, 25, 29, 33.

2. Mais il ne faut pas tout imiter dans la nature : II, 134 (Comparer avec Boileau — voir notre explication de la page 111.)

II. Disposition (ou *Art de la composition*).

1. Nécessité de l'ordre : I, 19, 20, 21, 22, 23.

2. Efforts de Pascal pour en établir un dans le livre qui préparait : II, 60, 61 — III, 107 — IV, 289, 423 — VII, 425 — X, 642.

III. Élocution (ou *Art d'exprimer les idées*).

1. Ce qu'il faut éviter : I, 26, 27, 31, 39, 49, 59.
2. Ce qu'il faut rechercher : I, 29, 32, 34, 35, 48.

DEVOIR

DEUX SUJETS RELATIFS A PASCAL

Premier Sujet.

Un oratorien, professeur de rhétorique au collège d'Orléans et janséniste convaincu, remercie Étienne Périer de lui avoir envoyé la première édition des « Pensées ». Il lui fait part de ses réflexions, après la lecture du chef-d'œuvre inachevé (1670).

Second Sujet.

Lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges, momentanément éloigné de Paris. Elle lui envoie la première édition des « Pensées » (1670).

CORRECTION

Deux copies sur le premier sujet m'ont paru mériter l'attention de la classe. Elles se compléteront assez bien l'une par l'autre. Votre camarade B. a trouvé à peu près toutes les idées convenables; mais il est long, lent et, disons le mot, ennuyeux; son devoir contient dix pages (c'est-à-dire trois ou quatre de trop) sans qu'on voie très nettement les passages à supprimer. Il y a plutôt de la lenteur que des longueurs, et c'est presque sur chaque détail qu'il faudrait rogner... Trop de sagesse; pas assez de sentiment! Si vous aviez mieux compris, B., l'émotion du bon Janséniste, si vous aviez partagé son indignation contre l'orgueil des philosophes, son effroi devant les mystères de la Religion, son acharnement à soutenir, dans son austérité, le dogme de la Grâce, vous auriez d'instinct abrégé beaucoup

de passages oiseux pour mieux faire valoir ceux où il devait mettre tout son cœur... C'est ce qu'a très bien vu, au contraire, de M., l'auteur de la seconde copie ; il est, malheureusement, beaucoup moins complet, beaucoup plus inégal, et je ne pourrai vous le lire que par fragments ; mais un seul de ces fragments vaut mieux que les dix pages de B., parce qu'on y sent une émotion plus sincère :

Je ne voulais d'abord, *écrit l'excellent oratorien*, que feuilleter le livre ; mais je fus, dès les premières pages, entraîné, subjugué, ravi comme en extase ! J'y buvais avec ardeur le vin de la foi, et, comme dit St Augustin, « la lecture ouvrait dans mon cœur les portes de l'âme à la Grâce. » (*Conf.*, IX, 4).

Aussi regrette-t-il que les *Pensées* n'aient pas pu devenir l'*Apologie de la Religion chrétienne* ; il voudrait en posséder autre chose que « les premiers fragments, ou, suivant la parole de St Augustin, les fruits prématurés d'un oranger en fleurs ». Pourtant, l'ouvrage entier lui apparaît déjà, avec ses grandes divisions, ses amples développements, son style digne à la fois d'un orateur et d'un poète, et il oserait presque répéter ce que le grand Docteur disait des Saintes Écritures : « Leur surface se présente agréablement, comme pour nous attirer à les lire, mais, ô mon Dieu, que leur profondeur est admirable ! » — Il se félicite presque de le voir ainsi dans sa grandeur inachevée, brillant de ces beautés naïves qu'on aurait peut-être moins remarquées dans l'œuvre complète,

car, comme dit St Prosper...

— Vous avez donc chez vous tous les Pères de l'Église, mon ami ?

de M. — Pas tous, mais quelques-uns.

— Et vous les avez lus ?

de M. — En partie.

— Vous n'avez pas été aidé par quelque ecclésiastique versé dans ces matières ?

de M. — Non, Monsieur. Seulement, je me suis inspiré de la réponse de M. de Saci, dans le Dialogue...

— Nul ne peut vous le reprocher. Au contraire. Revenons donc à St Prosper!

... car, comme dit St Prosper, « les roses les plus brillantes perdent de leur éclat quand elles sont mêlées à d'autres fleurs. » En tous cas, il faut se soumettre à la volonté divine, puisque, dans sa sagesse infinie, la Providence nous a ravi M. Pascal au moment même où il allait célébrer la grandeur de la Religion.

Dixisti, Domine! fiatque voluntas tua.

Le bon prêtre janséniste se contente « de glaner quelques roses dans ce jardin de fleurs, et, comme dit le grand saint, de butiner comme une abeille, non pas pour l'agrément de sa pauvre personne, mais pour les offrir au Seigneur qui ne dédaigna pas les parfums de la pécheresse ». Il a donc cherché, non pas les meilleures Pensées (toutes sont admirables), mais celles qui parlaient le plus à son cœur, « pour les mettre dans son bréviaire », et il a cru surtout qu'aucune ne pouvait mieux convenir à l'âme d'un religieux que le *Mystère de Jésus*... Le seul inconvénient, mon pauvre ami, est que le *Mystère de Jésus*...

de M. — Je m'en suis aperçu après avoir remis mon devoir! Ce fragment n'a été découvert qu'au XIXe siècle...

— Hélas oui! par Faugère dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale... Enfin, ce n'est pas un crime. Il serait d'ailleurs facile de citer un autre passage « convenant à l'âme d'un religieux »!

Nous trouvons encore d'assez jolies choses, à la fin de la copie, sur l'émotion du vieux professeur de rhétorique devant cette éloquence unique en son genre, et quelques allusions aux Jésuites, qui sentent bien leur Janséniste :

Isti nos in injuria; in istos Scripturis.

« Ils nous ont injuriés. Condamnons-les par les preuves des Écritures. »

L'effort, dans ce devoir, est souvent heureux. Mais de M. n'a imité que certains détails du style janséniste. Les « preuves des Écritures », notamment, sont absentes de la lettre; il n'est pas fait allusion au sujet lui-même, à la

thèse que se proposait de soutenir Pascal, et nous regrettons infiniment d'ignorer quels passages, outre ce *Mystère de Jésus* qu'il n'avait pas lu, le digne religieux a mis dans son bréviaire.

B. nous avait dit ces choses essentielles sans nous les faire sentir ; de M. nous les fait presque sentir, mais sans nous les exposer... Il faut « contaminer » les deux devoirs, au sens latin du mot, emprunter le ton à l'un et à l'autre les idées. Je m'en suis donc inspiré « comme d'un rosier, dit quelque part notre Janséniste, dont chacun cueillerait les fleurs pour s'en parer et respirer le parfum » (St Augustin, *Méditations*), afin de vous soumettre le plan-projet ci-après :

Début.

Je vous remercie vivement, Monsieur, de m'avoir envoyé au fond de ma province le beau livre que la Cour et la Ville doivent s'arracher en ce moment. Il est de nature, en effet, à intéresser le public, tout au moins le public de ceux qui réfléchissent et qui pensent, même si leur existence mondaine les détourne trop souvent de songer aux choses religieuses autant qu'ils devraient le faire. Quant à nous, pour qui rien n'existe en dehors de l'Évangile, et que la parole divine a depuis longtemps détourné de tout divertissement profane, comment ne lirions-nous pas avec émotion ces confidences éloquentes d'un chrétien sage entre les sages, chez lequel l'ardeur de la foi n'eut d'égale que le génie ?

L'intention de Pascal. — Ce qu'on en peut deviner.

« L'Apologie de la Religion », quel titre pour attirer l'attention des âmes pieuses ! Et quel monument M. votre Oncle aurait élevé en l'honneur de la vérité, si une mort déplorable ne l'avait interrompu au milieu de son travail ! Hélas, l'homme propose ! il propose des desseins grands et généreux, qui, selon nos vues humaines, semblent d'abord conformes à la sagesse divine... Et Dieu dispose de l'ouvrier avant qu'il ait achevé sa tâche, il l'appelle à la récompense avant que le monde ait pu voir ce qui la lui méritait ! Inclinons-nous, cher Monsieur, devant ses décrets insondables, et contentons-nous de recueillir les fragments de l'œuvre ébauchée ; ils sont imposants déjà, dans leur nudité sans apprêt ; ils pourront faire beaucoup de bien à ceux qui sauront lire ces Pensées dans l'esprit où M. Pascal les notait

au jour le jour, c'est-à-dire avec l'humilité, la piété, la simplicité des âmes évangéliques.

I. — *L'observation des faits.*

Ah, combien ils entreront, les hommes « simples par l'esprit », dans les intentions de ce grand chrétien, lorsque, épouvantés dès les premières pages par le tableau qu'il trace de notre pauvre nature, ils seront confondus de notre ignorance devant le mystère de l'homme et des choses, effrayés de se voir à la fois si éclairés et si aveugles, si attirés vers la lumière et si enveloppés par les ombres, si grands et si petits !...

1. La grandeur de l'homme.

Faire allusion, sans les citer, aux pensées relatives à ce sujet ; les résumer par cœur.

2. La petitesse de l'homme.

Même procédé. — Nourrir ce paragraphe à l'aide de la substance de quatre ou cinq *Pensées.*

Conclusion :

Cette contradiction évidente est-elle explicable par des moyens tirés de l'intelligence humaine ?

II. — *L'explication des faits.*

1. Il rejette la philosophie.

Ce n'eût pas été, certainement, la moins belle partie de l'œuvre ; il y aurait achevé la défaite de l'orgueil humain, il y aurait redit à notre pauvre science : « Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile ! » Hélas, la postérité ne pourra guère qu'entrevoir, d'après certaines Pensées, avec quelle éloquence il eût confondu les philosophes des deux écoles, stoïciens et épicuriens, disciples d'Épictète ou de Montaigne, tous ceux qui n'osent se fier à d'autres lumières qu'à celles de notre misérable nature. Souhaitons du moins que M. Fontaine ait pu fixer le souvenir de la conversation que M. Pascal eut un jour, en sa présence, avec M. de Saci ! Elle éclairerait d'une lumière très vive les fragments de nos Pensées. M. Fontaine m'a dit l'avoir rédigé ; il m'a même donné lecture des notes que M. Pascal lui avait remises après l'entretien, et dont vous avez eu sans doute connaissance. Quelle force ! Quelle éloquence ! Et comme on retrouve là, maître de tous ses moyens, l'orateur qui s'annonçait dans les plus belles des « Provinciales » !

a) Même procédé que dans le premier paragraphe pour résumer en quelques phrases les pages de l'*Entretien* consacrées à MONTAIGNE.

b) Même méthode sur ÉPICTÈTE.

Conclusion : Insuffisance de l'explication philosophique.

2. Il ne trouve d'appui que dans la religion.

a) Ici se placerait le développement sur la *Grâce*, que l'on est en droit d'attendre de tout fervent Janséniste. Vous pourriez, sans être versés dans ces obscures controverses, rappeler très simplement le dogme de la Chute et le Péché originel, affirmer que la grâce divine est nécessaire pour relever notre nature corrompue, et montrer dans la Rédemption le principe du christianisme. Quant aux textes de Pascal, ils sont très nombreux sur ce point : vous n'auriez que l'embarras du choix (surtout dans la section VIII de l'éd. BRUNSCHVICG).

b) Un second paragraphe serait consacré aux *Miracles*. Non seulement la religion chrétienne est vraisemblable, mais elle est vraie, car elle est prouvée par des miracles... Vous n'auriez garde d'oublier le miracle de la Sainte Épine, qui eut tant d'influence sur Pascal, que le « parti » regarda comme une preuve de la protection divine, et qui, de fait, découragea pour un temps les ennemis de Port-Royal.

Conclusion; et indications sur la beauté littéraire des Pensées.

Je me reprocherais, Monsieur, en présence d'une œuvre si sainte, où seule la vérité doit fixer nos regards et toucher nos âmes, de louer la beauté du style, et les ressources infinies d'une éloquence partie du cœur. Vous pardonnerez pourtant au vieux professeur de rhétorique d'éprouver à cette lecture un plaisir quelque peu profane, que St Jérôme, non sans remords, eût probablement partagé...

— une phrase sur le *mouvement oratoire*.

— une phrase sur l'*éclat des images*.

... Mais je crois entendre, déjà, les reproches de cet écrivain qui ne consentit à l'être qu'en ignorant son génie, et qui méprisait si fort les ornements frivoles de la rhétorique. Je termine donc en m'unissant de cœur avec vous, cher Monsieur, dans une fervente prière pour l'âme de ce grand chrétien ; puissions-nous ainsi témoigner notre pieuse reconnaissance à l'homme qui, après nous avoir édifiés par sa vie, nous rappelle dans ses écrits que rien n'importe ici-bas, si ce n'est d'aimer Dieu et de défendre la vérité.

Votre frère en Jésus-Christ.

Si maintenant vous comparez le second sujet au premier... Vous demandez quelque chose, B. ?

— Oui, Monsieur. Je me demande si la lettre, ainsi traitée, ne dépasserait pas les six ou sept pages réglementaires. Vous avez indiqué trois points sans les développer, et les parties déjà rédigées paraissent bien devoir remplir à elles seules quatre pages. Pourrait-on se contenter de deux pages et demie ou trois pages pour les trois idées restantes : la grandeur et la petitesse de l'homme dans la première partie, la Grâce et les Miracles dans la seconde ?

— Assurément; et vous commettriez une faute de goût, dans une lettre familière, si vous entamiez une dissertation en règle sur chaque point. Vous devez procéder par des allusions, puisque Étienne Périer sait tous les textes par cœur. Il suffit que vos traits lui indiquent avec quel soin l'excellent religieux a lu Pascal; peu de mots sont nécessaires pour y parvenir, pourvu qu'ils frappent au bon endroit. Ces deux Jansénistes sont des « initiés », ne l'oubliez pas; et entre deux initiés la plus discrète allusion éveille un long cortège de souvenirs... Tenez-vous à vous en assurer ? Quel point préférez-vous que nous rédigions ? — La Grâce et les Miracles ?... Les textes sont bien spéciaux. — Épictète et Montaigne ?... Ce n'est pas l'idée la plus importante : deux grandes phrases, à cet endroit, doivent suffire. — Reste le premier point, le plus beau, le plus difficile aussi à résumer, parce qu'il est le plus fécond : le morceau des *deux infinis* et les Pensées qui le suivent. Tirons-en notre paragraphe par une simple analyse.

Ouvrez vos livres. Lisez-nous, C., dans l'article I de l'édition Havet, tous les débuts d'alinéas, et rappelez-nous le sujet de chacun d'eux. J écris au tableau, sous votre dictée.

Petitesse de l'homme en face de la nature.

L'infiniment grand :

— le soleil et le vaste tour qu'il décrit.

— les astres du firmament sont autant d'autres soleils.

— ceux que l'imagination devine au delà.

— la sphère infinie... Qu'est-ce qu'un homme auprès de l'infini ?

L'infiniment petit :

— un ciron — son organisation.

— il y voit un univers.

« car enfin... qu'est-ce qu'un homme dans la nature ? »

« connaissons donc notre portée. »

Faiblesse de nos sens et de notre organisation.

Grandeur de l'homme.

Pensées plus courtes, mais frappantes dans leur brièveté :

— *la pensée* est le tout de l'homme (2).

— *la conscience même de sa misère* (3) — misères de grand seigneur, misères de roi dépossédé.

— *le prix que nous attachons au jugement de l'homme* — le besoin d'estime — l'amour de la gloire (5 et 5 bis).

— *notre dignité consiste en la pensée* — le roseau pensant, plus noble que l'univers qui l'écrase.

Il faudrait encore jeter les yeux sur l'article III de l'éd. Havet (la grandeur et la faiblesse de l'imagination), une merveille. Nous pourrons au moins y penser. Mais ne pensons pas à trop de choses. Bornons-nous ! Vous surtout, B., bornez-vous ; car je vois que vous êtes, vous aussi, comme St Augustin : « Vous aimez à aimer. » Vous vous complaisez dans votre défaut. Vous ne pouvez pas vous résoudre à la brièveté. Et vous n'êtes pas le seul, ni même le plus égaré, puisque je vais vous présenter tout à l'heure le devoir de cet excellent A., long de quatorze pages ! Quatorze pages ! Quelle faconde !... En attendant, revenons à vous, B., et à votre Janséniste. Qu'est-ce qu'il disait, le bonhomme ?... Il était effrayé de se voir à la fois si grand et si petit... Et moi, je serais effrayé de lui voir dépasser une page en rédigeant son paragraphe sur ce point. Il doit se contenter de laisser voir qu'il a lu, et bien lu, l'article I.

B. — Là est justement toute la question ! Et peut-il résoudre une telle difficulté ? Dire tant de choses en une page ou une page et demie !

— S'il le peut ?... Essayons ensemble. Écrivez !

Si grand et si petit, *disions-nous*... L'homme perdu dans la nature, l'homme devant l'infiniment grand, devant l'infiniment petit, inca-

pable de distinguer les éléments de la matière, impuissant à s'orienter au milieu de cette sphère immense dont le centre est partout et la circonférence nulle part ! Quel début pour l'œuvre sublime ! Quel peintre nous a jamais placés devant un pareil spectacle ? La tête me tourne à voir le monde décrit par ce savant, à me perdre avec lui dans le silence éternel des espaces infinis, à chercher de mes mains tremblantes et de mes yeux éblouis la limite de ces mondes prolongés par d'autres mondes, et dont l'imagination ne saurait épuiser la série. Et le ciron, et l'atome, et l'impitoyable analyse de l'infiniment petit, si fine, si délicate et si cruelle, après cet effrayant voyage dans les espaces éthérés. Et la critique de notre pauvre misérable nature ! La faiblesse de notre jugement, les contrariétés de nos opinions, les caprices de notre imagination, si fourbe, si maîtresse d'erreur, et souvent proche de la folie ! Quel trouble ! Quel vertige ! Quel épouvantement ! — Mais aussi comme je lui sais gré de dissiper ces terreurs, de me rendre confiance en moi-même, et de me découvrir la grandeur de l'homme après sa petitesse ! Les belles, les profondes pensées sur la puissance de la raison humaine, la force de notre conscience, la noblesse de nos misères mêmes, misères de rois dépossédés ! Roseau, oui, mais roseau pensant, et plus noble, malgré tout, que l'univers qui l'écrase...

Voilà B. qui s'agite. Il compte les lignes et voit que la fin de la page approche. Il me guette... Non ?... Si, si, « j'ai l'œil bon, Dieu merci ! » Mais vos craintes sont superflues, car je tiens parole et ne dépasserai pas la longueur convenable. Finissons :

... qui l'écrase ! Incroyable mélange de force et de faiblesse, inexplicable énigme devant laquelle les plus sages sentent leur raison défaillir !... En vain l'on chercherait dans toute l'antiquité un philosophe ou un poète qui ait trouvé pour dépeindre notre nature des expressions aussi fortes ; et je ne crains pas de dire que Lucrèce, que Platon lui-même pâliront, dans l'avenir, auprès d'un pareil génie.

Aussi bien...

(Je vous ferai remarquer, B., que le paragraphe est terminé. Mais j'ai droit à quelques lignes encore, pour coudre la seconde partie à la première.)

... Aussi bien, ces philosophes étaient moins capables d'expliquer la nature humaine que de la décrire ; tandis que M. Pascal

eût été plus original encore dans la seconde partie de son œuvre que dans la première. Comme il aurait achevé ici la défaite de l'orgueil humain, avec quelle autorité il aurait redit à notre pauvre science : « Humiliez-vous, raison impuissante... »

Et voilà notre couture faite ; notre démonstration également... Voyez-vous, mon ami, comment on peut être *court* et se contenter d'allusions tout en laissant voir que l'on sait plus de choses que l'on n'en dit ? Mais, pour observer cette mesure, pour ne pas se perdre dans les détails, il faut être guidé par un principe sur lequel nous reviendrons souvent : ce principe est la parfaite convenance du *ton* au *sujet*. Lorsque vous savez vous mettre à la place du personnage, « entrer dans sa peau », comme on dit, lorsque vous éprouvez les mêmes émotions, que vous êtes séduits par les mêmes idées, vous insistez sans effort sur les choses intéressantes et vous négligez le reste... Et voilà pourquoi je regrette que vous ne vous soyez pas montré, le moins du monde, janséniste !

Peu importe, d'ailleurs, le sentiment éprouvé, pourvu qu'on en éprouve un ! Aussi vous avais-je proposé ce devoir sous deux formes différentes. — Les mêmes idées devaient être présentées dans le même ordre par Madame de Sévigné envoyant le livre à M. de Coulanges. Mais Madame de Sévigné, malgré ses grandes sympathies pour St Paul et ses interprètes, quoiqu'elle ait toujours dit beaucoup de bien d'Arnauld, et regretté de ne pouvoir mettre Nicole « en bouillon » pour mieux l'absorber, Madame de Sévigné est une mondaine, pleine de gaîté, fort amie du divertissement ; et elle s'adresse à un autre mondain... Il fallait vous représenter l'émotion profonde, mais momentanée, de cette excellente femme, si prompte, si primesautière, et vous laisser entraîner par elle. Votre plume aurait couru, comme la sienne, « bride abattue », et vous aurait conduit au but rapidement, follement, bien avant que vous n'eussiez couvert les quatorze pages de ce pauvre A. ! Vous auriez évité ainsi les deux formes de l'anémie littéraire, si sensible dans vos copies : l'enflure et la sécheresse. Il y a des anémiques

soufflés ; il y en a de squelettiques. Les uns et les autres manquent de force, comme vous manquez d'enthousiasme. — « Pas de sentiment ; sécheresse et désordre », ai-je mis à ce bon P., avec la note 6. — « Ennuyeux ! Lent ! aucune sincérité », dis-je à T. — « Ni émotion, ni gaîté, lisons-nous chez H. ; il est vrai que, par compensation, nous trouvons des fautes d'orthographe. » — J'en passe, et des plus froides. — Nous en avons pourtant d'assez agréables, dont les auteurs ont à peu près rencontré le ton convenable. Ils se sont représenté, non seulement la personne qu'ils faisaient écrire, mais celle qui devait recevoir la lettre... M. de Coulanges ! un aimable causeur, une tête à l'évent, toujours en voyage, toujours en l'air ! L'envoi du livre de Pascal à un pareil homme est presque une épigramme... Ils l'ont vu. Ils se sont rappelé pourtant que c'était un bon ami, un homme instruit, si cordial, si spirituel que tout le monde se l'arrachait... Et ils lui ont adressé un petit cours de morale moitié mondaine, moitié janséniste qui ne sent pas du tout sa pédante... Ce n'est pas mal. Ce sera mieux encore lorsqu'ils dégageront plus nettement les trois ou quatre idées sur lesquelles reposent les grands paragraphes et qu'ils les analyseront avec plus de patience, de persévérance, de profondeur... Phénomène qui deviendra visible (espérons-le du moins) à la prochaine composition.

DEUXIÈME PARTIE

LE TRIOMPHE DE LA RAISON DANS L'ART

OU

L'ESPRIT CLASSIQUE AU XVIIe SIÈCLE

I. — L'INVENTION

OU

LES PROGRÈS DE LA RAISON DANS L'ART D'OBSERVER

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres achetés ou déjà possédés par tous les élèves :

MOLIÈRE, Théâtre choisi.
BOILEAU, Œuvres poétiques.
BOSSUET, Sermons et Oraisons funèbres.
FÉNELON, *Lettre à l'Académie.*

II. — Livres de la bibliothèque mis en circulation :

BRUNETIÈRE, *Histoire et littérature*, t. I. (2 exempl.)
Annales du Concours Général, année 1848. (1 exempl.)
PRÉVOST-PARADOL, *La France Nouvelle.* (1 exempl.)

LIVET, *Précieux et Précieuses.* (1 exempl.)
LIVET, Édition des *Précieuses Ridicules.* (2 exempl.)
ROSTAND, *Cyrano de Bergerac.* (1 exempl.)
PAILLERON, *Le Monde où l'on s'ennuie.* (1 exempl.)
V. COUSIN, *La Société française au XVIIe siècle d'après le Grand Cyrus*, 2 vol. (1 exempl.)
Choix de textes du XVIIe siècle (PELLISSIER). (1 exempl.)
La Société française au XVIIe siècle, Lectures extraites des Mémoires et Correspondances (BONNEFON). (2 exempl.)
TH. GAUTIER, *Les Grotesques.* (1 exempl.)
VIAL ET DENISE, *Idées et doctrines littéraires du XVIIe siècle.* (1 exempl.)
G. BOISSIER, *Madame de Sévigné.* (4 exempl.)
LEVRAULT, Choix de lettres de Mme de Sévigné. (2 exempl.)

OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR LA MÉTHODE D'INVENTION, DE COMPOSITION ET D'EXPRESSION :

LEGOUVÉ, *La lecture en action.* (2 exempl.)
SARCEY, *Le Mot et la Chose.* (2 exempl.)
DARMESTETER, *La vie des mots.* (1 exempl.)
DORCHAIN, *L'art des vers.* (2 exempl.)
TAINE, *L'Ancien Régime*, t. I et II. (2 exempl.)

CHAPITRE PREMIER

L'INVENTION CHEZ LES CLASSIQUES OU LA THÉORIE DU LIEU COMMUN

SOMMAIRE

I. — **Lecture préliminaire : La théorie.**

Vous lirez, les uns après les autres, ce mois-ci, les deux articles de Brunetière (*Histoire et littérature*, t. I) intitulés :

Théorie du lieu commun (p. 40) ;
Lieu commun sur l'invention (p. 80).

Vous reporterez sur une feuille de notes, et sous forme de tableau, les résumés inscrits en marge des exemplaires de la classe.

II. — **Étude faite en classe : L'application scolaire de la théorie.**

Analyse, au tableau, d'un discours jadis couronné au Concours Général (1848).

Vous entendez dire parfois du mal de la vieille rhétorique, ou même de la rhétorique tout court. Maintenant que le nom de Rhétorique a disparu du fronton de nos classes, il est rare que nous entendions employer ce mot autrement qu'en mauvaise part Et, de fait, il faut reconnaître que tout n'était pas excellent dans la « rhétorique des classes » : la plupart des copies couronnées au *Concours Général* nous apparaissent aujourd'hui comme singulièrement vides de *faits* et d'*observations précises* ; on a raison d'exiger de vous des connaissances plus nombreuses et plus exactes. Mais ces « lauréats », en revanche, possé-

daient une qualité qui vous manque de plus en plus : l'art d'exposer les grandes *idées générales*, les « lieux communs » de morale et de philosophie, qui seules donnent de l'intérêt à une dissertation ; et lorsque l'un d'eux se trouvait, par hasard, connaître sur un sujet plus de faits que d'ordinaire, il en tirait le plus heureux parti. Prévost-Paradol était dans ces conditions, en juin 1848 ; les *idées générales* pour lesquelles s'enthousiasmait la jeunesse de cette époque trouvaient place naturellement dans le discours d'un pasteur démocrate ; et le jeune rhétoricien, qui (inclinant alors vers le protestantisme) avait passé de longues heures à étudier l'Écriture, connaissait toutes les citations nécessaires pour que ses développements fussent appuyés sur des *textes*. Des *lieux communs* prouvés par une série d'*exemples* : voilà ce qu'il vous offre dans ce discours, suivant la formule classique ; voilà ce que, sur tout sujet, vous devez tâcher de reproduire.

PREMIÈRE NOTE

La théorie classique du lieu commun.

I. — ***Le fait :*** *Le lieu commun est la substance de toute œuvre littéraire.*

On peut même dire qu'une idée ne prend toute sa valeur que lorsqu'elle est devenue un lieu commun. (Réponse de Bossuet à un critique sur St Augustin.)

Deux exemples :

— l'indifférence de la nature : sujet du *Lac*, de la *Tristesse d'Olympio* et du *Souvenir*.

— le sujet de l'*École des Femmes*, des *Folies Amoureuses* et du *Barbier de Séville*.

II. — ***L'explication :*** *Avantages du lieu commun.*

1. *Il est l'expression du bon sens, le résultat de l'expérience universelle.*

L'erreur romantique a consisté justement à chercher l'exception, la singularité, la difformité...

Les femmes de l'humanité moyenne peintes par Racine nous intéressent beaucoup plus que Lucrèce Borgia.

2. *Il suffit, pour le rendre original, que chaque auteur expose, à propos de ce vieux thème, le résultat de son expérience et de son observation personnelles.*

Deux motifs :

a) Il se produit, sinon dans les idées générales, du moins dans les mœurs, un *changement appréciable* d'une génération à l'autre.

b) *La sensibilité de l'écrivain* (*sentiment, imagination*) nous intéresse plus que le sujet. — Ce qui est banal, dans les lieux communs vulgaires de la conversation, ce n'est pas l'idée elle-même, c'est la sottise des hommes qui la répètent vaguement, sans la justifier par la moindre observation directe.

L'auteur doit donc simplement fuir les formules toutes faites et ne pas exprimer un jugement qui ne s'appuie sur des faits immédiatement observés.

Le second article (*lieu commun sur l'invention*) traite la même question.

Brunetière explique *pourquoi* le sujet d'un chef-d'œuvre est nécessairement un lieu commun. C'est une loi de la nature qu'elle n'atteint pas du premier coup la perfection. Elle procède par ébauches successives. De même que, dans l'évolution des espèces, les formes simples ont précédé les formes compliquées, de même, dans la série des œuvres littéraires (au théâtre surtout), on a rarement vu tirer un chef-d'œuvre de sujets entièrement neufs ; il est nécessaire que des études préparatoires aient été faites par d'autres auteurs dans les siècles précédents.

Il démontre ensuite cette thèse par l'histoire détaillée du *Faust* de Gœthe, de l'*École des Femmes* de Molière et du *Roméo Juliette* de Shakespeare.

Le procédé est le même.

SECONDE NOTE

Analyse d'un vieux discours.

Nos anciens maîtres étaient pénétrés de cet esprit. Jamais ils n'auraient proposé aux élèves autre chose que l'analyse d'un de ces *lieux communs*, de ces idées cent fois éprouvées par vingt générations. L'invention consistait, selon eux, à les analyser, à les démontrer, sans autre souci que de *bien raisonner*, de mettre dans la pensée de l'ordre et du mouvement. Il n'est pas encore prouvé qu'ils eussent tort.

Voyez plutôt le parti que tirait d'une telle méthode un de ces lauréats si dédaignés depuis ! — La matière seule du discours était déjà émouvante et oratoire. Il ne s'agissait pas, comme en l'an de grâce 1910, d' « apprécier » et de « discuter » un texte, mais d'exposer des lieux communs sur la liberté, l'égalité, la fraternité, les grands principes républicains. Sourie qui voudra de ces vieux sujets ! Je persiste à trouver qu'ils valaient bien ceux d'aujourd'hui ; et quant au style des meilleurs élèves, vous avouerez qu'il était un peu plus coloré que le vôtre.

SUJET : *Un pasteur puritain aux membres de l'association pour l'indépendance religieuse et l'égalité politique.*

Parmi les émigrations anglaises qui, au temps des premiers Stuarts, allèrent peupler les rivages de l'Amérique du Nord, la plus remarquable est celle qui s'établit sur la côte voisine de l'Hudson, dans l'année 1621, sous le règne de Jacques Ier. Ce n'était pas, comme dans les premières expéditions dirigées vers ces parages, une réunion d'aventuriers ou de spéculateurs s'expatriant pour faire fortune ; c'étaient des citoyens aisés et éclairés, appartenant à l'élite de la secte puritaine, qui, mécontents du gouvernement et de l'Église établie, allaient chercher dans un autre hémisphère l'indépendance religieuse et l'égalité politique que leur refusait leur pays natal. Le but de ces nouveaux émigrants était de former sur une terre vierge un État libre et régulier, propre à leur assurer la jouissance de ces biens qu'ils regardaient comme les premiers de tous. Ils se rendaient au Nouveau Monde accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants ; leurs

pasteurs, embarqués avec eux, étaient l'âme de l'entreprise. Cette colonie est aux États-Unis l'objet d'une vénération particulière, comme ayant offert le premier modèle de ces petites démocraties qui, plus tard, reliées en faisceau, formèrent la république de l'Union. Le rocher voisin de Plymouth, près duquel eut lieu le débarquement, est visité par de nombreux pèlerins qui viennent y contempler le berceau de la démocratie américaine. Le chroniqueur qui nous a transmis sur les colonies de ce genre de précieux détails, raconte que, abordés en ce lieu au mois de janvier, après une longue et périlleuse navigation, les puritains se trouvèrent en présence d'un désert sauvage, rendu plus triste encore par les rigueurs de l'hiver : devant eux apparaissait une terre glacée, un sol hérissé de forêts et de buissons ; derrière eux ils n'apercevaient que l'Océan, dont l'immensité les séparait du monde civilisé. Mais leur force d'âme, entretenue par l'enthousiasme religieux, les soutenait contre la tristesse de ces premiers moments. Le lendemain du débarquement, ils s'empressèrent de dresser un acte par lequel ils convenaient, en présence de Dieu, de former un corps de société où les droits de chacun seraient protégés par des lois et un gouvernement auquel tous prendraient part. Lorsqu'ils eurent signé cet acte et qu'ils l'eurent placé, par une prière faite en commun, sous la protection divine, ils se sentirent animés des plus heureux pressentiments et se préparèrent avec un redoublement d'énergie à l'accomplissement de leur tâche.

On suppose qu'un des pasteurs prend la parole dans ce moment solennel. Se faisant l'interprète des souvenirs et des espérances de tous, il exhortera les membres de l'association à marcher vers leur but avec une sainte confiance, et appellera sur leurs travaux les bénédictions du ciel.

Lisez-nous le début, A. Nous le résumerons ensuite au tableau. Que chacun prenne des notes.

Copie du Premier Prix : Prévost-Paradol, élève du lycée Bonaparte.

Exorde.

1. Mes frères, si je parlais à d'autres hommes, à des aventuriers amenés par l'espoir du gain sur ces rives lointaines, effrayés de se voir jetés sur cette côte entre ces déserts glacés et cette mer sans bornes, je ferais briller à leurs yeux les richesses du nouveau monde et je les entraînerais sur mes pas vers les biens périssables qu'ils seraient venus conquérir.

2. Pour vous, mes frères, je veux élever votre courage en ranimant vos saintes espérances, en vous montrant dans l'acte que nous venons de signer en présence de Dieu, le gage de notre salut et de notre bonheur à venir, en vous faisant entrevoir, sur cette côte désolée, au milieu de ces forêts glacées, le prix de nos travaux et de nos immortelles conquêtes.

C'est ainsi que j'affermirais vos cœurs, si vos cœurs avaient été jamais ébranlés, et si Dieu, en vous faisant les apôtres d'une vérité nouvelle, ne vous avait envoyé son esprit de force et de confiance.

a. Cette mer immense, cette rive inconnue, ces forêts profondes et ténébreuses, ces déserts qui nous environnent, n'ont rien qui nous épouvante ; nous ne les voyons pas des mêmes yeux que les autres hommes.

b. Nous le saluons avec joie, cet Océan libérateur, qui nous sépare de l'ancien monde livré au désordre et à l'injustice. Ah ! ce n'est pas de ce côté de ses rives qu'est le véritable désert et le véritable exil ! Nous la saluons avec espérance, cette terre nouvelle qui vient d'entendre nos serments et qui n'a point encore vu de parjures ; cette terre marquée par le doigt de Dieu pour être le premier temple de la loi nouvelle, le premier asile de la justice et de la liberté.

Vous le voyez, aucune érudition n'est nécessaire pour rédiger un tel début ! La description du pays était indiquée dans la matière, et l'élève n'a rien ajouté, rien... que des *lieux communs*. Deux thèses, deux idées générales, opposées l'une à l'autre, et dont la seconde est celle qu'il démontrera dans le discours :

1. *Idée contraire à la thèse* : Il n'a pas affaire à des aventuriers.

2. *La thèse* : Il parle à des chrétiens pleins de confiance en Dieu.

Double effet de cette confiance :

a) Elle leur enlève la *crainte* de ces pays inconnus.

b) Elle leur donne l'*espérance* d'y trouver une vie meilleure.

Continuez la lecture, A.

Première partie.

Tournons les yeux, mes frères, vers ce monde que nous avons quitté, et ces mornes solitudes et ces glaces et ces neiges nous paraîtront plus

belles que les plaines fertiles de la riche Angleterre. Aujourd'hui que, délivrés du spectacle de ses crimes et de ses misères, nous respirons plus librement sur une terre que Dieu nous a gardée libre et pure, nous pouvons nous représenter sans haine et sans colère ces *plaies de l'ancien monde*, qui remplissaient nos âmes de trouble, et nos cœurs d'affliction.

1. Rappelez-vous donc cette grande nation, courbée sous la main *d'un seul homme*, et livrée, depuis tant de siècles, aux jeux de ses passions, au hasard de ses caprices.

Rappelez-vous cette *Église*, complice de la tyrannie, et blasphémant, chaque jour, le nom du Seigneur, en enseignant aux peuples à servir au nom de Jésus-Christ ; ces évêques, esclaves orgueilleux des rois, falsificateurs complaisants de la parole divine, justifiant par l'Écriture le pillage, le meurtre et l'adultère.

2. Rappelez-vous enfin ce *peuple*, dont les souffrances nous faisaient, chaque jour, demander à Dieu justice et pitié, qui nourrit de ses fatigues le faste de ses maîtres, qui fortifie le joug dont on l'accable, qui n'a rien à espérer ici-bas, et qui ose à peine prier un Dieu que d'indignes ministres lui représentent comme l'auteur de sa servitude et comme l'ami de ses tyrans.

3. Songez que par toute l'*Europe* s'étend le fléau dont est dévorée l'Angleterre, que la France et l'Espagne et l'Allemagne et l'Italie nourrissent comme notre patrie un peuple esclave, des rois injustes et des prêtres trompeurs.

Où donc pouvait s'établir votre loi nouvelle et fleurir votre véritable culte, Dieu de liberté et d'égalité ? Ce n'était pas dans ce vieux monde, plein de corruption et de ruines. Aussi avez-vous montré le nouveau monde à vos serviteurs et les y avez-vous conduits par la main.

Le plan est d'une clarté enfantine. Autant de paragraphes, autant de *lieux communs*, dont l'analyse fournit tous les éléments de la démonstration :

Ils ne regrettent pas l'ancien monde.

Les *maux* qui l'accablent :

1. La *tyrannie politique et religieuse* en Angleterre.
2. Le sort misérable du *peuple* doublement esclave.
3. Même spectacle dans *toute l'Europe*.

Fin et transition (*donc — aussi*).

Remarquez de plus que chaque phrase est composée

comme un paragraphe entier. L' « invention », l' « organisation » sont les mêmes... Examinez, par exemple, la seconde et la troisième phrase. Vous apercevez d'abord l'*idée* (l'Église ou le peuple); puis la *série des caractères* propres à cette idée (les vices du clergé ou les souffrances du peuple), indiqués par une série d'images concrètes; puis l'image finale, la conclusion, en deux ou trois traits d'égale longueur... C'est ainsi qu'une idée abstraite prend corps et se développe; votre tendance trop naturelle est d'exprimer les idées toutes sèches; elles restent, sous votre plume, inexpliquées et comme étranglées. La bonne rhétorique vous donne, au contraire, l'habitude de les expliquer, de les démontrer, de les rendre sensibles aux yeux de celui qui vous écoute. Les plaisanteries dont nous la voyons accablée sont d'une rare injustice. Négligez-les. Elles n'ont pas plus d'importance que le dédain du renard pour les raisins trop verts dans une fable bien connue...

Passons à la seconde partie du discours.

Seconde partie.

La voilà donc, cette Terre Promise à laquelle Dieu a voulu confier la nouvelle semence, et d'où sortira pour le monde une inépuisable moisson. Elle est forte et féconde; la nature s'y développe en liberté sous l'œil de Dieu. C'est sur cette terre généreuse que l'humanité doit renaître à la justice; c'est dans son sein qu'elle doit puiser une nouvelle vie. Nous devons déjà l'aimer comme notre patrie, comme la patrie de nos enfants. Hier, elle nous a vus débarquer pauvres, faibles, peu nombreux; *aujourd'hui*, elle nous entend prêter ce serment qui doit tous nous unir libres et égaux et qui, *un jour*, nous l'espérons, unira entre eux tous les hommes: elle nous voit renouveler avec Dieu cette ancienne alliance qui consola la terre après le déluge et qui fut l'aurore d'une ère nouvelle.

1. Oui, mes frères, cet acte que nous venons de signer et de placer sous la protection divine assure à nous et à nos enfants une liberté et une paix éternelles. Car il fait régner parmi nous la justice, qui est le seul ordre véritable en ce monde. — C'est au nom de la paix publique et de l'ordre du royaume que l'Église d'Angleterre nous a persécutés: mais ceux qui parlaient ainsi savaient bien qu'ils mentaient, et qu'aux yeux de Dieu l'injustice la mieux établie est un état de guerre et de désordre.

C'est de l'Évangile que nous avons tiré nos droits et nos devoirs. Est-il au monde, mes frères, une source plus pure et plus sainte ?

a. Nous savons que Jésus-Christ a dit : « Ne veuillez pas être appelé maître, car vous n'avez qu'un maître, qui est Dieu » (MATHIEU, XXIII, ỳ 8) ; et nous avons écrit : « Il n'y aura parmi nous ni maîtres ni serviteurs, mais nous serons *égaux* devant les hommes comme devant Dieu. »

b. Nous savons que Jésus-Christ a dit : « Que les plus élevés d'entre vous soient les serviteurs de tous » ; et nous avons écrit : « Ceux que tous auront choisis pour gouverner seront les ministres et non les maîtres du peuple, ils feront ce qui est *utile au peuple* et non ce qui leur plaît. »

c. Nous savons que Jésus-Christ a dit : « Quand deux hommes prieront ensemble, je serai au milieu d'eux » ; et nous avons écrit : « Tous pourront prier Dieu comme il convient et *se réunir* pour s'aider et pour s'instruire, car il n'appartient qu'aux tyrans de craindre les hommes rassemblés. »

Nous savons enfin qu'une même lumière éclaire tout homme venant au monde, et que Jésus-Christ aime à révéler aux cœurs simples ce qu'il cache aux esprits superbes ; et nous avons écrit : « Que chacun puisse *dire ce qu'il pense* pour le bien de tous ; que le silence ne soit pas imposé au pauvre et que la pensée de chacun soit libre, ainsi que Dieu l'a voulu. »

Et nous avons ainsi parcouru l'Évangile, recueillant de la bouche de Jésus-Christ nos préceptes de conduite et nos maximes de gouvernement. Et nous n'avons pas vu qu'il justifiât en aucun endroit l'esclavage du peuple, la corruption de l'Église et l'autorité des rois. Nous sommes donc venus en ce pays pour y vivre selon la parole du Christ, c'est-à-dire sans rois, sans évêques, sans autre maître que celui qui nous enseigne en son Évangile la liberté et l'égalité.

Ici encore, chaque idée est si bien développée qu'elle occupe exactement une phrase ; les exemples se succèdent d'une manière si naturelle que les adverbes de liaison ne sont nécessaires qu'au début et à la fin : « oui — enfin » ; le paragraphe tient pour ainsi dire tout seul, par la seule vertu de l'équilibre établi entre ses différentes parties. Vous en voyez facilement l'architecture :

Beauté de cette terre, sur laquelle va se fonder la société de l'avenir. — Division de la seconde partie.

1. Aujourd'hui : la société américaine.

Son principe : la *justice*,
— opprimée en Europe par l'Église ;
— ici, fondée sur l'Évangile.

a. L'*égalité* démocratique. (Deux phrases.)
b. La *liberté* républicaine. (Deux phrases.)
c. La *fraternité* dans l'association. (Deux phrases.)
La tolérance et la *liberté de penser*.

CONCLUSION, rappelant la Première partie.

Remarquez le mouvement de ce paragraphe. Comme toute espèce de rythme, le rythme oratoire se compose de deux éléments : l'un fixe et l'autre variable. Quatre fois, à intervalles égaux, nous entendons revenir la même tournure, le même temps marqué : « Nous savons que... et nous avons écrit... » Mais, chaque fois, nous voyons apparaître de nouvelles idées, des citations nouvelles. De même, dans la première partie, la même tournure : « Rappelez-vous... » revenait trois fois, mais chaque fois la phrase s'élançait plus hardie, plus sonore et plus ample... Voilà ce qu'il y avait d'excellent dans ces vieux discours. Le mouvement oratoire est le plus facile de tous à découvrir ; il portait les débutants, il les aidait, par l'oreille, à mettre de l'ordre dans leurs idées ; et si parfois il les encourageait à déclamer quelque peu, à parler *ore rotundo*, ce travers était infiniment préférable à l'actuelle cacophonie. Il disparaissait avec l'âge, la réflexion, les nécessités pratiques d'une carrière déterminée ; il n'empêchait pas About et Sarcey d'être des hommes pleins d'esprit, Claude Bernard et Berthelot d'écrire aussi bien qu'ils pensaient (1) ; et beaucoup d'autres, moins illustres, médecins ou professeurs, ingénieurs ou négociants, de mettre autant de netteté que d'élégance dans leur style. Je doute que les procédés dits « réalistes » donnent de meilleurs résultats.

(1) V. dans un article récent de M. LE CHATELIER (*Revue scientifique*, 31 décembre 1910), une comparaison entre Lavoisier, ancien prix d'honneur au Concours Général de 1760, et Victor Regnault, auquel manqua toujours, *dit-il*, l'art de composer et d'écrire.

Le temps nous manque pour analyser la deuxième partie. Cet exercice deviendrait, du reste, à la longue, un peu fastidieux. Contentons-nous d'écouter une fois encore le développement d'un *lieu commun*.

2. Demain : l'humanité.

Voilà toute notre histoire, mes frères ; voilà comment nous avons atteint du premier pas les dernières limites de la justice, telle qu'on peut la pratiquer sur cette terre. Mais que le monde est encore loin de nous ! Un jour viendra, n'en doutez pas, où ces maximes qui ont épouvanté les tyrans et que les peuples n'ont pu comprendre, retourneront en Europe et y seront écoutées. Dès ce jour, tous les trônes seront ébranlés. Comme le Seigneur marchait devant Cyrus et devant Alexandre et abaissait devant eux les murailles, ainsi renversera-t-il tous les obstacles devant la vérité nouvelle et lui soumettra-t-il tous les pays et tous les peuples. N'est-il pas écrit : « Il n'est point de force, point de sagesse, point de conseil contre le Seigneur » (Prov., 21, ℣. 30) ? Vous vous défendrez donc en vain contre la lumière, rois de l'Europe, et vous-mêmes, peuples endormis dans une servitude volontaire. Un même rayon vous éclairera tous, et changera la face du monde. Autour de nous se réuniront toutes ces colonies que l'Europe voit, chaque jour, quitter ses rivages ; à nous se joindront tous ces esprits inquiets qu'agite une vague espérance et le pressentiment d'un meilleur avenir ; et quand tous ces éléments épars d'un nouveau monde seront réunis, au temps marqué par la Providence, l'Amérique renverra à l'Europe cette liberté évangélique, aujourd'hui fugitive, alors envahissante, et l'Europe deviendra bientôt sa conquête.

Marchons donc vers ce but éloigné, mes frères, et préparons ce grand jour, que nous ne verrons pas, mais que nos fils verront. Il est beau de dévouer sa vie aux générations futures ; il est digne d'un chrétien d'ouvrir les voies à la parole de Dieu. C'est par ce sacrifice éternel du présent à l'avenir que l'humanité s'avancera d'un pas toujours égal vers des destinées toujours meilleures. Mais surtout soyons tous dignes de cette liberté que nous voulons faire aimer aux autres hommes. Qu'il n'y ait point ici d'envie, de rivalité, de haine, de passions impies et serviles. Mettons à exécution parmi nous la promesse de l'Évangile : « Quiconque s'élèvera sera abaissé, quiconque s'abaissera sera élevé. » Que tout notre orgueil soit d'être chaque jour plus justes, plus tempérants, plus charitables que nous ne l'étions la veille, car c'est avec nous-mêmes qu'il faut nous comparer, et non pas avec nos frères ; c'est la seule émulation qui soit pure aux yeux

de Dieu. Que toute notre ambition soit d'être jugés dignes par tous de nous dévouer au service de tous, car c'est la seule manière de régner parmi nous. Dépouillons enfin le vieil homme, et pratiquons sincèrement la maxime que nous a léguée notre divin maître, et qui contient en elle toute la doctrine : « Aimez-vous les uns les autres ».

L. A. Prévost,
Élève du lycée Bonaparte.

Si vous voulez vous rendre compte de ce qu'était devenu, plus tard, cet excellent élève, vous lirez les cinquante dernières pages de son livre *La France Nouvelle*, publié vingt ans après, en 1869. — Le sujet, cette fois, nous touche de plus près ; l'ancien lauréat du Concours Général, devenu sous l'Empire le plus éloquent défenseur des idées libérales, y parle de notre pays dans des termes inoubliables ; il prédit, non seulement la guerre de 1870, mais les difficultés auxquelles, dans le cours du vingtième siècle, devra faire face notre patriotisme ; ces pages sont encore bonnes à méditer aujourd'hui. L'auteur est mort du désespoir d'avoir été trop bon prophète.

Vous remarquerez :

1° la force des idées générales ; 2° l'ordre rigoureux établi dans chaque paragraphe ; 3° la précision des faits et des exemples ; 4° l'harmonie des périodes.

Voici le plan général de ce morceau célèbre ; vous allez y reconnaître la même méthode que dans le discours :

Première partie : *L'avenir de la France en Europe.*

Première hypothèse : la guerre.

1) La victoire.
2) La défaite.

Deuxième hypothèse : la paix :

1) peu probable ;
2) presque aussi dangereuse que la guerre.

Pourquoi :

— Différence numérique croissante entre la France et ses voisins

— Force d'expansion de l'Allemagne tendant à l'unité.

— Nécessité pour la France de rester une grande puissance pour exister.

Seconde partie : L'avenir de la France dans le monde.

1. Le monde appartient aux Anglo-Saxons.

Hier : L'Angleterre succédant à la France — Canada — Inde.

Aujourd'hui : L'Amérique et l'Australie.

Demain : Pourquoi la Russie et l'Allemagne ne sauraient désormais supplanter la race anglaise — Le monde nouveau.

2. Place de la France dans ce monde nouveau.

Ce qui nous menace : le sort d'Athènes.

L'effort nécessaire : atteindre le chiffre de 80 à 100 millions de Français ;

— impossible à tenter sur notre territoire ou dans nos colonies lointaines ;

— relativement facile dans l'Afrique du Nord.

Deux obstacles à vaincre.

« Nous avons encore cette chance suprême, et cette chance s'appelle l'Algérie... »

Conclusion : Le dilemme de l'heure présente.

Je ne saurais trop vous recommander de lire à haute voix ces belles périodes, si harmonieuses, si colorées, et pourtant si pleines de choses. Rarement on a mieux appliqué à des sujets d'un intérêt immédiat et pratique les vieilles règles de l'art d'écrire.

CHAPITRE II

L'ART D'OBSERVER
ET LA DÉLICATESSE DE L'ANALYSE DANS LE MONDE PRÉCIEUX

ÉTUDE D'UN TÉMOIGNAGE MALVEILLANT : LES VERS DE BOILEAU SUR LA POINTE

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées 105
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse. 110
Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
La tragédie en fit ses plus chères délices ;
L'élégie en orna ses douloureux caprices ;
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer ; 115
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer :
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;
Chaque mot eut toujours deux visages divers ;
La prose la reçut aussi bien que les vers ; 120
L'avocat au palais en hérissa son style ;
Et le docteur en chaire en sema l'Évangile.
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux,
Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme, 125
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.

(*Art poétique*, chant II, v. 105-128.)

SOMMAIRE

Molière en 1659, Boileau en 1660 déclarent la guerre au monde précieux. Sans doute, ils ont dit et redit qu'ils n'attaquaient pas les vrais Précieux de la période précédente (V. Préface des *Précieuses ridicules*), que Madame de Rambouillet, de 1608 à 1648, avait rendu de grands services et qu'ils se moquaient simplement de ses imitateurs dégénérés. Boileau a même ménagé l'excellente Mlle de Scudéry (1) en ne publiant pas alors son *Dialogue sur les héros de roman*... Mais l'esprit précieux, en lui-même, ne leur plaisait pas beaucoup : ils le trouvaient trop recherché ; ils n'aimaient pas « le fin du fin », et c'est bien l'art précieux qui se trouve atteint par la satire du mauvais goût, soit dans les *Précieuses ridicules*, soit dans la prose et les vers de Despréaux.

Vous chercherez d'abord *ce que Boileau entend par ce mot* : une *pointe*. Vous vous aiderez des deux derniers vers. La pointe est un rapprochement ingénieux qui consiste à prendre un mot tour à tour ou simultanément dans deux acceptions différentes :

Chaque mot a toujours deux visages divers.

Un calembour est une pointe, en général une mauvaise pointe. Mais il lui arrive de devenir une bonne pointe, lorsque sa finesse « roule sur la pensée » en même temps que sur les mots. Vous chercherez des exemples de bonnes et de mauvaises pointes, soit dans les textes classiques (Molière surtout), soit dans la conversation courante d'aujourd'hui. Si chacun de vous en apporte seulement deux ou trois, nous n'aurons que l'embarras du choix.

Vous recueillerez ensuite quelques *documents* dans les *Extraits* et les livres de critique de notre bibliothèque, et dans les notes des meilleures éditions de Boileau, de ma-

(1) Date des *Samedis* de Mlle de Scudéry : 1653 et les années suivantes.

nière à répondre aux questions suivantes sur les mots de valeur du morceau expliqué :

1. **Les origines de l'esprit précieux.**

Qu'est-ce que l'*Astrée?* — les dates — l'auteur — le sujet.

Qu'est-ce que l'hôtel de Rambouillet ? — Situation, dates, principaux hôtes de l' « incomparable Arthénice ».

2. (le mot *Italie*) **Les influences étrangères que subit le monde précieux.**

Exemples tirés de Marini, de Gongora, ou de l'euphuisme anglais, dans NISARD (t. II, p. 242) et dans LANSON (p. 377).

3. (les mots *madrigal, tragédie, élégie*) **Les écrivains précieux.**

A) Le *madrigal* et la *recherche de l'esprit dans les petits vers.*

Apporter quelques exemples tirés de Théophile, de Malleville, de Sarrazin, de Godeau, de Saint-Amant, de Scudéry ou de Scarron. — En tirer surtout de Voiture (1598-1648), qui personnifie le goût précieux.

B) L'*épopée en vers* et le *roman en prose,* ou la *passion du romanesque.*

a) L'*épopée.* — Six en 15 ans, de 1651 à 1666.

Quelques exemples tirés de :

Le P. Lemoine: *St Louis* (1651) — Chapelain: *La Pucelle* (1656) — Saint-Amant : *Moïse sauvé* (1653) — Desmarets de Saint-Sorlin : *Clovis* (1657) — Scudéry : *Alaric* (1654) — Carel de Sainte-Garde : *Childebrand* (1666).

b) Le *roman* (v. les caractères généraux, LANSON, p. 381) :

Gomberville : *Polexandre* (1633) — La Calprenède : *Cassandre* (1642), *Cléopâtre* (1648), *Pharamond* (1661) — Desmarets de Saint-Sorlin : *Ariane* — Mlle de Scudéry (Sapho): *Cyrus,* 10 vol. (1648-1654), *Clélie* (1656-1660) (1).

(1) Voir surtout BOILEAU, *Dialogue sur les héros de roman* (Œuvres en prose p. 23).

c) Le *genre burlesque* : troisième manière de déformer la nature.

— le roman picaresque : Saint-Amant — Scarron ;
— l'épopée burlesque : Scarron, *l'Énéide travestie*.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE A PRENDRE DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE LANSON :

p. 387, sur *Balzac* (1597-1654) : favorable à l'hôtel de Rambouillet, mais retiré de bonne heure en province.
p. 389, sur *Chapelain* (1595-1674) :

la critique — la doctrine classique ;
transition entre Ronsard et Boileau.

Voir également :

p. 398 : l'action des Précieux et de l'esprit mondain sur la langue ;
p. 404 : l'action de l'Académie, qui continue leur œuvre (page tout à fait intéressante).

CHAPITRE III

L'EXPÉRIENCE MONDAINE D'UNE FEMME D'ESPRIT

LA CORRESPONDANCE DE MADAME DE SÉVIGNÉ ÉTUDIÉE PAR M. BOISSIER

SOMMAIRE

Notre principe est de nous appuyer toujours sur des *textes originaux*. Nous devons faire exception, cependant, pour *quelques ouvrages de critique*, séduisants par leur brièveté, où l'écrivain moderne fait connaître en 200 pages le caractère d'un classique. Il guide les élèves dans une étude qu'ils n'auraient pas la force de faire sans aide, et il cite assez de textes pour que l'on contrôle sans cesse la solidité de son jugement. Il donne une bonne leçon de lecture.

Vous demanderez aujourd'hui une leçon de ce genre à Gaston Boissier. Ce maître excellent joignait à une extrême simplicité dans les manières une vivacité charmante, un esprit enjoué, une grande bienveillance : nul ne pouvait mieux comprendre Mme de Sévigné. « C'est une bonne figure, dit-il du pastel de Nanteuil reproduit en tête de son opuscule, large, animée, souriante, où se reflètent la bonhomie et l'intelligence... » Il a su la faire revivre.

Vous songerez, en lisant sa petite étude, aux questions suivantes.

Chacun de vous pourra, mardi, parler quelques minutes sur celle qui lui plaira :

1re *question.* — Quel profit devez-vous tirer, pour vos dissertations, du premier chapitre (p. 7-10) ?

(L'art du portrait — vivacité — couleur — bonhomie sans vulgarité.)

2e question. — Estimez-vous le marquis de Sévigné ? Pourquoi ? ou pourquoi pas ? (P. 11-14.) Le « mot de la fin » à retenir (p. 14). — Et le cousin Bussy-Rabutin ? Que pensez-vous de lui ? Comment apprécierait-on aujourd'hui la publication de son livre ? (P. 43.)

3e question. — Partagez-vous pour Mme de Grignan l'indulgence de M. Boissier ? (P. 31-38 ; surtout p. 37.)

4e question. — Quels sont les meilleurs amis de Mme de Sévigné ? (P. 49-60.) — Quels furent ses professeurs, et qu'en pensait-elle ? (P. 68-78.) — (P. 74, voir l'allusion à Trissotin et à Vadius.)

5e question. — Quelles sont les idées de Mme de Sévigné sur les lectures des jeunes filles ? (P. 80-81.)

6e question. — Montrez-nous, en feuilletant les pages 90-105 (sur le talent d'écrivain de Mme de Sévigné), ce que c'est qu'une analyse littéraire. Quels sont, d'après M. Boissier, les caractères du style de Mme de Sévigné ? — Remarquez qu'on ne trouve pas dans ce chapitre un seul mot emprunté au jargon de la critique.

7e question. — Quelles sont les divisions de la 3e partie (*L'œuvre*, p. 107-165) ? — Sur quel principe, *sur quelle idée générale* l'auteur s'appuie-t-il pour nous intéresser à ses *cinq groupes* d'observations historiques ?

(Ressemblances et différences avec le temps présent.)

8e question. — Montrer l'application à la fois ingénieuse et naturelle de cette méthode dans l'étude de la *vie de famille*. Quelles sont les principales différences, sur ce point, entre le XVIIe siècle et le nôtre ? (P. 108-119.)

9e question. — Quel profit devez-vous tirer, pour vos dissertations, du commencement du second chapitre (p. 119-120) ? Quel est le visible souci de l'auteur ?

(Toujours le souci du temps présent.)

10e question. — Quel est l'intérêt du chapitre sur la *question d'argent?* Que nous apprend-il sur Mme de Sévigné ? Que nous apprend-il sur la noblesse du XVIIe siècle ? (P. 127-141.)

11e question. — Faites, en feuilletant les pages 141-154, le plan du chapitre relatif à la *vie de Mme de Sévigné dans ses terres.* Montrez avec quel art le critique sait grouper les textes, très nombreux et très divers, qu'il a notés sur des fiches au cours de sa lecture. C'est ainsi qu'il faut procéder, avec mesure, avec tact, avec goût.

PREMIÈRE COMPOSITION

TROIS FORMES DU MÊME SUJET (A CHOISIR)

1. Dissertation.

Quel est le sens du mot « précieux » ?

Qu'entendons-nous aujourd'hui par la « préciosité », le « goût précieux », le « langage précieux » ? Dans quels cas avez-vous vu ces termes employés avec un sens défavorable ? Dans quels cas, au contraire, deviennent-ils presque un éloge ? Quels sont, en un mot, les défauts et les qualités, littéraires et mondaines, dont le mot « précieux », depuis 1653, n'a cessé d'être l'expression ?

(S'inspirer de la méthode employée par Sarcey dans *Le Mot et la Chose*. — Penser aussi aux termes qu'on oppose généralement à ceux-là, et que leur opposaient Boileau et ses amis : la nature, le naturel, la simplicité. C'est en étudiant de pareils contrastes qu'on arrive à bien comprendre le sens des mots.)

2. Lettre.

Réclamation d'un spectateur, le lendemain de la première représentation des « Précieuses ridicules ».

Un bourgeois de Paris, âgé d'environ 65 ans, fait part à Molière de ses impressions. — Il lui adresse ses compliments ; il trouve que l'auteur a signalé de la manière la plus heureuse les faiblesses et les ridicules des faux Précieux, et même des vrais Précieux ; il aime avec lui la nature, la simplicité, la franchise ; il salue l'apparition d'un art nouveau. — Il souhaiterait, pourtant, que Molière, dans la préface de sa pièce imprimée, rendît justice au mérite des Précieuses, qu'il rappelât leurs bonnes intentions, les services qu'elles ont rendus, le talent des écrivains encouragés par l' « incomparable Arthénice »,

qu'il montrât même quelque indulgence pour la « trop aimable Sapho ». Leurs défauts ne sont guère que l'excès de leurs qualités. Molière se doit de le rappeler.

3. Dialogue.

Les défauts et les qualités du goût précieux.

Grand'mère est encore élégante et droite, malgré son âge et ses cheveux blancs; elle ressemble à une marquise, une marquise de l'ancien temps; elle en a quelque peu les goûts et les idées... Moi, je suis un franc collégien, mon langage est peu châtié, je me montre tout à fait « nature », et je n'aime pas « les manières »... Nous ne sommes pas toujours d'accord, bien que nous ne puissions pas nous quitter.

Or, l'autre jour, nous causions des Précieuses. Mon professeur m'avait dit de relire les pièces de Molière et le *Cyrano* de Rostand; j'étais tout plein de mon sujet, et Dieu sait si je ménageais les Cathos et les Bélises, celles d'hier et celles d'aujourd'hui. Je comptais tous leurs *défauts*, j'énumérais leurs faiblesses, certes avec plus d'éloquence que je n'en aurai jamais le jour du baccalauréat. — Elle, toujours douce et souriante, m'invitait à l'indulgence; elle trouvait que chaque défaut des Précieuses n'avait guère été, dans l'histoire, n'est encore, même aujourd'hui, que *l'excès d'une qualité*; elle disait, en particulier, que les collégiens de notre temps, comme les courtisans d'Henri IV, ne pourraient que gagner dans leur société... Et tout au fond de moi-même, sans l'avouer, bien entendu, je songeais qu'elle n'avait pas tort.

CORRECTION

Sur trente et un élèves, vingt-quatre ont choisi la lettre, trois le dialogue, et quatre la dissertation. Et si la lettre a permis à douze d'entre eux de dépasser la moyenne, les deux autres sujets nous donnent quelques notes élevées, un 17, un 16... Aucun genre ne doit donc nous décourager à l'avance, et tous se valent à peu près. Le plan et les idées sont partout les mêmes; l'expression seule diffère; encore qu'il ne soit pas interdit d'écrire des dissertations aussi vivantes que des dialogues, et de mettre dans la lettre autant de grâce que de solidité.

La lettre.

Vos préférences sont cependant pour la lettre. Vous ne cherchez pas la nouveauté ; vous ne craignez pas plus que votre professeur de paraître « vieux jeu », et vous avez choisi, prudemment, l'antique, le bon sujet de baccalauréat, celui qui reparaît à intervalles réguliers dans toutes les Facultés de France, celui qui invite à dire toujours la même chose « parce que c'est toujours la même chose ». — Je dois vous confier qu'en agissant ainsi, nous ne suivons pas du tout la mode... Il est de bon ton, aujourd'hui, de reprocher à la lettre et au discours leur invraisemblance. « Jamais, dit-on, vous n'arriverez à parler exactement comme Bossuet ou Mirabeau, à écrire comme Mme de Sévigné ou Voltaire. Même si vous choisissez un personnage moins illustre, vous n'aurez ni les idées de son temps, ni sa langue, ni son style. Ce genre est faux, archifaux. A peine, dans le roman historique, Walter Scott deux fois (avec *Ivanhoé* et les *Puritains*), Mérimée une fois (avec la *Chronique de Charles IX*) ont-ils à peu près évité les dangers de l'entreprise... Les élèves ne sont pas Mérimée ; encore moins Walter Scott. Qu'ils se contentent donc de disserter en leur nom et ne cherchent pas à faire parler un personnage d'autrefois, fût-ce un simple bourgeois de Paris. » — J'avoue que ces scrupules me semblent excessifs. Évidemment, je ne vous dirai pas que B., notre premier, porte exactement le haut-de-chausses de Gorgibus ou la perruque de Chrysale ; mais le bon sens bourgeois n'a pas tellement changé depuis deux cents ans, qu'on ne puisse se figurer à peu près ce qu'ils auraient dit en pareille circonstance ; et je n'ai pas trouvé sa lettre si invraisemblable ! D'autres, comme le 6e, le 7e, le 8e, se lisent également sans ennui. Écoutez plutôt le début de H., le 5e. On y voit presque réalisé le vœu que je formulais dans une autre note : « Il reste à gagner, disais-je à S., avec un peu plus d'ampleur, du mouvement, et quelque grâce. Puissent les Précieuses, les vraies Précieuses, vous

récompenser un jour de les avoir défendues. Puissent-elles vous donner un peu... le sourire ! » H. n'a pas beaucoup d'ampleur, mais il a presque la grâce, et j'espère que vous ne l'accueillerez pas sans sourire. Voici son petit factum :

Début.

Monsieur,

Ma femme me pria hier de la mener à la Comédie. Je m'enquis de ce qu'on jouait, et j'appris de notre voisin M. Chrysale, qui devait s'y rendre, le titre de la pièce avec le nom de l'auteur. Je fus tout joyeux d'apprendre qu'elle était de vous, car j'ai assisté, il y a quelque temps, à la représentation de votre *Étourdi*, qui m'a fort amusé. Ma femme, pourtant, fut inquiète lorsque je lui parlai de « Précieuses ridicules ». Il faut vous dire que c'est une manière de bel esprit. Elle ne peut concevoir qu'une Précieuse soit ridicule, et que les disciples, même dégénérés, de l'incomparable Arthénice ou de l'aimable Sapho prêtent jamais à la raillerie. Son plus grand chagrin est de n'avoir pu encore être admise aux Samedis de Mlle de Scudéry ; le grand Artamène est son héros favori, et je l'ai vue bien des fois penchée sur la Carte du Tendre. Elle consentit pourtant à venir, la curiosité, chez les femmes, l'emportant volontiers sur toute autre passion ; et, hier soir, devant que les chandelles fussent allumées, nous étions installés au premier rang des loges dans la salle du Petit-Bourbon.

Première partie : Compliments.

Du commencement à la fin de la représentation, je crus mourir de rire. C'est qu'en effet Cathos et Madelon furent franchement comiques, avec leurs « conseillers des grâces », leurs « commodités de la conversation », le doux, le tendre et le passionné, et les pointes et les métaphores, et toutes ces billevesées dont ma femme a la tête farcie. Je la regardais à la dérobée, pendant que l'excellent Gorgibus traitait ses péronelles comme elles le méritent, et les priait de ne plus tant « se graisser le museau ». Mon triomphe fut complet lorsque La Grange et du Croisy, survenant à l'improviste, firent apparaître sous les habits brodés du marquis et du vicomte la souquenille de leurs valets. Ah, si toutes les femmes, toutes les jeunes filles qu'infecte l'air précieux, avaient pu être à sa place ! Elles qui aiment voir partout des allusions, qui rougissent derrière leur éventail pour les mots les plus innocents, elles auraient pu entendre des *mots*, hier soir, qui pour être fort honnêtes, n'en contenaient pas moins des « tas de

choses » très utiles à deviner. Oui, Monsieur, vous avez vraiment rendu service aux braves gens ; plus d'un père et d'un époux vous devra de la reconnaissance. Nous pensons tous comme Gorgibus : nous détestons les manières ; nous aimons la nature, la simplicité, la franchise ; nous enrageons de voir nos femmes et nos filles rêver la vie comme un roman ; nous maudissons avec cet honnête homme les sottises qui ont fait perdre la tête à Cathos et à Madelon, ces billets doux, ces madrigaux, ces sonnets, ces romans surtout, qui leur ont dépravé le goût et presque desséché le cœur. Nous applaudissons la pauvre Marotte de n'avoir pas appris la filofie dans le Grand Cyre et de ne comprendre que le parler chrétien. Nous sommes tous de cœur avec ce vieillard du parterre qui vous cria tout haut ce que chacun pensait tout bas, et je vous redis à mon tour : « Bravo, Monsieur, voilà le langage du bon sens, de la nature et de la vérité ! Voilà de la bonne comédie ! »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ma femme n'a pas été de cet avis. Silencieuse et maussade, pendant que nous regagnions le Marais, elle n'a retrouvé son éloquence qu'au logis. Dieu sait alors tout ce qu'il m'a fallu subir de récriminations ! Pourtant, j'avoue que tout n'est pas faux dans ses plaintes, et j'ose vous soumettre les réflexions qui me sont venues aujourd'hui au sujet des vraies Précieuses...

Ici, je préfère changer de copie : d'abord pour faire un peu sa place à chacun ; et surtout parce que celle de H. devient, à partir de cet endroit, extrêmement sèche ! Le procédé qui lui avait suffi dans le premier paragraphe, ne le soutient plus du tout dans les autres... Il se contente, comme la plupart d'entre vous, de recueillir quelques exemples, et de les raconter au hasard de ses souvenirs. Ce procédé est un peu l'enfance de l'art ; il ne convient que dans des narrations simples et lorsque les exemples sont tous du même genre. Mais lorsque vous devez exposer une idée générale, en considérer les divers aspects, l'appuyer sur des faits de nature différente, il est indispensable de grouper les exemples autour de trois ou quatre idées secondaires, que vous rattachez elles-mêmes à la thèse proposée... Cette décomposition d'une idée générale en idées secondaires, et des idées secondaires en exemples particuliers, est ce qu'on appelle l'*analyse*. Vous connaissez l'étymologie du mot : il signifie justement séparation, décomposition... « L'*analyse*,

dit la note de J. (le 21e), l'analyse, qui vous permet de grouper les exemples autour de plusieurs idées secondaires, voilà ce qu'il vous faut apprendre. » — « Il faut apprendre, répète la note du 26e, étant donnée une idée, à en découvrir les caractères, à en détailler les nuances, bref, s'exercer à voir les éléments divers dont elle est composée. » — C'est faute d'analyse que vous êtes presque tous demeurés si secs dans la seconde partie ; et c'est grâce à l'analyse qu'un vieux routier comme B. reprend tous ses avantages lorsque la dissertation se dégage de la simple narration... Mais comme il a peu d'émules ! Combien d'élèves m'obligent à prodiguer d'une main rageuse, en face d'une idée vague ou sèche, d'une affirmation sans preuve, d'une allusion trop discrète, les observations suivantes :

Pourquoi ? — Comment ? — Analysez ! — Démontrez ! — Des exemples ! — Des faits ! — Des exemples, s. v. p. !

Vous parlez des auteurs précieux. Dites lesquels ?

Vous me parlez de l'hôtel de Rambouillet. A quel moment fut-il bâti ? A quel endroit ?

Vous me parlez des œuvres précieuses. Dites lesquelles ?... Lesquelles, que diable ?... Mais dites donc lesquelles !

M. le Proviseur, qui lit toujours les compositions de Première avec intérêt... et inquiétude, sera bien scandalisé en lisant çà et là dans les marges :

Vous n'avez pas lu Molière !

On croirait que vous n'avez jamais ouvert les *Précieuses ridicules*.

Aucun texte, aucun souvenir. C'est le néant.

Ah, vous n'avez pas l'horreur du vide !

Et il compatira certainement à ma détresse, en présence de la note suivante :

Vous croyez votre lecteur trop intelligent et trop instruit. Vous ne procédez que par allusions brèves et obscures. A chaque instant, je me pose des questions, je voudrais savoir... Je ne sais pas, hélas ! Je ne sais jamais ! Ayez pitié de mon ignorance. Instruisez-moi !...

...Et ainsi de suite. Il y a de quoi s'arracher les cheveux !

Je me repose avec la copie de B. ; B. m'instruit; B. analyse; B. sait démontrer une idée générale à l'aide d'idées secondaires appuyées sur des exemples. Pourtant, il a fallu encore beaucoup retoucher sa copie pour la rendre vraiment instructive. Il ne sait pas toujours, lui-même, aller jusqu'au bout de sa pensée, et tirer d'une idée tout ce qu'elle contient en puissance. En revanche, il insiste plus que de raison sur des points peu importants. Nous allons donner un peu plus d'ampleur à certains passages, et en supprimer d'autres. Je ne sais si l'auteur se reconnaîtra toujours dans son œuvre transformée. Qu'il nous pardonne ce que Mascarille appellerait « cet assassinat de sa franchise » !

Il commence par appuyer beaucoup plus que ne l'a fait H. sur le *principe* au nom duquel Molière attaque, non plus seulement les fausses Précieuses, mais l'esprit précieux lui-même. C'est la meilleure partie du devoir.

Seconde partie. — *Après les réserves et les compliments obligés, l'attaque :*

La thèse du bourgeois :

Molière doit ménager les vraies Précieuses.

I. — Les vraies Précieuses peuvent être légitimement inquiètes.

Il faut reconnaître pourtant, Monsieur, que, si la sincérité de vos intentions n'est pas douteuse, l'expression semble avoir parfois dépassé votre pensée. En attaquant les fausses Précieuses, vous avez quelque peu critiqué les vraies. Cathos ressemble fort à Catherine (1)... Madelon fait songer à Madeleine (2)... C'est en termes précis que vous décrivez la Carte du Tendre... Et je m'empresse d'ajouter que cette confusion était inévitable ; que, dans la mesure où vous vous l'êtes permise, vous aviez raison de la commettre. Il y a entre vous et les meilleurs écrivains précieux une différence profonde de principes et d'esprit. Autant ils aiment la recherche, autant vous en avez peur. Autant ils s'efforcent de parer et de farder la nature, autant vous désirez nous peindre la

(1) Catherine de Vivonne, Marquise de Rambouillet.
(2) Madeleine de Scudéry.

vérité toute nue. Autant ils cherchent la finesse et l'ingéniosité, autant vous aimez le naturel... Ah, Monsieur, le naturel ! Voilà votre grand mot, voilà l'excellent principe que plusieurs de vos amis, dit-on, soutiennent avec vous, et que votre talent va faire triompher. Suivre toujours et docilement la nature ; ne pas l'embellir par des fantaisies romanesques ; ne pas l'enlaidir par des plaisanteries grossières, de burlesques caricatures ; ne pas l'affadir par une recherche excessive ; ne pas faire que le « fin du fin » devienne la « fin des fins » ! Telles sont les idées nouvelles que vous proclamez en ce jour. Comment les exposer, même avec mesure, sans que l'on sente que l'art précieux est abandonné, sinon combattu par vous, et qu'il appartient désormais à un passé disparu ? Plus de nymphes, plus de Lignon ! Plus de bergers en habits de soie, plus de bergères à rubans ; plus de pointes, plus de métaphores, plus de recherche prétentieuse ; plus rien qui ne soit la nature... Comment ceux qui firent leurs délices de l'*Astrée* ne se sentiraient-ils pas quelque peu frappés par les coups dirigés contre la *Clélie* ?

II. — Comment et pourquoi Molière doit les rassurer.

Aussi, quoique j'approuve, Monsieur, non seulement les satires que vous avez voulu faire, mais même encore celles que peut-être vous avez faites sans le vouloir, je souhaiterais de les voir atténuées par vous-même. Non pas, naturellement, que je songe à changer un seul mot de votre jolie pièce... Mais il est d'usage, lorsqu'un auteur imprime une comédie, qu'il la fasse précéder de quelques explications. Votre modestie ne saurait se dérober longtemps à l'impatience des libraires, car si vous ne satisfaites pas la curiosité du public, il est fort à craindre que d'autres n'aient pas les mêmes scrupules. Envoyez donc bien vite votre manuscrit, cher Monsieur, à l'exact Barbin, au consciencieux de Luynes, et profitez de l'occasion pour dire, dans la préface, toute votre pensée. Vous êtes l'avenir, et déjà (votre succès en fait foi) le présent. Saluez avec grâce le passé, et dites-en d'autant plus de bien qu'il ne saurait plus désormais, aux yeux des hommes de goût, être autre chose que le passé.

Services rendus par les Précieuses.

I. *Avant elles...*

Vous n'avez pas connu, Monsieur, les dernières années du roi Henri, les premières années de Louis XIII. Vous êtes jeune... Je ne le suis plus ! J'ai pu voir ce temps lointain. Je me le rappelle comme si c'était hier, et quoique cette époque soit celle de ma jeunesse, je ne la regrette

qu'à moitié. Quelle rudesse dans les manières ! Quelle brutalité dans les mœurs ! Quelle grossièreté dans le langage ! Nos pères n'avaient pas impunément vécu au milieu des discordes civiles, dans la mêlée confuse des guerres religieuses ! Le bon roi Henri avait bien pu rallier tous les hommes de bon sens autour de son panache blanc et de son sceptre équitable ; il n'avait pu changer du jour au lendemain leur humeur et leurs propos ; et je vous assure que la cour du Vert-Galant, pour des âmes un peu délicates, laissait fort à désirer.

2. *Grâce à elles...*

Combien nous devons savoir gré à l'aimable Florentine, qui nous apporta pour la seconde fois un reflet du ciel d'Italie, qui nous ramena d'un sourire aux temps heureux de la Renaissance, et fit de son hôtel l'asile de la politesse, le rendez-vous des hommes que choquait l'ignorance, des femmes que blessait l'irrévérence grossière ! — Quelle indulgence n'auriez-vous pas pour leurs galanteries innocentes qui satisfaisaient le cœur sans manquer aux bienséances, si vous aviez connu les mœurs qu'elles ont heureusement remplacées ! — Comme vous apprécieriez la grâce de leurs vers, la finesse de leurs sonnets, l'élégance de leurs madrigaux, si vous aviez lu les œuvres qu'elles ont fait oublier ! — Comme vous excuseriez leur recherche excessive de la pureté, de l'harmonie, si vous aviez eu à souffrir des expressions maladroites, de l'orthographe compliquée, des mots pédants en *us* et des lourds latinismes dont elles nous ont délivrés ! — Et, sans doute, il y avait dans cette recherche même, dans ce goût de la distinction, de la rareté, de la finesse, le germe des défauts et des ridicules dont nous rions aujourd'hui : quelle qualité, Monsieur, ne devient un travers en s'exagérant ? Quel principe n'est exposé à périr de sa victoire même, après avoir triomphé ? Mais quels services, alors, n'a pas rendus ce désir de s'élever au-dessus du vulgaire, de s'en distinguer par la noblesse des manières, la délicatesse des sentiments et l'élégance du langage ! Eux aussi, comme le héros de Corneille, les Précieux pourraient vous dire, à vous le triomphateur du jour, à vous qui représentez l'esprit d'un nouveau règne et d'une époque nouvelle :

Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus !

Conclusion.

Ils furent les défenseurs de l'art et de la beauté méconnue, ils soutinrent à leur manière la nature et la vérité, les parties les plus nobles de la nature, les formes les plus gracieuses de la vérité... Rappelez d'un mot ce passé. Inclinez-vous devant les loges qu'occupaient,

hier soir, à la représentation de votre charmante pièce, les derniers survivants de l'hôtel d'Arthénice. Consolez même d'une parole aimable celle qui montra dans le *Grand Cyrus* (je vous abandonne la *Clélie*) des qualités très supérieures à l'esprit de M. de Mascarille et vous ne déplairez pas, loin de là, au parterre qui vous applaudit d'une manière si chaleureuse. Nobles ou bourgeois, nous aimons tous, en France, les gestes élégants et les mots généreux. Nous attendons de vous l'un et l'autre.

C'est dans cette confiance, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être mille fois votre très dévoué serviteur.

Permettez-moi de revenir sur un passage où la collaboration entre l'élève et le correcteur est assez instructive : notre confession vous fera mieux comprendre comment on apprend à écrire.

Vous avez peut-être remarqué le passage relatif aux services rendus par les Précieux (II, 2 : *Grâce à elles*). Trois phrases nous ont suffi pour les énumérer. Il n'avait pas fallu moins de trois pages à B. — Eh bien ! je vous assure, sans vous en infliger la lecture, qu'il n'y avait rien de plus dans ses trois pages que dans nos trois phrases. En revanche, il y avait quelque chose de moins : *le mouvement*. Certes, nous ne sommes pas des poètes ! Mais, je vous l'ai dit, après Cicéron, après Balzac, et beaucoup d'autres, il y a un rythme dans la prose, et ce rythme est pour nous un guide précieux, lorsque nous l'avons saisi. Il nous entraîne et nous retient ; il nous aide à sentir d'instinct ce qu'il est nécessaire de dire pour que la phrase soit bien pleine, ce qu'il est utile de taire pour qu'elle ne soit pas alourdie. Une phrase — vous le voyez tous les jours dans les auteurs — est un petit paragraphe : elle se compose de plusieurs parties, qui doivent être entre elles dans un juste équilibre ; elle se rattache à la précédente et à la suivante, qui lui imposent par leur voisinage son organisation ; ce sont des flots qui se suivent et se poussent et s'élèvent par un effort continu, jusqu'à ce qu'ils se brisent au rivage, c'est-à-dire à la limite assignée par le raisonnement. Les nôtres ont pris toutes les trois, instinctivement, la même forme. Ce sont trois exclamations : *Quelle... Comme...*

Comme... La première est divisée en trois parties de longueur égale; les deux autres en deux moitiés plus étendues, mais également symétriques. — Croyez bien, du reste, que nous n'avons rien calculé, rien mesuré! Ces choses-là doivent se faire d'instinct. Il faut écrire « à la bonne franquette », sans recherche et sans système. Mais il faut, d'autre part, s'être mis dans l'oreille, par la lecture des auteurs classiques, par la récitation de passages bien choisis, par des leçons intelligemment apprises, le *nombre* et l'*harmonie* de la langue *maternelle*. Quand vous le faites de bonne heure, avec suite et avec goût, vous vous habituez sans effort à imiter cette musique, et vous entendez en vous-même, à mesure que vous écrivez, l'harmonie plus ou moins chantante de la parole intérieure. Elle résonne à vos oreilles, elle vous dicte vos expressions, elle guide presque votre main : c'est l'âme de la phrase française, c'est quelque chose de l'âme française qui vit et palpite en vous, pour éveiller dans d'autres âmes l'écho de la même harmonie.

Actuellement, je mentirais si j'avançais qu'en général nous l'entendons dans vos phrases! En revanche, que de surprises, d'une nature bien différente, attendent au coin de chaque page vos infortunés lecteurs! Ces phrases non seulement n'ont pas d'âme, mais elles n'ont même pas de corps! Non seulement, elles manquent de vie, mais elles ne sont même pas organisées : elles sont tout à fait disloquées. Ce n'est pas que vous ne rattachiez les uns aux autres leurs membres épars, à grand renfort de conjonctions : vous jetez à profusion les *et*, les *qui* et les *que*... Vains efforts! Loin de maintenir la phrase, toute cette charpente extérieure l'écrase! Contemplez, par exemple, étalée sur le sol comme un aéroplane trop lourd, cette phrase compliquée de M. :

Certes, j'aime, comme vous, la nature, la simplicité, et la franchise, qualités qui éclatent partout dans votre pièce, et qui parlent par la bouche de ce bon père de famille outré de la manière d'agir de ses filles, et même par le gros bon sens de cette brave servante qui appelle le Grand Cyrus le Grand Cyre...

Et ce n'est pas fini !

Nous saisissons ici le défaut le plus fréquent des élèves : vous ne savez pas vous arrêter sur une idée, l'expliquer, lui donner toute sa valeur ; vous passez trop vite à la suivante... Ne craignez pas, au contraire, de respirer, de mettre des ; , des : . Si les divers membres de la phrase sont bien équilibrés, s'ils occupent exactement la place qui leur convient, nous passerons naturellement de l'un à l'autre, sans l'aide de la moindre conjonction. Ici, comme en escrime, couper, c'est dégager !

Essayons de couper ainsi votre phrase :

Certes, j'aime, comme vous, la nature, la simplicité, la franchise :

Deux points ! Nous venons d'exprimer l'idée générale : reposons-nous avant d'entrer dans l'examen des détails. — Je continue :

on les trouve partout, Monsieur, dans votre pièce ;

Point et virgule. Reposons-nous encore... Où les trouve-t-on ?

on les reconnaît dans le langage de ce bon père de famille,

Virgule, simplement, mais placée de telle manière que nous puissions nous arrêter.

dans sa colère naïve et ses malédictions plaisantes, dans sa haine des petits vers, des madrigaux et des romans, et de toutes les billevesées qui troublent les jeunes cervelles ;

Point et virgule.

on les reconnaît dans le gros bon sens de cette brave servante qui n'entend pas le latin, appelle le Grand Cyrus le Grand Cyre, et n'y a jamais appris la filofie ;

Point et virgule — et long arrêt.

on les reconnaît enfin...

Vous voyez que, tout en allégeant, j'allonge. Je supprime les conjonctions inutiles, mais j'ajoute les détails né-

cessaires pour que chaque idée soit bien expliquée. Peu importe que les différentes parties soient plus longues, du moment qu'elles se font équilibre, et que, par des coupures bien placées, vous ménagez entre elles un repos suffisant. Étudiez dans les auteurs, dans les orateurs surtout, les périodes un peu amples : vous verrez qu'elles se décomposent toujours en plusieurs membres de valeur à peu près égale et séparés par des silences. Toute langue est une musique ; elle obéit aux mêmes lois que toute espèce d'harmonie : elle vit de mesure et d'équilibre.

J'avais préparé d'autres exemples. J'avais aussi des documents précieux sur l'*emploi des termes*, notamment sur les mots « épurer », « épuration », devenus si vulgaires aujourd'hui, parce que l'usage fréquent de ces mots, dans des occasions très peu littéraires, en a fait oublier l'étymologie. « Épurer la langue »! C'est donc une opération de police, de vidange, ou de literie ? Et le mot « essence » ! L' « essence » de la comédie ! Jargon d'automobiliste. Et « langage » écrit à l'anglaise ! *Language* de globe-trotter. Et les barbarismes ! « ruellistes », « sanité d'esprit », « dévulgarisation » ! — Vous prétendez pourtant (quelques-uns du moins) avoir beaucoup de « cachet »... Combien j'aimerais mieux un peu de goût, du plus modeste, du plus simple !

Le dialogue et la dissertation.

PLUSIEURS ÉLÈVES. — Et le dialogue ? Et la dissertation ?

— C'est juste. Je les oubliais. Les minorités ont toujours tort ; il faudrait au moins leur accorder une représentation proportionnelle. Donnons-leur donc dix minutes. Aussi bien, je ne puis que répéter au sujet du dialogue et de la dissertation ce que nous avons dit sur la lettre, ce que nous redirons toute l'année : « De la grâce, du goût, de la vivacité, avant tout ! Peu de science ! Et aucune, aucune érudition ! » — Ces conseils ne sont pas à la mode, je le sais. Mais on ne s'occupe pas de la mode du jour, lorsqu'on se met, comme de B. dans son dialogue, à la mode d'il y a deux cents ans ; et l'on s'en moque plus en-

core, lorsqu'on a l'esprit persifleur de cet excellent C. dans sa dissertation.

De B. nous transporte chez sa grand'mère à Paris, place des Vosges :

Tous les dimanches soirs, *raconte-t-il*, je vais dîner chez grand'mère. Ah, les bonnes soirées ! Je m'en souviendrai toute ma vie. Que d'heures agréables j'aurai passées dans sa vieille maison de la place des Vosges, de l'ancienne place Royale ! J'arrive vers sept heures du soir. Après l'animation du quartier du Marais, dont les rues étroites, commerçantes, sont sillonnées d'innombrables voitures, j'aime le calme de cette place qu'entourent de vénérables hôtels ; j'aime leurs façades en briques rouges, leurs toits à la haute silhouette, percés d'élégantes lucarnes, leurs cheminées hardies qui se découpent alors sur le ciel étoilé. Je me retrouve au temps d'Henri IV et de Louis XIII, à l'époque des beaux mousquetaires et de la grande Mademoiselle ; je crois entrer chez la grand'mère de Mme de Sévigné, dont ce fut le propre logis...

— Qu'est-ce que vous dites à votre voisin, L. ?

— Rien, Monsieur.

— C'est vrai, mais vous alliez lui dire quelque chose, si je ne vous avais pas regardé... Et votre confidence serait, j'en suis convaincu, très intéressante pour la classe. Faites-nous part de vos réflexions !

— Je me demandais si vraiment de B. avait trouvé tout seul les briques, les cheminées, les beaux mousquetaires et...

— N'achevez pas !

Habes reum confitentem !

J'ai, en effet, un peu complété la copie, et j'attendais cette objection. Voici le texte authentique, tel qu'il avait été d'abord rédigé par votre camarade :

Tous les dimanches soirs, je vais dîner chez grand'mère. Ah, les bonnes soirées ! Je m'en souviendrai toute ma vie. Que de soirées agréables j'aurai passées dans la vieille maison de la place des Vosges, de l'ancienne place Royale ! Quand on y arrive vers sept heures du soir, quand on sort de l'animation du quartier du Marais, dont les rues étroites sont sillonnées d'innombrables voitures, on est étonné du

calme de cette place entourée de grands hôtels, dont les toits en pente sont couronnés de silhouettes de cheminées qui se découpent bizarrement sur le ciel étoilé.

Vous apercevez les défauts de la rédaction primitive : un terme inutilement répété à une ligne de distance (*soirées*); une cascade de conjonctions et de relatifs dépendant les uns des autres (*quand... dont... dont... qui*); une cascade non moins lourde de prépositions (*de... du... du... de... de...*) Vous y reconnaissez tous votre manière habituelle. Vous accumulez en une phrase des idées qui en comportent plusieurs; de sorte que la phrase est surchargée sans que les idées puissent être suffisamment expliquées... Coupez donc, coupez, dégagez! Mettez des virgules, des points et virgules, des points; expliquez-vous à loisir et sans hâte; et tout ira pour le mieux.

Je dois ajouter, du reste, qu'une fois la mise en train effectuée, de B. n'a plus bronché pendant une page entière. Voyez sa copie : il n'y a pas une rature... Si ! une seule : j'y ai mis *vaste* escalier au lieu de *grand* escalier, à cause du voisinage de *grand'mère*. Lisez vous-même, de B.

— L'impression ressentie au dehors persiste à l'intérieur de l'hôtel de grand'mère. Le vaste escalier à rampe de fer forgé, les hautes portes, les grandes cheminées où l'on ne fait jamais que du feu de bois, tout me laisse croire que je suis dans une demeure de l'ancien temps. Grand'mère, elle aussi, a la physionomie d'un autre siècle. Quoiqu'un peu voûtée, elle est encore alerte et vive. Avec ses cheveux blancs en tire-bouchons...

— Hum! Il n'y a plus guère de grand'mère à tire-bouchons, en l'an de grâce 1910. Les plus âgées portent des bandeaux. Enfin, admettons que ce soit la dernière.

— Avec ses cheveux blancs en tire-bouchons, elle ressemble à une marquise poudrée, à une marquise d'autrefois. Comme je l'aime bien, ma « bonne maman » ! Comme je suis heureux chez elle! Même lorsque je me dispute avec elle (ô quelles disputes!) il m'est doux de l'entendre me contredire de sa voix caressante. Cela nous arrive souvent. Nous avons de grandes discussions. L'autre jour, par exemple, nous nous sommes querellés, pendant presque tout le dîner, au sujet

des « Précieuses ». — Ce soir-là, je prononçai devant elle un mot qui lui déplut. C'est que j'ai l'habitude d'appeler les choses par leur nom, et je n'aime pas les manières. Aussi, lorsqu'elle me le reprocha, je lui répondis assez vivement : « Enfin, grand'mère, je ne voudrais pourtant pas parler comme ces pecques provinciales du XVIIe siècle dont j'étudie en ce moment, au lycée, le langage ridicule ! » — Devant mon indignation, grand'mère sourit doucement : « Je suis très ignorante, me déclara-t-elle avec une feinte innocence; raconte-moi donc ce que tu sais là-dessus. » Enchanté de faire admirer mon savoir, je commençai aussitôt...

— Ici, malheureusement, le ton cesse d'être aussi simple. Le petit-fils entame un cours d'histoire littéraire ; la grand' mère lui riposte par un autre cours d'histoire littéraire. Tout cela sent la classe, le professeur, le manuel ; nous y reconnaissons le genre ennuyeux dans toute sa platitude... Passons vite au dernier sujet.

C., lui, a horreur du genre ennuyeux. Mais il tombe un peu dans un autre excès. Il manque de tenue ! Il n'est pas assez « précieux », et son genre est le « genre lâché ». Aussi n'oserai-je, ayant affaire à des oreilles délicates, vous soumettre *in extenso* ses réflexions plus sincères que distinguées.

Qu'il vous suffise de savoir que votre camarade nous présente la dissertation : « *Quel est le sens du mot précieux ?* » sous la forme de trois scènes, de trois tableaux, de trois tableaux presque vivants, qui cherchent tout au moins à l'être, et où l'intention de l'auteur apparaît naïve mais touchante. Il imite le procédé de Sarcey, dans *le Mot et la Chose*, celui qui permet de définir le sens des termes sans avoir la sécheresse et la froideur d'un grammairien. La définition, ainsi entendue, devient une description ; l'étude grammaticale est presque une peinture. Ainsi, lorsque Sarcey veut nous expliquer le sens du mot *domestique*, il imagine une scène de grève, où valets de chambre, cuisinières, tous les gens de maison réunis rappellent les sens fâcheux du mot : ils veulent être des « officieux ». Mais un patron, fourvoyé là par mégarde, ou par malice, plaide la cause du vieux mot français. Vous entendez d'ici son discours.

De même pour le mot *bourgeois*, prétexte à une série de confidences faites successivement par un cocher, un gentilhomme de campagne, un ouvrier, deux journalistes, d'autres encore... De même encore pour les mots *caprice* et *toquade*, qui deviennent l'un une marquise Pompadour et l'autre une fleur de trottoir ! — C. a bien lu Sarcey. Il suffit parfois d'un livre original pour vous mettre sur la voie. C. est tout à fait sur la voie.

Voici d'abord une *scène de baccalauréat*, un dialogue entre un examinateur chauve à lunettes (le type classique ; ce qui ne veut pas dire le type ordinaire) et un candidat, C. lui-même, dont les lumières sont quelquefois vacillantes. C. prétend qu'il a... bredouillé. Il emploie même un mot plus fort, mais que vous devez proscrire, même dans le genre le plus familier. Là est l'écueil, dans ces sujets : les collégiens ne savent pas toujours montrer le tact nécessaire... Quoi qu'il en soit, après mainte hésitation, plus ou moins aidé, encouragé, suggestionné, il arrive à définir historiquement le mot « précieux ».

Quelques jours après, votre camarade est au *Théâtre Français*, où il goûte le plaisir de ne plus penser à l'histoire du mot « précieux ». Mais le mot « précieux » n'est pas mort, le mot « précieux » vit toujours ; il poursuit l'ex-candidat jusqu'au foyer, où il fait connaissance avec le Tout-Paris, le Tout-Paris du mois de juillet ! Et voilà que pendant le premier entr'acte, tandis qu'il est en train (s'il vous plaît !) de suivre les bouffées de la fumée bleue qui « montent lentement, dit-il, de sa cigarette au plafond »... « Décidément, non, je ne veux pas ! C'est une Précieuse ! » entend-il, derrière son dos, prononcer d'une voix un peu sèche par une grosse dame d'âge presque mûr. « Maurice aime les jeunes filles simples ; il est inutile qu'il la voie. » — « Mais cependant, chère Madame, reprenait un monsieur très digne, officier de la Légion d'honneur, on pourrait peut-être tenter l'épreuve ; ce qui vous paraît, à vous, précieux, semblera peut-être très spirituel à notre jeune hussard... » — « Spirituelles, ces fadaises ?... » — Et la bonne dame critiquait la toilette,

les manières, le langage, les minauderies d'une de nos meilleures Cathos. « Précieux », aujourd'hui encore, mot sévère, terme malveillant, qui peut faire manquer un mariage !

Ce n'est pas tout. La semaine suivante, C. se trouve *à la campagne*, chez un ami de sa famille, un gentilhomme campagnard, très fin dans sa simplicité. C., encouragé par la bonté de son hôte, prend des libertés de langage. Il déclare un beau soir qu'il a bien « rigolé », que le tennis est, quoi qu'on en dise, un jeu « épatant », et qu'il n'est « dégoté » que par le foot-ball... Et son vieil ami lui fait observer que, sans être un « Précieux », on peut éviter d'être un homme vulgaire ; qu'il y avait, en somme, beaucoup de vertus chez ces Précieux tant décriés, que... que..., et jadis... et aujourd'hui. Bref, vous devinez sans peine comment un homme distingué exprime en 1910 les idées que nous avons mises dans la bouche du bourgeois de Paris en 1659. « Précieux », aujourd'hui comme jadis, mot élégant, terme flatteur, qui fait comprendre bien des nuances !

Ainsi l'on évite, même sur un sujet austère, de paraître trop pédant. Ainsi l'on apprend à parler de tout, fût-ce de grammaire, dans le langage des honnêtes gens.

CHAPITRE IV

LES PRINCIPES LITTÉRAIRES DE BOILEAU ET DE SES AMIS

D'APRÈS LE CHANT III DE L'*ART POÉTIQUE*

RÉSUMÉ DE LA CLASSE

I. — ***Le principe essentiel,*** *d'après les neuf premiers vers :*

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

1. Hardiesse de la théorie.

Boileau recommande des sujets très vulgaires ou même immoraux. — Explication du mot « monstre odieux » par les exemples cités aux vers 6 et 7 : *Œdipe roi, les Euménides.* — La théorie naturaliste de 1850 est en germe dans ce passage de Boileau, dès 1674.

2. Comment elle est :

a) **justifiée par des raisons historiques.**

Il était nécessaire, de 1660 à 1675, de réagir contre l'art précieux, qui déformait la nature, soit pour l'embellir (*romanesque*), soit pour l'enlaidir (*burlesque*); de même, après 1850, les réalistes protesteront contre des excès

analogues commis par les romantiques. L'*Art poétique* est la dernière des *Satires*; les principes de Boileau et de ses amis sont encore dans toute leur nouveauté. Aussi La Fontaine n'est-il pas moins exigeant que Despréaux :

> Et maintenant il ne faut pas
> Quitter la nature d'un pas.
>
> (*Lettre à M. de Maucroix.*)

b) **corrigée par des considérations générales :**

— *sur le caractère de l'auteur* (V. le chant IV tout entier): Un honnête homme ne consentira jamais

> A trahir la vertu sur un papier coupable.

— *sur le talent de l'écrivain et la beauté de l'œuvre.*

La perfection de l'art détourne notre attention du sujet lui-même. Un fait divers, qui nous paraît scandaleux dans un journal, change de caractère lorsque le poète nous en montre par l'analyse les causes psychologiques et les conséquences morales. Nous sommes un peu dans l'état d'esprit de l'étudiant en médecine habitué au travail de la dissection. De même qu'il oublie le caractère répugnant de son travail pour ne songer qu'à l'importance du résultat scientifique, de même, en lisant les études de Racine ou de Molière sur le crime ou sur le vice, nous oublions la tristesse des choses qu'ils nous décrivent pour admirer uniquement la puissance de leur génie... Voilà dans quel sens Boileau a pu dire :

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

II. — ***L'application de ce principe :***

1) **à la tragédie.**

Prendre une note sur les auteurs de transition, au théâtre, qui occupent la scène entre la retraite de Corneille (1652) et le triomphe de Racine (1667, *Andromaque*)

— Thomas Corneille et Quinault — Les derniers représentants du genre romanesque.

La tragédie de Racine définie par Boileau (comme le drame de Sardou a pu l'être au jour le jour dans les feuilletons de J. Lemaître que vous êtes en train de parcourir):

a) *La rapidité de l'action* (v. 27-37) et la règle des trois unités. (V. Brunetière, *Époques du théâtre français*, p. 111 et 112.)

b) *La vraisemblance des sujets.*

— le *romanesque* dans Corneille — ses erreurs. (V. Brunetière, *Conférence sur Rodogune*, p. 66 et 74.)

— les « *idées communes* » dans Racine (v. 47-50) et les passions les plus répandues — l'amour (v. 95-96).

c) *La peinture exacte de la réalité.*

Comment le poète rend originaux ces « lieux communs » par la sincérité de son observation personnelle.

Exemple : Différence entre la banalité des héros de roman (v. 97 et 115) et l'originalité des personnages de Racine (v. 98-99). — V. également Boileau, *Épître* VII, début, et Brunetière, p. 163.

2) **à la comédie.**

Rapprocher le chant III du chant I (v. 79-96), où vous trouverez l'heureuse définition du *burlesque*. Les écrivains burlesques déformaient la réalité pour en faire une caricature, en même temps que les écrivains *romanesques* la déformaient d'une autre manière pour l'embellir ou la farder.

Molière se contente simplement de peindre la nature telle qu'elle est.

A. — *Les lieux communs dans la comédie*, ou *les incidents de la vie bourgeoise.*

— Pourquoi les auteurs comiques doivent se borner à ces sujets — comparaison entre Aristophane (v. 335-344)

et la comédie nouvelle (v. 349-358) qui sert de modèle à Molière.

B. — *Manière de renouveler ces vieux sujets :*

L'observation personnelle de l'auteur dans la comédie.

Expliquer les mots *naïves, vives* (v. 367, 368 et 372). L'art de distinguer les traits particuliers à l'individu — Le talent de Molière (v. 391-400) — les réserves de Boileau — valeur de son jugement.

CHAPITRE V

L'INVENTION DANS BOSSUET

PLAN D'ÉTUDE DE TROIS DÉVELOPPEMENT.

SOMMAIRE

Si nous avions le temps de nous arrêter à loisir sur un auteur, Bossuet est assurément celui qu'il faudrait choisir pour étudier l'*invention*.

Il est le moins *didactique* de tous nos prosateurs ; en cela, on pourrait dire de lui, presque autant que de Pascal, que ce grand orateur n'est peut-être pas un excellent maître d'éloquence. Lorsque nous parlerons de la *composition* proprement dite, c'est à Corneille, à Racine, à Molière, à Boileau que nous emprunterons des exemples ; et si nous tenions à prendre un orateur, nous aurions recours à Bourdaloue. Tous ces écrivains, en effet, construisent leurs tirades ou leurs développements avec ordre, avec méthode, par un raisonnement logique ; le plan de chaque page est très facile à découvrir ; et les vieilles rhétoriques pouvaient leur emprunter autant d'exemples qu'aux orateurs anciens, lorsqu'elles recommandaient la célèbre théorie du paragraphe.

Bossuet, au contraire, ne fait pas « le paragraphe ». Bossuet est un poète, un poète lyrique. Il se laisse emporter par le sentiment, par l'imagination, plus qu'il ne s'appuie sur le raisonnement. L'unité qu'il met dans son discours ressemble plus à celle que nous trouverons dans les grandes pièces de V. Hugo qu'à celle d'une tirade de Corneille... Rien n'est plus instructif, à cet égard, qu'une

comparaison faite au tableau entre le *Sermon sur la Mort* de Bossuet et le *Sermon sur la Pensée de la Mort* de Bourdaloue, entre leurs sermons sur l'Ambition ou la Providence... Le plan de Bourdaloue est régulier, harmonieux ; les accolades sont toutes de même longueur ; les paragraphes contiennent à peu près tous le même nombre d'idées ; le tableau est régulièrement couvert... Celui de Bossuet (autant qu'on peut le retrouver) est irrégulier, plein d'apparentes lacunes ; les idées sont rattachées les unes aux autres par un détail ; il n'y a pas d'équilibre, pas de contrepoids ; la figure n'a plus aucune symétrie.

Puisque nous ne pouvons, malheureusement, nous arrêter sur des œuvres entières, vous étudierez trois pages, trois paragraphes de Bossuet, et vous tâcherez d'y voir la force de l'*imagination créatrice* :

1. Le premier est ce curieux développement (*Sermon sur la Mort*, second point, de : « Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines... » à : « Pensez maintenant ...») où Bossuet se laisse aller, par exception, à faire un véritable paragraphe ! Il passe en revue les conquêtes de la science ; il montre l'homme, « maître du feu et de l'eau », « obligeant même le soleil à rendre compte de tous ses pas », devenu le « chef de l'Univers » ; on croirait entendre Descartes... Mais, dès qu'il s'aperçoit de cette complaisance, il s'arrête, il s'excuse presque ; il « laisse à la rhétorique les longues et scrupuleuses énumérations », et il revient, dit-il, à la théologie.

2. Le second est tiré du *Sermon sur l'Ambition*. C'est le fameux passage où il compare l'ambitieux au cèdre d'Ézéchiel : « Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban... » — jusqu'à : « Mais je saurai bien m'affermir... » — Bossuet raisonne le moins possible ; il voit, et il décrit : tout est comparaison ; ou plutôt (la métaphore étant une comparaison abrégée), tout est image, tout fait tableau. Vous pourrez recueillir ailleurs d'autres exemples de ses traductions et de ses paraphrases ; partout vous serez frappés de ce don

poétique, dont nous ne retrouverons guère l'équivalent que dans V. Hugo. Tels les passages cités par Sainte-Beuve, et dont le critique rapproche, non sans malice, ceux de la traduction de Saci :

Bossuet : Prévenir la face du Seigneur en le confessant.

De Saci : Hâtons-nous de nous présenter devant lui pour célébrer ses louanges. (Ps. XCIV, 2.)

Bossuet : Entrons dans les puissances du Seigneur.

De Saci : Renfermons-nous dans la considération de la puissance du Seigneur. (Ps. LXX, 17.)

C'est la différence, ajoute Sainte-Beuve, de Moïse entrant dans le nuage de feu au Sinaï et du scrupuleux interprète, né de Lévi, étudiant à l'ombre des murailles du Temple.

Vous essaierez d'entrer dans le nuage de feu !

3. Pourtant vous aurez peut-être mieux encore à découvrir. Traduire la morale en images, c'est bien. Mais rendre par des images une idée abstraite, une idée métaphysique, la plus abstraite sans doute des idées métaphysiques, c'est mieux. Vous étudierez le développement sur la *Substance*, dans le premier point du *Sermon de la Mort* : « Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea quasi nihilum ante te...* » jusqu'à : « La figure de ce monde passe... »

Et vous garderez au moins, à défaut de l'étude que nous ne pouvons faire, le regret d'être passé si vite à côté de ce grand poète, peut-être même le désir de le connaître un jour davantage... C'est tout ce que nous permettent, hélas ! les circonstances. Car, à nous aussi, comme à l'humanité, une voix nous crie : « Marche, Marche ! » et nous entraîne sans merci...

CHAPITRE VI

COMMENT ON RAISONNE SUR UNE IDÉE GÉNÉRALE

UNE IDÉE LITTÉRAIRE DE FÉNELON DANS LE CHAPITRE IV DE LA *LETTRE A L'ACADÉMIE*

SOMMAIRE

I. — **Lecture.**

Il y a dans ce chapitre quatre idées intéressantes ; chacune d'elles est exposée en une page, une page et demie ou deux pages ; une seule atteint trois pages.

Vous essayerez de les retrouver, en indiquant la première et la dernière ligne de chaque morceau.

II. — **Explication.**

Nous insisterons sur l'idée qui se trouve exposée dans les trois premières pages.

N. B. — Noter les *dates* et les *circonstances*, d'après la préface de votre édition et les deux premiers chapitres de la lettre.

1. *Mémoire sur les occupations de l'Académie* (1re forme du texte, 1713).

2. *Lettre à l'Académie* (1714), écrite de Cambrai.

Retenir les titres des dix chapitres, dans l'ordre de la Table des Matières.

PLAN SUIVANT LEQUEL ONT ÉTÉ DIRIGÉES LES INTERROGATIONS

I. — ***Trois questions de pure rhétorique.***

1. *La valeur morale de la rhétorique.*

De : « Il ne faut pas faire à l'éloquence... »

à : « Il remonte d'abord au premier principe. »

2. *L'utilité technique de la rhétorique*, et *l'art de la composition.*

De : « Il remonte d'abord au premier principe... »
à : « Isocrate est doux... »

3. *La simplicité dans l'art*, ou *la beauté de l'expression.*

De : « Isocrate est doux... » } Le parallèle de Démosthène
à : « L'art se décrédite ... » } et de Cicéron.

(Texte d'explication écrite proposé par la Faculté de Poitiers.) (1)

II. — ***Une question d'histoire :***

Pourquoi l'éloquence, si florissante chez les Grecs, l'est-elle moins en France au XVIIe siècle ?

Texte : — Chez les Grecs, tout dépendait du peuple, et le peuple dépendait de la parole. Dans leur forme de gouvernement, la fortune, la réputation, l'autorité étaient attachées à la persuasion de la multitude. Le peuple était entraîné par les rhéteurs artificieux et véhéments. La parole était le grand ressort en paix et en guerre...

La parole n'a aucun pouvoir semblable chez nous. Les assemblées n'y sont que des cérémonies et des spectacles. Il ne nous reste guère de monuments d'une forte éloquence, ni de nos anciens Parlements, ni de nos États-Généraux, ni de nos Assemblées de Notables. Tout se décide en secret dans le cabinet des Princes, ou dans quelque négociation particulière. Ainsi notre nation n'est point excitée à faire les mêmes efforts que les Grecs pour dominer par la parole. L'usage public de l'éloquence est maintenant presque borné aux prédicateurs et aux avocats.

Originalité de ce sujet en 1714. Il est analogue à ceux que traiteront Taine et Brunetière : « De l'influence d'un milieu politique et social sur un genre littéraire ». — Fénelon a souvent de ces hardiesses ; et ce « bel esprit chimérique » s'est montré plus d'une fois un véritable précurseur. — Il est peut-être, cependant, moins original ici que dans le chapitre sur l'histoire ; cette idée, sur les « causes de la corruption de l'éloquence », était familière aux hu-

(1) Recueil Jasinski, p. 240.

manistes de la Renaissance ; et si Fénelon ne l'avait pas puisée dans Tacite, il aurait pu la retrouver dans le *Traité de l'éloquence* de du Vair, où elle est amplement exposée. — Cette coïncidence prouve dans tous les cas que l'étude de l'antiquité donnait à ceux qui s'y consacraient un jugement plus sûr et des connaissances plus étendues que s'ils n'avaient considéré que leur époque ; c'est par les auteurs anciens que s'est conservé, en France, sous la monarchie absolue, le souvenir respecté de la liberté politique ; c'est à l'abri des grands noms inscrits au *Conciones* que la jeunesse du XVIIIe siècle a pu connaître les idées qui sont comme le patrimoine politique de l'humanité ; au mot fameux de Louis XIV : « L'État, c'est moi », l'enseignement classique répondait : « L'État, c'est la patrie » ; le Parlement ajouta, lorsqu'il dut réformer les collèges : « L'État, c'est la nation », et dès 1714, Fénelon pouvait écrire sans surprendre personne : « *L'éloquence, c'est la liberté.* »

Preuves à l'appui de cette thèse :

Parallèle entre la société antique et la société du XVIIe siècle.

1. **L'antiquité.**

A. — *Le principe du gouvernement* : la démocratie.

Sens du mot *peuple*. Les républiques antiques étaient-elles de véritables démocraties ? Même à Athènes, n'avons-nous pas quelques réserves à faire ?

B. — *Les mobiles qui poussaient les orateurs.*

— N'y a-t-il pas eu de vrais patriotes ?

— Qu'entend Fénelon par : la *fortune*, la *réputation*, l'*autorité* ?

Le premier mot n'est pas exact — pourquoi ? — Mais les deux autres motifs étaient réels. — N'étaient-ils pas légitimes ? — Quelles étaient les principales magistratures d'Athènes ?

C. — *Les qualités qu'ils déploient.*

Sens d'*artificieux* — sens favorable — et sens défavorable — étymologie du mot.

Sens de *véhément* — Mêmes questions — La part du sentiment dans l'éloquence — un exemple de Démosthène, tiré du *Discours sur la Couronne* : les Morts de Salamine.

Sens et étymologie du mot *ressort* — Montrer qu'il est ici très juste — par les faits — par l'étude du « mécanisme » de la cité démocratique.

2. **La monarchie du XVIIe siècle.**

a) Fénelon glisse prudemment sur *le principe de la monarchie* et ses *conséquences politiques*. — Il signale pourtant le fait le plus important : « Les Assemblées n'étaient que des cérémonies et des spectacles. » — Citer quelques-unes de ces Assemblées. — Qu'est-ce que les Parlements ? — les États-Généraux ? — les Notables ? — Avaient-elles toujours été ainsi ? — Mot de Mme de Staël : « En France, c'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est récent. »

b) *Il insiste sur les conséquences littéraires.*

Quelle idée nous donne-t-il de l'éloquence judiciaire au XVIIe siècle ?

Que pensez-vous de son jugement sur l'éloquence de la chaire ?

Rappeler, en terminant, malgré les observations que soulève ce dernier point, tout le mérite qu'avait l'auteur à raisonner ainsi sur ce genre de sujet. La nouveauté des idées est extrêmement favorable à l'*invention oratoire*. Si l'art classique consiste surtout à exprimer les idées de tout le monde dans le langage de « quelques-uns », il est bon, pourtant, que les idées se renouvellent quelque peu... Fénelon représente, avec La Bruyère et La Fontaine, ce besoin de nouveauté, cet amour de la recherche et de l'originalité qui va devenir si puissant au XVIIIe et au XIXe siècles. Vous en seriez plus frappés encore si nous avions le loisir d'insister sur ses réflexions relatives à la langue, à la versification, à l'histoire... Ce « bel esprit chimérique » a quelque chose d'un grand esprit.

II. — LA DISPOSITION
OU LES PROGRÈS DE LA RAISON DANS L'ART DE COMPOSER

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres achetés ou déjà possédes par tous les élèves :

CORNEILLE, RACINE, MOLIÈRE : Théâtre choisi.
BOILEAU, Œuvres poétiques.
FÉNELON, *Lettre à l'Académie.*

II. — Livres de la bibliothèque mis en circulation :

J. LEMAITRE, *Impressions de théâtre* (Conférences de Sarcey sur *Horace* et *Athalie*), 2 volumes. (4 exempl.)
SARDOU, *Patrie.* (2 exempl.)
BRUNETIÈRE, *Les époques du théâtre français.* (1) (2 exempl.)
J. LEMAITRE, *Jean Racine.* (4 exempl.)

(1) Chaque conférence est analysée dans la marge.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT ON ANALYSE UNE TRAGÉDIE
L'ANALYSE DU *CID*
(1636)

SOMMAIRE

I. — ***Lecture préliminaire et modèle du genre:***

Les conférences de Sarcey sur *Horace* et sur *Athalie,* racontées par M. Jules Lemaitre (*Impressions de théâtre,* t. I et II).

Voir aussi dans le t. II l'article sur *Patrie* de Sardou et la comparaison avec *Horace.* — Lire, à cette occasion, le drame de Sardou.

II. — ***Conseils pour l'analyse du Cid.***

Il faut vous habituer à voir la marche des idées dans un ouvrage entier, à distinguer les grandes divisions d'un drame, après une lecture rapide. Vous relirez le *Cid,* en vous demandant, après chaque scène, après chacun des actes, la place que cette scène ou cet acte occupe dans la tragédie. M. d'Haussonville, recevant à l'Académie Française M. de Bornier, félicitait l'auteur de la *Fille de Roland* d'avoir tout simplement, et sans fausse honte, adopté la vieille formule par laquelle on a souvent parodié le plan de nos tragédies. Je crois l'entendre encore, de sa voix spirituelle et mordante, rajeunir cette vieille plaisanterie. Autorisé par son exemple, j'ose appliquer à Corneille lui-même ce procédé d'analyse que l'Académie encouragea d'un indulgent sourire. « Toute pièce classique, disait-il,

peut être résumée d'un mot : le mariage entre le héros et l'héroïne se fera ou ne se fera pas ; s'il se fait, c'est une comédie, ou une tragi-comédie ; s'il échoue, c'est une tragédie. »

1er acte : Épousera. Le conflit naissant : amour et devoir.

2e acte : N'épousera pas. Le triomphe du devoir chez Rodrigue et Chimène.

3e acte : Pourrait bien épouser. Retour de faiblesse humaine.

4e acte : Décidément, n'épousera pas. Nouveau triomphe du devoir.

5e acte : Épousera tout de même, probablement.

Vous chercherez, dans chacun des actes, les deux ou trois formules qui résumeront les scènes ou les groupes de scènes, et nous montreront inclinant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les sentiments des personnages. Vous négligerez le rôle de l'Infante.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Les exercices d'*analyse* sont exactement la contre-partie des exercices de *développement*. Au lieu d'accumuler des arguments à l'appui d'une thèse, vous essayez de formuler la thèse que démontrent les arguments. La principale qualité d'un développement est l'ampleur ; celle d'une analyse, la brièveté. — On ne distingue pas toujours suffisamment les deux genres. On propose encore trop souvent l'analyse d'une pièce ou d'un acte comme s'il s'agissait d'une narration ou d'un discours. Vous remettez une copie assez longue, complètement rédigée, un *récit* où vous résumez en une prose médiocre ce que le poète avait dit en vers excellents... C'est une grande erreur. Mieux vaut ne pas rédiger que de rédiger ainsi. Mieux vaut adopter pour un genre spécial un style particulier, et se contenter de mettre en ordre, avec des numéros et des lettres, une série de têtes de chapitres. — Ce style, direz-vous, n'est autre

que le style télégraphique ! — Oui et non. Oui, si vous ne considérez que le nombre des mots ; non, si vous nous accusez de massacrer la langue. Nous devons être brefs, non pas incorrects. Nos formules seront presque toujours des *titres*, composés d'un substantif (avec ou sans article) et de ses compléments ; mais quand nous aurons à faire une phrase, si courte qu'elle soit, même si elle ne doit pas employer plus de dix mots, notre premier soin sera de lui donner un verbe. Le télégraphe supprime (même sans nécessité, tellement l'habitude est forte) les articulations de la phrase, ce qui amène parfois de plaisantes ou funèbres confusions. Nous tâcherons d'être toujours parfaitement clairs ; nous ne supprimerons rien d'essentiel ; et nous redouterons, tout autant que les autres incorrections, celles du style télégraphique.

Lisez-nous, pour commencer, L., le 1er acte du *Cid*. Ou plutôt, car je suppose que vous le connaissez tous plus ou moins par cœur, feuilletez-le devant nous, de manière à trouver peu à peu les *deux ou trois* formules qui nous rappelleront les grandes divisions de l'acte.

Notons d'abord le titre de l'acte, tel que nous le trouvons dans le Sommaire :

Premier acte :

Le conflit naissant. Amour et devoir. (*Épousera.*)

Le premier acte contient *six* scènes. Nous nous garderons bien de chercher *six* formules. En général, vous ne devez établir que deux ou trois divisions ; les scènes peuvent toujours être groupées autour de deux ou trois idées simples ; et ces idées sont si simples qu'ici la première tient en *six* mots, les deux autres en *cinq*... Nous sommes loin du maximum autorisé. On peut tout dire en moins de dix mots, ou du moins tout *résumer*.

1. **L'amour de Chimène et de Rodrigue** (sc. 1).

Souvent ce titre se suffit à lui-même. Souvent aussi, nous devons l'expliquer d'une phrase. Écrivez ici, d'une

écriture plus fine, et sans rien souligner, une courte phrase d'éclaircissement :

Chimène apprend de sa confidente Elvire que le comte de Gormas, son père, est favorable à Rodrigue.

Nous passons la scène de l'Infante ; nous continuons à écrire comme si le second titre était séparé du premier par un simple point et virgule : après l'amour de Chimène et de Rodrigue,

2. **L'accident qui le contrarie :**

Malencontreuse querelle entre les deux pères.

Reste à trouver la 3e formule, celle qui résumera les trois dernières scènes. Que proposez-vous ?

S. — *Rodrigue sacrifiera son amour à son devoir.*

P. — *Rodrigue vengera son père.*

— Soit. Mais j'aimerais mieux un substantif, qui permettrait de donner à ce titre la même forme qu'aux précédents... De plus, vous ne montrez pas assez le rapport qui les unit... Nous avons vu l'*amour* des jeunes gens, puis l'*accident* qui le contrarie... Il nous reste à voir...

Une voix. — les suites...

— Un mot meilleur ?

Tous. — les conséquences...

— de l'accident !

Voilà le 3e titre :

3. **Les conséquences de l'accident :**

Colère de don Diègue (sc. 5). *Rodrigue est chargé de la vengeance* (sc. 5).

Une dernière formule, pour les stances... Cherchez. Deux mots ! Pas un de plus ! Un titre de roman ! Presque un titre de Bourget. *Cruelle...*

Une voix. — *Cruelle Énigme !*

— Non. Il faut l'accommoder au sujet. Rodrigue est partagé entre le devoir et l'amour, il balance, il...

Plusieurs voix. — ... il hésite.

— Écrivez donc :

Sc. 6. *Cruelle hésitation !*

Et le premier acte est résumé.

Passons au second :

Second acte:

Triomphe du devoir chez Rodrigue et Chimène. (N'épouseront pas.)

Le second acte semble comporter encore trois divisions ; mais ce n'est qu'une apparence : entre les deux événements principaux se placent une série de scènes intermédiaires, permettant d'attendre que le duel se soit passé dans la coulisse :

1. **L'héroïsme de Rodrigue et la provocation** (sc. 1 et 2).

Série de scènes intermédiaires: Sc. 3, 4, 5 et 6. — *Désespoir de l'Infante et soucis du roi. L'arrivée des Maures est annoncée.*

2. **L'héroïsme de Chimène après la catastrophe** (sc. 7 et 8).

S'il s'agissait d'un drame moderne, nous n'aurions pas manqué d'entendre le coup de pistolet du duel, sinon de voir le duel lui-même, comme dans le *Maître de Forges*.

Dans la tragédie classique, on use de moyens plus discrets.

Nous apprenons le résultat par un récit, et nous ne voyons que Chimène en larmes. Notez simplement ces mots :

Elle demande le châtiment du coupable.

... Et ainsi de suite.

Le 3e et le 4e actes sont encore plus simples à résumer, car chacun d'eux tient en deux formules...

Troisième acte:

Retour de faiblesse humaine. (Pourraient bien épouser.)

1. **La douleur de Chimène et de Rodrigue.**

Leur rencontre. — L'élégie plaintive et le duo douloureux : « Va, je ne te hais point... »

2. **Un événement imprévu :**

Don Diègue envoie Rodrigue combattre les Maures.

Ici, nous sommes un peu déconcertés. Cet événement imprévu nous surprend ! Il ne devrait pas être imprévu. Plus la tragédie se perfectionnera, et plus les sentiments des personnages deviendront les seuls ressorts de l'action. Nous ne trouverons plus dans Racine (sauf à la fin d'*Iphigénie*) de ces interventions providentielles que les anciens appelaient le *deus ex machina*, et il faut convenir que ces Maures sont bien complaisants d'arriver à l'heure précise où les deux amants ne savaient plus que devenir... Remarquez, du reste, que l'auteur du *Cid* n'a recours qu'une fois à ce moyen un peu grossier. Nous n'aurons plus désormais qu'à suivre le combat de l'*amour* et du *devoir* dans l'âme des personnages.

Quatrième acte :

Nouveau triomphe du devoir. (*N'épousera pas.*)

1. **Faiblesse...** Tendresse mal dissimulée de Chimène, lorsqu'elle apprend la mort de Rodrigue.

INTERMÈDE : Le grand récit du combat par Rodrigue.

2. **Retour d'énergie.** Héroïsme de Chimène après la victoire.

Le duel obtenu par ses plaintes.

Cinquième acte :

Épousera... probablement.

1. **Nouvelle faiblesse.** *Une élégie !*

Seconde entrevue de Rodrigue et Chimène.

Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sancho.

2. **Aveu complet de Chimène,** grâce au piège tendu par le roi.

La solution prévue :

Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

CHAPITRE II

APPLICATION DU MÊME PROCÉDÉ A L'ANALYSE D'*ANDROMAQUE*

SOMMAIRE

L'unité de la pièce est plus facile encore à découvrir dans Racine que dans Corneille. La tragédie se rapproche, avec *Andromaque*, de la perfection classique. Désormais, tous les éléments du drame nous sont donnés dès le premier acte ; seuls, les progrès de la passion dans le cœur des personnages, et l'influence qu'ils exercent les uns sur les autres, amènent, par une série d'événements bien enchaînés, l'inévitable dénouement. La conclusion est contenue tout entière dans les prémisses, et nous pouvons la prévoir, si nous avons bien compris, dès la fin du 1er acte, le caractère des personnages. Andromaque, vertueuse et sage, est en présence de trois êtres qui n'ont ni vertu ni sagesse. Tandis qu'elle ne songe qu'à son devoir, les autres se laissent aveuglément emporter par leur amour : Pyrrhus ne songe qu'à la veuve d'Hector ; Hermione ne songe qu'à Pyrrhus ; Oreste ne songe qu'à Hermione. Ils forment comme une chaîne suspendue à la décision d'Andromaque, dont les résolutions amènent tous les événements de la pièce. Elle est, en raison de sa supériorité morale, l'instrument de la destinée.

Vous essaierez de le montrer par la simple disposition des titres et des sous-titres.

NOTE RÉDIGÉE

I. — ***La puissance d'Andromaque.***

(Elle dira peut-être oui.)

1. Pyrrhus refuse d'obéir à la Grèce et de livrer Astyanax.
2. Le sort d'Astyanax dépend de la décision d'Andromaque.

II. — ***Effet produit par le refus d'Andromaque.***

(Non.)

1. Pyrrhus semble d'abord abandonner Hermione.

Conséquences :

Hermione furieuse accueille Oreste.
Oreste ravi promet tout à Hermione.

2. Mais Andromaque repousse décidément Pyrrhus.

Conséquences :

Pyrrhus revient à Hermione.
Joie d'Hermione et fureur d'Oreste (au commencement de l'acte III).

III. — ***La manœuvre décisive d'Andromaque.***

(Oui.)

1. L'insolence d'Hermione force Andromaque à se défendre. — Première grande scène : Hermione et Andromaque.

2. Elle se décide à user de ses armes : « la coquetterie vertueuse ». — Seconde grande scène : Andromaque et Pyrrhus.

IV. — ***Nouvel effet, beaucoup plus grave, de cette décision définitive.***

1. Colère d'Hermione, qui prépare sa vengeance.
2. Docilité d'Oreste, qui accepte de l'accomplir.
3. Piteuse attitude de Pyrrhus, qui n'a plus qu'à recevoir le coup fatal.

V. — ***Dénouement.***

Folie sanglante :

1. Double forme de la passion d'Hermione :
   — sa fureur avant le meurtre ;
   — son désespoir après le crime.

Suicide.

2. Double forme de la faiblesse d'Oreste :
— sa docilité coupable avant l'acte ;
— son désespoir devant l'ingratitude d'Hermione.
Sa folie.
Seule, la *raison* triomphe avec Andromaque.

OBSERVATION FAITE A LA CLASSE SUIVANTE

J'ai à peine besoin de vous recommander la prudence et le tact dans l'emploi de cette méthode. Même en la mettant sous l'égide d'un académicien, comme M. d'Haussonville, ou d'un autre académicien, comme M. Jules Lemaître, il ne faut la pratiquer, dans un examen, qu'avec une discrétion extrême. Aussi ne devons-nous pas nous permettre trop souvent les plaisanteries un peu faciles dont les réflexions de J. Lemaître sur la nervosité de Camille et le cléricalisme de Joad vous donnent le trop séduisant modèle. Cette crainte m'est venue, hier, lorsque l'un de vous, de V., un Caran d'Ache en herbe, m'a fait hommage (non sans quelque hésitation) d'une série de caricatures coloriées sur *Andromaque*. Elles étaient dédiées à la mémoire de « notre Oncle », et l'excellent Sarcey n'en aurait certainement pas été plus offensé que des plaisanteries du Chat-Noir : elles ne sont pas plus méchantes. On y voit une double série de tableaux, disposés dans l'ordre exact indiqué par notre plan ; chaque série est expliquée par une courte légende et animée par de brèves et énergiques paroles sortant de la bouche des personnages. On voit, dans la colonne gauche, un Pyrrhus à la crinière ondoyante abandonner une blonde Hermione, au teint de pêche, aux cheveux d'or ; puis, dans la colonne droite, la même Hermione, toujours rose et toujours blonde, accueille un Oreste archaïque dont le casque semble dérobé aux tombes de Mycènes... Jusqu'ici, rien de trop inquiétant. Mais, dès le troisième tableau, nous sommes déjà moins sérieux. Une Andromaque anguleuse, en robe vert chou, coiffée d'une vaste chevelure rouge à la mode de 1910, tourne le dos à Pyr-

rhus, tout piteux dans sa robe de chambre, en lui disant : « Pas de ça, Lisette ! » ... Je n'ose insister sur les scènes suivantes, d'un art vraiment trop irrévérencieux. Sachez seulement qu'après avoir vu Oreste mis en demeure de « saigner » Pyrrhus, et assisté à un service funèbre qui « impressionne Hermione », nous retrouvons le même Oreste conduit à Charenton par un sergent de ville à bâton blanc. Les deux derniers tableaux nous présentent d'abord Andromaque triomphante, en robe bleue, cette fois, bleu ciel, avec des dentelles et une couronne de diamants ; puis le jeune Astyanax orné d'un biberon, soutenu par un chariot roulant. La légende nous assure qu' « il ne mourra pas pour cette fois... ».

Ce procédé funambulesque ne manque pas de bonne humeur, mais il est facile, trop facile. Il faut la musique d'Offenbach, le crayon de Caran d'Ache ou la verve de Sarcey pour le faire accepter du public. Sans être de ces vieux humanistes qui prenaient la *Belle Hélène* pour une injure personnelle, je tiens à corriger d'un mot ce qu'il y aurait dans notre méthode d'un peu dangereux peut-être si l'on ne mettait une sourdine aux éclats de cette gaîté. Je remercie votre camarade de m'en avoir donné l'occasion plaisante, et ne doute pas qu'il sache prendre, devant la Faculté des Lettres, un style un peu moins familier. Transporter ces vieux sujets dans la vie moderne, s'imaginer ces personnages avec les sentiments de nos contemporains, rien de mieux ; car nous devons, par tous les moyens possibles, rajeunir pour les comprendre nos vieux écrivains classiques. Mais songez aussi que, de tous ces moyens, celui-là est le plus grossier ; prenez garde qu'il ne devienne le plus dangereux, et ne vous exposez pas à vous entendre dire :

> Comme avec irrévérence
> Parle des dieux ce maraud !

Les dieux ont, à la Sorbonne, trop de moyens pour se venger.

CHAPITRE III

LA COMPOSITION D'UNE SCÈNE DANS RACINE

(*ANDROMAQUE*, ACTE IV, SCÈNE 3.)

SOMMAIRE

« Toute scène doit être un combat, dit Voltaire ; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose, serait le dernier période de l'affadissement. » (*Lettre au Père Porée,* 15 janvier 1739.)

Il serait facile de voir combien cette définition est juste, d'après Corneille, et j'avais songé d'abord à vous proposer une scène de *Polyeucte* (IV, 3). Les deux personnages, au moment où Polyeucte refuse de rien tenter pour sauver sa vie, luttent l'un contre l'autre avec toute l'ardeur de leurs âmes. Pauline tente un effort désespéré pour ressaisir son époux ; Polyeucte, un instant attendri, ne se laisse pas affaiblir, et se dégage de l'amour terrestre pour ne plus songer qu'au martyre... Je préfère peut-être, cependant, vous donner une scène de Racine, parce que les phases du combat y sont encore plus faciles à distinguer. Dans Corneille, les deux héros se trouvant également forts, nous ne prévoyions pas sans peine qui serait vainqueur ou vaincu. Entre Hermione et Oreste, au contraire, l'issue de la lutte n'est pas douteuse : Hermione est forte de sa passion, de sa jalousie, de sa colère, tandis qu'Oreste a toujours été le plus faible et le plus indécis des hommes. Autant de répliques, autant de capitulations de la part d'Oreste, autant de progrès accomplis par Hermione ; la

scène avance sans interruption ; le même personnage y prend dès le début et garde jusqu'à la fin l'offensive... Vous suivrez les phases de la lutte.

(On pourrait faire le même travail sur la scène 3 de l'acte V.)

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Le mot si juste de Voltaire, « un combat », nous autorise à user d'un autre terme militaire, et à nommer « engagements » les diverses phases du duel entre Oreste et Hermione :

I. — ***Premier engagement*** (1-30).

L'infériorité d'Oreste nous frappe dès les premiers mots, sans que le combat décisif soit engagé :

1. **Les 3 tirades d'Oreste.**

Il se montre *aimable* alors qu'il devrait être *ironique* (1-5) ;
passionnément amoureux alors qu'il devrait être *mécontent* (7-10) ;
d'une obéissance aveugle alors qu'il devrait être *réservé* (11-14).

2. **L'ordre donné par Hermione.**

Il finit par être complètement désemparé...

Pyrrhus, Madame ?

II. — ***Second engagement*** (30-54).

La deuxième partie se compose de deux tirades, la première prononcée par Oreste, la seconde par Hermione. L'un s'efforce de repousser les coups, l'autre de frapper au cœur son adversaire. Oreste est réduit à la défensive : c'est une cause certaine d'infériorité.

Ses armes sont d'ailleurs plus faibles que celles d'Hermione. Il s'appuie sur des *idées*, il raisonne au nom de la *morale*, puis de la *politique*, en présence d'un adversaire passionné qui ne connaît que son amour... Sa froide lo-

gique ne peut guère influencer Hermione. Faites-nous suivre son raisonnement, H., en vous attachant à trouver une série de titres aussi brefs que possible... Nous écrivons sous votre dictée :

1. **Le raisonnement d'Oreste :**

a) Il se défend de toute sympathie pour Pyrrhus (v. 1-2).
b) Mais, entre deux moyens (3) :

l'assassinat (4)
et la guerre (5),

il préfère la guerre pour des raisons politiques :

son rôle d'ambassadeur (6-8) ;
le rôle de la Grèce (9-10).

c) Il a encore un autre motif, le respect de la royauté.

« Non, assez, lui crie Hermione ! Assez de raisonnements ! Assez de logique ! Je ne connais qu'une logique, moi, qu'un raisonnement : ma passion, ma volonté... » Et elle lui coupe la parole. La phrase de ce pauvre Oreste demeure suspendue... Voyons maintenant la tactique d'Hermione. Avec elle, plus d'idées générales, encore moins de morale, aucune politique. La passion parle toute pure ; elle est d'une violence qui exclut tout raisonnement, tout calcul. Tâchez de nous faire suivre, J., la logique de la passion :

2. **La riposte passionnée d'Hermione.**

a) *La volonté d'Hermione doit seule compter* (1)...

l'honneur d'Hermione (2-3) ;
la vengeance d'Hermione (4) ;
la haine d'Hermione (5).

Ici, elle trouve une de ces ripostes que la passion seule inspire... Tandis qu'Oreste n'a donné que des coups en l'air, Hermione, dès le 5e vers, sent d'instinct, après quelques battements de fer, le point faible de son adversaire. Ce point faible n'est autre que la jalousie... Elle y frappe...

b) *...d'autant mieux qu'elle a le moyen de se venger :*
elle a aimé Pyrrhus... (6-8) ;
elle est prête à l'aimer de nouveau (9-14) :

S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

Quelle netteté ! Quelle force ! et je dirai presque : quelle vulgarité ! Cette menace constitue si bien un marché qu'Hermione s'exprime ensuite dans les termes d'un commerçant... Ces passions, en effet, ont beau être revêtues d'un noble langage : elles sont tellement sauvages, tellement primitives, qu'elles font éclater par instants le masque du civilisé... Sous leur empire, la duchesse s'exprime comme une harengère ; la femme du monde, la femme au revolver, parle exactement comme la fille du peuple, la femme au vitriol... « C'est à prendre ou à laisser, crie-t-elle. »

... Mais enfin réglez-vous là-dessus !

Brunetière, en nous faisant lire le passage, insistait beaucoup sur ce trait ; Sarcey a dû le signaler plus d'une fois dans son langage imagé. Vous comprenez qu'une pareille passion renverse tout sur son passage ; et Oreste n'est certes pas de force à y tenir tête... Il rompt ; il cède :

Eh bien ! il faut le perdre, et prévenir sa grâce...

Il se reprend encore ; mais uniquement avec le courage du désespoir : il sent bien que la bataille est perdue. Elle était perdue d'avance. Voyons-en la dernière phase :

III. — ***Troisième engagement*** (54-108).

1. **Oreste est réduit à demander un délai :**

... le temps de reconnaître la place... jusqu'à la nuit.

2. **Hermione n'a plus qu'à faire agir, dans son âme :**

a) *l'imagination,*

toute-puissante chez les hommes faibles, qui ne s'entraînent pas chaque jour à la dominer... Beaucoup d'entre

nous ressemblent au malade endormi dans l'hypnose ; notre volonté est si affaiblie, la sensibilité, en revanche, est si forte que l'image de l'acte suffit à le déterminer. Hermione, d'ailleurs, se trouve dans un tel état qu'elle est elle-même inconsciente, emportée, affolée par l'imagination ; c'est par contagion, plus encore que par suggestion, qu'elle entraîne au crime son infortuné complice... Ils sont là, tous deux, les yeux grands ouverts sur les scènes évoquées par cette femme en délire...

... Dans le temple déjà le trône est élevé...

... Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête...

... Il s'abandonne au bras qui me voudra venger...

Caserio, avant de commettre son abominable attentat sur le président Carnot, n'a-t-il pas dû se représenter ainsi la scène du crime qu'il méditait, le landau mal protégé, dans la nuit, marchant au pas?... et plus l'image le hantait, lui montrant l'assassinat possible, facile, impuni peut-être, plus sa folie sanglante devenait irrésistible ; il se suggestionnait lui-même... L'anarchiste qui ne rêve que pillage et destruction sauvage, le nihiliste que sa passion farouche transforme en bête fauve, marchent ainsi dans la vie, l'œil hagard, à peu près fous, fixés sur une série d'images, toujours les mêmes, qui leur font oublier tout sentiment humain :

Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ;
Allez : en cet état, soyez sûr de mon cœur.

Elle voit le poignard et les vêtements tachés, elle voit « rouge », elle est, dans toute la force du terme, la *mulier impotens sui* dont nous parle Sarcey à propos de Camille. Oreste, gagné malgré lui par sa démence, ne peut même plus articuler une parole. Il balbutie à peine trois mots... Elle recommence.

b) *l'orgueil.*

Elle lui a mis le poignard en main. Il n'ose frapper... Elle va donc le lui reprendre et s'en servir elle-même. Su-

prême argument! La passion est le mobile de la femme, mais l'orgueil est celui du mâle. Si l'imagination se développe ainsi chez les hommes de sang, c'est qu'elle est soutenue par une vanité sans bornes... Hermione fait donc appel au point d'honneur :

> Je m'en vais seule au temple, où leur hymen s'apprête,
> Où vous n'*osez* aller mériter ma conquête...

lui lance-t-elle comme un soufflet.

Elle l'a traité de lâche. Il cède, sur toute la ligne, et cela moins par amour :

> ... vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez...

que « pour la priver de ce plaisir funeste » :

> Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.

Allez! lui dit une dernière fois cette furie...
Et le combat est terminé.

« Toute scène doit être un combat », dit Voltaire ! Cruel combat ! Triste spectacle d'une volonté faible domptée par une volonté criminelle; triste, mais dramatique au premier chef, puisque nous ne lisons pas un vers qui ne soit un coup porté et ne nous rapproche du dénouement.... Ce mot d'un homme qui a tant aimé le théâtre et qui l'a si bien pratiqué doit être présent à votre mémoire, lorsque vous assistez à quelque spectacle... C'est le *critérium* qui vous permettra de juger à sa valeur, classique ou romantique, française ou étrangère, n'importe quelle œuvre dramatique. Jamais vous ne trouverez, en pareille matière, un guide supérieur à l'auteur de *Zaïre*, un modèle plus parfait qu'une scène d'*Andromaque*. Heureux lettrés auxquels Voltaire apprend à sentir Racine ! Heureux élèves de Première.... *sua si bona norint!*

CHAPITRE IV

ENCORE LE MOT DE VOLTAIRE POUR RELIRE MOLIÈRE

SOMMAIRE

Vous appliquerez à la comédie le principe dont nous vons vérifié, dans une scène de Racine, la solidité : Toute scène est un combat! » — Parcourez Molière; rrêtez-vous aux scènes les plus diverses :

Choisissez de simples conversations : *littéraires*, comme a scène 6 de la *Critique*; *morales*, comme la 1re du *Misanhrope*; *mondaines*, comme la scène des portraits où brille Célimène.... Relisez l'inutile visite de M. Dimanche à don uan, la discussion du 3e acte entre M. et Mme Jourdain, a scène du renvoi de Martine au 2e acte des *Femmes Savantes*.... Partout, vous assistez à une attaque et à une défense, partout le moindre mot comique, comme les mots tragiques chez Racine, est une arme dont la pointe ait reculer l'adversaire, et la scène se termine toujours par la victoire du personnage le plus intelligent, le plus audacieux, ou le plus brutal... A plus forte raison, dans es grandes scènes où les mots comiques sont en même emps des mots tragiques, où la comédie touche au drame, et où nous constatons, après en avoir ri, qu'il faudrait en pleurer.... Nous assistons à une bataille, une bataille perdue par la famille entière, dans ces trois scènes du 3e acte de *Tartufe* où le traître met en déroute les honnêtes gens igués contre lui! C'est un combat encore, un triste combat, dont la famille, toujours, se trouve la victime, que cette

scène où Harpagon répond victorieusement par le fameux *sans dot !* aux arguments les plus raisonnables ! C'est un combat, enfin, un combat douloureux, que la scène 6 de l'acte II dans le *Malade imaginaire*, où la pauvre Angélique succombe sous l'effort de tous ceux qui convoitent la fortune de son père...

A la prochaine classe je vous interrogerai, suivant vos préférences, sur telle ou telle scène. Puis nous insisterons ensemble sur une des plus importantes.

Cette lecture vous habituera à chercher des *preuves* à l'appui d'une *thèse*. C'est ainsi, par de grandes lectures faites en vue d'une démonstration, beaucoup plus que par l'étude minutieuse de quelques vers, qu'on apprend à observer, à composer et à écrire. (1)

(1) Le temps nous a manqué pour appliquer la même méthode à l'analyse d'un caractère. Nous avons dû nous contenter de revoir, dans *La Classe de Français*, le portrait de Chrysale (p. 140), celui d'Orgon (p. 141) et la comparaison entre Euclion et Harpagon (p. 154).

DEVOIR

DEUX SUJETS SUR LA TRAGÉDIE CLASSIQUE

1. Dissertation.

Napoléon disait à Gœthe : « Votre tragédie est une histoire, et la nôtre est une crise. » Expliquez ce propos et appréciez-le.

(Sujet donné par la Sorbonne le 22 juillet 1907.)

2. Lettre sur le même sujet.

Vous avez passé les vacances dernières avec un de vos jeunes parents, qui se trouve aujourd'hui, comme vous, en Première, dans un lycée de province. Vous avez quelquefois parlé ensemble des sujets de baccalauréat, pas toujours dans un esprit de docile admiration ; et celui du 22 juillet 1907 vous a paru le modèle de ceux qui devraient être évités.

Vous supposerez qu'après la lecture des Conférences de Sarcey, vous avez changé d'avis. Les inconvénients du sujet vous paraissent toujours sérieux, mais Sarcey vous a si bien montré les caractères essentiels de la tragédie française que vous diriez presque, maintenant, des dissertations de ce genre :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans !

Vous engagez vivement votre camarade à lire le compte rendu de ces charmantes conférences dans les *Impressions de théâtre* de J. Lemaître, tout en se gardant d'imiter, le jour de son examen, certaines manières un peu crues d'apprécier les grands classiques.

CORRECTION

La dissertation a tenté les deux tiers de la classe. Je le

regrette, car elle ne vous a pas porté bonheur. Les deux meilleures copies ne sont qu'assez bonnes :

Plan maladroit, *dis-je à de M.* Vous êtes long au début et sec à la fin. Il y a pourtant des remarques justes et des renseignements curieux. — Note : 15.

Des idées et des exemples, *lisons-nous en tête de l'autre copie.* Une tentative d'organisation. Rien de plus. — Note : 14.

Rien de plus ! Et beaucoup moins encore chez quatre élèves, notés 12 et 11, chez tous les autres, qui s'échelonnent de 9 à 3. C'est qu'à la difficulté de classer les idées s'en joignait une autre non moins sérieuse relative à l'expression : « Style de la conversation négligée... » — « Termes impropres ; tournures barbares... » — « Il y a des exemples et un certain ordre ; mais quel style ! » — Telle est la note qui revient sans cesse. Le langage de la critique, en effet, est un des plus délicats à employer pour les élèves ; parmi les historiens de la littérature que vous avez entre les mains, il n'en est guère qui soient toujours irréprochables, et Dieu sait toutes les négligences, toutes les impropriétés dont quelques-uns donnent parfois le regrettable exemple. Naturellement, ce n'est pas par leurs beaux côtés que vous ressemblez à ces critiques. On pourrait écrire un joli chapitre de parodie, « à la manière de vos maîtres », et choisir dans vos devoirs des caricatures où ils rougiraient de se reconnaître : « La pièce d'*Andromaque,* nous dit X., imitant la critique amie des métaphores, nous offre le spectacle des passions fougueuses, en lutte les unes contre les autres, en des âmes faibles qui s'abandonnent à elles dans un naufrage de la volonté. » — « De ces situations extraordinaires, mais pourtant vraisemblables, du conflit qui s'élève dans l'âme des personnages entre deux passions contraires, luttes auxquelles nous devons les stances de Polyeucte, de là sortira un caractère très dramatique, et qui le sera d'autant plus que la passion sera plus vive et le devoir plus impérieux, que l'embarras sera plus grand et qu'il faudra agir plus vite. » Ainsi parle l'excellent Z., suivant l'usage bien connu de la critique

oratoire. Nous possédons même la critique aux allures pseudo-scientifiques, dans le devoir de son voisin Y. : « Il voulait l'opposer, dit cet homme algébrique, il voulait l'opposer, la tragédie de crise, au système d'Outre-Rhin, où l'auteur veut faire de l'histoire, comme dans ces drames de Schiller, *Wallenstein* et *Guillaume Tell*, synthèses admirables où l'on voit les plus grandes passions lutter les unes contre les autres, mais où le souci scrupuleux de l'exactitude alourdit l'action en surchargeant le drame de scènes d'observation qui, bien que fort adéquates à leur objet, seraient plus à leur place dans un roman que dans une pièce de théâtre, où l'on doit rechercher la rapidité qui crée le pathétique ! » — Quel pathos ! Et pourtant, Y. pourrait nous répondre comme l'Intimé :

Il est fort à la mode !

Il est même tellement à la mode qu'il devient le fléau des classes : certains professeurs découragés se demandent s'il ne faudrait pas renoncer à ce genre de dissertations. — Le malheur est que les dissertations morales par lesquelles on essaie de les remplacer sont encore plus difficiles ; sans compter que le jour où vous seriez sûrs de n'avoir plus à parler de Corneille, de Racine ou de Voltaire, nos classiques perdraient leurs derniers lecteurs... Non, le mal n'est pas dans les sujets ; il est en vous-mêmes. On peut parler simplement de tout, même de la tragédie. Il suffit que les sujets ne soient pas trop généraux, que vous puissiez vous appuyer sur des exemples précis et faciles à grouper. Aussi, sans vous interdire le choix de la dissertation, vous avais-je conseillé la lettre de préférence. Elle a été assez bien traitée par trois ou quatre élèves, quoique pas un d'eux n'ait complètement réussi. Je me suis inspiré de leurs copies pour faire le corrigé, sans m'interdire, pourtant, de larges additions. Le début est presque entièrement de de B. Le reste... le reste est le devoir de la classe.

Mon cher Georges,

Je n'ai pas grand'chose à t'annoncer aujourd'hui. Depuis ma der-

nière lettre, aucun événement digne d'être conté ne s'est produit, et Madelon dirait que nous avons été dans un jeûne effroyable de divertissements. Non ! Rien ! Aucun drame, aucune comédie, pas même un de ces accidents vulgaires qui rompent la monotonie des classes... Rien qu'une idée assez bizarre de notre professeur de Lettres, qui veut que nous écrivions à un de nos amis à propos d'un sujet de baccalauréat. La jolie surprise, n'est-ce pas ? à offrir à un camarade ! Comme si tu ne savais pas, aussi bien que nous, ce qu'on peut attendre des jurys universitaires sous toutes les latitudes ! Comme si toutes les classes de Première C, dans tous les lycées de France et de Navarre, n'étaient pas affligées des mêmes souvenirs, troublées des mêmes inquiétudes ! — Et pourtant, admire les surprises du hasard : il se trouve que, pour toi et moi, cette idée de notre maître perd de son étrangeté : elle répond précisément à une question que tu m'as posée... Je reprends donc, tout simplement, notre conversation des vacances dernières au point où nous l'avions interrompue. Tu me renverras ma lettre, et je la remettrai à M. B. comme devoir. Elle servira à deux fins. On est obligé d'être pratique, aujourd'hui : on utilise tout, même l'amitié.

Tu te rappelles, mon pauvre ami ! C'était pendant l'horreur d'une longue journée de pluie. Faute de mieux, sous l'influence de ce temps mélancolique, nous parlions de l'année menaçante et de l'examen qui doit la terminer. Nous pensions aux sujets de dissertation, si imprévus, si difficiles pour de pauvres jeunes gens nourris de géométrie, et qui constitueraient, avec le problème de physique, la partie la plus dangereuse de notre examen, si la version latine n'existait pas. Nous maudissions en particulier celui que mon professeur propose aujourd'hui à mes méditations, et que la Sorbonne avait imaginé il y a trois ans. Tu te rappelles l'énoncé : « Napoléon disait à Gœthe : Votre tragédie est une histoire... » — Quelle histoire ? Une bonne histoire ? Pas pour nous, à coup sûr. La Sorbonne ignorait donc que les pauvres élèves de la division C ne font pour ainsi dire plus de langues vivantes, du jour où ils se consacrent aux sciences, et que d'ailleurs, ils n'en ont jamais appris qu'une, qui n'est pas forcément celle de Gœthe ? Ignorait-elle encore que, jusqu'à la Troisième, nous avions fait des études excellentes, pratiques, mais très peu littéraires ? Je sais bien que nos successeurs joindront de plus en plus l'agréable à l'utile ; ils ne se contenteront pas d'apprendre à demander un billet de chemin de fer ou une contre-marque, à commander un plat de choucroute ou de saucisses aux confitures, à dresser un inventaire d'architecte, de plombier, d'ébéniste, ou de peintre décorateur (1). Mais nous !

(1) Voir, sur les derniers progrès à réaliser dans les classes de langues

Nous avons un peu, comme on dit, essuyé les plâtres! Nous avons admiré la méthode directe au point de la croire incompatible avec les bons vieux usages, et force est bien de reconnaître que, si les guides Bædeker n'ont plus de secrets pour nous, Gœthe et Schiller ne furent pas nos auteurs de chevet. De leurs pièces de théâtre en particulier, à l'exception de *Guillaume Tell* et de *Wallenstein*, je ne sais absolument pas si elles sont, ou non, une histoire, et je crains fort de ne pas être beaucoup plus avancé à la fin de juillet. Passons donc cela aux profits et pertes. Et renonçons à traiter la première partie du sujet.

Je serais par bonheur un peu plus renseigné sur ce que peut être une *crise* dans la tragédie française. Aussi ai-je hâte de te signaler l'auteur qui m'a fait comprendre ce mystère : d'abord, parce que sa définition, illustrée d'exemples, te fournira le plan de neuf dissertations sur dix relatives au théâtre ; et surtout parce que son livre est réjouissant comme un vaudeville. L'auteur, ou plutôt les auteurs (car ils sont deux) ont une manière si originale de nous présenter les tragédies classiques que ces œuvres vénérables apparaissent sous un jour auquel on n'est pas habitué. L'un d'eux est Francisque Sarcey, le célèbre conférencier qui fit la joie de nos aînés, et qu'ils avaient surnommé familièrement « notre Oncle » à cause de sa bonhomie. L'autre est M. Jules Lemaître, qui a moins de bonhomie, peut-être, mais encore plus d'esprit. J. Lemaître rend compte des conférences faites par Sarcey à l'Odéon sur *Horace, Polyeucte, Athalie*, et la *théorie de la crise dramatique* devient, exposée par lui, aussi amusante que lumineuse. Il faut te dire que notre professeur aime beaucoup ce genre d'esprit; il l'aime trop, à mon sens, pour un préparateur au baccalauréat, et un tel procédé serait fort dangereux, si nous n'avions le temps, d'ici à la fin de l'année, de gagner quelque prudence. Tu t'imagines sans effort la surprise indignée de l'examinateur qui trouverait dans ta copie le portrait du jeune Horace « éclatant d'orgueil dans sa cuirasse, et s'annonçant à sa sœur Camille par une série de scrogneugneus... » — Certaine comparaison entre Camille et les névrosées qu'on représente au théâtre libre serait aussi peu goûtée par la Sorbonne qu'un développement sur la politique cléricale dans *Athalie* d'après le rôle de Joad ; et un bon zéro pointé récompenserait

vivantes, les récents articles de M. Hovelacque (*Revue Universitaire*, 15 juin et 15 juillet 1910). On remarquera plus d'une ressemblance entre les procédés qu'il recommande pour le second cycle, et ceux que nous essayons de suivre. Le jour approche où la méthode sera la même pour toutes les parties de l'enseignement littéraire, et permettra de créer des *Humanités modernes*.

le zèle, plus jovial que discret, de l'élève qui traduirait les imprécations de Camille par la formule suivante : « Non, mais est-ce assez complet, y suis-je assez, dans la mélasse ! »... Tu en trouveras de pareilles à chaque page, et même plus d'une par page... Souris, mais n'imite pas !

Et pourtant, écoute tout de même ; car cette bonhomie familière cache des trésors de bon sens ; elle nous fait très bien comprendre ce qu'est une *crise* dramatique. « Toute scène est un combat, disait Voltaire. » — « Toute pièce est un combat », répète après lui Sarcey, et un combat d'autant plus émouvant que les éléments accessoires en sont éliminés, que notre attention n'est jamais distraite de la seule chose qui doive nous intéresser : les coups portés et rendus.

La conséquence de ce principe est la rapidité de l'action. Qui dit « crise » dit accident brusque, catastrophe violente, où, dès le premier moment, le poète nous jette *in medias res*, sans s'attarder à nous décrire le paysage, comme Schiller au début de *Guillaume Tell*, ou à nous faire connaître en détail la vie des soldats, comme le même Schiller, dit-on, dans le 1er acte de *Wallenstein*. De là le respect de Corneille et de Racine pour les unités de temps et de lieu. Ils choisissent, dans la vie des personnages, le moment où, après une lente préparation qui a demandé des années, ils vont passer en quelques heures par les plus terribles aventures, où un moment va décider (κρίνειν) pour toujours de leur sort. Ne crie pas à l'invraisemblance ! Nous en avons tous, dans la vie, même les collégiens, de ces heures... de crise ! nous récoltons parfois en une seule journée le résultat de notre longue paresse et de notre imprévoyance obstinée, ou même, suivant les lois ordinaires de la nature, de fautes collectives dans lesquelles notre part fut très restreinte. Il y a des moments dramatiques dans les existences les plus calmes, des moments où l'on agit avec plus d'émotion, où l'on dépense plus de force nerveuse que pendant de longs mois dans la vie ordinaire. Voilà ceux que choisit le poète tragique : Rodrigue est sur le point d'épouser Chimène ; les trois Horace sont sur le point de combattre les trois Curiace ; Pyrrhus est sur le point de livrer Astyanax ; Néron est sur le point de laisser tomber le masque après trois ans de vertu ; Joad est sur le point de renverser Athalie. Quatre-vingts ou cent vers suffisent pour rappeler tout ce qui s'est passé dans les trois, dix ou vingt années précédentes. Les préparatifs mêmes du duel, les dispositions les plus récentes, celles de la veille, celles du matin, sont résumées en quelques lignes. Les adversaires sont en présence ; ils croisent le fer... « Allez, Messieurs ! » En quelques reprises, tout sera décidé... Et voilà ce que Napoléon, qui s'y connaissait en batailles, appelle une crise qui commence !

Elle continue suivant les mêmes lois, c'est-à-dire très vite, aussi vite que possible, en brûlant les planches. Évidemment, comme les adversaires sont de première force, comme les passions en présence ne sont pas de celles qui se rendent à la moindre égratignure, les reprises sont relativement longues ; on voit des duels, bien dirigés, qui durent un certain temps. Celui-là dure trois heures, avec quatre reprises. Tu peux faire l'expérience sur n'importe quelle tragédie. Toute pièce classique, disait-on en plaisantant au XVIIIe siècle, se résume en deux mots : Le héros épousera l'héroïne ou ne l'épousera pas. Au 1er acte, il l'épousera. Au 2e acte, il ne l'épousera pas. Au 3e, il l'épousera peut-être. Au 4e acte, il n'épouse plus. Au 5e enfin, il épouse... ou n'épouse pas, suivant les besoins. S'il épouse, la pièce est une comédie, ou une tragi-comédie ; s'il n'épouse pas, c'est une tragédie. Et, en effet, chez Racine comme chez Corneille (sauf dans le *Cid*, et encore !), on n'épouse pas. En revanche, on tue ; on tue beaucoup. Et tu peux aussi bien, s'il s'agit, par exemple, de *Britannicus* ou de *Bajazet*, résumer la pièce en cinq mots aimables : tuera, tuera pas, tuera, tuera pas, tuera... Sorte de crise encore que le grand Napoléon, qui fit tuer trois millions d'hommes, devait particulièrement apprécier.

Tu verras, d'autre part, avec quelle finesse, dans son gros bon sens, Sarcey nous analyse les phases de la fameuse crise. Car « rapidité » n'est pas synonyme de « sécheressse ». On peut faire connaître beaucoup de choses en trois heures. Nous sommes même d'autant plus frappés par les résolutions successives des personnages que nous en connaissons les mobiles ; nous assistons aux mille péripéties de la lutte qui se livre dans leur conscience, nous attendons tout haletants le coup qui tarde à venir... Tu te rappelles Victor, ton cousin ! Dans quel agacement il nous mettait, lorsque nous tirions à la carabine ! Il épaulait longuement, on sentait toute son attention concentrée sur le but ; à chaque instant, nous croyions entendre la petite détonation, et elle ne venait pas ; mes yeux en battaient d'impatience ; puis... tac... on respirait, et la balle faisait mouche... sur un arbre, à côté de la cible. Eh bien ! sauf pour le résultat, l'émotion dramatique me semble être de même nature. On attend, on hésite, on est suspendu ; et plus l'auteur sait tenir en haleine notre curiosité, rendre notre hésitation pénible, nous étreindre à la gorge et nous couper la respiration, plus, naturellement, le plaisir est intense. Quelles minutes on vit dans les moments de crise ! on a raison de dire qu'elles semblent des siècles, tellement elles sont remplies ; et plus il y a de choses, et moins il s'écoule de temps, plus l'émotion est profonde, angoissante, dramatique. Voilà pourquoi tu verras, mon cher, avec l'aide de Sarcey, que le *Cid*, *Andromaque*, *Athalie* et autres pièces classiques sont des

drames parce qu'elles sont des crises, à moins qu'elles ne soient des crises parce qu'elles nous apparaissent éminemment dramatiques.

Pardonne-moi, mon cher Georges, de te parler un langage quelque peu énigmatique. Tu le comprendras mieux, quand tu auras lu « notre Oncle », et tu comprendras aussi qu'on ne puisse pas se soustraire à l'influence ensorcelante de ce Gambrinus de la critique. D'ici au mois de juillet, nous aurons le temps de nous calmer : nous reprendrons alors le style noble. Pour le moment, Sarcey m'amuse ; il m'amuse prodigieusement. Quand je n'obtiendrais que ce résultat, il serait encore à l'éloge du joyeux conférencier. La plupart des critiques m'ennuient sans m'instruire. Celui-là m'instruira peut-être, et il m'amuse sûrement. En somme, il n'y a qu'un genre à fuir, le genre bête, le genre ennuyeux. « Fuyons-le », comme on dit dans les tragédies ! Et fuyons-le toujours bien vite, pour que la « crise » ne dure pas ! — A bientôt, n'est-ce pas ? ta réponse.

Ton dévoué,

X...

Vous voyez qu'il n'y a pas là de fait que vous ne deviez connaître, d'idée que vous ne puissiez très facilement exprimer. Aucune lecture spéciale, aucune recherche prolongée n'est nécessaire, ni même utile, pour traiter un pareil sujet, sous la forme d'une lettre familière, avec le sourire tranquille que vous avez en causant de choses et d'autres avec vos camarades. Vous restez à votre bureau ce que vous êtes d'ordinaire, bon vivant, disposé à rire, en tous cas très résolu à ne jamais vous ennuyer... Et le naturel revient au galop ! Vous le chasseriez en vous disant, par un excès de gravité : « Au travail ! Et n'oublions pas que nous ne sommes pas là pour nous amuser. Prenons de la peine ! Du courage ! » Bon moyen de vous l'enlever. Imitez, au contraire, l'excellent Sarcey. Dites-vous que votre besogne présente toujours, par quelque côté, un intérêt prodigieux. Tout l'art de l'élève consiste à découvrir ce côté, et vous le découvrez souvent du premier coup, d'instinct, lorsque vous restez gai, simple et bon enfant. C'est le cas de H., par exemple, lorsque, dans sa lettre à Molière, il a eu l'idée d'emmener sa femme... non, la femme du bourgeois, à la Comédie et de la représenter comme une Précieuse... Du même coup, le ton était

trouvé, plein de naturel, d'enjouement, et le sujet plus qu'à demi traité. Faites comme H. en ce bon jour. Cherchez toujours, sinon la femme, au moins le point curieux, original, celui qui vous frapperait dans une simple conversation sur le sujet. Une fois ce point aperçu, vous pouvez dire comme Horace :

Dimidium facti qui cœpit habet.

Il suffit de l'apercevoir. Là est la différence entre les gens d'esprit et les autres. Et voilà pourquoi la partie littéraire du baccalauréat est affaire de goût, non d'érudition, de réflexion personnelle sur tous les incidents de la vie, non de mémoire et de travail proprement dit devant un pupitre. Et voilà pourquoi les jurys, qui trouvent devant eux tant de jeunes « auteurs », ennuyés et ennuyeux, montent généreusement leurs notes à 17, 18 et même 19 (nous l'avons vu l'an dernier) lorsqu'ils ont la rare surprise de rencontrer un jeune homme simple.

CHAPITRE V

ANALYSE D'UNE SATIRE

ÉTUDE DE LA SATIRE IX DE BOILEAU: « A SON ESPRIT »

SOMMAIRE

Vous analyserez par écrit cette satire, soit sur une feuille volante, soit (s'il vous appartient) sur le livre lui-même. — Voici les grandes divisions :

Début (v. 1-18).

1re partie : *Reproches adressés à son esprit* (v. 19-147).
Deux grandes divisions :
1) v. 18-28 ;
2) v. 29-147 ;
à partager par tranches de 20 à 30 vers chacune.

2e partie : *Réponse de l'esprit* (v. 148-322).
Deux grandes divisions :
1) v. 148-242 ;
2) v. 243-322.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Début.

Veuillez, T., résumer les 18 premiers vers en une formule qui n'excède pas dix mots... autant que possible.

T. — Boileau ordonne à son esprit de se taire :
1° parce qu'il est vain ;
2° parce qu'il est faible et stérile.

— Il y a dans votre formule plusieurs idées. C'est trop. Je n'en veux qu'une, assez générale pour les résumer. Cherchez donc par quels actes son esprit manifeste cette vanité, cette faiblesse...

T. — Il dit du mal de tout le monde.

— Oui. Quel est le mot de Boileau ?

T. — Il « médit » de tout le monde... Le sens de ce mot paraît avoir été plus fort au XVIIe siècle qu'aujourd'hui.

— Le défaut était donc plus profond, plus grave que la simple « médisance ». Comment appelez-vous un pareil défaut, un défaut devenu un besoin irrésistible, une habitude tyrannique ?

T. — Une manie.

— Voici, par conséquent, notre formule :

Étrange manie de son esprit : il médit de tout le monde.

— Quelle est, ensuite, la *division* du discours, H. ?

H. — Il se divise en deux parties, en deux plaidoyers, l'un *contre* l'esprit, l'autre *pour* l'esprit.

— *Le pour et le contre !* dit-on dans le langage familier. Il n'y a guère de thèse à laquelle on ne puisse opposer la thèse contraire, l'antithèse. Ici, Boileau commence par accabler de reproches son esprit. Voici le plan de cette première partie, tel que nous l'avons fait l'an dernier :

Première partie: Reproches.

1. **Tous les genres de poésie sont dangereux** (18-28), parce qu'il est très difficile d'avoir du talent.

2. **Encore faudrait-il choisir le moins dangereux** (29-147).

a) Il faudrait faire l'éloge du roi : le panégyrique (29-59).

b) Au contraire, la satire est *doublement* fâcheuse :

Le poète est :

— ou ignoré (60-78),

— ou détesté : { inutilement (79-114) ; profondément (115-147).

Vos camarades étaient arrivés à une telle brièveté dans les formules qu'un seul mot résumait 25 ou 30 vers...

Un élève. — Cette brièveté n'est-elle pas excessive ? et le mot *ignoré*, le mot *inutilement*, le mot *profondément* suffisent-ils à résumer chacun une page entière ?

— Je reconnais votre amour de la prolixité ! Eh bien ! éprouvez-en vous-même la valeur. Voyez si ces mots représentent bien chacun l'*idée générale* à laquelle se rattachent tous les exemples, toutes les idées secondaires. Lequel choisissez-vous ?

— Le mot *ignoré*, et les vers 60-78.

— Lisez.

— Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité...
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre...

— Voulez-vous me dire quel mot résume le premier et le second exemple ? Qu'est-ce qu'un auteur déçu dans son espoir d'aller à l'immortalité ? Qu'est-ce qu'un auteur dont les vers se vendent à la livre ?

— Un auteur ignoré !

— Vous le voyez. Continuez.

— Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés
Courir de main en main, par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés de la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre,
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.

— Quelle est l'idée que chaque exemple doit nous rappeler ? Qu'est-ce qu'un livre employé à faire des sacs de cassonade ? Qu'est-ce qu'un livre perdu dans la boîte du bouquiniste ?

— Boileau le dit : un livre « ignoré de la terre ».

— L'idée est donc toujours la même, et l'on pourrait, chaque fois, redire comme un refrain : « Vous serez ignoré ! »

— Finissez, A.

— Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent, dans un coin, renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard !

— Qu'est-ce qu'un livre de vers inconnu dans la bonne société ? Qu'est-ce qu'une œuvre littéraire, poétique, ambitieuse, reléguée dans un coin de bibliothèque, à côté d'un recueil de ponts-neufs ? Que prouvent encore ces exemples ? De quel sort menacent-ils le poète imprudent ?

Toute la classe. — « Vous serez ignoré ! »

— *Quod erat demonstrandum !*

Vous saisissez le procédé. Je regrette, maintenant, que vous n'ayez pas choisi le mot *inutilement*, parce que les exemples eussent été plus drôles : autant de vers, autant de lourds in-folio dont la masse croissante doit décourager le critique, lui inspirer le sentiment de son *inutile* méchanceté !

Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière...

A quoi bon le secouer ? *Inutile* effort !

Le *David* imprimé n'a point vu la lumière...

A quoi bon le remettre au jour ? Geste plus *inutile* encore !

Le *Moïse* commence à moisir sur les bords...

A quoi bon tuer un mort ? *Inutile,* toujours *inutile* cruauté !

L'habile, le spirituel poète ! Comme il sait revenir vingt fois sur la même idée pour la graver dans notre mémoire, sans que nous ayons un instant l'impression de la monotonie ! Les jolies phrases, gracieuses et fines,

Où les noms, en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de ses vers malins remplir les hémistiches.

Et le plaisant soupir ! l'hypocrite pitié !

Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts !
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?

Inutile poursuite ! *Inutile* profanation des tombes ! Je vous défie de trouver un autre refrain... A chaque question, nous voyons le poète lever les épaules d'un air bonhomme, et nous regarder d'un œil narquois comme pour dire : « N'est-ce pas évident ? » — Et nous convenons avec le même geste que la moindre contestation serait de toute évidence...

TOUTE LA CLASSE. — absolument *inutile !*

— Le plan de la seconde partie a été trouvé ensuite suivant le même procédé. Voici le résultat de notre analyse :

Deuxième partie: Réponse de l'esprit.

I. — **La satire est bonne.**

1. *Elle est franche* (148-168) :

Il ne faut pas la confondre avec la médisance hypocrite.

2. *Elle n'est que l'exercice d'un droit légitime* (169-202) :

— pour l'homme du monde (169-190) ;

— pour le poète (191-202).

3. *Ellé est inoffensive* (202-242) :

— Elle respecte les personnes (203-225). Chapelain.

— Elle ne fait même pas de tort aux œuvres (226-242).

II. — **Et, quant au danger à courir** (243-322),

1) *ce n'est pas la crainte qui le décidera* :

— à traiter des genres ridicules (243-266),

— à renoncer au genre satirique, si utile et si honorable (267-283).

2) *d'autant plus que cette lâcheté ne servirait à rien* :

On croira toujours qu'il se moque ; ses éloges mêmes seraient pris pour des railleries (284-322).

III. — L'ÉLOCUTION
OU LES PROGRÈS DE LA RAISON DANS L'ART D'ÉCRIRE

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres achetés ou déjà possédés par tous les élèves.

Fables de La Fontaine.
Caractères de La Bruyère.

II. — Livres de la bibliothèque mis en circulation :

Taine, *La Fontaine*. (2 exempl.)
G. Boissier, *Saint-Simon*. (2 exempl.)
Extraits de Saint-Simon. (Éd. Hachette, 2 vol.) (1 exempl.)

CHAPITRE PREMIER

QU'EST-CE QU'UNE PHRASE BIEN FAITE? OU LA PÉRIODE DE MALHERBE ET LA PHRASE DE BALZAC

SOMMAIRE

Le premier défaut qui frappe, à la lecture de vos devoirs, le professeur ou le père de famille le plus indulgent, est l'absence totale de force et d'harmonie dans les phrases. Vous accumulez sans grâce les *qui*, les *que* et les *et*; vos phrases ne sont pas organisées; elles n'existent pas, elles ne vivent pas; il n'y a ni ordre ni mouvement; et M. Legouvé lui-même n'aurait pas eu assez de talent pour leur donner forme sortable en les lisant à haute voix.

Il en était un peu de même, à la fin du seizième siècle, pour les médiocres disciples de Ronsard, en vers, et de Montaigne, en prose. — Malherbe et Balzac, les premiers, sentirent que la phrase ne doit pas être construite d'une manière arbitraire, qu'elle obéit à des lois musicales, comme une mélodie. Les plus longues paraissent brèves lorsqu'elles sont bien coupées; les plus lourdes s'allègent lorsque les différentes parties sont à peu près d'égale longueur et se trouvent heureusement opposées les unes aux autres dans un juste équilibre. Le mérite de ces deux auteurs fut de révéler alors le secret de cette harmonie.

1. Vous chercherez, après avoir lu les huit vers de Boileau sur Malherbe (*Art poétique*, I, 131-138), ce qu'on doit entendre par la « juste cadence » et la « grâce des stances » dans les quatre premières et les trois dernières strophes

de l'*Ode à du Périer* (1607), et dans les six premières strophes de la pièce *Pour le roi allant en Limousin* (1605).

2. Vous regarderez, de même, le jugement de Voltaire sur Balzac dans le chapitre XXXII du *Siècle de Louis XIV*, et vous examinerez ensuite, d'après une page de Balzac lui-même (*Les fléaux de Dieu*, recueil de MARCOU, p. 126), en quoi consistent « le nombre et l'harmonie dans la prose ».

N. B. — Vous prendrez en note, dans vos histoires littéraires, quelques dates, et le titre des principales œuvres de ces deux auteurs, mais d'une manière très discrète. Retenez, par exemple, que Balzac, retiré de bonne heure sur les bords de la Charente, vient pour la dernière fois à Paris en 1636, l'année du *Cid*; il avait alors 40 ans environ ; il ne reverra plus l'hôtel de Rambouillet, ni la rue Saint-Thomas-du-Louvre ; il se contentera d'écrire des lettres. Vous n'avez à noter qu'une date importante, autour de laquelle vous groupez quelques souvenirs, autant que possible rattachés à une image matérielle. Rien de plus ! Il ne faut apprendre que ce qu'on peut facilement et longtemps retenir; il faut surtout l'avoir appris d'une manière assez méthodique pour le retrouver plus tard ; il faut que vos souvenirs soient des images bien liées. Voilà comment il convient d'utiliser les manuels pour la chronologie.

AU LECTEUR

Nous touchons du doigt, avec ce chapitre, une des grosses difficultés qui paralysent actuellement les efforts du professeur de Lettres.

De toute évidence, ce sommaire, bon pour diriger en étude les lectures personnelles, est trop long et composé d'éléments trop disparates pour être convenablement développé en une seule classe. Il faudrait consacrer à un pareil sujet trois classes pour le moins : l'une aux deux critiques (Boileau et Voltaire), la seconde à quelques stro-

phes de Malherbe, la troisième à une page de Balzac. Ce serait possible si nous n'étions pas obligés de voir tant de choses en Première, si les auteurs avaient été étudiés par écrit depuis la Sixième, en vue de l'examen final... Dans les conditions présentes, que faire, sinon dire aux candidats : « Il est de la dernière imprudence de se présenter à un examen quelconque sans avoir au moins feuilleté tous les auteurs du programme. Feuilletez l'*Art poétique*. Feuilletez la *Lettre à l'Académie*. Feuilletez Malherbe. Feuilletez, sur Balzac et le monde précieux, vos *Morceaux choisis* de MARCOU... Ce n'est pas d'une excellente méthode. Ce n'est pas du tout conforme aux principes que j'essaie de vous donner. Mais il faut savoir sacrifier les principes aux circonstances, et recourir à des procédés momentanément nécessaires. » — Le lecteur se figure sans peine ce qu'a pu être la classe annoncée par notre sommaire : nous avons simplement fait connaître, par la lecture à haute voix, quelques strophes de Malherbe et quelques périodes de Balzac, après avoir interrogé les élèves sur les dates et les œuvres essentielles. Ce n'est pas, je le répète, ce que nous voudrions faire ; mais c'est ce que nous faisons chaque fois que l'intérêt immédiat des élèves nous y oblige. Nous n'avouons pas notre embarras aussi souvent que la vérité nous le permettrait. Il vaut toujours mieux insister sur le bien que sur le mal ; il vaut mieux employer ses heures à discerner dans le présent les germes féconds de l'avenir qu'à déplorer les défauts d'un régime de transition. Il y a des jours, cependant, où toute dissimulation serait impossible : tel était le cas aujourd'hui.

DEVOIR

Comment Molière a-t-il peint la société de son temps, et, en particulier, comment a-t-il représenté les marquis et les bourgeois ?

(Sujet proposé par la Sorbonne le 28 juin 1909.)

CORRECTION

Vous paraissiez très pressés de faire des dissertations ; le jour même où je venais vous proposer celle-ci, vous désespériez de me voir aborder le genre à la mode. Vous comprendrez mes scrupules, en voyant les résultats de cette première tentative.

Il est difficile de trouver un sujet plus simple ; les bonnes âmes, toujours prêtes à plaindre les candidats malheureux, reconnaîtront que cette fois les « pauvres enfants » ne doivent accuser personne, si le succès n'a pas répondu le 28 juin dernier aux espérances de leurs familles... En ce qui nous concerne, aujourd'hui, la vérité m'oblige à dire que votre victoire n'a rien non plus d'éblouissant. Nous avons un 14, un 13, un 12, un 11, trois 9, deux 8, trois 7 ; le reste des élèves plongent dans les notes basses, ramenant une abondante moisson de 6, de 5, de 4 et même de 3... Ne croyez pas, pourtant, que votre travail soit perdu, à cette époque de l'année. Vos copies nous montrent admirablement ce qu'il ne faut pas faire ! Nous allons en tirer la définition, illustrée d'exemples, des grands défauts à éviter dans ce genre nouveau pour vous ; et nous y opposerons tout naturellement les qualités désirables.

Je me plaindrais bien, pour commencer, du défaut com-

plet d'harmonie que présente, en général, le style de tous ces devoirs. Mais nous mettrions ainsi la charrue avant les bœufs. Cette cacophonie du langage n'est que le reflet du désordre qui règne dans votre pensée. Boileau l'a dit, depuis longtemps :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser !

Vous ne savez pas écrire, surtout parce que vous ne savez pas penser.

Qu'est-ce que *penser*, dans un examen de baccalauréat ?

I. — C'est d'abord *voir exactement quel est le sujet.*

La question paraît superflue. Elle ne l'aurait pas été pour X., dont voici la note stupéfiante : « Cette dissertation constitue un véritable tour de force. Vous avez écrit huit pages (deux de plus que le nombre permis), et pas une ne traite le sujet ! » — Z., également, a réussi « à ne pas traiter un instant le sujet ». — Sans atteindre ce degré de perfection dans le hors-d'œuvre, d'autres s'en sont rapprochés : les uns traînent au début sur des banalités vagues et n'arrivent au sujet que vers la 3e page ; d'autres, plus difficiles à redresser, aperçoivent bien au début, et par moments, le sujet, mais ils laissent constamment de côté les idées essentielles pour insister sur des digressions : « Beaucoup de choses hors du sujet, lisons-nous chez J. ; vous êtes à la fois minutieux et incomplet sur les marquis, faute d'une idée directrice qui vous permette de choisir les détails intéressants et de négliger les autres ; très sec sur les bourgeois. » — « Je ne puis que vous redire, répéterai-je à ce brave A. pour la dixième fois : tout devoir qui dépasse six pages et demie ou sept pages est un mauvais devoir. Celui-ci (dix pages) est encombré d'idées oiseuses ou accessoires, et les idées fécondes elles-mêmes sont *noyées* dans les détails plutôt que *démontrées* par des exemples. Peu de chose, d'ailleurs, sur les marquis... Je ne lis jamais au-delà de la page 7. Qu'on se le dise ! Si, une fois arrivé là, vous constatez que vous avez encore presque tout le sujet à traiter, arrêtez-vous, et reconnaissez votre erreur. Cela

seul vous sera profitable : vous ne recommencerez pas aussi étourdiment la fois suivante. »

Il faut donc, avant tout, voir le sujet, c'est-à-dire :

1° écarter tout ce qui ne s'y rattache pas étroitement ;

2° chercher une formule brève et claire qui le résume en quelques mots.

« Le discours, dit Fénelon, est la proposition développée. La proposition est le discours en abrégé. » Il faut trouver d'abord cette proposition et l'exprimer dès le commencement. Rien ne vous forcera mieux à voir le sujet, le début n'étant que l'expression très nette de l'*idée générale* qui fera l'unité de la dissertation.

Cette idée est comme toutes les idées humaines : elle se présente sous deux aspects. Il n'y a pas de principe, ici-bas, auquel on ne puisse en opposer un autre, pas de proposition de laquelle on ne puisse rapprocher une proposition contraire. « Pour et contre », « oui et non », « blanc et noir ». Protagoras en avait tiré sa méthode ; et vous n'ignorez pas qu'il s'y connaissait. Nous allons la lui emprunter ; nous supposerons qu'il revient faire sur Molière notre conférence :

Mesdames et Messieurs, *déclarerait-il*,

Nous allons démontrer que Molière a peint la société de son temps ;

Mais on pourrait aussi bien soutenir le contraire, et dire qu'il a peint les travers les plus généraux de l'humanité.

Naturellement, l'une des deux thèses est aussi juste que l'autre. Je sacrifierai pourtant la seconde à la première, parce que la Sorbonne m'oblige à exposer la première. Et je dirai :

1re PHRASE : *La thèse rejetée.*

Quoique Molière soit surtout célèbre par ses comédies de caractères, quoique nous trouvions dans ses pièces une peinture générale des travers de l'humanité, il n'en a pas moins tracé un tableau particulier de la société de son temps.

2e PHRASE : *La thèse adoptée.*

C'est pour lui une nécessité, parce qu'un travers trop général ris-

querait d'être un peu abstrait, et qu'une définition si étendue ne convient guère qu'à des maximes, dans le genre de La Rochefoucauld; il faut que les personnages de la comédie, pour donner l'illusion de la vie, soient vraiment des individus, appartiennent à un certain monde, habitent telle ville, exercent tel métier, vivent à telle époque; bref, comme Molière l'a dit lui-même :

3e PHRASE : *Citation* — seule — ou amenée par une dernière idée.

Première manière :

« Lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait *si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle.* » (*Critique de l'École des Femmes,* scène 6.)

Deuxième manière :

... vivent à telle époque. Aussi est-ce tout un monde, toute une société qui revit sous nos yeux dans les pièces de Molière; il nous transporte sans effort plus de deux siècles en arrière; nous sommes à Versailles, à Paris, en 1660, en 1665, dans le salon de l'Œil de Bœuf ou dans un hôtel du Marais; plus vivante encore que l'histoire, la comédie est bien pour nous la « résurrection du passé ».

La première citation est préférable, parce qu'elle est plus courte et plus originale. Malheureusement, et quoique je vous recommande d'apprendre par cœur les passages de ce genre, on n'a pas toujours sous la main des textes aussi précis le jour de l'examen; il faut savoir se contenter d'un trait moins difficile à retenir. Souvent, d'ailleurs, la citation vous est fournie par le sujet lui-même. Certains candidats naïfs la transcrivent dès la première ligne : ils ont tort; vous ne devez jamais commencer par la citation, parce qu'il est nécessaire de définir tout d'abord, dans les deux premières phrases, l'idée générale à laquelle vous la rattachez. A la fin du préambule, elle vous fournit au contraire la clausule désirable.

C'est ainsi qu'on évite les singuliers préambules qui nous ont été proposés. Je n'aurais jamais cru, avant de vous lire, qu'il y eût tant de manières de ne pas poser le sujet!

Représentez-vous Molière, un pinceau à la main, peignant ses contemporains. Fût-il doué des plus grandes dispositions pour la peinture, je suis sûr qu'il ne ferait pas mieux avec le pinceau qu'il n'a fait avec sa plume.

Ainsi débute un de vos camarades de la division D. Naturellement, il ne manque pas ici d'imitateurs parmi ceux qui cherchent, comme M. Jourdain, à ne pas dire simplement les choses comme tout le monde. L'un nous assure, avec son Manuel d'histoire littéraire, que « Molière est un génie de tradition purement française ; que ses ancêtres ne sont ni les Grecs, comme pour Racine, ni les Romains, comme pour Corneille ; que sa règle est surtout dans la manière de concevoir la vie... », etc., etc., pendant deux pages ! L'autre... Mais à quoi bon les énumérer, quand nous en avons un qui les éclipse tous ?

Le soleil s'est levé : retirez-vous, étoiles !

Cela vaut la statue de Memnon et la fleur nommée Héliotrope. Écoutez :

Il y a en poésie, en littérature, une classe d'hommes hors de ligne (*sic*), très peu nombreuse, cinq ou six en tout, peut-être, depuis le commencement, et dont le caractère, l'universalité, l'humanité éternelle est intimement mêlée à la peinture des mœurs et des passions d'une époque. Dans le passé grec, après la grande figure d'Homère qui ouvre glorieusement cette famille, nous ne pouvons guère y rattacher que Ménandre. Sophocle ne peut être déplacé, en effet, de son piédestal purement grec...

De qui est ce piédestal ?

— De Sainte-Beuve, *Préface des œuvres de Molière*, 2 vol., 1840.

— *Optime* pour Sainte-Beuve ! Ce piédestal est imposant. Il me plaît. Telle la trompette marine à M. Jourdain. Je continue :

... de son piédestal purement grec. A Rome, nous ne trouvons que Plaute, peintre profond et divers, directeur de troupe et acteur, comme Shakespeare et comme Molière ; puis il faut nous transporter...

B. — Au déluge !

... aux temps modernes et à la Renaissance pour retrouver les hommes que nous cherchons : Shakespeare, Cervantes, Rabelais et Molière : les voilà tous !

(Hélas, ils sont trop !)

Molière, en particulier, est l'homme du siècle où il a vécu.

Enfin ! Mais cette allusion au sujet n'est qu'un lapsus ; l'auteur du devoir se hâte de retourner aux grandes considérations philosophiques, empruntées d'ailleurs à un autre critique.

Voilà le fruit de longs et consciencieux efforts chez un bon élève ! Je n'insiste pas et pense que tout le monde a compris. — Il suffisait, au contraire, pour bien voir le sujet, le modeste sujet, de laisser de côté tous les accessoires, et de traduire aussi fidèlement que possible, en deux ou trois phrases très simples, la question qui vous est posée.

Que le début soit simple...

et bref ! et nous explique le sujet, tout le sujet, rien que le sujet ! Il n'est pas bien difficile, du reste, d'y parvenir, et plus d'un élève sérieux s'est rapproché du préambule que nous venons de rédiger. Tout le monde n'a pas la vocation exceptionnelle et tenace de Thomas Diafoirus.

II. — Après avoir *vu* le sujet, il faut en *distinguer les différentes parties*, toujours suivant la même méthode, en divisant, redivisant et subdivisant sans cesse... Je ne fais ici qu'emprunter les termes par lesquels Lavoisier définissait l'analyse. Les exemples que nous avons à tirer de Molière sont très nombreux. Divisons-les en *deux groupes* : les moins importants — les plus importants. La matière vous y invite : « la société de son temps, vous dit-elle, et *en particulier* les marquis et les bourgeois. » Donc, dans une première partie, assez rapide, nous montrerons les procédés de Molière d'après des exemples nombreux,

mais vivement énumérés ; dans une seconde partie, plus longue, nous insisterons sur l'analyse approfondie de deux exemples : le portrait de la noblesse et celui de la bourgeoisie.

Première partie : La peinture légère des différentes conditions.

Si beaucoup d'entre vous ont étourdiment négligé la première partie de la matière, plusieurs en ont vu l'importance. Ils ont énuméré des exemples convenables. Mais ils les ont énumérés au hasard, sans les rattacher à une idée générale, définie dans la première ligne et rappelée dans la dernière. B., par exemple, le second, commence ainsi, *ex abrupto* : « Don Juan n'est pas seulement un homme ridicule... » Il nous parle ensuite de Tartufe, d'Harpagon, même de Néron et d'Aman, en passant par Valère, Élise et Cléante... Et il termine par ces mots peu lapidaires : « Cléante gardait sa jeune veuve ». — Je ne vois à aucun moment ce qu'il prétend prouver par cette énumération d'exemples ; ça ne commence pas ; ça ne finit pas ; ça défile !... Rien de mieux, certes, que les exemples : la recherche des exemples précis est pour vous le commencement de la sagesse ; mais il faut qu'ils soient précédés d'une déclaration générale, qu'ils *démontrent* quelque chose, jusqu'au moment où, jugeant la thèse suffisamment expliquée, vous terminerez par l'inévitable C. Q. F. D.

Voici comment il fallait construire ce paragraphe :

Le procédé le plus facile, et que Molière ne dédaigne pas, consiste à emprunter aux différents métiers leur langage, leur vocabulaire, leurs ridicules particuliers. Chacun sait combien l'habitude du métier influe sur le caractère et jusque sur le physique, comme la répétition quotidienne des mêmes gestes, des mêmes paroles, des mêmes actes arrive à nous faire une seconde nature. Les uns, caractères faibles, à l'esprit étroit et au cœur timide, s'identifient tellement avec leur profession, ils sont tellement devenus officiers, professeurs, négociants, caissiers, qu'ils finissent par n'avoir plus d'autre raison de vivre et meurent le lendemain de leur retraite. Les autres, qui savent rester des hommes en dehors de leur fonction, n'en reçoivent pas moins fortement l'empreinte. C'est cette empreinte, à la mode de 1660 ou

de 1670, que Molière a très heureusement saisie. Presque tous ses personnages secondaires, épisodiques, sont bien de cette époque et ne peuvent être que de cette époque, les habitudes du métier se modifiant elles-mêmes avec les institutions et les mœurs. — Il faudrait chercher longtemps pour trouver en Seine-et-Oise des paysans aussi naïfs que ceux de l'Ile-de-France représentés dans *Don Juan*; on ne les rencontre plus guère que dans les caricatures de « Nos bons villageois ». — Ils sont bien aussi du bon vieux temps, les hommes d'affaires comme Harpagon, prêteurs à la petite semaine, les femmes d'affaires comme Frosine, qui tendent la main pour recevoir leurs petits bénéfices. Les nôtres sont d'une autre envergure, et c'est dans d'immenses halls, éclairés par la lumière électrique, avec bureaux luxueux, tapis et dorures, qu'ils nous servent leurs « lézards empaillés ». — J'ose affirmer, pour l'honneur de la corporation des professeurs, que le charlatan se fait plus rare parmi eux, sous la forme trop cynique des maîtres de M. Jourdain. — Les notaires, enrichis, devenus des hommes du monde, réservent plus exclusivement pour la rédaction de leurs actes le style barbare et les manières pédantes dont se plaignait Philaminte. — Qui trouverait aujourd'hui, si ce n'est dans quelque province reculée, ces vieilles servantes aussi insupportables que dévouées, d'autant plus insupportables qu'elles sont plus dévouées, des Dorines, des Martines, des Nicoles? — Le domestique bel esprit, le Mascarille ou le Jodelet, qui allait faire fortune au XVIIIe siècle (l'aristocratie se recrutant alors dans le corps des laquais), est bien d'une époque où la simplicité des mœurs rapprochait parfois les distances créées par les lois; tandis que les mœurs, aujourd'hui, approfondissent les fossés comblés par les institutions. — Que dire, enfin, des médecins, des immortels médecins de Molière, avec leurs chapeaux pointus, leurs grandes robes, leurs seringues, leur rhubarbe, leur jargon semi-latin et les moyens presque enfantins par lesquels ils s'imposaient à l'humanité souffrante? Aujourd'hui, nos médicastres rougiraient de ces procédés barbares : les leurs sont plus perfectionnés; Diafoirus et Purgon seraient pour tout de bon « reniés par leurs confrères ». Ni par la robe, ni par la langue, ni par le nom de leurs remèdes, ni par la simplicité de leur monture, les « princes de la Science » ne rappellent M. Desfonandrès. Nous avons changé tout cela. Le contraste est sensible, comme pour les professeurs, comme pour les servantes, comme pour les gens d'affaires, comme pour tous les métiers que nous dépeint Molière. Par la physionomie, par le langage, par les habits, par les manières superficielles, par tous les détails accessoires qui font qu'un siècle diffère des autres, ces personnages sont bien et uniquement de leur époque.

Seconde partie : L'analyse approfondie de deux exemples : la noblesse et la bourgeoisie.

Malheureusement, ce procédé, le plus facile de tous, qui consiste à décrire les habitudes dues au métier, n'est possible que dans la peinture des personnages épisodiques. — Alors comme aujourd'hui, en effet, les habitudes du métier ne sont pas les seules qui distinguent les diverses classes de la société : la condition est quelque chose de plus général que le métier, et il arrive constamment que deux hommes du même métier soient de condition différente, alors qu'une même condition rapproche des individus de professions diverses. « Qui dira, soupirait alors La Bruyère, le plus ou moins de différence que l'argent met parmi les hommes ? » C'est par la fortune et l'influence sociale que les hommes sont rapprochés ou séparés, beaucoup plus encore que par la profession... D'autant mieux qu'au XVIIe siècle le principal métier consistait à n'en pas avoir, et que la condition était réputée d'autant plus honorable qu'on y vivait sans rien faire, qu'on y vivait « noblement ». Qu'a fait Harpagon, dans sa jeunesse ou dans sa maturité ? Comment Chrysale a-t-il gagné sa fortune ? Quel métier ont-ils exercé ? Aucun, très probablement. Ils ont hérité de leur père, dont le père avait peut-être fait sa fortune par le travail ; mais, quant à eux, ils n'ont jamais eu cette trace de roture ; ils ne comptent dans la société, ils ne sont vraiment bourgeois que parce qu'ils n'ont pas de profession. — Pour les nobles, qui formaient l'autre partie du public de Molière, leur condition était de se donner la peine de naître, et rien de plus. Il faut donc à Molière une réflexion plus profonde pour saisir les ridicules de la noblesse ou de la riche bourgeoisie que pour nous présenter les exploits de M. Loyal ou la seringue de Diafoirus. Aussi nous fait-il pénétrer jusqu'au fond de cette société si différente de la nôtre ; il nous permet de découvrir, d'après la peinture des mœurs, le principe des institutions qui leur avaient donné naissance.

1. La noblesse.

Le vice profond de la noblesse était l'*orgueil*, un orgueil fou, sans limites et sans raisons ; sans raisons actuelles, tout au moins : car il en avait eu dans le passé. — Comme le font remarquer Taine et de Tocqueville, cet orgueil avait été légitime, et utile à la société : l'homme vigoureux et brave autour duquel s'était serré, du Xe au XIe siècle, le troupeau des misérables, le baron qui s'était constitué le gendarme héréditaire de la société refaite par ses mains, trouvait dans

l'orgueil de sa charge la compensation des dangers auxquels il exposait sa vie. De là, chez lui, ce sentiment exalté de l'honneur, cette bravoure à toute épreuve qui restera la dernière qualité de la noblesse, quand elle aura perdu les autres. Don Juan met l'épée à la main pour sauver un inconnu et il est toujours prêt à accepter un duel. — Mais au XVIIe siècle, dans l'oisiveté croissante à laquelle la condamnait une monarchie jalouse, la noblesse ne rendait plus les services qui avaient justifié jadis ses privilèges et soutenu sa fierté. Son orgueil n'est plus, trop souvent, qu'une insolence inexcusable, que le mépris de l'humanité et l'adoration de soi-même : le grand seigneur méchant homme trouve naturel de sacrifier toutes les femmes à son caprice ; l'argent de ses créanciers lui appartient par droit de naissance ; il insulte son père, il brave la colère divine, il se raille de l'humanité, parfois même sans nécessité, par fantaisie, pour le plaisir. — Quand l'orgueil prend la forme atténuée de la vanité mondaine, il est moins odieux, sans doute, et moins nuisible ; mais il devient ridicule. Le noble désir de se distinguer du vulgaire, de rechercher la politesse et de fuir la grossièreté n'est plus, chez les petits marquis, qu'un raffinement puéril dans la tenue, dans la toilette, dans le langage et dans le style.

Sont-ils au théâtre ?...

Ici, vous avez essayé de faire le portrait du marquis. Malheureusement, je trouve le même portrait dans dix copies, emprunté, non à Molière, mais à des manuels d'histoire littéraire. Quand donc vous déciderez-vous à ne lire que les textes originaux, à faire vous-mêmes le travail de classement, d'adaptation qu'on vous demande à l'examen ? Ici, les exemples vous étaient connus ; vous n'aviez qu'à les grouper autour de trois ou quatre idées :

Sont-ils au théâtre ou sur la scène ? Il convient qu'ils y arrivent un peu tard, interrompent ou gênent les acteurs afin de signaler leur entrée. Ils manifestent bruyamment leur approbation ou leur blâme. Il faut, avant tout, qu'un marquis ne passe pas inaperçu.

Sont-ils à la cour, à la ville ?...

Vous décrivez leur costume, leurs dentelles, leurs grands canons, leurs ongles soigneusement entretenus, leurs perruques extravagantes.

Causent-ils dans un salon ?...

Vous rappelez leur suffisance, leur prétention à imposer

leur avis sans le justifier, leur habileté à fuir toute discussion sérieuse, le « tarte à la crème » agaçant par lequel ils répondent d'un air satisfait aux objections les plus fondées.

Écrivent-ils quelques vers ?...

Vous faites allusion au style recherché de leurs sonnets, à leur fatuité d'auteurs qui vous en impose la lecture, à leur insolence d'hommes d'épée qui repoussent la critique littéraire par le défi d'un spadassin.

Et vous concluez, après quatre ou cinq séries d'exemples :

Voilà ce qu'était devenue une classe d'hommes jadis utile, brave encore à l'occasion, mais oisive, et souffrant de son inutilité, sans vouloir renoncer pourtant aux privilèges d'un autre âge. Voilà ce qu'elle était au moment précis où écrivait Molière, ce qu'elle n'était pas encore un siècle plus tôt, ce qu'elle ne sera plus cent ans après, le lendemain de la nuit du 4 Août. Ainsi Molière a saisi et rattaché à leur cause (l'orgueil devenu sans objet) les ridicules et les travers de la noblesse entre 1660 et 1670.

2. **La bourgeoisie.**

Vous voyez dans quel rapport les *exemples* doivent être avec les *idées générales*. Pour la bourgeoisie, ce rapport est plus facile encore à découvrir, parce qu'elle occupe, dans le théâtre de Molière, la place principale ; elle y est en pleine lumière ; le règne de Louis XIV est bien, comme l'a dit avec rage Saint-Simon, « un règne de roture et de vile bourgeoisie ».

Le bourgeois, en 1665, triomphe et jouit de la richesse, de l'influence, du pouvoir. Tandis que le noble parade encore dans les antichambres, le bourgeois est assidu dans les greffes, dans les tribunaux, dans les ministères et dans les conseils du roi. — C'est qu'il a une qualité précieuse, longuement acquise à travers les siècles, celle que lui a donnée son éducation, à l'abri des murailles où il avait gagné, amassé, soustrait ses richesses à l'avidité des nobles. Le noble est brave, mais imprévoyant. Le bourgeois est poltron, mais prudent...

La *prudence*, voilà sa qualité maîtresse. Et voilà aussi

notre idée générale, l'idée à laquelle nous allons rattacher les exemples. Vous rappelez en quelques mots que la prudence bourgeoise est bonne, qu'elle est utile, que Louis XIV avait raison d'estimer l'esprit pratique, l'amour de l'économie, de l'ordre et de la régularité chez Chrysale et chez Orgon.

Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage !

Ce bourgeois est un sage. Il s'est toujours montré tel, même dans les époques troublées ; il a prêté main-forte à l'autorité pendant la Fronde, et l'autorité s'en souvient ; il prospère de plus en plus, sous le prince qu'il a fidèlement servi, à l'abri du gouvernement fort, du gouvernement de ses rêves, qu'il a consolidé...

Mais la prudence ne suffit pas pour faire d'une classe d'hommes un corps véritable, digne de gouverner la nation. Il lui faut d'autres qualités, plus généreuses et plus hautes, une intelligence ouverte, un sentiment éclairé, et tout ce que nous résumons dans le mot de *grandeur d'âme*. Or le bourgeois, pour son malheur — et pour le nôtre — a toujours manqué de grandeur d'âme. Et voilà le second aspect de notre idée générale, le blâme après l'éloge, le défaut grave après l'éminente qualité :

Le bourgeois est d'abord, comme beaucoup d'hommes trop prudents, profondément égoïste. Et son égoïsme prend une forme vilaine et basse, celle qui laisse le moins d'espoir à ceux qui dépendent de lui, celle de la poltronnerie. La peur greffée sur l'amour de ses aises, tel est le mobile principal de Chrysale, d'Orgon ou d'Argan. L'un *a peur* de troubler *son* repos, d'entendre crier et gémir, de dire un « Je le veux », et de mettre à la raison des femmes à moitié folles. L'autre *a peur* de ne pas faire assez sûrement *son* salut, de perdre le guide complaisant qui rassure sa conscience et fait à sa mollesse un chemin de velours. Le troisième *a peur* de mourir ; il éprouve la pire des craintes, la peur qui cause les paniques, qui jette les femmes et les enfants sous les pieds des foules épouvantées, la peur qui ramène l'homme à l'état de brute aveugle. Et l'amour de la paix, l'amour du salut, l'amour de la vie étouffent en eux à tel point tout sentiment humain, que l'un d'eux laisse échapper ce cri du cœur :

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela !

(*Tartufe*, I, 4)

En attendant, ils rendent la vie impossible à leur entourage. Ils perdent, par une prudence extrême, pour les autres et pour eux-mêmes, les bénéfices de la prudence. Ils sont tous comme Harpagon, qui ne jouit pas de sa fortune afin de la conserver. La bourgeoisie souffre déjà, quoiqu'elle ne soit pas encore près d'en périr, des excès de sa principale, de sa plus précieuse qualité. On devine ses tares naissantes, dès le jour où elle devient puissante ; elle reste déformée par un trop long servage.

Vous auriez à écrire une page semblable sur le second défaut de la bourgeoisie, la seconde conséquence de son étroitesse d'esprit. Non seulement elle est égoïste et peureuse, mais elle ne veut pas l'avouer, elle veut paraître ce qu'elle n'est pas, elle est extrêmement *vaniteuse*. Vous récolteriez dans les *Précieuses Ridicules*, dans le *Bourgeois Gentilhomme*, dans les *Femmes Savantes* les exemples favorables ; vous en dégageriez les trois ou quatre caractères de la vanité bourgeoise vers 1665 ; et vous concluriez :

... Elle (cette vanité) est parfaitement naïve ; elle se complaît en elle-même et se satisfait à peu de frais ; elle n'a rien d'insolent ni de dédaigneux. La bourgeoisie cherche (étant encore tout près de ses humbles origines), non pas à éclipser la noblesse, mais à se rapprocher d'une classe qu'elle reconnaît elle-même, sans contestation, supérieure. Sa vanité n'est pas encore celle du parvenu du XVIIIe siècle, de Turcaret, de Figaro, encore moins celle des potentats de la finance et de la politique dont nous essuyons la morgue aujourd'hui. Elle est bien de 1665, du temps où le bourgeois ébloui croyait à peine à son triomphe... Là, comme toujours, Molière a su découvrir, dans l'humanité éternellement semblable à elle-même, les nuances particulières à la société de son temps.

Ce qui nous ramène à la thèse posée dans le préambule. Nous n'avons qu'à la reprendre dans notre conclusion :

Conclusion.

Ainsi le grand écrivain, sans cesser de voir en philosophe et de dire en satirique que « plus ça change », dans le cours des siècles, et plus « c'est toujours la même chose », a su exprimer en poète ces réflexions de moraliste. S'il n'y a, en effet, de science que du général, il n'y a de peinture vivante que du particulier. La vie est essentiellement

mobile et changeante ; ce qui ne change plus est mort ; la vie est dans le changement. Vraie, profonde, philosophique, la comédie de caractères l'était par définition ; mais vivante, mais poétique, elle ne pouvait le devenir qu'en faisant une place suffisante à la peinture des mœurs toujours renouvelées, du métier, de la condition ; et elle nous présente l'homme de tous les temps sous les traits éphémères d'un Josse ou d'un Diafoirus, d'un Mascarille ou d'un Don Juan, d'un Chrysale ou d'un Orgon. Aujourd'hui encore, c'est par leur vérité générale qu'ils nous instruisent ; mais c'est par leur vérité particulière, momentanée, qu'ils nous plaisent. Molière est le seul, peut-être, qui ait à ce point réuni deux qualités très différentes : la sagesse du philosophe, qui voit et fait voir les hommes *sub specie æternitatis*, et l'art plus précieux du poète qui les fait vivre et agir dans la société de son temps.

Un élève. — Vous nous aviez promis, Monsieur, la liste des expressions ridicules tirées de nos copies !

— Vous voulez dire, sans doute, des copies de vos camarades. Car, si je ne me trompe, vous ne m'en avez pas remis.

— J'étais absent, malade...

— Heureuse maladie ! Eh bien ! si vous y consentez, nous serons « malades », nous aussi, ou tout au moins « fatigués » ; et je n'ose ajouter une nouvelle fatigue à celle de notre longue correction. Rien n'est fatigant, en effet, comme une série de critiques négatives ; d'autant plus qu'on a le sentiment qu'il n'est rien de moins utile. Ou vous avez écouté la correction générale, la correction positive, avec zèle, avec cœur, et vous emporterez de notre classe des souvenirs qui vous dirigeront au cours du prochain travail, ou vous ne nous avez prêté qu'une oreille distraite, une âme indifférente, et il est superflu de présenter de mauvais modèles à celui qui n'a pas retenu les bons. Je vous recommanderais bien, par exemple, d'éviter les mots *type*, *accentué*, *conception*, dont vous abusez presque tous, de ne pas me déclarer, notamment, que « les types du temps sont élargis en types humains »...

L. — Le mot est de M. Nisard !

— Tant pis pour Nisard ; et tant pis pour ceux qui le copient, au lieu d'exprimer correctement leur propre pen-

sée. « ... en types humains », disions-nous, ou que Molière, « dans sa conception de la comédie, accentue des travers desquels jaillit la crise ». Je serais soulagé de ne pas voir H. « réaliser le critérium d'un genre » ou « extérioriser son moi ». M. me fait véritablement souffrir lorsqu'il me présente avec M. Jourdain « la ganache bourgeoise dans toute l'ampleur de sa matérialité » ; bref, je déplore l'influence qu'exerce sur vous le langage de plusieurs écoles de critiques, dont la meilleure ne vaut rien. Je n'aime pas davantage les métaphores surannées qui furent à la mode vers 1840 : les « points de vue », les « revers de la médaille », les « horizons », élargis ou non, qui déshonorent vos réflexions sur la société du grand siècle, m'affligent autant que la vue d'une pendule Louis-Philippe sur une cheminée du Grand Trianon. Mais celles-là, du moins, ne sont pas prétentieuses ; elles sont usées, trouées aux coudes ; elles ne sentent pas leur pédant... Quand cesserez-vous donc d'emprunter leur pire jargon à ceux qui ne veulent voir dans les Lettres que ce qui n'est pas littéraire, qui parlent de science là où il ne devrait être question que de goût, et dont les formules ambitieuses m'inspirent une horreur sacrée ? — Il serait plus facile encore de vous lire des cascades de *qui* et de *que*, de prépositions et de conjonctions. Je vous présenterais, au hasard, dans la copie de C., par exemple, des mar*quis qui* ne respectent pas plus les lois de l'harmonie que la chanson des Turcos,

Avec leur chic ex*quis*
Qu'ils doivent *à qui ? à qui ?*
A Bourba*ki !*

Je jetterais toutes pantelantes, devant vos yeux émus, de pauvres phrases difformes, désarticulées, bossues, boiteuses, des monstres..., toutes nos misères, toute la partie tératologique de nos malheureuses études. Mais est-il vraiment bien utile de transformer notre classe en un musée Dupuytren ? Platon recommandait de mettre sous les yeux de la jeunesse de belles formes harmonieuses ; procédé méconnu jadis par certains maîtres, qui faisaient écrire au

tableau les fautes les plus scandaleuses. Je préfère Platon à ces vieux professeurs, et la vue d'une œuvre d'art à la contemplation du pilori. Écoutez les hommes instruits, lisez des ouvrages bien écrits, et surveillez votre langage. Soyez exigeants pour vous-mêmes, refusez-vous les termes vagues et les tournures négligées, et tâchez d'être toujours plus précis, plus clairs, plus corrects. Quand vous éprouverez sincèrement ce besoin de la perfection vous saurez tout. Tant que vous ne l'éprouverez pas, vous ne saurez rien. Et ce ne sont pas les critiques négatives les reproches et les moqueries qui le feront naître dans votre âme.

Je crains donc fort, mon cher E., que votre demande ne soit aussi superflue que peu charitable. Négligez ces futilités, ne vous attachez pas aux critiques puériles, rappelez-vous que La Bruyère a traité la moquerie d' « indigence d'esprit », et pratiquez la Charité. Joignez-y le plus possible la Foi, c'est-à-dire l'ardeur, la passion, l'enthousiasme ! Et bientôt, sans doute, vous pourrez, songeant à l'examen futur qui projette sur nous ses ombres, y ajouter l'Espérance.

CHAPITRE II

LE STYLE DE CORNEILLE

UNE TIRADE DE 22 VERS

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Les exercices que nous avons jusqu'ici pratiqués (sauf l'explication d'une page de Descartes) portent sur des passages étendus, des chapitres entiers, parfois même des livres que nous avons essayé de comprendre en les résumant. Boileau nous l'a rappelé :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

La meilleure manière d'apprendre à écrire est de s'attacher aux idées, et, s'il nous fallait absolument choisir entre deux méthodes différentes, j'aurais encore plus de confiance dans de longues lectures largement comprises que dans l'étude minutieuse de quelques lignes. Heureusement, nul ne nous met dans cette cruelle alternative. Si nos *Instructions* récentes (1) laissent voir une préférence marquée pour le second genre de lecture, elles recommandent également le premier, et elles admettent qu'il est bon de les compléter l'un par l'autre. Elles ajoutent, pourtant, que, seule, la seconde méthode, *la lecture expliquée d'un texte restreint,* vous donne un sentiment juste de l'expression précise. « Choisir et préciser », disent-elles : voilà les deux mots qui contiennent tous les conseils possibles relatifs à l'explication française. Et il est bien certain que cette précision dans le choix implique l'étude d'un texte d'étendue très modérée. Essayons de voir, dans notre série d'études

(1) *Instructions officielles* distribuées en mars 1909. L'enseignement du français (p. 14).

sur le style du XVIIe siècle, ce que pourra nous donner le procédé à la mode. Il y est bien à sa place.

« Choisir un texte intéressant... », continuent les *Instructions*. Le conseil n'est peut-être pas aussi banal qu'il paraît l'être. Si, comme nous l'avons avancé dès notre première classe, il n'y a d'intéressant que les idées générales, notre premier soin sera de ne choisir que des textes qui se rattachent sans peine à une de ces idées. Une idée morale, une idée scientifique, une idée historique, philosophique ou politique, et toujours une idée vivante, qui appartienne au présent et à l'avenir plus qu'au passé, voilà ce que nous devons d'abord chercher dans un auteur.

« Le choisir, disent-elles encore, d'étendue mesurée », et la *mesure* nous est par là même indiquée. Nous prendrons juste autant de lignes qu'il en faut pour démontrer l'idée choisie ; pas une de moins, pas une de plus. Une idée par explication ; une explication par idée... L'expérience nous montrera quel est, suivant les cas, le chiffre convenable. J'incline à croire, avec les inspecteurs généraux, que ce chiffre n'est jamais très élevé.

Aujourd'hui, l'*idée* qui fait l'intérêt de notre explication est une des plus importantes, une des plus vivantes aussi que l'on puisse rencontrer. C'est une idée politique : *le despotisme doit-il être préféré à la liberté ?* Elle a été traitée par Corneille en 22 vers : les vers 499-521 de *Cinna* (scène I de l'acte II). — Vous allez voir que l'auteur n'a pas même besoin d'une page entière pour lui donner toute sa valeur. Il sait, en effet, mieux que personne, choisir l'expression forte et précise ; il dit beaucoup de choses en peu de mots, parce que les mots sont pleins de choses. Essayons de le bien comprendre et de retrouver dans ses mots les belles choses qu'il y a mises.

I. — Plan et caractère du discours.

Vous vous rappelez la situation. Auguste a consulté Maxime et Cinna pour savoir s'il doit ou non abdiquer. Maxime vient de lui conseiller honnêtement l'abdication et

se félicite d'obtenir ainsi, sans violence, le résultat qu'il souhaitait. Cinna, lui aussi, est républicain ; il veut rétablir l'antique liberté ; vous croyez peut-être qu'il va donner le même conseil, l'honnête et simple conseil si bien formulé par Maxime ?... Vous ne connaissez pas le cœur d'un amoureux !

B. — Il veut à tout prix tuer Auguste pour venger Émilie.

— Oui, ce révolutionnaire, avant de servir sa patrie, sert la vengeance d'une femme... C'est un très vilain caractère. Il va donc dire le contraire de ce qu'il pense, et soutenir, pour les besoins de la cause, une thèse qu'il désapprouve. Il va montrer les *avantages du despotisme*, et les *inconvénients de la liberté*. Il va faire un plaidoyer d'avocat. Ce genre de discours est-il rare aujourd'hui ?

— Non, non !

— Assurément ! Il est même dans beaucoup de cas nécessaire. L'avocat désigné d'office, l'avocat qui accepte, par nécessité professionnelle, la défense d'un bandit, manquerait à son premier devoir s'il ne présentait pas les arguments favorables à son client sous un jour avantageux...

B. — En dissimulant avec soin les autres !

— Vous l'avez dit ! Le mensonge par omission est l'*a b c* du métier. Mais, répétons-le, ce procédé, chez un avocat, est nécessaire, honorable ; il lui est imposé, bien souvent, par le tribunal lui-même, puisque la loi ne veut pas qu'un accusé reste sans défenseur. Que diriez-vous, en revanche, d'un révolutionnaire, à qui l'on offrirait d'obtenir sans désordre, sans violence, par le simple jeu des lois, le résultat qu'il souhaitait, et qui, par intérêt personnel, par passion, par vengeance, prononcerait un discours contraire à ses convictions ? Telle est ici la conduite de Cinna. — Montrez-nous son procédé, B.

— Dans les six premiers vers, Cinna commence par *exposer sa thèse*, sa mauvaise thèse : la liberté est inférieure au despotisme :

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;

Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.

Il rappelle ensuite :

1) *les qualités du despotisme* (v. 7-10), sans parler des défauts de ce fâcheux régime :

Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.

2) *les défauts de la démocratie* (v. 11-22), sans souffler mot des bienfaits de la liberté :

Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.

Et la cause est plaidée. Il peut *conclure* audacieusement :

Le pire des États, c'est l'État populaire.

II. — Étude des mots de valeur.

Préambule.

Nature du sophisme.

Il consiste à poser un principe évident, incontestable : « L'amour du pays doit prévaloir ; nous ne voulons que son bien », pour y coudre aussitôt le mensonge, le mensonge par omission. Cinna nous fait passer d'une proposition juste : « Le patriotisme est notre grand devoir », à

une proposition fausse : « Le patriotisme est notre seul devoir. » Quel est le mot de valeur, ici, le mot dans lequel se dissimule la muscade de l'escamoteur ?

D. — Le mot *seulement*.

— C'est ce mot-là qu'un auditeur clairvoyant ne doit pas accepter. Sinon, une fois admises ces trompeuses prémisses, il doit se laisser docilement conduire jusqu'aux conclusions. Ont-elles été parfois admises dans l'histoire ?

A. — Oui, surtout chez les anciens.

— Quelle était la formule romaine ?

A. — *Salus populi suprema lex esto.*

— Encore les Romains disaient-ils *suprema* et non *unica*. Mais dans la pratique la différence est mince. Méfiez-vous de ceux qui l'emploient, même sous cette forme atténuée. Le principe sur lequel repose la société est la *justice* ; et la justice n'a d'autre garantie que la *liberté*. Toute forme du patriotisme qui exige le sacrifice de la liberté n'est que la caricature, la dangereuse caricature de ce noble sentiment ; ceux qui feignent de l'exalter sont, comme Cinna, préoccupés d'autre chose que de l'intérêt général ; ils s'en servent, alors qu'ils déclarent le servir... — Ne voyez-vous pas d'autres mots importants ?

A. — *Imaginaire.*

B. — *Bon.*

— En effet, le raisonnement, amorcé dès le second vers, prend forme aussitôt dans le quatrième et le sixième. — La *liberté*, d'une part, n'est qu'un bien imaginaire. Le premier soin de ceux qui veulent asservir les hommes est de les dégoûter de l'indépendance ; ils tournent les désirs du peuple vers les biens les plus tangibles ; ils le flattent en lui promettant la richesse et le bonheur au rabais, avec le minimum d'efforts, de travail et d'intelligence ; ils arrivent à lui persuader que l'amour de la liberté n'est qu'une mystification, une viande creuse bonne pour les idéologues, et que tout régime est acceptable qui, fût-ce au prix de la servitude, assure la subsistance dans la tranquillité.

A. — *Panem et circenses !*

— L'antiquité nous fournit toujours les mots avec les

exemples !... Quant au *despote*, d'autre part, il est *bon*... forcément.

de B. — Et s'il ne l'est pas ?

S. — Ou s'il cesse de l'être ?

— Il doit l'être et le rester..., ou le sophisme s'écroule ; et il est entendu que nous acceptons le sophisme, pour voir jusqu'où nous entraînera l'impudence du rhéteur... Aussi bien, avec ce mot « bon », nous sommes en pleine plaidoirie. Il contient à l'avance toute la première partie.

Premier argument: Les qualités du despotisme.

Il est certain que, si un prince peut être *bon*, c'est précisément pour les raisons qu'indique Cinna. Pesez la valeur des termes :

Le prince est d'abord un administrateur, dont l'intérêt se confond avec celui de la société qu'il gouverne. Or, l'intérêt public exige que les fonctions ne soient pas données au hasard ou à la faveur. L'*ordre*, c'est-à-dire des règles générales et fixes par lesquelles le gouvernement enchaîne volontairement son propre caprice ; la *raison*, c'est-à-dire un jugement sûr fondé sur l'examen des situations et des capacités, substituée à la fantaisie des préférences personnelles : voilà les conditions essentielles d'une sage administration. Le prince-directeur, intéressé pour une part considérable dans l'heureuse marche des affaires, n'aura pas de plus grand souci que de porter *aux honneurs* les magistrats les plus capables... Quel est le sens du mot *honneurs* ?

S. — Fonctions honorifiques.

H. — Fonctions publiques.

— Ou même *fonction* tout court. Quand on cherche le sens d'un mot, à quoi faut-il d'abord songer ?

La classe. — A son étymologie.

— C'est-à-dire à son origine vraie, à son sens véritablement primitif (ἔτυμος-λόγος).

S. — Surtout quand le mot est venu du latin.

— Ne connaissez-vous pas, en latin, un synonyme de *honos*, plus qu'un synonyme, une forme plus ancienne du même mot ? Nous l'avons vu dans une version.

P. — *Onus*, la charge.

Oui, *honos* et *honus* ont été à l'origine le même mot. *Honos* a signifié la charge, la fonction imposée dans l'intérêt public, avant de désigner l' « honneur » qui en résulte ou « les honneurs » qui en constituent les signes extérieurs. De là vient que Corneille et nous-mêmes nous employons ce mot « les honneurs » dans le sens de fonction aussi bien que dans celui de récompense. — Le mot *dispenser* ne s'explique, également, que par l'étymologie latine. Quelle est-elle ?

M. — *Dis*, de chaque côté...

— ... et *pensum*, pesé — un poids — un poids égal de chaque côté... Une balance exacte ! L'emblème de la justice. Le sens de « dispenser » est donc : « répartir ».

Et aujourd'hui, quel est le sens de « dispenser » ?

B. — Autoriser à ne pas faire une chose...

— Aussi bien, le sens actuel date du lointain moyen âge : il signifiait dans le latin ecclésiastique « accorder une faveur » ; tant la « répartition », en tous temps et sous tous les gouvernements, a de peine à se faire suivant la justice ! — En vain la Renaissance, un instant, rendit à ce mot son beau sens classique. Il l'a de nouveau perdu de nos jours... La justice n'est pas de ce monde ! — Cinna prétend qu'elle est réalisée par les gouvernements despotiques ; il est courageux dans le paradoxe, et son despote est doué de toutes les vertus : le despote est *bon* par définition. — Cet administrateur modèle est donc en même temps un juge comme on n'en trouve pas. L'administrateur prévoyait, il dispensait les fonctions ; le juge *punit* et *récompense*. Sa qualité maîtresse est le *discernement*. Quelle est l'étymologie ?

Tous. — *Dis*, de chaque côté...

— ... et *cernere*, passer au crible, diviser (en grec, κρίνειν) : séparer les uns des autres les détails confus d'une affaire, y voir clair, discerner, par une analyse soigneuse... (Vous touchez ici du doigt l'utilité des études latines, et surtout de la méthode qu'elles nous ont fait contracter.) Il faut reconnaître qu'un despote, ne connaissant pas la séparation des pouvoirs, étant à la fois le pouvoir législatif,

exécutif, judiciaire et militaire, député, ministre, juge et gendarme, a beaucoup d'autorité pour imposer ses condamnations ! C'est le juge indépendant par excellence, puisqu'il ne doit compte de ses actes à personne et qu'il est en place jusqu'à sa mort. Il peut dire triomphalement, comme le sénateur du *Monde où l'on s'ennuie* : « Je suis inamovible ! » — Reste à savoir si cette omnipotence le rend scrupuleux et clairvoyant, capable de discerner aussi bien que d'imposer, et de frapper juste en même temps que de frapper fort.

Cinna l'affirme encore pour une troisième raison. Cet administrateur intelligent, ce juge intègre est aussi un *propriétaire*. Et ceci est ingénieux, rien n'attachant l'homme à une entreprise comme le sentiment de la propriété.

Il dispose de tout en juste possesseur.

Quel est le sens étymologique de *juste* ? Nous l'avons vu. de M. — *Justus*, conforme au droit (*jus*).

— Donc : propriétaire légitime, propriétaire confirmé dans sa possession définitive par les lois, propriétaire dont rien ne peut troubler la sécurité pour l'avenir. Ce mot va nous aider à bien comprendre le vers suivant :

Sans rien précipiter de peur d'un successeur.

Que signifie-t-il ?

V. — Sans aller trop vite, de peur qu'on ne le renverse...

— Patatras ! Voilà le contresens attendu, et assez naturel, d'ailleurs, si l'on ne s'attache pas à la suite des idées. Qu'en pensez-vous, B. ?

B. — Le second vers, n'étant que la suite du premier, signifie : sans aller trop vite, sans se presser, puisqu'il n'est pas harcelé par la crainte de voir son œuvre légalement interrompue avec sa magistrature. Il connaît les longs espoirs... *Patiens quia æternus !*

— Voilà qui est mieux vu.

C. — Mon texte porte une virgule entre *précipiter* et *de peur*.

— Cette virgule est fâcheuse, et nos éditions, plus correctes, se conforment, en la supprimant, à l'édition origi-

ginale. Les variantes des éditions postérieures laissent voir plus clairement encore la pensée de Corneille :

> Avecque jugement punit et récompense,
> Ne précipite rien de peur d'un successeur,
> Et dispose de tout en juste possesseur.
>
> (Éditions de 1643 à 1656.)

Il ne faut pas négliger les secours de l'érudition : la comparaison entre les manuscrits et le texte imprimé ou entre les divers textes successivement imprimés nous permet de voir les progrès de la pensée d'un auteur et nous aide à le bien comprendre. Rappelez-vous d'ailleurs qu'en pareil cas le texte qui fait loi est le dernier revu par l'auteur, c'est-à-dire, pour Corneille, l'édition de 1682. Celui-là, comme les précédents depuis 1656, ne porte pas de virgule...

Ce qui n'empêche pas, naturellement, avec ou sans virgule, le plaidoyer de Cinna de pécher par la base. Voulez-vous nous le montrer, C.? Revenez aux prémisses, à ce postulat du *bon despote*.

C. — Le pouvoir absolu exigerait de l'homme une telle vertu qu'un *bon despote* est bien difficile à rencontrer...

— ... et qu'en fait cet oiseau bleu n'a jamais été visible que pendant de très courtes périodes. Qui voyez-vous?

de M. — Henri IV.

— Oui, pendant dix ans, et dans des circonstances très particulières. Un despote n'est jamais que l'homme d'un moment. Les Romains l'avaient bien compris, qui ne nommaient un dictateur que dans des cas graves, et pour six mois. Il est probable que, si Henri IV avait régné cinquante ans comme Louis XIV ou soixante ans comme Louis XV, il aurait perdu beaucoup de ses qualités. Encore son pouvoir n'était-il pas absolu comme celui de ses successeurs. Certaines craintes étaient pour lui le commencement de la sagesse. Rien n'obscurcit, en effet, le jugement, rien n'altère le sentiment de la justice comme un pouvoir sans limites et sans contrôle. Si Louis XIV avait eu le bonheur de mourir au lendemain de la paix de Nimègue, ou Napoléon après la paix d'Amiens, ils nous apparaîtraient

toujours comme des despotes, mais nous reconnaîtrions qu'ils ont été de *bons* despotes ; ils ont eu (et plus de trois ans) leur *triennium Neronis*... Le vice du système, par malheur, est qu'il ne peut pas durer, et qu'il faut dire toujours : « Mais attendons la fin ! » Lorsqu'un homme est porté trop haut, fût-ce par l'enthousiasme aveugle d'une nation, le vertige le prend, et il tombe... sur la tête des imprudents responsables de sa folie. Quant à la crainte de nuire à leurs héritiers, elle est généralement assez faible chez les despotes. S'ils n'ont pas tous la cynique impertinence de Louis XV, la plupart songent avec lui, dans le secret de leur égoïsme : « Bah ! les choses telles qu'elles sont dureront bien autant que nous ! » (1) Voilà ce que Cinna sait, et ne dit pas. En revanche, il continue à dire ce qu'il ne pense pas. Il attaque directement les principes républicains. Exposez-nous, P., le second argument de Cinna.

Second argument : Les défauts de la démocratie.

P. — Après avoir exagéré les avantages du despotisme, il flétrit rigoureusement les défauts de la démocratie. Nous trouvons d'abord le même genre de sophisme qu'au début de la première partie. Là le tyran était *bon*, toujours, par définition ; ici la démocratie n'est *jamais bonne*, par principe :

> Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte.
> La voix de la raison *jamais* ne se consulte.

Le principe en est détestable, déclare Cinna ; il consiste à éparpiller sur mille têtes et à limiter dans un temps très court la puissance des magistrats, au lieu de la concentrer sur la tête d'un homme jusqu'à sa mort. Elle ne fait que de « petits souverains », le consulat n'étant qu'une royauté affaiblie, exténuée, réduite à l'impuissance. Elle ne les fait « que pour une année »...

La conséquence de cette faiblesse dans le pouvoir est triple :

1° Il n'y a *pas de suite dans les desseins*, chaque magistrat

(1) *Mémoires de Mme du Hausset*, éd. de 1824, p. 94.

se gardant bien de travailler pour son successeur. (Le sens du vers 10 est par là confirmé.)

2° Il n'y a *pas de patriotisme dans les actes*, chaque magistrat n'ayant pas un intérêt assez fort dans les résultats lointains de l'entreprise pour la diriger avec zèle. Il se paie autrement, et plus vite :

> Dans le champ du public largement il moissonne.

3° Il n'y a *pas de contrôle effectif* dans le gouvernement, les coupables étant

> Assurés que chacun leur pardonne aisément,
> Espérant à son tour un pareil traitement.

— Bien résumé. Et... que pensez-vous de cette théorie? Était-elle démentie ou non par les faits?

P. — A la fin de la République, dans la période qui précède immédiatement les guerres civiles, elle pouvait être juste. Elle ne l'est pas si l'on considère l'histoire entière, la longue histoire des progrès de la République...

— Nous trouvons, en effet, toujours la même manière de raisonner. J'insiste parce que nous la reconnaissons aujourd'hui encore chez tous les ennemis de la démocratie. Ils parent des plus belles couleurs le gouvernement de leur rêve, sans avouer qu'il n'a jamais existé dans cette pureté; ils ont beau jeu, ensuite, à ne signaler que les défauts des sociétés modernes, sans dire un mot de leurs vertus. Certes la critique de Cinna est très pénétrante; il est même salutaire pour la démocratie de voir ainsi mettre en lumière les vices dont elle pourrait périr. Mais le sophisme consiste à ne pas signaler les remèdes fournis par la nature, et qui permettent à certaines républiques très connues de faire, dans les deux mondes, une assez bonne figure. Ces remèdes sont :

1° *l'instinct populaire*, qui substitue aux calculs ambitieux d'un gouvernement despotique la prudence un peu lente, mais infiniment plus sûre, des citoyens intéressés (réponse aux vers 17-18);

2° *le patriotisme des bons citoyens*, qui, en fait, se sont

vus, à Rome et ailleurs, préférés aux démagogues pendant de très longues périodes (réponse aux vers 19-20);

3° *le contrôle très effectif* exercé par les assemblées élues, dans les républiques ou les monarchies constitutionnelles assez éclairées pour ne pas courir au suicide par la négligence (réponse aux vers 22-23).

Et telle avait bien été l'histoire de Rome pendant des siècles. Cinna ne le dit pas, et pour cause. Il plaide...

B. — Est-ce qu'à l'époque de Corneille les spectateurs étaient capables de juger ainsi ce passage ? On ne connaissait guère, alors, les caractères vrais de la démocratie.

— Une partie assez importante du public était plus instruite de ces choses que vous ne le pensez. On connaissait assez l'antiquité classique pour en raisonner. La génération de Corneille (né en 1606) avait été sérieusement élevée dans les collèges de l'Université ou de l'Oratoire, et, même chez les Jésuites, dont les maisons étaient les plus florissantes, la lecture des textes anciens se trouvait être une école de politique libérale. Maxime va répondre à Cinna ce que dira cent ans plus tard Montesquieu : la « vertu » (c'est-à-dire le patriotisme) est l'âme des républiques et les préserve des excès inhérents à leur nature, tant qu'elles méritent de vivre. L'amour de la liberté, notamment, a été pendant des siècles l'âme du peuple romain,

> Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
> Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
> Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
> L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois.

De plus, nous sommes en 1640. Le despotisme de Richelieu n'a pas encore comprimé toute révolte généreuse.

> Un froid sombre n'a pas [encor] saisi les âmes. (1)

Il eût dépendu des Français, après sa mort, de faire une révolution analogue à la révolution anglaise. Si la légèreté parisienne et l'indifférence provinciale ont laissé la Fronde tourner en une échauffourée galante, sous le nom d'un jeu

(1) V. Hugo, *Châtiments*, I, 7.

l'enfants, il n'en est pas moins probable que dans le monde parlementaire les hommes sérieux avaient eu de tout autres espérances. Corneille appartenait justement à ce monde instruit et grave. Quelle fonction avait-il occupée, pendant 21 ans ?

Plusieurs. — Avocat général à la Table de marbre.

— C'est-à-dire à la chambre du Parlement de Rouen où se plaidaient les affaires d'eaux et forêts et de navigation. Une gazette du temps prétend que cette charge l' « engageait à fort peu de chose ». Il n'en appartenait pas moins au monde du Palais. Racine, né 30 ans plus tard, n'aura plus rien des idées parlementaires ; Corneille en est pénétré, et l'on retrouve bien chez lui cette forme d'esprit propre aux Parlements, que M. Rocquain a pu appeler « l'esprit révolutionnaire avant la Révolution ».

Il a exposé ces idées, il est vrai, non en homme politique, non pas même en historien, mais en homme de théâtre. La tragédie politique était le genre qui tenait lieu de nos discours et de nos articles : elle remplaçait avantageusement la littérature électorale, et s'il est vrai qu'en effet toute scène est un combat, elle ne convenait pas mal aux discussions de cette nature. Corneille a bien senti ce qu'il y a de dramatique dans cette lutte éternelle entre l'*autorité* et la *liberté* ; il en a tiré les effets qu'un homme de théâtre était en droit d'attendre d'un pareil sujet. Même dans la très courte partie que nous venons de lire en détail, même dans l'ingrat plaidoyer que soutient avec mauvaise foi l'avocat de la mauvaise cause, nous avons pu admirer les qualités cornéliennes : la force du raisonnement, l'ampleur des idées générales, la solidité des exemples et la précision des termes. C'est ainsi qu'on saisit, ne fût-ce que dans quelques vers, les caractères généraux d'un style et d'une pensée. Nous essaierons de perfectionner par la suite ce procédé avec La Fontaine et Racine.

CHAPITRE III

LA MORALE EN ACTION DANS UNE FABLE DE LA FONTAINE

SOMMAIRE

I. — Vous chercherez dans les *Fables* quelques passages relatifs à la *morale* de ces petits récits. Vous en définirez, d'après La Fontaine lui-même, le principal caractère ; vous en donnerez un exemple dans la morale de *la Grenouille et du Rat* (IV, 11).

II. — Vous insisterez, pourtant, davantage sur la *partie dramatique* du récit. Vous montrerez comment le poète fait de cette morale une *morale en action*.

Plan de la fable.

Étude des mots de valeur dans chaque partie.

La grenouille et le rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
    Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais, afin d'en venir au dessein que j'ai pris, 5
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. » 10
    Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,

La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage : 15
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché : 20
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère 25
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée :
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque. 30
Il atteste les dieux : la perfide s'en moque ;
Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen, 35
La grenouille et le lien.
Tout en fut ; tant et si bien
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon, 40
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur. 45

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

I. — La morale.

Quels textes de La Fontaine avez-vous trouvés, où il montre l'importance de la Morale à ses yeux ?

M. — Le début de la fable *le Pâtre et le Lion* (VI, 1) :

> Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
> Le plus simple animal nous y tient lieu de maître...

La Fontaine ajoute qu'il faut non seulement plaire, mais instruire,

> Et conter pour conter lui semble peu d'affaire.

J. — La *Dédicace à Mgr le Dauphin,* où le poète déclare que cette histoire des animaux,

> encore que mensongère,
> Contient des vérités qui servent de leçon.

Là encore, il parle d'instruire ses lecteurs :

> Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

T. — Dans *le Bûcheron et Mercure* (V, 1) :

> Quant au principal but qu'Ésope se propose,
> J'y tombe au moins mal que je puis.

Et il répète toujours :

> ... je plais et j'instruis.

— C'est, en effet, une idée importante aux yeux de La Fontaine. Il se considère comme un moraliste. Il a passé sa vie à juger les hommes, et ses fables nous intéressent par la solidité non moins que par la finesse de ses jugements. Dans *la Grenouille et le Rat,* par exemple, où se trouve la morale ?

A. — Au commencement et à la fin : v. 1-4 et v. 42-45.

— Et d'où vient le charme de sa poésie, lorsqu'il se contente de nous faire de la morale ?

A. — De sa grande simplicité.

— Mieux encore...

A. — De sa grâce.

— Un troisième mot, où l'on trouve de la simplicité, de la grâce, et autre chose encore... Une simplicité doublée de malice, une grâce qui n'ait rien de superficiel, la grâce

d'une poésie aussi solide que brillante, où le bon sens passe avant toute chose, une grâce parfois un peu familière... Vous ne trouvez pas?... Comment appelait-on souvent La Fontaine au XVIIe siècle?

H. — Le bonhomme!

— Justement! « On n'effacera pas le bonhomme », disait Mme de Sévigné. Le mot que nous cherchons est donc :

H. — La bonhomie.

— Montrez-nous, V., dans ce passage, les caractères de la bonhomie. Elle est d'autant plus curieuse ici que le procédé de La Fontaine, moins habilement employé, sentirait quelque peu le pédantisme. Le poète va chercher pour rendre sa pensée, un vieux mot français :

> Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
> Qui souvent s'engeigne soi-même.
> J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
> Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Vous entendez d'ici cette citation faite par Vadius! Heureusement La Fontaine n'est pas Vadius; il sait très bien qu'il fait une chose contraire aux usages du monde, que son mot est trop vieux pour être dit dans un salon, qu'on a toujours mauvaise grâce à entamer, dans ces conditions, un cours de grammaire historique... Mais il le fait si ingénument, il a de si bonnes raisons pour employer ce vieux terme, il s'en excuse d'un ton si naturel!

> J'ai regret!

Pourquoi « j'ai regret », P., et non « je regrette »?

P. — Parce que « j'ai regret » est plus timide, plus modeste, moins affirmatif...

— Oui, c'est un sentiment qu'il exprime, non un jugement :

> J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui!

La jolie confidence! Et comme on voit le « bonhomme », hochant la tête, familièrement, pour excuser par la simplicité de ses manières une érudition de professeur! — D'où vient aussi, malgré cette érudition, l'élégance de son style?

D'où vient que ce renseignement grammatical puisse être donné en vers et que cette morale savante reste une morale de poète ?

D. — A cause de la rime.

— Sans doute. Mais Dorchain vous signale un autre élément de l'harmonie poétique...

D. — Les coupes.

— Je crois, en effet, que l'art est ici dans la distribution des coupes ; grâce à elles, le poète prolonge indéfiniment le mot de valeur, le mot modeste et touchant, le mot « regret ». L'effet est le même que s'il le répétait quatre fois, de son air bonhomme, en baissant le ton à mesure qu'il avance :

J'ai regret —
que ce mot —
soit trop vieux —
aujourd'hui.

De même, dans le vers suivant, nous trouvons trois coupes, trois groupes de mots élégamment distribués, de manière que le mot de valeur, *énergie*, soit, pour ainsi dire, trois fois répété sans monotonie :

Il m'a toujours semblé —
d'une énergie —
extrême !

La Fontaine ne hoche plus la tête. Il la relève, il fait ce geste brusque de l'avant-bras par lequel nous accompagnons une affirmation... énergique. C'est qu'il est plein de son sujet ; il considère ces choses comme prodigieusement intéressantes, et il nous y intéresse par sa grande sincérité. Il y a des grammairiens assommants par leur pédantisme. Mais il y en a de touchants par leur naïveté : La Fontaine est de ceux-là.

Ces vieux mots ne valaient-ils pas, d'ailleurs, la peine d'être rappelés ? *Cuider*, de *cogitare ; engeigner*, de *ingenium*. Toute la malice du moyen âge y est contenue. « Croire » serait un mot banal, et « tromper », un mot brutal ; ces idées, sans correctif, sans restriction, plates et nues, seraient

d'une évidence prosaïque, à peine digne d'être signalées. Mais *cuider! engeigner* surtout! sont déjà presque une peinture. — *Ingenium! engin! engeigner!* Dépenser, pour tromper autrui, des prodiges d'habileté, de malice naturelle et de talent acquis, l'*ingenium* latin complété par l'ingéniosité gauloise, l'art ajouté à la nature! Voilà qui va poétiser les personnages de la fable; voilà qui nous détourne de cette vilaine chose qu'est la tromperie toute nue pour nous amuser des efforts et de l'intelligence déployée par des coquins séduisants. Cartouche et Fra Diavolo n'ont jamais passé pour des gens vulgaires. L'artiste nous fait oublier le gredin! *Ingenium,* engeigner! Oui vraiment, nous sommes conquis, nous répétons à notre tour :

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui!
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

La fin de la fable est bien jolie aussi. Mais nous avons mieux à voir encore dans la fable elle-même.

II. — La comédie.

Si charmante, en effet, que soit chez La Fontaine l'expression directe de ses jugements, je préfère les passages où il cesse de se mettre en scène, où le *poète lyrique* s'efface pour laisser parler le *poète dramatique*, et où il ne s'exprime plus que par la bouche de ses personnages. Dans les textes mêmes que vous nous avez cités, vous trouvez cette seconde manière aussi bien définie que l'autre. Cherchez donc, T., à la fin de la fable *le Bûcheron et Mercure* (V, 1), quel est le mot qu'il faut remarquer.

— Une ample comédie à cent actes divers!

— Voilà le mot révélateur! Voilà l'idée importante! La morale, certes, reste toujours et partout le sujet de la fable, mais à condition de devenir de la *morale en action*. L'action, en effet, le drame, est autrement instructif que le sermon :

Une morale nue apporte de l'ennui.
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(*Le Pâtre et le Lion,* VI, 1.)

Appliquons à l'étude du conte la méthode employée déjà dans nos études sur les auteurs dramatiques. « Toute scène, avons-nous dit, est un combat », toute scène est une crise, lentement préparée, vigoureusement nouée, rapidement dénouée... Comment divisez-vous la fable de *la Grenouille et du Rat*, B. ?

— En trois parties :

1° du vers 5 au vers 19 (*aquatique*) : la préparation de la crise ;

2° du vers 20 au vers 32 (*elle tire*) : le combat ;

3° du vers 32 au vers 41 (*chair et poisson*) : le dénouement.

— Je préférerais, suivant nos habitudes, deux grandes parties, de manière que la seconde partie fût subdivisée en deux autres :

I. — *La préparation de la crise,*
jusqu'au vers 24, et non 19 (*en fit l'affaire*) ;

II. — *La crise elle-même :*
1. *Le combat ;*
2. *Le dénouement.*

Première partie : La préparation de la crise.

Je vous disais hier qu'il était indispensable, pour bien choisir les exemples dans un paragraphe, d'être guidé par une *idée directrice*. L'art est un choix, nous l'avons souvent remarqué, et il faut avoir un motif pour choisir un trait plutôt qu'un autre... Dans quelle *intention* La Fontaine va-t-il nous tracer le portrait du rat et de la grenouille ?

B. — Dans une intention d'auteur dramatique.

— D'accord. Mais en quoi consiste l'habileté d'un auteur dramatique dans les premiers actes, ceux où il nous fait connaître les forces en présence ?

B. — Il doit nous laisser plus ou moins prévoir le résultat du combat. Il faut, si nous avons bien suivi les phases préparatoires, que nous soyons à peu près fixés au 3e acte sur les chances respectives des deux adversaires ; tout ce qui nous renseignera sur ces chances sera de l'ex

cellent théâtre ; tout ce qui ne nous apprendra rien sera inutile ou nuisible...

— Veuillez appliquer ce principe à l'étude des deux portraits. Non, pas vous, un autre. Dites-nous, H., ce que La Fontaine doit nous montrer dans le rat. Quel rôle joue le rat dans le drame ?

H. — Le rôle sacrifié, le rôle de victime.

— Bon. Qu'est-ce qui, dans le monde, caractérise ce genre d'hommes, ceux qui paraissent nés exprès pour devenir des victimes, pour être bernés par les uns, écrasés par les autres, ceux qu'on appelle au lycée des « têtes de Turcs », et dans la vie des « moutons » ?

H. — Ils sont faibles...

— Il y a bien des manières d'être faibles... Le rat en a plusieurs. Quelles sont ses faiblesses ? Il y en a d'abord qui sautent aux yeux...

H. — Il est bon à manger.

— Comment La Fontaine nous dit-il cela ? Ou plutôt il ne le dit pas : il le... ? Rappelez-vous le mot de Madame de Sévigné...

Un autre élève. — « Cela est *peint*, ma fille ! »

— Parfaitement, il le peint. Autant de traits, autant d'images matérielles, concrètes, et qui frappent la vue :

Un rat *plein d'embonpoint, gras* et *des mieux nourris.*

Pourquoi trois images ? Une seule ne suffirait-elle pas ? N'y a-t-il pas là des homonymes ?

[Ici les réponses de la classe restent confuses et superficielles ; on cherche à définir l'embonpoint, à le distinguer de la graisse ; on n'aperçoit pas l'idée juste, la raison profonde pour laquelle, instinctivement, La Fontaine a accumulé ses épithètes...]

Réfléchissez. La Fontaine veut nous faire connaître l'*individu* ; il procède naturellement : il va du dehors au dedans, des apparences à la réalité, des effets à la cause... Expliquer, c'est rattacher les faits aux causes... Il nous montre :

1° *la surface : l'embonpoint.*

Mais il y a des gens « un peu gros » qui sont des hom-

mes vigoureux et énergiques ; « ce n'est pas de la chair, c'est du marbre ! » crie le lutteur de foire en étalant son torse et ses biceps... Le mot *embonpoint* a besoin d'être complété, pour que nous lui donnions tout son sens, son vrai sens.

2° *la cause de l'embonpoint : la graisse.*

Et La Fontaine nous l'explique, en bon physiologiste. Hélas ! ce n'est pas du marbre ; ce n'est pas même de la chair ; c'est de la graisse, de la graisse inutile et lourde, qui tend cette peau luisante... Elle n'est pas, comme le muscle, le résultat de l'exercice ; elle n'est que le témoignage d'une vie molle et médiocre... Aussi bien, le corps est l'image de l'âme... S'il est si gras, c'est qu'il ne vit que pour entretenir sa graisse ; le but de son existence est...

3° *la bonne nourriture !*

Il est « des mieux nourris » ! Soyez rassurés sur son sort ! Cette masse enfouie dans la matière ne connaît pas les grandes passions, les passions qui consument le corps, amaigrissent le visage et enflamment les yeux ! Ce n'est pas un ardent, un fanatique ; ce n'est même pas un dévot...

Et passant, par un nouveau progrès dans l'analyse, de la cause physique à la cause morale, il nous indique les deux caractères essentiels que nous laisse deviner sa physionomie d'homme trop gras : l'insouciance et la niaiserie. Il n'a aucun idéal, aucun souci spirituel,

Il est baissé sans cesse aux soins matériels !

Il ne sait que digérer tranquillement après un bon dîner :

Sur les bords d'un marais égayer ses esprits !

N'allez pas prendre « les esprits » pour « l'esprit » ! Ce serait un grossier contresens. Ces « esprits » sont les seuls que puisse avoir un sot : ce sont des « esprits animaux », tels que les avait définis Descartes, « corps légers et subtils qui montent du cœur au cerveau, se rendent par là des

nerfs dans les muscles, et donnent le mouvement à tous les membres » (*Discours de la Méthode,* 5). — Comme ce calembour, plus ou moins involontaire, achève de nous éclairer sur le genre d'esprit du rat ! Et comme le poète a bien su nous montrer dans ce gros être mou, sans défense, une victime désignée pour la grenouille qui s'approche !

La grenouille est toute différente ! Elle représente l'homme actif, déluré, sans scrupules, le brasseur d'affaires, bonnes ou mauvaises, plutôt mauvaises que bonnes, prêt à user de tous les moyens, et, pour commencer, de la réclame, éhontée, sans scrupule, presque celle que nous connaissons aujourd'hui... C'est si bien un homme d'affaires que c'est à peine une grenouille : le fabuliste ne l'ignore pas ; mais il sait aussi que nous le comprenons à demi-mot, que cela n'a aucune importance...

Elle lui dit *en sa langue* !

Quelle peut bien être la langue commune entre une grenouille et un rat ? Quel *esperanto* peut bien être également compris de deux espèces si différentes ? La Fontaine, qui pense au drame humain, n'en a cure, et nous non plus. Sarcey avait coutume de dire qu'au théâtre les invraisemblances dans la donnée importent peu, pourvu qu'une fois les choses admises, l'*action* elle-même soit vraisemblable. Et il ajoutait : « Ça, c'est du théâtre. » Eh bien ! ici, c'est absolument du théâtre ! Comment une grenouille peut-elle parler à un rat ? Comment peut-elle avoir un seul instant la pensée de manger le rat ? Peu importe... Nous avons admis le postulat... Le reste est vrai, cela nous suffit.

Venez me voir chez moi ; je vous *ferai festin* !

Elle a jugé son homme du premier coup. A un goinfre on n'offre pas un souper fin chez feu Marguery ; on lui sert des masses de plats, de gros plats fortement assaisonnés, et arrosés au hasard des vins les plus capiteux... On lui offre un Balthazar !

Et non seulement ce rat est un homme, mais une cer-

taine espèce d'homme, celle où l'on trouvait le mieux, sous l'ancien régime (soyons polis pour nos contemporains !), les hommes devenus gras pour péché de paresse et de gourmandise : les bourgeois qui, pour éviter le travail et les soucis, avaient acheté des « offices » et coulaient une bonne petite vie tranquille dans les dignités municipales ou judiciaires d'alors. *Messire* rat ! Il est messire ; il porte le titre que ses pareils, ne pouvant se hausser jusqu'au « Monseigneur », ont fini par dérober à la noblesse, « qui est descendu peu à peu de la haute robe à la petite robe, et va bientôt passer de la petite robe à la seringue ou à la lancette ». (V. La Bruyère, *Caractères*, ch. vi et vii.) Un pareil homme, naïf, inexpérimenté, est la proie désignée des brasseurs d'affaires. Il est le point de mire de tous ceux qui en veulent aux bourses mal défendues. La grenouille se présente à lui sous les espèces trompeuses d'un entrepreneur de voyages. Dieu me garde de médire de nos excellentes compagnies qui nous tentent si légitimement par de si jolies affiches !... Malheureusement, « les meilleures choses sont sujettes à être imitées par de vilains singes ». Toute entreprise a ses Tartufes ! Et tout le monde n'a pas la loyauté de nos compagnies de chemins de fer !

Je disais ces choses légères, et d'autres analogues, il y a deux ans, devant un inspecteur général qui nous avait rendu visite précisément le jour où nous lisions cette fable. A cet endroit, il nous arrêta : « Vous êtes bien sévères, nous dit-il en riant. Vos observations sont très justes dans leur dureté ; mais permettez-moi de plaider les circonstances atténuantes en faveur de votre agent de publicité. Vous faites allusion aux affiches du P. L. M.... Elles sont souvent charmantes, presque poétiques, avec leurs visions de minarets et de coupoles blanches dans un ciel d'azur, destinées à nous faire prendre en horreur la boue de nos hivers pluvieux... Eh bien ! la grenouille est comme les artistes qui colorient ces images. Elle connaît son métier. Elle met dans son boniment ce qu'il faut d'azur (pas trop, un peu), de l'azur de chromo, mais de l'azur tout de

même, juste ce qu'il faut d'azur pour secouer l'indiff[illegible] d'un bourgeois prosaïque. Il y a de tout dans la cerv[illegible] d'un sot, même de l'esprit, même de l'imagination, même... et, se tournant vers la classe : « Allons, qui dira le mot ? La Fontaine est un homme d'esprit, mais aussi, mais surtout, il est... quoi ? »

Un élève. — Un poète !

— Eh oui, un poète ! Et si les personnages eux-mêmes sont un peu terre à terre, nous les voyons agir, du moins, dans un décor poétique. Le marais, l'étang, vers midi, à l'heure où les animaux repus sommeillent, où l'on n'entend pas d'autre bruit que le bourdonnement des moustiques... Les plaisirs que promet la grenouille sont précisément de ces plaisirs simples que l'on trouve au bord de l'étang : le bain délicieux dans l'eau tiède, au milieu des roseaux et des nénuphars, les curiosités naturelles, « les raretés à voir le long du marécage », la beauté de ces lieux champêtres... Le joli décor ! Le gracieux intermède ! Le poète dramatique, sans doute, a fait parler les personnages ; mais le poète lyrique a peint le décor, dont les teintes, après deux cent cinquante ans, n'ont rien perdu de leur fraîcheur. — Et maintenant, vous pouvez revenir au drame. Il approche. Le moment arrive où nous n'aurons plus le loisir de nous attarder au décor. »

Ainsi intervint l'aimable inspecteur. Vous avez pu remarquer qu'il y a, dans une classe de ce genre, deux ou trois instants favorables où notre hôte peut intervenir sans se substituer à nous, de manière cependant à nous encourager et à nous remettre au besoin dans la voie. Ces minutes sont assez rares : il faut savoir les saisir; mais quand l'inspecteur sait les saisir, la classe en est illuminée. Ici, on avait signalé à propos un côté important du commentaire, que nous allions négliger... Puis, discrètement, l'on me rendit la direction pour ne plus prononcer que des mots isolés... Mais la glace était complètement rompue, et nous continuâmes avec plus de confiance.

— Un mot encore avant d'aborder le drame. Résu-

mons les sentiments que tâche d'éveiller dans le cœur du pauvre rat notre agent de publicité. Quels sont-ils ?

— La curiosité. (1)

— Oui; la curiosité n'est pas le privilège des hommes intelligents. Il n'y a qu'une différence entre eux et... les rats. Les gens d'esprit sont curieux des choses dignes d'être retenues, tandis que les autres s'attachent à des puérilités vulgaires : ils s'intéressent de préférence à ce qui n'est pas intéressant. Aussi la grenouille a-t-elle soin, par précaution, d'invoquer des arguments plus solides. Elle fait appel à un second sentiment, un mauvais sentiment, bien entendu. Lequel ?

— La vanité.

— Justement! Il est très agréable de voir les choses. Pourtant, beaucoup de gens ne vont les voir que pour dire qu'ils les ont vues, pour les raconter, pour se lancer, en famille ou ailleurs, dans des considérations artistiques (la beauté de ces lieux), morales (les mœurs des habitants), et surtout, ah ! surtout... Quel est le sujet, le plus difficile de tous, celui qui exige des gens sérieux une grande expérience des choses et des hommes, du jugement, de la prudence, une modération extrême... et que le premier venu se flatte de connaître parfaitement d'après son journal à un sou ?

Toute la classe. — La politique !

— Vous l'avez dit !

Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique !

Remarquez bien, du reste, qu'il s'agit de la chose publique *aquatique*. Ce ne peut être la chose publique de Versailles, de Paris ou de Carpentras. Non, le poète est trop innocent, trop discret pour faire ici la moindre allusion à nos affaires... Et il arrive bien vite, pour ne pas se compromettre, à la péroraison.

(1) Lorsque nous n'indiquons pas d'initiale, plusieurs élèves ont répondu à la fois.

Deuxième partie : La crise.

1. Le combat.

Passons (car on ne peut pas tout dire, et une fable de La Fontaine est un monde en raccourci) à la *crise* elle-même, après avoir remarqué un dernier trait de la vanité du rat. « Il lui faut seulement un peu d'aide ! » — Quand vous irez en canot sur une rivière, méfiez-vous de ces prétendus nageurs auxquels « il ne faut qu'un peu d'aide ». Rien n'est plus dangereux... Ici, le rat, du moins, est la seule victime de sa vanité. Le voilà à l'eau :

Dans le marais entrés...

La Fontaine est même si pressé de l'y jeter qu'il emploie une tournure elliptique ; elle serait incorrecte en prose, et vous reconnaissez là une des fautes qui vous sont familières : le participe ne doit jamais être ainsi placé en tête de la phrase s'il ne se rapporte pas au sujet (le sujet, ici, est « commère »). Mais le moyen de songer à la grammaire et de se refuser en français un ablatif absolu, lorsque l'on désire tant connaître la suite de l'histoire ? Le poète a tous les droits, parce qu'il est digne de les avoir. Mais vous, vous ne les avez pas ! Gardez-vous d'imiter ici l'inimitable. Soyez corrects, puisque vous n'êtes pas poètes !

Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée :
C'était, à son avis, un excellent morceau.

Le combat est engagé. Nous sommes en pleine crise. Quand un homme est attaqué, même à l'improviste, qu'est-ce qui se passe ?

— Il crie...

— Oui, souvent... Pas toujours... Mais souvent. Cela dépend des circonstances, et des armes. Ici les armes ne sont pas de celles qui vous foudroient du premier coup ;

la grenouille a besoin de faire un effort, un effort prolongé ; de plus, comme elle est sûre de réussir, elle peut se donner le luxe de ne pas trop se presser, d'entendre crier sa victime, de jouir de son désespoir... Elle est cruelle, comme le chat qui joue avec la souris, en artiste, en dilettante. Elle l'est aussi en bête de proie, avide de sang, en faucon qui se repaît de la viande encore toute chaude (*gorge chaude*), en chien de meute qui happe la chair pantelante, étalée sur le cuir écorché du cerf (*curée, cuirée*)... C'est une vilaine bête !

Donc le rat crie. Et qu'est-ce qu'il crie ? Des choses très belles, très touchantes et au fond très justes, celles que crient tous les vaincus. Il invoque « le droit des gens ». Quel est le sens de « gens » ?

— Les hommes.

— Non. Quel est le sens du mot latin *gens*, au pluriel *gentes* ?

— Nations.

— Il invoque donc le droit international ; il fait appel au tribunal de La Haye ! Les Boërs, également, y ont fait appel, et bien d'autres. Il invoque aussi (que n'invoquerait-il pas ?) ce qu'il y a de plus essentiel dans le *droit civil*, le respect de la parole donnée, du serment, de la « foi jurée » ! Et tout cela tient en un vers ! Quel vers ! Nous parlions tout à l'heure des coupes ; ce vers, si vous savez le lire, et vous arrêter suffisamment après *gens*, après *foi jurée*, si vous vous laissez le temps de voir les images que ces grands mots nous suggèrent, prend la proportion d'un discours ! Que de choses on peut dire en dix mots, quand les mots sont pleins de choses !

Et pendant ce temps, le vainqueur, que fait-il, que dit-il ? Il se réjouit, et il plaisante ! Oui, il plaisante. Il y a pour les vaincus une chose plus triste encore que les malheurs qui les accablent : c'est de voir la joie insultante du vainqueur, l'ivresse avec laquelle il fait de sa victime « gorge chaude et curée », le dédain avec lequel il traite déjà comme une chose morte cette chair encore palpitante ; elle n'est plus pour lui qu'un « excellent morceau »,

un « morceau de roi », dit l'histoire. Notre pays a su plusieurs fois ce qu'il en coûte d'être un « excellent morceau » ; tâchons de ne plus le savoir !

Pourtant, le combat ne saurait être bien long : le rat s'épuise vite, et de plus en plus. Les phases de la lutte sont plus brèves :

Il atteste les dieux : la perfide s'en moque...

plus brèves encore :

Il résiste : elle tire.

Le lien va casser ou le rat va sombrer ; la crise est au point décisif... Nous touchons au terme. Que va-t-il arriver ?

2. Le dénouement.

Il arrive... ce qui ne se passe que bien rarement dans la vie : il arrive... le châtiment. Un milan, faisant l'office de *deus ex machina,* fond sur les deux adversaires et les enlève... Le poète lyrique, si discret pendant la crise où nous devions l'oublier, montre ici timidement la tête : il prend parti, il a pitié du « pauvret », et il savoure un instant le plaisir de la vengeance. — Triste plaisir ! Justice boiteuse ! Car l'innocent est puni avec le coupable. Mais La Fontaine connaît trop la nature pour exiger d'elle une justice exacte, une justice distributive ; il sait, pour l'avoir beaucoup observée, que la justice de la nature est extrêmement sommaire, à un point déconcertant : elle punit les grands-pères sur leurs petits-fils, et ne montre que par hasard le discernement d'un Minos. La Bible avait dit cela depuis longtemps. Mais La Fontaine lisait peu la Bible (sauf Baruch !), et c'est l'observation quotidienne des choses qui lui avait appris que la justice parfaite n'est pas de ce monde. Après tout, à quoi servirait de s'en chagriner ? Les choses sont ainsi. Prenons-en notre parti ; contentons-nous de rire en voyant la grenouille punie ; et consolons-nous du reste pour la beauté du fait... Et puis, il faut prendre tout au sérieux, rien au tragique ; nous avons peut-être employé un mot bien grave en parlant de *drame*, à propos de ce petit « conte » ; c'est la faute de

Taine, dont nous subissons l'influence. La Fontaine avait dit, lui, *comédie... ample* comédie, il est vrai; mais, s'il avait eu à ne parler que d'une fable, et non de son œuvre entière, il aurait dit, soyez-en sûrs, non pas *ample*, mais *petite*, mais *délicate* comédie, *fabella* et non *fabula!* Il ne faut pas s'intéresser à ses personnages plus qu'il ne le fait lui-même : « le pauvret », soupire-t-il, et il passe... Avant tout, ne nous laissons pas attendrir; les pleurs sont disgracieux, l'émotion trop forte manque d'élégance ; et le conte, même dramatique, doit rester gracieux, élégant, aimable... Fi des grands mots ! des mots sévères ! La grenouille est pour lui une « commère », une rusée « galande ». Contentons-nous de lui donner un instant son vrai nom : « perfide » ; mais reprenons bien vite la sérénité du sage et l'ironie du satirique. On a reproché au poète cette indifférence ; on a parlé de dureté, de sécheresse... C'est bien sévère et bien injuste. Nous avons entendu son mot parti du cœur : « le pauvret ! » Ce mot de pitié était la revanche du moraliste. Mais il est poète, il est peintre ; sa morale est toute en action ; il doit disparaître de son œuvre pour laisser parler la nature, et la nature n'est pas tendre... Sachons-lui plutôt gré de ne pas s'attarder sur la tristesse des choses et la dureté des hommes; oublions, au bord de l'étang, devant la nappe d'eau si calme que teint en rose le couchant, qu'elle fut plissée tout à l'heure par suite d'un de ces mille drames que cache à tout moment le délicieux décor; et sourions, malgré tout, avec le poète qui sut répandre sur toutes choses, même sur les tristesses de la vie, même sur la sottise du rat, sur la méchanceté de la grenouille, sur la cruauté de la nature, le charme de cette chose unique et que je vous souhaite en terminant... la grâce!

Le 21 octobre 1910, la Sorbonne a proposé le sujet suivant:

Résumer une fable de La Fontaine (à votre choix), et montrer quel est dans ce récit l'art du poète et du conteur, la valeur du moraliste.

CHAPITRE IV

PLAN D'UNE COMPARAISON ENTRE DEUX TEXTES

SUJET DE COMMENTAIRE ÉCRIT PROPOSÉ PAR LA FACULTÉ DE LILLE

LA MORT ET LE BÛCHERON.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur, 5
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts, 10
Le créancier et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider 15
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

LA FONTAINE, I, 16.

Étudier cette fable, en la comparant au sec et prosaïque apologue de Boileau que voici :

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.

Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau, 5
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vient à la fin : « Que veux-tu ? cria-t-elle...
— Qui, moi ? dit-il alors, prompt à se corriger,
Que tu m'aides à me charger. »

(*Poésies diverses*, pièce 28.)

MÉTHODE DE RECHERCHE ET DE COMPOSITION

1er travail : Recherche de l'idée générale.

Ce commentaire étant une véritable dissertation, vous devez d'abord trouver l'idée générale, la thèse à démontrer. « Etudier la fable de La Fontaine », vous dit-on. On vous demande donc une *définition de l'art* dans La Fontaine... En quoi consiste surtout l'*art* du fabuliste ?

Comment La Fontaine l'a-t-il compris ?

Comment Boileau l'a-t-il involontairement parodié ?

Telle est la question à résoudre, en s'appuyant sur une double série d'arguments, en montrant :

ce qu'il fallait faire
et ce qu'il ne fallait pas faire.

Il faut surtout *savoir choisir* les détails intéressants, et *rejeter* les autres. L'art est un choix : nous l'avons dit plus d'une fois. Il faut choisir d'abord les détails *dramatiques*, ceux qui nous permettront de prévoir la crise finale, et d'y arriver sans hâte mais sans lenteur. Il faut choisir aussi des détails *plastiques*, ceux qui évoqueront à nos yeux la figure des personnages, ceux qui les feront vivre, agir et parler... C'est le souci de La Fontaine. Ce n'est pas celui de Boileau.

Nous avons ici tous les éléments de notre division. Passons au second travail, au travail de composition.

2e travail : Recherche des grandes divisions et rédaction du préambule.

La forme la plus simple de la comparaison consiste à

considérer d'abord un texte, ensuite l'autre, d'après la même méthode, de manière que les deux développements soient symétriques. Par exemple :

I. — *La fable de La Fontaine :*

1. L'exposition du drame.
2. L'analyse du sentiment et la préparation de la crise.
3. La crise.

II. — *L'apologue de Boileau :*

1. }
2. } Mêmes formules.
3. }

Ce plan offrirait l'avantage d'être d'une grande simplicité. Mais il manquerait de variété et aurait l'inconvénient de mettre la critique en second lieu. Nous disposerons plutôt les six paragraphes dans l'ordre suivant :

I. — *L'exposition du drame :*

1) dans La Fontaine ;
2) dans Boileau.

II. — *La préparation du drame :*

1) dans Boileau ;
2) dans La Fontaine.

III. — *La crise finale :*

Dans La Fontaine et dans Boileau — vers par vers (il n'y en a que quatre !).

Le moment est venu de rédiger notre préambule. Profitons vite de l'instant où nous apercevons l'ensemble du sujet, pour formuler l'*idée générale* qui fournira le début et la conclusion.

Préambule.

1re phrase (un procédé banal) :

Rien ne montre mieux le talent de La Fontaine que la comparaison,

si souvent répétée, entre ses vivants chefs-d'œuvre et les sèches matières d'Ésope.

2e série de phrases (un procédé moins banal) :

Boileau, pourtant, a pris soin de nous fournir un point de comparaison plus curieux encore. Si la naïveté d'Ésope est instructive, la maladresse de Despréaux l'est peut-être davantage ; la gaucherie de son imitation, qu'il s'attaque à la fable de *l'Huître et des Plaideurs*, ou à celle de *la Mort et du Bûcheron*, nous fait apprécier à merveille l'art délicat de La Fontaine.

Dernières phrases (la différence essentielle entre les deux poètes) :

Tandis que La Fontaine excelle à noter les détails utiles, les détails dramatiques, les détails pittoresques, en négligeant les autres, Boileau s'attache à noter ce qui n'est pas intéressant pour négliger l'essentiel. Autant l'un pratique l'art de composer et de choisir, autant l'autre, qui pourtant était loin de l'ignorer, semble l'avoir oublié dans sa malheureuse tentative. Nous allons voir cette différence dans l'examen comparé des deux récits.

3e travail : Recherche des arguments, dans chacun des six paragraphes.

I. — *L'exposition et le portrait du principal personnage.*

1. L'image dans La Fontaine et le choix des épithètes (v. 1-4).

A. — *Ce qu'on aperçoit* de l'homme, dans le sentier :

— un fagot qui marche — « tout couvert de ramée » ;

— d'autant plus qu'il s'agit d'un vieillard « courbé ».

(V. un tableau connu d'Émile Adan.)

B. — *Ce qu'on entend :*

— le gémissement de l'homme ;

— le bruit de ses pas.

C. — *Ce qu'on devine :*

le logis de l'infortuné bûcheron ;

— petitesse et délabrement de cette demeure : « chaumine » ;

— sa couleur : « enfumée ».

2. **L'absence d'images dans Boileau et le triomphe de l'abstraction** (v. 1-3).

— Le *fagot* (image juste) devient le *bois* (terme faux, qui s'appliquerait tout au plus à une pile de bûches, sur le dos d'un Auvergnat).

— Le *poids des ans* (concret) devient la *vieillesse* (abstrait).

— Le *gémissement* (image touchante) devient le *halètement* (image disgracieuse, uniquement physique, et plus désagréable qu'émouvante).

— La *chaumine* est remplacée par la *peine* et la *détresse*. Au lieu d'un tableau, deux termes vagues.

Boileau n'ajoute qu'une image, plus malheureuse encore que le halètement. Il nous apprend que cet homme a *le corps tout en eau*... Passons vite !

II. — ***La préparation, ou l'analyse des sentiments.***

1. *Boileau* (v. 4-5).

Il résume tout en deux vers.

Les deux idées si importantes, la *fatigue* et la *souffrance*, sont indiquées par deux expressions sèches : « las de souffrir » — et « jetant là son fardeau », alors qu'il faudrait les analyser en détail, rappeler les souffrances du malheureux, souffrances physiques, souffrances morales, qui nous prépareraient à comprendre le dénouement.

Encore le second vers n'est-il qu'une longue cheville ; insignifiant et lourd, il ne sert qu'à préparer une rime médiocre à « fardeau » :

Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau !

2. *La Fontaine.*

Délicatesse et précision de l'analyse :
— la souffrance physique :
l'effort — la douleur — la lassitude.
— la souffrance morale ; un regard sur sa triste existence :
la pauvreté — la misère.
Différence entre la pauvreté et la misère.
Causes de la misère pour le paysan de l'Ancien Régime.

Ici intervient un nouvel artifice : un changement dans le rythme. A l'énumération lente succède l'énumération rapide, à la réflexion l'obsession :

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée...

jusqu'à ce qu'un grand vers aux coupes très peu sensibles achève comme un long soupir cette plainte du misérable :

Lui font d'un malheureux la peinture achevée !

Achevée, en effet ! Il n'y manque rien. Chez Boileau, elle n'était même pas ébauchée.

III. — *Le dénouement, ou la rencontre entre le Bûcheron et la Mort.*

Le dénouement est de même longueur chez les deux poètes. Mais là s'arrête la ressemblance.

Boileau, qui a négligé de nous y préparer, ne voit pas plus ici qu'au début les détails à choisir. Il dit ce qu'il ne faut pas dire ; il néglige ce qu'il faudrait montrer.

Que devons-nous voir, en effet ? Les deux personnages en présence. La Fontaine l'a bien compris. Quatre mots lui suffisent pour appeler la Mort, tandis que Boileau y emploie un vers et demi... Elle vient, elle parle, et elle parle pour dire quelque chose, elle demande « ce qu'il faut faire ! » — Quant au bûcheron, il change brusquement de résolution... En présence de la Mort, il recule d'instinct,

il ne songe plus qu'à lui cacher son imprudent désir ; et il le cache en paysan, en paysan rusé, dont le masque impassible, le regard fuyant, le ton détaché, ne laissent rien deviner de ce qu'il pense. Il dit de la manière la plus naturelle : « C'était pour te demander un petit service »,

C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois.

Et, chose plus naturelle encore, il ajoute l'excuse obligeante qu'on entend tous les jours : « cela ne te donnera pas beaucoup de peine, cela ne te prendra pas beaucoup de temps » :

Tu ne tarderas guère !

Et Boileau ? Il remplace ce trait de mœurs par une réflexion oiseuse ; il nous fait remarquer que le bonhomme est « prompt à se corriger » ! — La Fontaine ne l'a pas dit : il l'a montré. « Cela est peint. »

Conclusion.

Telle fut, un jour, l'erreur de Boileau. *Felix culpa,* heureuse faute, ajouterons-nous en terminant, puisque sa maladresse nous permet de mieux apprécier le talent du bon La Fontaine.

DEUXIÈME COMPOSITION

POURQUOI DIT-ON : « LE BON LA FONTAINE » ?

MATIÈRE

Pourquoi dit-on : « le bon La Fontaine » ?

Vous pouvez tirer vos idées de deux sources :

1) vos souvenirs personnels sur les divers sens du mot *bon*, tel que vous l'avez entendu employer autour de vous ;

2) les exemples que vous fournissent la vie et les œuvres du fabuliste.

Il y a bien des manières, en effet, de prononcer le mot *bon*, depuis l'éloge sincère de la bonté profonde jusqu'à l'éloge ironique d'une sottise inoffensive. De La Fontaine, en particulier, dans quel sens peut-on l'appeler *bon*, ce « bonhomme » ? Il est bien clair qu'on ne dit pas « le bon La Fontaine » comme on a dit longtemps de St Vincent de Paul « le bon M. Vincent ». Ni son existence, ni son œuvre ne nous présentent des modèles de dévouement actif, de généreux enthousiasme ou d'onctueuse charité. Vous tiendrez, évidemment, à le prouver par des exemples bien enchaînés. — Mais vous montrerez aussi qu'il y a d'autres manières de témoigner de la bonté, une bonté simple, par exemple, une bonté de brave homme qui ne gêne personne et sait se mettre sans effort à la portée de tous, une bonté souriante de poète qui aime les choses dont il parle, une bonté de sceptique aimable, indulgent même dans la malice, une bonté... Je vous laisse le soin de prolonger sur ce ton vos recherches préliminaires, et de découvrir mille exemples en faveur du « bon La Fontaine ». Vous n'aurez certainement que l'embarras du choix.

CORRECTION

Le dernier mot de la matière s'est trouvé être pour vous d'une inconsciente ironie : votre embarras, certes, fut grand,

mais on ne peut pas avancer que ce fut l'embarras du choix! La rareté des citations montre que les leçons apprises depuis l'enfance sont restées lettre morte pour les neuf dixièmes d'entre vous. Autant d'appris par cœur, presque autant d'oublié, faute d'un plan d'études suivies qui facilite les revisions... Le sens des textes et leur esprit n'ont pas été mieux retenus que la lettre, probablement pour la même cause. Les lectures faites successivement, de la Sixième à la Seconde, ne sont pas rattachées à des idées générales qui en montrent l'intérêt.

Pensée confuse, *dis-je à X.*, même lorsqu'elle n'est pas vide de faits et d'exemples. Vos lectures n'ont pas été dirigées avec suite, en vue de l'avenir. Il faut toujours en revenir à la même remarque : nous vous instruisons, nous ne vous formons pas. Mille connaissances diverses défilent devant vos yeux ; mais les idées générales, les idées personnelles, celles qui vous permettent de porter un jugement sur les choses et de les dominer, où sont-elles ?...

Et cela est vrai des meilleurs élèves.

Il y a des idées, *dis-je à A.*, des exemples heureux qui trouveront place dans notre corrigé ; mais quel chaos, quel désordre, et quelle insignifiance ! Vous racontez (fort mal du reste), vous ne jugez pas ! C'est que tout jugement est une comparaison, une comparaison entre les faits constatés et l'idée personnelle que vous avez des choses... Et cette idée personnelle, même sur la morale des *Fables*, vous manque absolument.

Comment sauriez-vous, dans ces conditions, pratiquer une *méthode* qui repose à la fois sur l'abondance des *souvenirs* et la force des *idées générales*, qui consiste à démontrer une idée à l'aide d'une série d'exemples bien choisis ?... Vous êtes dans la situation classique du fondeur qui devait, pour fabriquer un canon, faire un trou, et couler du bronze autour... Étonnez-vous, dès lors, de trouver en tête de vingt copies des notes de ce genre :

Curieuse incapacité de *se fixer sur une idée*, de l'analyser, de l'expliquer en s'appuyant sur quelques exemples. Vous apercevez, par instants, ce qu'il faudrait dire, mais vous ne le dites pas et sautez

immédiatement à une autre idée, sur laquelle vous ne vous arrêtez pas davantage. Étourderie superficielle.

Tout est indiqué ; rien n'est expliqué. Les idées se suivent, sèches, obscures, désordonnées. Vous ne prenez pas le temps de les examiner une à une, dans un ordre raisonnable et de les appuyer sur une série d'exemples. Je crains, du reste, que ces exemples ne soient pas très abondants dans votre mémoire. Mais je suis encore plus frappé de l'impossibilité où vous semblez être presque tous de *fixer votre attention sur une idée,* de porter sur elle un *jugement motivé,* et de la comprendre pour nous l'expliquer.

Vous procédez toujours par allusion, comme si le lecteur connaissait à l'avance ce que vous devez lui faire savoir. Vous n'insistez pas, vous n'*expliquez* pas...

Eh, comment *expliquerait*-on, lorsqu'on n'a même pas *remarqué* ? La force qui vous manque dans *l'expression* vous a manqué d'abord dans *l'observation*... Et voilà pourquoi le remède me paraît être, avant tout, dans la lecture. L'enseignement du français doit consister, dès le début, dans une série de lectures dirigées suivant un plan et fixées par des notes bien prises, sous forme de paragraphes. Mais, puisque nous ne les possédons pas, ces paragraphes préparatoires, ces séries bien classées de faits groupés autour d'une idée, tirons du moins parti de nos souvenirs épars... Le plan que je vous propose a été fait, autant que possible, avec vos copies ; je me suis privé de beaucoup d'exemples, souvent préférables aux vôtres, parce qu'ils n'y figuraient pas ; j'ai tenu à vous montrer que, même dans les conditions actuelles, vous avez entre les mains des matériaux suffisants... Voici donc le devoir de la classe : qu'elle se reconnaisse dans cet arlequin.

Préambule.

Deux idées : { 1. On dit toujours : « le bon La Fontaine ».
2. Eh, pas si bon ! Et sa vie ? et sa morale ?

1. *L'idée générale.*

Il y a des épithètes si naturellement unies au souvenir d'un grand

écrivain qu'on les prononce sans y penser, qu'on les accepte comme des axiomes évidents, indiscutables ; c'est ainsi que La Fontaine a été dès le premier jour le *bon* La Fontaine, comme Corneille était le *grand* Corneille et Racine le *tendre* Racine...

2. *L'objection.*

Si justes pourtant que soient, en général, ces jugements, ils ont le défaut, n'étant résumés que par un *mot*, d'être toujours incomplets... Le « tendre » Racine savait être à l'occasion d'une terrible énergie, et le « grand » Corneille s'humanisait à ses heures... De même le « bon » La Fontaine n'était pas toujours si *bon* que ce mot pourrait le faire croire ; et il est au moins nécessaire de préciser dans quel sens l'épithète convient au fabuliste.

Première partie : Non.

Il n'est pas « bon » dans le sens le plus fréquemment usité.

I. — Sa vie :

— Son inconstance — sa femme — son fils.
— Sa négligence — sa charge — ses intérêts.
— Son manque de dignité : il vit aux frais de ses protecteurs.

Cette partie est la mieux traitée dans les copies, parce que vous étiez soutenus par les souvenirs récents du *La Fontaine* de Taine. — En revanche, un seul d'entre vous a pu terminer par la citation nécessaire :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangeant son fonds avec son revenu.

II. — La morale de ses fables :

La morale de l'intérêt, étroite et dure. Le succès assuré en ce monde :

a) *par la prudence et l'économie :* — la Cigale et la Fourmi. — Le bienfait lui-même est le résultat d'un calcul : on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

b) *par la ruse et l'habileté :* — le Corbeau et le Renard — le Renard et le Bouc — et, en général, toutes les fables où figure le Renard.

c) *par la force :* — le Loup et l'Agneau — les Animaux malades de la peste — le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Citation finale :

Jupin, pour chaque état, mit deux tables au monde :
Le vigilant, l'adroit et le fort sont assis
A la première, et les petits
Mangent leur reste à la seconde.
(*L'Araignée et l'Hirondelle.*)

Deuxième partie : Oui.

Et pourtant, il est « bon », en un certain sens : il a de la « bonhomie ».

I. — Sa vie.

1. Ses défauts mêmes sont excusés par sa *naïveté*.
— Ses confidences à sa femme.
— Son mot à M. d'Hervart, qui lui offrait un asile : « J'y allais ! »

2. Ils sont compensés par sa grande honnêteté, ses scrupules, sa délicatesse.
— Sa fidélité à Fouquet.
— Ses attentions pour Mme de la Sablière.
— Ses relations avec Molière et Racine.
— Ses confidences personnelles, dans Philémon et Baucis :

Ah si !...

II. — La morale de ses fables.

Son détachement n'est qu'apparent. Il est ironique. Il nous laisse entendre le contraire de ce qu'il paraît dire. En réalité :

1. *Il regrette de voir le mal triomphant* ; il s'en afflige comme un brave homme, comme un... bonhomme.

A) Il ne cache pas *sa sympathie pour les honnêtes gens* malheureux :
— Le Bûcheron et la Mort (le peuple).
— Le Paysan du Danube.
— L'Homme et la Couleuvre.

B) ni *son antipathie pour les gredins.* — Ceux qu'il attaque sont des malfaiteurs ou des sots dangereux :
— le loup (dans le Loup et le Renard — et un peu partout) ;
— l'ours (dans l'Ours et le Jardinier) ;
— l'enfant, âge sans pitié.

2. *Il n'en prend son parti que dans la mesure permise... avec bonhomie,* c'est-à-dire :

A) avec modération.

a. — Il sait voir, même chez les coupables, le côté sympathique.
— La noblesse du Lion :

> Décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
> Pleurant son antique prouesse.

— Le Renard, fripon, mais si ingénieux, si spirituel !

> ... D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau !
> Messire Loup vous servira,
> S'il vous plaît, de robe de chambre !

b. — Il raille les bonnes gens, mais avec indulgence ; il laisse voir leur bonté, et ne les plaisante que sur des points accessoires, pour des mésaventures innocentes.
— le Meunier, son Fils et l'Ane ;
— Perrette ;
— le villageois, dans la Fourmi et la Colombe ;
— le curé, dans le Curé et le Mort, prosaïque, mais bonhomme, lui aussi, sans malice, et seulement un peu routinier : ce qui conduit Taine à dire que le fabuliste et le curé se seraient bien entendus, et que même la bouteille n'eût pas été de trop entre eux deux !

B) avec gaîté.

Car là est encore un des traits de la bonhomie. Le « bonhomme » est gai, foncièrement gai. Il ne rit méchamment de rien, mais il sourit de tout avec bienveillance, sans qu'on puisse jamais savoir si la pitié l'emporte chez lui sur la raillerie ou la raillerie sur l'indulgence... Il y a plusieurs genres de bonhomie, et La Fontaine les possède tous : bonhomie naïve, indulgente bonhomie, bonhomie aimable, bonhomie narquoise, toutes, excepté la bonhomie vulgaire, et, plus que toutes, ce qu'on appelle la spirituelle bonhomie.

a) Exemples tirés surtout de ses *épithètes* :

— la chétive pécore — un saint homme de chat ! — un autre Rodilard, l'Alexandre des chats — ma commère la Carpe — capitaine Renard.

b) *Des mots inconscients, échappés à ses personnages*, qui sont tous d'excellents mots de comédie : — Ils sont trop verts... — Otons-nous, car il sent ! — Moi, des tanches ? dit-il. — Respirons, maintenant, fuit la mouche aussitôt !

c) *Des portraits*, vivants et simples à la fois, dont cette gaîté fait précisément la vie. — Un exemple : portrait sommaire du Savetier.

C) **avec poésie.**

Ici, l'impression est presque indéfinissable. Mais il est certain que, si sa bonhomie est fine et mesurée, si elle ne tombe jamais dans la vulgarité, c'est qu'elle est avant tout élégante, discrète, poétique. « Je suis chose légère..., a-t-il dit ! » Il glisse, il indique, il vous laisse deviner, imaginer le reste... Et cette grâce évocatrice est peut-être le caractère essentiel de sa poésie.

Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
. . . . . .
Ont pris comme à l'envi la fleur de ses années.
(*Discours à Mme de la Sablière*, 1685.)

Il a rêvé toute sa vie ! Il a senti, seul de son siècle, la douceur de la solitude et les charmes de la campagne. Distrait des détails vulgaires qui absorbent notre vie, il a tourné son regard rêveur vers les choses qui nous échappent, son oreille a entendu, dans le silence de la nature, les voix mystérieuses des êtres qui la peuplent... Et voilà les voix poétiques, voix des bois et des prés, voix des plantes et des bêtes, voix naïve de l'humanité confondue avec la nature, qui donnent tant d'attrait au bon La Fontaine. Pour elles, nous excusons les défauts de son caractère, par elles nous comprenons la bonté naïve de son cœur, la finesse de sa raillerie, l'indulgence de sa méchanceté ; elles nous révèlent le sens profond du mot si souvent employé, moins souvent peut-être compris, par lequel nous résumons notre impression générale sur le plus populaire de tous nos poètes, en disant : « le bon La Fontaine ».

CHAPITRE V

L'ART D'APPRENDRE UNE LEÇON
OU LE STYLE DE RACINE DANS UNE TIRADE D'*ANDROMAQUE*

DIPLOMATE ET SOUVERAIN

SOMMAIRE

Vous examinerez la première tirade d'Oreste dans la scène 2 de l'acte I. Vous direz comment il faut procéder pour l'apprendre par cœur, et nous essaierons d'appliquer, séance tenante, vos excellents conseils.

Vous indiquerez le caractère général du morceau. *C'est un plaidoyer,* comme celui de Cinna, fait en faveur d'une mauvaise cause : le meurtre d'un enfant inoffensif. C'est, de plus, un *plaidoyer officiel,* le discours d'un diplomate qui joint à l'habileté de l'avocat la politesse solennelle d'un « homme de la carrière ». Il n'y aura donc pas un trait, pas un mot, pas une épithète qui ne nous montre dans la diplomatie l'*art de sauver les apparences* et d'exprimer avec grâce les idées les plus brutales... Et nous retiendrons facilement les vers ainsi étudiés.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Combien de temps mettriez-vous à apprendre ces 30 vers, B. ?

B. — Vingt minutes peut-être.

T. — Non, une demi-heure.

— Le second chiffre me paraît plus vraisemblable.

B. — Pourtant, il ne faut pas une minute pour un vers...

— Oui, mais il en faut au moins 30 pour 30 vers, et le phénomène s'explique par le travail préparatoire qu'en exige l'assemblage !

de M. — Il faut faire le plan...

— Et beaucoup plus que le plan ! Comme Legouvé vous le dit si bien (1), la mémoire méthodique repose sur l'ordre et la raison; mais elle s'appuie aussi sur le goût, l'imagination et le sentiment; il faut remarquer non seulement la place et la valeur relative des idées, mais les qualités de l'expression... Essayez de nous les faire connaître dans cette tirade d'Oreste... La scène est une entrevue entre un diplomate et un souverain ; elle se terminera par un ultimatum ; mais, dans la première tirade, le diplomate ne fait qu'engager les hostilités ; il y montre plus de souplesse que d'énergie. Faites-nous voir en quoi consiste la souplesse d'un ambassadeur ; dites quels sont les caractères du style diplomatique.

B. — La tirade peut être divisée en deux parties : *la plainte* (v. 1-12) et *les motifs de la plainte* (v. 13-30).

Première partie : La plainte.

Dans la première partie elle-même, la conjonction *mais*, au vers 9, nous avertit que l'orateur retire, du vers 9 au vers 12, ce qu'il a dit dans les huit premiers. Jusqu'au vers 9, il accumule les *compliments d'usage*, destinés à amortir le coup ; du vers 9 au vers 12, il se décide à énoncer la plainte.

I. — **Les compliments préliminaires** (v. 1-9).

— Quel est, d'après les deux vers du début, le *premier caractère* du style diplomatique ?

B. — *La solennité*... L'ambassadeur a conscience de représenter des peuples, et quels peuples ! La Grèce entière

(1) V. *La Classe de Français*, p. 90 : Analyse du chapitre de Legouvé sur la mémoire.

Sa voix ne peut se faire trop grave ni trop sonore pour un pareil écho. C'est là qu'il faut entendre le timbre de Mounet-Sully !

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix...

— Vous l'avez entendu ?

— Oui, Monsieur, tout récemment.

— Heureux homme ! — Le second vers ne vous paraît-il pas ajouter une nuance de plus ?... A la solennité l'habile ambassadeur joint une *déférence*, une *politesse* extrême ; et c'est le second caractère du style diplomatique :

Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix...

Souffrez, dit-il, employant un terme déjà un peu suranné, emprunté au vocabulaire de la plus antique politesse... Il *ose* à peine, il est *flatté*... C'est un gentleman accompli... Trop accompli ! Car on sait que cette politesse ne vient pas du cœur. Elle est simplement ordonnée par les usages, c'est une modestie de commande, une modestie...

La classe. — Officielle !

de B. — Elle n'est pas sincère.

— Ici, vous allez un peu loin. Elle peut être à la fois officielle et sincère. Il y a des cas où, dans les réceptions... officielles, l'orateur dit ce qu'il pense en témoignant de son respect ou de son dévouement pour le personnage non moins officiel qui le reçoit. Je vous accorde pourtant que le cas ne se présente pas toujours. Or, même si l'orateur pense le contraire de ce qu'il doit dire, son langage sera, comme celui d'Oreste, d'une déférence irréprochable. Aussi ce genre de cérémonies devient-il de plus en plus rare dans l'administration, qui les juge inutiles dans la première hypothèse, et fâcheuses dans la seconde. Les mots oiseux ne sont plus guère reconnus d'utilité publique que dans la diplomatie. Vous voyez pourquoi : parce que, dans la diplomatie, ils restent nécessaires ; ils tiennent de la place ; ils font gagner du temps ; il permettent de ne pas échanger les mots durs dès le premier moment ; ils laissent l'espoir

de trouver quelque terrain d'entente. — Passez aux vers suivants, de B.

> — ... Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
> De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.

— Quel est le troisième caractère du style diplomatique? Nous l'avons vu déjà *solennel, déférent*... Il est, de plus...

de B. — *Obséquieux*.

— Le mot est trop sévère. Sa « joie » est toute naturelle : on ne voit pas tous les jours le fils d'Achille et le vainqueur de Troie. Dites simplement qu'il est *complimenteur*. Il est même tout naturel que l'ambassadeur insiste et qu'il consacre toute une période, savamment balancée, au panégyrique du souverain auprès duquel il est accrédité. Il y a toujours à dire du bien d'un homme puissant. S'il est belliqueux, on célèbre son courage ; s'il est pacifique, sa sagesse ; s'il est insignifiant, son humanité. Ici, Pyrrhus a un mérite qui n'est pas rare, un de ceux qui assurent les plus belles carrières : il est fils de son père ! De là un parallèle, indiqué dans le premier vers :

> Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups,

répété dans le second (on ne redit jamais trop les choses agréables à entendre) :

> Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous,

et couronné d'un double panache dans les deux derniers :

> Et vous avez montré, par une heureuse audace,
> Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
> *Mais*...

II. — **La plainte proprement dite** (v. 9-12).

Il y a un *mais* ! Nous l'attendions. Nous sentions bien que ces compliments étaient le miel précédant l'absinthe amère. Voici le moment venu de passer à l'absinthe. Même là, Oreste demeure un parfait diplomate. Il va faire preuve d'une quatrième qualité professionnelle. Il connaît l'art de

ire les choses désagréables sans en avoir l'air, de tourner utour de l'idée fâcheuse sans l'exprimer directement. Écoutez-le :

> Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
> Vous voit du sang troyen relever le malheur,
> Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
> D'une guerre si longue entretenir le reste.

Comment appelle-t-on ce procédé ? Comment nomme-on les phrases qui tournent autour de la difficulté ?

de M. — Les périphrases.

— Un traité d'art diplomatique consacre, comme la grammaire, un chapitre important à la périphrase. Oreste nous onne ici trois exemples de cette précieuse figure ; trois xemples en quatre vers ! Un lecteur qui ne serait pas au ourant aurait de la peine à comprendre ce qu'est « le malheur du sang troyen », en quoi la « pitié » peut être « funeste », et qui peut bien représenter « le reste d'une longue guerre ». Mais Pyrrhus est au courant ! Il comprend out de suite, et plus vite qu'il ne voudrait, qu'à chaque ers il faut traduire : Astyanax. C'est ce que veut l'ambassadeur. Seulement, il n'a pas dit le mot. Il a touché le cœur ans blesser l'oreille. Les apparences sont sauves. Il n'a as manqué à la prudence professionnelle.

Il a même pratiqué une cinquième vertu : l'art de paraître ému sans l'être, et de verser des larmes alors qu'il nage ans la joie, des larmes qu'on appellerait, dans un langage oins diplomatique, des « pleurs de crocodile ». Quel est mot qui vous l'indique ?

A. — Le mot « douleur » : « avec douleur ! »

— Vous le dites, en effet, comme il faut, avec dignité, vec componction... Comment savez-vous qu'Oreste, au nd de son cœur, est tout à fait indifférent à la douleur de Grèce ?

A. — Il va faire tous ses efforts pour qu'elle soit comète ; il espère que Pyrrhus gardera Astyanax et renverra ermione : juste le contraire de ce qu'il vient officiellement demander.

— En effet. Aussi ne négligera-t-il aucune occasion de trahir la cause qu'on lui a confiée. En attendant, il joue la comédie, il est navré, profondément navré de voir Pyrrhus si peu patriote. Aussi va-t-il prendre les intérêts de Pyrrhus contre lui-même, et insister sur les motifs qu'a la Grèce de flétrir sa conduite. Nous voici parvenus à la seconde partie.

Avant de continuer, revenons en arrière : essayons de retenir par cœur ces *douze* vers, ainsi étudiés. A quels traits saillants allons-nous rattacher ces souvenirs ?

1. Nous pouvons d'abord nous aider des *chiffres*. L'arithmétique est le premier soutien de la mémoire. Nous remarquons qu'il y a 8 vers de compliments, 4 vers de plaintes.

2. Nous remarquons ensuite les *mots de valeur*, dans chaque groupe de vers, c'est-à-dire les mots qui résument le sentiment ou l'idée :

— pour la solennité et la politesse : *souffrez*, au début du second vers — soit 2 vers ;

— pour les compliments, les deux rimes éclatantes, sonores : *joie* et *Troie* — soit 2 vers encore ;

— et pour les quatre derniers vers, les mots qui s'opposent symétriquement les uns aux autres : *exploits* ... *coups*. — *Hector* ... *Troie*. — *audace* et *place*.

3. Et nous y rattachons, par le *son*, par le *rythme*, les termes secondaires. Ici intervient l'élément mécanique de la mémoire, si puissant, si nécessaire, et sans lequel le travail préliminaire de la raison resterait insuffisant. — Aussi est-il indispensable d'apprendre les textes à haute voix. Il faut les *voir* pour les comprendre, les *entendre* pour les retenir. La réflexion nous en montre l'ordonnance ; mais seule la récitation nous en fait sentir le mouvement.

De même dans les quatre vers de plainte.

Le mot de valeur est *douleur*, précédé de *mais*. N'oubliez pas de vous arrêter après *mais*. Un long point d'orgue ! Un silence gros de menaces...

Nous rattachons ensuite, nous aidant des rimes, la pre-

mière périphrase à *malheur*, la seconde à *pitié funeste*, et la troisième à *le reste*.

Et la leçon est sue.

Elle est sue *pour toujours*. Car remarquez que les moyens par lesquels vous avez appris vous serviront à rapprendre lorsque vous aurez oublié. Un passage en apparence disparu de la mémoire peut être retrouvé sans le secours du livre. Tout ce qui a frappé notre esprit y reste comme endormi ; les fibres cérébrales sont toujours prêtes à vibrer de nouveau comme elles ont vibré une première fois : il suffit de savoir où frapper, pour leur faire rendre l'harmonie à jamais enregistrée... Vous n'aurez qu'à fixer alors votre attention sur quelque mot de valeur ; l'association des idées, puissamment aidée par l'oreille, réveillera de proche en proche les images que la raison y avait fortement liées ; et vous verrez se reconstruire, suivant l'ordre logique autrefois remarqué, cette page qui paraissait presque effacée de votre souvenir.

Deuxième partie : Les motifs de la plainte.

Lisez-nous la seconde partie, M.

— Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ; 15
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre, 20
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé 25
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie ;
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
Qu'il s'essaîra sur vous à combattre contre eux. 30

— Combien d'arguments distinguez-vous ?

M. — On peut en énumérer trois :

1° le désir de la vengeance (6 vers) ;

2° la crainte des dangers à venir (4 vers) ;

3° la sécurité personnelle de Pyrrhus (4 vers) ;

plus la conclusion (4 vers).

— Soit. Mais il est rare que trois idées ne puissent être ramenées à deux. Il y a, pour 1° et 2°, une idée plus générale à trouver que la vengeance et la crainte, qui les contient toutes les deux. C'est un des lieux communs sur lesquels s'appuient de préférence les diplomates et les démagogues, les courtisans de la populace et les courtisans des rois. Lequel ?

S. — L'amour de l'humanité ?

— Oui, souvent. Mais pas ici.

T. — Le patriotisme ?

— Oui. Aucun thème ne les sert davantage, précisément parce qu'il n'en est pas de plus noble et de plus élevé. « Les plus belles choses, dit Molière, sont sujettes à être imitées...

A. — ... par de vilains singes ! »

— Hélas ! Nous avons les Tartufes de l'humanitarisme, les Tartufes du patriotisme, les Tartufes de toutes les religions assez belles pour que l'hypocrisie leur rende son traditionnel hommage. Oreste se fait le Tartufe du patriotisme grec.

Notre plan peut donc être ainsi modifié :

I. *Craintes patriotiques* (v. 13-22).

1. *Le passé*, et le besoin de la vengeance (6 vers).

2. *L'avenir*, et la crainte du danger (4 vers).

II. *Craintes personnelles* (v. 23-26).

Les dangers qui menacent Pyrrhus (4 vers).

Conclusion (v. 27-30).

I. — **Le patriotisme.**

1. *La vengeance.*

Montrez-nous en quoi consiste l'hypocrisie d'Oreste

dans les six premiers vers. Voyez-vous des cas où l'appel à la vengeance soit légitime, héroïque, utile même ?

M. — Oui, lorsqu'un peuple est foulé aux pieds sans justice et sans ménagements.

— A une condition, pourtant. Laquelle ?

M. — C'est que l'homme dont il se venge soit bien celui qui l'opprime, et non un enfant inoffensif.

— L'habileté oratoire d'Oreste consiste donc à s'appuyer sur une idée juste (le mal qu'a fait Hector aux cités et aux familles), à l'exprimer en vers éloquents, poétiques, dont les rimes sonores vibrent à nos oreilles... pour proposer une lâcheté.

H. — Il plaint pourtant Astyanax, puisqu'il dit : ce *malheureux* fils.

— Vous croyez qu'il le plaint ?... Comme vous avez encore besoin de relire *Tartufe !* Oreste emploie un mot d'amour et de pitié — comme Tartufe — mais avec un sentiment de haine implacable — comme Tartufe encore disant « mon cher fils » à celui qu'il étrangle (III, 6). — Astyanax est malheureux d'être le fils d'Hector ; il est malheureux surtout d'être responsable des actes de son père. « Je le plains, soupire Tartufe-Oreste... Je le plains d'avoir eu ce *malheur* ; mais ce malheur est une *faute,* et une faute qu'il doit payer. » Il prononce « malheureux » comme il prononcerait « coupable » ; et ce raffinement doucereux achève de nous faire comprendre son vilain rôle.

2. *La crainte.*

Si, d'ailleurs, il vous restait le moindre doute sur ses intentions, écoutez la seconde partie du raisonnement. On peut dire que l'orateur s'y surpasse lui-même, et le style nous rend presque indulgents pour l'idée. Quelle éloquence ! et surtout quelle poésie ! Il évoque le tableau de la guerre future ; il l'évoque avec l'imagination de Racine !

> Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
> Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
> Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux
> Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux !

Autant d'idées, autant d'images ! Autant de craintes, autant de scènes réalisées sous nos yeux. Vous savez que l'imagination est la qualité poétique par excellence. Victor Hugo est le premier lyrique de tous les temps par la force exceptionnelle de son imagination. Même au XVIIe siècle, où la raison décide toujours en maîtresse, c'est par là que Racine et La Fontaine sont des poètes.

B. — Brunetière l'a bien montré, à propos de *Phèdre*, lorsqu'il cite les vers « plastiques » dont chacun évoque un geste :

> Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
> Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
> A pris soin, sur mon front, d'assembler mes cheveux ?

C. — Et dans *Andromaque* elle-même, le tableau de Troie en flammes retracé par Pyrrhus !

de B. — Un peu plus loin, le même tableau repris par Andromaque...

J. — Les adieux d'Hector à son fils...

— Vous me rappelez un autre souvenir, encore un passage d'*Andromaque*, cité par M. Cahen l'an dernier, dans sa conférence du Musée Pédagogique. Il redit les trois vers célèbres de l'acte IV, sc. 5, tels que nous les trouvons dans l'édition de 1697 :

> Vous veniez de mon front observer la pâleur,
> Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
> Pleurante, après son char, vous voulez qu'on me voie.

Puis il ajouta : « Racine n'avait d'abord, en 1667, aperçu qu'une image, celle du 2e vers, et on put lire jusqu'en 1676 la « leçon » suivante, où le 1er et le 3e n'exprimaient que des idées abstraites :

> Votre grand cœur, sans doute, attend après mes pleurs,
> Pour aller dans ses bras jouir de mes douleurs ?
> Chargé de tant d'honneurs, il veut qu'on le renvoie ?

Quelle différence entre le texte primitif et celui des dernières éditions ! Et quelle leçon de style nous donnent ces grands hommes, par leur recherche patiente, prolongée de la perfection ! »

Sur le passage qui nous occupe, il est probable que Racine a fait un travail analogue. Nous ne possédons pas ses brouillons ; nous ne pouvons pas suivre les progrès de sa pensée ; mais nous constatons la couleur éclatante de ses peintures ; nous voyons l'effrayante descente, la panique dans les ports, les vaisseaux embrasés, la scène de pillage et de meurtre que tout citoyen savait devoir contempler, le jour où la cité ne le protégerait plus... Pyrrhus écoute, comme nous ; il est là, muet sur son trône élevé ; il peut apercevoir, par le portique béant de son vaste palais, les flots bleus de la mer Égée ; il sait tout ce qu'ont à craindre de pareilles entreprises les populations hellènes ; et ces images sont pour lui, plus encore que pour nous-mêmes, terrifiantes de vérité.

II. — **La sécurité de Pyrrhus.**

Restent les craintes personnelles à éveiller chez le roi. Plus n'est besoin de faire appel à des sentiments généreux ou lâches par de prudentes périphrases, de poétiques évocations. Le diplomate sait user de tous les moyens, et employer le mot énergique, le mot propre, même le mot vulgaire, lorsque le moment est venu. Quel est le mot de valeur, dans ces quatre vers ?

J. — *Ce serpent.*

— En effet. Ce mot est d'ailleurs une image poétique, l'image de la ruse tortueuse, de la ruse aux mille replis. La phrase entière est sinueuse, enveloppante. Notre diplomate n'avance qu'avec précaution ; il s'arrête ; il prend son temps ; il mesure l'espace à franchir :

Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ?...

Il faut s'arrêter après ce vers, et s'arrêter longtemps. Oreste suspend son élan, comme s'il cherchait des yeux le point à frapper ; puis, sûr d'atteindre son adversaire au point sensible, il approche :

Vous-même... (*nouvel arrêt*)
de vos soins... (*nouvel arrêt, plus court*)
craignez la récompense...
(*dernier arrêt*)

Enfin, d'une seule émission de voix, il fait siffler le trait qui s'enfonce profondément :

> Et que dans votre sein ce serpent élevé
> Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.

Conclusion.

Il ne lui reste plus qu'à conclure, qu'à finir : *enfin...*

> Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie.

Comme tout rhéteur qui possède bien son art, Oreste résume les deux parties de son discours, et finit par une dernière antithèse sur Pyrrhus, sur les Grecs, victimes désignées d'Astyanax. Vous d'abord... Nous ensuite...

> Assurez leur vengeance, assurez votre vie...

Combien d'alliances honteuses ont été ainsi conclues pour l'écrasement des faibles, sous prétexte de conjurer un danger imaginaire !

> Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
> Qu'il s'essaîra sur vous à combattre contre eux.

Je crois qu'après une pareille étude le travail de la mémoire est singulièrement facilité. — Il l'est d'abord, comme dans la première partie, par l'arithmétique. Nous avons *un groupe de 10 vers* sur le patriotisme, divisé en 6 (*passé*) et en 4 (*avenir*) ; puis *un groupe de 4 vers* sur la sécurité de Pyrrhus, et 4 vers de conclusion. — Il l'est ensuite par la *variété des rythmes* et la *sonorité des rimes*... Mais il est inutile de recommencer toujours le même travail. Vous en avez suffisamment aperçu l'utilité. Rien ne force mieux à comprendre un texte que de l'apprendre par cœur ; rien « n'intéresse plus la partie » que ce but immédiat, tangible proposé à nos efforts ; rien n'est, en un mot, plus lié à l'éducation du goût que l'éducation de la mémoire. Quand la diplomatie d'Oreste ne devrait pas vous laisser aujourd'hui d'autre souvenir, nous n'aurions pas perdu, à l'étudier, notre temps ni notre peine !

CHAPITRE VI

LE STYLE DE LA BRUYÈRE

SOMMAIRE

Vous êtes-vous demandé quelquefois pourquoi certains hommes sont si ennuyeux ? Nous les estimons, nous les aimons, nous serions désolés de leur causer de la peine,

> Qu'on vante en eux la foi, l'honneur, la probité,
> Qu'on prise leur candeur et leur civilité,
> On le veut, j'y souscris...

Mais leur société nous laisse une impression grise et morne de lassitude et de langueur ; il semble que nous ayons nous-mêmes la tête vide, tant la stérilité de leur expression

> Fait mourir à tout coup la conversation.

Et nous nous disons avec inquiétude : « Est-ce que je ne penserais plus rien sur rien ? Est-ce que je n'aurais plus d'idées ? Est-ce que je deviendrais un sot ? »

Il y en a d'autres, au contraire, si ingénieux, si vivants, qu'ils excitent notre verve et nous amènent à trouver des remarques presque aussi fines que les leurs ; nous faisons, grâce à eux, des découvertes inattendues dans ce domaine inépuisable qui s'appelle la *sottise humaine*. De sorte que nous les quittons satisfaits d'eux et de nous-mêmes, et qu'ils semblent nous laisser plus intelligents, plus instruits, plus spirituels que d'ordinaire ! — La Bruyère est un de ces causeurs précieux. Quand on le lit, on se sait gré à soi-même de le trouver si clairvoyant. Il réveille en nous

mille connaissances que nous ne croyions pas posséder, parce qu'il nous rend capables de voir et de juger. Les choses restaient pour nous obscures, parce qu'elles étaient vagues et confuses ; il les a démêlées, débrouillées par l'analyse, en même temps qu'il éclairait d'une vive lumière chaque détail en particulier : *finesse de la psychologie, éclat de l'imagination*, voilà les deux qualités qui font du style de La Bruyère une création continuelle.

Vous chercherez, dans le chapitre v, par quels procédés ingénieux La Bruyère arrive à découvrir et à peindre les différents caractères de la *Conversation*. Depuis la simple maxime jusqu'au portrait ou au dialogue, depuis la définition jusqu'à la scène ou à la dissertation morale, il nous donne en vingt-cinq pages tous les secrets de l'art d'écrire. Vous pourriez faire le même travail sur presque tous les autres chapitres, celui du *Cœur*, par exemple, ou celui des *Biens de fortune*. Mais c'est dans le chapitre de la *Conversation* que vous trouverez le plus de traits empruntés à la vie de chaque jour. Vous n'en comprendrez que mieux l'art consommé du moraliste qui nous fait remarquer tant de choses intéressantes dans des incidents vulgaires, généralement négligés. « L'esprit de la conversation, dit-il, consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres ! » — C'est la qualité maîtresse du style de La Bruyère.

NOTE

Le compte rendu de cette classe est difficile à rédiger. Les questions et les réponses étaient si multipliées que la sténographie seule l'eût rendu à peu près possible. En réalité, il y avait dans notre sommaire, non pas le plan d'une classe, mais celui d'une longue étude... Telle est la conclusion par laquelle nous sommes tenté de terminer bien des chapitres ; elle s'impose ici plus qu'ailleurs : les *Caractères* sont un de ces livres dont élèves et professeurs pourraient faire leur Manuel.

DEVOIR

Un élève de Première C peut-il trouver quelque intérêt à la lecture de Boileau?

NOTE PRISE PAR LES ÉLÈVES PENDANT LA CORRECTION

Début.

Deux idées :

Boileau ne jouit pas, auprès des élèves, d'une excellente réputation.

Il peut, pourtant, leur être utile.

I. — *Réserves et critiques :*

1) sur le goût de Boileau.

Son jugement un peu absolu. — Il représente *l'autorité*... Les élèves ont, en général, peu de sympathie pour l'autorité.

Son jugement un peu étroit. — Ses erreurs connues sur la poésie du moyen âge, sur les Mystères, sur l'Épopée, sur Ronsard (1). — Un jeune homme, au vingtième siècle, est habitué à mieux comprendre l'art des différentes époques.

2) sur la sensibilité de Boileau.

Les élèves aiment les poètes lyriques, Alfred de Musset, Victor Hugo, Lamartine... Ils trouvent que Boileau manque :

d'imagination,
de sentiment,
et même de grâce.

II. — *Éloges.*

Boileau n'en est pas moins utile pour le baccalauréat ! Il est, encore aujourd'hui, un excellent professeur de rhétorique.

(1) Voir plus loin, p. 407, ces questions traitées en détail.

1. Il apprend à découvrir les idées et à les disposer dans un ordre convenable.

A. — *L'observation de la nature.*

Boileau nous engage à peindre simplement ce que nous avons sous les yeux ; il nous montre combien les idées générales sont faciles à découvrir ; il nous en révèle la fécondité.

Les idées littéraires, en particulier, nous sont présentées par lui infiniment mieux que par les manuels. Il nous aide à comprendre Racine, La Fontaine, Molière et, d'une manière générale, tous les auteurs classiques.

B. — *L'art de la composition.*

a) Conseils relatifs au plan général.

Ce que Boileau dit des préambules.

Comment il nous engage à fuir la prolixité. Ressemblance entre les digressions de Scudéry et celles d'un élève inexpérimenté. — Exemples tirés des mauvais devoirs.

b) Modèles de paragraphes bien composés.

Analyse d'une page de Boileau (*la Mort de Molière*) où l'on voit comment une idée générale est démontrée par une série d'exemples. — La théorie du paragraphe.

2. Il apprend à traduire ces idées dans un style correct et précis.

A. — *Boileau combat les défauts habituels des élèves :*

a) la hâte et la négligence.

Ce qu'il dit de la nécessité du travail. Combien de fois peut-on dire d'un élève qu'il remet « son ouvrage sur le métier » ?

b) le mauvais goût.

Le goût, fréquent chez les élèves, de la plaisanterie vulgaire. Le burlesque défini par Boileau ; le burlesque pratiqué par les « loustics » d'une classe.

B. — *Il nous propose, au contraire :*

a) une expression correcte et soignée.

Passages de Boileau qu'un élève peut imiter dans ses devoirs. Le style de la dissertation littéraire dans l'*Art poétique*, dans l'*Epître* VI et dans la *Satire* IX. Le poète s'appuie toujours sur des exemples, des citations et des portraits.

q) *une plaisanterie fine et mesurée.*

Les meilleurs passages satiriques de Boileau, nos modèles. Comment
plaisante avec esprit. Peut-on être à la fois collégien et bien élevé ?
uelques souvenirs tirés des meilleurs devoirs faits par vous depuis
Sixième.

onclusion.

Cet éloge de Boileau peut paraître un peu terre à terre. Il a, du
oins, le mérite de la sincérité.

TROISIÈME PARTIE

LES PROGRÈS DE LA RAISON DANS LA SOCIÉTÉ

PHILOSOPHES ET HOMMES DU MONDE AU XVIIIe SIÈCLE

BIBLIOGRAPHIE

I — Livres achetés ou possédés par tous les élèves :

FÉNELON, *Lettre à l'Académie.*
Extraits de VOLTAIRE.
Extraits de MONTESQUIEU. (Éd. JULLIAN.)
Extraits de DIDEROT.

II — Livres de la bibliothèque mis ou remis en circulation :

LAURENT, *Extraits des grands écrivains scientifiques.* (4 exempl.)
FONTENELLE, Pages choisies. (Éd. POTEZ.) (1 exempl.)
CONDORCET, *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* (2e édition, an III de la République une et indivisible). (1 exempl.)
VIAL ET DENISE, *Idées et doctrines littéraires du XVIIIe siècle.* (2 exempl.)
LANSON, *Voltaire.* (4 exempl.)
Extraits du *Journal du Marquis d'Argenson.* (2 exempl.)
La Société française du XVIIIe siècle. Extraits des mémoires et correspondances. (Éd. BONNEFON.) (4 exempl.)

Les écrivains politiques du XVIIIe *siècle.* (Éd. BAYET.) (4 exempl.)
VOLTAIRE, Choix de Lettres. (Éd. AUBERTIN.) (4 exempl.)
SOREL, *Montesquieu.* (2 exempl.)
DE TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution.* (1 exempl.)
ROCQUAIN, *L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution.* (1 exempl.)
BRUNETIÈRE, *Époques du théâtre français.* (2 exempl.)
VOLTAIRE, *Zaïre, Mérope.* (4 exempl.)
REGNARD, *Le Légataire universel.* (4 exempl.)
LE SAGE, *Turcaret.* (4 exempl.)
MARIVAUX, *Le Jeu de l'Amour et du Hasard.* (4 exempl.)
AUBERTIN, *L'esprit public au* XVIIIe *siècle.* Étude sur les mémoires et correspondances. (1 exempl.)
REINACH, *Diderot.* (2 exempl.)
L. SAY, *Turgot.* (2 exempl.)
Discours préliminaire de l'Encyclopédie. (Éd. PICAVET, DUCROS ou de la *Bibl. nationale.*) (4 exempl.)
Extraits de BUFFON. (2 exempl.)

III. — Livres de la bibliothèque, sans rapport direct avec le programme, destinés à donner aux élèves quelques idées générales :

TAINE, *Notes sur l'Angleterre.*
DEMOLINS, *Quelles sont les causes de la supériorité des Anglo-Saxons ?*
HURET, *Rhin et Westphalie.*
— *De Hambourg aux Marches de Pologne.*
DE TOCQUEVILLE, *La Démocratie en Amérique.*

CHAPITRE PREMIER

LES NOUVEAUX PROGRÈS DE LA SCIENCE DE 1650 A 1750

SOMMAIRE

I. — ***Lectures à faire.***

Lire dans les *Grands Écrivains scientifiques* (p. 72-97) les notices et les extraits sur :

1) le Hollandais Huygens et son *Traité de la lumière* (1690) — la théorie des « ondulations » ;

2) l'Anglais Newton et ses *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle* (1686) — l'hypothèse de l'attraction universelle (p. 81) ;

3) l'Allemand Leibnitz et ses *Principes de philosophie première* (1714).

Vous ne négligerez pas non plus les *vulgarisateurs* (V. Lanson, p. 617-624) :

Fontenelle (1657-1757) : *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) — *Histoire des Oracles* (1687) ;

Bayle : *Dictionnaire historique et critique* (1697, 2 vol. in-folio).

Un nom symbolique : Voltaire. — Il a exposé les idées de Newton (1738). — Il s'est inspiré toute sa vie de Bayle, auquel il a emprunté surtout l'idée de *tolérance*.

II. — ***Analyse d'un texte.***

Vous montrerez en quoi consiste le talent d'un bon

vulgarisateur d'après le passage suivant de Fontenelle :

Sur l'utilité des mathématiques et de la physique, de : « on traite volontiers d'inutile... » à : « ... les plus épineuses recherches de l'algèbre. »

(*Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des sciences.*)

(Cahen, *Morceaux choisis*, p. 236 ; Potez, *Pages choisies de Fontenelle*, p. 131.)

Vous insisterez surtout :

1° sur le caractère pratique des *exemples* ;

2° sur la simplicité des *raisonnements* ;

3° sur la rareté des termes techniques et la parfaite clarté du *vocabulaire*.

CHAPITRE II

LES PREMIERS SYMPTÔMES DU NOUVEL ESPRIT

L'APPARITION DE L'IDÉE DE PROGRÈS DANS LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES

SOMMAIRE

I. — ***Lectures.***

1. Vous relirez le fragment du *Traité du vide* de Pascal et l'*Arrêt Burlesque* de Boileau ; vous en dégagerez sans peine une définition de l'*idée de progrès*. Cette idée va prendre une importance très grande au XVIIIe siècle, jusqu'au jour où Condorcet l'exposera (1794) dans son éloquente *Esquisse d'un tableau des progrès de l'Esprit humain,* testament de cette grande époque.

2. Vous verrez, dans vos histoires littéraires, ou dans le recueil de VIAL ET DENISE, les principaux épisodes de la *Querelle des Anciens et des Modernes,* qui furent comme les escarmouches précédant une grande bataille. Si mal choisi que fût le terrain de la lutte, elle n'en portait pas moins sur cette *idée de progrès,*

— soit qu'elle mît en présence Perrault et Boileau, de 1687 à 1700 ;

— soit qu'elle recommençât, de 1714 à 1717, entre Houdar de la Motte et Mme Dacier.

II. — ***Critique du chapitre X de la* Lettre à l'Académie.**

1. Vous constaterez la *banalité extrême* des dix remarques

de Fénelon, et l'insignifiance de presque tous les développements.

2. Vous rappellerez, pourtant, que Fénelon était un esprit *hardi, original,* au point qu'on l'a traité de rêveur, d'utopiste, de « bel esprit chimérique ». Vous en chercherez des preuves dans les chapitres III, V et VIII de la *Lettre à l'Académie,* sur la *Langue,* la *Poétique* et l'*Histoire.*

3. *Vous expliquerez cette contradiction :*

a) par la nécessité où se trouvait Fénelon de *ménager les deux partis* (vous rappellerez à ce propos quelques épisodes de la lutte, où l'ardeur des convictions l'emporta sur la courtoisie) ;

b) par les *termes défectueux* dans lesquels la question se trouvait posée. Si l'idée de progrès est juste et féconde dans les Sciences, elle est, à bien des égards, contestable dans les Lettres. Le terrain de la Querelle était mal choisi. Les Encyclopédistes sauront mieux le délimiter au milieu du XVIIIe siècle.

CHAPITRE III

LA CIVILISATION DU XVIIe SIÈCLE DÉFINIE PAR UN PHILOSOPHE DU XVIIIe

OU QU'EST-CE QUE VOLTAIRE APPRÉCIE LE PLUS DANS LE SIÈCLE DE LOUIS XIV?

SOMMAIRE

Vous chercherez, dans la *Correspondance* de Voltaire, la lettre à Thieriot du 15 juillet 1735. Vous verrez comment il définit la civilisation, telle que la conçoivent ses contemporains, c'est-à-dire les *progrès de la raison* appliqués à la fois au développement des arts et des sciences et à l'accroissement du bien-être.

Vous rapprocherez de ce passage les premières lignes du *Siècle de Louis XIV* (Introduction), de : « Ce n'est pas seulement... » à : « ... le premier de ces siècles. » — et, à la fin de cette même Introduction : « On ne s'attachera dans cette histoire... » — Ces textes seront le sujet de notre explication.

Vous lirez, enfin, le chapitre entier des *Beaux-Arts*, où il juge la littérature du XVIIe siècle dans les termes mêmes que nous employons aujourd'hui. Rare exemple de finesse et de sûreté dans le goût ! Et il écrivait ces pages, il portait ces jugements profonds moins de vingt-cinq ans après la mort de Boileau ! — Voir aussi la Lettre à Milord Harvey (1740).

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

— A quoi sert une explication française ?

E. — C'est pour le style !

— Drôle de réponse. Je comprends bien ce que vous voulez dire. Mais soyez assez bon pour vous expliquer clairement. Vous tombez là dans le même travers qu'en rédigeant vos devoirs. Vous ne procédez que par allusions ! Vous ne daignez pas condescendre à éclairer notre faible intelligence. Que voulez-vous dire ? Parlez clairement.

E. — Nous étudions une page de Voltaire pour former notre style.

— Soit. C'est une opinion. Vous considérez que la meilleure manière d'apprendre à écrire est de surprendre le secret de Voltaire, de lui dérober son encrier ! Ce n'est pas toujours commode... Vous pourriez ajouter, sous une autre forme, qu'il nous donne le sentiment de l'art, le souci de la beauté littéraire...

E. — C'est ce que je voulais dire !

— ..... le désir de faire des phrases claires, harmonieuses, de n'employer que des termes exacts, en un mot d'écrire avec goût. Et le profit n'est pas, en effet, négligeable.

Aujourd'hui, pourtant, ce n'est pas sur le *style* que je voudrais attirer votre attentien, mais sur les *idées*. Voltaire est un des auteurs qui peuvent le mieux nous donner ces précieuses *idées générales* sans lesquelles nous serions bien en peine d'écrire. Dans les deux textes qu'indique le sommaire d'aujourd'hui, Voltaire a exprimé une idée si générale, si intéressante pour tous les hommes, et en particulier pour nos contemporains, que je n'en vois guère qui soulève autour de nous des discussions plus ardentes. Lisez-nous ces textes très courts, B., afin de bien délimiter le terrain de nos recherches.

TEXTE EMPRUNTÉ A LA *CORRESPONDANCE:*

A Monsieur Thieriot.

15 juillet 1735.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons ; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données ; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros.

TEXTE EMPRUNTÉ AU *SIÈCLE DE LOUIS XIV:*

Introduction.

Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les temps ont produit des héros et des politiques ; tous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde ; ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité...

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici, plus que dans le tableau des siècles précédents, les détails immenses des guerres, des attaques de villes prises et reprises par les armes, données et rendues par des traités...

On ne s'attachera, dans cette histoire, qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs

des hommes, à ce qui peut servir d'instruction et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie.

I. — *Le principe de Voltaire: Les progrès de la pensée humaine.*

Quelle est l'idée générale, dans la lettre?

B. — L'historien doit attacher plus d'importance au progrès des sciences et des arts qu'à la politique et à la guerre.

— Et dans l'Introduction du *Siècle de Louis XIV?*

B. — Il prend plus de précautions; il ne critique pas ouvertement les « saccageurs de provinces »; mais il laisse entendre que leur besogne est secondaire et indigne de retenir notre attention prolongée. Le devoir de l'historien est de montrer dans le progrès des sciences et des arts le but de la civilisation.

— Etait-ce l'habitude, avant lui?

B. — Il ne le semble pas, à voir le soin que met Voltaire à écarter d'autres méthodes.

— Quelles méthodes?

B. — Toutes les formes de la biographie; surtout la biographie des rois: « Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire; on se propose un plus grand objet. »

Or les historiens du XVIIe siècle, comme Mézeray ou le Père Daniel, les chroniqueurs du moyen âge, de Villehardouin à Commynes, les historiens anciens eux-mêmes n'avaient guère entretenu le public que des grands personnages; le peuple n'occupait pas plus de place dans leur récit que dans notre théâtre classique. Sans être uniquement une série de biographies, l'histoire faisait connaître surtout les exploits des guerriers, les négociations des diplomates, les actions, belles ou regrettables, des hommes illustres.

— Oui, c'était un art *individualiste*; il peignait chaque homme en particulier plutôt que l'humanité; il s'attachait à célébrer les héros plutôt qu'à découvrir le progrès des idées. Voltaire préfère, sinon un art socialiste (au sens

étymologique du mot), au moins un art consacré à l'histoire de *la société*. Montrez comment il précise sa pensée, comment il découvre dans ces progrès de l'intelligence humaine la cause profonde de tous les phénomènes historiques.

B. — L'histoire, ajoute-t-il, racontait « les actions » des hommes, souvent même les actions d'un seul homme. Il se propose, à son tour, d'en expliquer les motifs ; il étudie « l'esprit des hommes » ; il insiste sur les époques où l'on saisira le mieux la « grandeur de l'esprit humain ».

— Autrement dit, l'histoire avait été surtout un *récit dramatique*, propre à nous émouvoir par le spectacle superficiel des aventures des hommes ; elle devient avec lui une *étude philosophique*, propre à nous faire réfléchir sur la nature et les destinées de l'humanité.

C. — Pourtant, Voltaire a écrit une œuvre qui ne répond pas à cette définition, l'*Histoire de Charles XII*.

— Oui, sans doute. Mais vous en connaissez la date ? 1731. Or le *Siècle de Louis XIV*, commencé en 1733, écrit surtout en 1735, 1737 et 1738, publié en 1751, diffère profondément de ce premier ouvrage. Plus Voltaire avance, et plus il s'écarte de sa première manière, jusqu'à la condamner entièrement. Dans le chapitre XVII du *Siècle de Louis XIV* (p. 295 de l'éd. É. Bourgeois), il porte un jugement sévère sur le héros qu'il avait célébré et loue son heureux adversaire, Pierre le Grand :

> Le czar Pierre, supérieur à son siècle et à sa nation, a été, par son génie et par ses travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. Charles XII, plus courageux, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats et non à des peuples, a été le premier des héros de son temps ; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent.

En 1759, l'auteur de l'histoire de Charles XII composera celle de la Russie sous Pierre le Grand... Dès 1737, il écrivait à Frédéric : « Je me reproche d'avoir barbouillé deux tomes pour un homme, quand cet homme n'est pas vous. » — M. Bourgeois ajoute en note qu'à cette époque

Voltaire ne considérait plus sa première œuvre historique que comme un roman. — Il se jugeait bien durement. Un récit présenté comme l'était l'histoire de Charles XII porte en lui-même son enseignement ; un bon récit, par cela seul qu'il nous raconte fidèlement la réalité, nous explique les causes des faits et nous en laisse prévoir les conséquences : il est déjà philosophique. Mais comment Voltaire n'eût-il pas été injuste pour lui-même, quand il l'était pour Tacite ? Dans son enthousiasme pour l'histoire de l'esprit et des mœurs, il va jusqu'à dire des *Annales* :

Je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages : je ne trouve rien de tout cela dans Tacite. Il n'y a d'ailleurs ni ordre ni date. (*Lettre à Mme du Deffand*, 30 juillet 1768.)

Car une seule question, désormais, l'intéresse : dans quelle mesure l'humanité, forte de son intelligence, de son énergie et de son travail, arrive-t-elle à connaître et à rendre habitable son domaine ? Par quels moyens, de siècle en siècle, de génération en génération, augmente-t-elle la somme de bien-être lentement acquise par les ancêtres, en même temps qu'elle adoucit les mœurs et diminue l'injustice ? Voilà, aux yeux de l'historien moderne, la question essentielle, et il faut convenir que Voltaire, pour l'avoir aperçue dès 1735, ne manquait pas de clairvoyance. Vous comprenez qu'il ose considérer comme secondaires beaucoup des faits qui, jusqu'alors, avaient occupé la scène historique. Lisez la suite, A.

II. — ***L'application du principe :*** *Les moyens d'expression de la pensée humaine.*

— Tous les temps ont produit des héros et des politiques... toutes les histoires sont presque égales, pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde ; ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

— Quel est le sens du mot *époque* ?

A. — Je l'ai vu expliquer dans une note du *Discours sur l'histoire universelle.*

— Et mieux que dans une note : dans le texte lui-même. Les grands écrivains emploient rarement un terme sans l'avoir défini. Si Voltaire le cite sans autre précaution, c'est que tout le monde alors connaissait la définition de Bossuet :

Il faut avoir certains temps marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reste : c'est ce qui s'appelle *époque*, d'un mot grec (1) qui signifie s'arrêter, parce qu'on s'arrête là pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après. (*Hist. univ., Dessein général.*)

N'employons-nous pas encore le terme dans ce sens? Comment dit-on d'un événement qu'il marquera dans l'avenir, qu'il se détachera des autres, que l'attention s'y arrêtera ?

de M. — Il fait époque !

— Les seules époques dignes de ce nom sont, naturellement, pour Voltaire, celles où la pensée humaine a été la plus vigoureuse.

B. — Il dit plus loin : *la raison*... « la raison humaine s'est perfectionnée... »

— Raison, pensée, génie, esprit humain..., autant de synonymes qui montrent bien, par leur fréquence, le souci unique de l'auteur. Pourtant, le mot *raison* est celui qui va faire avec lui la plus belle fortune, c'est le mot cher aux philosophes du XVIIIe siècle ; la civilisation, selon eux, est l'œuvre de la raison appuyée sur la science ; plus les hommes sont éclairés, plus ils s'avancent par un effort continu vers une destinée meilleure. Déclaration très neuve alors (encore que renouvelée des Grecs), comme la science elle-même, dont Voltaire, avant Diderot et Condorcet, salue dès 1735 l'irrésistible puissance. — Par quels moyens la raison sert-elle ainsi l'humanité ? Quels sont ses heureux procédés ?

B. — « Les arts ».

(1) ἐπέχειν = tenir sur, se tenir sur, être arrêté sur.

— Que veut-il dire par là ?

B. — La peinture, la sculpture, l'architecture...

— Oui ; est-ce tout ?

A. — Les lettres...

— En voyez-vous la preuve, dans la suite du livre ?

A. — Le chapitre des « beaux-arts » est consacré aux écrivains du XVIIe siècle, et le suivant, beaucoup plus court, intitulé « Suite des arts », à « ceux qui ne dépendent pas uniquement de l'esprit, comme la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture ».

— Très bien. Le sens du mot est donc plus étendu qu'aujourd'hui. Ne l'était-il pas davantage encore, dans la vieille langue ?

A. — Oui, il servait à désigner les *arts mécaniques*, en même temps que les *arts libéraux*...

S. — La preuve en est que Voltaire dit les *beaux-arts*, pour les distinguer des autres...

— N'avons-nous pas aujourd'hui quelques expressions où ce sens soit encore transparent ?

T. — Les arts et métiers !

S. — Les artisans.

— Justement. Bréal, que vous pratiquez, rattache le mot latin *ars* (art est venu de l'accusatif *artem*) à l'idée de « combinaison ». Il le rapproche du grec ἁρμόζω, adapter, ἁρμονία, assemblage. — Croyez-vous que nous devions le prendre ici dans un sens aussi général ?

B. — Non !

A. — Si ! (1)

— *Grammatici certant !* La question doit au moins être discutée. Pourquoi dites-vous *non*, B. ?

B. — Parce que Voltaire s'adresse « à quiconque pense » sans doute, mais surtout « à, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût », et qu'il terminera par l'éloge « de la vertu, des arts et de la patrie » ... Il ne parle pas, ici, des arts mécaniques.

(1) L'élève A. avait un certain goût pour l'érudition... Son camarade jugeait, en général, plus simplement des choses.

— Je le crois, en effet. Pourquoi, pourtant, songiez-vous à eux, A. ?

A. — Parce qu'en général Voltaire montre autant d'estime pour les uns que pour les autres ; dans la lettre à Thieriot, il parle des ingénieurs et des savants aussi bien que des artistes et des poètes : « Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. »

— Phrase bien remarquable, en effet, et qui ne sent pas son pédant. Voltaire admirait toutes les formes de l'intelligence humaine ; rien de ce qui montre la grandeur et la force de l'esprit humain ne lui demeurait étranger ; et il méritait d'en être le premier historien... Pourtant, je crois que, pour l'Introduction, c'est votre camarade qui a raison. Nous comprendrons *arts* au sens littéral de beaux-arts — sans oublier toutefois que Voltaire était prêt à y joindre tous les autres, dans le tableau où il voulait « peindre le génie et les mœurs des hommes ».

III. — *De quelques erreurs ou exagérations.*

Pourquoi faut-il que dans ces textes mêmes, si originaux, si profonds, il se laisse entraîner par son ardeur à des erreurs évidentes ? Les voyez-vous ?

B. — Il commet une série d'erreurs matérielles en confondant le siècle de Périclès et celui d'Alexandre, l'époque de Cicéron et celle d'Auguste. Il fait honneur au despotisme des talents nés, au contraire, aux époques de liberté, et grâce à la liberté... Il couvre de fleurs l'Italie corrompue de la Renaissance... Les détails même, contradictoires, qu'il donne dans les pages suivantes montrent combien est artificielle sa théorie des « quatre âges heureux »...

— Vous avez raison. Pourtant ces erreurs n'ébranlent pas la solidité du principe. Les œuvres de l'intelligence restent l'honneur d'Athènes et de Florence ; Cicéron et Virgile ont plus fait qu'Auguste lui-même pour la gloire de Rome ; et les grands noms du XVIIe siècle sont bien

ceux des savants, des philosophes, des artistes que Voltaire cite avec amour dans sa lettre à Thieriot. — Je vois une autre erreur plus grave, une erreur morale, une erreur de principe... Elle est à peine apparente dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que Voltaire était obligé de garder des ménagements, mais elle saute aux yeux dans la lettre à Thieriot, où il dépassait plutôt sa pensée... La voyez-vous ? Vous, de B. ? Lisez la proposition contestable.

— Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons ; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données...

— Et il ajoute, pour être plus clair, que les « saccageurs de provinces » ne sont pas de grands hommes, n'étant « que héros ». — Éclairés par cette confidence, nous comprenons la portée des lignes suivantes de l'Introduction : « Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici... les détails immenses des guerres, des attaques de villes prises et reprises par les armes, données et rendues par des traités. » Sous prétexte de laisser de côté des « détails », et de rappeler les « grands événements », Voltaire laisse entendre que la guerre, en elle-même, n'est pas un grand événement, qu'elle ne peut « servir d'instruction et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie ». N'a-t-il pas, d'ailleurs, toute sa vie, signalé dans la guerre et la superstition les deux fléaux par excellence qui accablent l'humanité ? Qu'en pensez-vous ?.

B. — Sans préjuger de l'avenir, il semble bien que, pour le passé, Voltaire exagère quelque peu en disant qu' « il ne revient rien au genre humain de cent batailles données ». S'il y avait eu beaucoup de guerres stériles ou ruineuses, d'autres avaient amené, en faveur de certains peuples, un accroissement de force, de richesse et de bien-être. Il n'est pas sûr que la Gaule devenue gallo-romaine se soit trompée en témoignant tant de sympathie à ses vainqueurs ; le glaive des Capétiens a souvent défendu le bourgeois opprimé contre le baron pillard ; si la force militaire a permis de criantes injustices, elle en a empêché d'autres...

— C'est évident. Aussi s'agit-il moins pour nous de voir si le pacifisme de Voltaire est juste ou non, en lui-même, que de nous expliquer comment un homme si intelligent a pu être pacifiste à ce point. Comme le disait M. Cahen l'an dernier dans cette conférence à laquelle je ne me lasse pas de revenir, le but de la lecture est de *comprendre*, de parfaitement comprendre la pensée de l'auteur : *expliquer*, c'est trouver les causes d'une opinion qui paraît d'abord inexplicable... Or, ici, je vois au moins un motif pour lequel Voltaire a dû condamner sans circonstances atténuantes la guerre et les hommes de guerre : les guerres auxquelles il avait assisté étaient non seulement stériles et inhumaines, mais désastreuses pour la France. Rappelez-vous : il avait vu, dans sa jeunesse, la guerre de Succession d'Espagne...

B. — La famine, aggravée par la mauvaise saison, avait même produit sur lui une impression si profonde que, quarante ans plus tard, il écrivait au marquis d'Argenson : « Vous vous souvenez de l'hiver de 1709 ! » — La cherté des vivres avait été si grande cette année-là que le père Arouet avait dû augmenter de cent livres la pension de son fils au collège Louis-le-Grand, pour qu'il eût du pain toute l'année.

— Quelle érudition ! Elle est digne de votre ami A. ! Où l'avez-vous puisée ?

B. — Hier soir je lisais cette citation dans le livre de Pierron, *Voltaire et ses Maîtres*, que je parcours afin de traiter le premier sujet de dissertation.

— Voilà une méthode qui réjouirait M. Lanson. Vous cherchez dans l'auteur lui-même les textes qui peuvent le mieux nous expliquer sa pensée ; vous savez recourir aux « sources » ! — Voyez-vous encore d'autres guerres inutiles et nuisibles à cette époque ?

H. — Sous Louis XIV, la guerre de la ligue d'Augsbourg, avec le ravage du Palatinat.

— « Les saccageurs de provinces ! »

de M. — Sous Louis XV, au moment où Voltaire écrivait, la guerre de Succession de Pologne.

A. — Louis XIV lui-même avait reconnu, à son lit de mort, cette erreur de sa politique : « J'ai trop aimé la guerre ! »

— Et le mot lui fait honneur. Il avait eu le tort de croire que la force militaire pouvait indéfiniment assurer le triomphe d'une nation, et il avait follement compromis l'œuvre de Colbert. Son successeur a continué. Voltaire, au contraire, voit dès ce moment ce que l'Angleterre nous a prouvé depuis. La force militaire repose sur la force sociale, et la force sociale est faite d'intelligence, de travail, d'industrie pacifique. La guerre et la diplomatie ne sont que le sanglant ou le brillant décor de la tragédie humaine. Les progrès de la raison, le développement du bien-être, l'établissement de relations plus fréquentes entre les peuples, telles sont les forces cachées qui tendent à rendre moins violentes les relations internationales. Le but de l'historien est de les mettre en lumière. L'erreur de nos gouvernements est d'avoir presque toujours méconnu cette vérité. La guerre de Succession d'Autriche, la guerre de Sept ans et les guerres du XIXe siècle ne donneront malheureusement pas tort à Voltaire : chacune d'elles nous a coûté un morceau de notre pays. « Nous avons trop aimé la guerre ! »

Ce n'est pas une raison, bien entendu, pour tomber dans l'excès opposé, et faire de Voltaire un antimilitariste vulgaire ! Nous avons tâché de voir les motifs de son opinion ; ils étaient sérieux ; ils justifiaient alors son ardeur d'apôtre. Mais soyez sûrs qu'à l'heure actuelle il saurait tenir compte de toutes les circonstances ; il n'oublierait pas que le droit n'est rien s'il n'est soutenu par la force, et que, plus on acquiert de richesses, plus il faut développer en soi le courage, l'esprit de discipline, le culte de l'honneur, toutes les qualités, en un mot, qui rendent digne d'une grande fortune et capable de la défendre. — Retenez seulement de ces beaux textes le principe juste, incontestable, dont certaines exagérations ne diminuent pas la portée :

Le *but* de l'historien est de peindre l' « esprit des hom-

mes », et de montrer comment il prépare les « siècles éclairés ».

Son *moyen* préféré doit être de louer « ceux qui ont excellé dans l'utile et dans l'agréable », qui ont « préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui n'étaient point encore nés ».

Ses *conclusions* seront toujours l'éloge du génie qui instruit, civilise et « conseille l'amour de la vertu, des arts et de la patrie ». En est-il de plus nobles et de plus pratiques ?

CHAPITRE IV

LE CARACTÈRE SCIENTIFIQUE DE L'HISTOIRE

OU LA DÉCOUVERTE DES CAUSES DANS LE CHAPITRE X DU *SIÈCLE DE LOUIS XIV*

SOMMAIRE

1. **La découverte des causes physiques**, et les liens qui unissent l'homme à la terre.

L'histoire expliquée par la géographie physique et économique dans le tableau que Voltaire trace de la Hollande (p. 128 et 129).

2. **La découverte des causes morales**, et la suite logique des événements dans l'histoire d'un peuple.

Cinq causes différentes à trouver (p. 130, 131, 132 et 133).

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Nous avons été frappés du caractère philosophique de l'histoire dans Voltaire; essayons d'en définir le caractère scientifique. Tâchons de découvrir, après le principe, la méthode, et voyons comment l'auteur du *Siècle de Louis XIV* a fait de l'histoire une science véritable.

Et par là je n'entends pas le travail préparatoire, la critique dans le choix préliminaire des documents, mais l'art de relier les événements à leurs causes et d'expliquer les phénomènes par les lois qui les régissent.

Dans le texte qui nous occupe, Voltaire commence par rattacher fortement l'homme à la terre et cherche dans la

nature du sol l'explication des faits : l'homme, étant soumis, au même titre que tous les êtres animés, aux lois générales de la nature, dépend du milieu dans lequel il vit; l'histoire doit s'appuyer sur la géographie. L'échec de Louis XIV, le salut inespéré de la Hollande, sont dus à des *causes physiques*; et c'est pour en avoir ignoré l'importance que les généraux de Louis XIV ont laissé fuir la victoire. Oui, ce brillant état-major méprisait la géographie! Il n'avait pas assez étudié le terrain des opérations futures; il ne connaissait pas la position maîtresse, la clef capable de lui ouvrir le pays. Napoléon, tout au contraire, devra sa supériorité stratégique à une connaissance parfaite de la géographie : il interprétera les cartes, aidé par un admirable service de reconnaissances ; il lira sur le terrain ; il aura le sens topographique; il ne le perdra qu'avec la raison même, lorsqu'il entreprendra une lutte impossible contre l'immensité de la steppe russe. Soyez certains que Napoléon aurait couru sans débrider du Rhin à Muiden ; il y aurait au moins envoyé un homme sûr, Davout ou Ney, avec des forces imposantes de cavalerie et d'artillerie... L'état-major de Louis XIV nous rappelle plutôt, par malheur, celui de Napoléon III que celui de Napoléon Ier ; il laisse le sort de la campagne à la merci du hasard, et le hasard, qui faillit favoriser son insouciance, tourna finalement contre lui. Lisez la première partie, de M., et voyez comme la nuance est finement indiquée par Voltaire.

— Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers allant en maraude s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi.

— Voilà le fait.

Voyez comment Voltaire, après nous l'avoir signalé (premier mérite), nous en montre l'importance. Un général capable doublé d'un politique prévoit, avec l'*acte* lui-même qu'il

importe d'accomplir, les *conséquences* de son action rapide et décisive. Un Napoléon aurait aperçu tout de suite les *conséquences politiques* du coup porté au bon endroit.

Aussi bien Voltaire songe-t-il par avance au procédé qu'emploiera le grand homme de guerre, lui qui poussera toujours droit aux capitales :

Cette capitale une fois prise, non seulement la République périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, et bientôt la terre même de ce pays allait disparaître.

Et comme Voltaire n'avance jamais rien sans l'appuyer sur des documents, il nous produit ses preuves. La mode n'était pas alors de mettre des renvois au bas des pages et de multiplier les citations tirées des pièces d'archives ; mais l'historien s'était renseigné aux bonnes sources : nous le savons par sa correspondance. Ainsi, pour la Hollande...

B. — Il y était allé !

— En effet, mais bien jeune, et pas longtemps. Il n'était pas encore préoccupé d'écrire l'histoire ; il pensait à autre chose...

S. — Pimpette !

— Précisément ! Pimpette ! Et la retraite précipitée à laquelle l'avaient contraint des incidents d'ordre fort peu scientifique, ne dut pas lui permettre de laisser beaucoup d'autres connaissances dans le pays. Mais plus tard, et dès 1735, il connaissait toute l'Europe, au moins tout ce qui comptait en Europe, grands seigneurs anglais, princes allemands, ministres, financiers, généraux, diplomates, et il savait utiliser de toutes manières ses relations aristocratiques. Nul doute qu'il n'ait été renseigné de première main sur les dispositions de la bourgeoisie hollandaise à ce tournant de son histoire. Nous pouvons le croire lorsqu'il nous affirme qu'elle était absolument découragée. Lisez la suite, de M.

— Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté...

— Vous le voyez : les deux forces principales, force financière, force morale...

— ...se préparaient à fuir aux extrémités du monde et à s'embarquer pour Batavia.

— Du reste il cite des chiffres : continuez.

— On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, et le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie.

— Voilà les conséquences politiques probables d'une campagne vivement menée.

Elles n'auraient pas été les seules : des *conséquences économiques* les eussent accompagnées. La ruine de la Hollande, dit Voltaire, eût été fatalement la suite de cet exode, *pour deux raisons*. Lesquelles ? Lisez la phrase.

— La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes orientales : ses provinces d'Europe, qui n'achètent leur blé qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce...

La première raison est la *ruine du commerce hollandais*.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que le commerce ?

de M. — Un échange : *merx*, marchandise, et *cum*, avec.

— Et qu'est-ce que peut échanger la Hollande ?

de M. — Du bétail... Des laitages...

C. — Du fromage... de Hollande !

— Soit, pour le fromage ! Mais le bétail, alors, ne se transportait pas bien loin... En réalité, elle ne tirait pas de son sol la partie la plus importante de ses objets d'échange. D'où venaient-ils ?

T. — De ses colonies, des îles de la Sonde.

— Justement ! Plus de produits coloniaux, plus de blé; et plus de blé, plus d'habitants. L'élément capital dans l'histoire, aux yeux de Voltaire, est le pain quotidien. Dis-moi ce que tu manges, dis-moi de quoi tu vis, déclare l'économiste à un peuple, et je te dirai qui tu es. Tel est l'avis de Voltaire : il est déjà l'auteur de l'*Homme aux quarante écus*.

La seconde raison est une raison morale, mais tellement liée à la première qu'on ne peut pas l'en séparer. Continuez, S.

— ...de leur commerce et, si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout à coup ruinées et dépeuplées.

— On dit souvent que la concurrence est l'âme du commerce. Pour Voltaire il semble ici que cette âme soit la *liberté*. Que veut-il dire ?

S. — Que les familles restées en Hollande auraient été trop découragées par la servitude pour continuer leurs entreprises.

— Oui. Ajoutez surtout qu'elles n'auraient pas eu l'assurance de jouir des fruits de leur travail. Les intentions de Colbert étaient connues. Il aurait entravé de toutes manières leur activité, et la conquête économique aurait suivi la conquête politique, dont elle était le vrai motif.

B. — Pourquoi ajoute-t-il : « si on l'ose dire » ? Il est bien évident que la Hollande aurait été asservie...

— Sans doute ! Mais Louis XIV et Colbert eux-mêmes ne s'avouaient pas, au début, que leur tyrannie les mènerait jusque là. Les ambitieux les plus dénués de scrupules éprouvent toujours le besoin d'avoir au moins pour eux les apparences du droit... Et Voltaire, qui aime Louis XIV, qui l'estime pour toutes les grandes choses dont l'Europe lui fut redevable, « ose » à peine avouer à son tour de quelles tristes conséquences eût été suivie son audacieuse entreprise. Il les voit cependant ; il ne peut pas ne pas les voir :

Bientôt, *dit-il*, la terre même de ce pays allait disparaître.

Derrière la ruine des hommes, il aperçoit celle de la terre qu'ils ont créée, et cette mort d'une contrée florissante lui paraît aussi déplorable que le malheur de la race qui l'avait faite à son image.

Amsterdam, l'entrepôt et le magasin de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce et les arts, serait devenue bientôt un vaste marais.

Après le drame joué par les hommes, le drame achevé par la nature ! Car c'est toujours dans les rapports de l'homme avec la nature que le savant découvre les causes profondes des phénomènes humains. En elle se trouvent

les forces, hostiles ou secourables, qui dominent l'humanité. « L'Égypte est un présent du Nil », écrivait jadis Hérodote. La Hollande, dit au contraire notre historien, est une conquête des hommes, et cette victoire de notre industrie est plus belle que les dons spontanés de la nature. Aujourd'hui encore il n'est pas d'année où les ingénieurs de la gracieuse Wilhelmine n'ajoutent à son royaume de fertiles prairies, et l'on peut prévoir pour un avenir prochain le desséchement du Zuyderzée. Aussi, que de travail ! Quelle assiduité, quelle prévoyance ! Et comme la mer envahirait vite ces plaines naguère submergées, si l'attention se relâchait ! Lisez-nous les dernières lignes de Voltaire, B.

— Toutes les terres voisines demandent des frais immenses et des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitants comme de richesses, et auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier et le plus beau monument de l'industrie humaine.

— Vous n'avez pas assez insisté sur le mot *singulier*; ou plutôt, vous l'avez prononcé comme si vous le compreniez mal. Que signifie ce mot de nos jours ?

B. — « Étrange »...

— Dans un sens favorable ?

B. — Non, jamais. Il signifie : « bizarre, fâcheux... », en tous cas : « digne d'inspirer la méfiance ».

— Oui. Et ici ?

B. — Le mot est encore tout proche de ses origines (*singuli*, chacun pris séparément) : « qui se sépare, qui se distingue de, qui est seul de son espèce... »

de B. — « Unique. »

— En effet, Voltaire aujourd'hui dirait peut-être « unique ». L'autre adjectif, *beau*, s'explique de lui-même. Mais n'est-il pas touchant de voir un homme de lettres appliquer aux prairies et aux troupeaux la même épithète qu'aux œuvres d'art ? Le philosophe est ainsi. Il aime, il admire l'intelligence dans toutes ses manifestations. Ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a d'important dans l'histoire, c'est la civilisation, ce sont les efforts par lesquels l'homme

s'asservit la nature, améliore son bien-être et embellit son existence. Un « entrepôt », un « magasin » ne le laissent pas plus indifférent qu'un musée. La patrie de Potter et de Franz Hals est également, à ses yeux, celle des riches marchands et des armateurs audacieux ; tout ce qui fortifie, tout ce qui civilise, tout ce qui élève l'homme en quelque manière et augmente sa puissance, mérite, selon Voltaire, notre admiration.

De même, le mot *industrie* a un sens plus étendu qu'aujourd'hui : que signifie-t-il de nos jours ?

H. — Le travail mécanique, par lequel on transforme la matière brute en objet manufacturé.

— Soit. Et à l'époque de Voltaire ?

H. — Activité, intelligence.

— Comme toujours, à mesure que nous remontons le cours des siècles, le sens est plus conforme à l'étymologie latine ; ici, le mot *industria* (*indo-struum*, qui construit, qui combine dans sa tête), « réflexion, application », est encore vivant sous la forme française.

C. — *Monument* est également pris dans le sens primitif latin : *monimentum*, de *moneo*, qui fait souvenir : toute œuvre qui rappelle la force de l'intelligence humaine.

— Et ces termes, ainsi compris, ont d'autant plus de valeur qu'ils traduisent fidèlement l'idée maîtresse de Voltaire : il voyait dans les progrès de la pensée le fait capital de l'histoire ; il admirait Louis XIV parce que le grand roi avait favorisé « les progrès de l'esprit humain, dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais ». Aussi déclare-t-il *déplorable*, digne d'être cent fois *pleurée*, la gloire qu'eût recueillie le vainqueur de la Hollande dans une entreprise de Vandale, et il le féliciterait presque de ne l'avoir pas recueillie.

Ici, j'ai peur de tomber dans une digression, dans la fâcheuse digression qui effraie tant nos inspecteurs ! Mais une question me brûle la langue... Vous sentez bien, dans ce passage, que tous les considérants accumulés par Voltaire sont autant de griefs contre l'ambition, la dureté,

l'orgueil insensé de Louis XIV. Nous voyons venir le mot de la fin, par lequel le philosophe ne lui accordera de la gloire qu'en la jugeant déplorable. Partagez-vous l'opinion de Voltaire? Trouvez-vous que Louis XIV et ses ministres aient commis alors le crime de lèse-civilisation?

D. — La Hollande les avait beaucoup inquiétés. Sa marine, son commerce, son industrie rendaient difficile le développement de la marine et de l'industrie françaises. Colbert la redoutait plus que Louvois...

— C'est vrai. Peut-être méritait-elle une leçon. Mais s'il fallait tuer tous ceux qui nous font concurrence, une telle coutume pourrait mener loin, même et surtout entre nations.

D. — Aussi la grosse faute de Louis XIV a-t-elle été de vouloir asservir la Hollande. Il a manqué de modération dans la victoire...

— Voilà ce qu'il faut dire. Il est dangereux, même pour un homme en apparence tout-puissant, d'aller jusqu'au bout de son droit, et à plus forte raison de le dépasser. Aussi ne sommes-nous pas choqués de voir Voltaire plaider, dans une mesure raisonnable, la cause du peuple vaincu. Analysez, pour finir, les pages admirables où l'historien nous montre la grandeur d'un peuple qui ne désespère pas de la patrie. La fin du chapitre est le commentaire indispensable du début.

Combien de *causes morales* voyez-vous, d'après Voltaire, au relèvement de la Hollande?

J. — Cinq.

— Vous avez lu le texte, n'est-ce pas? Énumérez-nous ces causes.

J. — *Première cause :* la révolution qui substitue le parti violent au parti modéré...

— la Montagne à la Gironde!

de B. — le prince d'Orange aux frères de Witt...

— et dans les mêmes conditions...

de B. — avec les mêmes appuis...

— par les mêmes excès! Lisez, J.

— La populace effrénée massacra dans La Haye les deux frères de Witt: l'un qui avait gouverné l'État pendant dix-neuf ans avec

vertu, et l'autre qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglants toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations..., car la populace est presque partout la même.

— Éternelle vérité ! Les chefs crient : « De l'audace ! » et le peuple répond : « Du sang ! » Et tous, entraînés à la fois par l'enthousiasme et par la peur, se laissent aller à des actes que chacun réprouverait ! Tous sentent planer sur eux, dans un commun délire, cette fatalité des révolutions qui veut que la violence entraîne la violence... C'est là qu'il faut savoir comprendre, quoiqu'il soit impossible de pardonner ; car, ajoute Voltaire,

au milieu de ces désordres et de ces désolations, les magistrats montrèrent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques...

et le patriotisme farouche a pu seul sauver la patrie.

Quelle est la *seconde cause,* T. ?

T. — La force financière, le crédit dû à l'honnêteté du gouvernement des Provinces-Unies.

— La *troisième cause,* C. ?

C. — Le courage de chaque citoyen, et le sacrifice héroïque des intérêts particuliers à l'intérêt général, devenu la seule garantie du salut individuel.

— En effet. La page est belle. Lisez-la nous, le mieux possible.

— A cette vertu républicaine ils joignirent ce courage d'esprit qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leyde, Delft, furent inondés. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples, ils manquèrent surtout d'eau douce ; elle se vendait six sous la pinte ; mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, et n'étant plus un État, demeurât encore redoutable sur la mer : c'était l'élément véritable de ces peuples.

de B. — Qu'est-ce que c'est que le « courage d'esprit » ? Et en quoi diffère-t-il du courage tout court ?

— Il représente la plus haute forme du courage, celle qui laisse à l'esprit toute sa clairvoyance, parce qu'elle est fondée sur une vision froide, nette, impitoyable de la réalité. Souvent, le courage est aveugle ; il ne mesure pas le danger ; il n'y pense pas ; il sent qu'il vaut mieux n'y pas penser... Et certes notre mérite, dans ce cas, n'en est pas diminué... Il faut pourtant reconnaître que le courage qui raisonne et calcule est plus étonnant encore, et c'est pourquoi Voltaire insiste : les Hollandais percent eux-mêmes les digues ; ils savent combien de millions leur coûte ce beau geste... et ils le font. Voilà le « courage d'esprit ». Voilà ce que Voltaire admire dans le peuple hollandais. Et quel tableau ! Quelle poésie ! Comme il est bon parfois, pour écrire l'histoire, d'avoir écrit *Zaïre* ! Amsterdam « forteresse flottante », avec sa ceinture de vaisseaux ; la Hollande, accablée sur terre, trouvant sur les flots indomptables son véritable élément ! Il y a un poète, doublé d'un savant, chez tout historien digne de ce nom. Michelet sera un grand poète.

Quelle est la *quatrième cause,* P. ?

P. — La forte organisation de la marine, et le talent des hommes de guerre.

— Naturellement. Voltaire est trop intelligent pour ne pas voir, et trop juste pour ne pas signaler dans la force militaire le symbole et la garantie de la force sociale, le plus haut degré de l'effort d'un peuple, celui qui le rend, plus que d'autres, digne de la liberté et capable de la maintenir. Il n'était pas homme, malgré son amour pour l'histoire des idées et des mœurs, à rejeter l' « histoire-bataille » comme une quantité négligeable, et il ne voyait nulle raison de sacrifier l'une à l'autre !

Quelle est la *cinquième cause,* H. ?

H. — La puissance commerciale.

— Seule capable, effectivement, de soutenir la force militaire, et de réparer les pertes subies. Lisez-nous encore ces lignes ; on les croirait, les dernières surtout, écrites d'hier par Demolins, dans le beau chapitre de sa *Supériorité*

des Anglo-Saxons où il montre que la supériorité militaire n'est rien sans la supériorité sociale.

— Après cette bataille, Ruyter, malgré les craintes et les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel ; défendant ainsi et enrichissant sa patrie d'un côté lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait ; on ne voyait que leurs pavillons sur les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être,* répondit ce monarque persan, *puisqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français ?*

— Hélas !

de B. — Voltaire n'a pas toujours été si clairvoyant. Le Canada... les arpents de neige...

— C'est vrai ! Son excuse est que tout le monde alors, en France, pensait comme lui. Je reconnais pourtant que l'excuse est faible pour un homme comme Voltaire... Ici, du moins, vous ne pouvez lui refuser tous les mérites d'un historien de premier ordre : il a su découvrir les *causes profondes* par lesquelles s'explique un revirement imprévu ; *causes physiques* et *causes morales*, il les analyse à la fois en savant et en psychologue, et il en tire sans effort l'explication des événements dans leurs plus lointaines conséquences.

Vous saurez maintenant ce qu'il faut dire si la Sorbonne vous pose une de ses questions favorites : « Quelle est l'originalité de Voltaire historien ? », ou « Est-il vrai que Voltaire soit le premier en date des historiens modernes ? » Nous n'avons étudié, il est vrai, que deux ou trois pages, et il est nécessaire que vous parcouriez, avec vos *Extraits* tout entiers, les principaux chapitres du *Siècle de Louis XIV*. Mais de ces textes restreints nous avons tiré les principales idées, les idées générales qui s'y trouvaient contenues, et ces idées font le mérite essentiel d'une dissertation. A vous d'y rattacher, par d'intelligentes lectures, d'autres exemples, d'autres preuves. Le plus difficile est fait.

DEVOIR

DEUX LETTRES SUR LA JEUNESSE DE VOLTAIRE (A CHOISIR)

Premier Sujet.

Le Père Porée écrit à un de ses confrères, ami de la famille Arouet, qui lui avait demandé ce qu'il pensait du jeune François, élève de rhétorique au collège Louis-le-Grand (1709).

Vous connaissez tous les jolies pièces de vers qu'un de vos anciens maîtres (1) a consacrées à l'enfance de Voltaire et à celle de Rousseau. Il n'est pas très difficile de se figurer, d'après elles, ce que devait être à quinze ans ce collégien précoce, et les anecdotes, plus ou moins authentiques qu'on raconte sur son adolescence n'ont rien d'invraisemblable. Vous avez entendu parler de la « tabatière confisquée » ; une autre fois, dit-on, il composa une épître pour un vieux soldat qui demandait aux Jésuites de lui écrire un compliment à l'adresse de Monseigneur... Il était l' « orgueil des bons Pères ». Mais il devait, parfois, faire un peu leur tourment, et il n'est pas impossible que son préfet des études, le futur abbé d'Olivet, l'ait noté presque aussi mal que le jeune Crébillon : « *Ingeniosus puer, sed insignis nebulo* ». Il était leur enfant terrible, mais ils l'aimaient malgré tout, et le Père Porée, en particulier, lui a toujours témoigné le plus affectueux intérêt.

Vous composerez la lettre indulgente, mais véridique, de l'excellent professeur.

Second Sujet.

Voltaire, âgé de vingt ans, à son ami de Cideville (1714).

Voltaire, à l'âge de vingt ans, s'était déjà fait connaître par deux ou

(1) G. Zidler, *La Légende des Écoliers de France*, p. 175-180.

trois odes, et deux satires assez violentes, l'une contre M. de la Motte, l'autre contre M. de Courcillon. Son père, bourgeois prudent, voulait le faire embarquer pour les Iles ; mais M. de Caumartin lui proposa d'emmener le jeune étourdi à son château de Saint-Ange (sur les bords du Loing), où Voltaire passa quelques mois. Ce séjour, en compagnie d'un vieillard aimable et instruit, lui laissa les meilleurs souvenirs. Intendant et diplomate sous Louis XIV, M. de Caumartin avait observé le monde et retenu mille anecdotes curieuses ; sa conversation captiva le jeune Arouet, et la bibliothèque du château acheva de faire son éducation.

Vous supposerez que François Arouet écrit de Saint-Ange à son ami de Cideville.

Il ne regrette pas la punition qu'a voulu lui infliger sa famille, tant il se plaît au château de Sully. Comment ne serait-on pas heureux dans la société d'un aimable vieillard qui a vu tant de choses et les raconte si bien ? La solitude même, d'ailleurs, lui est chère ; il songe à composer une épopée ; il a commencé une tragédie ; il fait toujours des petits vers, et n'oublie pas ses joyeuses fredaines ; il est le plus heureux des hommes.

Conseils. — Vous voyez sans peine tous les *faits* que vous devez utiliser : le *passé* de Voltaire, ses aventures, son goût pour la poésie, son goût naissant pour l'histoire ; il ne vous est pas défendu de songer aussi à son *avenir*, et de supposer que les projets formés alors par le jeune homme seront mis à exécution. Voltaire a prévu, dès ce moment, ce qui devait faire sa gloire ou, tout au moins, sa très brillante réputation jusque vers 1755 ; il est déjà, en 1714, ce qu'il sera dans la première période de son existence : un poète, et un homme du monde plein d'esprit.

CORRECTION DU PREMIER SUJET

J'avais recommandé de ne traiter le premier sujet que si l'on pouvait se procurer les renseignements nécessaires. Rien ne serait mauvais comme une reconstitution de ce genre si vous vous contentiez de souvenirs vagues. Nous n'admettons plus les descriptions faites « de chic » ; il faut que l'imagination prenne toujours son point d'appui sur des souvenirs précis et des documents authentiques.

M. de B. et de M. ont cru pouvoir faire parler le Père Porée uniquement d'après les exemples cités dans le *Vol-*

taire de Lanson. Je n'aurais pas osé le leur conseiller, car ces exemples étaient trop peu nombreux pour les soutenir sur tous les points : leurs copies sont incomplètes ; pourtant elles ne manquent pas d'agrément. Voici, par exemple, les premières pages de l'un d'eux :

Mon cher Confrère,

Vous m'avez prié de m'ouvrir à vous, et de vous dire en toute sincérité ce que je pense du jeune Arouet. Bien souvent un ami nous demande ainsi notre opinion sur ces enfants que nous sommes chargés d'instruire, de former aux belles-lettres, à l'art de composer et d'écrire, dont nous devons chercher surtout à faire d'honnêtes gens et de bons chrétiens. Et la réponse ne laisse pas, parfois, de nous embarrasser. Beaucoup, dans le doute, s'abstiennent et se contentent de vagues éloges... Quel est l'enfant, si dénué qu'il soit de vertus, dont il n'y ait toujours quelque bien à dire ? Pour vous, mon cher confrère, vous saurez tout, le mal comme le bien : non seulement parce que vous êtes de ceux auxquels on ne doit rien cacher, mais parce que le jeune Arouet, pour sa part, est de ceux qu'on ne peut louer ni même blâmer à demi.

Et d'abord, vous serez heureux d'apprendre qu'il n'est plus l'enfant maladif qui vous inspirait tant de craintes, lorsque vous le vîtes pour la dernière fois. Depuis le jour, trop lointain, où vous nous avez quittés, Arouet s'est absolument transformé. C'est maintenant un jeune homme élégant, un peu pâle et maigre peut-être, mais plein de vie et de feu, remuant, causant, les yeux pétillants de malice, le visage encadré de beaux cheveux blonds... La bouche est dure, malheureusement ; les lèvres pincées démentent un peu la gaîté bienveillante du regard, et ses plaisanteries mordantes, qu'on se répète partout, ont déjà blessé plus d'un de ses maîtres... De sorte qu'il est à la fois notre orgueil et notre tourment. Quand je cause avec lui d'histoire ou de politique, je suis émerveillé de le voir si bien peser les grands intérêts de l'Europe, et je lui prédis en l'embrassant qu'il sera plus tard un grand homme. Mais, l'autre jour, le Père Le Jay (vous le connaissez !), irrité d'une réplique audacieuse de cet enfant précoce, s'écria en le secouant par le collet qu'il serait un jour en France l'étendard de l'incrédulité (1).

C'est, en effet, un premier reproche à lui faire. Il traite trop à la

(1) Souvenir vague. Mot déformé. L'auteur de l'autre copie, plus exact, le citera dans toute sa saveur... au moins tel que l'a transmis la tradition.

légère les choses religieuses. S'il est suffisamment pieux dans la pratique, s'il assiste aux offices sans ennui, avec dévotion, il nous étonne parfois, il nous fait presque peur par la hardiesse de ses idées et l'audace de ses jugements. Voilà, je le crains, un enfant à qui la tendresse maternelle a manqué trop tôt. Comment voulez-vous, maintenant, qu'il se protège de la regrettable influence qu'exerce sur lui son parrain, l'abbé de Châteauneuf, l'ami de Ninon et de tous les libertins du Temple? C'est qu'il a su lui plaire, à la vieille Ninon, ce spirituel écolier : trop bien! Et cela promet! Ce grand garçon est déjà d'une ambition dévorante ; le désir de parvenir remplit déjà son esprit, et sa vanité inquiète le Père Pallu, son confesseur...

Mais le Père Pallu exagère, et j'augure mieux que lui de l'avenir réservé à notre enfant terrible. La Providence l'a si bien doué! Il a tant de facilité, de goût, de dispositions pour la poésie!...

M. de B.

Vous aussi, toutes proportions gardées, vous avez de la facilité. Mais vous manquez à la fois d'*ordre* et de *profondeur dans l'analyse*. Vous recueillez au hasard quelques souvenirs; mais vous n'en tirez pas tout le parti possible, parce que vous ne mettez pas chaque idée à sa place et que vous ne prenez pas la peine de l'exposer en détail. Je passe donc aussitôt à la copie du premier. Vous y remarquerez, non seulement l'abondance des souvenirs qu'il doit à la lecture de Pierron (*Voltaire et ses Maîtres*), de Compayré et de l'abbé Sicard (chapitres sur les Jésuites), mais surtout le parti qu'il en tire par la *composition* et l'*analyse*. Lisez, B. Je ne vous interromprai que pour annoncer l'*idée* démontrée dans chaque paragraphe. Passez le préambule : il est terne, très inférieur à celui que nous venons d'entendre. Arrivez tout de suite à la première partie. (1)

I. — *Qualités de l'élève Arouet.*

1. En classe.

Oui, je l'aime, ce grand garçon de Zozo ; j'aime à reconnaître sa

(1) Cette copie a été très retouchée dans la seconde partie, surtout dans la conclusion. Elle n'a subi dans la première partie, jusqu'à : *II. Défauts*, que deux corrections insignifiantes.

maigre silhouette gambadant, vive et sautillante, le long de nos sombres couloirs. J'aime à voir son visage éveillé, le sourire moqueur de ses lèvres, ses yeux pétillants de malice et de jeunesse. J'aime à entendre sa voix perçante jeter joyeusement quelque propos espiègle, quelque réflexion ironique. J'aime surtout à lire en classe un de ces devoirs qui lui valent pour un mois le titre glorieux de préteur ou de décurion. J'ai rarement vu tant de qualités réunies dans un élève. Il est sans rival pour expliquer un texte d'Ovide ou de Cicéron, pour composer une églogue à la façon de Virgile, un dialogue à la manière de Lucien, une ode imitée d'Horace. Il sait de mémoire la Rhétorique du Père Soarez ; nul ne tourne comme lui le vers latin, et ses discours sont toujours les mieux notés : voilà qui satisfait grandement le Père Le Jay, son professeur de langues anciennes. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de la manière dont il écrit et parle notre langue. Ses fables, ses lettres, ses narrations montrent comme il sait bien fixer ses pensées et les arranger, construire des périodes, leur donner du nombre et de l'harmonie, satisfaire l'oreille en même temps que l'esprit. Il semble aussi avoir beaucoup de goût pour l'érudition ; il vient souvent me demander, à propos d'un texte, des renseignements sur l'histoire, la géographie, les lois ; les commentaires les plus abondants, dignes du Père Jouvency lui-même, le laissent à peine satisfait. Enfin, c'est une intelligence universelle, qui s'intéresse à tout et réussit en tout. Aussi je peux lui prédire des succès plus grands encore à la fin de cette année de Rhétorique que ceux qu'il a remportés après ses Humanités ; et, sans doute, mon R. P., si vous pouvez nous faire l'honneur de revenir aux premiers jours d'août dans nos murs, vous le verrez ployer sous le fardeau des prix et des couronnes.

2. Dans la vie du collège. Quelques incidents.

Ne croyez pas, cependant, qu'absorbé par les études sérieuses, notre jeune Arouet se refuse des divertissements moins austères : il brille à nos académies du Dimanche, il y tient toujours le premier rôle dans les discussions et les discours. Il excelle à expliquer les symboles les mieux combinés, les énigmes les plus difficiles. Et si vous saviez avec quelle finesse, avec combien d'esprit il joue la petite comédie, aux *Ludi priores*, quelle noblesse et quelle grâce il prête aux personnages de la grande comédie, aux *Ludi solemnes !* Si vous l'aviez vu interpréter mon *Agapitus !* Que dis-je ? lui-même, s'il n'ose encore s'attaquer à Melpomène, ne dédaigne pas les petits vers. Voilà plusieurs années déjà qu'il parle avec élégance le divin langage : nous vous montrerons le placet qu'il fit à Monseigneur, pour un soldat invalide ; le brave homme y remercie toutes les fées d'avoir prodigué leurs

dons à ce grand prince, mais surtout, dit-il, celle qui, compatissante,

Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité ! (1)

Vous lirez sa traduction de l'*Ode à Ste Geneviève*, qui fit tant de plaisir au Père Le Jay. Nous avons mieux encore : ce hardi gamin avait eu l'audace, il y a quelques jours, d'apporter au collège une tabatière sur le couvercle de laquelle on voyait une miniature représentant l'Amour et Psyché. (Le croiriez-vous ? à son âge !) Pour punir un pareil manquement à la discipline, — oh ! je ne fis pas venir le correcteur, mais je saisis l'objet. Deux heures après, je recevais une réclamation en vers, un quatrain si spirituel que je ne pus y résister... Une dernière fée, comme à Monseigneur, voulut « me donner la clémence » ! Le petit polisson, jadis, les a toutes rassemblées autour de son berceau ! Il est né, en effet, avec tous les dons d'une heureuse nature ; la délicatesse littéraire n'est chez lui que le reflet de son élégance native. Ce fils de notaire a la tournure d'un jeune seigneur ; ses manières sont pleines de convenance et de dignité, ses gestes bien réglés, son langage d'une politesse exquise : il est charmant, jusque dans l'impertinence. Vous pensez bien qu'il n'a pas manqué de se faire des amis parmi nos élèves de la plus haute noblesse, M. de Richelieu, M. M. d'Argenson, sans négliger la solide noblesse de robe, avec M. de Cideville et M. d'Argental : précieuses amitiés qui sont dès maintenant le charme de sa jeunesse, et plus tard !.. Mais attendons la fin.

II. — *Défauts.*

Il y a des moments, en effet, où cet enfant m'inquiète, où je me demande si tous ces dons ne sont pas un piège de l'esprit malin, et s'il ne vaudrait pas mieux pour lui avoir un peu moins d'esprit, avec un peu plus de gravité. — Je passe sous silence sa vanité, ses imprudences, par lesquelles il blesse parfois ses meilleurs amis : n'avait-il pas la prétention, l'autre jour, de s'asseoir dans un des sièges réservés aux jeunes nobles ? Je crains fort que son étourderie ne lui attire plus tard quelque méchante affaire. — Je serais plus inquiet peut-être de son ardeur au plaisir, de l'illusion qui lui fait croire qu'on peut trouver le bonheur dans cette vallée de larmes, et que la vie est faite pour jouir sans mesure et sans réserve de tous les biens de ce monde. Mais cela encore est de son âge ; on ne peut pas demander à des adolescents

(1) Voltaire, *Épîtres*, I. A Monseigneur (1707).

qu'ils aient reconnu la vanité de toutes les choses qui passent; la vie se chargera bien de le détromper dans l'avenir... — Ce qui est plus grave, tout à fait grave, c'est son indépendance d'esprit. Cet enfant ne respecte rien; son esprit vif, ingénieux se moque de tout, rit de tout, tourne tout en ridicule; ses camarades, ceux qu'il aime le plus (car il a du cœur), n'échappent pas à ses railleries mordantes. Dirai-je plus? Il ne respecte même pas ses professeurs; son impertinence (je ne puis pas dire son insolence: le mot serait trop fort) n'a d'égales que sa bonne humeur et son insouciance. Ce gamin de seize ans est parfois le tourment de son préfet, le Père Thoulier, auquel il joue des tours pendables, et qui a dû tout récemment le faire fouetter pour une plaisanterie dépassant les bornes. Il n'en veut pas cependant au Père Thoulier, et le Père Thoulier ne lui en veut pas... Trop heureux s'il ne bravait que l'autorité de ses maîtres, toujours prêts à lui pardonner! Mais l'esprit d'indépendance, quand il est incarné dans l'homme, ne s'arrête pas, hélas! aux choses de la terre. Certes, nous ne pouvons pas l'accuser d'un de ces actes ou même d'une de ces paroles qui nous obligeraient en conscience, malgré toute notre tendresse, à nous séparer de lui; il est assidu à la chapelle; il fréquente les sacrements; je ne crois même pas que le pauvre enfant se rende compte des dangers que court sa conscience... Mais le danger est là; notre cœur de prêtres le sent et en frémit; il y a des moments où l'on croirait (je vous le confie tout bas, mon R. P., et en souhaitant du fond du cœur de me tromper) qu'il n'est pas attaché à la religion. Il discute certaines vérités, il s'étonne de certains mystères, il n'obéit pas aveuglément, *non credit quia absurdum*. Si bien que l'autre jour encore, le Père Le Jay exaspéré, lui déclara : « Malheureux enfant, vous serez le coryphée du déisme! »... Et lorsque je songe à l'éducation qu'il a reçue dans sa famille avant d'entrer au collège, à son frère janséniste, à certains de ses parents, à son parrain... Son parrain! celui-là même qui l'a tenu sur les fonts du baptême! Aimable homme, séduisante nature, mais si léger, si inconséquent! Je ne voudrais pas commettre le péché de médisance; mais comment cacher que l'abbé de Châteauneuf a conduit son filleul chez Ninon de Lenclos? Quelle imprudence! Et c'est qu'il lui a plu, à cette vieille fée, le petit espiègle! on prétend qu'elle l'a aussitôt couché sur son testament. Comme s'il n'était pas déjà bien assez porté à aimer les plaisirs, à voir et à entendre ce qu'il vaudrait mieux ne pas connaître!... Vraiment, notre tâche est délicate avec lui, et sa famille ne sait pas toujours nous la faciliter.

Conclusion.

Je vous serai donc reconnaissant, mon R. P., puisque vous vous

intéressez à lui, de lui donner, à l'occasion, quelques conseils affectueux. Certes, quoi que nous fassions, il nous échappera plus ou moins, à ses maîtres, à sa famille, à tous ceux qui voudront le retenir et le diriger. Son père veut en faire un notaire ou un avocat du roi ! Le plaisant notaire ! et le singulier magistrat ! Lui, l'irrégularité même, la fantaisie, le caprice en personne ! Ce qui l'attend, ce qu'il lui faut, ce n'est pas une existence sèche et aride, au fond d'une étude fumeuse ; c'est une vie libre, brillante, agitée, de poète et d'homme du monde, écrivain et courtisan. Il l'aura, car cette petite tête cache autant d'énergie et de persévérance que de souplesse et d'esprit. Il vivra gai, insouciant, riant ou souriant, à la cour et dans les salons, faisant à tout propos des vers ou des mots spirituels... Il travaillera aussi, il fera de grandes choses, de belles choses, au théâtre et ailleurs. Tâchons, sans contrarier ses goûts, de garder sa sympathie. Il a du cœur, je le répète, il est affectueux, empressé, reconnaissant ; il sait même, à l'occasion, écouter un conseil ; il y a beaucoup de bon chez lui. Il ne sera pas le premier de nos élèves qui gardera une foi suffisante, quoique un peu tiède, sous des apparences inquiétantes pour d'autres que ses maîtres. Pardonnons-lui tout ce que nous pourrons, à la rigueur, lui pardonner ; et comptons sur la grâce de Dieu pour faire que tous ces talents, si séduisants déjà dans leur fleur printanière, tournent, avec les soins de ses humbles serviteurs, à la plus grande gloire de son règne. Adieu, mon R. P. Priez pour nous. Aidez-nous. Et aimez-moi toujours autant que je suis, en J.-C.,

Votre frère chrétiennement dévoué

P. Porée.

CORRECTION DU SECOND SUJET

Le second sujet était évidemment plus facile. Aucune copie, cependant, n'approche de la précédente, et c'est chez le premier de l'année dernière qu'il me faudra chercher le meilleur devoir. Cinq d'entre vous seulement dépassent la moyenne.

1. Critique des mauvaises copies.

Nous n'aimons pas les corrections négatives, et nous avons horreur des *prêchis-prêchas*. Mais il y a des circonstances où il faut bien avouer les vérités pénibles et se-

couer les paresseux en les appelant par leur nom. Après avoir abusé de cette explication commode, la paresse, nous nous la refusons beaucoup trop. A force de vouloir excuser les élèves, on en arrive trop souvent à une ridicule sensiblerie, dont vous êtes les premiers à vous moquer ouvertement. L'insolence remarquée de quelques mauvais drôles n'a certainement pas d'autre cause qu'une excessive indulgence. Ils se jugent à leur valeur ; ils se savent indignes d'intérêt ; et, dès lors, ils nous méprisent parce que nous les ménageons. Ont-ils tort ? De toutes parts on n'entend parler que de relever les « élèves faibles », de consacrer aux « élèves faibles » tout le temps disponible des professeurs... Tel est, en effet, l'ingénieux euphémisme qui a remplacé l'ancien mot, le vieux mot français, dur mais énergique, dans lequel on sentait au moins le mépris des travailleurs pour la paresse et la lâcheté : nous n'osons plus flétrir les « cancres ». Eh bien, parlons-en, une bonne fois. Renonçons à cette agaçante hypocrisie de l'indulgence, qui vous est cent fois plus nuisible que l'antique sévérité. Puisqu'on parle de prodiguer les secours à ces chers « élèves faibles », faisons-leur entendre du moins les conseils qui leur conviennent. Qu'ils cessent d'accuser toujours les professeurs et les programmes ; qu'ils renoncent à se plaindre sans cesse « des autres », à compter toujours sur « les autres » ; qu'ils songent à s'accuser eux-mêmes et à compter sur leur travail.

Voici, par exemple, une copie symbolique, celle de X. Comment n'avez-vous trouvé à mettre que deux petites pages, mon pauvre ami, et deux pages absolument vides ?

— Je n'avais pas pu me procurer les livres de la bibliothèque. Je n'ai eu le *Voltaire* de Lanson qu'après avoir fait ma copie...

— Et elle était si longue, n'est-ce pas ? que vous n'aviez pas le temps de la recommencer ! Il y a vraiment des élèves qui n'ont pas de chance. Nous disons donc que vous n'aviez pas le *Voltaire* de Lanson. Mais vous possédiez les *Extraits de Voltaire*... Si vous ne les aviez pas, je devrais vous punir ! Vous les aviez ?

— Oui, Monsieur.

— La Préface vous donnait assez de renseignements, et les textes suffisaient largement à compléter votre documentation. Vous êtes, laissez-moi vous le dire, à vous comme à quelques autres, un incurable paresseux. Aussi votre cas ne mérite-t-il pas de nous arrêter longtemps... Ce qui m'intéresse, c'est la paresse curable, la demi-paresse, presque inconsciente, résultat de mauvaises habitudes plus que de mauvaise volonté, et qui se trouve être actuellement celle de la majorité... Voyez la masse des copies. On ne peut pas dire qu'elles soient nulles ; mais on peut encore moins dire qu'elles soient travaillées. Le nombre des pages est *presque* suffisant. Les idées sont *presque* indiquées. Le style est *presque* correct. Mais tous ces « à peu près » ne nous donnent ni un devoir complet, ni un paragraphe bien construit, ni une phrase ferme, vraiment française. Nous vivons sous le règne de la négligence. « Cette génération, m'écrivait il y a huit jours un père de famille, qui a été très heureuse, qui a grandi avec les découvertes les plus extraordinaires de la science, a vécu trop extérieurement et pas assez « en dedans ». Dans le désir très légitime d'entasser les connaissances en évitant le surmenage, l'Université a élaboré des programmes doublement fâcheux : les matières en sont à la fois trop disséminées et trop préparées ; elles ne laissent pas de place à la recherche individuelle et à l'effort personnel, qui forment seuls le jugement (1)... Ces jeunes gens sont superficiels, quoiqu'ils paraissent plus pratiques, dans la vie courante, que nous ne l'étions à leur âge. Je crains qu'ils ne manquent beaucoup de culture, parce qu'ils auront manqué de ce qu'on appelait autrefois les Humanités. » — Un autre de ces messieurs, auquel j'avais communiqué l'œuvre de son fils sur *le bon La Fontaine*, « constate une fois de plus l'insuffisance du travail, et remercie (sans ironie !) les malheureux professeurs du soin avec lequel ils corrigent de

(1) Voir, sur ce défaut, dû surtout au grand nombre des heures de classe, la note de la page 729.

si mauvais devoirs ». Il me prie de vouloir bien, en son absence, attirer l'attention de l'élève sur « les conséquences de sa paresse ». (Il ne dit pas « sa faiblesse », il aime le franc parler de nos pères !) Et il ajoute ces mots profondément vrais : « Le pauvre garçon travaille, sans doute, mais il ne donne que le quart ou la moitié de l'effort nécessaire... juste de quoi entretenir ses illusions sur lui-même ! » — Voici, du reste, la note du devoir qu'appréciait si bien ce père de famille :

Des idées, quelques exemples.

Mais les idées ne sont pas analysées ; les exemples ne sont pas expliqués.

Mais tout est présenté dans un désordre complet, parce que vous n'avez pas eu la patience de vous arrêter sur chaque point, avant de passer aux suivants.

Mais l'expression est vague, impropre, souvent barbare, parce que vous pensez qu'« on » vous comprendra toujours, qu'« on » fera l'effort à votre place...

Autrement dit, vous avez pris l'habitude, depuis le début de vos classes, de courir à la surface des choses sans rien approfondir.

Faites le contraire. Isolez les idées les unes des autres. Insistez sur chacune d'elles, jusqu'à ce que vous vous soyez fait parfaitement comprendre. Et ce désir charitable d'éclairer votre lecteur vous forcera vous-même à voir clair dans votre pensée confuse.

Voulez-vous quelques exemples des expressions que je fais passer aujourd'hui sous les yeux navrés de vos familles ? Il se trouve que j'ai relevé les premières dans les copies de la division D, où elles sont particulièrement fréquentes ; mais il serait facile de recueillir des échantillons presque aussi curieux dans les devoirs de la section C. Appréciez ces emplois de la conjonction *que*, quatre perles choisies parmi beaucoup d'autres :

Ce que ce pauvre Arouet doit s'ennuyer dans ce château !
Heureusement *qu'*il se radoucit !
Je ne saurais te dire *ce que* je me plais dans ce beau château.
Tu as pu remarquer *ce qu'*on déteste le roi à Paris.

Voilà pour la vulgarité. Voici pour la négligence...

Ces chefs-d'œuvre d'harmonie sont de la division C :

Me voi*ci his*torien.
Car, comme tu le sais...
Dans la bibliothè*que que* l'on a mise à ma disposition...
Et *là, la* plume à la main...

D'autres accumulent les *on*, sans le moindre ménagement pour nos oreilles :

Du même *ton dont l'on* dit...

Un autre encore, un bon élève pourtant de la section D, nous parle d'une perspective d' « *embarcation* pour les Iles ». Il voulait dire « embarquement »..... — « La punition *de* mon père est douce », soupire X., dans un devoir d'ailleurs assez convenable ; il ne se donne pas la peine de nous indiquer si c'est le père ou le fils qui est puni. Que fallait-il dire ?

— La punition *infligée par* mon père.

— Vous le saviez bien en écrivant. Mais nous trouvons partout le même laisser-aller, la même tendance au moindre effort. « A quoi bon me donner tant de peine ? On me comprendra toujours assez ! » Tel est le raisonnement plus ou moins avoué que fait l'élève nonchalant. Il n'éprouve pas le désir de se faire parfaitement comprendre ; il n'a pas le cœur de faire un effort pour épargner aux autres un contresens,

... ou une peine, même légère !

Toute discipline, en effet, toute convention est une gêne pour la bonne nature ; l'orthographe même, l'orthographe surtout n'est que le reste fâcheux d'une discipline archaïque ; et ce n'est pas par hasard que la fantaisie orthographique se marie, dans les devoirs, à l'impropriété des termes, à l'incorrection des tournures, au mépris affiché de toute harmonie. Négligence, paresse, horreur de toute règle et de toute contrainte : voilà ce qu'il y a au fond de la « Question du Français ». Un critique littéraire écrivait récemment : « La campagne contre l'orthographe est la revanche

des cancres de l'école primaire, comme la campagne contre les compositions et les concours est la revanche des cancres du lycée. » Il aurait pu s'épargner cette distinction, et l'enseignement secondaire n'a rien à envier, sur le premier point, à l'enseignement primaire. Les cuisinières elles-mêmes sont dépassées ; car elles, du moins, ont une orthographe particulière, connue, classée, celle qui consiste à écrire six lettres là où il n'en faut que trois, à mettre des lettres savantes là où il en faudrait de toutes simples !... La vôtre est infiniment plus déconcertante. Elle suit la règle des cuisinières, naturellement ; mais elle en suit aussi d'autres ; elle va même jusqu'à conserver parfois (tout arrive !) celles de Brachet ; de sorte qu'on ne sait plus comment s'y retrouver. C'est le désordre, l'anarchie, le triomphe de l'individualisme orthographique. La grammaire ne régente plus ni les rois ni personne, parce que personne, en quoi que ce soit, ne veut être régenté. Personne surtout ne veut risquer de faire un effort superflu ; et nous craignons avant toute chose de nous donner de la peine. (1)

2. Les cinq bonnes copies.

Consolons-nous, pour terminer, en insistant sur les exceptions. Nous en avons cinq, à peu près ce qu'il faut pour confirmer la règle ! cinq copies notées 12 ou 13, auxquelles nous ajouterons celle du premier de l'année dernière.

Le défaut commun à ces cinq élèves est l'inégalité de la composition. Ils ont traité convenablement une partie du sujet ; aucun ne l'a exposé d'un bout à l'autre :

(1) « (Autrefois,) les élèves de second rang eux-mêmes écrivaient en généra sans incorrection et sans fautes d'orthographe. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Le souci de la correction et de l'orthographe semble s'être affaibli chez un trop grand nombre de nos enfants et de nos jeunes gens. Mais à ce mal il ne paraît pas impossible de remédier. »

— Certainement.

(Document officiel cité par M. Couyba. Lettre au Directeur du *Temps*, 27 décembre 1910.)

F. de B. (1) — Ce que vous avez dit est bon, simple, gai, naturel. Mais ce que vous n'avez pas dit eût été bien nécessaire. Deux énormes lacunes.

J. — C'est bon (sauf certaines négligences de style). Mais on déplore d'énormes lacunes. Les projets de Voltaire relatifs à l'histoire sont à peine indiqués. Et la *Henriade* ? Et le théâtre ?...

En somme, vous n'avez guère aperçu que deux idées : les imprudences commises par le jeune Arouet, et l'agréable caractère de M. de Caumartin. Il est vrai que vous ne les avez pas exprimées sans grâce. Mais P. B., l'année dernière, avait su être aussi agréable et plus complet. Voici sa copie, légèrement corrigée dans la seconde partie, à peu près refaite vers la fin :

Mon cher ami,

Voilà bientôt un mois qu'après beaucoup de bruit fait autour de mon humble personne, vous n'avez plus entendu parler d'elle. Comme une fusée qui s'éteint après avoir ébloui, j'ai quitté le monde au milieu d'un beau tapage. Vous savez qu'après avoir attiré l'attention plus que je ne suis gros, je me suis trouvé en face de mon père. Il était furieux : il ne doit pas aimer la popularité. Il ne parlait de rien moins que de m'envoyer aux Iles, au bout de la terre, dans un pays d'horribles négresses. Heureusement, j'ai le diable de mon côté : il s'est présenté sous la figure de M. de Caumartin. Cet aimable homme réussit assez vite à convaincre mon père qu'un pareil exil n'était pas indispensable ; il lui assura que je serais aussi loin de Paris dans son château de Saint-Ange que chez des sauvages de diverses couleurs, et s'offrit à devenir mon geôlier. Charmante geôle ! et séduisant geôlier ! Le pays est riant ; l'air est tiède ; le château, bâti à l'heureuse époque de Louis XIII, n'a rien de la grandeur imposante qui fut de mode un peu plus tard. Je lis, je flâne, je cause ; j'ai à ma disposition l'inépuisable bibliothèque et la complaisance sans bornes de mon hôte ; les journées passent avec une incroyable rapidité. S'il est vrai et toujours vrai qu'il n'y a qu'un Paris, je crois bien qu'il n'y a pas non plus deux endroits comme celui-ci, et je remercie plus d'une fois, *in petto*, M. de la Motte, qui m'a procuré sans le vouloir une si douce villégiature... A m'entendre ainsi parler, n'allez pas vous imaginer que je sois devenu sérieux. La vie est gaie à Saint-Ange. Presque tous

(1) L'initiale « de B. » désigne deux élèves différents qui prenaient à la classe une part très active. Il en est de même de l'initiale « H. »

les jours se terminent par d'agréables soirées, où la jeunesse des environs me donne l'occasion de m'amuser très passablement; M. de Caumartin, prétextant son âge, qui ne lui permet aucune fatigue, a l'habitude de se retirer de bonne heure; ce bon vieillard aime la jeunesse comme elle veut être aimée, sans la contrarier dans ses goûts, sans qu'elle le gêne dans les siens; et il me laisse à sa place maître et seigneur du château!

Il a d'autres qualités encore que la discrétion. L'âge a respecté chez lui l'intelligence, qu'il a gardée aussi vive que celle d'un jeune homme, avec l'expérience d'un vieillard. Il est très instruit sur toutes choses. Vous saurez qu'il a été intendant et diplomate aux belles heures du règne de notre vieux roi. Sa conversation n'est qu'une suite ininterrompue d'anecdotes, toutes plus intéressantes les unes que les autres. On a beau, en effet, se moquer aujourd'hui de Louis XIV et de son entourage guindé, il faut convenir qu'il a fait de grandes choses, comme cette guerre de Hollande, que M. de Caumartin sait par cœur: il était au traité de Nimègue. Si le motif était injuste, la guerre fut brillante et, malgré bien des fautes, nous porta profit. Il est aussi un homme qui m'attire fort et que mon hôte a vu de près lorsqu'il faisait partie de la mission de M. le Maréchal de Villars: c'est Charles XII, roi de Suède. Ce génial coureur d'aventures est bien séduisant pour moi, qui aime les héros romanesques. Que deviendra ce roi, aujourd'hui peut-être encore prisonnier des Turcs? Je suis sûr que nos arrière-petits-neveux liront avec intérêt l'histoire de pareils hommes, à condition toutefois qu'elle ne leur soit pas contée par des historiographes à gages, fussent-ils Racine ou Boileau. Pour moi, qui n'ai aucune disposition à devenir historiographe (si ce n'est toutefois pour la pension), j'aimerais un pareil sujet: la réalité y est aussi émouvante qu'une tragédie, et l'on n'aurait qu'à la reproduire, sans flatterie ni dissimulation d'aucune sorte, pour écrire un roman des plus dramatiques. Pourtant, si jamais votre ami songeait à écrire l'histoire, c'est vers des sujets plus graves que le dirigerait en général la conversation de son hôte. Chose curieuse, cet homme du monde, ce diplomate, qui a tant pratiqué les hommes, qui les fait revivre avec tant de verve, trouve dans le spectacle du monde une chose encore plus digne d'intérêt que leur personne éphémère. Les exploits des héros, les fantaisies des rois, les sottises des peuples ne sont pour lui que le décor, imposant ou trivial, magnifique ou sanglant, de l'humaine tragédie. Il m'engage à chercher ailleurs que dans leurs caprices la force qui mène le monde; il voit dans les progrès de la pensée la cause profonde des événements qui se succèdent sous nos yeux. Combien ils sont lents, hélas! et traversés de mille accidents fâcheux!

Ils sont réels, pourtant, et chaque siècle apporte, au milieu de douleurs et de désordres sans nom, un peu plus de raison, de science et de justice à la pauvre humanité. Le progrès des arts, des lettres et des sciences nous apparaît plus marqué sous le règne qui s'achève qu'à aucune autre époque de l'histoire, et là est pour nous, beaucoup plus que dans des victoires éphémères ou funestes, le titre de Louis le Grand à l'admiration des hommes. Heureux l'historien qui saura illustrer d'un pareil exemple cette vérité profonde ! Heureux celui qui saura quelque jour retracer un tableau fidèle du siècle de Louis XIV !

Mais il faut d'abord que le siècle s'achève, et que plusieurs années se passent après la mort du vieux roi. Or, il fait comme Philippe, dit-on : il s'affaiblit, ἀσθενεῖ, il n'est pas mort ! Nous avons encore le temps. Pour patienter, M. de Caumartin, qui est un homme universel, m'engage (ne riez pas, mon ami, c'est très sérieux), oui, M. de Caumartin m'engage à emboucher la trompette épique ! Il faut vous dire que le démon qui me poursuivait au collège, le démon de la poésie, ne m'a pas faussé compagnie. Il me suivit en Hollande, où ma muse eut, vous le savez, une si charmante occasion de plaire à de beaux yeux. Il ne m'a pas quitté après mon retour à Paris, où elle eut, vous le savez encore, une si fâcheuse occasion de déplaire aux puissances ! Il m'a fidèlement accompagné sur les bords du Loing, où mes moindres impromptus ravissent, aujourd'hui comme hier, la race éternellement renaissante des Cathos, des Madelon, des comtesses d'Escarbagnas. Donc, me voilà passé poète de province. J'inonde les environs d'épigrammes et de madrigaux ; comme une chandelle paraît un astre dans la nuit, ainsi mes moindres mots, ici, passent de bouche en bouche... M. de Caumartin, seul, hoche la tête, ou reste muet devant les pointes les plus fines ! « Quel malheur, me dit-il un jour, qu'intelligent comme vous l'êtes, vous ne pensiez qu'à ces sottises ! Vous avez de l'ambition. Connaissez-vous, dans toute l'histoire, un homme que ses seuls bons mots aient rendu célèbre ? Moi, je n'en connais pas. Je comprends qu'à votre âge vous perdiez quelques heures à ces divertissements ; mais il faut songer à l'avenir, et employer votre vie à autre chose. Relisez nos auteurs, étudiez les anciens, et cherchez si rien ne vous frappe particulièrement. Voyez Homère et Virgile, voyez Sophocle et Euripide. Je crois d'ailleurs n'avoir pas besoin de vous forcer, car ma bibliothèque vous voit assez souvent. J'aime bien cela. Je lisais beaucoup aussi, à votre âge. » — J'ai écouté ces conseils ; j'ai relu les poètes anciens, et je me suis pris à considérer que, si les Grecs avaient l'*Iliade*, et les Latins l'*Énéide*, nous ne possédions pas en France d'épopée. Car nous n'appellerons

pas de ce nom les misérables rhapsodies de Chapelain ou de Desmarets, et la *Franciade* de Ronsard est enfouie sous la même poussière que le *Jonas* ou le *Childebrand* de ses maladroits successeurs... Loin d'aller chercher, comme eux, un sujet ancien ou barbare, je pense m'en tenir à une époque très rapprochée de nous. Les guerres de religion, qui ont ensanglanté le XVIe siècle, ne le cèdent certainement pas en horreur à tout ce que l'antiquité put fournir aux poètes de la guerre de Troie. Pour reposer les yeux de ces tristes spectacles, j'aurai, à défaut de l'Olympe et de ses dieux si peu recommandables, à défaut de ces guerriers sanguinaires dont le meilleur n'est qu'un barbare, les grandes âmes qu'ont su nous préparer, depuis, vingt-cinq siècles de civilisation. Un L'Hospital, un Rosny, un Henri IV : voilà, sinon nos dieux, au moins nos demi-dieux ; ils valent bien le somnolent Nestor ou le trop pieux Énée ; ils ne sont pas moins dignes qu'Hercule d'être chantés par les poètes qui recherchent la justice et haïssent l'iniquité. La tolérance, la haine du fanatisme et de la barbarie, l'amour de la patrie et de l'humanité, tel sera le sujet de l'*Iliade* moderne, de l'*Énéide* française. Si vous regrettez que la religion n'y tienne qu'une place effacée ou odieuse, je vous dirai : « Tant pis pour notre religion, si mon héros se montre plus grand et plus généreux que nos prêtres, si le roi pacificateur, achetant Paris d'une messe, fait passer avant toute chose l'horreur du sang versé pour la gloire du Très-Haut... » Il n'est pas dit que le merveilleux soit indispensable à une épopée ; rien n'empêche de croire que la philosophie ne puisse comme la religion soutenir un long poème, et parler, elle aussi, le langage des dieux.

Voilà de beaux projets, me direz-vous. Voilà de quoi remplir au moins deux existences ! Et pourtant, ce n'est pas fini. Une histoire, une épopée demandent des années de travail ; l'une sera l'œuvre de mon âge mûr, l'autre m'occupera une partie de ma jeunesse. Mais je suis impatient, *avidus laudum*, comme nous l'avons tant de fois récité chez les Révérends Pères ; je n'ai pas le calme nécessaire pour attendre une gloire tardive. Il me la faut demain : je la préférerais moins solide et plus prompte. Or la réputation soudaine, celle qui transforme du jour au lendemain un inconnu en homme à la mode, qui fait voler un nom hier encore obscur sur les lèvres des hommes, et sur celles des femmes, le théâtre seul la donne... Je prépare une tragédie. Elle s'appelle *Œdipe*. Vieux sujet, pensez-vous, et bien des fois traité ! Justement, mon cher ami. Ici surtout, le vieux, c'est le beau ! Ce qui a réussi doit réussir encore, pourvu qu'on sache donner à ces choses éternellement émouvantes le tour et l'air de notre époque. — Il est un point, cependant, sur lequel je veux rompre avec nos

petits maîtres, sur lequel je refuserai d'affadir à la manière de Thomas Corneille ou de Quinault le sombre drame antique. Mais cela même, quoique mon audace soit simplement renouvelée des Grecs, paraîtra une grande nouveauté. Plus d'amour, plus de galanterie. Rien que la crainte et la pitié, les deux ressorts du drame antique. Ces passions, qui suffirent jadis à Eschyle et à Sophocle, ne peuvent qu'être affaiblies par des soupirs langoureux. Œdipe n'a rien de commun avec Céladon, et Jocaste n'est plus d'âge à écouter un sonnet ! — Je sais bien que j'aurai des préjugés à combattre : comédiens et comédiennes, comédiennes surtout, ne se résoudront pas sans peine à renoncer aux madrigaux ; il me faudra vaincre des résistances... Eh bien ! n'a-t-on pas, à notre âge, tous les courages, toutes les audaces, avec le bonheur qui les justifie ?

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que la France a nourri de pédants !
Arouet saura...

Mais j'y pense ! Ce nom d'Arouet sonne assez mal pour un poète. Si vous n'y avez jamais songé, vous, mon cher Cideville, plus d'un railleur, au collège, a pris soin de m'en avertir. Ma foi ! n'en déplaise à Monsieur mon père, je ne porterai pas toujours dans le monde un nom de procureur. Il me faut quelque chose de sonore, un nom qui éveille l'attention comme un coup de trompette, et reste dans l'oreille longtemps après qu'on l'a prononcé. Cherchez donc, mon cher Cideville ; donnez-moi quelque bonne idée. Ce ne sera ni le premier ni le dernier service que vous me rendrez. Qui sait ? Ce ne sera peut-être pas le moins considérable... Ma mère possédait une terre bien ignorée, bien solitaire... Personne ne viendrait me disputer ce titre. Si je m'appelais M. de Voltaire ? Qu'en pensez-vous ? En attendant, Arouet-Voltaire, Voltaire-Arouet, croyez que l'un et l'autre ne font et ne feront jamais qu'une seule personne pour vous aimer.

Votre tendrement dévoué,

A. DE VOLTAIRE.

P. B.
(1908-1909)

CHAPITRE V

COMMENT DEVONS-NOUS LIRE LES EXTRAITS DE MONTESQUIEU (1) TIRÉS DES *LETTRES PERSANES?* (1721)

SOMMAIRE

Vous devez en tirer :

1) **des idées originales, neuves encore aujourd'hui,**

par une lecture rapide, au cours de laquelle vous noterez ce qui vous frappera le plus ;

2) **quelques procédés de style,**

par une lecture attentive des trois pages suivantes :

1° *un portrait* : le général retraité (p. 270).

Comparaison avec le procédé de La Bruyère — la valeur des images et l'importance du terme propre.

2° *une scène* : la curiosité parisienne (p. 260).

a) Importance du *refrain* dans les deux parties :

Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan !
Comment peut-on être Persan ?

b) Effet tiré de la *progression dans les exemples*, au cours des deux développements.

3° *une forme piquante de l'ironie* : Comment jugent les hommes ! (p. 267.)

(1) Éd. Jullian, p. 254-305.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

1er travail : Lecture rapide.

FEUILLE DE NOTES PRÉPARÉE PAR UN DES PREMIERS DE LA CLASSE POUR RÉPONDRE A NOS QUESTIONS.

1er groupe de textes : La vie à Paris.

1. *Activité de la vie occidentale*, comparée à celle de l'Orient.
— Les rues de Paris (p. 258 et 259).
— Voir certains chapitres de Huret sur les villes allemandes.
2. *Rapidité des changements de la mode* (p. 274).
— Puérilité des querelles (p. 265).
— Docilité moutonnière du Français (p. 274).
3. *Caractères du journalisme naissant* (p. 271-272).

Originalité : le fait même d'aborder ce genre de sujets.

2e groupe de textes : Montesquieu moraliste.

1. *Gloire et liberté* (p. 277). (Contestable.)
2. *L'idée d'humanité — la sensibilité* (p. 282).
Idée favorite de Voltaire — curieuse chez Montesquieu.

3e groupe : La politique.

1. Étude très fine sur le *caractère de Louis XIV vieilli* (p. 283).
V. p. 336 : « Il avait l'âme plus grande que l'esprit. »
2. *La question religieuse jugée par un économiste* (p. 285).
3. *Un côté du caractère français* : le point d'honneur (p. 293).
4. *Autre remarque* : La faveur est la grande divinité des Français (p. 294).
Cette ligne est toute d'or !

4e groupe : Une idée actuelle : *Justice et solidarité* (p. 295).

La définition de la page 300 : l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun.

2e travail : Lecture attentive d'une page.

La conversation s'étant un peu prolongée sur le premier travail, nous n'avons pu étudier qu'en partie un seul des trois textes. Il n'est pas mauvais, du reste, que la prépara-

tion dépasse en longueur le texte expliqué. C'est par des lectures étendues que les élèves acquièrent quelques connaissances : ils n'ont pas la force d'analyser eux-mêmes, profondément, un petit nombre de lignes. Il appartient au professeur de rattacher à un point précis leurs remarques un peu éparses, et de faire jaillir d'un seul texte très court toutes les observations qu'ils ont recueillies dans les autres. Voici le résumé de nos réflexions.

Une série de jugements !

J'étais l'autre jour dans une maison, où il y avait un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avaient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. « Il faut avouer », disait une d'entre elles, « que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étaient polis, gracieux, complaisants ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. »

« Tout est changé », dit pour lors un homme qui paraissait accablé de goutte ; « le temps n'est plus comme il était : il y a quarante ans, tout le monde se portait bien, on marchait, on était gai, on ne demandait qu'à rire et à danser ; à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. »

Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. « Morbleu ! » dit un vieux seigneur, « l'État n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert. Je le connaissais beaucoup, ce M. Colbert ; il était de mes amis ; il me faisait toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avait dans les finances ! tout le monde était à son aise ; mais, aujourd'hui, je suis ruiné. »

« Monsieur », dit pour lors un ecclésiastique, « vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisait alors pour détruire l'hérésie ? » — « Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels ? » dit d'un air content un autre homme qui n'avait point encore parlé. — « La remarque est judicieuse », me dit quelqu'un à l'oreille : « cet homme est charmé de l'édit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne pas le violer. »

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes.

(1714, Lettre LIX.)

I. — *L'idée.*

— Quel est le sujet traité, P. ?

P. — Un lieu commun : nos jugements sont toujours très égoïstes, très subjectifs ; nous ramenons tout à nous-mêmes.

— Pourquoi le Persan Rica ne le dit-il qu'à la fin ?

B. — Parce que ce lieu commun, en lui-même, n'est ni très neuf ni très intéressant. S'il était placé au début, nous le trouverions plat. Il nous plaît mieux lorsqu'il sert de conclusion à quatre épisodes...

Le conte fait passer le précepte avec lui.

— Oui. La simplicité même avec laquelle on constate, comme une chose toute naturelle, la sottise infinie des hommes, devient, à cette place, d'une charmante ironie : « Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes ! » — Si évidente qu'elle soit, la pensée doit être expliquée. Qu'est-ce qu'un *jugement*, B. ?

B. — Une opinion.

— Non, pas tout à fait. L'opinion est le résultat du jugement. Le jugement est une affirmation par laquelle nous déclarons d'une chose qu'elle possède telle ou telle propriété. Nous affirmons, par exemple, du baromètre qu'il monte ou qu'il descend sous l'influence de la pesanteur de l'air ; nous affirmons d'un homme qu'il est bon ou méchant, d'une statue qu'elle est belle ou médiocre. Nous établissons un rapport entre l'effet et la cause, et nous portons un jugement scientifique ; nous établissons un rapport entre un homme et l'idée du bien, entre une statue et l'idée du beau, et nous portons un jugement moral ou esthétique. Et de tous ces rapports nous entendons bien affirmer qu'ils ne sont pas une création de notre fantaisie, mais qu'ils correspondent à la réalité, qu'ils sont l'exacte traduction dans notre langage particulier de ce que les philosophes appellent la réalité objective. Un homme a le jugement *faux* lorsqu'il traduit mal cette réalité ; et nous

avons le jugement d'autant plus *sûr*, d'autant plus *solide* que l'expérience le montre mieux d'accord avec les lois de la nature. Un *jugement* est donc une affirmation fondée sur l'observation exacte des faits, établissant la réalité d'un rapport entre deux idées.

Vous voyez d'ici tout le parti que Montesquieu va tirer de ce mot « jugement ». Rien n'est plus beau que de juger ainsi, avec attention, avec intelligence, avec honnêteté, de se placer en face des choses et des hommes, sans tenir compte de ses préférences personnelles, de ses préjugés, de ses caprices... Rien n'est plus beau, c'est vrai, mais rien n'est plus rare... Le jugement scientifique est aujourd'hui, en général, soustrait aux influences qui pourraient le troubler ; mais il n'y a pas si longtemps que les savants, ou prétendus tels, « jugeaient par un retour secret qu'ils faisaient sur eux-mêmes ». Galilée a eu quelque peine à faire prévaloir ses « jugements » ; et, sans remonter jusqu'à l'*Arrêt Burlesque*, ma génération a pu voir l'Académie de Médecine fort hostile au grand Pasteur... Que dire des jugements portés non sur la nature, mais sur l'humanité ? Ceux-là sont soumis à mille influences fâcheuses, et Usbek n'a pas de peine à en signaler l'extravagance. Quels exemples choisit-il, H. ?

II. — ***Les exemples.***

H. — L'*influence de la coquetterie sur le jugement*, une femme ne reconnaissant pas volontiers qu'elle a cessé d'être aussi agréable à soixante ans qu'à vingt-cinq...

Elles ont travaillé tout le matin à se rajeunir, *nous déclare l'indiscret Usbek*. « Il faut avouer, dit l'une d'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étaient polis, gracieux, complaisants ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. »

— Appliquez à ce portrait notre double définition du jugement.

H. — Le vrai jugement serait celui-ci : « Le miroir fidèle nous montre que nous avons changé ; les hommes ne nous regardent plus, parce qu'ils nous trouvent laides... Les

hommes sont peu aimables, mais clairvoyants. » Voilà la réalité.

Tandis qu'ici, se maquillant pour tromper le miroir lui-même, elles portent un faux jugement (très faux, mais combien naturel !)... et disent : « Nous n'avons pas changé ; les hommes ne nous regardent plus, parce qu'ils ont cessé d'être gracieux... Les hommes sont aveugles et brutaux. » Voilà l'illusion.

Les deux opinions sont des jugements, puisqu'elles affirment des hommes qu'ils possèdent telle qualité ou tel défaut... Mais l'une serait un jugement véridique, et l'autre est un jugement faux ; l'une serait conforme à la réalité, parce que l'observateur sincère n'aurait tenu compte que des faits ; l'autre n'est conforme qu'au désir secret de celui qui l'exprime, parce que l'observateur complaisant ne tient compte que de ses désirs... « Il ne juge des choses que par un retour secret qu'il fait sur lui-même. »

— Lequel préférez-vous, parmi les autres exemples, F. ?

F. — *Le mécontent politique !*

— Je m'y attendais..., le sujet étant toujours à la mode. Mais il y en a un autre, hélas ! qui l'est au moins autant...

H. — *Le mécontent pour cause de religion !*

— Hum ! Un peu dangereux, celui-là, à présenter en classe... J'aimerais autant ne pas insister. Et puis, il est si proche parent du précédent ! Ce que nous dirons de l'un servira pour l'autre.

de B. — *Le malade !*

— Eh oui, le malade ! Quel joli tableau, et toujours vrai ! Qu'est-ce qui influe sur notre jugement plus que notre humeur ? Et qu'est-ce qui nous met d'humeur plus sombre que la souffrance physique ? Pour un homme courageux qui s'entraîne à s'affranchir de ces misères, combien d'autres raisonnent comme le « goutteux » d'Usbek : « Tout est changé, soupirent-ils ; le temps n'est plus comme il était !... » Rien d' « objectif », cependant, comme la pluie et le beau temps ! Rien de « subjectif » en revanche comme l'impression qu'ils nous laissent !... Mais revenons à la politique, puisque c'est elle qui vous attire.

Il faut convenir que le mérite est plus grand encore là qu'ailleurs pour l'homme qui ne tient compte, dans ses jugements, que de la justice et de la vérité. Tant de motifs, même honorables, contribuent à « incliner la justice dans notre sens » ! Ici, du reste, le vieux seigneur n'a pas tout à fait tort, objectivement! La lettre d'Usbek est de 1714. Il faut convenir qu'au lendemain de la paix d'Utrecht les finances étaient en très mauvais état : « Morbleu, dit un vieux seigneur, l'État n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert... » Son jugement n'est que trop fondé ; la teinte désuète de son style nous fait bien un peu sourire : « morbleu ! » (pour « Mort de Dieu » est un juron du temps des marquis de Molière, et ce vieillard dit encore « *monsieur* Colbert » trente et un ans après la mort du ministre... Mais la pensée n'en est pas moins juste : Chamillart était incontestablement inférieur à Colbert!... — Et pourtant, son jugement n'a aucune valeur. Il dit la vérité, et il n'a aucun mérite à la dire, parce que les raisons sur lesquelles il l'appuie ne sont pas les raisons valables. Il en est ainsi, bien souvent, des hommes d'opposition. Ils découvrent très bien les vices du régime à la mode, ceux qui frappent le premier venu. Mais les motifs pour lesquels ils les critiquent sont d'une frivolité stupéfiante ou d'un égoïsme naïf : ils n'ont à la bouche que la patrie et l'honneur; ils n'ont dans le cœur que vanité sotte, attachement à des privilèges injustes, souci exclusif de leur intérêt personnel... triple « retour secret qu'ils font sur eux-mêmes », et qui enlève à leur jugement toute espèce d'autorité. Montrez-nous ici la vanité, L.

L. — Ce vieux courtisan prétend avoir beaucoup connu M. Colbert!... Il ment, d'ailleurs: Colbert, le « marbre froid », n'était l'ami de personne, pas même de ses parents qu'il casait en bonne place... « M. Colbert était de mes amis ! »

— C'est bien. Montrez-nous l'injustice, P.

P. — « Il me faisait toujours payer ma pension avant qui que ce fût... » *Première injustice :* « avant qui que ce

fût », même avant de plus pauvres, de plus âgés ou de plus méritants ! *Deuxième injustice :* la « pension » elle-même, pure faveur accordée par le roi, qui distribuait ainsi à des courtisans oisifs le produit des impôts levés sur le pays.

— Soit. Reste l'égoïsme. C'est peut-être le motif le plus excusable. Car il faut bien manger. Il est assez naturel qu'on trouve les finances bien administrées, « dans un bel ordre », quand elles vous assurent une rente, et fort mal gérées quand elles vous la suppriment! Mais alors il ne faut pas s'ériger en censeur, en philosophe, et discourir sur les intérêts de l'État ! Ne voyez-vous pas, pourtant, un mot qui doit nous rendre indulgents, qui nous montre combien ce pauvre vieux seigneur est incapable de rien juger, même pas sa propre personne?

A. — Après avoir soutenu l'intérêt général, il oublie son rôle et laisse parler son cœur : « ... Alors tout le monde était à l'aise ! Et maintenant *je* suis ruiné ! »

B. — Un pareil oubli est-il vraisemblable?

— Mon Dieu, je vous accorde qu'il y a là peut-être de la part de Montesquieu une hardiesse comparable à celle de Regnard dans certains « mots comiques » du *Légataire Universel!* Hardiesse beaucoup plus vraisemblable, pourtant, ici que dans Regnard, et dont la conversation courante nous offre parfois des exemples. Réfléchissez un peu; rassemblez vos souvenirs : et vous constaterez qu'il n'y a dans ce trait rien d'extraordinaire...

Comme La Fontaine et La Bruyère, Montesquieu vous réserve ainsi un plaisir de tous les instants, pour peu que vous appliquiez au monde qui vous entoure ses procédés de moraliste. Un lecteur des *Fables*, des *Caractères* ou des *Lettres Persanes* n'y puise pas seulement des idées et des connaissances livresques ; il acquiert, avec une méthode d'observation mondaine, un excellent moyen de ne jamais s'ennuyer ; il est toujours au théâtre, et les hommes semblent jouer exprès pour lui la comédie.

Est-il beaucoup de lectures dont nous pourrions tirer un profit plus immédiat?

CHAPITRE VI

L'INTENTION ET LA MÉTHODE DE MONTESQUIEU DANS L'*ESPRIT DES LOIS* (1748)

SOMMAIRE

I. — ***Le sujet du livre.***

1. **Le titre exact.** (Éd. Jullian, p. 41, en note.)

2. **Les passages suivants :**

— *sur l'existence des lois :* p. 47, de : « J'ai d'abord examiné... » à : « Ici, bien des vérités... »

— *sur la définition des lois :* p. 51, de : « Les lois, dans la signification... » à : « L'homme a ses lois. » et de : « Il y a donc une raison... » à la fin de l'extrait.

II. — ***Le plan du livre.***

1. **Imperfections.**

Il n'y a pas de plan véritablement solide. (V. le plan de l'ouvrage p. 41-45.) Comparer la méthode de composition chez Montesquieu et chez Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, 1751). Les imperfections sont les mêmes. De 1700 à 1750, on ne sait plus aussi bien composer une grande œuvre que dans la période précédente. Mot de M. Faguet : « Ce grand livre est moins un livre qu'une existence... Il y a là non seulement vingt ans de travail, mais une vie intellectuelle tout entière » (Faguet, *XVIIIe siècle*, p. 137). — Lire l'*Éloge de Montesquieu* par d'Alembert (1755), p. 1.

2. Qualités.

a) Fécondité des grandes *idées générales* autour desquelles on peut grouper ces 31 chapitres.

b) Intérêt des *idées secondaires* qui sont exprimées dans un seul de ces chapitres. Exemple : le sommaire du chapitre XIV, cité par JULLIAN (p. 42, en note). — Il nous produit la même impression que certains chapitres de Taine, de Renan, de de Tocqueville : il éveille en nous les idées générales, nous force à penser, à nous élever au-dessus des détails isolés pour remonter aux causes profondes et découvrir les lois permanentes de la nature ; il nous rend intelligents.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Nous avons à saisir les intentions de Montesquieu dans sa préface et dans le chapitre Ier du livre I ; c'est-à-dire que nous devons, par l'étude de quelques *termes*, auxquels il attache la plus grande importance, comprendre ce qu'il entend par l'*esprit des lois*. Vous savez que ce titre fit sourire les mondains. « De l'esprit sur les lois », dit Mme du Deffand ; et sa plaisanterie fut fort applaudie. Mme du Deffand n'avait compris ni le mot « esprit », ni le mot « loi », ni aucun de ceux que nous allons examiner, et elle faisait elle-même de l'esprit fort mal à propos. Tâchons d'être plus exacts. L'exactitude, voilà quel doit être notre constant souci : comprendre d'une manière précise ce que l'auteur a voulu dire, mettre sous les mots qu'il a employés les idées qu'il a eues en vue, et les faits mêmes dont ces idées n'étaient que l'image en raccourci, tel est le but de notre lecture. — Aussi ai-je cru devoir apporter aujourd'hui ces deux gros volumes qui donnent à ma chaire un aspect imposant : c'est le Dictionnaire de Darmesteter et d'Hatzfeld. Vous connaissez le mot d'Horace :

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...

J'ai pensé que la vue de ces in-quarto symboliques frapperait assez bien vos yeux ! J'aurais volontiers pris également mon Littré, qui est un recueil unique d'exemples. Mais les quatre volumes de Littré ajoutés à ceux-ci !... Contentons-nous de Darmesteter. C'est un bon guide. Sa méthode est exactement celle que nous devons suivre.

Lisez-nous le titre, de M.

— De l'Esprit des Lois, ou du rapport que les lois doivent avoir avec la constitution de chaque gouvernement, les mœurs, le climat, la religion, le commerce, etc., à quoi l'auteur a ajouté des recherches nouvelles sur les lois romaines touchant les successions, sur les lois françaises et sur les lois féodales.

— Quel est le mot le plus important ?

de M. — Le mot *rapport*.

— Nous allons le trouver, en effet, dès les premières lignes du premier chapitre. Mais, pour nous préparer à le bien comprendre, lisez auparavant la préface, à partir de : « J'ai d'abord... »

I. — *La méthode de Montesquieu : la recherche des principes.*

— J'ai d'abord examiné les hommes, et j'ai cru que, dans cette infinie diversité de lois et de mœurs, ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies.

— Pourquoi commence-t-il par examiner les hommes ? Il semble que, voulant parler des lois, il aurait dû d'abord examiner les codes...

de M. — Les textes de lois lui paraissaient résulter de la pensée des hommes ; la loi dépendait des hommes avant que les hommes dépendissent de la loi.

— Autrement dit, il considère la loi comme un résultat, comme un effet, et il en voit l'explication dans la nature des hommes. L'humanité sera donc le sujet de son étude. Or l'humanité n'a pas été organisée au hasard. Pas plus dans les « lois » que dans les « mœurs », malgré leur « di-

versité », l'homme n'est conduit par ses « fantaisies ». Quel est le sens du mot *fantaisie ?*

L. — « Caprice ».

— Quel est le sens de *caprice ?*

A. — Il vient de *capra*, chèvre.

— Oui, par l'intermédiaire de l'italien *capriccio*. Et il signifie ?

A. — « Acte digne d'une chèvre ».

— En effet, Darmesteter le définit : « volonté soudaine, changeante et non justifiée ». Lui aussi, il explique « fantaisie » à l'aide du mot « caprice ». Après l'avoir rattaché au grec φαντασία, imagination, il passe au sens intermédiaire : « idée née d'un caprice de l'imagination », et le définit : « désir capricieux ». — Il est clair que la fantaisie ne saurait être objet de science. Quel est l'objet de la science ? Lisez-nous ce qu'en dit aussitôt Montesquieu.

— J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale.

— Qu'est-ce qu'un principe ?

A. — « Principe » veut dire « commencement ».

— Très bien. Comment se fait-il que vous ayez répondu avec si peu d'hésitation ?

A. — J'ai trouvé le terme ainsi employé dans l'*Éloge de Montesquieu* par d'Alembert, p. 22 : « Quand les conclusions sont érigées en principes, ou les précèdent... », et il m'avait un instant embarrassé... Il est évident que, dans ce texte, opposé à « conclusion », il signifie « prémisses, commencement ».

— Quelle est, du reste, l'étymologie ?

A. — *Principium* vient de *princeps*, et *princeps* de *primus*. Il faut, pour bien comprendre un mot, remonter à la forme primitive et au sens qu'il a eu dès l'origine... « dans le principe », c'est le cas de le dire !

— A condition d'en déduire ensuite les sens dérivés. Voici ceux que donne Darmesteter :

1er sens : Commencement.
2e sens : Origine.
3e sens : Raison d'être d'une chose.
4e sens : Vérité fondamentale sur laquelle s'appuie le raisonnement. Exemple : le principe d'Archimède.

A. — C'est plutôt le 3e qui nous convient.

— Oui, Montesquieu cherche les *causes profondes* qui sont la raison d'être des lois et des mœurs. Ou plutôt il ne les cherche pas, il les *pose*. Pourquoi « poser » ? n'attendrions-nous pas plutôt « découvrir » ? Il ne les invente pas. Elles existent ; elles résultent elles-mêmes de l'organisation voulue par la nature.

A. — Il ne les *pose* peut-être qu'après les avoir découvertes par une longue série d'observations.

— Évidemment. Il nous place au moment où, après de patientes recherches et « vingt ans de lectures », il a vu se lever dans son esprit des hypothèses si vraisemblables qu'il pouvait sans crainte les poser comme l'explication véritable des faits. Ainsi procèdent les savants : la vérité n'est jamais pour eux qu'une hypothèse préparée par des recherches et vérifiée par des expériences. Montesquieu avait d'ailleurs été, très jeune, initié aux méthodes scientifiques...

H. — A l'Académie de Bordeaux, il avait poussé ses confrères à s'occuper de physique, de physiologie ; il avait fondé un prix d'anatomie.

— Il aperçoit donc, après avoir lu attentivement les textes antiques, *le principe de la démocratie* (voyez page 78), *le principe de l'aristocratie* (voyez page 81), *le principe de la monarchie* (voyez page 83), *le principe du despotisme* (voyez page 93), c'est-à-dire la vertu, l'esprit de corps, l'honneur, la crainte, et il les salue, plein d'espoir, soulevé par cet enthousiasme qui précède les grandes découvertes...

J'ai bien des fois commencé et bien des fois abandonné cet ouvrage ; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles que j'avais écrites ; je sentais tous les jours les mains paternelles tomber... je ne trouvais la vérité que pour la perdre. Mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi, et, dans le cours de

vingt années, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir.

— Il a eu la joie profonde de constater peu à peu que ses hypothèses expliquaient tous les faits, et qu'aucun fait ne s'expliquait sans elles : double condition nécessaire et suffisante pour qu'une hypothèse devienne une vérité démontrée, une cause profonde, un *principe*.

Naturellement, il apporte à la vérification de ses hypothèses un soin extrême, un scrupule sans lequel il n'y a pas de vrai savant. Il est impassible ; il oublie sa propre personne, ses sentiments, ses préférences, pour ne voir que l'objet de son étude. Jullian rapproche avec raison sa déclaration de celle de Fustel de Coulanges. Lisez le passage de Montesquieu.

— Quand j'ai été rappelé à l'antiquité, j'ai cherché à en prendre l'esprit, pour ne pas regarder comme semblables des cas réellement différents, et ne pas manquer les différences de ceux qui paraissent semblables.

— Si les philosophes du XVIIIe siècle avaient suivi ce conseil, les assemblées de la Révolution n'auraient pas, trop souvent, confondu l'État moderne avec la Cité antique. Si nos contemporains se le rappelaient aussi, ils ne considéreraient pas constamment l'histoire comme un arsenal d'exemples à l'appui de leur thèses politiques et d'injures à l'adresse de leurs adversaires. Lisez, en note, pour nous ramener aux saines doctrines de Montesquieu, la réplique du grand Fustel.

— Pour connaître la vérité sur les peuples anciens, il est sage de les étudier sans songer à nous, comme s'ils nous étaient tout à fait étrangers, avec le même désintéressement et l'esprit aussi libre que nous étudierions l'Inde ancienne et l'Arabie.

— Comment Montesquieu appelle-t-il les idées préconçues qui nous empêchent de juger les choses en toute impartialité ?

C. — Des jugements portés avant que nous ne connaissions les faits, des *pré-jugés*.

— Et que se propose-t-il d'étudier uniquement?

C. — La nature des choses :

Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature es choses.

I. — *Le but de Montesquieu : les lois rattachées aux principes.*

Nous connaissons maintenant le sens des termes dont 'auteur va se servir pour définir la loi. Passons au premier chapitre, de B.

— Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ; et, dans ce sens, ous les êtres ont leurs lois : la divinité a ses lois, le monde matériel ı ses lois, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, l'homme a ses lois.

1. La loi.

— La loi, dit-il, est un *rapport*. Qu'est-ce qu'un rapport? Lisez-nous, P., la définition de Darmesteter.

— *Rapport* : de rapporter.

I. Action de rapporter : — Trois nuances.

II. Lien par lequel une chose, une personne est rattachée à une autre par quelque trait commun.

1. Ce que l'esprit conçoit de commun entre deux choses. — Six exemples, parmi lesquels se trouve la phrase de Montesquieu...

— Et *nécessaire*? Quelle est l'étymologie de « nécessaire » ?

A. — *Ne-cedo*. « Qui ne se retire pas, qui ne cède pas ». Par conséquent : « fatal, forcé ».

— Tel est, encore aujourd'hui, le sens du mot dans le langage philosophique : « ce qui ne peut pas ne pas être »... Un rapport est donc *un lien établi par une force irrésistible*. Cette force est la nature des choses. Qu'entendrons-nous, dans ce texte, par la « nature des choses » ? Cherchez *nature*, dans le dictionnaire, J.

— *Nature* : Ensemble des choses créées, ou ensemble des forces de la création.

A. — C'est le sens de Lucrèce : *natura rerum*.

— Oui ; mais je ne crois pas que ce soit celui de Montesquieu. Voyez dans la préface : lorsqu'il a employé une première fois l'expression, à quoi opposait-il la « nature des choses » ?

A. — A ses préjugés.

— Et il n'avait parlé jusque là que de l'humanité. Quel était le sens ?

A. — L'organisation naturelle de la société humaine.

P. — Darmesteter donne ce sens dans le second alinéa : « l'essence, les attributs propres à un être ». Et il cite en exemple la phrase de Montesquieu.

— Une loi est donc un rapport établi entre les choses, en vertu de leur organisation.

Exemples.

Montesquieu énumère ensuite des exemples qui ne s'expliquent pas autrement : « Dans ce sens, dit-il, tous les êtres ont leurs lois : la divinité a ses lois... », c'est-à-dire : Dieu, étant la raison même, met ses actes dans un rapport nécessaire avec la raison. Il ne peut pas ne pas vouloir ce qui est raisonnable. Il a ses lois. — « Le monde matériel a ses lois... » Essayez de nous expliquer ceci, B.

B. — Le monde matériel, l'univers, est composé de corps flottant dans l'espace. Ces corps sont, par rapport les uns aux autres, dans une certaine position, animés d'un certain mouvement ; et nous constatons que ces « rapports nécessaires » résultent d'une organisation propre à l'univers, qu'ils ne sont pas le fait du hasard ni de la fantaisie ; le monde matériel a ses lois..., les lois de Képler.

— Très bien. — « Les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois. » Que sont ces intelligences supérieures ?

de B. — Les anges ?

— Peut-être. Montesquieu aurait accepté cette traduction, si la Sorbonne l'eût exigé.

L. — Les habitants de la planète Mars ?

— Peut-être encore. Montesquieu n'aurait pas voulu faire de la peine à M. Flammarion. Montesquieu était bon ; et puis, il aimait la paix... La Sorbonne, qui le ménageait, fit traîner indéfiniment l'examen de son livre, pour n'avoir pas l'occasion d'approuver un homme si dangereux ou de blâmer un homme si aimable. Il est mort sans connaître le jugement des théologiens. — « Les bêtes ont leurs lois. L'homme a ses lois... » Remarquez la place donnée à l'homme, à la fin de l'énumération. Moins complaisants que la Sorbonne, les Jansénistes furent choqués de voir l'homme remis à sa place dans l'univers, écrasé comme les autres êtres et au même titre par les lois mystérieuses du Grand Tout. Aussi se montrèrent-ils sévères pour Montesquieu : ils sentaient bien en lui l'ami de d'Alembert, le collaborateur de l'*Encyclopédie*. Le philosophe, pourtant, termine par une formule générale que tout le monde peut accepter. La nécessité à laquelle nous obéissons n'est pas une « fatalité aveugle », une fatalité aveugle n'ayant jamais pu produire des êtres intelligents. Elle n'est que l'expression de la volonté suprême, de la sagesse providentielle :

Il y a une raison primitive ; et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux.

2. Application du mot « loi » ainsi défini aux choses de la morale et de la politique.

Mais une difficulté se présente pour l'historien ; Montesquieu la signale en toute loyauté.

Cette définition de la loi peut s'accorder, *dans les sciences de la nature*, avec la liberté divine, puisque Dieu est la raison même, et que la liberté, en lui, est d'accord avec la sagesse :

Ainsi la création, qui paraît être un acte arbitraire, suppose des règles aussi invariables que la fatalité des athées. Il serait absurde de dire que le créateur, sans ces règles, pourrait gouverner le monde, puisque le monde ne subsisterait pas sans elles.

Elle peut même, d'une manière générale, s'appliquer à la *morale,* puisque les lois qu'elle impose ne dépendent pas plus du caprice des hommes que celles de la physique :

Les êtres particuliers intelligents peuvent avoir des lois qu'ils ont faites : mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligents, ils étaient possibles : ils avaient donc des rapports possibles, et par conséquent des lois possibles. Avant qu'il y eût des lois faites, il y avait des rapports de justice possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle tous les rayons n'étaient pas égaux...

Mais, dans l'application, que de difficultés ! Les philosophes-historiens du XIXe siècle, Taine, Renan et leurs disciples, affirmeront courageusement que la liberté humaine est un mythe, un fantôme, une abstraction réalisée et que la notion de loi est exactement la même dans le monde moral que dans le monde physique. Montesquieu est plus prudent... et plus juste. Écoutez-le :

Mais il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Car, quoique celui-là ait aussi des lois qui par leur nature sont invariables, il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes.

Et il voit deux causes à l'intervention de la fantaisie dans les choses humaines :

La raison en est que les êtres particuliers intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur ; et d'un autre côté, il est de leur nature qu'ils agissent par eux-mêmes ; ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives ; et celles même qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours.

Autrement dit, il déplore :

1° *les erreurs de notre intelligence,* qui ne discerne pas toujours, pour les faire passer dans les codes, les lois les plus conformes à notre organisation. Ces lois existent ; elles sont inscrites par la nature dans notre esprit comme dans notre corps ; l'homme est organisé en vue d'une certaine conduite à tenir, et il sera d'autant plus fort, d'au-

tant plus heureux qu'il se rapprochera du vœu de la nature, qu'il le traduira mieux dans sa langue imparfaite. Mais il ne sait pas toujours lire ni traduire. Il commet beaucoup de contresens, et ces contresens (nous en voyons tous les jours) s'appellent les mauvaises lois... Il ne les corrige — quand il les corrige — qu'après en avoir subi les désastreuses conséquences.

2° *les erreurs de notre volonté.*

De quelque manière qu'on l'explique, cette volonté se manifeste, le fait est incontestable ; et elle se manifeste souvent d'une manière tout à fait contraire à notre intérêt tel que l'entendrait la nature. En cela même, nous sommes inférieurs aux bêtes, « qui, pour la plupart, se conservent mieux que nous, et ne font pas un aussi mauvais usage de leurs passions ». Et Montesquieu conclut, impitoyable :

L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables. Comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies, et change celles qu'il établit lui-même.

Il ne se dissimule donc pas que la tâche de l'historien est beaucoup plus délicate que celle du physicien et du chimiste ; à plus forte raison celle du jurisconsulte, préoccupé, comme il l'est, d'améliorer les lois imparfaites et de les ramener aux *principes* établis par la nature :

La loi, en général, est la raison humaine en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre ; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine.

Pourtant, la tâche n'est pas impossible, puisque, si grossiers qu'ils soient, les différents codes se sont plus ou moins inspirés de cette haute raison. Il suffira de mesurer, suivant les temps, les pays et les circonstances, la distance qui sépare du modèle idéal l'imitation imparfaite, de fixer avec précision dans quel *rapport* ils sont ensemble. Tel est le dessein qu'il expose à la fin du chapitre III :

J'examinerai tous ces rapports : ils forment tous ensemble ce qu'on appelle l'*esprit des lois*.

III. — *Le livre de Montesquieu. Dans quelle mesure il a pu réaliser son projet.*

1. Imperfections.

Le malheur est que, s'il a fort bien énuméré tous ces rapports, il n'a pas aussi bien montré « comment ils formaient, tous ensemble, ce qu'il appelle l'esprit des lois ». Vous avez lu, B., la *table des matières* que Jullian a pris soin de vous mettre sous les yeux, page 41. Qu'en pensez-vous ?

B. — Le livre de Montesquieu est un peu composé comme le *Siècle de Louis XIV* de Voltaire. Les deux auteurs définissent admirablement, au début, leur idée générale, idée féconde et capable de porter tout le poids d'un grand livre ; Voltaire donne la définition même de la civilisation, Montesquieu celle de la loi. Mais entre cette idée très générale et les longues séries d'exemples répartis en 39 chapitres par l'un et 31 par l'autre, nous cherchons en vain quatre ou cinq idées intermédiaires qui permettraient de mieux voir les rapports entre les faits particuliers et le principe général.

— Voilà qui va bien ! Les élèves Voltaire et Montesquieu sont critiqués de main de maître. Je croyais entendre une de nos corrections de devoirs ! et vous êtes un peu dénué d'indulgence pour ces grands hommes. Il y a pourtant quelque vérité dans votre jugement sévère...

L. — Les pages elles-mêmes ne sont pas toujours très bien composées. Il y a beaucoup d'alinéas.

— Rien ne trahit mieux, en effet, la faiblesse de la composition que ce besoin de mettre constamment à la ligne.

A. — Montesquieu dédaigne souvent la théorie du paragraphe !

— Et il ne démontre pas toujours suffisamment chaque idée avant de passer à la suivante.

L. — Exactement comme nous !

— Soit ! A condition de ne pas ajouter : « toutes choses

égales d'ailleurs ». — Mais revenons au plan général du livre... B. nous fait signe qu'il avait encore quelque chose à dire.

B. — Les ouvrages du XIXe siècle sont autrement construits !

— Lesquels, par exemple ?

B. — *La Cité antique*, de Fustel de Coulanges... Elle est divisée en cinq livres :

I. Antiques croyances, — II. La famille, — III. La cité, — IV. Les révolutions, — V. Fin du régime municipal ;

chacun de ces livres comprenant 3, 4, 10, 13 ou 18 chapitres... On voudrait trouver dans Montesquieu des groupements analogues.

— Citez-en un autre encore.

A. — *L'Ancien Régime*, de Taine, qui comprend également cinq livres :

I. La structure de la société, — II. Les mœurs et les caractères, — III. L'esprit et la doctrine, — IV. La propagation de la doctrine, — V. Le peuple ;

chaque livre étant divisé en 3, 4 ou 5 chapitres.

— Vous avez raison. Vous pourriez nous rappeler ainsi toutes les grandes œuvres du siècle dernier, *l'Ancien Régime et la Révolution*, par de Tocqueville, *die Cultur der Renaissance in Italien*, par Burckhardt, *the History of the English People*, par John Richard Green ; vous y constaterez l'existence de ces *idées intermédiaires*, qui empêchent les exemples d'être trop éparpillés...

2. Qualités.

Pourtant soyez sûrs que, si Montesquieu ne les a pas marquées aussi nettement que ses successeurs, elles existent dans son œuvre. Vous pouvez les y retrouver. Les voici :

1re partie. — Constitution rationnelle des sociétés. Les principes. (Chap. I-III.)

2e partie. — Les lois civiles. (Chap. IV-VIII.)

3e partie. — Les lois politiques. Fonctions de l'État, et limites de son pouvoir. (Chap. IX-XIII.)

4e partie. — Influences extérieures qui pèsent sur la législation : le climat, le terrain, les mœurs. (Chap. XIV-XIX.)

5e partie. — Les lois économiques. (Chap. XX-XXIII.)

6e partie. — Rapports entre les lois civiles et les lois religieuses. (Chap. XXIV-XXV.)

7e partie. — Diverses considérations. (Chap. XXVI-XXXI.)

Je reconnais qu'il a fallu montrer quelque complaisance. Plusieurs chapitres pourraient être aussi bien rangés sous une rubrique que sous une autre. De plus, ces idées elles-mêmes ne se suivent pas dans l'ordre le plus heureux, et j'ai dû renoncer à trouver un titre pour le dernier groupe de chapitres. Avouez, néanmoins, qu'il y a dans l'*Esprit des lois* autre chose qu'un recueil de notes ! Dans chaque chapitre, d'ailleurs, le défaut d'unité est beaucoup moins sensible. Jullian vous donne (p. 42, en note) le sommaire du chapitre XIV : « Les lois dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat ». Ici l'énumération se trouve être un procédé suffisant ; et, s'il n'est pas interdit d'en concevoir un meilleur, nous pouvons à la rigueur nous contenter de celui-là. — Imitons l'indulgence de d'Alembert, qui, tout en regrettant l'absence d'un ordre plus parfait, plaide les circonstances atténuantes en faveur de Montesquieu (*Éloge*, p. 22, à l'endroit qu'A. nous a signalé tout à l'heure) : « Il faut distinguer, dit-il, le désordre réel de celui qui n'est qu'apparent. Le désordre est réel quand l'analogie et la suite des idées n'est point observée ; quand les conclusions sont érigées en principes ou les précèdent ; quand le lecteur, après des détours sans nombre, se retrouve au point d'où il est parti. Le désordre n'est qu'apparent, quand l'auteur, mettant à leur véritable place les idées dont il fait usage, laisse à suppléer aux lecteurs les idées intermédiaires. Et c'est ainsi que M. de Montesquieu a cru pouvoir et devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent, dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires et raisonnées. »

B. — Nous n'avons pas de « génie » !

— Rassurez-vous. « Génie » garde ici le sens du latin *ingenium*... intelligence naturelle, ingéniosité tout au plus...

A. — Nous ne sommes pas des « hommes qui pensent » !

— C'est votre tort. Vous êtes précisément ici pour apprendre à penser, et l'on s'aperçoit trop bien que vous ne l'avez pas encore appris ! Pourtant, vous voyez que les auteurs du programme ont prévu l'embarras où pourrait vous mettre Montesquieu ; ils vous ont à l'avance, B., entendu dire :

Mon génie étonné tremble devant le sien !

Ils ne vous ont prescrit, charitablement, que des *Extraits* de ce grand philosophe. Ils se contentent de vous recommander trois choses :

« Sachez, disent-ils, quels sont les principes auxquels remonte Montesquieu pour y rattacher les lois. »

Nous les avons définis.

« Sachez, d'une manière générale, sur quels exemples historiques il s'appuie pour les exposer. »

Nous venons de parcourir ensemble la table des matières de l'*Esprit des lois*.

« Et choisissez quelques-uns de ces exemples, les plus simples, les plus susceptibles d'applications à l'heure actuelle. »

Nous allons le faire dans les classes de la semaine prochaine.

Vous le voyez, on ne vous demande pas d'avoir du génie, fût-ce au sens latin du mot, ni même d'être des « penseurs » ! On vous demande de penser quelques instants aux principes sans lesquels on n'entend rien à l'histoire, à la politique, à la morale elle-même... Il serait vraiment excessif de crier au surmenage.

CHAPITRE VII

LES IDÉES POLITIQUES ET SOCIALES DE MONTESQUIEU

DEUX PLANS DE DISSERTATIONS

Premier sujet.

Expliquer le mot connu de Voltaire sur l' « Esprit des lois ». « Il (Montesquieu) a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres ; il présente à la nature humaine ses titres, qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre. » (Idées républicaines.)

Ce mot est généralement cité sous une forme plus concise, mais qui n'est pas le texte original de Voltaire : « Le genre humain avait perdu ses titres. M. de Montesquieu les lui a restitués. »

Début.

Un critique du XVIIIe siècle a su définir en quelques mots l'originalité de l'*Esprit des lois*. Il est vrai que ce critique était Voltaire et connaissait le sens précis des termes. Montesquieu, selon lui, a retrouvé les *titres* de la nature humaine ; elle les avait perdus dans la plus grande partie de la terre, et il les lui a restitués.

I. — *Qu'est-ce que Voltaire entend par le mot « titre » ?*

1. Définition du terme.

A. — *Sens étymologique : titulus,* inscription qui rappelle un souvenir ou le nom d'un homme.

B. — *Sens dérivés :*

1° *inscription* — et par extension papier ou parchemin qui établit le droit d'un homme, soit à la propriété, soit à un honneur, soit à un avantage quelconque.

Ex. : titre de propriété, titre de rente.

2° par extension encore : la dignité elle-même, l'honneur qui s'y attache.

2. Application à la phrase.

A. — Les *droits* de la nature humaine, non pas à une distinction, mais au respect de ses besoins les plus essentiels, tels que les définira la Constituante (la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression), en un mot le respect de la personne humaine.

B. — Les *titres* qui les établissent, ou tout au moins les garantissent, c'est-à-dire les *lois*.

II. — ***Comment ils ont été perdus et retrouvés :***

1) ***perdus :***

a) **dans les autres parties du monde :**

— surtout en Asie — Les philosophes du XVIIIe siècle ont été très frappés du despotisme oriental — leur mot favori : « gouverner à la turque ».

b) **même en Europe :**

— *les institutions politiques :* les monarchies absolues (l'Angleterre exceptée) — la politique des légistes et la destruction des franchises du moyen âge : « Si veut le roi, si veut la loi. » — « Tel est notre bon plaisir. »

— *les institutions civiles :* les codes, faits surtout pour protéger l'aristocratie et « maintenir les peuples dans le devoir » — Le code de la chasse en était le symbole, et la dureté des peines (torture) montre qu'ils ne reposaient pas surtout sur le souci de la justice et le respect de la personne.

2) ***retrouvés par Montesquieu :***

A. — **Les titres eux-mêmes :**

— *la « lettre » de la loi :*

les documents — les diverses législations étudiées par Montesquieu, les lectures ou les voyages que suppose la simple table des matières de son livre.

— *l' « esprit » de la loi,*

c'est-à-dire le but idéal dont les législateurs se sont plus ou moins

rapprochés — le rapport dans lequel se trouvent les différents codes avec la justice absolue, telle que nous pouvons la définir suivant la nature des choses.

B. — **Les applications qu'il en tire, et les droits qu'il fait valoir :**

a) Les réformes qu'il désire dans les *constitutions politiques*, et la supériorité du régime parlementaire sur le simple despotisme.

b) Les réformes qu'il demande dans les *lois civiles*, de manière qu'elles se rapprochent du principe de la justice :

— par la rapidité de la procédure,

— par une proportion plus équitable entre le crime et la peine,

— par l'exclusion de toute cruauté ou même de toute sévérité inutile,

— par la vigilance apportée à prévenir le mal plutôt qu'à le punir.

Conclusion.

Telle est l'œuvre de Montesquieu. Jetant les yeux sur l'humanité, il a constaté qu'elle ne pouvait vivre qu'à condition de conformer sa conduite à certains *principes* ; ces principes résultent à ses yeux de la nature des choses, c'est-à-dire de l'organisation naturelle sans laquelle ni l'homme, ni la société ne sauraient vivre un seul jour. Mais il a vu, en même temps, que ces principes n'étaient pas toujours exactement traduits dans le langage imparfait des constitutions humaines et des législations civiles. Il lui semble que les *lois naturelles*, ces *titres* garantissant les droits de l'humanité, avaient été trop souvent étouffées par l'ignorance ou le caprice des hommes. Il a donc mis tous ses soins à les découvrir, à les exposer, « à faire souvenir les hommes qu'ils sont libres ». Il a présenté, en un mot, « à la nature humaine ses *titres* qu'elle avait perdus dans la plus grande partie de la terre », et il a bien mérité de la justice en même temps que de l'humanité.

Second sujet.

Montrer la profondeur et la beauté du mot de Montesquieu sur l'indépendance du bon citoyen : « Je n'ai pas aimé à faire ma fortune par le moyen de la cour ; j'ai songé à la faire en faisant valoir mes terres, et à tenir ma fortune immédiatement de la main des dieux. »

Impression que nous produit cette maxime... Fierté de

Montesquieu, fierté légitime... Notre début consistera à définir cette première impression...

Début.

1 (L'objection). Il y a plusieurs genres de fierté ; nous connaissons des fiertés blâmables, des fiertés arrogantes, des fiertés susceptibles, des fiertés méprisantes...

2 (La thèse). Mais il en est une, au contraire, si louable, si nécessaire que Montesquieu ne craint pas d'y voir le principe de l'honnêteté, en même temps que du patriotisme : c'est la fierté de l'homme indépendant :

3. « Je n'ai pas aimé... » (La citation.)

I. — *Ses actes.*

1. Sa vie.

Renonce aux dignités acquises dès l'âge de 25 ans — vit en province — ne vient à Paris que par intervalles — ne demande rien à personne, et donne beaucoup sans le faire savoir (le bienfait anonyme de Marseille) — exploitation de son domaine de la Brède — sa vie de propriétaire campagnard.

2. Opposer cette existence à celle de la noblesse de cour.

L'idéal de la *noblesse* et de la *bourgeoisie française* sous l'ancien régime, et de trop nombreux citoyens au xxe siècle : obtenir des « grâces » ou acheter des « offices » ; en somme, vivre du budget et obtenir le plus de rentes possible en travaillant le moins possible.

II. — *Les motifs profonds de sa conduite.*

1. Le principe.

Il considère que la vraie richesse s'acquiert, soit pour l'individu, soit pour la société, par *l'exploitation de la nature,* beaucoup plus que par *celle de l'humanité.*

Sans doute, celle de l'humanité rapporte, a rapporté surtout dans le passé — la gravure populaire allemande en dix tableaux : le guerrier disant : « je vous protège tous » ; le magistrat : « je vous juge tous » ; le roi : « je vous gouverne tous », etc.... jusqu'au paysan, qui soupire : « je vous nourris tous ! » — Mais l'exploitation de la nature est plus productive encore, surtout aujourd'hui où la matière humaine ne se laisse pétrir ni tondre sans résistance...

2. Double démonstration du principe :

a) pour l'individu :

— Le gentilhomme et le gentleman anglais du XVIIIe siècle — il s'enrichit par le commerce, le grand commerce.

— En France, il s'appauvrit par la manie des fonctions et l'idée qu'un homme instruit déroge en s'occupant de négoce ou d'industrie.

b) pour l'État :

— La puissance anglaise au XVIIIe siècle, la conquête du monde et l'exploitation de la nature sous tous les climats.

— Les désastres subis par la France, qui s'obstine à mépriser la politique des intérêts — mot symbolique de Louis XV en 1748 : « Il fait la paix, dit-il, non en marchand, mais en roi. »

Conclusion.

— Honnêteté et intelligence de l'homme dans Montesquieu — sa vie heureuse et tranquille.

— Profondeur du jugement chez le philosophe, et patriotisme éclairé du bon citoyen...

Il faudrait louer, pour finir, la grâce de cette maxime où une pensée philosophique s'achève par une comparaison aimable, poétique : « tenir toute ma fortune immédiatement de la main des dieux ! »

CHAPITRE VIII

LA PROPRIÉTÉ DANS LES TERMES
OU LE VOCABULAIRE POLITIQUE DANS UNE PAGE DE MONTESQUIEU

DE L'ÉDUCATION DANS LE GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN

MATIÈRE ET TEXTE

Chercher l'*ordre des idées,* et en montrer la valeur par l'étude des *termes essentiels,* dans le passage suivant de Montesquieu :

C'est dans le gouvernement républicain que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation.

I. — 1. La *crainte* des gouvernements despotiques naît d'elle-même parmi les menaces et les châtiments; l'*honneur* des monarchies est favorisé par les *passions* et les favorise à son tour ; *mais la vertu politique* est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible.

2. On peut définir cette « vertu » *l'amour des lois et de la patrie.* Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières : elles ne sont que cette préférence. — Cet amour est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles seules, le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or le gouvernement est comme toutes les choses du monde : pour le conserver, il faut l'aimer... On n'a jamais ouï dire que les rois n'aimassent pas la monarchie, et que les despotes haïssent le despotisme...

II. — 1. Tout dépend donc d'établir dans la république cet amour; et c'est à l'inspirer que l'éducation doit être attentive.

2. Mais, pour que les enfants puissent l'avoir, il y a un moyen sûr :

c'est que les pères l'aient eux-mêmes. On est ordinairement le maître de donner à ses enfants ses connaissances : on l'est encore plus de leur donner ses passions... Si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle est détruit par les impressions du dehors... Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère ; il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus.

(Livre IV, Chapitre V.)

PLAN D'INTERROGATION D'APRÈS LEQUEL A ÉTÉ DIRIGÉE LA LECTURE EN CLASSE

Préambule : La thèse.

Familière à tous les libéraux.

1. Le Président Rolland, La Chalotais et les Parlements en 1762 — Le livre de Montesquieu est de 1748, et l'auteur appartenait au monde parlementaire — Le « plan d'éducation nationale » du Président Rolland : « Tout doit y être citoyen ! »

2. Les traditions républicaines dans les pays libres — Suisse — Hollande — États-Unis — Les hommes d'État français de la Troisième République.

I. — *Difficultés qu'on éprouve à faire pénétrer dans les masses les principes républicains.*

1. *Les autres gouvernements sont aidés, et non contrariés* par les instincts les plus bas de la nature humaine.

Termes à expliquer :

— la *crainte*, dans les gouvernements despotiques (Texte p. 103).

— l'*honneur*, dans les monarchies (Texte p. 86).

— les *passions* — Lesquelles ?

L'émulation. (V. Aulard, *Histoire politique de la Révolution Française*, p. 720, § 2.)

2. *La république s'adresse aux sentiments les plus élevés, les plus désintéressés* et par conséquent les plus rares. Elle est détruite par les autres.

La vertu — Sens que donne à ce mot Montesquieu.

V. p. 78 (Avertissement de l'*Esprit des lois*) : l'*amour de l'égalité* — Dans ce sens, elle pourrait facilement reposer sur une passion corruptrice : la *jalousie*, fléau des sociétés démocratiques — l'histoire d'Aristide et de l'électeur las de l'entendre appeler « le Juste ».

Ici, Montesquieu la définit beaucoup mieux : l'*amour des lois et de la patrie*, c'est-à-dire le patriotisme.

Elle est malheureusement difficile à inspirer :

a) parce qu'elle exige un effort :

— *volontaire*. On force à obéir ! Rien ne force à aimer !

— *intelligent*.

Il faut être assez instruit, pour découvrir le rapport entre l'intérêt particulier et l'intérêt général. Beaucoup trichent, sans dommage momentané pour eux-mêmes, les conséquences de leur mauvaise foi ne retombant en général que sur leurs enfants. (V. Demolins, *Supériorité des Anglo-Saxons* : les Frelons, p. 358.)

b) parce qu'elle l'exige de tous, des plus grossiers comme des plus généreux.

Si tous les citoyens n'aiment pas leur pays, le gouvernement se corrompt dans son principe, puisque chacun, pour sa part, en détient une partie.

— Terme à expliquer : « singulièrement affecté ».

— Beauté de la formule : « ... pour le conserver, il faut l'aimer ! »

Diverses conclusions tirées de ces caractères :

1) par les ennemis de la république : ils la traitent d'utopie.

2) par ses partisans timides : au XVIIIe siècle, et jusque sous la Constituante, on ne croyait ce gouvernement possible que dans de petits pays, et sous la forme fédérale. C'est l'opinion de Montesquieu et de Rousseau (V. encore Aulard, *Histoire politique de la Révolution*, p. 1-24.)

3) par ses apôtres :

— le *but* : le patriotisme — Les actes de la Convention.
— le *moyen* : l'éducation du peuple — Les lois sur l'enseignement de 1833 à 1886, de Guizot à J. Ferry et à Goblet.

II. — *Le principe de l'éducation républicaine suivant Montesquieu.*

Faire remarquer que la transition n'est pas nette. Rétablir les idées intermédiaires, là où les points de suspension indiquent des lacunes. L'art de la composition est imparfait chez Montesquieu.

1. Le principe :

L'amour de la république. Le souci de l'intérêt public.

Revenir un peu plus haut : « Cette préférence donne *toutes les vertus particulières.* »

Quelles sont ces vertus ? — Exemples — Un souvenir du lycée :

Il y a douze ans, au moment où Demolins venait d'attirer l'attention sur l'enseignement secondaire, les élèves me demandaient, un peu narquois : « Quelle vertu devons-nous donc pratiquer, nous élèves, au lycée, pour prouver notre patriotisme ? Nous ne pouvons pourtant pas partir demain pour planter du café à la Nouvelle-Calédonie ou cultiver des primeurs en Tunisie ! M. Bonvalot, M. Jules Lemaître, M. Demolins et les autres se moquent de nous ! » — Et je leur répondis : « C'est bien simple. Le devoir patriotique consiste pour chacun de nous à faire très bien, de tout son cœur, là où le hasard l'a placé, même si la place est médiocre, sa petite tâche de chaque jour. Ne pas être « frelon », c'est ne compter que sur son travail, sur son énergie, sur sa générosité, c'est donner, sans réserve et sans négligence, toute son âme à sa profession... Même si vous vivez du budget, si vous êtes boursier par exemple, travaillez le plus possible, en vous disant que jamais vous ne paierez assez votre dette ; prenez des habitudes d'ordre, de précision et de méthode, en vue d'une profession laborieuse, au lieu de rêver une petite place où l'on en fasse le moins possible... Exercez, en un

mot, *très bien* votre métier d'élève. Et il y aura déjà un changement profond dans le royaume de Danemark ! »

Je ne crois pas qu'il soit moins utile qu'alors de recommander ces petites vertus comme étant celles qui doivent vous préparer à la grande... Et jamais on n'a pu souhaiter, avec des craintes plus vives, que chacun apportât du zèle, de l'ardeur, du cœur en un mot, dans le modeste exercice des devoirs professionnels ! — Cette « préférence » du travail à la paresse et du métier à la négligence nous donnerait toutes les vertus particulières et le patriotisme pardessus le marché.

Quelques exemples des défauts contraires au patriotisme :

la paresse — l'intempérance — l'alcoolisme — l'esprit de clan — la chasse aux fonctions.

2. Le moyen :

a) *Celui auquel on pense tout de suite :* celui des Parlements au XVIIIe siècle — des gouvernements au XIXe — Un « programme » et une « éducation nationale ».

b) *Celui de Montesquieu :* le moyen anglo-saxon — « le seul moyen sûr » : *l'exemple de l'indépendance paternelle* — DEMOLINS : « le patriotisme fondé sur l'amour de l'indépendance dans la vie privée ».

— les *passions*. Desquelles parle ici Montesquieu? — les bonnes — les mauvaises — Ce sont celles que nous avons vues déjà.

— les *impressions du dehors*. Quelles sont-elles aujourd'hui pour vous ? Quelles sont les plus nuisibles ou les plus utiles, celles qui vous corrompent ou vous stimulent ?

— le *peuple naissant*. Quel est le sens ? — Équivalents vulgaires ou plaisants : « l'espoir de la France ! » — D'où vient la beauté littéraire de cette expression ? Que nous dit-elle de plus que « la jeunesse » ? En quoi est-elle bien « dans le ton » du morceau ?

— *dégénère*. Sens du mot — étymologie — Les maladies des races — Les remèdes — La régénérescence — L'effort de l'être pour persévérer dans l'être — Le *courage*, pierre angulaire de la société.

DEVOIR

DEUX SUJETS (A CHOISIR)

1. Dissertation.

Vous apprécierez, en la comparant à celle d'Aristote, la doctrine de Montesquieu sur la nature des trois gouvernements.

(Éd. Jullian, p. 57. — Texte ; et note de l'éditeur.)

2. Dialogue.

Dans la bibliothèque du château de la Brède...

Montesquieu lit le « Siècle de Louis XIV », paru l'année précédente. Un vieux gentilhomme lui rend visite. Vous reproduirez leur conversation. (Février 1752.)

Le marquis félicite Montesquieu de sa lecture. Pour lui, il *admire, de toutes manières,* le livre de M. de Voltaire, surtout dans l'éloge du grand roi. Montesquieu ne l'approuve qu'à moitié ; il reproche à Louis XIV son despotisme, et la France lui paraît gouvernée « à la turque ». Combien il est regrettable que Voltaire n'ait pas mieux vu l'importance de la *liberté politique !* Quelle valeur cette idée n'aurait-elle pas donnée à ses pages fines et profondes sur la *vraie civilisation !* Le marquis se laisse peu à peu convaincre. Tous deux mêlent à leurs appréciations littéraires et philosophiques sur les idées de Voltaire quelques considérations sur les événements du jour, l'indignité du gouvernement, l'imprévoyance des partis, le manque d'esprit politique de toutes les classes de la nation... La France paiera toutes ces fautes ; le spectacle du siècle de Louis XV aide à porter, malheureusement, sur celui de Louis XIV un jugement plus sévère que celui de M. de Voltaire.

Pages à consulter dans les *Extraits du Journal de d'Argenson :*

Despotisme : p. 139 et 155 — Dépenses : 144, 162 — Désordres populaires : 131, 140, 155, 159, 145, 146, 171, 167, 169, 150, 151, 149, 133, 135 — Désordre de la cour et de l'administration : 148, 157, 164, 146, 122, 154, 161, 145, 150, 161, 165, 176 — Formules révolutionnaires : 130, 134, 180.

Voir aussi :

Aubertin, *La société du XVIIIe siècle d'après les Mémoires ;*

Rocquain, *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution.*

Jullian, *Extraits de Montesquieu :* sur l'Angleterre, p. 193-223 — sur la France, p. 225-254 (remarquer surtout la page 253) — sur le Parlement, p. 76.

CORRECTION DE LA DISSERTATION

Le premier sujet, très difficile, n'avait été proposé que pour les meilleurs élèves. J'ai reçu onze copies. C'est trop. Six d'entre elles sont franchement mauvaises. L'impropriété du vocabulaire y égale la pauvreté du raisonnement : l'un de vous parle de « faire le contraste du Despotisme avec la Monarchie » ; l'autre de « sauvegarder des concitoyens » ; un troisième nous propose un « type de gouvernement », « stigmatise les gouvernements d'égoïsme » et nous déclare qu' « une organisation démocratique implique un état social caractérisé par un fait ». Tous parlent une langue peu châtiée et sont décidément brouillés avec les lois de l'euphonie. Vous me direz peut-être qu'ils y sont autorisés par l'usage, peu de langues étant plus vagues et plus impropres que celle des discussions ordinaires sur la politique. D'accord. J'avoue même qu'il n'est pas facile, à votre âge, de connaître assez bien ces choses pour en parler. Mais le remède est très simple. Quand on ne sait pas parler des choses, on se tait ! Pour le devoir d'aujourd'hui, vous deviez choisir l'autre sujet. Dans le monde, vous donnerez une preuve de goût bien rare en choisissant... le silence. — Les autres copies, plus satisfaisantes, obtiennent les notes 9, 10, 12 et 13.

Bien vu, *dis-je à B.*, mais pas assez expliqué. Vous devenez, à la fin, d'une audace plus que juvénile....

Vous étranglez le socialisme en deux lignes. O jeunesse ! Montesquieu, d'ailleurs, ignorait ce mot ; n'employez que des termes définis par lui-même pour apprécier ses idées.

Des idées justes et des exemples précis (*Note de H.*); le plan est, par malheur, vague et incomplet, parce que vous n'avez aperçu qu'en terminant l'idée générale.

La meilleure copie, celle de S., représente assez bien le bon devoir passable du baccalauréat ; toutes les idées y sont vues et disposées dans un ordre convenable ; on voudrait une expression plus ferme avec un peu plus de trait.

Au risque de paraître trop exigeant, je crois qu'aux premiers de la classe nous pouvons demander quelque chose de mieux, c'est-à-dire une *analyse* plus profonde de chaque idée, un raisonnement appuyé sur des exemples plus nombreux, une discussion plus serrée de la thèse qu'on vous propose. Essayons de refaire ainsi le devoir de votre camarade.

Préambule.

— Comment allons-nous trouver notre préambule, B. ? Quelle est la thèse à soutenir ?

B. — Montesquieu s'écarte d'Aristote.

— Et l'antithèse ?

B. — Il s'en inspire tout de même.

— Voilà le sujet de nos deux premières phrases :

1re phrase :

Lorsque Montesquieu entreprit de réfléchir sur la constitution politique des sociétés, il n'eut garde de négliger les livres des philosophes anciens, et Aristote fut un de ses modèles préférés.

2e phrase :

Comment doit-elle commencer, de M. ?

de M. — Par *mais* ou par *pourtant*.

— Il s'écarte pourtant de lui, dès les premières pages de l'*Esprit des lois*, lorsqu'il définit les trois espèces de gouvernement : là, comme toujours, il n'obéit qu'à ses impressions personnelles et tient compte surtout du spectacle qu'il se trouve avoir sous les yeux de 1728 à 1748.

3e phrase :

Aussi est-il bon de chercher dans quelle mesure et pour quels motifs, au lieu d'adopter simplement la théorie traditionnelle, il a cru devoir lui faire subir d'importantes modifications.

I. — *Le fait : Différence entre Aristote et Montesquieu.*

Il semble difficile de trouver une meilleure division que l'auteur de la *Politique*, et l'on ne voit guère de gouvernement qui ne puisse être rattaché à l'une des trois classes établies par lui. Il distingue trois formes de gouvernement, également viables, puisqu'il les voyait vivre, également bonnes, puisqu'elles répondaient à des nécessités diverses, ou également mauvaises, puisque aucune d'elles n'était à l'abri de la corruption. Dans les unes comme dans les autres, le gouvernement est bon lorsqu'il a pour objet l'intérêt général ; il est mauvais lorsque, déviant de son principe, il n'a plus pour objet l'intérêt public, mais celui du roi, des riches ou des pauvres. Le gouvernement d'un seul s'appelle *monarchie* dans le premier cas et *tyrannie* dans le second ; le gouvernement d'un petit nombre de citoyens peut être bienfaisant sous la forme *aristocratique* et malfaisant sous la forme *oligarchique* ; le gouvernement de tous, si beau lorsque la *démocratie* n'a en vue que l'intérêt général, ne vaut pas mieux que la tyrannie ou l'oligarchie lorsque, dégénérant en *démagogie*, elle sacrifie les riches aux pauvres et substitue la lutte des classes à l'émulation des partis. Telle est la division, consacrée par les siècles, que J.-J. Rousseau lui-même adoptera sans difficulté (*Contrat social*, III, II).

Montesquieu, moins docile que ne le sera Jean-Jacques, la modifie de deux manières. — Il diminue la distance qui sépare, aux yeux d'Aristote, la *démocratie* de l'*aristocratie* : elles deviennent simplement pour lui les variétés d'un même genre qu'il appelle « la république », « celui où le peuple en corps, ou simplement une partie du peuple, a la souveraine puissance ». — Il augmente, au contraire, la différence entre la *monarchie* et le *despotisme*, au point d'en faire des gouvernements plus distincts l'un de l'autre que la monarchie ne l'est de la démocratie : « Le monarchique est celui où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies ; au lieu que, dans le despotique, un seul, sans loi et sans règle, entraîne tout par sa volonté et ses caprices. » — Cette double modification, la seconde surtout, surprit dès lors plusieurs de ses contemporains. Voltaire, notamment, déclara la dernière bien artificielle. La monarchie de Louis XV ne lui paraissait pas différer essentiellement du gouvernement du Grand Turc, et il ne voyait pas très bien la nécessité d'une telle distinction... Il est impos-

sible, pourtant, que Montesquieu ait cédé à un caprice ; nous trouvons dans l'état de l'Europe et de la France de 1728 à 1748 les motifs qui l'amenèrent à modifier la doctrine traditionnelle.

II. — *L'explication du fait. Pourquoi Montesquieu a-t-il modifié la division d'Aristote?*

1. Les gouvernements fondés sur le suffrage universel ou restreint.

S'il n'a pas attribué autant d'importance qu'Aristote à l'aristocratie et à la démocratie, c'est qu'au XVIIIe siècle l'aristocratie était en pleine décadence et la démocratie n'était pas encore née. — Aristote avait eu sous les yeux autant d'exemples, récents ou contemporains, de gouvernements aristocratiques que de gouvernements démocratiques ; la royauté ayant disparu dès le Ve siècle avant notre ère de la Grèce proprement dite, toutes les villes qui ne tombaient pas sous la domination d'un tyran étaient gouvernées tantôt par les nobles, tantôt par le peuple ; elles passaient des riches aux pauvres, pour revenir des pauvres aux riches ; et c'est seulement hors de la Grèce qu'on trouvait des monarchies véritablement puissantes, comme la Macédoine et la Perse. — Au XVIIIe siècle, au contraire, l'Angleterre étant surtout une monarchie parlementaire, Montesquieu n'avait observé d'aristocraties pures qu'à Venise et dans quelques villes italiennes. Qu'était-ce que ces petites cités en décadence, à côté des monarchies française, autrichienne, espagnole, où la noblesse n'était plus qu'un ornement du trône, où le roi avait mis d'accord nobles et vilains en les soumettant tous à son autorité souveraine ? — Quant aux démocraties, elles n'existaient que dans deux petits pays, la Suisse et les Provinces-Unies. La démocratie pure n'était guère qu'un souvenir, un souvenir classique ; elle exerça, comme tel, une grande influence : Athènes et Sparte mal connues seront trop souvent le modèle des assemblées révolutionnaires. Mais on ne voyait alors nulle part une grande république unitaire ; on ne croyait ce gouvernement possible que sous la forme fédérative, par l'action directe du peuple et dans de petits pays. Jusqu'en 1792, il n'y aura pour ainsi dire pas un républicain en France, et c'est seulement sous la pression de la nécessité que les « Amis de la Constitution » (de la constitution monarchique de 1791) deviendront les Jacobins de 1793. A plus forte raison, de 1728 à 1748, Montesquieu est excusable de n'avoir pas prévu le développement des démocraties et de ne pas leur donner la même importance qu'Aristote. Aristote écrivait après plusieurs siècles de liberté politique, Montesquieu après dix siècles de monarchie. Il est sûrement regret-

table, mais il n'est pas étonnant, que le philosophe moderne ait moins insisté sur la double forme du gouvernement républicain, et qu'il ait fait porter le principal effort de sa dialectique sur l'étude de la monarchie.

2. Les gouvernements fondés sur l'autorité d'un seul.

Étrange spectacle ! Ce philosophe, ce libéral prend une peine extrême pour distinguer de la *monarchie* le *despotisme* pur et simple. — Aristote l'avait déjà fait ; mais il avait signalé cette différence comme une chose ordinaire. Peu lui importait que la monarchie dégénérât ou non en despotisme, que le principe du despotisme fût contenu ou non dans la monarchie. Cet accident n'était pour lui qu'un cas particulier de la loi générale si fortement établie : tous les gouvernements étant corruptibles, il y a des circonstances où le monarque travaille dans l'intérêt général et d'autres où il ne songe qu'à son propre intérêt. Aristote n'est pas assez attaché à la monarchie pour vouloir prouver qu'il n'y a pas de rapport entre elle et le despotisme ; en tous cas, il ne croit pas la monarchie tempérée plus à l'abri de la corruption que les autres gouvernements. — Chez Montesquieu, au contraire, on sent que cette thèse de l'incorruptibilité monarchique est celle qu'il désire avant tout démontrer. La distinction entre le *despotisme* et la *monarchie* est son idée essentielle. Pour elle il abandonne la division consacrée ; pour elle il renonce à cette loi si simple énoncée par Aristote, applicable à tous les régimes et qui représente un mauvais gouvernement comme la forme dégénérée du gouvernement normal. Voltaire ne pouvait comprendre cette insistance (1) ; il ne voyait pas de différence essentielle entre la monarchie et le despotisme, du moment que dans l'un et l'autre état « le prince est, selon Montesquieu, la source de tout pouvoir politique et civil ». Nous sommes volontiers, aujourd'hui, de l'avis de Voltaire, et nous nous demandons pourquoi l'auteur de l'*Esprit des lois* a fait d'une vérité si contestable en principe le fondement de sa politique.

Cette opinion s'explique, comme la précédente, *par l'histoire*. Il faut, pour comprendre un auteur, se replacer à l'époque et dans le milieu où il a vécu : tout s'éclaire alors comme par enchantement. M. le baron de la Brède, qui fut quelques années conseiller, puis président au Parlement de Bordeaux, avait beau être un philosophe et un grand esprit, il était à la fois noble et parlementaire ; il était attaché à la monarchie et au corps privilégié dont il avait fait partie ; et il cherchait instinctivement à les voir l'un et l'autre plus forts, plus

(1) Jullian, *Extraits*, p. 72.

beaux, plus dévoués à l'intérêt public qu'ils ne l'étaient réellement. Il se persuadait volontiers qu'une monarchie absolue, mais très ancienne, appuyée sur la religion, respectueuse de traditions aussi vénérables qu'elle-même, pouvait offrir les mêmes garanties que la monarchie anglaise, et il était encouragé dans cette opinion trop flatteuse par deux faits incontestables.

Le *premier* était la *modération relative* dont faisait preuve alors le gouvernement. « Durs principes, pratique molle », dira de la décadence de l'Ancien Régime de Tocqueville, un bon juge. Les prétentions du roi et de ses légistes restaient insupportables ; mais, en fait, la douceur des mœurs, l'insouciance du souverain, l'influence morale des classes éclairées amenaient, au XVIIIe siècle, une détente dont Voltaire lui-même éprouvait, par intermittences, les bienfaits : à ce moment, académicien, gentilhomme de la chambre depuis 1746, historiographe, comblé de faveurs et de pensions, Voltaire était la preuve vivante qu'il y avait quelque différence entre le gouvernement du Grand Turc et celui du Roi très chrétien.

Le *second* fait, plus important, était l'*existence d'obstacles très sérieux*, très réels, qui, dans la pratique, sinon en droit, limitaient le pouvoir royal et en gênaient l'exercice. Ces obstacles étaient les grands corps, contemporains de la monarchie, qu'elle avait vus jadis plus puissants qu'elle-même, et dont elle avait pu diminuer, mais non anéantir le prestige. En vain les Valois avaient voulu faire prévaloir la maxime : « Si veut le roi, si veut la loi. » En vain les Bourbons avaient brisé la noblesse, asservi l'Église, supprimé les États-Généraux, et réduit au silence le Parlement de Paris ; Louis XIV lui-même, dans son admiration pour le gouvernement de Constantinople, reconnaissait à regret que le sien n'avait pas atteint cette perfection dans l'absolutisme. A peine eut-il disparu que, sous le règne du cardinal Fleury, on vit le Parlement, fort du vieux droit de remontrances, refuser l'enregistrement des édits, paralyser l'administration et obliger le roi à perdre peu à peu son prestige dans une série de coups de force. — Comment le président de Montesquieu n'aurait-il pas eu confiance dans la fermeté de ces magistrats que l'on appelait, comme sous la Fronde, les « pères de la patrie » ? Comment n'aurait-il pas partagé leurs illusions et cru que l'action du Parlement français, appuyé sur des coutumes séculaires, serait analogue à celle du Parlement d'Angleterre, plus solidement soutenu par la volonté du peuple ? Comment n'aurait-il pas tout naturellement distingué du despotisme pur la monarchie tempérée, alors que les institutions et les mœurs semblaient encourager sa généreuse chimère ? — Mirabeau reconnaîtra la valeur relative de ses arguments, le jour où il écrira au roi Louis XVI, après le formidable abatis pra-

tiqué par la Constituante : « Comparez le nouvel état de choses avec l'ancien régime... N'est-ce rien que d'être sans parlement, sans pays d'États, sans corps de clergé, de privilégiés, de noblesse? L'idée de ne former qu'une seule classe de citoyens aurait plu à Richelieu. Si cette surface égale convient à la liberté, elle facilite l'exercice du pouvoir. *Plusieurs règnes d'un gouvernement absolu n'auraient pas fait autant qu'une seule année de liberté pour l'autorité royale.* » (1)... L'Assemblée avait tout détruit, en effet, autour du souverain. Hélas! elle lui rendit un triste service, car elle déchira du même coup les voiles qui dérobaient l'absolutisme royal, et Louis XVI n'avait pas la force de l'exercer immédiatement. Mais, dix ans après, Bonaparte n'eut qu'à relever le trône sans rétablir les vieux corps pour exercer ce pouvoir sans limites et sans contrôle vers lequel, depuis trois cents ans, tendait notre monarchie. Après Louis XIV, après 1713, Montesquieu avait le droit de conserver des illusions ; s'il avait pu vivre jusqu'en 1805, il serait revenu sans doute à la théorie d'Aristote.

Conclusion.

Telles sont les raisons historiques pour lesquelles le grand philosophe a été quelque peu gêné dans l'expression de ses principes. Lui qui avait donné de la république une si belle définition, lui qui avait montré en elle le régime le plus parfait, le plus conforme à l'idéal de l'homme et du citoyen, il n'en a pas cependant apprécié toute la valeur, faute d'exemples, alors trop rares ou trop anciens. Lui qui éprouva si profondément la haine de toutes les tyrannies, lui qui fut plus libéral que Rousseau et plus démocrate que Voltaire, il a usé une partie de son admirable talent à vouloir améliorer un régime condamné à mort. Heureusement les systèmes ne sont que la forme transitoire de la pensée des grands hommes. Les principes posés par lui, ses définitions de la crainte, de l'honneur et de la vertu, restent vrais sous tous les régimes, sans être plus spécialement affectés à aucun d'eux. Il a même été plus loin qu'Aristote dans l'analyse de ces idées, et le philosophe de Stagyre n'a rien trouvé de plus touchant que ses réflexions sur le ressort passé, présent et futur des gouvernements libéraux. « Le gouvernement, soupire-t-il en terminant son chapitre principal sur l'amour de la patrie et des lois, le gouvernement est comme toutes choses du monde. Pour le conserver, il faut l'aimer. » Et cette pensée reste pour nous le dernier mot de la sagesse.

(1) Correspondance entre Mirabeau et La Marck. (Éd. de Bacourt, t. II, 8e note de Mirabeau pour la Cour.)

CORRECTION DU DIALOGUE

Le dialogue, quoiqu'il fût beaucoup plus facile, n'a pas été mieux traité. Les meilleures copies, sèches et ternes, ne dépassent guère la moyenne. La note de Y., coté 9, représente assez bien mon jugement sur la classe :

Il n'est pas permis, lorsqu'on est un bon élève et qu'on voit les idées fécondes, de les exprimer avec tant de négligence dans les premières pages et de les étrangler avec tant de hâte dans la dernière. Tout est aperçu, rien n'est étudié.

Je lui pardonnerais encore certaines fantaisies de style et d'orthographe, le même mot répété à deux lignes de distance, *apercevoir* écrit avec deux *p*, ou la phrase suivante, qu'on pourrait qualifier (vu les circonstances)(1) de style d'inondation : « Dès qu'il eut aperçu, émergeant des papiers qui inondaient la table, la tête de l'écrivain... » Mais la négligence, la paresse d'examiner, de chercher, de raisonner, ne sont pas moins sensibles dans les idées que dans l'expression. Voyez, par exemple, la page 4. Voici les observations écrites en marge :

Lesquels ? — Comment ? — En quoi ? — Pourquoi ? — Lesquels ? — Précisez. Quels traités ? — Pourquoi ? Quels avantages en recueillait la France ?

Vous vous exprimez par de simples allusions ; les idées restent vagues ou sèches ; vous n'expliquez rien ; vous ne prouvez rien...

Et je parle là des élèves moyens !

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Quelques voix. — Composition en physique !

— Oui, je sais. La classe de français paie toujours pour les autres. Mais il y a certainement d'autres causes, sur lesquelles il est inutile d'insister, et je dépasserais les bornes de la naïveté permise si j'acceptais sans réserve votre perpé-

(1) Février 1910 !

tuelle excuse. Tâchez au moins, en général, de sauver les apparences, et ne me forcez pas à y regarder de trop près.

Heureusement, j'avais donné deux fois déjà ce sujet et conservé les copies des premiers, celles qui nous manquent aujourd'hui, puisque B., de M. et les autres n'ont pas traité ce sujet. Elles étaient notées 14, 16, 17 et 18. Les auteurs des deux dernières ont obtenu d'ailleurs 17,5 et 18,5 au baccalauréat. Voici à peu près le plan qu'ils avaient suivi :

Préambule : Succès du livre de Voltaire.

I. — Éloges : *Les faits heureusement signalés par Voltaire.*

Gloire du roi — La guerre et la diplomatie — Les lettres et les arts — But de la politique française.

II. — Critiques : *Les faits malheureusement négligés par Voltaire.*

1. *Fautes personnelles* de Louis XIV — son ambition — son orgueil.

2. *Vices du régime politique* — le despotisme — comparaison entre la France et l'Angleterre.

3. *Conséquences visibles en 1752 :* les menaces de révolution.

Dernières paroles :

On ne peut partager sans réserves l'enthousiasme de Voltaire.

Et voici maintenant le dialogue qu'il est facile d'en tirer. Il est le résultat d'une triple collaboration : celle de vos deux prédécesseurs... et d'un étudiant de 25e année, mon meilleur ami !

Le marquis. — Bonjour, Monsieur. J'arrive de voyage, et ma première visite est pour vous. Je vous dérange peut-être dans vos études ?...

Montesquieu. — Nullement, cher Monsieur. J'aurai le temps, ce soir et demain, dans ma solitude, d'achever le livre de M. de Voltaire...

Le marquis. — *Le Siècle de Louis XIV !* On ne voyait que cet ouvrage chez les libraires de Paris ; on n'entendait pas parler d'autre chose dans les salons ! Je serai, ma foi, bien aise de connaître, après tant d'opinions légères, le sentiment d'un lecteur comme vous.

Montesquieu. — Mais vous-même seriez peut-être plus capable de m'éclairer. Je n'ai connu que les dernières années de cette grande époque. Vous avez eu encore le bonheur de contempler Louis XIV dans toute sa gloire, et le privilège de l'âge...

Le marquis. — Oh ! pour moi, vous le savez, je n'ai jamais été qu'un « saccageur de provinces »... comme dit l'hôte de Frédéric.

Mon opinion compte peu, dans les choses littéraires. Je vous avouerai, pourtant, que je me sens près de tout pardonner à ce polisson de Voltaire, même ses *Lettres anglaises*, en lisant les éloges qu'il fait de Louis XIV. Le récit de ses campagnes, surtout, m'a ravi. Savez-vous que je commandais à Denain, sous les ordres du Maréchal de Villars, un régiment de dragons qui fut fort malmené au cours de cette affaire ? Si vous aviez entendu les cris enthousiastes de « Vive le Roi » qui célébrèrent la victoire ; si vous aviez vu, autour des bivouacs, malgré la fatigue du combat et la tristesse du spectacle, la joie du moindre soldat, vous comprendriez combien Louis XIV était encore populaire dans ses armées et... Mais je sais que, sur ce point, nous ne serions pas complètement d'accord...

Montesquieu. — Dieu me garde de méconnaître, cher Monsieur, ce qu'il y avait d'admirable dans ces triomphes militaires. M. de Voltaire a eu mille fois raison de nous promener sur les champs de bataille où vous vous êtes signalé ; les noms de Turenne, de Condé, de Luxembourg et de Villars, le souvenir de leur bravoure et de leur génie, le succès de leurs immortelles campagnes ont fait briller le nom français d'un éclat impérissable. L'amour de la gloire, en lui-même, est un des sentiments les plus nobles qui fassent battre le cœur des hommes, et Louis XIV, avide de renommée pour lui-même, a répandu sur nous tous les rayons de son orgueilleux soleil. Oui, Louvois fut un grand homme ; tous les siècles rendront hommage à l'habileté d'un de Lyonnes...

Le marquis. — ... et à sa clairvoyance ! Ce n'est pas seulement par amour des combats que Louis XIV a fait la guerre ! Ce n'est pas seulement « pour la gloire » qu'ont travaillé ces grands hommes. Ils voulaient, suivant la maxime du cardinal de Richelieu « mettre la France partout où avait été la Gaule » ; et le traité de Nimègue...

Montesquieu. — Je le sais. La Flandre et la Franche-Comté reconquises restent un éloquent témoignage en faveur de leur politique. Lorsqu'il m'est arrivé, à moi qui me tiens toujours éloigné de la cour, de passer à Versailles, je ne me suis pas arrêté sans émotion sur la terrasse, près du beau vase où ce souvenir est gravé ; on y voit, vous le savez, le roi dictant ses lois aux Bataves et à leurs alliés, majestueux, plein de grandeur, « *pace* (nous dit l'inscription) *in suas leges confecta* ».

Mais, hélas ! à ce beau jour quel lendemain ! Après ces succès, au cours même de ces succès, que de fautes qui les ont diminués, puis compromis ! que d'abus de pouvoir ! quelle ambition ! quel orgueil ! Dès les plus belles années du règne, après la brillante conquête des Pays-Bas consternés, quelle dureté chez les diplomates, quelle imprévoyance chez les généraux, quel aveuglement chez le roi tout-puissant !

Aussi, à quoi voyons-nous aboutir tant d'efforts, tant de génie, tant d'hommes et d'argent sacrifiés ? Vingt-cinq ans de guerres désastreuses, la perte de nos colonies, la population diminuée, la misère des pauvres et la gêne des riches, le roi lui-même obligé d'envoyer sa vaisselle plate à la monnaie, de pressurer des peuples réduits à la disette et de risquer son royaume pour avoir voulu assurer une couronne à son petit-fils ! Ah ! comme l'on comprend sa mélancolie lorsque, au moment de paraître devant le souverain Juge, il fit venir le pauvre enfant, seul héritier de sa puissance, et qu'il exprima d'un mot le regret immense qui étreignait son âme : « Hélas, j'ai trop aimé la guerre ! »

Le marquis. — Vous avez raison, je l'avoue. Il avait beaucoup trop aimé la gloire éclatante et vide ; il avait compromis les intérêts de la France pour satisfaire son orgueil... Mais combien d'autres n'eussent pas ainsi reconnu franchement leurs fautes ! Que de grandeur dans cet aveu ! Que de conscience dans ces remords ! La cause même de ses fautes était un sentiment respectable et noble, et je comprends l'indulgence de Voltaire pour ce grand caractère. L'histoire a beau ne rien dissimuler des maux amenés par l'ambition aveugle, j'aime lui voir de la sympathie pour la grandeur d'âme d'un monarque aussi ferme dans le malheur que dans la prospérité, et toujours digne de soutenir la fière devise de ses armes, toujours digne de se dire *nec pluribus impar !*

Montesquieu. — Aussi n'est-ce pas sa personne que j'accuserai surtout des maux qu'il nous a fait subir. Je partage votre sympathie et celle de M. de Voltaire pour ce roi si noble, si pénétré de ses devoirs envers l'État, et ne le confondant avec sa personne que pour lui communiquer quelque chose de sa force et de sa grandeur. Voltaire dit vrai, Louis XIV avait l'âme grande en toute chose, il était digne du nom de Grand ! L'historien n'a pas eu tort de consacrer à sa gloire le *Siècle de Louis XIV*.

Son gouvernement me semble plus à blâmer que son caractère, et c'est le régime, non le roi, que je voudrais voir sévèrement condamner par l'historien. Si nous avons tant souffert des défauts d'un pareil homme, c'est, croyez-le bien, que la tâche de diriger notre pays dépassait les forces d'un homme, quel qu'il fût, si dévoué qu'il pût être aux intérêts de l'État ; c'est qu'il est presque impossible à un monarque absolu de s'acquitter de ses devoirs...

Le marquis. — Je retrouve bien là l'auteur de l'*Esprit des lois*, et mon admiration pour le *Siècle de Louis XIV* ne m'empêche pas d'estimer davantage encore...

Montesquieu. — Je connais votre sentiment. Je savais ne pas vous blesser malgré votre admiration pour Voltaire et son idole. Oui, là

est selon moi le défaut du livre. Voltaire nous montre fort bien, avec une souveraine clarté, avec la puissance que lui donne son talent d'auteur dramatique, la grandeur et la décadence de la monarchie; mais il ne nous en explique pas la cause; et cette cause est dans le développement inouï, insensé du despotisme sous Louis XIII et sous Louis XIV.

Le marquis. — Le fait est que le mot d'Usbek est justifié: il semble que le but du grand roi ait été de se rapprocher du gouvernement du Grand Turc! Il n'y est que trop arrivé, lui et son indolent successeur...

Montesquieu. — Aussi ne puis-je trop m'étonner de voir que M. de Voltaire, si sévère pour le temps présent, lui qui fut enfermé un an à la Bastille, et ne connaît que depuis peu de temps une tranquillité précaire, ne montre pas mieux les vices d'un régime si déraisonnable. J'en suis d'autant plus surpris qu'il a vécu trois ans dans un pays qui doit sa richesse et sa puissance au système opposé. Il quittait l'Angleterre quand j'y arrivai; il avait vu, malgré les vices des hommes (et Dieu sait s'ils étaient grands, si la corruption s'étalait!), la solidité du régime fondé sur le respect de la liberté, le contrôle efficace de la politique par le peuple, et les bienfaits incomparables du self-gouvernement... Comment n'a-t-il pas montré que la même cause travaillait pour l'élévation de l'Angleterre et l'abaissement de la France, que l'une grandissait par les principes contraires à ceux qui hâtaient notre décadence, et que le seul remède pour nous était de détruire presque tout ce qu'avait fait Louis XIV?

Le marquis. — M. de Voltaire a vécu trop éloigné de Paris depuis sa jeunesse; il ignore les ressources que nous ménage la bourgeoisie éclairée; il ne voit de loin que le désordre causé par les querelles entre le Parlement et la Cour; il ne sait pas les nobles sentiments qui animent nos magistrats et combien ils méritent notre confiance, par leur amour du pays, par leur dévouement à l'État, leur souci du bien public, de l'économie dans les finances, de l'ordre et de la justice dans l'administration.

Montesquieu. — Oui, le Parlement s'agite! Et c'est la vertu qui mène les meilleurs de ses membres! Le mot de « révolution » est prononcé à mi-voix; et il viendra sans doute un jour où on le criera plus haut... Nos enfants verront d'étranges choses... Voltaire ne le sent pas, Voltaire aime trop le passé... Il est l'ami des despotes, hier gentilhomme de la chambre à Versailles, aujourd'hui chambellan de Frédéric à Potsdam!

Le marquis. — Ne soyez pas si sévère! Voltaire, je vous l'accorde, a commis une lourde erreur; il ne voit qu'une partie des choses et ne dit pas toute la vérité. Mais ce qu'il dit du moins est juste et ne

vous contredit pas. Lui aussi, il se garde bien de voir dans le triomphe de la force le but de la civilisation. S'il se trompe sur les moyens qui permettent aux gouvernements d'assurer le bonheur des peuples, il discerne en quoi consiste essentiellement ce bonheur, et il l'a bien défini : « Ce n'est pas seulement, dit-il dans sa belle préface, la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. »

Montesquieu. — J'ai lu volontiers en effet ces lignes justes et profondes, j'ai apprécié son éloge des arts, des sciences et des lettres. Cet écrivain plein d'esprit méritait de mieux voir encore ce qui lui restait à dire. Malheureusement l'esprit ne suffit pas toujours ; peut-être à lui-même ne suffira-t-il pas indéfiniment. Ou je me trompe fort, ou ce diable d'homme n'a pas dit son dernier mot. Celui qui a défini en ces termes la civilisation ne peut demeurer jusqu'à sa mort le courtisan des rois ; s'il vit encore quelque vingt ans (et ses maladies continuelles le conservent à merveille), il pourrait bien faire plus de tort au despotisme par ses critiques, qu'il ne paraît lui faire de bien en ce moment par ses éloges...

Le marquis. — J'aimerais être plus jeune, pour être témoin de ces choses.

Montesquieu. — Le sage se résigne à ne pas tout voir. Il se contente de prévoir ! Revenez donc, cher Monsieur, faire avec moi le prophète, maintenant que notre Gascogne vous a enfin reconquis. Nous deviserons de la sorte ; nous reparlerons de Voltaire ; nous serons heureux de nous sentir un peu meilleurs juges que lui. Et s'il nous vient un regret de penser que nous ne verrons pas se réaliser nos espérances, nous aurons la consolation de vivre aujourd'hui à l'abri des révolutions menaçantes, dans le calme qui sied à des philosophes.

Le marquis. — Sa Majesté le disait elle-même l'autre jour, après avoir reçu fort en colère une députation de magistrats du Parlement qu'il traitait de républicains : « Les choses telles qu'elles sont dureront bien autant que moi ! »

Montesquieu. — Triste parole dans sa bouche !

Le marquis. — Il est léger !

Montesquieu. — Inconscient !

Le marquis. — Pauvre successeur d'un grand roi !

Montesquieu. — Digne héritier d'un despote !

Le marquis. — Et vivante condamnation du gouvernement de Louis XIV !

Montesquieu. — Vous l'avez dit. A bientôt !

CHAPITRE IX

UNE SCÈNE DE REGNARD : *LE LÉGATAIRE UNIVERSEL*, V, 7.

OU LES QUALITÉS ET LES DÉFAUTS D'UN SUCCESSEUR DE MOLIÈRE

SOMMAIRE

I. — ***Les imperfections de la pièce.***

Trois séries d'interrogations :

1) *sur la tristesse du sujet et l'immoralité de tous les personnages ;*

2) *sur l'invraisemblance des situations ;*

3) *sur la pauvreté des caractères.*

Un élève fait observer, à propos de la seconde question, qu'une aventure de ce genre s'était passée à Rome, en 1626 : les Jésuites avaient substitué à M. d'Ancier un de ses fermiers, pour faire la Compagnie héritière de ses biens. — A cette remarque nous ne pouvons répondre que par le vers de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable !

Le théâtre doit peindre la vérité commune, et non la vérité d'exception. Et il suffit d'analyser la pièce de Regnard pour que les invraisemblances sautent aux yeux !

Cause de ces imperfections : Molière gêne ses successeurs. Il a épuisé pour longtemps les grands sujets et l'on ne

peut en choisir d'autres. Marivaux, seul, saura trouver, dans l'étude de nuances délicates et fines, une voie très originale et relativement nouvelle.

II. — *Qualités.*

1. **Habile composition d'une scène de 165 vers.**

Vous en distinguerez les différentes parties. Vous partirez, comme dans nos précédentes études, de la définition de Voltaire : « Toute scène est un combat. » Quel est, ici, le combat ? Quelles en sont les péripéties ?

2. **La gaîté de l'expression :**

a) *dans la composition de chaque épisode.*
— Divers procédés.
b) *dans les détails du style et de la versification.*
— La phrase à la fois oratoire et spirituelle.
— Les mots à effet.

PLAN DÉTAILLÉ D'INTERROGATION SUR LES QUALITÉS DE REGNARD

I. — Composition de la scène.

Exposition (v. 1-24). **Le sujet de la scène.**

Lutte entre la vérité, qui éclate d'elle-même, et ceux qui veulent à tout prix la dissimuler.

A. — **La résistance d'abord heureuse des trois complices.** (25-92.)

1. *Le premier moyen :* payer d'audace, affirmer... (25-40.)

2. *Le second moyen :* créer des confusions (42-63) :
— coudre une vérité certaine à une affirmation fausse ;
— appuyer le mensonge sur une série de faits indéniables, et l'expliquer par la même cause... : « C'est votre léthargie ! »

3. *Le troisième moyen :* retarder, à tout prix, la révélation redoutée ; gagner du temps... (64-92.)

Mais la vérité devient de plus en plus évidente ! Elle est en marche, hélas ! et rien ne l'arrêtera !

B. — Vains efforts ! Déroute inévitable, après plusieurs alternatives de crainte et d'espérance.

1. *Première peur :* le marchand de vin...

— dissipée : le legs à Éraste paraît vraisemblable à Géronte et le rassure. (92-111.)

2. *Nouvelle peur :* le legs à Lisette...

— atténuée : Lisette arrive à calmer Géronte. Le ton reste plaisant. (112-120.)

3. *Crainte de plus en plus justifiée :* l'invraisemblance criante du legs à Crispin. (121-148.)

La défaite : Géronte voit clair et se fâche. (149-165.)

II. — La gaîté de l'expression.

1. *Le mouvement de la phrase.*

Définition du *mouvement* par Darmesteter et Hatzfeld : « Action par laquelle un corps ou une de ses parties se déplace ».

A. — Nature du mouvement dans les vers célèbres 42-58.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle, en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement ; et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet;
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie... ?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie!

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte ?...

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie!

Deux sortes d'éléments :

1) *l'élément fixe,* le point de départ :

— très sensible dans les chansons, sous la forme du *refrain* — Ici nous trouvons *deux refrains,* sur deux tons différents :

Oui;
Je ne m'en souviens point;

complétés par le mot célèbre :

C'est votre léthargie!

2) *l'élément variable :*

— dans la chanson, le *couplet* — Il est lui-même soumis aux règles de la symétrie.

— ici, *quatre couplets* disposés par paires, en quatre interrogations symétriques — Le mouvement dans chaque interrogation : l'accumulation des souvenirs; la gradation; pourquoi il convient d'élever la voix à mesure qu'on approche du point d'interrogation.

B. — **Autres exemples :**

a) *vers 71-90 :*

— *les refrains :* Ah! Hélas! Intestat! C'est votre léthargie!

— *les couplets :* Le testament lu par M. Scrupule.

b) *vers 104-147 :*

Lecture d'une longue phrase interrompue par des dialogues.

2. ***La grâce et la légèreté du vers.***

A. — **Difficultés à vaincre par le poète.**

Il doit exprimer en vers des idées qui ne sont pas poétiques; parfois même elles empruntent leur valeur comique au prosaïsme trivial de certains détails. Molière a renoncé au vers dans l'*Avare,* pour parler du lézard empaillé, du Trou-Madame et du Jeu de l'Oie, renouvelé des Grecs... Même dans les *Femmes Savantes,* il revient à la prose dans le billet d'Ariste...

Regnard a une telle facilité qu'il arrive à rendre la pensée légère et gracieuse sans rien enlever à l'expression de sa vulgarité satirique.

Exemple : *le style des notaires* (v. 65-85) :

« Fut présent devant nous, dont les noms sont en bas,
Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,
Étant en son bon sens, comme on a pu connaître
Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître;
Quoique de corps malade, ayant sain jugement;
Lequel, après avoir réfléchi mûrement
Que tout est ici-bas fragile et transitoire...
. . . . . .
Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat ! ...

LISETTE.

Intestat ! ...

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire :

. . . . . .

« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
Le susdit testament en la forme qui suit... »

Le contraste est amusant, entre l'ambition des pensées philosophiques et la trivialité du langage... Quant aux termes techniques, ils sont doublement précieux pour le poète :

— *par leur abondance* (soin avec lequel le notaire répète la même idée, afin d'éviter toute erreur);

— *par leur emphase* (importance attribuée par l'homme de loi à sa fonction).

Ce sont de précieux avantages. Grâce à la facilité de Regnard, ils compensent les inconvénients.

B. — **Le talent du versificateur.**

a) *Le choix des rimes.*

Difficultés qu'éprouvent les poètes médiocres : les mots qu'ils mettent trop souvent à la rime : adjectifs, épithètes, adverbes.

Chez Regnard, au contraire, quand un de ces mots occupe la place importante, c'est qu'il est le terme essentiel sur lequel l'attention doit être attirée. — Inviter les élèves à chercher des exemples de *chevilles* à la rime, et discuter, s'ils en trouvent, la valeur du mot qu'ils prennent pour une cheville. — Il se trouve toujours des élèves pour faire des objections ridicules, et leur étourderie rend service à la classe.

b) *Les coupes, et la valeur relative des sons.*

Chercher le caractère général de cette versification.

Elle n'est peut-être pas *très variée,* malgré les apparen-

ces. Citer des exemples de vers hachés ; en montrer la rareté relative.

Qualité maîtresse : la *rapidité* dans l'*abondance*,

— la *rapidité* venant de l'habile succession des syllabes muettes et sonores,

— l'*abondance* facilitée par le rythme, à la fois très souple et très fort.

Aider les élèves à trouver des exemples. — S'appuyer, cette fois, sur les premiers de la classe.

Conclusion :

— sur l'originalité de Regnard, comparé : — à Molière — à ses contemporains : Le Sage, Dancourt et Dufresny — le style de Regnard.

— sur le profit que les élèves doivent retirer d'une pareille lecture : l'amour de la grâce et de la légèreté.

CHAPITRE X

LES TROIS PARTIES DE LA RHÉTORIQUE DANS UNE PAGE DE NARRATION

FIN DE L'ÉPISODE CONNU : GIL BLAS ET L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE (1)

L'usage est de ne plus donner de narrations aux élèves de Première; en revanche, la dissertation est proscrite dans la classe de Troisième; pour la Seconde, les deux genres se disputent le terrain, avec des fortunes diverses, suivant le tempérament des professeurs... Nous avons dû nous-mêmes nous conformer à l'usage, puisque nous avons à peine le temps de passer en revue cette année les sujets essentiels de dissertations. — Laissez-moi vous rappeler au moins que tous nos goûts protestent contre ce choix exclusif, qu'il y aurait avantage à donner dès la Quatrième des dissertations faciles et à ne pas négliger en Première l'humble narration ; que les règles essentielles de l'art d'écrire sont les mêmes dans le récit que dans la dissertation ou le discours; et, puisque vers 1720 le roman a fait en France des progrès décisifs, qu'il a cessé d'être une fiction romanesque pour devenir de plus en plus une imitation de la vie, empruntons à Le Sage un texte de *Gil Blas*. Essayons de voir comment ce merveilleux narrateur nous apprend à *inventer*, à *composer* et à *écrire !*

I. — ***Invention.***

Vous êtes « secs » ; vous ne prenez pas la peine, ou

(1) Marcou, p. 338.

vous n'avez pas la force d'*expliquer une idée,* de chercher les exemples qui vous aideraient à la faire comprendre... Mettez-vous un moment dans la situation de Gil Blas, lorsqu'il se demande s'il avertira ou non le prélat que son éloquence commence à baisser; et prenez une leçon d'analyse dans la recherche des arguments *pour* ou *contre*... La nécessité vous rendra très ingénieux.

Texte : *Les hésitations de Gil Blas,* de : « je ne fus pas le seul... » à : « je n'étais plus embarrassé... »

II. — ***Expression.***

Vous hésitez dans le choix des termes ; vous apercevez bien l'idée à exprimer, mais les mots justes, les mots appropriés à la circonstance ne vous viennent pas à l'esprit... Essayez, un instant, de dire, avec Gil Blas, ce qui ne peut pas être dit ! Admirez l'art avec lequel il trouve le moyen de le dire tout de même. Et prenez une leçon de finesse dans la recherche de l'expression.

Texte : *La diplomatie de Gil Blas,* de : « je n'étais plus embarrassé... » à : « ces paroles... »

III. — ***Disposition.***

Vous ne savez même pas disposer dans un ordre clair ces idées suggérées par l'analyse, et ornées de si jolis traits... Voyez donc avec Le Sage comment on construit une scène, comment on ordonne un dialogue, comment on fait tenir tout un drame en quinze lignes... Apprenez à composer d'après le troisième épisode.

Texte : *La franchise mal récompensée,* de : « ces paroles... » à : « ... avec un peu plus de goût. »

CHAPITRE XI

RÉFLEXIONS SUR NOTRE MÉTHODE D'EXPLICATION

POURQUOI NOUS DEVONS, SUR CERTAINS POINTS, LA COMPLÉTER

Lorsqu'on a entrepris une œuvre, quelle qu'elle soit, il ne faut pas trop se laisser distraire par les critiques ; mais il ne faut pas, non plus, négliger les bons conseils. Ils engagent à s'arrêter un instant pour réfléchir, à jeter un regard sur le passé, à modifier pour l'avenir certains détails, bref, à exercer sur soi-même un contrôle des plus utiles. Voici ceux qui nous furent donnés, la semaine dernière, dans la section D, par l'Inspecteur général chargé de nous rendre visite.

Il s'agissait de savoir *dans quelle mesure les élèves doivent avoir préparé le texte d'explication* pour prendre une part active aux exercices de français. Le terrain était favorable à l'observation critique, car ce n'est un mystère pour personne qu'en D plus encore qu'ailleurs, la classe repose presque entièrement sur la personne du professeur. Plein d'une indulgence souriante qui toucha vos camarades, M. N... a su pourtant leur dire des choses fort bonnes à entendre. « C'est une excellente habitude, déclara-t-il pour conclure, que celle qui consiste à se laisser entraîner par le professeur, à trouver, sous sa direction, les idées ou les expressions les plus justes... » Et, se tournant vers moi : « Vous agissez par suggestion, et je reconnais que dans beaucoup de cas cette méthode est la seule pratique. Je voudrais, pourtant, si je n'étais malheureusement trop

pressé, entendre une contre-épreuve sur un sujet plus facile, sur un texte très simple, où ces jeunes gens nous diraient d'eux-mêmes et sans aide ce qu'ils en pensent. Aiment-ils à parler? Expriment-ils volontiers une opinion sincère? » Je souriais, à mon tour, parce que je pensais à vous, B., à A., à de B., à H., à de M., aux questions, aux objections dont vous me lardez parfois, et au plaisir que nous cause ce petit jeu de massacre. « Dans cette section D, répondis-je, Monsieur l'Inspecteur général, les élèves ont peut-être moins l'habitude des réflexions personnelles et des paroles qu'elles inspirent, que dans la section C. Pourtant, il leur arrive de me soumettre spontanément ce qu'ils pensent, sans que la moindre question ait prévenu ni même encouragé leur initiative... — Voilà, en effet, ce qu'il faut obtenir. — Ils lisent, autant que le permettent leurs vingt-huit heures de classes et leurs études consacrées aux sciences ou aux langues vivantes. Lorsque vous êtes entré, le bibliothécaire venait à peine de terminer la distribution des livres; le goût qu'ils témoignent pour ces lectures sérieuses, les petites dépenses qu'ils s'imposent volontairement en faveur de la bibliothèque prouvent de leur part une réelle bonne volonté... — Évidemment! Ils pourraient donc, sans grande difficulté, vous rendre compte d'une impression, vous exposer une idée... Bien entendu, je ne parle pas de « leçons » proprement dites, qui ne conviennent guère à leur âge, mais de réflexions un peu préparées sur certains points désignés à l'avance : l'analyse d'une page, la recherche des mots importants, l'appréciation morale d'un morceau; bref, tout ce qui leur permettrait de suivre votre méthode sans être trop soutenus par vous. » Adressant alors un dernier mot à vos camarades, il les invita, d'une manière générale, à exprimer le plus souvent possible un jugement personnel, à secouer toute fausse honte, toute timidité mal entendue, pour appliquer par eux-mêmes et sans secours la méthode qu'ils voyaient pratiquer depuis le 1er octobre.

Je sais bien que, dans la section C, l'impression éprouvée eût été fort différente; mais ces recommandations ré-

pondent trop aux scrupules que je ressens moi-même pour que nous n'en fassions pas notre profit.

Nous pouvons y réussir de deux manières.

I. — En ce qui concerne l'*explication d'un texte restreint*, il aurait fallu, pour répondre au vœu de notre Inspecteur général, augmenter le nombre des sommaires où l'on indique à l'avance les termes essentiels du morceau (Voir par exemple : *Étude d'une page de Descartes*, p. 26 ; *Une idée littéraire de Fénelon*, p. 118.) « Les mots de valeur, me dit-il après la classe, que vous signalez au cours de l'explication, ne sont jamais très nombreux. Vous les connaissiez déjà, vous, professeur, lorsque vous avez donné le texte à préparer ; vous saviez qu'ils l'éclaireraient tout entier, qu'à eux se rattacherait votre commentaire. Découvrez-les d'avance aux élèves dans votre sommaire ; dites-leur de quelle manière chacun d'eux doit en éclaircir le sens, en définir le rôle dans le passage, en signaler l'importance ; apprenez-leur à se servir du dictionnaire avec intelligence. Vous constaterez de plus en plus que l'effort ainsi limité, dirigé, n'est pas au-dessus de leur âge. » Il est certain, en effet, que si vous aviez eu le temps de fournir ce travail préliminaire sur les mots de La Fontaine, de Montesquieu et de Voltaire, la marche même de la classe n'eût pas été modifiée, mais un plus grand nombre d'élèves auraient pu y prendre part.

Tel est aussi, avec d'importantes réserves, le sentiment de deux amis auxquels j'eus, les jours suivants, l'occasion de redire ces paroles.

« Obtenez-vous, demandais-je à l'un d'eux (1), souvent et sur tous les textes, des explications préparées ?

— Souvent, oui ! Mais sur tous les textes, non pas. Il faut que les auteurs s'y prêtent. Pourtant, j'ai vu, dans bien des cas, la majorité de la classe s'inspirer de notes écrites fort bien prises à l'avance.

— Reste à savoir sur quels auteurs.

(1) M. Gendarme de Bévotte, professeur au lycée Louis-le-Grand.

— La Fontaine, La Bruyère...

— Et quel genre de notes écrites?

— Les nôtres sont prises sur des fiches. Ce procédé n'a pas déplu pendant ces dernières semaines. Soit, par exemple, l'*Ane chargé de sel et l'Ane chargé d'éponges*, que nous expliquions hier. Un certain nombre de mots ne pouvaient être compris qu'à l'aide du dictionnaire: *épongier, gaillard, nagées, baudet, dessus, d'autant*... Une dizaine d'élèves, qui possédaient Darmesteter ou Littré, ou avaient emprunté à notre bibliothèque le lexique particulier à la langue de La Fontaine, ont préparé à l'avance notre travail sur des fiches... Je me rappelle notamment que sur le mot *gaillard*, pris d'abord dans le sens de « fort » (Château-Gaillard), puis de « vif, réjoui, dispos », les provisions d'exemples étaient d'une abondance déconcertante ; chacun voulait placer son ours, et n'y arrivait pas: le spectacle était assez amusant... Je m'empresse, d'ailleurs, de reconnaître que ce procédé n'est qu'accessoire. Il offre même un danger, celui d'encourager l'érudition facile : or la valeur d'un terme dépend surtout de la place qu'il occupe dans le texte; il faut l'expliquer, non isolément, mais par rapport avec la pensée de l'auteur, et dans la mesure exacte où les renseignements empruntés au dictionnaire aideront à la comprendre. M. Cahen l'a bien montré l'an dernier (1). Cela même, pourtant, ne dépasse pas toujours les forces des meilleurs élèves, si nous savons à l'avance leur désigner les points précis où doit porter leur effort. Tout l'art du maître consiste à choisir les mots de valeur, en indiquant aux jeunes gens la manière de les étudier. Affaire de tact et de mesure, comme dans toutes les choses littéraires. »

(1) *Conférence faite au Musée Pédagogique* le 18 février 1909 (Imprimerie nationale, fascicule XVI, p. 110-112) : « Notre but est de pénétrer la pensée et le sentiment de l'écrivain : s'il m'est toujours présent à l'esprit, je dirai, ou plutôt je ferai en sorte que mes élèves me disent beaucoup de choses ; mais j'en exclurai beaucoup aussi, *qu'un élève zélé, s'il était abandonné à son inexpérience, ne manquerait pas de m'apporter*... Ainsi nous élaguons tout ce qui n'est pas rigoureusement utile à notre dessein. » — Exemples tirés de La Fontaine, de Chénier et de Pascal, p. 112 et 113.

Cette mesure m'a paru assez heureusement fixée par un autre de mes amis, dont l'expérience m'est précieuse, parce qu'il l'a acquise à la fois dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement primaire (1).

« Avez-vous rencontré, lui dis-je, songeant toujours à mon Baruch, des classes, secondaires ou primaires, où des préparations complètes aient été, à l'avance, faites par les élèves ?

— Complètes...? Évidemment non. Même aux examens de l'agrégation, vous savez combien, de notre temps, les candidats avaient de peine à pratiquer convenablement cet exercice ; en admettant qu'on obtienne un pareil travail de futurs professeurs, jamais vous ne pourrez le demander aux élèves ; ce serait une erreur d'assimiler l'explication des textes français à celle des textes anciens. Mais on doit exiger d'une classe qu'elle ait lu à l'avance le texte choisi, avec les notes de l'édition, et rattaché l'étude d'une page à l'ensemble de l'œuvre.

— Vous connaissez le système de fiches de notre ami de B. ?

— En effet, il m'en a parlé. Son idée est bonne, ingénieuse, à condition d'être appliquée dans trois circonstances déterminées :

1° sur un passage obscur, pour proposer l'interprétation ;

2° sur un texte archaïque (moyen âge, XVIe et XVIIe siècles), pour traduire des termes, des phrases ou le texte même ;

3° dans un auteur ordinaire, pour répondre à des questions précises, posées à l'avance, soit sur une idée, soit sur un ou plusieurs termes.

— C'est exactement ainsi qu'il l'entend.

— Sans ces précautions, en effet, ce procédé et même tout procédé de préparation écrite tourne vite au formalisme. L'essentiel reste toujours l'action immédiate du professeur pendant l'exercice oral ; le reste est utile, sans

(1) M. Bonnaric, Directeur de l'École normale de Saint-Cloud.

doute, mais accessoire... Tant vaut la personne du maître, et tant vaut l'explication. Voilà la vérité. (1) Aussi voyons-nous ceux-là même qui cherchent, non sans raison, à exiger des élèves une préparation sérieuse, préoccupés de les soutenir et de les diriger à l'avance... Il n'est pas plus facile chez nous qu'ailleurs d'unir le Principat et la Liberté !

— Je penche plutôt vers le Principat.

— Et c'est pourquoi l'on vous engage à protéger la Liberté ! Mais, si mes souvenirs sont exacts, votre Principat ne rappelle pas précisément celui de Domitien !

— Chacun doit craindre toujours d'abonder dans son sens. Autant nous avons insisté, jusqu'ici, sur le premier principe, autant je tâcherai désormais de favoriser le second. Nous chercherons, nous verrons... »

II. — Pourtant, comme l'année avance, et que nous avons expliqué, avec ou sans préparation, beaucoup de textes restreints, c'est par d'autres exercices que nous allons, le plus souvent, stimuler votre initiative. On nous les a recommandés tout autant que le premier. On nous a parlé de brefs comptes rendus, d'exposés discrets, sans y joindre, au moins d'une manière habituelle, la leçon proprement dite. Nous nous tiendrons sagement dans ces régions moyennes. Pour mon compte, je redoute la leçon. Sans parler des accidents, des « histoires » retentissantes auxquelles nous expose parfois une facétie de mauvais

(1) Il faut ajouter que le professeur lui-même doit compter en partie sur l'improvisation. C'est la condition même de la vie, dans cet exercice difficile. Les explications réunies dans ce livre sont le résultat de trois ou quatre études faites, sur le même texte, avec des générations différentes : le lecteur n'a sous les yeux que la dernière édition d'une classe plusieurs fois refaite. Presque toutes les questions posées en 1909-1910 m'ont été suggérées, en 1906, 1907, 1908, par mes conversations avec les élèves : nous ne les aurions, ni eux, ni moi, découvertes séparément... On voit combien est délicate et complexe cette question de la lecture préliminaire. — L'épisode de la page 198, dans l'explication de La Fontaine, est bien caractéristique à cet égard. Quelle préparation, quelle recherche eût remplacé l'intervention opportune de l'Inspecteur général ? — Il en est de même deux fois sur trois.

élèves, il faut convenir que ce n'est pas un exercice de votre âge. A seize ans, on ne sait pas parler en public ; il serait même fâcheux qu'on sût trop bien parler ! Vous ne pouvez guère, en pareil cas, que lire, réciter ou ânonner. Ceux d'entre vous qui seront avocats auront, plus tard, tout le loisir d'apprendre leur métier à la Conférence, et les autres parleront toujours assez bien, s'ils font preuve d'un peu de bon sens. Mais, sans vous imposer de leçons véritables, nous tâcherons de répartir certaines lectures de textes entre plusieurs bons élèves... « Ces jeunes gens, me disait encore l'Inspecteur général, sont souvent trop timides, dans le mauvais sens du mot. Ils hésitent à porter sur les textes un jugement personnel, à dire : « Voilà mon opinion ; voilà pour quelles raisons je trouve cette idée juste ou fausse, cette expression exacte ou faible. » Ils constatent, ils commentent, mais ils jugent le moins possible. Et c'est leur jugement surtout que nous avons à former. » (1)

Obéissons sans tarder à son excellent conseil, et continuons dans ce sens nos études sur les philosophes du XVIIIe siècle : nous ne saurions trouver des auteurs qui se prêtent mieux à de telles tentatives.

(1) Voir, dans cet ordre d'idées, les notes inscrites sur les copies de la 2e composition, p. 213 et 214.

CHAPITRE XII

LA TENDRESSE ET L'HUMANITÉ DANS *ZAÏRE*

TRAVAIL PARTAGÉ ENTRE TROIS ÉLÈVES

SOMMAIRE

1er travail.

Relire l'analyse inscrite en marge de la conférence de Brunetière (*Époques du Théâtre français*, p. 254). Cette conférence est une des meilleures du livre ; elle est simple, spirituelle, précise et pleine d'idées générales.

B. nous retracera au tableau, de mémoire, le plan sommaire de la conférence. Il nous dira ce que nous devons en retenir, après une lecture attentive.

travail.

Montrer, d'après les deux passages ci-dessous, les caractères de la sensibilité dans la première moitié du XVIIIe siècle.

1. *Le combat entre l'amour et l'honneur...*

Acte IV, Scène I : « Victoire infortunée... »
(V. Brunetière, p. 264.)
A. nous signalera dans ce passage les *termes* essentiels.

2. *Les protestations de l'humanité.*

« Eh, pourquoi mon amant... »
(V. Brunetière, p. 280.)

de M. fera le même travail sur cette seconde tirade.

Ces sentiments nous rappellent ceux des héroïnes de Corneille, Chimène et surtout Pauline. Mais l'expression en est bien différente. On sent que les idées ne sont plus les mêmes vers 1732 que vers 1636 ou 1642. Pauline gémit, pleure, supplie, mais elle ne s'appuie pas, pour protester contre l'enthousiasme excessif de Polyeucte, sur une doctrine philosophique. Ses plaintes nous touchaient, elles ne nous troublaient pas. Zaïre, au contraire, fait appel à d'autres sentiments que la simple pitié : en elle la raison ne proteste pas moins que la sensibilité ; elle trouve les exigences des siens aussi mal fondées que barbares, et ce que nous appelions transports d'enthousiasme chez Polyeucte, nous sommes bien tentés de l'appeler fanatisme chez le frère de Zaïre. Ce genre de pathétique annonce déjà, chez Voltaire, l'apôtre de la tolérance et de l'humanité.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Analyse de la conférence de Brunetière.

A. — ***Plan de la partie la plus importante fait au tableau par l'élève B.***

Voltaire rend émouvant le sujet de *Zaïre* :

1) **par la peinture touchante des femmes qu'il a connues :**

— Adrienne Lecouvreur ;
— Mademoiselle Aïssé ;
— Mme du Châtelet. (P. 266-271.)

2) **par diverses nouveautés séduisantes :**

— la peinture des mœurs du XVIIIe siècle ;
— la couleur locale ;
— le christianisme pittoresque, à la manière de Chateaubriand. (P. 272-276.)

3) **et surtout par une forme nouvelle, toute moderne, du pathétique : la pitié pour les victimes innocentes.**

1. Dédain de Racine pour ce genre d'émotion.

2. Au contraire, pour les philosophes du XVIIIe siècle,
la vie humaine est sans prix,
et l'effroi de la mort devient la source des émotions les plus vives.

B. — *Critique.*

La critique ne porte guère que sur l'écriture, un peu trop grêle pour être vue de loin. La disposition est claire, et les formules exactes. Il faudrait que chaque élève, après une lecture sérieuse, fût en état de la résumer ainsi. Ce genre d'exercice est probablement un de ceux qui pourraient être utilement proposés à des classes entières. Mais nous l'avons déjà pratiqué. Insistons plutôt sur les deux explications.

Première explication.

Première tirade de Zaïre. — Comment elle éveille notre pitié.

A. — *Explication de l'élève A.*

Il parle environ un quart d'heure. Il a le tort de lire des notes écrites, au lieu de commenter directement le texte de l'auteur. Pourtant, ses observations paraissent assez justes. Il aperçoit bien le plan de la tirade et montre le caractère de chaque partie.

I. — **Plaintes et regrets de Zaïre :**

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.

L'élève nous explique le sens des expressions essentielles :

— *Victoire infortunée !* Quelle victoire ? Et quel malheur ? Et comment cette victoire est-elle un malheur ? Zaïre aimait le sultan Orosmane et en était aimée ; elle allait l'épouser, quand elle retrouve son père Lusignan, son frère Nérestan, et apprend, avec sa naissance, sa véritable

religion. Fille d'un roi chrétien, elle doit sacrifier son amour à son honneur; elle remporte sur elle-même une victoire qu'elle regrette, et cette seule antithèse résume d'une manière saisissante les trois actes précédents.

— *Inhumaine vertu!* L'antithèse est fréquente dans le style de ces personnages partagés entre deux devoirs également impérieux. Les stances de Rodrigue et celles de Polyeucte ne sont qu'une longue antithèse. Cent fois Curiace, Chimène, Pauline, tous ceux qui hésitent, qui regrettent la cruauté du destin, ont opposé l'*humanité* aux exigences du *devoir*; cent fois ils ont rendu grâces aux dieux de n'être pas « Romains », ou « chrétiens »,

Pour conserver encore quelque chose d'humain !

Le sentiment de Zaïre, pourtant, n'est pas exactement le même, quoiqu'elle emploie les mêmes mots. Chimène n'a jamais douté de son devoir; elle trouve dans sa conviction une force inébranlable. Zaïre ne semble avoir, à aucun moment, cette confiance. Elle pleure, elle soupire :

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !

et elle sent que rien ne compense un pareil sacrifice. Sans doute, Chimène maudit, elle aussi,

Cet affreux devoir, dont l'ordre l'assassine...

Mais elle n'a pas, du moins, de doutes sur la valeur de ce devoir. Zaïre en a. Elle les expose... en deux parties.

II. — **Consolations qu'elle essaie en vain de trouver :**

1) **dans la religion :**

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.

Elle cherche d'abord un appui dans la religion ; elle s'accuse, au moment même où elle les verse, des larmes arrachées par son amour terrestre (tel est le sens de *criminelles*) ; elle supplie Dieu de la « remplir de lui-même » ; et ce mot est bien une parole chrétienne : il rappelle celui de St Paul : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Hélas, le Christ ne vit pas en Zaïre ! Elle prononce ces mots des lèvres, non du cœur ; l'amour d'Orosmane a fermé son âme à l'amour de Dieu ; la terre lui cache le ciel, et le visage même d'Orosmane,

Ces traits chers et charmants qu'elle revoit toujours...

vient se placer entre ses yeux et la face du Christ sauveur.

2) **dans la mort :**

Quel secours trouver dans un tel désespoir ? Quel moyen d'étouffer un amour criminel ? Le moyen de tous les désespérés, celui que Chimène invoque un instant, malgré son énergie... « mourir » (*Le Cid*, v. 848) :

Eh bien ! race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui !

Jusque dans la mort, du reste, elle songe, non à Dieu, mais à l'homme ; elle termine par l'évocation voluptueuse d'Orosmane lui fermant les yeux :

Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !

Elle sent donc son devoir, plus qu'elle ne le comprend. Elle ne le voit pas avec une évidence telle qu'il lui donne jusqu'au bout le courage nécessaire ; elle n'éprouve pas l'ardeur qui fait les martyrs ; elle ne croit pas à la cause à laquelle elle se sacrifie.

B. — ***Critique.***

Après avoir reconnu l'exactitude de ces observations,

nous insistons sur un point qui n'a pas été assez mis en lumière. Il aurait fallu, dès le début, au vers 3, détacher une expression qui nous explique tout le reste :

Ces lieux où *tu m'as dit* qu'il choisit son séjour !

Zaïre n'est pas chrétienne. Elle ne l'est pas de fait, puisqu'on n'a pu, jadis, la baptiser (II, 3) ; elle ne l'est pas par son éducation, puisqu'elle a été élevée dans la religion musulmane. Elle veut l'être simplement par honneur, par point d'honneur, parce que telle est la religion de sa famille et qu'elle se doit à sa race. Mais ce désir lui est soufflé, suggéré par Lusignan, par Nérestan, par Fatime :

... Tu m'as dit... On m'a dit...

Faible mobile ! Et comme on comprend bien qu'elle n'ait pas « la foi » ! — Ainsi nous sentons déjà, d'après la première tirade, le caractère principal du pathétique dans *Zaïre*. Zaïre est une victime de la fatalité. Elle est bonne, tendre, vertueuse. Elle serait heureuse si, par un accident regrettable, elle n'appartenait à une famille chrétienne qui l'empêche de s'unir à un musulman. Le sentiment que nous éprouvons est une *pitié* tout humaine pour les souffrances d'une pauvre femme qui perd tout à la fois la vie et le bonheur, sans avoir rien fait pour mériter son sort.

Il nous reste maintenant, après avoir constaté cette langueur de Zaïre, cette froideur à l'égard de la religion paternelle, à en expliquer les causes. C'est ce que de M. va nous faire découvrir dans la seconde tirade.

Seconde explication.

Seconde tirade de Zaïre. — Causes profondes de notre pitié.

A. — *Explication de l'élève de M.*

L'exposé de cet élève n'est pas aussi net que celui du précédent. Il a le tort de ne pas indiquer dès le début

l'*idée générale* qu'il se propose de démontrer. A vrai dire, il ne l'a pas lui-même très bien vue. Or le principe de toute explication française doit être celui-ci : extraire du texte l'idée principale qu'il contient, et faire voir comment l'auteur, par l'ordre et la liaison des idées (plan), par la force et la beauté de l'expression (style), a su la mettre en lumière.

L'élève montre à peu près le *plan* de la tirade ; il établit des divisions et subdivisions ; pourtant, il n'arrive pas à une clarté parfaite et accuse naïvement l'auteur d'être « un peu confus » !

I. — Orosmane, dit-il, a toutes les vertus d'un chrétien.

II. — Dieu ne peut donc pas s'opposer au mariage, pour trois raisons (et de M. nous fait observer que, par cet espoir « astucieux » (*sic*), Zaïre espère tout concilier) :

1) la clémence bien connue de la Divinité ;
2) sa pitié pour Zaïre en particulier ;
3) l'espoir qu'il aura de protéger les chrétiens par l'intermédiaire d'une nouvelle Esther.

Quant aux remarques sur l'*expression*, elles sont rares et superficielles. L'élève commet un gros contresens sur un des mots essentiels : « le ministre sacré » lui paraît être Lusignan ou Nérestan... C'est qu'il n'explique pas chaque terme en le rapprochant de l'idée générale ; il n'a pas vu, sous l'ordre apparent, la liaison réelle des idées et la portée de chaque détail. Sa conclusion seule, si banale, nous le montrerait suffisamment : « Cette scène, dit-il, semble préparer le mariage entre Zaïre et Orosmane, c'est-à-dire un dénouement contraire à celui que nous verrons au 5e acte... Ce qui se produit généralement dans les tragédies. »

B. — *Critique.*

Voilà une conclusion qui me laisse bien froid ! Votre

idée principale, de M., pouvait être, en effet, une idée littéraire sur la *valeur dramatique* de la scène et sa place dans le drame; mais il fallait la subordonner à une idée plus générale encore, qui ne pouvait être qu'une *idée morale*, une idée philosophique. Vous auriez montré dès lors comment la thèse de Voltaire, très humaine, très élevée, se trouvait être en même temps tout à fait tragique; et vous faisiez comprendre, par deux analyses successives, la valeur morale et dramatique de cette belle tirade.

Vous partiez du point où nous avait conduits votre camarade : « Voltaire nous inspire ici de la pitié pour les souffrances humaines, parce que le principe de toute sa philosophie est le respect de la personne humaine, et le fondement de toute sa morale, l'amour de l'humanité. On devine déjà dans l'auteur de *Zaïre* l'apôtre de la tolérance. »

I. — Quelle est, en 1734, dans la tirade de Zaïre, la valeur morale de ce principe?

Elle était déjà très grande, aux yeux des spectateurs qui l'applaudissaient. Quoique la France fût toujours, dans son ensemble, très chrétienne, une partie de la noblesse et de la bourgeoisie s'étaient doucement détachées de la religion. Même dans la bourgeoisie janséniste d'où sortait Voltaire (il eut un frère convulsionnaire), les émules de François Arouet n'étaient point rares, et le libertinage des mœurs n'était pas beaucoup plus grand que la hardiesse des idées. Les applaudissements qui accueillirent notre tragédie en seraient, à eux seuls, une preuve suffisante, car il est difficile de se montrer plus détaché que Zaïre de toute secte religieuse... *Zaïre est une philosophe!* — Voyez, de M., comme cette idée générale, que vous avez eu le tort de ne pas nous rappeler au début, donne de la valeur aux idées secondaires que vous avez signalées, comme elle établit entre elles un lien solide, une progression. Vos divisions restent à peu près intactes; mais quelle différence dans l'analyse! Écoutez le raisonnement de Zaïre :

1. *Orosmane a toutes les vertus sans être chrétien.*

S'il ne l'est pas, la faute en est à Dieu, qui l'a fait naître musulman :

> Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
> Orosmane est-il fait pour être sa victime ?

Du reste, même sans l'être, il possède toutes les vertus possibles :

> Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
> Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
> S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?

2. *Zaïre veut donc espérer encore :*

A) *dans la charité du prêtre et la vertu du sacrement.*

Elle fait appel au prêtre, ce « saint interprète, ce ministre sacré ». Comment avez-vous pu voir là une allusion à Lusignan ?

> Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
> Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
> Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !

Ces mots sont bien vrais, dans leur humanité... Évidemment, elle n'espère pas que ce « saint interprète » l'encourage à épouser un musulman... Elle ne le pense pas, du moins, en prononçant ces premiers vers ! Mais elle sait combien est calmante, apaisante la présence d'un homme dont la vie se passe à consoler et à bénir ; elle espère surtout que le baptême lui communiquera la force nécessaire :

> ...J'attends avec ardeur
> Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur !

disait-elle dès le 3e acte.

B) *dans la clémence de Dieu.*

Puis elle s'enhardit. Elle voit deux motifs pour lesquels Dieu pourrait bien être plus indulgent que sa famille :

a) *la bonté,* d'abord, attribut naturel de la Divinité :

> Je ne sais ; mais enfin j'ose encore espérer
> Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
> Ne réprouverait point une telle alliance...

Et certainement dès cette époque, et plus sûrement de nos jours, où les mariages mixtes sont devenus si fréquents, plus d'un « ministre sacré » se serait fait scrupule de la décourager. « Dieu n'est peut-être pas si exigeant que nous ! » soupire parfois quelque vieux prêtre dont la charité, l'expérience, la douce philosophie ont doublé la clairvoyance... — « Dieu n'aura jamais le courage de le damner », disait de La Fontaine mourant la sœur de charité appelée à son chevet... Qui oserait soutenir que ces âmes tendres ne sont pas aussi chrétiennes et ne lisent pas mieux dans la pensée divine que d'autres moins compatissantes ? Qui blâmerait Zaïre de croire au Dieu juste et clément du bon Samaritain ?

> Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
> Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ...

b) *la sagesse de la Providence,* qui, pour donner un protecteur aux chrétiens, permettra qu'une nouvelle Esther épouse un autre Assuérus :

> Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
> Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie...

ou même qu'un fils de chrétien se fasse musulman :

> Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin
> Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
> Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
> Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

Ici, de M. dirait, dans son style un peu familier, qu'elle « déraisonne » ou qu'elle « dévie » complètement. Fatime le lui laisse entendre :

> Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

Et la pauvre Zaïre retombe vite du haut de son rêve :

> Laisse-moi ; je vois tout, je meurs sans m'aveugler :
> Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne...

Ce rêve n'en était pas moins conforme à son caractère. Elle reste ce qu'elle était dès le début de la pièce, une âme tendre, humaine, pénétrée des idées du XVIIIe siècle :

> J'eusse été dans le Gange esclave des faux dieux,
> Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux ! (I, 1)

Et, certes, je l'avoue, il serait difficile au plus indulgent des « saints interprètes » de l'encourager dans une voie si peu orthodoxe... Mais soyez sûrs que c'est précisément cette tendance qui plaisait au public de 1734. Il en approuvait volontiers la liberté philosophique. — Reste à voir s'il avait également raison de la trouver dramatique.

II. — Quelle est la valeur dramatique de cette idée dans la tirade de Zaïre ?

Quelle que soit, en effet, la valeur morale d'une idée, il n'est pas dit, même si elle nous émeut, qu'elle soit dramatique. « Toute scène est un combat !... » — Or, rien n'est moins « combatif », moins haineux, moins violent qu'un homme tolérant ; rien n'est moins théâtral que l'expression d'idées modérées : de là le peu d'effet qu'elles produisent sur les foules ! Dans le théâtre même de Voltaire, les pièces qui ont le moins de valeur sont celles où il a plaidé la thèse qui lui était chère ; non seulement le philosophe y parle trop souvent par la bouche de ses personnages, mais son langage y est d'une sagesse navrante, et la sagesse, au théâtre (Sarcey ne se lasse pas de le répéter), nous laisse fort indifférents.

Heureusement, une fois au moins, avec Zaïre, Voltaire a bénéficié d'une chance assez rare. Le sujet de *Zaïre* se prêtait à l'expression de ses idées favorites. Nous voyons ainsi des auteurs réussir une fois, avec éclat, sur un sujet où leurs défauts mêmes se tournent en qualités. Vous en connaissez un, peut-être ?

— Rostand !

— *Cyrano.*

— Oui ! Et depuis, hélas ?

— *Chantecler !*

— C'est l'histoire de Voltaire. Après *Zaïre,* il a fait les *Guèbres,* et après les *Guèbres, Irène.* Mais il avait eu son *Cyrano* dans *Zaïre !* Et *Zaïre* est, il faut l'avouer, bien touchante ; elle était même, à l'époque où elle fut jouée, extrêmement originale, puisque avec elle apparaissait un nouveau genre de pathétique. — Brunetière l'a défini dans les pages que nous venons de résumer au tableau. — Racine et Corneille, selon lui, dédaignaient ce genre d'émotion ; nous ne tremblions jamais (sauf dans *Iphigénie*) pour la vie d'un de leurs personnages ; leur sécurité ne comptait guère à côté de leur amour trompé, de leur vengeance contrariée, de leur ambition déçue. A l'époque de Voltaire, le prix de la vie humaine devient inestimable ; le but de la vie étant le bonheur terrestre, tout ce qui compromet ce bonheur nous choque ou nous effraie ; la vertu par excellence n'est plus l'amour de Dieu, mais l'amour des hommes, et le droit humain repose sur l'amour de l'humanité. « On trouvera dans tous mes écrits, dira Voltaire deux ans plus tard, dans la préface d'*Alzire,* cette *humanité* qui doit être le premier caractère d'un être pensant ; on y verra, si j'ose m'exprimer ainsi, le désir du bonheur des hommes, la haine de l'oppression et de l'injustice. » — De là vient la beauté dramatique de cette tirade : Zaïre se débat au milieu des forces injustes liguées contre son bonheur et bientôt contre sa vie. Antigone n'est pas plus touchante lorsqu'elle invoque les lois divines ; Œdipe n'est guère plus émouvant lorsqu'il proteste contre l'iniquité du destin ; et nous entendons dans cette scène de *Zaïre* la plainte toujours renouvelée de l'humanité déçue, prise entre son rêve de justice idéale et l'impitoyable dureté du sort. Vous ne paraissez pas convaincu, B. ?

B. — Si, Monsieur : les intentions de Voltaire ne sont pas douteuses ; et elles sont même assez gracieusement

réalisées. Mais Sophocle a plus de force, et je préfère *Antigone*...

— Moi aussi! Je crois pourtant que la différence ne tient pas à l'infériorité dramatique de Voltaire. Elle doit venir surtout du style. Cette scène égalerait les plus belles du théâtre antique et moderne si elle était mieux écrite. Malheureusement, il faut reconnaître que, si l'expression a de la grâce et de l'harmonie, elle est fluide, vague, incolore. Voltaire manque de vivacité dans l'image; et l'imagination, plus que le sentiment, fait la valeur du poète. Vous vous rappelez le style d'Hermione, d'Andromaque ou de Phèdre. Autant de phrases, autant de tableaux; autant de mots, autant de gestes : tout était en peinture et en action. Ici, nous cherchons en vain les images...

A. — On en trouve encore dans la première tirade : « les larmes criminelles » ; « les traits chers et charmants »...

— Oui, je sais. Vous avez insisté sur la seconde; mais celle-là même est bien pâle, à côté des peintures de Racine. Rappelez-vous... le souvenir de traits non moins chers, et plus frappants!

> C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours!
> Voilà *ses yeux, sa bouche*, et déjà son audace!
> C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse!

Jérusalem, le Temple, le Calvaire, témoins du drame de la Passion, ne sont pour Zaïre que « les lieux où Dieu choisit son séjour ». « Séjour! » mot abstrait, sans couleur... Ce n'est pas dans cette langue philosophique et sèche qu'Andromaque évoquait les murs sacrés de Troie,

> Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!

ou le souvenir de Troie en flammes, « à la lueur des palais brûlants! » — Ce n'est pas ainsi que Phèdre voyait l'ombre infernale, de ses yeux agrandis par l'effroi, ou saluait le Soleil dont elle était descendue...

Dans la seconde tirade, d'ailleurs, nous ne trouvons même plus de ces pâles reflets. L'éloge des qualités mo-

rales d'Orosmane, magnanime, généreux, juste, plein de vertus, bienfaisant (« bienfaisant » !!)... l'appel à la clémence divine, l'aveu des combats qui déchirent son cœur, l'audace naïve de ses rêves, toutes ses paroles sont émouvantes, mais *elles ne frappent pas l'imagination*. Ces vers ne « sautent pas aux yeux » ; ils n'évoquent pas un long cortège de souvenirs matériels, de sensations frémissantes ; ils ne sont pas, dans toute la force du terme, ils ne sont pas poétiques !

Mais gardons-nous de terminer notre étude par une critique, fût-ce même par une rectification. Rappelons-nous, pour finir, les mérites de Voltaire plutôt que ses imperfections, et remercions nos commentateurs, malgré leur inexpérience, de nous les avoir indiqués dans cette scène. Ils vont nous en donner une dernière lecture ; ils tâcheront de nous rappeler, par le ton qu'ils sauront prendre, la beauté morale de l'idée et le caractère pathétique des deux tirades qui l'expriment, les qualités du philosophe et le talent de l'auteur dramatique.

CHAPITRE XIII

SUR L'*ENCYCLOPÉDIE*

SOMMAIRE

Je voudrais voir comment vous prenez des notes sur vos lectures. Nous allons désigner quatre ou cinq élèves, leur distribuer les livres nécessaires et les prier de nous établir cinq petites notes sur les points suivants :

1. **Dates relatives à la publication de l'*Encyclopédie* :** forme de l'édition, et difficultés que rencontrèrent les auteurs.

Note à rédiger par C.

Livres : *Discours préliminaire de l'Encyclopédie,* éd. Ducros, Préface — *Écrivains politiques du* XVIIIe *siècle* (Bayet), p. 155 — Reinach, *Diderot,* p. 37.

2. **Dates et détails biographiques relatifs à d'Alembert, à Diderot et aux principaux encyclopédistes.**

Note à rédiger par E.

Livres :

— Lanson, *Histoire de la littérature française,* p. 716-723.

— Sur le rôle scientifique de d'Alembert mathématicien : *Discours préliminaire de l'Encyclopédie,* éd. Picavet, Introduction, p. XVIII et suivantes — Portrait de d'Alembert par lui-même : *Grands Écrivains scientifiques,* p. 117.

— Sur le caractère de Diderot : Son portrait, amusant et original, par Garat, dans *La Société française au* XVIIIe *siècle* (Bonnefon, p. 256) — Son portrait par lui-même : *Extraits* de Diderot, éd. Fallex, p. 123.

— Sur les principaux encyclopédistes : *Écrivains politi-*

ques du XVIIIe *siècle*, p. XXIX — *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, éd. PICAVET, p. 158.

3. **Titre exact et plan de l'*Encyclopédie*.**

Extraits à choisir et à copier, en vue d'une leçon à apprendre par cœur.

(*Discours préliminaire*, éd. PICAVET, note de la p. 11 et p. 12.)

Note à rédiger par S.

4. **Ce qu'il faut retenir de la première partie** du *Discours préliminaire* (p. 13-75 de l'éd. PICAVET).

Nous rédigerons la note en classe : elle est un peu difficile à prendre.

LIVRES : *Extraits* de Diderot, éd. FALLEX, p. 338 — *La Société française au* XVIIIe *siècle*, p. 231.

5. **Textes caractéristiques à extraire de la seconde partie** (p. 75-161 de l'éd. PICAVET).

Chercher ceux qui montrent le mieux la conscience de Diderot dans l'étude des arts et des métiers.

Note à rédiger par Saint-M.

LIVRES : *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* — Récit de Voltaire : « Une conversation chez Louis XV », cité dans le *Diderot* de REINACH, p. 72, et dans l'éd. de la *Bibliothèque Nationale* du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, p. 180, en note.

Nous avons assez d'exemplaires de ces ouvrages pour fournir à C., E., S. et Saint-M. les volumes nécessaires. Ces livres continueront ensuite à circuler dans la classe, et vous ferez peu à peu, chacun à votre tour, le travail dont nous vous aurons donné le modèle. Il est évident que vous n'aurez pas besoin de les consulter *tous*, car ils font souvent double emploi. Il vaut mieux, par exemple, relire deux ou trois fois le petit livre de M. Reinach sur Diderot que de disperser son attention sur trois ou quatre in-12... *Non multa, sed multum*. Je compte sur votre intelligence pour ne pas perdre de temps et tirer au besoin d'un seul de ces ouvrages les renseignements nécessaires.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE ET EXEMPLES DE NOTES

1re Note : Renseignements biographiques et bibliographiques.

C. lit un projet assez net. Mais il a eu le tort d'empiéter sur le domaine réservé à ses camarades. Il nomme les collaborateurs de Diderot et quelques-unes de ses œuvres : *non hic est locus*. Une note n'est utile qu'à la condition d'être sobre et de ne rappeler qu'une série de souvenirs...

Le *titre*, d'abord, doit être très court, écrit en grosses lettres en haut de la feuille, à gauche... Quant aux renseignements, il faut les disposer sous forme de plan, de manière qu'ils sautent aux yeux lorsque vous les retrouverez. Le principe qui nous guide est celui-ci : songer, en prenant la note, au moment où nous aurons presque oublié ce qu'elle contient, et la rédiger de telle sorte qu'alors les souvenirs *bien liés* se réveillent les uns les autres dans notre mémoire... Voici, par exemple, la disposition que vous pourriez adopter ici :

Encyclopédie (1751-1774).

Édition. Dates. Difficultés.

Origines.

— Projet du libraire Le Breton : traduction du Dictionnaire anglais de Chambers — Diderot lui est indiqué par le chancelier Daguesseau — Contrat : 1 200 francs par an — Privilège du 21 janvier 1746.

— Prospectus, par Diderot, novembre 1750. (P. 126 de l'éd. Picavet.)

— Tome I, précédé du *Discours préliminaire :* 1751, in-folio — Ordre alphabétique — Ce tome contient la lettre A tout entière.

Différentes périodes. — Tantôt le gouvernement est obligé de

céder au parti philosophique ; tantôt il se rejette du côté du parti conservateur.

— *1re période*, relativement heureuse, de 1751 à 1759 — Le premier volume était dédié au comte d'Argenson, secrétaire d'État de la Guerre.

— *Accident :* attentat de Damiens (1757) — Réaction — Retrait du privilège (1759) — Six mois d'interruption.

— *2e période*, de 1759 à 1774 — Nouveau changement de politique avec Choiseul ; expulsion des Jésuites en 1762 — Protection de Mme de Pompadour — Malesherbes directeur de la librairie — Sartine lieutenant de police — Pourtant, inquiétudes à partir de 1765 — Les mutilations opérées par le libraire Le Breton — Fureur de Diderot.

Question d'un élève : Dans son récit intitulé « Une conversation chez Louis XV », Voltaire dit qu'il faut trois hommes pour porter l'*Encyclopédie*. Le format était donc bien grand ?

— Il y avait 21 volumes in-folio, lourdement reliés. A 2 ou 3 kilos par volume, vous voyez que la charge était sérieuse... J'ai là un catalogue de la librairie Dorbon où l'on offrait l'an dernier ces 21 volumes pour 350 francs... Il y avait en outre 1743 planches in-folio, contenues dans 11 volumes, et 2 tomes de tables... Les 4000 premiers souscripteurs avaient versé 280 livres... La tradition ajoute que les libraires retirèrent un gros bénéfice, et Diderot fort peu de chose.

2e Note : Quelques noms autour d'une date.

L'élève E. lit une série de noms et de dates : trop de noms et trop de dates. Tout est présenté sur le même plan ; l'aspect de la note est confus, et le débit monotone du lecteur achève de la faire paraître terne, grise, insignifiante.

Lorsqu'il a terminé, on respire.

— Pourriez-vous nous redire par cœur tous ces détails, E. ?

— Non, Monsieur.

— Je vous en félicite... Alors, pourquoi les avez-vous pris en note ?

— ?

— Il ne faut noter que ce qu'on peut retenir. Ici, je n'aurais écrit qu'une date, une date importante, celle de la publication du tome I, par exemple, et j'y aurais rattaché tous les faits. Croyez-vous qu'il soit possible et utile de savoir la date de la naissance et de la mort de chaque personnage ? Passe pour Voltaire et Rousseau ; d'autant mieux qu'ils ont disparu la même année... Laquelle ?

Plusieurs élèves. — 1778.

— Mais la mort de d'Holbach ! Celle d'Helvétius ! Quelle puérilité ! — Ménagez votre mémoire ; réservez-la pour retenir solidement, et longtemps, les choses essentielles. Voici tout l'effort que je lui imposerais sur ce point :

Les principaux Encyclopédistes.

S'imaginer un dîner chez le baron d'Holbach, « le maître d'hôtel de la philosophie », une soirée chez Mme Geoffrin, rue Saint-Honoré, ou chez Mme d'Épinay, en 1751 :

Le véritable amphitryon,
C'est l'amphitryon où l'on dîne...

1. La coterie philosophique :

Diderot — l'âme de l'entreprise — âgé d'environ 40 ans.

d'Alembert (*Jean Lerond*, dit) — environ 35 ans — enfant trouvé — mathématicien — membre de l'Académie des Sciences à 25 ans.

Helvétius — environ 25 ans — futur auteur du livre *de l'Esprit* (1758).

Marmontel — Limousin — 35 ans.

2. Leurs auxiliaires plus ou moins momentanés :

— à peu près tous les écrivains de génie ou de talent — sans compte un grand nombre de travailleurs estimables.

— liste donnée par d'Alembert (*Discours préliminaire*, p. 151 et 15 de l'éd. Picavet).

— les plus illustres : Montesquieu, Voltaire, « le garçon de boutiqu de l'*Encyclopédie* », J.-J. Rousseau, pour les articles de musique jusqu'en 1758.

3e Note : Courts extraits ; étymologie ; titre ; division.

REPRODUCTION PURE ET SIMPLE
DE LA NOTE RÉDIGÉE PAR L'ÉLÈVE S.

Titre et plan de l'Encyclopédie.

Étymologie : ἐν κύκλῳ παιδεία, éducation en cercle, c'est-à-dire qui fait le tour des connaissances humaines.

Titre exact (éd. PICAVET, p. 11, note) :

Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot... (ses titres), *et, quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert...* (ses titres). TOME I. PARIS, 1751. AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

Division. Indiquée par d'Alembert lui-même, dans le *Discours préliminaire* (p. 12) :

« L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons finir) a deux objets : comme *Encyclopédie,* il doit exposer, autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines ; comme *Dictionnaire raisonné des sciences et des métiers,* il doit contenir sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, les principes généraux... et les détails les plus essentiels. »

4e Note : Courtes réflexions rédigées, résumant notre impression après nos lectures.

Première partie du Discours préliminaire (éd. PICAVET, p. 13-75).

Elle est toute théorique ; on y trouve, avec une *définition de la science,* la *classification des sciences* suivant les principes de la philosophie sensualiste (Condillac)... Ce système, comme tout système, ne fut pas longtemps à la mode. Il est justement oublié.

Il n'en était pas moins, sous une forme originale et hardie, une *philosophie des sciences,* et cette philosophie prétendait expliquer à elle seule la nature et l'homme, l'uni-

vers et la société. Elle apparaissait comme une redoutable machine de guerre contre la religion.

Elle attaquait beaucoup moins directement la royauté. Elle ne blessait guère que l'*autel*. Les encyclopédistes sont partisans du *despotisme libéral* et ne tiennent pas à ébranler le trône.

Mais il y avait un lien étroit entre la religion et la royauté, et qui attaquait l'une menaçait l'autre fatalement. Diderot a bien vu, dans sa *Lettre à la princesse Dashkoff* (1771), combien étaient devenus solidaires l'un de l'autre le dogme catholique et l'institution monarchique :

Le câble qui tient et comprime l'humanité est formé de deux cordes : l'une ne peut céder sans que l'autre vienne à se rompre.

(*Extraits*, éd. FALLEX, p. 338, — ou *Société française au* XVIIIe *siècle*, p. 231.)

Extrait curieux du réquisitoire d'Omer Joly de Fleury, avocat général, en 1757 :

La société, l'État et la religion se présentent aujourd'hui au tribunal de la religion pour y porter leurs plaintes. C'est avec douleur que nous sommes contraints de le dire, on ne peut se dissimuler qu'il n'y ait un projet conçu, une société formée pour soutenir le matérialisme, pour détruire la religion, pour inspirer l'indépendance et nourrir la corruption des mœurs.

Les deux textes se confirment l'un l'autre.

5e Note : Textes assez étendus, mais si importants qu'il est utile d'en copier les passages les plus essentiels :

NOTE DE L'ÉLÈVE SAINT-M. LÉGÈREMENT ÉLAGUÉE.

Deuxième partie du Discours préliminaire (éd. PICAVET, p. 76-126).

Elle est toute pratique ; on y trouve, exposées en détail, les applications industrielles de la science, la description des arts et des métiers. C'est cette partie qui a fait le succès de l'entreprise. La plupart des souscripteurs vou-

laient connaître les progrès de l'industrie ; les conséquences matérielles de la révolution opérée par la science les frappaient beaucoup plus que les conséquences morales et politiques. Aussi est-ce sur ce point que Diderot avait insisté dans le prospectus, montrant sa conscience extrême dans cette partie si importante de sa tâche, et laissant prévoir les services qu'il rendrait à tous les lecteurs. — D'Alembert a conservé dans son *Discours préliminaire* ces pages excellentes (PICAVET, p. 144) :

Tout nous déterminait à recourir aux ouvriers. On s'est adressé aux plus habiles de Paris et du royaume : on s'est donné la peine d'aller dans leurs ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leur profession, d'en dresser des tables et de les définir, de converser avec eux...

Noter le caractère démocratique du talent de Diderot. Il connaît, il aime le bon ouvrier. Il n'oublie pas son père, l'honnête et habile coutelier de Langres. Heureuse famille, où l'on estimait les professions manuelles à l'égal de toutes les autres, où le travailleur mettait sa fierté, son honneur à exceller dans son métier, où l'artisan avait, par le cœur tout au moins, par son goût, son zèle et son désir de bien faire, quelque chose de l'artiste ; il ne se déclarait content, vraiment satisfait de lui-même que lorsqu'il avait fait son travail, comme on disait alors, « de main d'ouvrier ».

Aussi bien, Diderot ne craignait pas de « mettre la main à l'œuvre » :

Il est des métiers si singuliers qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains et de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre ; se rendre, pour ainsi dire, apprenti...

C'est ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plupart des objets de la vie, et de la difficulté de sortir de cette ignorance.

La liste seule des gravures relatives à ce genre d'articles montre le soin apporté par l'auteur à sa tâche. — Numéros

extraits des 143 articles sous lesquels le catalogue de la librairie Dorbon rangeait, l'an dernier, ces 1 743 planches in-folio (aucun métier n'est omis) :

n° 1 : Aiguiller. (3 planches.)
n° 6 : Ardoisiers de la Meuse et de l'Anjou. (12 pl.)
n° 7 : Argenteur. (7 pl.)
n° 13 : Bas [faiseur de métier à bas, et faiseur de bas au métier]. (11 pl.)
n° 14 : Batteur d'or. (2 pl.)
n° 15 : Blanc de baleine. (1 pl.)
n° 19 : Bouchonnier. (1 pl.)
n° 22 : Boutonnier. (6 pl.)
n° 31 : Chamoiseur et mégissier. (5 pl.)
n° 34 : Charron. (8 pl.)
n° 40 : Ciseleur et damasquineur. (2 pl.)
n° 41 : Cloutier-grossier (2 pl.), cloutier d'épingles (2 pl.).
n° 42 : Coffretier, malletier, bahutier. (3 pl.)
n° 49 : Dentelle. (3 pl.)
n° 57 : Émailleur à la lampe. (5 pl.)
n° 58 : Épinglier. (3 pl.)
n° 68 : Fonte de la dragée et du plomb à giboyer. (1 pl.)
n° 64 : Fleuriste artificiel.
n° 65 : Fonderie des canons.
n° 74 : Fromages d'Auvergne (2 pl.), — de Gruyère (2 pl.).
n° 75 : Gainier. (6 pl.)
n° 76 : Gantier. (5 pl.)
n° 83 : Horlogerie. (64 pl.)
n° 88 : Lutherie. (34 pl.)
n° 95 : Menuisier en bâtiment (38 pl.), — en meubles (20 pl.), — en voitures (30 pl.).
n° 104 : Noir de fumée. (1 pl.)
n° 116 : Piqueur de tabatières. (2 pl.)
n° 124 : Serrurier. (57 pl.)
n° 125 : Soierie. (135 pl.)
n° 135 : Théâtres (38 pl.), machines de théâtre (49 pl.).

On est peut-être surpris de ne trouver que 2 planches au n° 47, consacré au coutelier ! Diderot ne se laissait pas guider ici par le sentiment ; il n'a qu'un but : renseigner le public, de la manière la plus exacte et suivant l'importance de chaque profession, sur l'intelligence, l'ingéniosité, le talent des ouvriers... Cette simple liste en dit long sur sa conscience et son honnêteté ; elle explique le nombre de ses souscripteurs.

CHAPITRE XIV

SUR DIDEROT

COMPTE RENDU D'UNE EXPLICATION ENTENDUE A LA SORBONNE

Après les conseils reçus l'autre jour, et dont je vous ai parlé (1), je ne rêve plus que de parcourir le monde, en quête de procédés inédits et de plans d'explication ! Je suis donc allé hier à la Sorbonne entendre un cours très suivi par les étudiants ; j'y retournerai la semaine prochaine entendre un autre cours non moins à la mode ; et si j'entends encore parler de quelque méthode nouvelle, je rouvrirai mon carnet de journaliste amateur. Vous connaissez peut-être, et plusieurs d'entre vous sûrement connaissent l'amphithéâtre Descartes ; vous savez comme il est vaste, combien de gradins s'étagent en face des nymphes blanches que salue un poète et que maudirent tant de candidats ; les auditeurs s'y pressaient hier en grand nombre, pour écouter un des professeurs qui ont actuellement le plus d'influence sur les futurs maîtres de nos lycées ; de sorte que je n'ai pas découvert sans peine une place sur les hauteurs. M. Lanson expliquait un passage du *Neveu de Rameau*. Comme nous allons étudier précisément cette semaine quelques pages de Diderot, l'occasion était excellente pour voir dans quelle mesure nous devons appliquer à une classe les méthodes le plus en usage dans l'enseignement supérieur.

Certes, la différence est grande entre une explication faite devant de futurs professeurs et celles qu'ils devront

(1) V. p. 341.

un jour, que nous devons nous-mêmes pratiquer dans une classe. Elle résulte, dirait Montesquieu, « de la nature des choses ». — A la Sorbonne, le professeur parle seul : son discours est un monologue, à peine interrompu par de discrets sourires, une leçon que tous écoutent pour l'appliquer plus tard, dans d'autres circonstances. Au lycée, le professeur doit chercher, au contraire, à faire parler les élèves ; notre explication consiste en un dialogue, où les plus bruyants éclats de rire, les observations partant comme des fusées, les plaisanteries, même faciles, sont admises et recommandées. — A la Sorbonne, le professeur insiste surtout sur la méthode d'observation : il nous apprend à lire un texte et à le comprendre parfaitement, pour nous mettre à même de l'expliquer à d'autres ; si lettré qu'il soit, si grande que puisse être sa tentation de se laisser parfois entraîner par la fantaisie personnelle, il se condamne volontairement à rester un homme de science, à apporter une méthode plutôt qu'à produire une impression, à faire réfléchir plus encore qu'à émouvoir, à développer la raison de ses auditeurs, sans prétendre à leur communiquer ce qu'ils trouveront tout seuls ou ne trouveront jamais. Il y a même un acte méritoire, pour qui connaît les hommes de lettres, dans l'adoption d'un procédé si différent de ceux qui furent en honneur il y a soixante ou quatre-vingts ans, un procédé par lequel on se refuse tout autre plaisir que de faire sobrement, discrètement sa tâche de professeur, sans phrases à panache et sans mots à effet. Tel est actuellement l'esprit des Facultés. On n'y a pas de plus grand souci que de lire exactement les textes, d'apporter une grande rigueur dans l'observation des faits, de raisonner suivant les règles d'une logique scrupuleuse, bref d'appliquer à nos études, dans la mesure convenable, les méthodes les plus conformes aux exigences de l'esprit scientifique. (1) — Au lycée, la science est de mise également. Vous en savez quelque

(1) Voir Lanson, *L'esprit scientifique et la méthode de l'histoire littéraire*, Conférence faite à l'Université de Bruxelles le 21 nov. 1909, et surtout *Revue du mois*, 10 oct. 1910 : *La Méthode de l'histoire littéraire*.

chose, vous qui appartenez à la section C ! Elle est de mise même, en un certain sens, dans la classe de lettres : observer exactement, composer avec méthode, s'exprimer d'une manière précise, ne sont-ce pas là des qualités scientifiques au premier chef ? Et par là nous nous pénétrons de l'esprit cher à la Sorbonne ; elle nous fournit à cet égard des directions précieuses... Mais il y a « la manière » ! Ce serait un grossier contresens, presque une trahison, que de transporter dans une classe, sans précaution, sans adaptation, ces excellentes méthodes. Et voilà pourquoi, ayant entendu expliquer un passage du *Neveu de Rameau*, je vais essayer de vous définir, d'après ce morceau difficile, les procédés de M. Lanson ; mais nous saurons ensuite, et sur son conseil même, ne l'imiter que dans la mesure qui convient à notre milieu. (1)

Voici le texte, emprunté au célèbre dialogue, vers la fin du premier tiers. Les deux personnages ont été amenés à s'entretenir de l'éducation des filles :

LUI. — Et que lui apprendrez-vous donc, s'il vous plaît ?

MOI. — A raisonner juste, si je puis ; chose si peu commune parmi les hommes, et plus rare encore parmi les femmes.

LUI. — Eh ! laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

MOI. — Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate avec une âme sensible, et l'exposer aux mêmes peines de la vie que si elle avait une organisation forte et un cœur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage.

(1) Il est d'usage, par exemple, dans l'enseignement supérieur, de donner une fois pour toutes, au commencement de l'année, les indications générales relatives à la question de dates, à la question de textes, à la place occupée par l'œuvre dans l'évolution du genre, et de renvoyer ensuite les étudiants à ces leçons du début. — De même, le professeur se réserve, à la fin du cours, de résumer ses idées sur l'invention, la composition, le style et la langue de l'écrivain qu'il explique ; c'est alors seulement, dans un développement général, que M. Lanson tirera de ses études une conclusion véritable. — Ici même il considère comme établi et connu le caractère du *Neveu de Rameau* ; il y ajoute seulement quelques nuances nouvelles... Il est évident qu'un professeur de lycée ne saurait entreprendre une œuvre d'aussi longue haleine. Chaque explication, en classe, doit se suffire à elle-même.

LUI. — Eh ! laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés comme les autres. Pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette... Quoi ! point de danse ?

MOI. — Pas plus qu'il n'en faut pour faire une révérence, avoir un maintien décent, se bien présenter et savoir marcher.

LUI. — Point de chant ?

MOI. — Pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer.

LUI. — Point de musique ?

MOI. — S'il y avait un bon maître d'harmonie, je la lui confierais volontiers deux heures par jour pendant un ou deux ans, pas davantage.

LUI. — Et à la place des choses essentielles que vous supprimez ?...

MOI. — Je mets de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin, et beaucoup de morale.

LUI. — Combien il me serait facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connaissances-là dans un monde tel que le nôtre !

Sur ce point, dit M. Lanson, comme sur les précédents, l'auteur oppose aux théories audacieuses du Neveu de Rameau l'opinion pondérée d'un sage, mûri par l'expérience. Rameau est un bohème, un irrégulier, un demi-fou qui a des éclairs de génie ; Diderot, ici, et quoiqu'il ait, dans sa vie, ressemblé plus d'une fois à Rameau, représente la sagesse et la modération. — M. J. Reinach a défini, vous vous le rappelez, ce dialogue : « L'interview du plus illustre des bohèmes par le plus grand des journalistes » (*Diderot*, p. 103). M. Lanson, sans citer le mot, en donne un joli commentaire. Le journaliste a toutes les qualités de l'interviewer habile, de celui qu'on appelle le grand reporter ; en face de cet agité, il se fait discret, prudent, presque timide ; il discute, mais il modère ; il reproduit, mais il corrige ; et à toutes les fantaisies de son interlocuteur, à ses satires virulentes, à ses utopies il oppose la thèse du bon sens et de la morale, l'exemple tiré de la réalité. Le caractère de l'éducation des filles, selon Diderot, sera donc d'être sage et modéré, à égale distance de tous les excès ; et voilà ce que M. Lanson va nous faire comprendre.

Comprendre ! c'est-à-dire trouver la raison des choses. Comprendre, c'est-à-dire constater exactement ce que

l'auteur a voulu dire, pour nous montrer ensuite pourquoi il s'est exprimé dans ces termes. Comprendre, c'est-à-dire, dans l'étude des choses littéraires comme dans celle de la nature, rattacher le fait à la cause, à la longue série des causes, remettre un texte à sa place au milieu des événements qui l'ont précédé, accompagné ou suivi... Tel est le but de l'explication, pour M. Lanson comme pour nous. Pour l'atteindre, il fait appel à trois séries différentes de sources et de souvenirs; il rapproche les idées exprimées ici :

1° de ce qu'en a dit l'auteur dans ses autres œuvres;

2° de ce qu'ont pensé les contemporains sur le même sujet;

3° de ce qu'il a fait lui-même, dans la vie, pour élever sa propre fille. Car les paroles sont peu de chose à côté des actes ; et c'est l'expérience de Diderot qui nous explique la modération extrême de ses idées dans ce passage.

Voyez donc comment ces trois ordres de causes doivent vous aider, chemin faisant, à saisir parfaitement la pensée du philosophe, à transformer, suivant un mot que nous avons noté l'autre jour, « notre impression incomplète et diffuse en une connaissance pleine et réfléchie ».

Le morceau se divise en trois parties :

a) *l'exposé des deux thèses,* du début à : « Eh! laissez-la... »

b) *la critique de la thèse soutenue par Rameau,* de : « Eh! laissez-la... » à : « Je mets de la grammaire... »

c) *la confirmation de la thèse soutenue par Diderot,* de : « Je mets de la grammaire... » à la fin.

L'*excès* que combat Diderot dans les deux premières parties est celui du passé, celui qui venait de la tyrannie et de l'égoïsme des hommes, celui qui consistait à élever les femmes uniquement pour en faire les servantes dociles ou le jouet des hommes. Chrysale penchait plutôt à en faire des ménagères; le Neveu de Rameau, en bon bohème qu'il est, aime mieux en faire des coquettes ; mais le principe est le même : tous deux méprisent la femme et la con-

sidèrent comme un être inférieur. Aussi le programme d'éducation de Rameau est-il simple et court :

Eh ! laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

Autrement dit, « élevez-la pour nous, et non pour elle, pour notre agrément, non pour son bonheur. » — Après avoir mis solidement cette idée en lumière, M. Lanson oppose à cette théorie égoïste la sagesse éclairée, la bonté de Diderot. Il explique les *termes importants*, par un *rapprochement continuel avec d'autres textes de Diderot* (le premier de ses procédés). Il commence par éclairer le sens de l'expression « raisonner juste », de trois manières :

1. Par un rapprochement avec le *contexte* qui précède, il montre que, dès les premiers mots consacrés à l'éducation, Diderot l'avait confondue avec l'instruction ; le philosophe passe tout de suite à la formation de l'esprit, pour y rattacher sans peine l'éducation du caractère.

2. Par la lecture d'une *Lettre de Diderot à Mlle Volland*, il nous apprend que Diderot raisonnait avec sa fille, l'habituait à causer, à juger, à regarder les choses de la vie.

3. Enfin, dans un texte plus frappant encore, extrait des *Leçons de clavecin et Principes d'harmonie* de Bemetzrieder, récrites et refondues par Diderot, il nous fait connaître, d'après les confidences mêmes de sa fille, quel maître à penser elle trouvait dans cet esprit vigoureux. La jeune fille, se laissant aller à quelque indolence naturelle, redoutait un peu la présence de son père lorsqu'elle prenait une leçon ; il la forçait à être active, à faire un sérieux effort, à « raisonner juste », en un mot ; elle s'en plaint à lui, non sans grâce, devant son maître de musique :

Le philosophe (Diderot). — Il y a longtemps que je ne me suis assis là.

L'élève (Mademoiselle Diderot). — Et vous avez très bien fait, papa.

Le maitre. — Pourquoi cela, Mademoiselle ?

L'élève. — C'est que papa ne permet jamais qu'on soit bête ; qu'il exige, ce qui ne se peut guère, qu'on jouisse de son esprit à

tout moment, et que, s'il arrive à la raison de s'absenter, il entre dans des impatiences qui lui font mal. En vérité, papa, pour votre santé qui m'est chère, et pour mes aises qui me le sont aussi, soit que vos affaires ne vous aient pas permis d'assister à nos leçons, soit que vous ayez imaginé de vous-même que vous pourriez y être de trop, vous avez fait comme si vous m'eussiez consultée.

Le philosophe. — C'est me dire assez crûment de passer mon chemin ! (1)

Et cette citation achève de nous faire pénétrer dans la pensée de Diderot; elle nous aide à comprendre le mot « raisonnement » dans le sens qu'il y attachait, à voir les faits précis qu'il désignait par ce terme.

Certains mots, comme *ingrate*, ou *minauder*, n'ont pas besoin d'être si longuement expliqués; quelques instants suffisent à M. Lanson pour nous dire que le mot *ingrat* est pris dans une acception très rare et signifie « non libéral », « rigoureux avec injustice », tandis que le sens ordinaire du terme serait : « qui ne rend pas ce qu'il doit rendre »; ce serait également une faute de nous faire l'histoire du mot *minauder*, et de transporter ici la série des exemples de Littré : l'art est un choix, dans la lecture expliquée comme ailleurs, et les termes sur lesquels insiste le professeur sont ceux qui nous font comprendre la pensée essentielle de Diderot... En revanche, aux termes *organisation sensible* et *cœur de bronze* il consacre un véritable développement. Et là encore il choisit. Il indique brièvement que l'épithète *sensible* était à la mode alors, mais il se garde bien de se lancer dans des considérations banales sur la sensibilité au XVIIIe siècle. Au contraire, il s'appuie sur *sa connaissance du caractère et de la vie de Diderot* (autre série de sources) pour nous faire remarquer :

— l'importance de l'*organisation physique* aux yeux de ce père clairvoyant, sa pitié pour cette délicatesse charmante mais regrettable, sa colère contre la dureté de la nature;

— l'importance d'autant plus grande d'une *éducation morale* propre à rendre les secousses moins funestes à cet

(1) *Huitième dialogue et quatrième leçon d'harmonie.* (Éd. Assézat, t. XII, p. 337.)

organisme délicat, à *remplacer* pour elle ce « cœur de bronze » que d'autres tiennent de leur vigueur physique ;

— la *sérénité* du bon et charitable philosophe, si modeste, en terminant, et si doux, dans sa fierté stoïcienne : « Je lui apprendrai, *si je puis,* à les supporter avec courage. »

Le Neveu de Rameau peut bien, maintenant, reprendre l'air du début... Nous n'écouterons ses propositions légères que pour les rejeter avec Diderot, au nom du bon sens et de l'humanité. Il sent lui-même, du reste, qu'il est inutile d'achever... Ici M. Lanson signale une variante importante, qui nous montre bien l'allure véritable de la phrase. Les éditions donnaient :

... comme les autres, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

Mais le manuscrit est tout différent. Diderot a écrit :

... comme les autres. Pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette...

laissant la phrase suspendue, permettant d'imaginer le geste de Rameau. Puis il reprend, surpris, peiné, scandalisé :

Quoi ! point de danse ?

et il se prépare à rompre, en trois temps, devant son adversaire. Nous arrivons à la seconde partie de la lecture : *l'exclusion ou la limitation de l'éducation frivole.*

« Quoi ! point de danse ?... Point de chant ?... Point de musique ?... » En homme de bon sens qu'il est, Diderot n'exclut pas complètement la danse, le chant et la musique ; il garde seulement de ces arts mondains ce qu'ils peuvent avoir d'utile : sa fille en connaîtra juste ce qu'il faut savoir pour se tenir dans le monde. Il emploie bien les mêmes termes, en apparence, que Rameau, et il s'agit pour l'un comme pour l'autre de danse, de chant et de musique. Mais, en réalité, ils ne parlent pas la même langue, parce qu'ils n'attachent pas à ces mots le même sens. Quelle est la langue de Diderot ? Dans quel sens ce modéré, ce sage emploie-t-il ces termes frivoles ? C'est ce que nous montre

core la *méthode de rapprochement entre le texte expliqué et ux où Diderot a donné la définition des mots,* tels qu'il les mprenait.

Je ne vais ici que vous donner le schéma du développement très abondant, très nourri de textes : d'abord rce que je ne puis pas vous mettre entre les mains les os volumes de l'édition Assézat, que le professeur avait sa portée ; ensuite parce que les détails eux-mêmes, très iles à des étudiants, seraient un peu minutieux pour ous. Je passe donc les explications d'où il résulte que la çon de danse, pour Diderot, n'est qu'une leçon de *main-n*, et que la *décence* (déviée de son sens usuel, rapproée de son sens étymologique) signifie uniquement « ce ui convient dans le monde », « ce qui est conforme aux enséances mondaines ». Je passe, malgré son intérêt, la éorie de Diderot sur le récitatif expressif, d'où il résulte u'une leçon de chant est surtout à ses yeux une leçon de *ononciation*. Encore que dans la pratique, sinon dans la éorie, beaucoup d'élèves de Première en auraient un rand besoin ! Le paragraphe sur le mot *musique* a été onstruit ensuite comme le développement de la première rtie sur l'expression *raisonner juste*. Après une définition énérale (Diderot estime dans la musique l'harmonie, est-à-dire la partie où il entre le plus d'intelligence), la èse est démontrée à l'aide de trois textes empruntés :

1) aux *Principes d'harmonie ;*

2) à la *Correspondance* de Grimm (passage sur l'entrée e Bemetzrieder chez Diderot, certainement écrit par Diorot — éd. Assézat, t. XII, p. 525) ;

3) au quatrième *Dialogue* (éd. Assézat, t. VII, p. 289).

Je n'ai pu saisir que cette fois-là les chiffres des réféences, n'étant pas sténographe. Mais vous ne doutez pas, ien entendu, que pour tous les textes celles-ci n'aient été rès exactement signalées. Là est l'*a b c* de la méthode ; et 'ailleurs, sur ce point, vous commencez à l'appliquer e vous-mêmes. Vous devenez des hommes exacts.

C'est ce que veut M. Lanson ! C'est ce que veut aussi

Diderot. Mais n'allez pas croire que cette rigueur fass d'eux, d'une autre manière, des tyrans rébarbatifs, tyran des mots et des syllabes, et bourreaux de la jeunesse Non, Diderot et son interprète restent aussi attachés, dan la troisième partie de l'explication que dans les deux au tres, à cette qualité précieuse que nous avons saluée ave eux dès les premières lignes : la modération, la mesure le sens de la vie pratique... Et, après avoir écarté les par tisans de l'éducation frivole, après n'avoir gardé de leur théories que les qualités sans les défauts, ils se retournen vers d'autres adversaires. Ces adversaires, on ne les voi pas, mais on les devine, et M. Lanson les amène un instan sous nos yeux, en pleine lumière, suivant son second pro cédé : *le rapprochement entre le texte de l'auteur et les idées d ses contemporains*. Le Neveu de Rameau est réduit au si lence; Diderot ne tient pas le moindre compte de sa sur prise indignée devant la suppression « de toutes les chose essentielles ». Mais il met au jour un programme capabl d'en inquiéter beaucoup d'autres, pour la raison contraire « de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géogra phie, un peu de dessin et beaucoup de morale ». Ce serai encore trop, beaucoup trop pour Rameau ! Ce n'est pa assez, en revanche, pour certains de ses contemporains précisément pour ceux qui, à ce moment, crient le plu fort. Ceux-là étaient tournés vers l'avenir; ils étaient évi demment plus sympathiques à Diderot; ils demandaient dans les collèges de garçons, une instruction plus complète, fondée surtout sur les sciences; quelques-uns, précurseurs du féminisme, réclamaient pour les jeunes fille l'égalité; l'un d'entre eux même (qui n'a pas son extrêm gauche ?), la supériorité. (1) C'était un joli concert ! L *Neveu de Rameau*, commencé sans doute en 1761, repris après 1771 ou 1772 (remarquez ici la manière dont il faut utiliser l chronologie), est d'une époque fertile en réformateurs Rarement plus d'ouvrages (2), gros ou minces, depuis les

(1) V. Ascoli, *Revue de synthèse*, 1906.

(2) M. Lanson a dû, à cet endroit, alléger son développement et réserve pour la leçon suivante des indications plus détaillées :

omptes rendus in-quarto du président Rolland et de La halotais jusqu'aux libelles d'innombrables abbés, pré-epteurs ou philosophes, ont inondé au nom de la péda-ogie les boutiques des libraires. L'expulsion des Jésuites la publication de l'*Émile* marquent le point de départ de ette invasion en 1762, et ce n'est qu'aux approches de la évolution, lorsque les questions de politique pure de-ennent décidément brûlantes, que l'on cessera de se dis-uter sur l' « Éducation nationale » ; la bataille ne sortira es collèges que pour descendre dans la rue. Et Diderot e dire, au milieu de ces échauffés, que sa fille restera rangère aux sciences, n'apprendra qu'un peu de dessin fera surtout de la morale ! Extraordinaire modération ! Ce n'est pas qu'il méconnût l'importance nouvelle des iences. Vous avez vu la part qu'il leur fait dans l'*Ency-opédie* : elles y règnent en maîtresses. M. Lanson nous a té en outre trois textes tirés du *Plan d'une université pour Russie* (1775-1776) et d'une *Lettre à la comtesse de Forbach* robablement écrite vers 1771), qui menaient tous à cette nclusion formulée par Diderot : « Rien ne vaut l'étude s mathématiques pour raisonner juste. » En fait, la fille Diderot n'est restée étrangère ni aux sciences physi-ues ni aux sciences naturelles (1).... — Alors ? — A notre uette objection le professeur a répondu en nous rame-nt au principe qui fait l'unité de la leçon. Vous vous le ppelez : Diderot, dans le *Dialogue*, est un modéré ; il ttache aux solutions moyennes, pratiques, et il est aussi éoccupé d'éviter l'excès dans un sens que dans l'autre.... insiste donc sur l'idée qui lui semble la plus importante

) *sur le mouvement relatif à l'éducation* chez Mme de Lambert et Mme d'Épi-y, ainsi que sur les opinions des philosophes à ce sujet : — Voltaire, *dogue sur l'éducation des filles* — d'Alembert, *Réponse à J.-J. Rousseau* — sont d'accord avec Diderot sur le développement nécessaire de la raison ez les femmes ;

I) *sur l'opinion contraire de J.-J. Rousseau* — Au contraire, Rousseau d'accord avec le Neveu de Rameau : Sophie, dans l'*Émile* (1762) — e question encore indécise, faute d'indications suffisantes : Diderot a-t-il l'intention de répondre à l'*Émile* sur ce point ?

(1) V. éd. Assézat, t. XII, p. 304.

dans la discussion présente; il signale les avantages d'un prudente temporisation. Sa fille est faite pour vivre dan la société bourgeoise de 1770. Or la bourgeoisie est trè conservatrice dans ses habitudes, même quand elle paraî révolutionnaire dans ses idées : elle est un peu comm Mirabeau, qui restait, le lendemain de la nuit du 4 Août « M. le Comte » pour son domestique. La fille de Diderc n'y figurera donc pas comme une exception; elle ser comme les autres; elle n'essuiera pas les plâtres de la ré volution féministe : il vaut mieux être heureux que d'avoi du génie et de préparer l'avenir au prix de sa tranquillité En revanche, elle saura le passé dont nous sommes pleins elle connaîtra la fable et la mythologie, quoiqu'il soit bie certain que ce genre d'acquisition soit peu essentiel; mai les salons et les jardins sont remplis d'œuvres d'art de vant lesquelles il ne faut pas avouer son ignorance. Made moiselle Diderot saura donc parler des choses de la my thologie aussi longtemps que ces choses feront l'entretie des « honnêtes gens ». Elle ne connaîtra, par contre, de mathématiques que les quatre règles nécessaires pour l tenue de son ménage. Vous le voyez, la hardiesse du phi losophe n'a d'égale que la prudence du bourgeois.

Ainsi s'éclairent pour nous les spirituels propos qu'échan gèrent, entre beaucoup d'autres, au jardin du Palais-Roya les deux habitués du banc d'Argenson sur l'*Éducation d filles*. (1)

(1) M. Lanson, à qui nous avons communiqué ce compte rendu, a bi voulu, non seulement rectifier certains détails, mais ajouter la note suivant qui précise sa pensée : « Je reconnais là, dit-il, mon enseignement remercie M. Bezard de la peine qu'il a prise d'en donner une idée. M (je le constate avec joie) il l'a reproduit tel qu'il l'a retrouvé dans son prop esprit; il l'a pénétré, assimilé, transformé sans le travestir. Si M. Beza fait comprendre par la fidélité de son analyse la pensée du professeur, suggère aussi, par la réaction originale de son tempérament qui apparaît da sa fidélité même, l'idée de la manière active dont il est bon qu'un audite reçoive un enseignement. »

CHAPITRE XV

LA CRITIQUE D'ART DANS LES *SALONS* DE DIDEROT

ÉTUDE DE L'*ACCORDÉE DE VILLAGE* PAR TROIS DES MEILLEURS ÉLÈVES

SOMMAIRE

Chez Diderot, comme chez J.-J. Rousseau, la faculté maîtresse est l'*imagination*. (V. le portrait tracé par Garat — *Société française du XVIII*e *siècle*, p. 256 — et son portrait par lui-même — Fallex, *Extraits*, p. 123.) — Il se rattache déjà aux générations romantiques ; il est plus près de Jean-Jacques que de Voltaire et de Montesquieu. (V. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 728 : les idées de Diderot et le culte de la nature — p. 730 : l'art de Diderot — les deux citations surtout, si curieuses qu'on croirait y voir des pastiches de Chateaubriand et de Musset.)

Aussi son ami Grimm n'eut-il pas de peine à obtenir de lui sa collaboration à la *Correspondance*, pour le compte rendu des Salons de peinture et de sculpture. Cette *Correspondance* (manuscrite, et recopiée à plusieurs exemplaires) était un journal mensuel, littéraire et philosophique, adressé sous le sceau du secret à des princes étrangers, curieux de savoir ce qui se passait à Paris dans le monde des Lettres. Diderot y rendit compte des Salons, de 1759 à 1775 ; il y décrivit encore celui de 1781.

L'intérêt de ses *Salons* vient de ce qu'il a fait comprendre la peinture à beaucoup de ceux qui ne savaient pas l'apprécier. Aujourd'hui encore, Diderot est un bon guide pour un débutant. « Je n'avais jamais vu dans les tableaux, dit Mme Necker, que des couleurs plates et inanimées ; c'est presque un nouveau sens que je dois à son génie. »

Vous définirez, d'après l'*Accordée de Village* (*Extraits* de Fallex, p. 87), les principaux caractères de sa méthode.

1. B. se chargera de nous dire, d'après les onze premières lignes, sur quels *principes généraux* s'appuie la critique d'art chez Diderot.

2. de B. nous montrera ensuite, par une analyse rapide des trois pages qui suivent, le procédé employé de préférence par Diderot, celui qu'on a, depuis, appelé la *méthode littéraire*.

3. de M. nous dira, pour terminer, d'après les neuf lignes où l'auteur compare Greuze à Teniers, qu'il n'était pas étranger à la *méthode*, très différente, que pratiquent, depuis Fromentin, les meilleurs *critiques d'art*.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Cet exercice, assez long, a dû être réparti sur deux classes. Le premier jour, nous avons laissé parler, sans les interrompre, les trois élèves chargés de l'explication. L'un d'entre eux, le premier, B., avait pris ses notes sous forme de plan, sans rédiger ses phrases à l'avance ; c'est la seule méthode que nous devions encourager. Les deux autres, plus timides, s'étaient contentés de lire une rédaction écrite chez eux ; tout en blâmant ce procédé, nous avons dû reconnaître qu'ils avaient du moins lu convenablement leur dissertation, d'une voix bien articulée, qui faisait valoir les textes cités... Notre compte rendu commence au moment où le professeur prend la parole, le second jour, pour la correction.

I. — Correction du premier exercice : Les principes de Diderot d'après les onze premières lignes.

Enfin je l'ai vu, ce tableau de notre ami Greuze ; mais ce n'a pas été sans peine ; il continue d'attirer la foule. C'est *Un père qui vient de payer la dot de sa fille*. Le sujet est pathétique, et l'on se sent gagner d'une émotion douce en le regardant. La composition m'en a paru très belle : c'est la chose comme elle a dû se passer. Il y a douze figures ; chacune est à sa place et fait ce qu'elle doit. Comme elles s'enchaînent toutes ! comme elles vont en ondoyant et en pyramidant ! Je me moque de ces conditions ; cependant, quand elles se rencontrent dans un morceau de peinture par hasard, sans que le peintre ait eu la pensée de les introduire, sans qu'il leur ait rien sacrifié, elles me plaisent.

J'adopte, B., votre plan, qui était fort acceptable ; mais nous allons le compléter sur certains points, notamment au préambule. Vous avez eu le tort de ne pas nous définir dès le début les principes sur lesquels s'appuie Diderot critique d'art, quoique vous les ayez ensuite assez bien exposés. Commençons par dire, plus nettement que vous ne l'avez fait :

Diderot s'appuie successivement sur *deux principes* Créateur de ce genre nouveau que nous appelons la critique d'art, il n'en a découvert que peu à peu les ressources. Il s'en tient volontiers, d'abord, au procédé le plus facile, *le procédé littéraire* ; il n'aperçoit que lentement le meilleur, celui qui se rattache à *la définition même de l'art du peintre*. Nous les trouvons tous les deux indiqués dans ce morceau.

1. ***Un principe littéraire :*** *la beauté morale du sujet.*

a) **Définition de ce principe**, à l'aide d'*exemples* modernes et connus de tous : le *Rêve* de Detaille, l'*Angelus* de Millet, *Patrie* de Bertrand, la *Sainte Geneviève* de Puvis de Chavannes, l'*Excommunication* de J.-P. Laurens...

Vous auriez pu, engageant un dialogue avec vos camarades, leur demander d'autres exemples, et vous assurer

ainsi qu'ils vous avaient bien compris. Ç'eût été un moyen de rompre la glace et de leur montrer ce que doit être cet exercice : une causerie.

b) **Définition des termes** dans lesquels Diderot loue le sujet choisi par le peintre :

Qu'est-ce qu'un *sujet pathétique ?*

Pour savoir ce que Diderot entendait par là, il faut, suivant le premier procédé de M. Lanson, le demander à Diderot lui-même. Aussi avez-vous heureusement décrit le *Fils ingrat* et le *Mauvais Fils puni,* pour en rapprocher le sujet de l'*Accordée de Village.* Un sujet pathétique, pour Diderot, est un sujet qui touche le cœur, qui fait naître l'émotion, par les idées et les sentiments qu'il suggère, indépendamment de la valeur artistique du tableau.

Qu'est-ce qu'une *émotion douce ?*

La même comparaison vous a permis d'opposer à l'*indignation* (émotion violente) soulevée par le fils ingrat, à la *pitié* (émotion forte) inspirée par le châtiment du malheureux, la *sympathie* (émotion douce) éveillée par l'aimable spectacle de ces fiançailles villageoises.

Enfin, vous n'avez pas négligé de nous signaler les inconvénients d'un pareil principe. Mais j'aurais voulu, ici, moins de discrétion. Pourquoi n'avez-vous pas insisté ?

B. — Je ne voulais pas empiéter sur le domaine réservé à de B.

— Louable scrupule ! Excessif, pourtant, puisque de B. n'a pas cité les exemples que j'attendais : M. Poirier s'extasiant devant un tableau médiocre, sans tenir compte de l'exécution vulgaire, parce qu'il représente « un chien au bord de la mer, aboyant devant un chapeau de matelot » ; les bourgeois de l'époque romantique versant une larme facile devant le *Convoi du pauvre* ou le *Curé conciliateur,* et ne cherchant dans une œuvre d'art que les choses les plus étrangères à l'art ! — Vous auriez trouvé des citations également bien amusantes (1) de Diderot dans le livre de

1. « Pourquoi ne lit-on pas, en matière d'enseigne, au-dessus de ces marchandes d'herbes : *Divo Augusto, Divo Neroni ?* ... Ces ruines me parle-

J. Reinach ; nous aurions volontiers entendu les conseils extraordinaires qu'il donne à Hubert Robert, et que le peintre, par bonheur, s'est dispensé de suivre.

Arrivons à la seconde partie.

2. *Un principe d'art : l'art de la composition.*

Tout autres sont les observations de Diderot sur la manière dont le tableau lui-même est dessiné. Sans doute, comme vous l'avez fait remarquer, il ne signale ici qu'une des qualités du peintre, et celle qui précisément n'est pas particulière à la peinture, *l'art de la composition.* Mais ce caractère, commun à tous les arts, est tellement inséparable de la notion même de l'art qu'en le signalant avec les termes qu'emploierait un homme de lettres, Diderot n'a rien dit que ne doive savoir et pratiquer un peintre. Qu'il s'agisse, en effet, de géométrie ou de musique, de peinture ou d'art dramatique, les lois relatives aux proportions restent les mêmes partout ; l'art est autre chose que l'ordre, mais il repose sur lui, et toute harmonie relève des règles de la logique. Vous ne vous êtes pas assez appuyé, pour le démontrer, sur la définition des termes employés par Diderot ; j'aurais voulu vous entendre expliquer le mot *composition,* les expressions *à sa place, fait ce qu'elle doit...* Vous nous avez dédommagés, heureusement, avec la définition des mots *ondoyant* et *pyramidant* ; vos citations « ont porté », et vous avez pu voir avec quelle attention vos camarades ont écouté ce passage. Vous avez été chercher, comme précédemment, l'explication de ces mots dans d'autres textes des *Salons*, dans le *Salon* de 1765, à la page 121 de vos *Extraits* : la *Caravane,* de Loutherbourg. Il aurait fallu, seulement, fournir la référence d'une voix plus nette et laisser le temps à la classe de chercher le passage dans le livre... J'ai surpris quelques réclama-

raient. Je m'entretiendrais de la vanité des choses de ce monde, si je voyais au-dessus de la tête d'une marchande d'herbes : *au divin Auguste, au divin Néron...* Voyez le beau champ ouvert aux peintres de ruines, *s'ils s'avisaient d'avoir des idées.* » (Cité par J. Reinach, *Diderot*, p. 126.)

tions muettes, et des gestes désespérés ! N'oubliez pas que vous causez avec vos camarades, que vous leur donnez des indications pratiques... à charge de revanche, en vue d'un résultat auquel nous sommes tous intéressés. Nous ne sommes pas des virtuoses. Nous tâchons de travailler *ensemble*.

Monsieur Loutherbourg, *avez-vous lu*, quand on a dit que, pour plaire à l'œil, il fallait qu'une composition *pyramidât*, ce n'est pas par deux lignes droites qui allassent concourir en un point et former le sommet d'un triangle isocèle ou scalène...

Le mot *triangle isocèle* a frappé la classe. Il fallait prévoir l'effet produit par ce mot sur des élèves de sciences. Vous deviez vous arrêter, leur faire, d'après la page de Diderot, la description humoristique de la toile critiquée par lui, cette représentation maladroite d'une caravane « qui ne forme qu'une pyramide d'objets entassés les uns sur les autres », mélange confus de moutons formant la base, de mulets, chien et conducteur formant le milieu, pour terminer par la femme et l'enfant du conducteur à la pointe... ce qui devait être, en effet, assez ridicule à voir. Vous n'en auriez que mieux, ensuite, continué la citation, rappelant que Diderot n'exclut pas la forme pyramidale, mais à condition que les lois de la perspective soient observées, que les plans apparaissent bien distincts les uns des autres : « C'est par une ligne serpentante qui se promène sur différents objets » (qu'il faut faire *pyramider* une composition), et non pas avec tant de heurts que la figure n'apparaisse plus que comme un « chaos pointu » ! Le mot *pyramider*, rapproché de *ligne serpentante* dans ce texte, de *ondoyant* et *s'enchaînent* dans le nôtre, a donc un double sens qu'il eût fallu mieux expliquer :

1. Le peintre peut, s'il la trouve convenable au sujet, adopter la forme d'une pyramide.

2. Mais il faut que cette figure soit bien une figure de géométrie dans l'espace ! Les lignes ne doivent pas se présenter sur un seul plan ; notre œil doit, du premier coup, distinguer les plans successifs, les voir *ondoyer* dans l'es-

pace comme des vagues qui se poussent, et en découvrir l'*enchaînement*.

Vous ne nous avez pas expliqué le mot *conditions*. Pourquoi? Il n'est pas si clair qu'on ne puisse...

B. — Je l'avais cherché dans Darmesteter...

— Mais vous n'avez pas su l'amener! Quel est le sens du dictionnaire?

B. — *Conditions* = circonstances d'où dépend la réalisation de quelque chose.

— Quelles sont, dans notre texte, les circonstances desquelles dépend la réalisation de l'œuvre d'art?

B. — Le caractère pathétique du sujet et la régularité de la composition.

— Diderot déclare qu'il s'en moque, après en avoir souligné l'importance. Pourquoi?

B. — Il exagère. Il veut dire qu'il y a dans l'art autre chose encore que ce qu'il vient de signaler, que le pathétique dans le sujet n'est pas indispensable, que la régularité même de la composition n'est qu'une condition nécessaire, mais non suffisante, pour qu'un tableau mérite d'être regardé... C'était parler de la critique d'art en homme digne de la créer, sinon complète, au moins viable, et capable de donner à ses successeurs le moyen de le dépasser.

II. — Correction du second exercice : Les avantages et les imperfections du procédé littéraire.

Vous aviez divisé votre exposition en deux parties, de B. — Vous avez d'abord fait un éloge terne mais sage des trois pages où Diderot décrit l'*Accordée de Village*; vous avez convenablement analysé son analyse; je n'ai rien trouvé à noter, si ce n'est que la classe somnolait quelque peu. — Elle s'est réveillée avec la seconde partie, non seulement parce que la critique plaît toujours mieux que l'éloge, mais parce que les textes de Fromentin sur lesquels vous vous êtes appuyé pour opposer sa méthode à celle de Diderot, ne manquaient pas d'à-propos.

J'aime assez la question que vous vous posez d'abord : « Comment Diderot, avec sa méthode littéraire, aurait-il apprécié, par exemple, la *Pêche miraculeuse* de Rubens ? » Il n'eût pas manqué, dites-vous sans indulgence, de nous décrire l'âme des pêcheurs et de lire dans leur regard mille choses auxquelles ils n'ont jamais pensé ! — Fromentin vante simplement, chez St Pierre, sa « belle couleur vineuse ». Les deux pêcheurs l'intéressent par « leurs deux torses nus » et « la façon libre et sûre dont le peintre les a brossés, en quelques heures, du premier coup, en pleine pâte, claire, égale, abondante, pas trop fluide, pas trop épaisse, ni trop modelée, ni trop ronflante ». Diderot, avez-vous ajouté, aurait pensé à la vie des pêcheurs ; Fromentin voit plutôt le peintre préparer ses couleurs, de manière qu'elles ne soient « ni trop fluides, ni trop épaisses ». — Je puis vous assurer que la classe, à ce moment, vous suivait ! Elle a écouté sans déplaisir également les deux autres citations : « Le premier pêcheur, avec sa barbe au vent, ses cheveux d'or, ses yeux clairs, sa vareuse rouge, est foudroyant. Et, comme il est d'usage dans tous les tableaux de Rubens, où le rouge excessif est employé comme calmant, c'est ce personnage embrasé qui tempère le reste, agit sur la rétine et la dispose à voir du vert dans toutes les couleurs avoisinantes. » L'impression de la rétine, voilà bien ce qui préoccupe surtout Fromentin ; les moyens par lesquels le peintre produit cette impression l'intéressent autrement que la signification morale de la scène ! « Les pêcheurs sont gras, rouges, hâlés, tannés et tuméfiés par les âcres bises. Tous les sels irritants de la mer ont aviné le sang, injecté la peau, gonflé les veines, couperosé la chair blanche. C'est brutal et exact. Cela a été vu sur les quais de l'Escaut par un homme qui voit la couleur aussi bien que la forme, qui respecte la vérité quand elle est expressive, sait son métier comme un ange et n'a peur de rien. » — Vous demandez quelque chose, B. ?

B. — Est-ce qu'ici Fromentin ne s'intéresse pas à la vie des pêcheurs comme Diderot à celle des paysans ?

La classe. — Non, non..

— Vous entendez ! On n'approuve pas complètement votre observation.

B. — Pourtant, ces visages hâlés, tuméfiés...

— Sans doute !... Vous pourriez même dire que la sympathie de Fromentin pour ces braves gens est plus profonde encore que celle de Diderot. Il les connaît mieux ; il a dû vivre plus d'une fois de leur existence et partager leurs épreuves. Mais l'humanité n'est pas ici ce qui le préoccupe. Il ne voit là qu'une belle couleur, « un beau cas », comme disent les médecins ou les chirurgiens, une belle teinte « vineuse » ! Il serait bien fâché que les « sels irritants » n'eussent pas « couperosé la chair blanche » ; il ne demande que plaies et bosses... pour les modèles. Il est comme le peintre : « il n'a peur de rien ».

Et de B. a conclu de ces rapprochements que Fromentin ne ressemblait nullement à Diderot. « Le philosophe, dit-il, cherche le pathétique. Le peintre ne songe qu'à broyer de la couleur. Ils ne s'accordent que sur la nécessité d'une sage composition. » — Thèse juste, bien soutenue, mais un peu trop exclusive. Votre camarade de M. est venu ajouter à votre commentaire, vraiment dur pour Diderot, un correctif indispensable.

III. — Correction du troisième exercice : Les connaissances techniques dans la critique d'art de Diderot.

Diderot, nous a dit de M., avait beaucoup vécu dans le monde des peintres, et, sans posséder, même de loin, la technique de Fromentin, il était trop intelligent pour ne pas sentir que la langue des formes et des couleurs était d'une autre nature que celle de la poésie. Aussi le voyons-nous souvent partagé entre le principe qu'il tenait de ses habitudes littéraires et celui que lui révélait la pratique des ateliers.

Teniers peint des mœurs plus vraies peut-être. Il serait plus aisé de retrouver les scènes et les personnages de ce peintre ; mais il y a plus d'élégance, plus de grâce, une nature plus agréable dans Greuze.

Ses paysans ne sont ni grossiers comme ceux de notre bon Flamand, ni chimériques comme ceux de Boucher.

Vous avez souligné, de M., le *peut-être* de la première ligne, et vous avez ajouté qu'il laissait deviner chez Diderot un sentiment louable. « Il comprend, avez-vous dit, toute la supériorité de Teniers sur Greuze, de la vérité sur la grâce ; mais il ne peut se décider à le dire, et revient toujours à la manière sentimentale de son peintre favori. » Vous auriez pu vous en tenir là. Vous avez, en insistant sur les faiblesses de Diderot, obtenu un succès incontestable, je l'avoue, mais facile, presque regrettable. Vous vous êtes moqué de la « morale en couleurs » ; vous avez osé dire de l'*Accordée de Village* : « Un père donne sa fille à un jeune homme vertueux ; toute la famille est contente, le père est content, la mère est contente, la fille est contente, ses sœurs sont contentes, et jusqu'aux poules qui picorent par terre, tout le monde est content, tout le monde étant vertueux et récompensé de sa vertu. » Et vous avez redoublé : « Un critique d'art, dont j'ai oublié le nom, déclarait qu'en quittant un tableau de Greuze, on disait *Amen* comme après un sermon ; un autre reprochait à Greuze que tous ses personnages eussent des visages comme des boules de billard : on peut voir que dans l'*Accordée de Village* toutes les figures ou presque toutes... dérivent un peu de la sphère ! » Et vos camarades ont ri ! De quoi ne riraient-ils pas ? Soyez sûr pourtant qu'ils conserveront meilleur souvenir de ce que vous avez dit ensuite, sur la seconde partie du morceau.

Je crois Teniers fort supérieur à Greuze pour la couleur. Je lui crois aussi beaucoup plus de fécondité : c'est d'ailleurs un grand paysagiste, un grand peintre d'arbres, de forêts, d'eaux, de montagnes, de chaumières et d'animaux.

« *Je crois Teniers fort supérieur à Greuze pour la couleur !* » Voilà Diderot qui parle enfin de la peinture en peintre, attirant notre attention sur un mérite préférable à l'art de choisir le sujet et plus rare que la sagesse dans la composition, le don naturel de voir et de rendre les couleurs.

« J'ai donné le temps, dit-il, dans l' « envoi de ses *Salons* » à M. Grimm, en 1765 (Fallex, p. 81), j'ai donné le temps à l'impression d'arriver et d'entrer... Je me suis laissé pénétrer... Je l'ai interrogé (l'artiste), et j'ai compris ce que c'était que finesse de dessin et vérité de nature. *J'ai conçu la magie de la lumière et des ombres. J'ai connu la couleur ;* j'ai acquis le sentiment de la chair... » Ce n'est pas tout à fait le langage de Fromentin ; mais l'idée est la même dans une langue plus discrète. Vous avez joint à ce premier texte, de M., une autre citation également bien curieuse, empruntée au fragment de l'*Essai sur la peinture* intitulé : *Mes petites idées sur la couleur* (Fallex, p. 150). Diderot s'y montre encore un Fromentin classique. « Celui qui a le sentiment vif de la couleur a les yeux attachés sur sa toile, sa bouche est entr'ouverte, il halète, sa palette est l'image du chaos. C'est dans ce chaos qu'il trempe son pinceau ; et il en tire l'œuvre de la création. » Votre camarade de B. avait insisté sur la « rétine » de Fromentin ; vous nous l'avez montrée à votre tour non moins sensible chez Diderot. On voit bien, en effet, dans ces quatre pages, qui seraient à lire tout entières, avec quelle conviction l'auteur nous parle de la « disposition de l'organe », des peintres « à l'œil tendre » qui n'aiment pas les « couleurs fortes », de l' « ictérique » « qui voit tout en jaune », et de la difficulté qu'on éprouve à rendre « le blanc onctueux de la chair, égal sans être pâle ni mat »... « Mille peintres sont morts, ajoute-t-il, sans avoir senti la chair, mille autres mourront sans l'avoir sentie ! » — Vous auriez pu trouver encore, dans nos cent pages d'Extraits, vingt passages analogues. Mais ceux-là suffisaient. Votre rôle était de dire à vos camarades : « Voilà quelques textes à l'appui de ma thèse ; voici les pages où vous pourrez en trouver d'analogues ; lisez à votre tour, regardez, réfléchissez... » Et vous avez terminé par les dernières lignes de notre texte, si pleines de choses, dans leur négligence aisée : « C'est un grand paysagiste, un grand peintre d'arbres, de forêts, d'eaux, de montagnes, de chaumières et d'animaux. » Par là, en effet, le créateur de notre critique d'art nous fait décidé-

ment pénétrer dans un autre monde que celui des réflexions morales ; il nous ouvre bien le monde des formes et des couleurs, parlant déjà, comme Fromentin, le langage propre des arts plastiques, dont nous pouvons, à son école, comprendre la grammaire avec la poésie.

Et voilà pourquoi je vous ai trouvés, tous les trois, parfois un peu bien sévères pour les *Salons* de Diderot ! L'auteur des études sur le *Fils ingrat*, le *Mauvais Fils puni*, et tant d'autres berquinades, est aussi celui des lignes sur l'*Accordée de Village*, sur Teniers, et sur les couleurs... Vraiment, lorsqu'on les a lues, on peut trouver moins excessif le jugement de Mme Necker : « Je n'avais jamais vu dans les tableaux que des couleurs plates et inanimées ; c'est presque un nouveau sens que je dois à son génie. »

DEVOIR-PLAN

Lettre d'un souscripteur de l' « Encyclopédie » à Diderot, après le retrait du privilège, en 1757.

CORRECTION

Les *plans* qui m'ont été remis ne sont pas très satisfaisants. Il faut se méfier de cet exercice, et n'en user qu'avec prudence : il vous habituerait vite à vous contenter d'*à peu près*. Vous croyez facilement avoir des idées et des connaissances, parce que vous avez aligné des formules creuses ; vous croyez les avoir rangées dans un ordre raisonnable, parce que vous avez prodigué les divisions et les numéros : en réalité, je ne vois là que des mots vagues disposés au hasard. Rien n'est difficile, en effet, comme d'apprécier la valeur d'une idée lorsqu'on ne peut pas rédiger immédiatement le paragraphe. Un *titre* n'est valable que si vous êtes prêts à énumérer la série des faits qu'il résume, si nous pouvons apercevoir, en le lisant, les réalités qu'il représente en raccourci. Ce n'est pas résumer un paragraphe en puissance que d'écrire comme H. :

La Philosophie alarme les classes dirigeantes...

ou comme J. :

Diderot se heurte aux préjugés philosophiques et à l'esprit de parti pris...

parce que le mot « classes dirigeantes » (anachronisme, d'ailleurs) ne nous indique nullement quels sont les adversaires de l'*Encyclopédie* ; parce que les mots « préjugés » et « parti pris » peuvent s'appliquer à toute autre chose et à toute autre époque qu'à l'esprit de la Sorbonne théolo-

gique en 1757. — Le titre que nous adopterons pour la première partie conviendra au contraire à cette époque et ne conviendra qu'à elle... Mais rédigeons d'abord notre préambule.

Préambule (en trois phrases).

1. *Sympathie du souscripteur pour Diderot.*

Permettez, Monsieur, à un de vos fidèles souscripteurs de vous témoigner sa vive sympathie dans l'épreuve que vous traversez.

2. *Motifs de sa confiance : la personne de Diderot.*

Nous avons confiance en vous ; nous ne doutons pas du succès prochain de votre entreprise, et vous pouvez toujours compter sur notre inlassable patience.

3. *Motifs de sa confiance : la force de l'idée.*

Le gouvernement saura qu'il n'a pas en face de lui un libraire et quelques auteurs, mais des milliers d'hommes résolus à faire triompher la science, la raison, la philosophie, et dont rien ne saurait affaiblir la courageuse fermeté.

Division : *Pour* et *contre* la thèse du souscripteur ; motifs de crainte et motifs d'espérance.

I. — ***Il reconnaît que le danger est sérieux.***

L'occasion : l'attentat de Damiens.

Les adversaires :

— *l'Église* — Sa force séculaire — Sa politique présente.

— *la haute bourgeoisie parlementaire* — aveugle et fanatique, bien qu'elle ose se dire libérale — Juste appréciation de Voltaire.

— *le gouvernement* — Sa tendance fatale, héréditaire, à s'appuyer sur les forces du passé.

II. — ***Pourtant, il a confiance dans le succès final de l'Encyclopédie.***

1. Les principes.

A. — **Force du principe sur lequel s'appuie la philosophie :** *l'esprit d'observation,*

tel que l'ont défini et développé les savants et les philosophes, depuis Copernic, Galilée et Descartes. [Matière de trois de nos classes.]

B. — **Faiblesse du principe sur lequel s'appuie le gouvernement :**

l'esprit d'autorité :

— dans l'explication du monde et de la nature ;

— dans le gouvernement des sociétés humaines : le droit divin, et les maximes fragiles de la monarchie.

Il nous est facile, en choisissant un de ces termes au hasard, de montrer qu'il est plein de choses, qu'il correspond à des faits connus de vous... *Droit divin* pourrait être expliqué en deux ou trois phrases... Quant aux *maximes de la monarchie,* vous allez m'en citer sur l'heure.

B. — « Si veut le roi, si veut la loi. »

M. — « Tel est notre bon plaisir. »

J. — « L'état, c'est moi. »

C. — « Le trône et l'autel ! »

— Vous le voyez : la formule n'est pas vide ; et l'explication de ces maximes vous fournirait un ample développement... Le mot *fragiles* marque la place d'un dernier raisonnement, que le premier venu peut faire, pourvu qu'il ait la moindre idée de la différence entre la monarchie et la république.

2. L'application des deux principes.

Transition. — Il suffit, en effet, de regarder autour de nous pour voir que la bataille est dès maintenant perdue pour ceux qui lancent contre vous leurs derniers traits impuissants, *imbellia, sine ictu !* Notre victoire est inscrite, sinon dans les lois routinières, au moins dans les esprits et dans les mœurs : les lois ne tarderont pas à suivre l'opinion.

A. — **Impuissance réelle du gouvernement.**

La preuve en est que les ministres n'osent plus appliquer les lois. Pure théorie, pratique molle : tel me semble être le caractère de ce gouvernement fondé jadis sur la force et réduit à ne s'appuyer aujourd'hui que sur la ruse.

Étrange situation du roi entre le parti des lumières et celui de toutes les réactions. Ses fragiles appuis :

a) les réactionnaires aveugles. On ne voit parmi eux aucun homme de talent, aucun esprit vraiment sérieux. Quelques noms.

b) *les libéraux*. Un certain nombre d'hommes éclairés le soutiendraient volontiers, afin de ménager en lui une autorité nécessaire. Mais ceux-là sont gagnés à la philosophie, et le roi ne peut accepter leurs services qu'en ménageant leurs opinions. Quelques noms.

Là encore, vous pouvez voir que nos formules ne sont pas creuses. Vous allez me citer, sans doute, les noms qui nous sont nécessaires, sur le second point par exemple. Quels ministres libéraux connaissez-vous à cette époque ?

L. — Malesherbes, directeur de la librairie.

— Oui ; vous pourriez même rappeler l'anecdote...

L. — Malesherbes cachant dans son propre hôtel les papiers de Diderot, pour les soustraire aux perquisitions qu'il allait lui-même ordonner !

— Épisode symbolique, sinon édifiant !.. Citez d'autres noms.

S. — Machault !

— Oui. Il succomba sous les coups du clergé.

de B. — Le comte d'Argenson, secrétaire d'État de la Guerre, auquel avait été dédié le tome I de l'*Encyclopédie*.

— Très bien.

C. — Le marquis d'Argenson...

— En effet. Vous le connaissez, d'après les *Extraits* de son *Journal*, et vous savez qu'il ne passait pas pour un homme routinier. Voltaire le comblait d'attentions, et les courtisans le détestaient.

de M. — Ils l'appelaient *la Bête !*

— Voyez-vous encore un autre ministre, bon courtisan, très sceptique, mais assez fin pour reconnaître la force du parti philosophique ? Dès 1757 on peut prévoir sa fortune ; la Pompadour l'a fait nommer à l'ambassade de Vienne ; l'année suivante, il sera secrétaire d'État ; il le restera onze ans, et chassera les Jésuites...

La classe. — Choiseul !

— Parfaitement ! Le comte de Stainville en personne.

Voilà donc une formule encore pleine de noms et de choses, et de choses connues de vous.

B. — **Influence croissante exercée par la philosophie :**

a) dans les idées.

Conséquences morales et politiques de ses doctrines :

— progrès des doctrines scientifiques sur *l'organisation du monde*, et victoire définitive du système de Copernic.

— progrès des doctrines philosophiques sur *l'organisation des sociétés.* La science sociale repose de plus en plus, comme les autres, sur le principe du libre examen, et non sur le principe d'autorité. Le gouvernement de l'avenir puisera sa force dans le suffrage des citoyens, plus que dans le respect mystique d'une famille privilégiée. Ces idées « patriotiques », « nationales » (les deux mots deviennent à la mode) se répandent tous les jours davantage.

b) dans les faits.

Conséquences économiques et sociales de ses doctrines :

— *le développement de l'industrie :* l'homme, instruit par la science, devient de plus en plus le maître de la nature. — C'est à cette partie des articles de l'*Encyclopédie* que tiennent le plus les souscripteurs.

— *le développement des classes sociales* qui doivent à l'industrie leur richesse et leur influence — le légitime orgueil de la petite bourgeoisie, qui voit dans les hommes de l'*Encyclopédie* ses représentants naturels.

Conclusion (résumant les différentes parties de la lettre).

Tels sont, Monsieur, les motifs de mon inébranlable confiance. Quoique je ne me dissimule pas la gravité de la situation (I), je suis sûr que votre énergie aura raison de tous les obstacles qui vous sont opposés (II). Nos adversaires dissimulent mal, sous une violence apparente, la faiblesse de leur principe (1, B) et la fragilité de leurs appuis (2, A). Nous avons pour nous, au contraire, la vérité (1, A). Chaque jour elle fait des progrès dans les esprits (2, B, *a*), dans les mœurs (*b*). Aveugle qui ne voit pas inscrit sur les murs de leurs couvents, de leurs châteaux et de leurs bastilles le *Mané, Thécel, Pharès !* Ai-je besoin de rappeler, cher Monsieur, que si les événements travaillent pour notre cause, les bons ouvriers qui la servent ne négligeront rien pour assurer la victoire ? Sans doute, au fond de ma province,

Un bruit assez fâcheux est venu jusqu'à moi.

On prétend que M. d'Alembert manquerait de courage et de persévérance, que M. de Voltaire verrait, par une coïncidence étrange, son enthousiasme se refroidir au moment où l'*Encyclopédie* traverse

une période difficile... Pénible épreuve pour vous, Monsieur, je m'empresse de le reconnaître, mais plus dure pour votre personne qu'inquiétante pour le succès final de votre entreprise. Vous triompherez, Monsieur, malgré vos ennemis, en dépit même de quelques-uns de ceux qui furent vos amis. Vous triompherez, parce que vous méritez de vaincre, et aussi parce que le gros de vos troupes, confiant dans la solidité du plan de campagne et dans le talent du général, ne vous abandonnera pas. Voilà ce qu'un des plus humbles parmi les défenseurs de la philosophie a tenu à vous faire savoir aujourd'hui, en vous assurant de sa profonde et respectueuse sympathie.

E. Lambelin,
Notaire a Sens.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES sur l'état de l'esprit public en 1750 et le milieu favorable au succès de l'*Encyclopédie*.

1. Sur les débuts de la philosophie appliquée à la politique :

Le club de l'Entresol, de 1723 à 1731 (*Écrivains politiques*, Introd., p. xv).

2. Sur les symptômes d'une révolution menaçante, entre 1750 et 1755 :

a) *Les désordres causés par les querelles religieuses et parlementaires :*

Longue citation du *Siècle de Louis XV* de Voltaire dans la *Société française au* xviiie *siècle*, p. 169.

b) *Autres symptômes :*

— *Extraits du Journal du marquis d'Argenson*, passages désignés plus haut, p. 319.

— *Société française au* xviiie *siècle*, p. 142 : la nécessité d'une prochaine révolution.

— Aubertin, *L'esprit public au* xviiie *siècle* : la partie relative à d'Argenson.

— Rocquain, *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution*, p. 177-202.

CHAPITRE XVI

INDICATION DE LECTURES SUR BUFFON

NOTE

Il faut ici marquer la place de Buffon.

Reçu chez le baron d'Holbach, il n'a jamais voulu pourtant collaborer d'une manière effective à l'*Encyclopédie*. Il semble avoir été, à l'égard de cette entreprise, d'une neutralité bienveillante : il tenait à son repos. (Voir, dans l'édition originale de l'*Histoire Naturelle*, t. IV, les échanges de politesses entre la Faculté de théologie et Buffon.)

Lire, dans les *Pages choisies* (éd. Bonnefon, p. 1-53), les extraits des trois premiers volumes : la *Théorie de la Terre* (2 vol. in-4°) par Buffon, et la *Description du cabinet du Roi* (1 vol. in-4°) par Daubenton, parus en 1749. L'édition originale, en 36 volumes in-4°, publiée par l'Imprimerie royale, est facile à consulter dans notre ville.

Remarquer cette *date* de 1749, et la rapprocher de 1748, date de l'*Esprit des lois*, 1750, date du premier *Discours* de J.-J. Rousseau, 1751, date du *Siècle de Louis XIV* et du premier volume de l'*Encyclopédie*. Nous sommes à l'époque décisive du siècle : nous assistons au triomphe de la philosophie.

Le 5e volume du *Supplément* contient les *Époques de la Nature*, parues en 1778, œuvre capitale de Buffon ; il y trace le tableau de l'histoire du monde, tel que le concevait la science dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Textes : Éd. Bonnefon, p. 252-309.

Lire aussi : Taine, *Ancien Régime* : — sur l'acquis scientifique, l. III, ch. 1, p. 221 de l'éd. in-8° ; — sur Buffon, p. 224, et citations des pages suivantes.

QUATRIÈME PARTIE

LA RÉVOLTE DU SENTIMENT

OU

LES ORIGINES DU ROMANTISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Nous sommes habitués à dire : le XVIIe siècle, le XVIIIe siècle, le XIXe siècle, comme si les époques littéraires commençaient et finissaient avec le millésime de chaque siècle. Nous savons bien, cependant, que la nature ne connaît pas ces divisions artificielles. *Natura non facit saltus!* L'âge classique se prolonge jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, et le siècle des philosophes commence avec Bayle et Fénelon, avant l'année 1700... S'il fallait absolument fixer une date pour séparer les deux époques, c'est aux environs de 1750 ou de 1760 qu'il conviendrait de la placer. On peut dire qu'alors, avec J.-J. Rousseau, apparaît une nouvelle manière de sentir et de penser. — L'art qu'avait défini Boileau en 1674 et que Buffon célèbre encore en 1753 dans le *Discours sur le Style*, se réclamait de la raison et il lui soumettait, comme une humble servante, la sensibilité. — C'est à la sensibilité, au contraire, dans ce qu'elle a de plus personnel, de plus capricieux, de moins réfléchi, que s'adresse en 1761 l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ; le jour où s'éleva sa voix originale et puissante, le Romantisme était né.

Mais il faut, avant de l'entendre, écouter une fois en-

core celle de la Raison classique. Cherchons dans les œuvres mêmes de Boileau et de Buffon les causes de son affaiblissement et les motifs pour lesquels, après 1760, l'art classique dut faire place à l'art romantique.

I. — LES LACUNES ET LES ERREURS DE LA RAISON CLASSIQUE

DE L'*ART POÉTIQUE* AU *DISCOURS SUR LE STYLE* DE BOILEAU A BUFFON

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres possédés par les élèves :

BOILEAU, *Art poétique.*
BUFFON, Extraits — ou Édition populaire du *Discours sur le Style.*
Morceaux choisis de MARCOU.

II. — Livres de la bibliothèque mis ou maintenus en circulation :

TAINE, *L'Ancien Régime.* (2 exempl.)
BRUNETIÈRE, *Les époques du théâtre français.* (2 exempl.)

CHAPITRE PREMIER

UNE DISSERTATION FAITE EN CLASSE

SUR LES QUALITÉS ET LES DÉFAUTS DU GOÛT CLASSIQUE

Pourquoi Boileau est-il à la fois si peu aimé et si populaire?

PLAN FAIT AU TABLEAU

Début.

Constater le fait : tout le monde se souvient des vers du satirique, « proverbes en naissant » ; personne n'ose les citer, et son nom fait sourire. — Cause :

Boileau représente l'esprit d'autorité.

I. — ***De là vient d'abord sa popularité.***

A. — **L'autorité du caractère :**

La foule suit d'instinct ceux qui lui parlent avec assurance. Elle rit de la police, mais elle « obtempère » !

B. — **La force de la raison :**

Thèse de Boileau : l'art soumis à la raison :

1) *dans l'invention :*

Principe : *l'imitation de la nature.*

— le précepte (vers sur la raison et la nature).
— excès apparent (le naturalisme : III, 1-8).
— limites (la perfection de l'art).

2) *dans la disposition :*

Principe : *l'ordre et la clarté.*

— l'art de la composition.
— fautes commises sur ce point par les mauvais auteurs.

3) *dans l'élocution :*

Principe : *la simplicité du style.*

Défauts à éviter : les différentes sortes de mauvais goût, du précieux au burlesque.

Les qualités d'un style simple :

— la véritable imagination : l'art de créer des images neuves.

— la véritable sensibilité : l'art de toucher et d'émouvoir.

II — *De là viennent aussi ses défauts.*

A. — Les excès de l'autorité :

Il manque de grâce et de liberté.

Deux fables de La Fontaine refaites par Boileau !

B. — La tyrannie de la raison :

Son goût est étroit. Il juge d'après un modèle unique.

Il n'admet ni le changement ni la variété.

a) Il soumet les genres qu'il aime à des règles trop strictes :

Le drame, et les excessives exigences des trois unités.

b) Il exclut ou *déforme* ceux qu'il comprend mal, *ceux où le sentiment l'emporte sur la raison*, c'est-à-dire :

— *ceux des époques naïves :* — l'épopée — les mystères du moyen âge.

— *le lyrisme de tous les temps* — la fantaisie individuelle — Il n'est pas question, dans l'*Art poétique,* de la fable de La Fontaine.

Conclusion.

L'art classique n'échappe pas à la loi fatale de la vie. Il périt par l'exagération même du principe sur lequel il s'appuie.

CHAPITRE II

AUTRES PLANS DE DISSERTATIONS SUR LES LACUNES DU GOÛT CLASSIQUE DANS BOILEAU

(Ces plans, recopiés à plusieurs exemplaires, ont circulé dans la classe pendant quelques semaines.)

Premier sujet.

Apprécier le jugement de Boileau sur l'Épopée (*Art poétique*, III, 160-250).

Prèambule.

L'*esprit classique*, au XVIIe siècle, préparait mal les auteurs à comprendre les époques très différentes de la leur. Ils aimaient avant tout la parfaite logique ; ils voulaient que l'imagination fût toujours subordonnée au jugement ; et, tandis que la critique du XIXe siècle s'est montrée accueillante aux genres les plus divers, celle du XVIIe a rejeté d'un geste impitoyable tout ce qui n'était pas conforme aux règles de la raison. Elle a été sévère, surtout, pour l'art naïf du moyen âge ; elle a mal compris les religions antiques, et l'erreur la plus célèbre de Boileau, après son jugement sur les Mystères, est sa théorie de l'*Épopée*.

I. — *Part d'exactitude dans son jugement.*

Il a vu que le *merveilleux* était l'élément essentiel de l'épopée :

1) *soit dans la description de la nature* (160-192) :

Il a raison sur tous les points, même lorsqu'il exclut le merveilleux chrétien, constatant qu'il n'a donné aucun résultat au XVIIe siècle (200-235).

2) *soit dans la peinture de l'humanité :*

Le charme de la fable et le prestige de la légende (236-250).

II. — *Part d'erreur dans son jugement.*

Mais il ne s'explique pas les causes pour lesquelles le merveilleux joue un tel rôle dans l'épopée. Il ne comprend pas l'esprit des époques naïves où ces poèmes charmaient les hommes ; il ne voit pas pourquoi ce genre refusait de refleurir au siècle de la Raison.

1. *Il se figure que le poète a recours à des procédés infaillibles, à des procédés rationnels* (245-335),

— procédés excellents en eux-mêmes, qu'avaient appliqués Homère et Virgile,

— mais tout à fait insuffisants si le poète n'éprouve pas, dans l'ardeur d'une foi naïve, des sentiments très profonds.

2. *Il est tout à fait étranger aux sentiments desquels s'inspire la véritable épopée :*

a) la *naïveté intellectuelle*, c'est-à-dire une certaine ignorance (*naïf*, de *nativus* : état de l'enfant qui vient de naître, ou de l'esprit qui s'en rapproche) *dans l'explication de la nature*.

— Les *croyances païennes* étaient favorables à l'épopée : les dieux antiques, semblables aux mortels, n'étaient ni assez puissants, ni assez sages pour que tout combat fût impossible entre les forces de l'Olympe et celles de la terre. L'épopée, comme le drame, est le récit des combats ; elle vit de la discorde encore plus que de la fiction !

— La *croyance chrétienne* rend à peu près impossible ce genre de poésie. La sagesse parfaite et la toute-puissance de la Providence exclut les combats épiques ; l'épopée est morte le jour où l'homme a entrevu l'unité des lois de la nature.

b) la *naïveté morale*, c'est-à-dire une certaine part d'illusion *dans la peinture de la vie*.

— Rappeler le travail préliminaire de la légende et les créations spontanées de l'imagination populaire, auxquelles ne saurait suppléer le talent des plus grands poètes.

— Définir le rôle exact du poète, dont le travail réfléchi utilise le résultat de ce long travail inconscient ; montrer que les procédés de l'art peuvent bien achever, perfectionner l'œuvre de la nature aux époques primitives où la foule est le grand, le seul vrai poète ; elles ne sauraient la remplacer aux époques où « les lumières de la raison », en « dissipant l'ignorance », ont tué la foi naïve.

Conclusion.

Ainsi l'on s'explique l'erreur de Boileau. Il a bien constaté les faits, mais il ne les a pas compris. Il a vu que sans « merveilleux » il n'y avait pas d'épopée, mais il ignorait les conditions dans lesquelles ce merveilleux doit naître ; l'esprit des siècles barbares échappait aux écrivains d'une époque très civilisée, et leur raison un peu étroite ne savait pas deviner certaines raisons du cœur que la raison ne connaît pas.

Second sujet.

Apprécier le jugement de Boileau sur les Mystères du moyen âge (*Art poétique,* III, 81-93).

Préambule.

L'erreur commise par Boileau sur les Mystères est légitimement célèbre. Il accuse nos dévots aïeux d'avoir mal entendu la dévotion, en même temps qu'ils ignoraient les plus simples règles de l'art. Ils ont, dit-il, manqué de prudence en jouant

les Saints, la Vierge et Dieu par piété.

Ils ont fait preuve d'une rare ignorance en laissant une troupe de pèlerins grossiers prendre comme sujets de drames les textes des Écritures. — Son goût, juste mais étroit, l'empêche de comprendre le charme des littératures commençantes : il juge au nom de la sagesse des œuvres qui ne relèvent ni de la raison ni de l'art ; il n'apprécie pas les qualités naïves qui compensent pour nous leurs incontestables défauts.

I. — *Le grief religieux :*

1) *évidemment fondé au* XVIIe *siècle :*

— *les faits :* les Mystères interdits au XVIe siècle par un arrêt du Parlement.

— *les idées :* la Providence, telle que la conçoivent les contemporains de Bossuet. « Ce même Dieu, dit-il, qui a fait l'enchaînement de l'univers et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres ; ce même Dieu a voulu que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions... et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, *il n'est point*

arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents ». (*Disc. sur l'hist. univ.*, III, 3) Dieu agit par des lois générales; il reste à une certaine distance de l'humanité. Toute familiarité de l'homme apparaît comme une inconvenance.

2) *mais très injuste si l'on sait comprendre la foi du moyen âge.*

Représentons-nous en effet la foi du moyen âge. Elle était *naïve*, c'est-à-dire que l'homme, ignorant comme l'enfant qui vient de naître (*nativus*), voyait dans la moindre force de la nature l'expression d'un caprice ou d'une volonté semblable à la sienne... Comme le Romain primitif, qui, littéralement,

Marchait et Respirait dans un peuple de dieux,

le Gallo-Romain en usait familièrement avec les saints et les croyait occupés sans cesse de son humble existence. Il communiquait non seulement par la pensée, mais d'une manière effective, à tous les instants de la journée, avec les démons et les anges; persécuté par les uns, *quærentes quem devorent*, protégé, sauvé par les autres, il ne trouvait pas extraordinaire de voir agir sur la scène les personnages surnaturels qu'il rencontrait tous les jours, et rien ne pouvait le choquer, même dans le jeu d'acteurs inexpérimentés, du moment qu'il les écoutait d'une âme simple et d'un cœur sans malice... N'oublions pas, en effet, l'*origine des Mystères*, et le passage naturel de la cérémonie liturgique au « Miracle ». La *cause de l'erreur* commise par Boileau est dans son ignorance de l'histoire : il ne sait pas se figurer une époque très différente de la sienne.

II. — *La critique littéraire :*

1) *encore plus fondée, sans doute, que le grief religieux.*

Il est bien évident que le drame doit être une « crise violente et rapide » : la définition qu'en a donnée le XVIIe siècle est la meilleure de toutes. — Il est bien certain, d'autre part, que les meilleurs Mystères sont pauvrement composés, pauvrement écrits. Exemple : le Mystère de la Passion (V. l'analyse dans le *Manuel* de LANSON, p. 207).

— Durée de la représentation, nombre des épisodes et des personnages.

2) *mais non moins instructive sur l'étroitesse du goût classique.*

Ce qu'il y avait dans cet art :

— *de touchant.*

Citer quelques-uns des sentiments exprimés.

— *de poétique.*

Citer quelques-unes des scènes, et montrer en quoi consistait, pour les poètes du moyen âge, comme pour le peintre et le sculpteur, la représentation de la vie. La *vigueur du trait* et la *vivacité des couleurs* dans ces images grossières. — Citer et définir quelques personnages.

Conclusion.

Les défauts de l'esprit classique. Il juge d'après un modèle presque parfait, mais unique et immuable. La nature aime, au contraire, la variété, le changement ; il faut savoir aimer et comprendre, même dans leur imperfection, toutes les formes de la beauté.

CHAPITRE III

CONTRE-ÉPREUVE

CE QU'ÉTAIT DEVENUE LA TRAGÉDIE CLASSIQUE QUARANTE ANS A PEINE APRÈS L'*ART POÉTIQUE*

LE SUJET, L'ANALYSE DES CARACTÈRES ET LE STYLE DANS UNE PIÈCE DE CRÉBILLON : *RHADAMISTE ET ZÉNOBIE* (1711)

SOMMAIRE

1. L'élève G. H. nous exposera le **sujet** de la pièce, d'après les notes élogieuses de notre édition (1), et les textes qu'on propose à notre admiration (*Morceaux choisis* de Marcou, p. 367-371 et 291). — Il pourra s'aider de la conférence, moins élogieuse, de Brunetière (p. 211-214).

2. M. de B. nous dira, en analysant la remarquable conférence de Brunetière, par quels **moyens** la tragédie dégénérée essayait de remplacer l'*analyse des caractères*.

(1) Nous avons eu recours plusieurs fois, et bien volontiers, à ce genre de *Morceaux choisis*, qui fut à la mode de 1880 à 1900. — Nous tenons, toutefois, à faire remarquer qu'un pareil système d'*Extraits* n'est pas très conforme à notre méthode. Il propose une série de *pages*, et nous cherchons à faire connaître une série de *livres*. Il éparpille l'attention sur un grand nombre d'*ouvrages de second ordre*, et nous désirons la concentrer sur un petit nombre de *chefs-d'œuvre*. Il présente sur un même plan les *idées secondaires* et les *idées générales*, et nous voulons subordonner les détails aux principes essentiels, établir dans nos connaissances une hiérarchie, une perspective conforme à la réalité.... Le lecteur se rappellera que nous utilisons les *Morceaux choisis* faute de mieux, mais d'une manière tout à fait exceptionnelle. L'idéal, duquel il faut se rapprocher, serait de ne consulter que des œuvres complètes.

3. Enfin, J. H. nous montrera la **faiblesse du style** dans les textes cités. Il y cherchera surtout les exemples de *réminiscence,* en s'inspirant des critiques de Brunetière (p. 108 de la conférence, en note).

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Le temps a manqué pour donner la parole au troisième élève ; ses feuilles de notes montraient, du reste, qu'il n'avait pas su trouver les exemples favorables. Les élèves actuels ont appris par cœur trop peu de vers dans Corneille et dans Racine pour remarquer les réminiscences continuelles qui frappaient Brunetière.

Les deux premiers exposés ont été, en revanche, assez satisfaisants.

I. — *La complication du sujet.*

L'élève nous a tracé au tableau une sorte de graphique, où des divisions assez claires nous faisaient toucher du doigt l'inutile complication de cet imbroglio bizarre. Le voici, tel que la classe l'a fidèlement pris en note :

Première série de faits à retenir : mariage et généalogie.

Pharasmane, roi d'Ibérie, père de *Rhadamiste* et d'Arsame ↓ a épousé ⟶ Mithridate, roi d'Arménie, père de *Zénobie*

Deuxième série : guerre entre le gendre et le beau-père.

On croit Rhadamiste mort. — Rhadamiste croit avoir noyé Zénobie dans l'Araxe pour lui éviter le déshonneur. Charmante attention !

Troisième série : Zénobie ressuscite :

Zénobie vit chez Pharasmane sous le nom d'Isménie.

Elle est fort aimable pour Arsame et fort aimée par Pharasmane, son ex-beau-père.

Elle a complètement oublié son mari Rhadamiste.

Quatrième série : Rhadamiste ressuscite également.

Il réapparaît aussi sous un faux nom ; il est soldat de Corbulon et ambassadeur des Romains. Il est arrivé parfois que des marins disparus retrouvassent ainsi leur femme fiancée ou remariée... La situation est toujours assez délicate ! et l'on devine que Rhadamiste voit Arsame d'un fort mauvais œil... Mais il trouve un rival plus dangereux encore dans son père...

Cinquième série : Pharasmane dispute Zénobie à Rhadamiste.

Il ne faut pas oublier que Pharasmane n'a pas reconnu son fils dans Rhadamiste. Dès lors, rien ne l'arrête. Enlèvement, poursuite, accidents, mort de Rhadamiste, désespoir de Pharasmane, désespoir de Zénobie remplissent les deux derniers actes...

Et pourtant, ce n'est ni la plus compliquée, ni la plus horrible des pièces de Crébillon. Tout le monde connaît le dernier vers d'*Atrée* :

Et je jouis en paix du fruit de mes forfaits !

Ce seul vers est plus éloquent que l'analyse entière de *Rhadamiste et Zénobie*.

II. — *L'absence de psychologie et la pauvreté des moyens d'exécution.*

1. de B. nous signale, d'après Brunetière, la substitution du *romanesque* à l'étude de la *réalité commune*. Racine choisissait un vulgaire fait divers, un de ces événements qui se produisent tous les jours ; il savait que l'œuvre littéraire commence avec la recherche des causes et l'analyse des mobiles qui ont déterminé l'acte ; le fait n'est rien ; la psychologie seule le rend intéressant. Crébillon, qui ne sait pas analyser, qui ne sait pas nous exposer les nuances d'un caractère, cherche des faits qui, par eux-mêmes, excitent notre curiosité ; il se détourne de la vie ordinaire pour mettre en scène des aventures rares, imprévues, celles dont Boileau reconnaissait qu'elles étaient parfois aussi « vraies » qu' « invraisemblables ». Seulement, Boileau recommandait de négliger ces exceptions. Crébillon s'en empare avec enthousiasme.

2. L'élève nous montre ensuite par quels *moyens vulgaires*, extérieurs, artificiels, le poète remplace la psychologie.

— Alors que Corneille et Racine s'attachaient à nous découvrir l'enchaînement logique des causes et des effets, Crébillon se laisse mener par le *hasard*.

— Tandis que rien n'arrive, chez Corneille et Racine (sauf dans *Iphigénie*), qui ne sorte naturellement de la situation donnée au premier acte, Crébillon use et abuse des moyens trop faciles du vaudeville et du mélodrame, la *méprise* et la *reconnaissance*. Les pages 217-222 de Brunetière sur ces deux points sont de véritables modèles de paragraphes bien construits : la définition de la méprise d'après le *Chapeau de paille d'Italie*, et de la reconnaissance d'après la *Tour de Nesle*, nous fait passer un fort agréable moment.

Une discussion plus sérieuse avait été un instant amenée par l'étude du *romanesque*. — Un élève avait fait observer que la tragédie classique n'était pas si naturelle que Brunetière veut nous le faire croire. *Athalie*, nous déclare-t-il, est un sujet romanesque...

— *Athalie* romanesque ! Comment ? On ne voit pas tous les jours la lutte entre le pouvoir civil et le pouvoir spirituel ? Sarcey apercevait un Joad dans tous les évêchés, et une Athalie dans toutes les préfectures.

C. — Mais *Iphigénie?*

— *Iphigénie!* Je vous accorde que les pères français, en 1910, ne sont pas invités par la patrie à lui sacrifier leurs enfants sur l'autel de Diane... Mais ils ont toujours des devoirs envers la patrie ! Ils sont pris, comme Agamemnon, entre leur patriotisme et leur tendresse paternelle...

B. — La guerre...

— Et même la paix ! Que demande le pays ? Qu'on vous élève pour lui, non pour vous, qu'on fasse de vous des citoyens utiles, travailleurs et courageux... Que rêveraient certaines familles ? Vous préparer un bon lit de plume, une bonne petite place aux dépens du budget, vous épargner toute peine, même légère !... Et vous prétendez que le sa-

crifice d'Iphigénie ne s'impose pas à elles tous les jours ?... Ces choses sont d'une actualité !

C. — Assurément ! Mais *Polyeucte ?*

— *Polyeucte !* Ne voyez-vous pas encore tous les jours des hommes pris entre leur croyance et leurs intérêts, leur conscience et leurs affections ?

C. — Mais le *Cid?*

— Manque-t-il encore de jeunes filles qui doivent sacrifier à leur famille une inclination personnelle ?

B. — Et *Horace?*

— Quand vous serez « de la Classe », vous verrez que le sacrifice de vos petites aises (sans compter le reste), courageusement, gaîment accepté, fera de vous, sinon d'héroïques Horaces, au moins des Curiaces très convenables,

Qui n'ont point consulté pour suivre leur devoir !

Vous pourriez encore me citer vingt exemples. Ils tourneraient tous en faveur de la thèse de Brunetière. La tragédie classique tirait tous ses sujets de la vie quotidienne. C'est grâce à l'épuisement du genre que le *romanesque* s'y glisse, après la mort des grands poètes du XVIIe siècle ; ils l'en avaient écarté pour ne peindre que la nature ; le jour où il y rentre avec Crébillon, la décadence est commencée.

CHAPITRE IV

LE TESTAMENT DE LA RAISON CLASSIQUE DANS LE *DISCOURS SUR LE STYLE* DE BUFFON (1753)

SOMMAIRE

Vous reprendrez une dernière fois, avec l'aide de Buffon, l'examen des trois principes sur lesquels s'est appuyé l'art classique.

1. Sur l'invention :

S. examinera ce qu'il y a de juste dans la théorie de Buffon sur l'*originalité littéraire*; il en montrera aussi le danger, et expliquera en partie par la monotonie des thèmes généraux et des lieux communs l'épuisement de l'art classique.

Texte : Fin du *Discours sur le Style*, de : « les ouvrages bien écrits... » à : « or un beau style... »

(V. Brunetière : Théorie du lieu commun et Lieu commun sur l'invention.)

2. Sur la composition :

B. nous rappellera la solidité des conseils de Buffon relatifs à l'*ordre* et au *mouvement*, d'après l'analyse de la 1re partie du *Discours sur le Style*.

Il nous signalera pourtant les défauts de l'*ordre* lui-même dans la seconde partie du *Discours*, et l'insuffisance du *mouvement*, tel que l'a défini Buffon dès le début.

(V. Taine, *Ancien Régime*, livre III, ch. II, p. 305 de l'éd. in-12.)

3. Sur l'expression :

L. montrera les caractères de cet art trop froid, trop raisonnable, trop philosophique, dans le *style* tel que le

définit Buffon. Il comparera le précepte de notre académicien sur le *choix des mots* avec celui d'Aristote (éd. LABBÉ, p. 9, note) et tirera de cette étude une conclusion sur l'appauvrissement de la langue classique.

(V. TAINE, *Ancien Régime*, t. I, p. 293 et suivantes.)

COMPTE RENDU SOMMAIRE DES EXPOSÉS

I. — Invention.

La définition de l'originalité littéraire par Buffon.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité ; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle.

Éloge.

L'élève commence par nous rappeler le contresens connu commis sur l'expression la plus importante : *Le style est l'homme même*, longtemps traduite par : « Le style, c'est l'homme », et l'explication digne de M. de La Palice suivant laquelle Buffon aurait simplement voulu dire : le caractère d'un homme se retrouve dans son style.

Pour en découvrir le véritable sens, il suffit de relire le texte dont elle est la conclusion. Buffon déclare d'abord que « les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité ». Les idées appartiennent à tout le monde ; les plus « singulières » elles-mêmes (nous dirions aujourd'hui « originales »), les plus « nouvelles » ne restent pas longtemps la propriété de celui qui les découvre. Elles deviennent des lieux communs, que le premier venu désor-

mais pourra s'approprier, qui « gagneront même à être mis en œuvre par des mains plus habiles ». — Ici trouvent place les exemples tirés de Molière et de Shakespeare, que Brunetière analyse dans ses importants articles.

Aussi Buffon ajoute-t-il, dans la seconde partie du morceau, que l'originalité d'un auteur est dans le *style*, non dans les idées. « Ces choses (les idées) sont hors de l'homme », c'est-à-dire qu'elles n'appartiennent pas à l'auteur, qu'elles ne viennent pas de lui ; « le style est l'homme même », c'est-à-dire que la seule nouveauté d'un ouvrage est l'expression. La leçon des premières éditions : « le style est *de* l'homme même » achève de nous éclairer sur la marche de la pensée de Buffon. N'a-t-il pas, d'ailleurs, mis en pratique toute sa vie ces maximes ? Ses collaborateurs recueillaient pour lui les observations ; il se croyait assez original en les exposant d'un style qui n'appartenait qu'à lui.

Critique.

Bonne et solide doctrine, mais dont l'exagération est ici trop manifeste. Buffon et même Boileau font vraiment trop bon marché des idées neuves, originales et fécondes. Ce n'est pas seulement à cause du style que nous lisons la *Satire IX* ou les *Époques de la Nature*, et la perfection de la forme ne nous attire pas plus que la force des idées. On ne peut pas reprendre indéfiniment les mêmes sujets, et renouveler sans cesse des thèmes déjà traités : Racine avait épuisé les sujets tragiques, et Molière les sujets comiques pour cinquante ans au moins : Regnard, Le Sage et Crébillon ne l'ont que trop constaté... C'est en renouvelant les *idées* ou les *sentiments*, en faisant appel à des thèmes qui n'étaient pas encore devenus des lieux communs, que Rousseau, Voltaire et les Économistes allaient substituer à des genres épuisés une littérature nouvelle. L'art classique, tout au contraire, se complaisant toujours dans la contemplation de sa propre image, périssait par l'exagération de son principe : le *Discours sur le Style* de Buffon en était le testament.

II. — Composition.
Analyse du *Discours* par l'élève B.

Exorde.

Déclaration modeste de l'orateur académique : le sujet qu'il se propose de traiter : *la nécessité de l'art dans l'éloquence.*

L'habileté naturelle ne suffit pas. Il faut y ajouter une certaine science. Il y a un art de bien dire. En quoi consiste-t-il ?

I. — *Le principe : l'ordre et le mouvement.*

1. Le travail préliminaire de recherche.

L'art de découvrir et de noter les idées.

Œuvre d'imagination (force du génie — *ingenium*) et de goût (discernement, sagacité).

Le génie découvre les idées ; le jugement en apprécie la valeur.

2. Le travail de composition et la recherche de l'unité.

— Légère critique des ouvrages médiocrement composés — allusion aux divisions trop nombreuses de l'*Esprit des lois* (1748).

— L'*unité* dans les œuvres de la nature. Belle comparaison, bien digne d'un savant, entre les productions de la nature et celles de l'esprit humain.

II. — *L'application du principe.*

1. Les défauts qu'il permet d'éviter :

— la recherche du trait ;
— la finesse excessive ;
— la pompe.

2. Les qualités qui résultent d'une bonne composition.

A partir d ici, l'élève se déclare incapable de découvrir l'ordre qu'a voulu suivre Buffon. Et de fait, l'auteur n'a pas laissé voir pourquoi telle pensée venait après telle autre. Nous trouvons successivement une nouvelle définition du *style*, plus complète que la première ; une définition du *ton* ; une définition générale de l'*art* classique (celle que Brunetière reprendra dans sa théorie du lieu commun) ; et le *Discours* finit par une définition du *sublime*.

Encore la théorie de Buffon n'est-elle pas complète. Le *mouvement*, tel qu'il le définit, se réduit à peu près à l'art

d'enchaîner les idées; quoique Buffon n'en écarte pas l' « émotion » ni la « chaleur », il semble bien que le mouvement résulte surtout de l'ordre. Pourvu que les idées soient bien liées, pourvu qu'elles se succèdent avec rapidité, le discours lui paraît assez éloquent; le sentiment, l'imagination, les qualités poétiques d'un Jean-Jacques ou d'un Bossuet ne lui semblent guère supérieurs à ces dons naturels qu'il a traités, au début, d'une manière si dédaigneuse; il en dirait volontiers : « C'est le corps qui parle au corps! »... Il oublie que la raison se suffit rarement à elle-même; une forte émotion donne plus d'unité au discours que le simple raisonnement; les idées s'ordonnent d'autant mieux que l'imagination est plus vivement frappée; et toujours, plus que les règles d'une savante rhétorique, c'est le cœur qui donne l'éloquence.

III. — Expression.
Pourquoi elle est devenue abstraite, froide et décolorée.

L. donne lecture du précepte de Buffon : « Ne nommer les choses que par les termes les plus généraux. » Il y oppose celui d'Aristote : « Ce qui contribue le plus à rendre le discours intelligent et clair, ce sont les mots propres. »

Il nous rappelle que ce défaut n'était pas choquant au XVIIe siècle, parce que Boileau et ses amis avaient tout autant l'amour du *mot propre* que celui des *idées générales*; Pascal reconnaissait qu'il y a des cas où il faut appeler Paris Paris, d'autres où il convient de dire : la capitale du royaume; Boileau appelait un chat un chat; tous deux protestaient contre ceux qui « masquent la nature » et cherchent la noblesse aux dépens de la vérité. Mais la tendance classique était toute rationnelle; elle détournait l'esprit des objets sensibles pour reporter toujours son attention sur lui-même; elle l'entraînait à négliger ce qui se voit, ce qui se touche, pour ne songer qu'à ce qui se pense; elle substituait fatalement l'expression abstraite et

vague à l'image précise et concrète. Aussi règne-t-elle en maîtresse le jour où les hommes de talent ont fait place à des écrivains médiocres. Les exemples abondent, dans nos *Morceaux choisis*. Nous y reviendrons à propos de l'abbé Delille, car nous retrouverons des traces du classicisme dégénéré même après le triomphe des premiers romantiques. En attendant, nous écoutons sans déplaisir les chiffres donnés par Taine (les deux tiers du vocabulaire français interdits aux poètes) et l'exemple qu'il cite de Colin d'Harleville : « La scène représente un bosquet d'arbres odoriférants », qui ne sont et ne doivent être ni des tilleuls, ni des lilas, ni des aubépines, ni aucun exemplaire d'une espèce particulière... Nous avons souri devant les vers connus du *Siège de Calais*, de du Bellay, qui, voulant dire qu'il ne restait plus un chien à manger dans la ville, écrivait :

Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais aux derniers abois ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen.

et nous avons plaint Delille, n'osant parler des épingles,

De ces dards acérés dont les pointes légères
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères.

A. nous lit encore d'autres singularités, tirées d'un livre amusant de Stapfer (*Récréations grammaticales et littéraires*). Et nous terminons par la même conclusion qu'après les deux premières parties : l'art classique est mort; la raison l'a tué. Vienne l'âge du sentiment, des émotions violentes et des effusions lyriques (1).... Le *Discours sur le Style* est de 1753. Dès 1750, Paris s'était arraché certain Discours sur la question de savoir « si le rétablissement des sciences et des arts avait corrompu les sciences et les mœurs ». Le romantisme était né.

(1) Sur la *pauvreté de la poésie lyrique* au XVIIIe siècle, voir les exercices de rhétorique de J.-B. Rousseau, Le Franc de Pompignan et Lebrun Écouchard (p. 358, 468 et 434 des *Morceaux choisis* de Marcou).

TROISIÈME COMPOSITION

Dialogue entre l'abbé d'Olivet et un grand seigneur de l'Académie sur la candidature de Voltaire.

(1746)

CONSEILS

L'abbé d'Olivet, grammairien distingué, grand admirateur du XVIIe siècle, auteur d'une *Histoire de l'Académie française,* et lui-même académicien, avait fait partie quelque temps de la Compagnie de Jésus. Il avait été, à ce titre, sous le nom de Père Thoulier, préfet des Études au collège Louis-le-Grand lorsque Voltaire y était élève. Le professeur et l'élève avaient conservé depuis les plus cordiales relations, et l'abbé d'Olivet eut la satisfaction de recevoir Voltaire à l'Académie.

Vous supposerez qu'il recommande la candidature de Voltaire à l'un de ses confrères, un grand seigneur assez libéral, qui hésite fort, pourtant, à voter pour l'auteur des *Lettres anglaises*. Voltaire avait échoué deux fois déjà, et n'entra que cette année-là (1746) à l'Académie française.

N. B. — C'est le moment où l'écrivain est reçu avec faveur à la cour. Protégé par Mme de Pompadour, il ne cesse, de 1742 à 1747, de voir grandir sa fortune. Chargé, en 1743, d'une mission secrète à Berlin, il compose des opéras qui sont représentés à Versailles et célèbre la victoire du roi dans le poème de *Fontenoy* (1745). Il est nommé historiographe de France et gentilhomme de la chambre.

Date de ses principaux ouvrages :

— *Œdipe*, 1718. — *La Henriade*, 1723. — *Zaïre*, 1732. — *Le Temple du goût*, 1733. — *Charles XII*, 1735. — *Lettres anglaises*, 1735 (brûlées par la main du bourreau). — *Le Mondain*, 1736. — *Éléments de la philosophie de Newton*, 1738. — *Alzire*, 1736. — *Mahomet*, 1742 (dédié au pape).

Enfin, l'abbé d'Olivet est au courant des travaux de Voltaire sur le siècle de Louis XIV, quoique l'ouvrage ne doive pas paraître avant 1751.

CORRECTION

I. — Correction des sept premières copies. Critiques relatives à la composition.

Sept élèves seulement dépassent la moyenne, s'échelonnant de 10 à 16. L'expression, chez eux, est correcte, parfois élégante et vive ; mais la composition laisse à désirer. Ils ne savent ni distribuer les idées en trois ou quatre développements, ni construire avec méthode chacun de ces paragraphes. Ils connaissent bien le sujet, ils donnent beaucoup d'exemples à l'appui des idées qu'ils avancent, mais ils les laissent dans un demi-désordre qui n'a certainement pas l'excuse d'être un effet de l'art.

B. (le premier). — Je m'en suis bien aperçu, mais je ne sais pas composer un dialogue.

— Je me rappelle, en effet, qu'en me remettant votre copie, vous avez exprimé le regret de n'avoir pas eu à traiter le sujet sous forme de lettre. Et je vous ai répondu que vous vous laissiez effrayer par un fantôme. Le plan d'un dialogue est à peu de chose près le même que celui d'une dissertation. La preuve en est que vous l'avez presque trouvé, d'instinct. Nous n'aurons qu'à modifier légèrement votre devoir pour le rendre tout à fait clair.

Voici le plan que nous adopterions dans une lettre de l'abbé d'Olivet à son noble confrère :

Préambule et Première partie : *Les deux opinions en présence.*

Deuxième partie : *Le talent de Voltaire homme de lettres.*

Transition : *L'objection : ses idées philosophiques.*

Troisième partie : *Double réponse à l'objection :*

Ce qu'on peut dire *pour* ou *contre* Voltaire :

a) sur ses *idées politiques ;*

b) sur ses *idées religieuses.*

Vous verrez que toutes les idées exprimées par vous peuvent être mises dans cet ordre.

I. *Les deux opinions en présence.*

Dans les couloirs de l'Académie, un gentilhomme errait parmi les groupes, la moustache grisonnante, le sourcil froncé ; inattentif à la présence de ses confrères, il semblait méditer profondément, lorsqu'une voix le tira de ses réflexions.

— Monsieur le duc !

Le duc. — Ah ! Monsieur l'abbé d'Olivet !

L'abbé. — Eh bien ! Toujours aussi perplexe ?

Le duc. — Tout autant qu'il y a huit jours, Monsieur l'abbé. Voterai-je pour M. de Voltaire ? Lui préférerai-je un de ces candidats...

L'abbé. — ... qui sont si loin de le valoir !

Le duc. — Je l'avoue ! C'est un grand écrivain et un charmant poète, mais si railleur, si libertin ! Êtes-vous bien décidé vous-même, mon cher confrère, à lui donner votre voix ?

L'abbé. — Je n'y manquerai pas. Je voterai une troisième fois pour M. de Voltaire, comme deux fois déjà je l'ai fait sans succès. J'ai trop de raisons de l'aimer et de l'estimer, depuis quarante ans que je le connais.

Le duc. — Vous fûtes son préfet au collège Louis-le-Grand !

L'abbé. — Oui, Monsieur le duc, et je ne pense jamais sans émotion aux heureux moments que j'ai passés au milieu de cette folle jeunesse : le petit Arouet, le jeune comte d'Argental, les fils du lieutenant de police d'Argenson, et tant d'autres qui, depuis, ont fait une si belle carrière... Je les revois, enfants, espiègles, mais affectueux, pleins d'esprit, Arouet surtout, Arouet avec ses yeux pétillants de malice, son sourire moqueur et ses réparties... *ingeniosus puer...*

Le duc. — ... *sed insignis nebulo !*

L'abbé. — La note eût été trop sévère. Je crois bien connaître l'élève auquel elle fut donnée : ce n'était pas Arouet. Qu'importent, du reste, quelques polissonneries, peccadilles de jeunesse, plaisanteries d'enfants ?...

Le duc. — Alors, Monsieur l'abbé, il n'y a plus d'enfants ! La visite à Ninon ! La société du Temple ! L'abbé de Châteauneuf !

L'abbé. — Il faut avouer que le pauvre enfant était bien mal entouré... Mais il était si spirituel ! Que de fois le Père Porée m'a lu de ses vers, communiqué de ses discours ! Combien de fois nous

avons prévu ses succès futurs, et cette gloire que nul ne saurait aujourd'hui lui contester...

A. B.

(légèrement corrigé dans les dernières lignes.)

Ici, il fallait franchement vous engager dans la seconde partie et entreprendre l'éloge de Voltaire homme de lettres. Vous ne l'avez pas fait; vous avez, dans les quatre pages et demie qui suivent, confondu les idées qu'il fallait séparer; vous sautez constamment de l'une à l'autre, sans jamais les analyser, et vous revenez sur des choses déjà dites, sans mieux les expliquer la seconde fois que la première. *Sécheresse* et *redites*, les deux défauts sont inséparables : on n'éprouve pas le besoin de répéter ce qu'on a bien exposé. Voici, du reste, l'analyse fidèle de votre dialogue :

— Éloge des petits vers de Voltaire par l'abbé.

— Le duc rappelle son insolence, l'affaire Rohan, la Bastille.

— L'abbé réplique que Voltaire fut peu de temps après fêté par la cour, après le succès d'*Œdipe*

— Le duc préfère à l'*Œdipe* de Voltaire celui de Corneille. Il le blâme d'y avoir raillé la religion. — Critique des *Lettres anglaises*.

— Le mot du Père Le Jay justifié.

— L'abbé montre l'enthousiasme de Voltaire pour la science. Il déclare que le philosophe ne réclame que la tolérance; puis il passe à l'éloge de la *Henriade*.

— Tous deux louent le talent de l'historien.

— Le duc redoute pourtant, de nouveau, cet incorrigible railleur.

— L'abbé rappelle ses récents succès à la cour.

— Le duc se déclare brusquement converti. Il votera pour Voltaire.

Vous voyez que le désordre est grand. L'abbé d'Olivet, qui était fort habile, dut plaider autrement la cause de son ancien élève. Sans être un pédant, sans prononcer un plaidoyer, un galant homme connaît l'art de « diriger une conversation », et d'examiner dans un certain ordre les objections de son adversaire...

Voici comment il pourrait répartir ses arguments :

1. *Le talent de Voltaire homme de lettres.*

Le duc. — Je comprends votre souvenir attendri. Mais vous avoue-

rez sans peine que, si ses petits vers et ses discours latins l'ont désigné jadis pour les académies du collège de Clermont, il ne s'ensuit pas que l'Académie française doive ratifier aujourd'hui le choix indulgent de ses maîtres !

L'ABBÉ. — J'irai même jusqu'à vous accorder, Monsieur, que les œuvres de sa jeunesse se ressentent encore un peu du collège ; je ne le soutiendrais pas avec tant de zèle s'il n'était que l'auteur applaudi d'*Œdipe* et de la *Henriade*.

— une phrase sur les défauts de ces œuvres.

— une autre sur le succès extraordinaire et durable de la seconde.

... Elle suffirait à rendre illustre un auteur médiocre ; et, sans médire de nos confrères, plus d'un homme de lettres figure parmi nous qui n'avait pas les mêmes titres aux suffrages de la Compagnie. Mais Voltaire en a d'autres, un peu plus considérables...

LE DUC. — Je le sais, Monsieur, et vous prie d'excuser une innocente plaisanterie.

Il rend justice :

— à l'originalité de *Charles XII* (une phrase) ;

— aux mérites de *Zaïre* (une phrase, mais longue et construite en 3 périodes : — la couleur locale — l'habileté de l'intrigue — la nouveauté du pathétique, l'humanité, la pitié pour la souffrance et la mort) ;

— à la finesse des satires (*le Mondain*) et des lettres que laissent volontiers lire sous le manteau les correspondants de Voltaire (deux phrases) ;

— à la souplesse de son talent, qui lui permet de réussir également bien dans les genres les plus divers.

L'ÉLÈVE B. — N'y a-t-il pas un inconvénient à mettre un si long discours dans la bouche d'un des personnages ? Arrive-t-il fréquemment, dans les conversations, que l'un de nous garde si longtemps la parole ?

— Certainement... au moins dès que nous sortons des banalités courantes. « L'esprit de la conversation, dit La Bruyère, consiste moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. » Il faut savoir écouter et laisser celui qui parle exprimer pleinement sa pensée. Essayez vous-même de causer de vos études avec un homme sérieux : vous verrez que, si la conversation devient un peu

animée, il y aura des moments où vous prendrez la parole pour raconter ce que vous faites, d'autres où vous garderez longtemps le silence pour écouter les conseils ou les souvenirs de votre vieil ami. Les dialogues rapides et coupés ne reprennent que dans les transitions, lorsque vous passez d'un sujet à un autre. — Je continue donc, suivant la même méthode :

Il l'accueillerait donc volontiers, à cause de son mérite; mais...

Transition : la grosse objection.

L'ABBÉ. — Je sais ce que vous allez dire... Les idées philosophiques de Voltaire, la méfiance qu'il inspire, et les mesures sévères dont il fut parfois l'objet...

LE DUC. — Le danger politique et religieux. La perfidie des *Lettres anglaises*, qui menacent le trône et l'autel.

Or le rôle de l'Académie est de défendre les traditions. Digne fille de Richelieu, elle ne peut encourager la révolution (1).

3. *Double réponse de l'abbé d'Olivet.*

L'ABBÉ. — Hélas, vous appuyez là sur un point bien douloureux ! Dès son enfance, le petit Arouet nous a plus d'une fois inquiétés, en même temps qu'il nous charmait ; et depuis, le cœur de ses maîtres a été mis par lui à de cruelles épreuves... Mais Voltaire a bien changé de conduite et de sentiments depuis quelques années... Les gages qu'il a donnés à la cour et au clergé... Sa lettre récente au R. P. de la Tour, qu'on souhaiterait peut-être même plus discrète...

LE DUC. — Oui, ces marques de respect me semblent bien impertinentes, et j'ai quelque peine à croire très durable une conversion si rapide. Je suis étonné que le roi s'y laisse prendre, plus étonné encore que vos anciens confrères, les premiers diplomates du monde, cessent de s'opposer à sa candidature...

Le grief politique.

L'ABBÉ. — Je ne dis pas, Monsieur, que le roi et les Jésuites aient une absolue confiance dans l'auteur du *Mondain* et des *Lettres anglaises*. Mais croyez bien que, s'ils feignent de la lui témoigner, c'est qu'ils y ont un sérieux intérêt. L'Académie aura tout avantage à suivre leur

(1) Le mot « révolution » commence à être couramment employé vers 1750. (V. *Journal du Marquis d'Argenson*.) Même observation pour « le trône et l'autel ».

exemple. Puisque M. de Voltaire accepte de révérer à l'avenir ce qu'il a paru quelquefois traiter un peu légèrement, pardonnons-lui certaines satires qu'il veut lui-même oublier ; ne forçons pas à se déclarer contre nous un homme qui veut rester historiographe de France et gentilhomme de la chambre. Gardez-vous de penser, en effet, qu'il soit, pour les traditions auxquelles nous sommes attachés, un adversaire irréductible. Je le connais assez, depuis le collège, notre enfant terrible, pour savoir qu'il est frondeur encore plus que révolutionnaire. Il n'a aucune envie de bouleverser une société qui lui fait une place honorable, et si nous lui assurons sa part des privilèges enviés, il en deviendra vite le plus ferme soutien...

— Le culte de Voltaire pour Louis XIV, d'après ce que l'abbé connaît du *Siècle de Louis XIV*. — Son amour pour la civilisation, les lettres et les arts. — Influence durable du goût jésuite sur Voltaire. Il pense ce que ses maîtres lui ont enseigné.

Le grief religieux.

Le duc. — Vous ne pouvez pourtant pas nier qu'une de ces traditions au moins, la tradition religieuse...

L'abbé. — De ce côté, il est vrai, je suis moins rassuré. Je crains fort que nous ne possédions jamais en mon ancien élève un très bon catholique. J'ai même été peiné, blessé, de le voir déclarer avec son infernale ironie, dans sa lettre au Père de la Tour, qu'il voulait « vivre et mourir *tranquille* dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine ». Ce « tranquille » est d'une impertinence !... Le mot est juste, pourtant : Voltaire ne souhaite que la tranquillité. Nous pouvons, en la lui donnant, l'empêcher de faire beaucoup de mal — et dissiper dès l'origine des malentendus funestes. Voltaire, si peu religieux qu'il paraisse à ceux qui le jugent sur les apparences, cesserait, j'en suis sûr, de menacer l'Église, le jour où celle-ci consentirait elle-même à changer de conduite ; il suivrait simplement l'exemple de ses maîtres, les philosophes anglais...

— La *tolérance*, réclamée par Voltaire, et que l'Église, en fait comme en principe, ne veut accorder à personne. — Erreur du clergé français.

Un jour viendra peut-être, Monsieur, où l'on nous verra trop heureux d'invoquer en notre faveur cette liberté de conscience que nous refusons aujourd'hui aux philosophes, aux protestants, à tous ceux qui ne partagent pas entièrement notre avis. Combien il serait habile de devancer sur ce point une révolution inévitable, de mettre d'accord

les lois avec les mœurs et de donner équitablement ce qui nous sera bientôt arraché par la force !

Le principe cher à Voltaire : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Sincérité du philosophe. Nul doute qu'il ne cesse d'inquiéter les âmes pieuses, le jour où, comme en Angleterre, la pensée n'aurait plus rien à craindre de la foi.

Le duc. — Je ne puis dire, Monsieur l'abbé, que vous m'ayez converti ; moi qui n'ai pas, comme vous, de raisons touchantes pour traiter Voltaire avec une indulgence paternelle, je garde vis-à-vis de lui une invincible méfiance. Je reconnais pourtant qu'il faut savoir, dans certains cas, sacrifier aux circonstances un sentiment personnel ; j'admire vos raisonnements habiles et vos déductions spécieuses ; et peut-être, malgré moi, ferai-je, comme le roi, comme vos anciens confrères et vous-même, en la personne de Voltaire un mariage de raison avec la philosophie.

II. — Correction des copies moyennes. Critiques relatives au style.

Dans les vingt-cinq copies notées de 9 à 1 il faut distinguer deux catégories. — Les sept derniers (5 et au-dessous) ne connaissent pas le sujet, et se trouvent gratifiés de notes comme celles-ci : « Ignorance profonde des œuvres de Voltaire... » — « Pauvre, pauvre pensée, et style plus pauvre encore... » — Et de toutes nous pouvons redire : « Pauvres, pauvres bouches muettes ! Pauvres mémoires vides de souvenirs ! » — Les dix-huit copies, au contraire, qui forment la moyenne de la classe et dépassent la note 6 témoignent d'une certaine préparation : on a visiblement parcouru les *Extraits* de Voltaire, et le livre de M. Lanson a secoué l'indifférence d'un grand nombre. Malheureusement, rien ne s'improvise ; on n'apprend pas en quinze jours à s'exprimer correctement sur des sujets de cette nature, et votre style est partout d'une maladresse inouïe... De plus, votre inexpérience s'aggrave de deux défauts :

Le premier est la *faiblesse de la composition* ; on écrit d'autant plus mal que les idées sont moins claires, et l'obscurité du style n'a souvent pas d'autre cause que la confusion de la pensée.

Curieux embarras (*Note de X.*)! Vous possédiez les idées et les connaissances nécessaires. Mais vous êtes toujours en face d'elles comme les enfants du laboureur en présence du faisceau de flèches. « C'est faute de plan, dit Buffon, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé. » C'est faute d'analyse, dirai-je, c'est pour n'avoir pas assez distingué les idées les unes des autres et réfléchi sur chacune d'elles qu'un élève les brouille toutes ensemble sans en expliquer aucune.

Ce défaut est sensible, non seulement dans la composition du paragraphe, mais dans l'analyse de chaque idée, dans la structure de chaque phrase.

Votre phrase, *dis-je à L.* (*le 9e. — Note : 9*), est toujours pareille. Elle est, comme le paragraphe, comme le devoir entier, à la fois longue et insuffisante ; vous y accumulez trop de choses inexpliquées ; elle est chargée de formules obscures et vide de faits précis. Il faudrait séparer ces éléments disparates, faire trois phrases au lieu d'une et insister sur chacune d'elles. Il y là un véritable défaut d'esprit. Vous n'avez pas la patience d'arrêter chaque idée au passage et de l'exposer en détails. Vous êtes prompt et superficiel.

Ce qui est encore, vous le voyez, un défaut de composition.

Mais la vraie cause de votre faiblesse, disons-le, plus que le manque de lecture, plus que l'inexpérience de la composition, c'est l'*habitude invétérée de la négligence*. Écoutez la note symbolique du 20e :

Si vous pouviez être caché dans un coin de mon cabinet, vous auriez pitié vous-même de la peine que vous me donnez. Vous me verriez, la plume d'une main, la loupe de l'autre, penché sur vos pattes de mouche ; vous sentiriez, quand je relis trois fois une phrase sans la comprendre, quel effort impose au lecteur l'insouciance de l'écrivain ! Vous vous diriez que peut-être votre juge, à l'examen, n'aura pas la même patience que vos maîtres débonnaires. Et vous éprouveriez une crainte salutaire. Mais pour le moment, vous ne craignez rien, même pas la peine des autres.

— et celle-ci, celle du 22e :

Je suis tellement fatigué, absorbé par la confusion de l'écriture et la négligence du style que j'arrive à la fin de votre factum sans savoir ce que vous avez dit. Comment faire ?

Si je recommence, le résultat sera le même.

J'aperçois, pourtant, à travers ce brouillard, des idées, quelques bons souvenirs. Ah ! si j'avais pu vous tenir à l'âge de douze ans, et vous imposer par la force *de bonnes habitudes primaires*, nous n'en serions pas là.

— et celle-ci encore, du 23e :

Vous traînez comme un boulet le poids des mauvaises habitudes contractées pendant de longues années, et qu'un seul mot résume : *négligence* dans l'écriture, *négligence* dans le style, trivial, lâche, chaotique, *négligence* dans l'orthographe...

Car il faut bien parler aussi de l'*orthogranhe !* L'orthographe est une discipline ; et si modeste qu'elle soit, elle est gênante, elle oblige à garder une certaine tenue. Comment la négligence régnante pourrait-elle s'en accommoder ? — Et la *ponctuation !* ce symbole de l'ordre et de la clarté ! ce soin dans la répartition des points, des points et virgules, des deux points et des virgules ! Muses de l'école primaire, qu'êtes-vous devenues ? — Il ne faut pas faire fi des qualités primaires. C'est par là que bien souvent on vous juge au premier abord ; et justement parce qu'elles sont primaires, c'est-à-dire aussi accessibles aux plus humbles que nécessaires aux plus forts, il suffit d'un peu de vigilance pour les acquérir et les conserver.

On me montrait récemment un paquet de copies d'une école commerciale ; les plus médiocres se présentaient convenablement ; les meilleures étaient des modèles de propreté, de netteté. Ce résultat tient à la sévérité du règlement, qui exclut de l'école tout élève n'ayant pas donné cette preuve élémentaire de sa bonne volonté. Que ne pouvons-nous appliquer ici ce règlement draconien ? Tant que nous n'aurons pas d'examens de passage, complétés par des mesures sévères contre la négligence obstinée, la correction de beaucoup de copies continuera d'être pour vos maîtres le plus irritant et le plus stérile des exercices ! Vous n'imaginez pas avec quel soulagement nous découvrons, dans ce fatras, une copie lisible, correcte, aimable. Comme elle tranche sur les autres ! Comme nous nous sentons pour l'auteur des trésors d'indulgence ! « Cela se

lit... » (note de de M.), suprême éloge! — « Cela se lit sans ennui... » (Note de de B.) — « Devoir assez vif, agréablement conduit, où le sujet est bien vu, les arguments précis, le style clair et correct. » (Note de H.) Pourquoi faut-il que ce modeste éloge soit si rare? pourquoi des qualités si simples, si faciles à développer par de bonnes habitudes, n'appartiennent-elles qu'au tout petit nombre? (1) Pourquoi même de bons élèves s'attirent-ils les reproches ci-dessous, par lesquels nous terminerons, parce qu'ils résument bien les éloges et les critiques d'aujourd'hui?

Voilà un document précieux, *dis-je au 8e*, sur les causes de la fameuse crise du français.

Ces causes ne sont pas uniquement scolaires. Vous avez exprimé toutes les idées convenables; vous les avez disposées dans un ordre suffisant; votre devoir, légèrement abrégé par endroits, dépasserait la moyenne. Vous avez donc bien profité de la classe.

Mais en dehors de la classe et du travail proprement dit, vous causez, vous pensez, vous écrivez même quelquefois : et là vous n'exercez aucun contrôle sur vous-même; vous ne prenez pas l'habitude de l'observation précise et de la correction parfaite; vous vous laissez aller; vous vous dites que « ce sera toujours assez bien ». Et vous parlez plus mal, vous écrivez d'une manière plus vulgaire, plus négligée que beaucoup d'hommes moins instruits qui ont plus de souci de leur tenue, de leur « respectability ».

Quand serez-vous un gentleman?

En attendant, je baisse la note de 11 à 9, pour l'orthographe. Souhaitons que la Sorbonne ne montre pas plus de sévérité.

(1) Je sais bien que de superbes aristocrates répondent avec un dédaigneux sourire : « La moyenne des élèves a toujours été au-dessous du médiocre. » Tout homme impartial et simple leur répondra que le second tiers des classes doit posséder au moins ces *qualités primaires* dont nous déplorons aujourd'hui l'absence : on n'a jamais eu la naïveté d'en attendre les dons beaucoup plus rares qui sont l'apanage des meilleurs élèves. — Il ressort, d'ailleurs, de nos corrections que les premiers, les « lauréats », sont et seront toujours hors de cause : les esprits distingués restent distingués sous tous les régimes. C'est la moyenne, en vérité, qui tombe trop souvent au-dessous... de la moyenne, et nous avouons ne pas être assez « talons rouges » pour en prendre notre parti.

II. — LES ORIGINES DU ROMANTISME LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

A. — Le succès de Jean-Jacques et la sensibilité romantique.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livre acheté ou possédé par tous les élèves :

J.-J. Rousseau, Morceaux choisis (1).

II. — Livres de la bibliothèque mis en circulation :

J. Lemaitre, *J.-J. Rousseau.* (2 exempl.)
E. Champion, *J.-J. Rousseau et la Révolution.* (2 exempl.)
Wagner, *La Vie Simple.* (1 exempl.)

(1) Ce genre de *Morceaux choisis* échappe, naturellement, à la critique dirigée p. 412 contre les collections d'extraits recueillis au cours de quatre siècles dans mille auteurs différents. Ils y échappent d'autant mieux que les extraits sont plus étendus et font connaître des chapitres entiers, presque des livres... mais à cette condition seulement, et pourvu qu'on ne les multiplie pas. Il y a beaucoup de *Morceaux choisis* dans notre programme !

UNE QUESTION PRÉLIMINAIRE

QUEL PROFIT DEVONS-NOUS TROUVER DANS LA LECTURE DE JEAN-JACQUES?

Longtemps le succès de Jean-Jacques a paru tout naturel. Le philosophe de la nature n'a guère eu, jusqu'à Taine, que des admirateurs parmi ceux qui pensent et qui lisent. Aujourd'hui, pour deux raisons, plusieurs de nos écrivains (non des moindres) s'accordent à l'accabler de critiques. Les uns considèrent le romantisme, dont J.-J. Rousseau fut l'ancêtre, comme une erreur morale et voient dans ce débordement de sensibilité personnelle un principe morbide contraire aux lois de la raison. Les autres y découvrent en outre une grave erreur sociale et l'accusent d'avoir eu sur la politique française une influence déplorable ; ils voient dans la Déclaration des droits de la personne humaine la préface de l'autre Déclaration, la Déclaration des droits de l'homme faite par l'Assemblée Constituante, et ils se voilent la face devant ce « principe d'anarchie », contraire, disent-ils, aux plus antiques traditions de notre race. M. J. Lemaître, dans un livre dont il serait puéril de nier la finesse, a résumé ces deux thèses ; et il a prêté le secours de sa voix séduisante à tous ceux qui disent éprouver, devant l'éloquence de Jean-Jacques, « devant la grandeur et le mystère de son influence sur les hommes, (au sens latin du mot) une horreur sacrée ! » — Il y a quelques mois seulement, nous avons eu le plaisir d'entendre enfin la riposte. M. Champion, dans un livre moins séduisant, mais solide, clair, appuyé sur beaucoup de textes, vient de répondre avec force aux spirituels paradoxes du charmant conférencier. Il n'a pas de peine à montrer que le pauvre philosophe, s'il ne méritait pas les apothéoses de la période précédente, est actuellement victime d'un injuste dénigrement ; il

ressort de cette consciencieuse étude que Rousseau (on s'en doutait!) n'est pas directement responsable des crimes de la Terreur, que les doctrines du philosophe sont à peu près le contraire de celles que mit en pratique le Comité de Salut Public, que toute son œuvre se résume dans cette parole trop oubliée : « La liberté serait payée trop cher, qui coûterait la vie d'un homme. » — Et pourtant, même après cette réponse nécessaire, la question subsiste toujours, l'inquiétante, la troublante question que posait M. J. Lemaître : « D'où vient donc, d'où vient, qu'on la regrette, qu'on l'excuse ou qu'on la loue, l'influence extraordinaire de cette sensibilité? »

Elle vient en partie de ses défauts mêmes. Jean-Jacques a toutes les faiblesses d'un homme trop sensible que n'ont pas contenu dès l'enfance les sages lois de la raison, les prudentes lisières de la tradition... Et par là il plaît vivement aux âmes qui souffrent, comme la sienne, d'une sensibilité maladive : il portait le germe, à l'avance, de toutes nos neurasthénies.

Mais n'oublions pas que la sensibilité, au même titre que la raison, est très utile dans la vie, qu'elle est normale, indispensable, et que sans elle l'humanité se consumerait dans la sécheresse. L'influence de J.-J. Rousseau vient de ce qu'il a réagi contre les excès de la raison et donné une forme éloquente à des sentiments naturels depuis trop longtemps dédaignés. La pure passion qui l'anime est celle que le pasteur Wagner, dans un livre fort agréable, que vous devez parcourir, appelle l'*amour de la Vie simple*. Jean-Jacques a chanté l'existence telle que doit la mener un homme qui se fait simple par l'esprit, plus simple encore par le cœur et par les habitudes de la vie. Vous allez voir que cet homme simple, dans la partie solide et bienfaisante de son œuvre, ne ressemble guère au « demi-fou », pas même au « quart de fou » qu'on nous dépeint avec art; et je pense que le mystère de son influence sur vos âmes n'aura rien qui soulève une horreur sacrée!

CHAPITRE PREMIER

LE PRINCIPE DU ROMANTISME DANS L'ŒUVRE DE ROUSSEAU

SOMMAIRE

I. — Montrer l'importance que prend la personne de Rousseau dans les œuvres qu'il a publiées de son vivant.

Quatre élèves examineront successivement, à ce point de vue :

1) les deux *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750) et *sur l'Origine de l'Inégalité* (1755), et la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles* (1758) ; [J.]
2) les Extraits de la *Nouvelle Héloïse* (1761) ; [de B.]
3) les Extraits de l'*Émile* (1762) ; [H.]
4) les Extraits du *Contrat social* (1762). [L.]

a) Vous rappellerez quel est le *sujet* de chaque ouvrage.

b) Vous montrerez qu'il a été traité par des écrivains classiques sans que leur personne ait tenu la moindre place dans leurs œuvres.

c) Vous ferez voir, au contraire, que, repris par J.-J. Rousseau, le même sujet n'est pour lui qu'un prétexte à étaler ce « moi » naguère si haïssable. D'un sujet qui fut classique il tire une œuvre romantique.

II. — Rappeler le caractère de ses œuvres posthumes, et apprendre par cœur le début des *Confessions*.

Cette partie de la classe sera improvisée.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

I. — La personnalité de Rousseau; son importance dans les œuvres publiées de son vivant. *(Réflexions de quatre élèves.)*

1. **Les deux *Discours*** (1750 et 1755). **La *Lettre à d'Alembert*** (1758).

J. rappelle que la question du théâtre avait été traitée par Bossuet dans sa *Lettre au Père Caffaro* et dans son *Traité sur la Comédie*. Quoique la personne du prêtre s'y devine à chaque page, ce n'est pourtant pas elle qui attire l'attention ; son traité n'est pas une apologie de son caractère, mais un exposé de la doctrine catholique appuyée sur les textes des Pères de l'Église. — Dans la *Lettre à d'Alembert*, Rousseau confond sa propre cause avec celle de la morale outragée ; c'est *son* pays, *sa* morale, presque *sa personne* qu'il défend ; lorsqu'il insiste sur le *Misanthrope*, il prononce « Alceste » et nous entendons « Jean-Jacques » ; il ne cite pas des textes comme Bossuet ; il raisonne, il maudit, il fulmine en son propre nom ; et il ne s'appuie pas sur une autre autorité que la sienne.

Le premier *Discours*, tel que l'Académie de Dijon l'avait proposé, pouvait être traité d'une manière tout historique, tout impersonnelle. « Le rétablissement des sciences et des arts, demandait-elle, a-t-il contribué à épurer les mœurs ? » C'est-à-dire : « La Renaissance nous a-t-elle améliorés ? La civilisation actuelle l'emporte-t-elle sur celle du moyen âge ou lui est-elle inférieure ? » — Rousseau commence, en effet, par traiter consciencieusement le vrai sujet : « L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges... Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fléau des Lettres qui les fit renaître parmi nous... » et il rappelle les principaux caractères de la Renaissance française. Mais où eût été la personne de Jean-Jacques dans

une dissertation d'histoire ? Vite il abandonne cette manière banale, classique, et il se lance à corps perdu dans les déclamations que l'on connaît. — Dans le second *Discours* (fort d'un premier succès !) il déclare dès le début qu'il va « écarter tous les faits » ! — « Voilà qui est rassurant », observe M. J. Lemaître ; voilà tout au moins, ajoute notre élève, qui nous renseigne parfaitement sur la méthode de Rousseau : cette méthode est impressionniste au premier chef. Jean-Jacques tire tous ses développements de ses émotions personnelles. C'est dans son cœur qu'il entend la Nature condamner l'inégalité. Les hymnes qu'elle lui inspire méritent tous les éloges ; ils sont d'admirables poèmes, aux descriptions éclatantes, aux émouvantes prosopopées ; mais ils n'ont rien de commun avec une œuvre d'histoire. La personne de Lamartine ne tiendra pas plus de place dans les *Méditations* que celle de Rousseau dans les deux *Discours*. Ce sont des pièces lyriques en prose : les premières odes romantiques.

2. **Extraits de la *Nouvelle Héloïse*** (1761).

Les textes que donnent les *Morceaux choisis* sont si judicieusement épurés qu'on ne peut se faire aucune idée de l'œuvre ! Peut-être la censure fut-elle un peu sévère ; il y a des morceaux fort convenables qui pourraient être cités dans une édition classique, et nous les cherchons en vain. — L'élève doit se contenter de rappeler que le sujet de la *Nouvelle Héloïse* est aussi vieux que le monde ; les classiques, dit-il, ont raconté plus d'une fois l'histoire de la jeune fille qui aime, comme Pauline, un Sévère sans fortune et doit épouser par convenance un Wolmar d'Arménie... La différence entre Corneille, par exemple, et J.-J. Rousseau est que nous pouvons lire *Polyeucte* sans rien savoir sur la vie et le caractère de Corneille, tandis que nous ne comprenons bien la *Nouvelle Héloïse* qu'à la condition de connaître l'existence de son auteur. Les confidences de Saint-Preux ne sont guère que les confessions personnelles de Jean-Jacques. La vertu farouche du jeune roturier, qui s'indigne des préjugés de la noblesse, blâme

les mœurs de la société mondaine et vante la simplicité villageoise ; l'audace moins édifiante, l'inconsciente impudence du jeune précepteur qui ne sent même pas la fausseté des situations qu'il expose ; tous les sentiments, naturels ou bizarres, exprimés par Saint-Preux s'expliquent sans peine pour le lecteur qui connaît la jeunesse aventureuse de Rousseau et les étranges compromis de son existence aux Charmettes. Son œuvre est toute lyrique, et déjà romantique, puisque lyrisme et romantisme sont avant tout l'expression des sentiments personnels.

Rousseau lui-même a signalé cette différence de nature entre les classiques et lui (2e partie, lettre 17) :

> Les pièces de Racine et de Molière exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène française que des écrits de Port-Royal ; et les passions humaines, aussi modestes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*.

Si quelqu'un ne parle jamais par *on*, si quelqu'un fait sentir à chaque ligne de son récit le frémissement de ses propres passions, c'est bien, au contraire, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Les contemporains ne s'y trompèrent pas. On s'arrachait la « personne » de l'écrivain en même temps qu'on lisait ses œuvres ; le succès du philosophe, original et misanthrope, était au moins aussi grand que celui de ses personnages ; on savait gré à Saint-Preux de lui ressembler comme un frère !

3. **Extraits de l'*Émile*** (1762).

H. avait quelques lumières sur le *Traité des Études* de Rollin, et c'est pourquoi ce sujet lui avait été confié. Il nous assure que, sans doute, la personne du « vertueux recteur » est partout présente dans son œuvre, mais elle y apparaît presque malgré lui, et seulement dans la mesure où il est utile qu'il s'appuie sur son expérience personnelle. Il ne parle pas en son nom ; il décrit un système qu'il n'a ni inventé ni pratiqué tout seul : « Ma première vue, dit-il à ses collègues, a été de mettre par écrit et de fixer la méthode d'enseigner usitée depuis longtemps parmi vous. » (Dédicace du *Traité des Études*.) Ses vues les

plus personnelles sont présentées comme celles de l'Université, et par là Rollin est bien dans la tradition classique. — Dans l'*Émile*, au contraire, le précepteur est le maître absolu, créateur de ses méthodes et souverain dans son art ; et ce précepteur, c'est Rousseau. Il croit laisser agir la nature ; il lui impose tout au moins une surveillance de tous les instants, depuis la naissance jusqu'au mariage inclusivement. H. ne manque pas de nous faire remarquer, après J. Lemaître, que la plus acariâtre des belles-mères serait presque préférable à ce beau-père donné par la pédagogie ; et les internes ajoutent que leur sort, « leur triste sort », est encore préférable à l'esclavage imaginé par ce trop zélé précepteur. Lui ! toujours lui ! Jean-Jacques ! *Sa* pensée, *son* expérience, *ses* découvertes, *son* système ! La famille, le collège, la tradition, tout ce qui n'est pas sa personne est rigoureusement écarté. Comme les *Discours*, comme la *Nouvelle Héloïse*, ce traité d'éducation est encore de la poésie personnelle, du lyrisme pédagogique !

4. **Extraits du *Contrat social*** (1762).

L. s'appuie sur la comparaison entre le *Contrat social* et l'*Esprit des lois* pour marquer, en face du caractère classique de la seconde œuvre, le caractère personnel et romantique de la première. — Quel travail fut plus documenté, mieux appuyé sur l'observation des choses et la lecture des textes, moins influencé par le tempérament de l'auteur qui lui consacra « vingt ans de sa vie », que l'*Esprit des lois* de Montesquieu ? — Quel livre, au contraire, fut plus improvisé, moins appuyé sur l'étude patiente et prolongée des faits, plus lié aux impressions personnelles de l'homme qui l'écrivit en quelques mois, que le *Contrat social* de Rousseau ? — Même en admettant que les deux œuvres soient de valeur comparable, que le génie puisse suppléer à l'expérience et l'éloquence à la science, encore faut-il reconnaître entre les deux méthodes une différence radicale, celle qui, précisément, distingue la littérature personnelle de la littérature impersonnelle, et la sensibilité romantique de la raison classique.

II. — Les œuvres posthumes. Le début des *Confessions*.

(Exercice de mémoire.)

Le titre seul des *Confessions* indique le caractère de l'œuvre : partout la personne de l'auteur est mise en scène, et, dans sa personne même, ce qu'il y a de plus individuel, de plus particulier, ce qui le montre plus différent des autres ; il est probable que ce sont les confidences les plus sincères, les plus cyniques même, mais aussi les plus touchantes, qui aient jamais été faites à la postérité. — Les premières lignes achèvent de nous édifier.

PLAN DE L'INTERROGATOIRE
FAIT SUR LE DÉBUT DES *CONFESSIONS*.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent...

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement : « Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. » J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise...

Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil, quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été ; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel.

Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : « Je fus meilleur que cet homme-là. »

I. — Le caractère lyrique de la composition.

— De la différence entre l'ordre oratoire et l'ordre lyrique.

— Le sentiment qui fait l'*unité* de ce morceau : l'orgueil (1).
— La division en *strophes* ou en *couplets*.

II. — **Le ton lyrique dans l'expression.**

Du rythme. Définition du rythme.

1. *Les éléments fixes :*

a) *Le leitmotiv*. — Expliquer pourquoi les mots *je, moi, mon* reviennent 27 fois en 20 lignes.

b) *La symétrie* dans les phrases — La division en deux ou trois périodes d'égale longueur — Exemples — De la musique des phrases et de la valeur des sons.

2. *Les éléments variables :*

a) *Les coupes* — Du temps qu'il convient de s'arrêter après les points, les points et virgules, les deux points, les virgules. Définir pourquoi les silences, dans ce genre de textes, sont aussi éloquents que les paroles.

b) *Les images* — Leur progression régulière — La scène finale, en trois parties — Une strophe digne de Victor Hugo — Montrer comment les *sons* et les *images* sont la traduction d'une idée.

1. Le rassemblement de la foule innombrable.
2. La confession de Jean-Jacques.
3. Le défi.

(1) Avec une réserve, toutefois, spirituellement indiquée par M. Faguet, dans un article où il discute les méthodes d'explication : « J'ai longtemps, dit-il, comme tout le monde, été révolté de l'orgueil effronté des *Confessions*... Eh bien, c'est que j'étais un imbécile ! Non, c'est que j'étais un ignorant. Quand j'ai su que les *Confessions* étaient un ouvrage de défense, qu'en les écrivant, Rousseau *répondait* à d'infâmes libelles qu'il savait qu'on préparait contre lui, alors tout a changé ; j'ai trouvé que Rousseau était éloquent, sans doute, mais n'était pas fou (il y a une différence) ; j'ai *compris le ton* et j'ai pu sentir juste. « Oh, la belle chose que de savoir quelque chose ! » Mais le voyez-vous assez, qu'il est nécessaire de savoir pour sentir ? »

(*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1910.)

CHAPITRE II

L'AMOUR DE LA VIE SIMPLE

ET LE SENTIMENT DE LA NATURE DANS L'ŒUVRE DE ROUSSEAU

TROIS EXERCICES

I. CONSEILS RELATIFS A LA LECTURE DES EXTRAITS

Quel est celui d'entre nous qui, vivant à Paris ou dans une grande ville, n'y trouve parfois l'existence bien artificielle et bien compliquée? qui ne regrette, à certains jours de fatigue et de lassitude, la vie du berger montagnard, nourri de lait et de fromage, et logé, comme ses bêtes, dans un chalet grossier? — Nous apprécions les tramways, le métropolitain, les calorifères et les ascenseurs. Nous admirons le mouvement des affaires et l'animation des rues. Beaucoup d'entre nous, les femmes surtout, s'ennuieraient à vivre loin des salons où l'on se montre et où l'on cause. Mais nous aimons aussi à revoir, chaque année, quelques semaines, les champs, les prés et les bois; nous voulons retourner à nos origines et nous retrouver, comme aux temps bibliques, hommes simples sur la terre nue... C'est ce plaisir que Rousseau révèle à la société raffinée de son temps : il met, suivant le mot de Sainte-Beuve, « du vert dans la littérature ».

Vous chercherez, dans vos *Extraits*, les textes où vous retrouvez le mieux vos propres impressions sur les points suivants :

I. — *Les avantages matériels de la vie simple.*

1. Le bien-être physique.

Vous rencontrerez sans peine des passages où l'auteur parle des jouissances physiques dues au travail champêtre ou aux sports les plus simples. Il y aurait une classe bien intéressante à faire sur ce seul point, chaque élève nous racontant les souvenirs personnels que lui rappelle telle ou telle ligne de ces récits colorés (1)... Malheureusement beaucoup de nos classes ressemblent (en cela seulement!) aux vers de Sully-Prudhomme :

Les meilleures ne seront pas faites !

Tâchez, tout au moins, de les imaginer.

2. La richesse dans la pauvreté.

Logis, nourriture et *travail*... Quand vous est-il arrivé de vous trouver riches avec peu de chose? Quand avez-vous fait, plus ou moins, votre séjour dans l'île de Saint-Pierre, partagé les travaux ou les distractions rustiques, et mangé l' « omelette au cerfeuil » ? (2) — C'est sur ce point surtout qu'insistait le président Roosevelt, lorsqu'il déclarait le livre de M. le pasteur Wagner le plus utile que pussent lire ses concitoyens ; si la théorie anglo-saxonne de l'effort est nécessaire et bienfaisante, il faut la compléter par la théorie stoïcienne de la modération dans les désirs ; et voilà pourquoi l'auteur de la *Vie Intense* tint à présenter l'auteur de la *Vie Simple* à un auditoire américain. — Vous dégagerez cette philosophie des meilleurs textes de Jean-Jacques.

II. — *Les jouissances morales et intellectuelles.*

Mais ces plaisirs simples, déjà si réels pour l'homme des

(1) Nous avons proposé ce sujet en devoir aux élèves de l'année suivante : « *Vous direz quels souvenirs personnels sur la nature et la campagne la lecture de Jean-Jacques a réveillés en vous.* » — L'auteur de la meilleure copie a raconté simplement une de ses journées à la campagne, et traduit ses impressions dans le langage de Rousseau. Un autre, plus intéressant encore, mais moins complet, a comparé ses goûts très développés d entomologiste à la passion de Rousseau pour la botanique.

(2) *Confessions*, IX.

champs (quoiqu'il ne connaisse pas toujours son bonheur), sont doublés, pour l'homme d'étude, de mille joies plus raffinées. Il applique aux choses de la nature des sens plus délicats, une intelligence plus déliée ; il comprend souvent la campagne mieux encore que ceux qui l'habitent.

1. **Sensations et images**, ou Les émotions de l'art.

A. — *Vivacité des impressions.*

Finesse des sensations chez Rousseau, dans des textes tels que *Une nuit à la belle étoile* (*Confessions*, livre IV, année 1732 : « Je me souviens encore d'avoir passé une nuit délicieuse... » L'œil, l'oreille, l'odorat, le toucher...) ou *L'air des montagnes* (*Nouvelle Héloïse*, 1re partie, lettre 23 : « Ce fut là que je démêlai sensiblement, dans la pureté de l'air... »)

B. — *Éclat des images qui les reproduisent.*

Par exemple :

— *les descriptions grandioses :*
Nouvelle Héloïse, 4e partie, lettre 17 : « Nous y parvînmes après une heure de marche.... » — ou *Rêveries du promeneur solitaire*, 5e promenade.

— *les descriptions familières :*
Confessions, 2e partie, livres VIII et IX, année 1756 : *Le printemps à l'Ermitage.*

2. **Réflexions**, ou La science et la philosophie religieuse.

A. — *La science de la nature et de l'humanité.*

— L'art d'observer les choses, dans les textes relatifs à la botanique.

— L'art de peindre l'humanité, dans les textes relatifs à la *vie préhistorique* (*Discours sur l'Inégalité*, 2e partie : « Tant que les hommes se contentèrent.... ») ou à la *vie populaire* (les *Montagnons*, dans la *Lettre à d'Alembert*).

B. — *La philosophie et la religion de la nature.*

3e Lettre à M. de Malesherbes — Profession de foi du Vicaire Savoyard, dans l'*Émile*.

2. PLAN FAIT EN CLASSE

ANALYSE DE LA COPIE PUBLIÉE DANS *LA CLASSE DE FRANÇAIS*, PAGE 279, SUR LE SUJET SUIVANT :

Lettre de J.-J. Rousseau au marquis de Girardin, pour le remercier de l'hospitalité qu'il lui a offerte dans son château et dans son parc d'Ermenonville (mai 1778).

L'écrivain, âgé, inquiet et malade, accepte l'invitation en raison de son amour de la solitude et de la nature.

(*Baccalauréat*, POITIERS, novembre 1895.)

Ce sujet est vieux de quinze ans ; il est le modèle de ceux que proscrit la jeune école. On les accuse d'encourager au pastiche et de reposer sur la réminiscence ; comme si les élèves n'avaient pas tout avantage à s'inspirer des bons écrivains et à les imiter de leur mieux ! En dépit de ces reproches, et au risque de paraître décidément « vieux jeu », c'est sur la réminiscence que j'ose compter pour donner à votre style les qualités qui lui font absolument défaut. Vous pourrez voir, en étudiant la copie de ce bon élève, que, s'il a textuellement reproduit trois ou quatre lignes de Jean-Jacques, tout son devoir a été rédigé sous l'*influence*, non sous la dictée du grand écrivain. Cette imitation n'est pas un esclavage. Elle donnait de bons résultats.

Début. — Il remercie et il accepte.

I. — ***Souffrances qu'il ressent à Paris.***

1. Persécutions. — Maladie.
2. Promenades trop rares.

II. — ***Soulagement qu'il éprouve en présence de la Nature.***

1. **Beauté du paysage.** (*Le matin.*)

— Impression générale — quatre ou cinq sensations.

— Les odeurs et les sons — séjour dans l'île — les eaux — la solitude.

2. **Simplicité de la vie.** (*Midi.*)
— Logis.
— Nourriture — ce qu'il ne mange pas — ce qu'il mange.
— La tranquillité — les bruits de la campagne.

3. **Sentiment religieux.** (*Le soir.*)
— Ce qu'il voit et entend — au loin — plus près.
— La sagesse de la nature :
dans les infiniment petits ;
dans l'infiniment grand.

Conclusion. — Sa dernière consolation.

3. EXPLICATION D'UNE PAGE DE LA *NOUVELLE HÉLOÏSE*

Description des deux rives du lac de Genève entre Clarens et Meillerie.

(*Nouvelle Héloïse*, 4e partie, lettre 17, de : « Je lui montrais de loin les embouchures du Rhône... » à : « Tandis que nous nous amusions agréablement... »)

Il arrive assez souvent, aujourd'hui, que les Facultés vous proposent le commentaire écrit d'une page de prose, d'une tirade ou d'un sonnet. Si vous connaissez bien l'auteur duquel le passage est tiré, il vous est assez facile d'appliquer la méthode Lanson, et d'expliquer les mots de valeur par des rapprochements avec d'autres textes du même écrivain... Même si vous n'avez pas cette ressource, vous pouvez encore tirer parti du passage en le rattachant à une *idée générale*. Examinons ensemble, pour nous en convaincre, la description célèbre où Saint-Preux, se trouvant avec Julie au milieu du lac de Genève, entre Clarens et Meillerie, fait remarquer à la jeune femme tous les aspects du paysage. Lisez la page, B.

— Là j'expliquais à Julie toutes les parties du superbe horizon qui

nous entourait. Je lui montrais de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout à coup au bout d'un quart de lieue, et semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le cristal azuré du lac. Je lui faisais observer les redans des montagnes, dont les angles correspondants et parallèles forment dans l'espace qui les sépare un lit digne du fleuve qui le remplit.

En l'écartant de nos côtes, j'aimais à lui faire admirer les riches et charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyants et parés de toutes parts forment un tableau ravissant ; où la terre, partout cultivée et partout féconde, offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain.

Puis, lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, et qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misère, je lui faisais sensiblement distinguer les différents effets des deux gouvernements pour la richesse, le nombre et le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disais-je, que la terre ouvre son sein fertile et prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes : elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté ; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les tristes masures, la bruyère et les ronces, qui couvrent une terre à demi déserte, annoncent de loin qu'un maître absent y domine, et qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

— A quelle idée rattacherez-vous vos observations ?

B. — Au sentiment de la nature.

— Sans doute. Mais cette idée est un peu trop générale : cent textes analogues peuvent être rattachés au sentiment de la nature. Vous avez vu, dans vos rapides lectures, combien ce sentiment est complexe, combien de nuances il est facile d'y découvrir, depuis la sensation purement physique de bien-être jusqu'aux plus délicates impressions du peintre, depuis les observations scientifiques du botaniste jusqu'à l'émotion religieuse du philosophe... Vous pourrez toujours en signaler un certain nombre dans un seul texte, mais il est rare que vous ne deviez pas en distinguer une qui, plus importante que les autres, donne au morceau son caractère. Dans le passage connu de la 3e *Lettre à M. de Malesherbes*, sur quelle nuance insisterez-vous ?

S. — Sur le sentiment religieux.

— Et dans le déjeuner où la fameuse omelette... ?

de M. — Sur la simplicité des goûts.

— Et ici ?

B. — Sur la géographie.

— Soit. Cette page est un cours de géographie, de géographie toute moderne, fort en avance sur son temps. M. Vidal de la Blache et le général Niox, les créateurs de nos méthodes géographiques, reconnaîtraient leurs principes et leurs procédés dans la description de Saint-Preux. Quels sont ces principes ?

B. — Toute science étant la recherche des causes, la géographie doit nous rendre compte des causes qui expliquent l'aspect d'un pays.

— Quelles sont ces causes ?

B. — La nature du sous-sol, et l'histoire de ses transformations, inscrites à la surface dans la forme et la structure des roches.

A. — La composition du sol lui-même et le climat... l'influence de la latitude et de la longitude, de la position, du régime des eaux...

— Ce sont bien là, en effet, deux parties importantes de la géographie. Il y en a d'autres...

de B. — La géographie économique, la géographie politique.

— C'est-à-dire l'histoire des rapports entre la terre et l'homme, l'influence de la terre sur l'homme et de l'homme sur la terre. Si Rousseau s'intéresse à la première forme de la science, la seconde l'attire encore davantage, et l'on sent bien vite que la première partie de son étude a pour but de préparer la seconde. Pourtant, il est trop bon observateur, trop amoureux des beaux sites et des couleurs éclatantes pour ne pas attribuer de l'importance à la description physique pure et simple. Disons-le pour commencer.

Préambule.

J.-J. Rousseau a été, dans notre histoire littéraire, le premier écrivain capable de nous intéresser au spectacle

de la nature. Il l'a décrite en poète, mais aussi en observateur, et jamais son art n'est plus original que lorsque la poésie repose sur une connaissance approfondie des choses.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Heureux celui qui peut connaître la cause des phénomènes et la faire toucher du doigt par la seule description des apparences ! C'est ce qu'a réalisé J.-J. Rousseau dans la page si curieuse où Saint-Preux montre à Julie l'extrémité orientale du lac de Genève.

I. — ***La géographie physique.***

Ils sont au milieu du lac, large d'environ deux lieues, entre Meillerie et Vevey. Ce qui les frappe d'abord n'est donc pas le sol, mais l'*eau*. L'eau du Léman est célèbre dans les deux mondes par sa couleur unique ; aucun lac de Suisse n'est à la fois si bleu et si transparent ; limpide comme le cristal et bleu comme l'azur : « le cristal azuré », dit Rousseau, par une heureuse alliance qui évoque en nous une double série d'images. — Il en a préparé l'effet par un habile contraste : il a porté d'abord nos regards vers le fond du lac, à l'endroit où le Rhône vient y jeter « ses eaux bourbeuses ». C'est un phénomène bien connu, signalé par tous les guides, que la lenteur avec laquelle ces eaux arrivent à se confondre ; le fleuve jaune coule encore « un quart de lieue » au milieu du lac bleu, comme s'il « craignait, en effet, de le souiller de son limon ». — Toutes les épithètes ont une valeur, chez un bon écrivain ; aucune n'est employée à la légère... Pourquoi Rousseau insiste-t-il sur le cours *impétueux* du Rhône ?

B. — Parce que cette épithète nous révèle la cause de la couleur bourbeuse... Il en est de même de l'Arve, ce torrent, lorsqu'il se jette dans le Rhône, à l'ouest du lac de Genève. Ces fleuves sont de ceux qui font descendre peu à peu la montagne dans la plaine. Ce sont d'impétueux niveleurs !

— Après les eaux, le *sol* lui-même, le lit du fleuve tor-

rentiel. C'est l'objet de la seconde phrase. Les phénomènes d'érosion ont été précédés par d'autres. Lesquels ?

L. — Des plissements de la surface terrestre, provoqués par le refroidissement du globe et qui ont amené des affaissements, des déchirures, mille bouleversements répétés...

— Que nous décrit ici Rousseau ?

L. — Une déchirure complétée par des phénomènes d'érosion. Les bords du couloir élargi par les eaux se dressent tout dentelés, « de chaque côté de l'espace qui les sépare » désormais.

— Par quel genre d'images l'auteur nous met-il sous les yeux ces roches à pans coupés ?

L. — Par une comparaison géométrique : *des angles correspondants et parallèles.*

B. — Il y ajoute une comparaison militaire : *des redans.*

— Comparaison n'est pas raison, dit le proverbe. Celles de Rousseau sont-elles exactes ?

L. — Rigoureusement... non ! Les figures ne sont parfaites que dans les épures ; et encore ! Le mot *parallèle*, d'ailleurs, s'applique aux côtés de l'angle, non à l'angle lui-même. Rousseau manque de précision...

— Et même, probablement, de connaissances techniques. Vous savez que son éducation avait été fort négligée. Il avait tout appris lui-même, un peu tard, et sans ordre...

L. — Pourtant... d'une manière générale, les *creux* et les *saillants* correspondent à peu près dans ce genre de vallées et rappellent de loin les fortifications à la Vauban.

C. — Une édition de 1764, que j'ai sous les yeux, porte l'orthographe *redens*... une dent qui revient, qui fait saillie. N'est-ce pas un calembour ?

— Non, c'est la véritable étymologie. Darmesteter définit le *redan* : « un ouvrage à dent, retranchement formé de deux faces qui se coupent et forment un angle saillant ».

Lorsque vous suivrez la ligne du Simplon souvenez-vous que vous avez à contrôler cette assertion ! Et dans tous les cas, soyez indulgents pour le premier de nos écri-

vains qui ait su nous présenter d'une manière si nouvelle la géographie physique.

II. — ***La géographie économique et politique.***

Mais dans la seconde partie surtout, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer : l'exactitude des images ou la vérité profonde des explications qu'elles amènent.

1. Rousseau voit d'abord en *savant* la *cause des phénomènes*. Le phénomène qui le frappe est la transformation de la terre par l'homme. Elle lui apparaît à la fois *riche* et *charmante* sur la côte suisse du pays de Vaud ; elle ne présente qu'*un spectacle de misère* sur la rive opposée de la pauvre Savoie.

Quel est le sens de *riche*, lorsqu'il s'agit d'une terre ? Ou plutôt, à quels signes Rousseau reconnaît-il qu'elle est riche ?

B. — La quantité des villes...

C. — L'importance de la population...

— Et quelles peuvent en être les causes ?

B. — La fertilité de la terre.

— Oui, évidemment ; puisqu'il déclare les deux rives également favorisées de la nature.

de B. — L'exposition.

— Oui encore. Cette rive est en plein soleil, abritée du vent du nord jusqu'à Vevey et même plus loin... Mais il n'y a là que des causes physiques ; et Rousseau en voit d'autres : relisez la fin de la phrase, B.

— La terre, *partout cultivée*... offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de *leurs peines*, que ne dévore point l'avide publicain.

— *Cultivée, partout, leurs peines*... La première cause morale de cette fertilité est l'industrie des hommes. Elle saute aux yeux pour une de ces cultures... L. n'est pas seul à avoir longé cette rive... Vous, D. ? Vous y êtes passé ? En bateau à vapeur ? Qu'avez-vous vu de Cully à Vevey ?

D. — Des vignes, étagées...

— Combien d'étages ?

— Dix, quinze...

— Davantage encore. Chaque bande de terre est soutenue par un petit mur, et les vignerons remontent la terre dans des hottes après les gros orages... C'est ce qui s'appelle prendre « de la *peine* » ! — *Partout* la moindre place est utilisée. Le rocher seul échappe à l'industrie des hommes.

C. — Il n'y échappe même plus, aujourd'hui !

L. — Les hôtels !

A. — Les funiculaires !

— En effet. Mais nous ne sommes qu'en 1760. — Rousseau voit encore une autre cause morale, une cause politique de cette prospérité : « L'avide publicain ne pressure pas les populations. » Quel est le sens de *publicain* ?

Un élève. — *Publicanus,* fermier des deniers publics sous l'empire romain.

— Oui ; la parabole évangélique a rendu le mot populaire. Rousseau veut dire que le percepteur est équitable. Le gouvernement n'écrase pas d'impôts les laboureurs et les vignerons. Il stimule l'activité, il l'encourage ; il assure à chacun le fruit de ses peines ; il le protège sans l'accabler... Quel était ce gouvernement ?

C. — La république du canton de Vaud.

— Et pourquoi Rousseau était-il si heureux d'en signaler la sagesse ?

C. — Citoyen de Genève, il considérait aussi Lausanne comme sa patrie.

— Il a dû changer d'avis, après la lapidation de Motiers. Mais en 1761, Lausanne, Genève, toute la Suisse fêtait Jean-Jacques... Et d'ailleurs, Rousseau ne dit ici que la vérité : le gouvernement de la Suisse a toujours pu servir de modèle à beaucoup d'autres.

En revanche, il manque d'indulgence pour le duc de Savoie ! L'administration savoyarde lui paraît être, au contraire, l'exemple à ne pas suivre.

P. — Il déclare que la côte méridionale n'est pas moins favorisée de la nature. Pourtant, de l'embouchure du Rhône

à Meillerie, la montagne plonge directement dans le lac et est exposée au nord ; il ne pousse que des hêtres et des châtaigniers. Seul, un pauvre village...

— Saint-Gingolph ! Je me rappelle, en effet, l'impression qu'éprouvèrent tous les passagers du bateau à vapeur, par une belle journée du commencement d'octobre, vers 3 heures de l'après-midi. A Montreux, à Chillon, nous étions encore en été ; sitôt que nous fûmes entrés dans l'ombre formée par la montagne, une fraîcheur d'hiver nous saisit, et je pensais au mot de Rousseau : « au midi les fleurs du printemps, au nord les glaces de l'hiver. » — Lorsque nous sortîmes du cône d'ombre, après avoir déposé quelques Anglais à Saint-Gingolph, nous retrouvâmes de nouveau l'air tiède et doux ; les manteaux et les plaids s'envolèrent des épaules ; on était heureux des derniers sourires de l'automne.

P. — D'ailleurs, c'est à Meillerie même que se place la description qu'on trouve deux pages après notre texte :

Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles. Un torrent... Une chaîne de roches inaccessibles... Des forêts de noirs sapins...

— Remarquez que la barque de Saint-Preux et de Julie est au milieu du lac, à la hauteur de Meillerie. Après avoir admiré la partie orientale, étroite, montagneuse, ils se sont retournés sans doute vers l'ouest, et ils aperçoivent, des deux côtés de l'immense nappe bleue, les campagnes à peine vallonnées que bordent seulement au loin les cimes rocheuses des Alpes de Savoie ou les plateaux « du majestueux Jura ». De fait, aujourd'hui, je ne crois pas que les environs d'Évian et de Thonon soient moins bien cultivés que ceux de Lausanne ou de Clarens ; les deux républiques n'ont rien à s'envier, et si les impôts sont lourds sur les deux côtes, ils n'empêchent pas, comme autrefois, les laboureurs de travailler. — D'après le témoignage de Rousseau, la mauvaise administration du gouvernement savoyard les décourageait alors de deux manières. Lesquelles ?

B. — Le « fruit de leurs peines » ne leur était pas « assuré », se trouvant « dévoré par l'avide publicain » ; ils ne profitaient pas des « productions » du sol...

— Autrement dit, si vous voulez que l'homme travaille. il faut lui assurer le fruit de son travail ; il faut que l'État, quel qu'il soit, respecte la propriété ! Nous voilà loin du paradoxe lancé dans le *Discours sur l'Inégalité,* et que Rousseau, d'ailleurs, avait déjà désavoué dans ses réponses et commentaires. « Vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne ! » Le jour où l'homme intelligent, actif et prévoyant ne travaille plus que pour le roi de Prusse, le duc de Savoie ou une collectivité anonyme et jalouse, il cesse d'être prévoyant, intelligent et travailleur, il fait grève ! il ne donne plus que le minimum d'effort. Là est la loi de la nature, à laquelle se heurteront les utopies de l'avenir, comme s'y sont lentement usées les tyrannies du passé. L'auteur du *Discours sur l'Inégalité* revient au bon sens, à la vérité, lorsqu'il prend la peine d'observer directement les choses ; « il nous fait sensiblement distinguer... » Quel est le sens de *sensiblement?*

B. — D'une façon qui frappe les sens.

de B. — L'enseignement par la vue !

de M. — Leçon de choses !

— Leçon de géographie sur le terrain ! « ... sensiblement distinguer les différents effets des deux gouvernements pour la richesse, le nombre et le bonheur des hommes. » — Et il termine par l'énumération des trois signes principaux de la force d'un peuple. La *richesse,* chez un peuple travailleur et libre, favorise l'accroissement de la *population*, qui la développe à son tour ; et le *bonheur* y croît, avec le nombre des hommes, l'activité de leur caractère et la grandeur de leurs entreprises. Il suffit, pour cela, que ce peuple aime le travail... Bonne maxime à méditer aujourd'hui pour la France, en face de la féconde Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie ! Sage conclusion d'une étude attentive des réalités.

2. Savant et géographe, bon observateur et bon poli-

tique, Rousseau découvre la cause profonde des phénomènes aussi bien que nos meilleurs spécialistes. Mais il a, de plus, un don qui leur manque souvent : non content de *voir* la cause, il la *fait voir*. Ce géographe est un *orateur* et un *poète* ; le rythme de ses phrases nous entraîne ; l'éclat de ses images nous frappe ; l'émotion contenue de son âme nous touche ; et si ses idées sont neuves, son style est plus original encore, car « le style est de l'homme même » ! Les idées sont devenues banales ; d'autres les ont découvertes, et ont su en tirer un meilleur parti ; mais le style n'appartient qu'à lui ; il y a mis pour toujours la marque de son génie ; et nul n'écrira plus cette page de la *Nouvelle Héloïse !*

A. — Série de *questions* ou de *lectures* à haute voix, *sur le rythme des phrases,* qu'il est impossible de reproduire ici.

Le nombre et l'harmonie dans les phrases : « En l'écartant de nos côtes... » et « Puis, lui montrant le Chablais... » — L'art de construire une période symétrique, dont les membres se fassent un juste équilibre et réduisent au minimum l'emploi des conjonctions.

B. — *Questions relatives à la valeur des images.*

Rapide revision des images déjà signalées : *cristal azuré, redans.* — Valeur poétique de celles qui suivent. Pas une idée abstraite qui ne soit traduite par un mot concret :

— les pâturages : « les coteaux verdoyants et parés de toutes parts » ;

— les habitants : « le laboureur, le pâtre, le vigneron » ; et, dans la dernière phrase :

— « les tristes masures, la bruyère, les ronces... »

Combien nous sommes loin du précepte de Buffon : « ne nommer les choses que par les termes les plus généraux » ! Et comme les nomenclatures de Jean-Jacques, botaniste et campagnard, diffèrent des « bosquets odoriférants » de Collin d'Harleville !

C. — *Questions relatives au sentiment poétique.*

« Ravissant » et irritant! Tel est le caractère de ce double tableau. Rousseau avoue qu'il est « ravi » et laisse voir qu'il est irrité : l' « avide », le « dévorant » publicain, le « spectacle de misère », les « tristes masures », autant de mots où percent à la fois la colère et la pitié. C'est que la qualité du rythme et la valeur des images ne sont pas tout chez un poète ; nous en serions peu frappés si Rousseau gardait la froideur d'un simple économiste. Mais il a le cœur d'un apôtre, avec la raison d'un sage : « la richesse et le bonheur » des hommes le font tressaillir d'enthousiasme ; « l'esclavage et la tyrannie » gonflent son âme de colère... Et les deux dernières phrases s'échappent de ses lèvres, montent, se développent comme des strophes d'amour ou de haine, pour chanter les bienfaits de la liberté, les crimes de l'oppression ; la nature elle-même s'anime, comme si elle comprenait les efforts de l'humanité ; elle se réjouit du bonheur des hommes ; elle s'attriste de leurs souffrances :

C'est ainsi, lui disais-je, que la terre ouvre son sein fertile... Elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté...

Au contraire, les tristes masures... une terre à demi déserte... annoncent de loin qu'un maître absent y domine, et qu'elle donne à regret à des esclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Certes, ce serait mettre une fausse note dans cette parfaite harmonie que de comparer les hymnes révolutionnaires à une élégie discrète chantée sur des pipeaux rustiques... Je préfère ce doux sourire de la terre au sein fertile et le décor mélancolique de la bruyère et des ronces aux « sillons abreuvés d'un sang impur » ; le « maître absent » dont je maudis « de si loin » la négligence m'inspire un jugement plus sévère que si je voyais flotter « l'étendard de la tyrannie ! » Mais nous devinons déjà, dans ces termes si délicats, le sentiment qui soulèvera les

foules révolutionnaires. Le style seul est supérieur, et sans peine, chez J.-J. Rousseau.

Il faut avouer que M. Jules Lemaître joue de malheur lorsque, non content de rendre le « philosophe de la nature » responsable d'excès qu'il eût déplorés, il accuse encore le poète qui chanta la liberté dans ces termes inoubliables, d'avoir donné « le style bête » à la Révolution Française! — Il est vrai qu'il ne cite pas ce passage... non plus que beaucoup d'autres.

CHAPITRE III

L'AMOUR DE LA VIE SIMPLE ET L'HUMANITÉ RAPPROCHÉE DE LA NATURE

LA MORALE INDIVIDUELLE ET LA MORALE SOCIALE DANS L'ŒUVRE DE ROUSSEAU

TROIS EXERCICES

I. CONSEILS RELATIFS AUX LECTURES DÉSIRABLES

Dans la troisième partie de nos études sur Rousseau, nous rencontrons une difficulté insurmontable. Notre méthode repose sur l'examen des textes originaux, et ces textes nous font en partie défaut.

Les *œuvres complètes*, pour beaucoup de raisons, nous sont interdites. J'avoue qu'en présence des solutions contradictoires auxquelles arrivent sur l'*Émile* et le *Contrat social* les critiques les plus éminents, je me félicite pour vous de cette impossibilité ! M. J. Lemaître voit dans ces œuvres redoutables l'origine de tous les maux dont souffre notre société ; M. Lanson est bien près de saluer en elles comme la Bible de la démocratie future ; M. Champion, plus modéré, déclare, textes en mains, que Jean-Jacques ne fut ni si funeste ni si bienfaisant qu'on le croit, qu'on lui a prêté beaucoup d'idées, bonnes ou mauvaises, auxquelles il n'a jamais songé, et qu'il fut surtout un très grand poète en prose, un peintre délicieux des choses de la nature. Et je me dis que, n'ayant, assurément, ni plus de finesse ni plus d'érudition que ces trois messieurs, nous

aurions une peine infinie à nous orienter dans cette œuvre quelque peu confuse et contradictoire.

Quant aux *Morceaux choisis*, ils devraient être un bon instrument de travail : ils ne le sont qu'à moitié, les auteurs ne nous ayant pas fourni tous les textes indispensables... Je ne puis donc que vous donner, à titre de document, le *plan de recherche* ci-dessous, que j'avais préparé dans l'espoir de l'utiliser avec vous. Vous y réfléchirez ; vous verrez si certains textes, de ceux qui vous sont accessibles, fortifient ou infirment ma thèse... Je vous le livre à tout hasard, en vue de vos lectures à venir, et sous bénéfice d'inventaire.

I. — *L'individu.*

L'éducation d'Émile, et le dogme de la bonté de la nature. « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses. »

1. Ce qu'il y a de naïf et d'excessif dans cette confiance.

Comment Rousseau s'y prend-il pour laisser agir la nature ? — Caractère artificiel de cette éducation — Le précepteur introuvable — Le précepteur tyrannique — Les procédés irréalisables ou compliqués.

Erreur des disciples trop fidèles de Rousseau — Danger des règlements optimistes qui reposent sur le postulat connu : « Il faut faire crédit à l'enfant. » (1) — Rien n'est plus grave que de laisser une première faute impunie ; il faut frapper fort dès le début, et l'antique sévérité avait moins d'inconvénients qu'une excessive indulgence.

(1) Mot de Marion, dans son beau rapport de 1890 (*Bulletin admin. du Min. de l'Instr. publ.*, p. 602). Par ses qualités comme par ses imperfections, l'œuvre du regretté pédagogue est un curieux exemple de l'influence exercée aujourd'hui encore par J.-J. Rousseau.

« A ceux qui nous disent : « Tel est l'homme », déclare-t-il p. 625, ou plus durement encore : « Tel est le Français », nous avons envie de répondre avec Rousseau : « Oui, tel que vous l'avez fait. »

Il était difficile de dire plus nettement de Jean-Jacques : « Voilà mon maître ! »

2. **Ce qu'il y a de juste et de bienfaisant dans cette humanité.**

— Le souci de l'*éducation physique*, et le problème de l'éducation devenu avant tout une question d'hygiène.

— L'éducation des *sens* et du *jugement* par l'observation directe des choses, plus que par la mémoire et les livres — Le métier manuel — Les voyages à pied — Les leçons de l'expérience.

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même ; qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres. — Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez ?

(*Émile*, l. III.)

II. — ***La société.***

Les deux *Discours* et le *Contrat social.*

1. **Absurdité du paradoxe.**

Rousseau, dans le *Discours sur l'Inégalité*, fait reposer la société sur l'égalité absolue — Le texte célèbre :

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « Ceci est à moi » et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile... Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne.

Il faudrait d'abord, pour montrer que la logique pure a conduit jusque là plus d'un grand esprit, chercher des textes analogues dans les prédicateurs et surtout dans Pascal (éd. Brunschvicg, section V, Pensées 291-313) :

« Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. » Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

Il faudrait aussi montrer par d'autres textes de J.-J. Rousseau comment il a lui-même atténué, puis désavoué

ce paradoxe, à mesure qu'il avançait dans la vie. — Voir les *réponses* aux objections faites à son premier *Discours* (citées par J. LEMAÎTRE, p. 90-91) — le *Contrat social* (1762) et les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (1772) — sans oublier notre texte de la *Nouvelle Héloïse !* — Il est trop clair que la société repose sur l'inégalité. Elle vit par l'effort des meilleurs ; elle progresse par eux seuls, malgré la médiocrité des autres. Rousseau ne l'ignorait pas... même en écrivant son fameux *Discours*.

2. **Pourtant, ce paradoxe n'est que l'exagération d'une idée juste.**

La société est fondée, comme toute chose en ce monde, sur un compromis entre *deux principes opposés* ; elle est le résultat d'un équilibre, toujours assez instable.

L'*effort personnel*, d'une part, est nécessaire, et doit être encouragé... Or jamais un homme ne travaillera avec zèle, n'inventera, ne perfectionnera, n'accumulera si vous ne lui assurez le fruit de son travail.

Mais il doit être limité et contenu par les *droits de la société*. C'est grâce à la société passée et présente, à l'héritage de ses pères, à la protection de ses frères, que l'individu arrive à créer une part de richesse. Que la société lui retire sa main puissante, et il succombera bien vite... Elle peut donc fixer elle-même, et elle fixe, de fait, dans l'intérêt commun, la mesure dans laquelle chacun de ses membres doit jouir de la protection qu'elle accorde. — Il n'est pas démontré qu'il soit nécessaire, pour que l'individu fasse preuve de courage, d'initiative et de persévérance, de lui assurer indéfiniment la possession de sommes énormes. S'il possède, c'est grâce à la société, qui juge le droit de propriété indispensable à ses progrès ; dans la mesure où la société peut limiter sa fortune sans décourager son effort, elle a le droit absolu de lui imposer ses conditions ; elle l'obligera de plus en plus à traiter ses semblables avec humanité. Le jour où les plus faibles seront assez instruits, assez sages, assez sobres pour faire équilibre, en se coalisant, à l'intelligence et à l'énergie des

plus forts, le milliardaire, peut-être même le millionnaire aura vécu. Il est vrai qu'ils devront mériter ce pouvoir par le travail, l'intelligence, la modération, le respect de la justice et de la liberté... Et cela même est toute la question.

Voilà ce qu'a voulu dire Jean-Jacques, ce que vous devez chercher dans son œuvre, ce qui lui attirera longtemps, avec la sympathie des partis avancés, la haine clairvoyante des partis contraires... En attendant, point n'est besoin, pour se conformer à ses vues, de revenir à un état de l'humanité (la vie pastorale) que le grand nombre des hommes rend désormais impossible sur la plus grande partie de la terre. C'est notre âme qu'il faut changer, avant la société ; on peut toujours modérer ses désirs et simplifier ses goûts. Ce n'est pas au désert, ni même au pays des Hurons, mais en Suisse, en Savoie, ou dans quelque village de l'Ile-de-France, en face des prairies où paissent les troupeaux, que le philosophe de la nature rêvait d'habiter sa maison aux contrevents verts.

2. DEUX DEVOIRS
FAITS A CE SUJET LES ANNÉES PRÉCÉDENTES ET REFAITS EN CLASSE AU TABLEAU

UNE ANALYSE — UN RAPPORT

Analyse d'une lettre de Voltaire à Rousseau à propos du « Discours sur l'Inégalité » (30 août 1755).

I. — **Ironie** (Dire une chose pour laisser entendre le contraire).

1. *Les crimes de la société.*

Rousseau les condamne vigoureusement. Il a raison.

Hélas ! Voltaire y est encore attaché :

— par une déplorable habitude ;

— par ses infirmités et le besoin fâcheux qu'il a des médecins ;

— par la crainte de la guerre, « si bien portée » chez les sauvages.

2. *Les méfaits des Lettres.*

Rousseau les accuse d'avoir fait du mal. Il a encore raison! Car elles en ont fait beaucoup... aux auteurs : le Tasse, Galilée, les amis de Rousseau, Voltaire lui-même. — Une page entière de plaisanteries sur ses libraires et ses ennemis, destinées à pousser à bout la patience de Jean-Jacques...

II. — **Réflexions sérieuses et même éloquentes.**

1. *En réalité, le grand mal, c'est l'ignorance et la barbarie.*

Double exemple :

— les vandales ignorants ;

— les lettrés inoffensifs ou bienfaisants.

La douceur des lettres. — Double série de faits et de noms :

— histoire ancienne ;

— histoire moderne.

2. *Solution plus raisonnable :*

Il faut prendre son parti de certaines imperfections.

Il faut aimer les lettres en condamnant les plagiaires,

— la société — les méchants,

— la patrie — l'injustice,

— l'Être suprême — le fanatisme.

[N. B. — Exemple d'un développement bien ordonné en une seule phrase.]

Conclusion : *Soignez votre santé, vous en avez besoin.*

Cette lettre si connue était nouvelle pour les élèves. Je les ai rarement vus plus satisfaits d'un texte classique, et nous avons relu plusieurs fois certaines phrases pour en mieux sentir la finesse. Une réflexion un peu naïve nous a fait un instant sourire...

— Voltaire a dû faire un brouillon ?

— M. Champion assure qu'il en faisait rarement, et que même dans ce cas vous trouvez peu de différence entre le brouillon et la copie.

— On ne peut pas écrire ainsi du premier coup !

— Si, quand on est Voltaire, et qu'on a l'habitude d'écrire tous les jours ! Du reste, il dictait plus qu'il n'écrivait... Et puis, il avait bien de l'esprit !

Rapport d'un conseiller au Parlement de Dijon, membre de l'Académie de cette ville, à la docte Compagnie (1755).

Il rend compte du mémoire envoyé par J.-J. Rousseau sur la question naguère proposée : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes ? Et si elle est autorisée par la loi naturelle ? »

Début (en 3 phrases).

Messieurs et chers Confrères,

1. Lorsque vous m'avez confié le soin d'examiner en première lecture le mémoire de M. Rousseau, j'étais loin de croire que la tâche serait si délicate, et je pensais n'avoir à vous présenter qu'une longue série d'éloges.

2. Malheureusement, autant le style, par l'éclat des images et l'harmonie des périodes, répond à votre attente et la dépasse peut-être, autant les idées me semblent contestables, inquiétantes, dangereuses.

3. C'est ce que vous jugerez mieux que moi, Messieurs, lorsque je vous aurai rendu compte aussi fidèlement que possible de sa méthode et de ses conclusions.

I. — *La méthode de J.-J. Rousseau.*

1. C'est une méthode déductive.

M. Rousseau part d'un *principe* non vérifié ; il en déduit par le raisonnement toutes les conséquences. « Commençons par écarter tous les faits », déclare-t-il au début. — Et il fonde la première partie de son discours sur une définition de « l'homme de la nature », la seconde sur une définition non moins arbitraire de « l'homme civilisé ». — L'homme de la nature a toutes les vertus, l'homme civilisé tous les vices, depuis le jour où il a oublié que « les fruits sont à tous, la terre à personne », et où l'inégalité s'est introduite à la faveur du régime de la propriété.

2. La vraie méthode serait la méthode expérimentale,

celle de M. de Voltaire, de M. de Montesquieu, de MM. Diderot et d'Alembert... L'Académie attendait une étude fondée sur les faits, sur l'observation de la réalité présente et la connaissance de l'histoire :

— constater, par exemple, un certain nombre d'abus précis, d'inégalités ou d'injustices ;

— en chercher l'origine dans l'histoire, et voir si elles n'avaient pas été justifiées par la loi naturelle, dans les conditions où se trouvait alors l'humanité.

Tel est le procédé de M. Duclos (1) dans ses *Considérations sur les mœurs*. M. Rousseau n'y a même pas songé.

II. — *Résultats de cette méthode.*

1. Part de vérité :

Tableau sommaire des trois âges de l'humanité :

a) *La vie entretenue par la chasse et la pêche,* sans travail et sans culture.

Là surtout se déploie la brillante imagination de l'auteur. — Tableau de la vie préhistorique.

b) *La vie pastorale* et l'élevage des troupeaux sur la prairie naturelle.

Existence préférée par M. Rousseau, dans la fatigue qu'il éprouve de notre vie compliquée... Il regrette l'âge patriarcal.

c) *La vie agricole et industrielle,* entretenue par un travail plus ou moins intense.

Il la maudit de toute son éloquence !

2. Part d'erreur et de déclamation :

A. — *La théorie de M. Rousseau n'est qu'une utopie.*

Bon ou mauvais, l'état actuel de la société européenne est celui de la troisième période, agricole et industrielle ; il est impossible de revenir aux deux autres :

a) à cause du *grand nombre des hommes* et de l'espace immense nécessaire pour nourrir sans travail une population de pasteurs ;

b) à cause de la *dureté du climat.*

Nécessité :

— d'un travail intelligent, intense, collectif et discipliné ;

— de récompenses proportionnées à l'inégalité des talents.

B. — *Elle est, par conséquent, dangereuse.*

a. — *Elle inspire de mauvais sentiments* ; elle condamne les qualités qui nous sont le plus nécessaires :

— l'*amour du travail* et le *talent :*

« Les choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talents eussent été égaux... Mais la proportion que rien ne maintenait fut bientôt rompue : le plus fort faisait plus d'ouvrage ; le plus adroit tirait meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvait des moyens d'abréger le travail... » Quel scandale !

(1) V. J. Lemaître, *Rousseau*, p. 85.

— la *prévoyance* et l'*esprit d'organisation :*

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant ; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut... »

Et il ne se console pas de voir les travailleurs mieux partagés que les paresseux !

b. — *Elle fausse le jugement*, parce qu'elle donne l'illusion de la sincérité.

Le sophisme dans ce discours. — Il consiste à poser des prémisses justes, à établir une vérité incontestable... puis à y joindre brusquement une erreur ; le lecteur inexpérimenté n'aperçoit pas le moment où il faudrait arrêter le trop habile raisonneur, et il admet la conclusion. — Exemple :

« La propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes... » (voilà la vérité) «... qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. » (Voilà le sophisme, la sueur n'étant pas *forcément* un mal, l'esclavage n'étant pas *forcément* la condition du laboureur, ni la misère le résultat de ses travaux. Au contraire !)

Autre exemple :

« On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes et autour d'un grand arbre ; le chant et la danse, vrais enfants de l'amour et du loisir, devinrent l'amusement... des hommes et des femmes oisifs et attroupés... » Voilà une scène juste et gracieuse. Et voici le sophisme : « Celui qui chantait ou dansait le mieux, le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent, devint le plus considéré ; et ce fut là le premier pas vers l'inégalité, et vers le vice en même temps ! »

Encore la danse n'est-elle pas indispensable à la civilisation. Mais

ce sont les sentiments les plus humains, les plus touchants, les plus tendres que le subtil raisonneur arrive à confondre avec la mollesse et le vice. Il nous fait un tableau idyllique de la vie de famille... puis il conclut : « Les deux sexes commencèrent aussi, par une vie plus molle, à perdre quelque chose de leur férocité... et de leur vigueur. » Comme si la vigueur était inséparable de la férocité !

Sophisme ! Sophisme ! Erreur et paradoxe ! On croirait une gageure ! Et notre lauréat, grisé par son premier succès, se fait un jeu de jongler avec les mots et les idées... Il ne nous appartient pas, Messieurs, d'encourager Protagoras. Peut-être encore, s'il ne devait charmer que des lettrés comme vous, qui savent discerner le vrai du faux, et ne se laissent pas abuser par les ornements de la rhétorique, peut-être consentirais-je à lui décerner le prix. Mais je songe à d'autres lecteurs, aux ignorants, aux demi-savants, aux envieux et aux incapables, à tous ceux dont ces sophismes flatteront la vanité, la paresse et la jalousie ; et je tremble de voir ces tirades enflammées répandre dans le public, à l'abri de quelques vérités, tant de mensonges séduisants. — Que l'Académie réserve ses faveurs aux philosophes, aux vrais savants, aux disciples de Montesquieu et de Voltaire ; mais qu'elle décourage la déclamation ; qu'elle rappelle tous ces rêveurs à l'observation de la nature, à une observation attentive, qui « n'écarte pas tous les faits, pour commencer ! », à une observation patiente qui ne remplace pas l'expérience par l'imagination... Et peut-être alors, dans un troisième concours, obtiendra-t-elle que le talent n'exclue pas le simple bon sens chez celui qu'on appelle déjà « le philosophe de la nature ».

3. MATIÈRE D'UN DEVOIR

UN AMI DE JEAN-JACQUES

Il ne faut jamais terminer par des critiques une étude sur un auteur. Il est bon d'insister sur les qualités, non sur les défauts, sur les choses que nous devons retenir et imiter, non sur celles qui ne nous laissent que des souvenirs négatifs. J'avais donc préparé la matière suivante, espérant que vos nombreuses occupations vous laisseraient le temps de la traiter... Il paraît qu'il n'en est rien... Marquons du moins la place que devait occuper cet exercice nécessaire. Il nous servira de conclusion.

M. de Girardin à Ermenonville
le 10 Novembre 1793 (20 Brumaire an II).

Il rêve, assez tristement, au bord du petit lac, en face de la tombe de Jean-Jacques, qui ne suffit plus à le protéger. (1)

Il se rappelle les généreuses illusions du philosophe, partagées alors par lui-même, et depuis par toute la nation. Les temps, hélas ! sont changés. Le règne de la fraternité semble aussi peu prochain que celui de l'égalité, et Madame Roland vient de périr au nom de la liberté.

Et pourtant ! S'ils eurent tort de se faire tant d'illusions sur la bonté de la nature, ils eurent raison de s'élever contre la méfiance excessive dont elle était l'objet. Un jour viendra, quand les orages seront depuis longtemps calmés, où l'on rendra pleine justice à leur sensibilité.

Plus de simplicité dans les mœurs...
Plus d'égalité dans les lois...
Plus de véritable justice dans la répartition des biens...

Tout ce que Jean-Jacques rêva, tout ce que l'armée de Coblentz voulut étouffer par la force, peu à peu se réalisera ; et la démocratie, aujourd'hui si terrible, acheminera, malgré tout, la postérité lointaine vers un meilleur avenir.

(1) Le 26 Vendémiaire, au Club des Jacobins, on l'avait accusé de soustraire à la Nation les cendres de Jean-Jacques. Il venait de protester, le 2 Brumaire, dans une longue lettre, lue en séance et imprimée au *Moniteur* (n° 44, du 14 Brumaire an II). Il n'avait fait que répondre, disait-il, aux vœux de son ami, de manière que « ses mânes fussent déposées dans le sein de la Nature, sous la lumière et la voûte du ciel ». Il se recommande du souvenir de son « digne et malheureux ami Marat » et propose de transporter le corps de Rousseau « en face des Champs-Élysées, dans une île de la Seine qui serait plantée de peupliers ». Il demande, « pour prix du sacrifice que le sentiment de l'amitié fait volontiers à la patrie, que son disciple et son vieil ami soit relevé de la tache originelle par un baptême républicain sous le nom d'Émile, et autorisé à ne plus être désormais mentionné que sous ce nom dans les actes et registres publics ».

Signé : René Girardin père.

Ermenonville, le 2 Brumaire.
L'an II de la République une et indivisible.

Il dut d'ailleurs quitter Ermenonville peu de temps après, et se cacher jusqu'à la fin de la Terreur.

O Jean-Jacques, qu'eût pensé votre grande âme ?

B. — Les premiers symptômes de la Révolution et les contemporains de Rousseau.

LA VIEILLESSE DE VOLTAIRE
VOLTAIRE ET TURGOT

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livre possédé par les élèves :

Extraits de VOLTAIRE.

II. — Livres de la bibliothèque :

Choix de Lettres de VOLTAIRE. (Éd. AUBERTIN.) (4 exempl.)
LANSON, *Voltaire.* (4 exempl.)
LÉON SAY, *Turgot.* (2 exempl.)
CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain.* (1 exempl.)
Extraits des écrivains politiques du XVIIIe *siècle.* (Éd. BAYET.) (4 exempl.)
La Société française du XVIIIe *siècle.* Extraits des mémoires et correspondances. (Éd. BONNEFON.) (4 exempl.)

CHAPITRE PREMIER

UN SUJET SUR LA VIEILLESSE DE VOLTAIRE

EXERCICE IMPROVISÉ SUR LA MÉTHODE A SUIVRE LE JOUR DE L'EXAMEN

CE QUE L'ON DOIT FAIRE DANS LA PREMIÈRE HEURE

Il n'est pas très rare de voir de bons élèves obtenir des notes médiocres au baccalauréat, parce qu'ils ne savent pas utiliser leur temps. Il faut prendre l'habitude de faire chaque devoir dans les conditions exactes où vous serez le jour de l'examen... Nous supposerons, aujourd'hui, que vous avez terminé les lectures préliminaires ; vous avez trois heures pleines à utiliser : comment allez-vous employer la première heure ?

Tout dépend de cette première heure. Si nous sommes bien « en train » dans soixante minutes, lorsque le tambour roulera, si nous avons arrêté notre division, notre plan, rédigé le début et entamé la première partie, nous aurons fait plus de la moitié de notre tâche, et le succès sera certain.

Je suppose qu'on vient de nous dicter le sujet suivant(1) :

Lettre de Voltaire à son ami d'Argental, peu de temps après son installation aux Délices (1755).

Votre premier soin doit être de bien *voir et définir le sujet.* La vieille rhétorique recommandait de le résumer en une formule brève et claire, en la faisant suivre de la ques-

(1) Donné par l'Université d'Alger. (Recueil Jasinski, p. 217.)

tion *Pourquoi ?* ; autrement dit de formuler la *thèse* et de chercher les *arguments*.

Quelle est ici la formule, B. ?

B. — « Je suis heureux d'être installé aux Délices. »

— *Pourquoi ?*

C. — « Parce que j'y serai à l'abri de la Sorbonne et du Parlement, à la fois près de la frontière française et sous la protection de Genève. »

— Soit. Une autre raison ?

S. — « Parce que le paysage est agréable... » Voltaire en parle dans les lettres qu'il écrivit à cette époque.

— En effet. Un autre motif encore ? Quelle fut la préoccupation continuelle de Voltaire ?

de M. — Sa santé !

— Oui, le docteur Seurre a pu composer tout un long chapitre sur la dyspepsie nerveuse de Voltaire, d'après sa correspondance. Nous n'oublierons donc pas le régime suisse, le lait, les ordonnances du médecin genevois Tronchin... Le régime physique n'est pas le seul recommandé aux nerveux ; il leur faut encore...

de B. — De la distraction !

— Nous parlerons donc du voisinage de Genève, des visites, des relations, des projets relatifs au théâtre...

Mais notre recherche ne doit pas se passer en conversation. On ne réfléchit bien que la plume à la main. Prenez donc en note ces idées ; prenez-les sur une feuille double, pour avoir de la place ; écartez vos notes les unes des autres... Pourtant, ne vous dispersez pas ; et hâtez-vous de résumer les premiers exemples en une formule plus générale. Si vous continuiez à chercher au hasard, par simple association de souvenirs, vous ne les trouveriez guère que dans une ou deux directions... Il vous arriverait ainsi de ne voir que la partie la moins importante du sujet, et de battre la campagne sur des idées secondaires, en négligeant les idées essentielles.

Nous écrirons donc, pour résumer ces arguments en trois mots : *Tranquillité, repos, sécurité...*

Mais un homme comme Voltaire ne se repose jamais en-

tièrement ! Ce n'est pas un bourgeois qui prend sa retraite ; les boules, le jeu de tonneau, le jardinage, même le théâtre de société n'occuperont pas tous ses loisirs ! Son activité changera de forme sans doute, mais elle sera plus grande que jamais... Et de fait, comme nous connaissons la vie qu'il a menée aux Délices, rien n'est plus facile que de prophétiser après coup.

Qu'a-t-il écrit aux Délices, et cinq ans après à Ferney ?

B. — Des pamphlets, des libelles satiriques en prose et en vers...

C. — Le *Dictionnaire philosophique.*

T. — Une vaste correspondance.

— *Et qu'a-t-il fait?*

de M. — Il s'est occupé d'agriculture ; il a fondé des industries...

P. — Il a défendu les Calas, les Sirven, et plaidé pour la Tolérance...

— Voilà des idées bien fécondes, encore plus fécondes que celles de la première série... Notez-les... Depuis combien de temps cherchons-nous ainsi ?

La classe. — Un quart d'heure.

— Que feriez-vous maintenant, B. ?

— Je classerais et analyserais les idées de cette seconde partie...

— C'est une méthode. On voit des élèves qui font ainsi un plan détaillé, comme pour une leçon... Ce n'est pas celle que je préfère. Elle a l'inconvénient de ralentir votre élan. Lorsque vous avez terminé ce plan détaillé, vous êtes déjà refroidi... Les idées doivent rester un peu vagues, un peu « floues », pour garder quelque élasticité ; si vous les figez sous une forme trop sèche, elles n'auront plus la même souplesse ; laissez-les provisoirement dans le devenir, et profitez de votre élan, après avoir aperçu l'*ensemble* et la *division*, pour rédiger le début :

Début.

Mon cher ami,

Me voici installé dans cet asile des *Délices*, où j'espère trouver,

pour la première fois dans mon existence, un peu de tranquillité. Il n'est pas trop tôt, à soixante et un ans, pour jouir enfin de la paix. Loin du monde, loin de Paris et de Berlin, loin des cours et des rois, loin de tout ce qui nous fatigue, se dispute notre temps et agace nos nerfs, je vais narguer Frédéric et Sa Majesté très chrétienne, le Parlement et la Sorbonne, les prêtres et les robins ; ici j'ai trouvé le trou que doit avoir tout philosophe pour y être à l'abri des chiens qui le poursuivent.

Il faut que ce début soit rédigé très vite, au courant de la plume. Ne cherchez pas à lui donner sa forme définitive. Pourvu que l'idée générale du devoir y soit clairement exprimée, le préambule est suffisant. Vous le corrigerez, au besoin, quand vous écrirez la conclusion. Maintenant, il faut aller vite, et rédiger la première partie.

I. — *Le repos.*

Si j'étais, comme le bruyant auteur du *Discours sur l'Inégalité*, à la fois amant de la nature et citoyen de Genève, je vous décrirais les charmes du paysage et me réjouirais d'avoir pour voisine l'austère république... N'étant pas M. Rousseau, je me contenterai de vous dire que j'aperçois de ma chambre le lac et les montagnes couvertes de neige, que j'entends le mugissement des vaches dans les prairies voisines, et que mon plus grand plaisir sera de voir sur ma table, à l'automne, avec le raisin de ma vigne, les fruits de mes espaliers. Horace ne fut pas plus fier du domaine de la Sabine, il ne goûta pas avec plus de naïveté les joies du propriétaire campagnard... Horace, pourtant, n'avait pas essuyé, comme votre ami, toutes les contrariétés qui font maudire au philosophe la société des hommes. Il avait bien, dans sa jeunesse, paru sur un champ de bataille, puisqu'il y avait laissé, *non bene*, sans bravoure, son bouclier dans la déroute ! Mais depuis, quelle tranquillité, sous la protection d'un Mécène, au milieu d'amis dévoués, sans autre souci que la rencontre de « fâcheux » inoffensifs ! Qu'eût-il dit si, quarante années durant, il avait eu à ses trousses...

Remarquez l'avantage que nous avons trouvé à ne pas classer nos idées d'une manière définitive, à nous laisser du jeu et de la liberté. J'avais l'intention de passer du *paysage* à la *santé* ; mais cette intention était vague et molle. « Le raisin de *ma* vigne, les fruits de *mes* espaliers » m'ont

fait penser à Horace, si heureux d'être chez lui. Et le nom d'Horace m'a bien rappelé sa chétive santé, *reddes forte latus !... præcanus, solibus aptus* ; mais aussitôt d'autres souvenirs ont surgi, Mécène, la tranquillité de sa vie... et j'ai trouvé avantage à rappeler l'existence agitée de Voltaire, à opposer Mécène et Frédéric... Frédéric et Mécène ! Bonne idée ; parallèle inattendu, qui me donnera d'autres idées encore... — Vous suivez le travail de l'imagination créatrice, et vous voyez dans quelle mesure un plan doit être exact et complet, sans prendre pourtant des contours trop nettement délimités. — Continuons :

Qu'eût-il dit si, quarante années durant, il avait eu à ses trousses MM. du Parlement, MM. de la Sorbonne, MM. les libraires, et les ducs, et les censeurs, et les savants, et les pédants, et les sots de toute paroisse, le clergé, l'Université, et les sbires de Frédéric ? Qu'eût-il dit si...

Le rythme (si l'on peut parler de rythme dans nos devoirs !) est, avec l'association des images, un puissant moyen d'invention. Quand vous avez trouvé une forme de phrase, elle vous porte, elle vous entraîne ; vous la remplissez d'exemples, et vous pouvez la répéter jusqu'à trois fois : une seconde fois, par exemple, sur ses continuels *voyages* et le nombre infini de ses déplacements forcés, une troisième sur le caractère fantasque de ses *Mécènes couronnés*, qui, après l'avoir comblé de titres et de pensions, le renvoient comme un vagabond et font fouiller ses bagages... Encore un procédé que vous ne pouvez pas exactement prévoir dans le plan et pour lequel il faut laisser de la marge...

L'heure s'avance... Depuis combien de temps causons-nous ?

B. — 35 minutes, en tout.

— Si nous continuions à rédiger ainsi, nous aurions sûrement terminé la première partie au bout de l'heure. — Vous prolongeriez la comparaison entre Horace et Voltaire sur la *santé*, le régime... avec une ou deux phrases consacrées à Tronchin. — Vous ajouteriez trois phrases

encore sur les distractions mondaines de Voltaire : ses projets relatifs à la société genevoise — son théâtre à domicile — les visites espérées de ses amis...

J'aime mieux me hâter, et vous dire ce qu'il faudrait faire ensuite, au commencement de la seconde heure. Voici comment je disposerais la deuxième partie :

II. — *L'activité de Voltaire.*

Transition.

N'allez pas me comparer pourtant au rat de La Fontaine, et me croire sottement réfugié dans un bon fromage, sans me soucier de mes amis. J'ai la prétention de leur être plus utile du fond de ma retraite que dans les cages dorées où les rois se flattaient d'enfermer la philosophie... Le philosophe a brisé ses liens ; le philosophe s'est enfui ; il brave désormais leurs flatteries aussi bien que leurs menaces ; et pas un jour ne se passera sans qu'il ne lance à leur adresse quelque trait bien acéré.

1. **D'autres combattront au premier rang ; il leur laisse le rôle important.**

— Éloge de d'Alembert et de Diderot. Leur jeunesse. Leur activité.

— Rôle qui convient à Voltaire... Son âge, ses goûts ; il sent qu'il appartient déjà un peu au passé ; il est presque un patriarche, peu fait pour les batailles rangées. Mais il peut se charger des besognes secondaires, combattre en tirailleur ; il sera, au besoin, leur *garçon de boutique*.

2. **Moyens dont il usera :**

a) L'exemple de sa personne et de sa vie.

— Il montrera ce que doit être un philosophe utile aux hommes. Il usera de tous les moyens, dût-il acheter un plus grand domaine :

— pour améliorer l'agriculture ;

— pour créer ou encourager des industries ;

— pour faire régner la justice et adoucir les mœurs du peuple.

b) L'action.

— Influence qu'il espère exercer par sa correspondance avec tout ce qui compte en Europe.

— Son projet de *Dictionnaire philosophique* ; la défense de la raison.

— Ses libelles satiriques, en prose ou en vers, contre la guerre, la

superstition, et toutes les formes de la barbarie ; la défense de l'humanité. Qui sait même si MM. des Parlements ne lui donneront pas l'occasion d'intervenir plus d'une fois en faveur des opprimés ?

Conclusion.

Vous le voyez, mon cher ami, c'est un autre Voltaire que vont trouver devant eux les éternels ennemis de la philosophie. On le croit oublié, disparu, mourant ! Jusque sur le bord de la tombe, il leur rappellera gaîment son existence, et le vieux malade, ranimé par le séjour des Délices, réserve plus d'une surprise à ses ennemis comme à ses amis. Pensez à moi, mon cher d'Argental, écrivez-moi, aimez-moi ; et croyez que mon amour pour la philosophie n'a d'égal que mon dévouement pour les philosophes.

CHAPITRE II

QUELLES SONT, PARMI LES IDÉES ACTUELLEMENT VIVANTES, CELLES QU'ON PEUT ENCORE APPELER LES IDÉES VOLTAIRIENNES?

CONSEILS ORAUX (1) RELATIFS AUX LECTURES SUR LES ŒUVRES DE VOLTAIRE APRÈS 1755.

Le temps n'est plus où l'on disait couramment « un voltairien », et les idées générales auxquelles le « Patriarche » avait attaché son nom n'ont pas échappé au sort de tous les lieux communs : elles sont devenues banales, au sens primitif du mot; elles n'appartiennent plus à personne parce qu'elles sont désormais la propriété de tous. — Il n'est pas impossible, pourtant, aujourd'hui, de reconnaître la part de Voltaire dans le patrimoine commun, et de retrouver ces idées auxquelles resta longtemps associé son souvenir. Vous chercherez, dans vos *Extraits*, les *idées voltairiennes*. Vous les rattacherez aux trois divisions suivantes, qui vous faciliteront le travail.

I. — ***Idées philosophiques sur le monde, la nature et les principales questions métaphysiques.***

Vous les trouverez dans les Extraits du *Dictionnaire philosophique*. Ce sont aujourd'hui les plus démodées : les grands lieux communs de la religion naturelle sur l'Être

(1) Les titres et l'indication des textes ont seuls été dictés.

suprême, sur le théisme et le Dieu rémunérateur vengeur, sur la place de l'homme dans l'univers, paraissent aujourd'hui insuffisants aux âmes religieuses, et trop religieux encore aux purs philosophes. Ce spiritualisme (beaucoup plus proche qu'on ne l'a dit de celui de Rousseau) n'en a pas moins, pendant un siècle, rallié à lui l'élite de la bourgeoisie libérale, et il n'est pas tellement mort que vous ne puissiez encore connaître de véritables voltairiens. Pourtant, c'est de 1815 à 1870 qu'il faut placer son triomphe... Je possède une édition de 1818, un de ces *Voltaire* dits « de propagande », en 42 volumes, qui se multiplièrent sous la Restauration et que tout bourgeois libéral avait dans sa bibliothèque au temps du ministère Villèle ou du ministère Martignac. Mon exemplaire, encore très propre dans son cartonnage bleu foncé à titres rouges, n'a que quatre volumes vraiment usés : ce sont justement les quatre tomes du *Dictionnaire philosophique*. Le dos en est un peu cassé; sur les deux faces de chaque volume, la main d'un assidu lecteur a fait peu à peu apparaître le carton grisâtre sous le papier bleu; certaines pages sont jaunies au coin : on y sent le livre de chevet d'un amateur très soigneux... Vous vous le figurez sans peine, pour peu que vous ayez vu quelque portrait de cette époque(1), la figure soigneusement rasée, la longue cravate nouée autour du haut faux-col, relisant au coin du feu le *Dictionnaire philosophique*, et revenant sans lassitude à l'article *Dieu*, à l'article *Philosophe*, à l'article *Religion*, aux pages qui ravissaient toujours son âme de vieux voltairien.

Vous chercherez ces pages en souvenir de vos arrière-grands-pères !

II. — *Idées morales sur l'homme et la société.*

La génération de vos grands-pères, celle qui eut vingt ans ou presque sous le second Empire, lut beaucoup aussi Voltaire : Voltaire redevenait d'actualité aux époques de

(1) V. Ingres, portrait de Bertin.

despotisme ; il fut pieusement relu par les contemporains d'About et de Sarcey. Mais ils ne se souciaient plus de métaphysique et se reportaient surtout aux articles politiques.

1. Les idées de justice et de tolérance ; la propagande humanitaire.

Vous les trouverez d'abord, et toujours, dans le *Dictionnaire philosophique*, aux articles *justice*, *lois*, *société*, *liberté*, *guerre*, *charité*, *torture*, *religion*, *superstition*, *tolérance*.

Vous les trouverez, plus développées, dans ces innombrables libelles qui, pendant trente ans, quelquefois sous le nom de Voltaire, le plus souvent anonymes et démentis par lui avec acharnement, se répandirent sur toute l'Europe. Je prends au hasard dans une de vos éditions :

Essai sur les probabilités en fait de justice.
Lettre du Révérend Père Polycarpe, prieur des Bernardins de Chézeri, à M. l'avocat général Séguier. (Sur l'abolition des droits féodaux.)
Diatribe à l'auteur des Éphémérides. (Sur la liberté du commerce du blé.)
La voix du Curé. (Le procès des serfs du Mont Jura.)
Extrait d'une lettre de la dame veuve Calas. (Le procès Calas.)
Histoire d'Élisabeth Canning et des Calas. (Idem.)
Relation de la mort du chevalier de la Barre.
Lettre à M. Damilaville, 1er mars 1765. (Sur l'affaire Sirven.)
La Méprise d'Arras. (L'affaire Martin et l'affaire Montbailli.)
Fragments historiques sur l'Inde. (L'affaire Lally-Tollendal.)
Homélies prononcées à Londres en 1765. (Contre la superstition.)
Traité sur la Tolérance : Une dispute de controverse en Chine, — Prière à Dieu sur la Tolérance.

On regrette de ne pas trouver encore d'autres titres dans vos Morceaux choisis... Je sais bien que tout n'est pas classique dans ces œuvres plus que légères ; la plaisanterie n'y est pas toujours des plus fines ; ces « petits pâtés », ces « rogatons » (ainsi les appelait l'auteur) ne donnent pas tous également une idée flatteuse de l'esprit voltairien. Tout n'est pas à recommander dans la *Défense de mon Oncle*, dans

l'*Instruction pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis* ou dans la *Canonisation de Saint-Cucufin*. La discrétion de nos éditeurs me semble pourtant excessive ; je regrette de ne pas lire *les Si, les Que, les Pour, les Qui, les Quoi, les Car !* je ne serais pas choqué des *Réflexions pour les Sots*, et la *Diatribe du docteur Akakia* ne m'effaroucherait pas. On ne l'a pas voulu...

Sans doute, on eut raison !

Les extraits ci-dessus et les pages 159-162 du *Voltaire* de Lanson vous suffiront encore pour comprendre la faiblesse de vos grands-pères à l'égard du grand ironiste.

2. La satire de l'injustice et de la sottise ; le style de la polémique voltairienne.

Ils aimaient cette âme ardente dont les mesquineries ne doivent pas nous faire oublier la réelle noblesse. Homme d'affaires avisé, il a grossi sa fortune : mais il en a fait profiter ceux qui l'entouraient, ceux qu'on lui adressait, et qui l'ont toujours trouvé prêt à obliger son prochain, de sa bourse ou de son influence. Courtisan et poète, gentilhomme de la chambre et académicien, ayant vécu jusqu'à près de soixante ans pour le monde et les salons, il décore un exil forcé du nom de retraite philosophique, il adopte un rôle tout nouveau : mais il prend ce rôle au sérieux, il le joue avec éloquence, avec ténacité, avec grandeur d'âme ; et il mérite (suprême gloire), lorsqu'il vient à Paris mourant, pour l'apothéose suprême, que la foule parisienne se précipite sur son passage en l'appelant l' « homme aux Calas »...

Et pourtant, même en 1850, ce n'est peut-être pas l'éloquence ou la générosité qu'aimaient surtout en lui les voltairiens de la bourgeoisie. C'est l'esprit !

Je n'aurai pas la hardiesse de vous demander une définition de l'esprit dans Voltaire... Tâchez seulement en parcourant les extraits déjà indiqués, de voir en quoi consiste cette finesse tant vantée. Ajoutez-y les extraits des romans, où Voltaire passe plus ouvertement encore

de la défense à l'attaque, et où l'esprit lui tient lieu d'éloquence :

La terre et les hommes vus par un habitant de Sirius. (MICROMÉGAS.)

« *Il faut cultiver son jardin* », *la visite au seigneur Popocuranti, ou le* « *Carnaval de Venise* ». (CANDIDE.)

L'histoire d'un bon brahmane. — L'éducation du jeune marquis de la Jeannotière. (JEANNOT ET COLIN.)

Le corridor de la tentation. (ZADIG.)

Un bon souper chez M. André. (L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.)

Et vous serez prêts à comprendre la prochaine explication.

CHAPITRE III

DE L'IRONIE DANS VOLTAIRE

(LECTURES ET EXPLICATION)

SOMMAIRE

I. — Définition de l'ironie.

II. — Montrer, en résumant quelques textes cités dans vos Extraits, les *sujets* et les *mouvements* ironiques dans Voltaire.

III. — Faire voir comment l'ironie donne de la valeur aux moindres détails du style, par l'analyse approfondie de quelques lignes.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

I. — ***Définition de l'ironie.***

— Qu'est-ce que l'ironie ?

S. — Une figure de rhétorique.

— Laquelle ?

C. — Darmesteter la définit : « une forme de raillerie qui consiste à dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre ».

— En effet. Quelle est l'étymologie ?

B. — Un mot grec : εἰρώνεια, dissimulation.

— Vous êtes sûr ?

M. — Je sais juste assez de grec pour pouvoir chercher dans un dictionnaire, et j'ai trouvé que « dissimulation »

n'est qu'un sens dérivé d'εἰρώνεια. Le sens primitif est « interrogation ».

— Quel est le mot simple ?

M. — Le verbe εἴρω, dire ; d'où ἐρωτάω, interroger (ou εἰρωτάω).

— Et le sens d'εἴρων ?

M. — Qui interroge en feignant l'ignorance.

— Connaissez-vous, dans Xénophon, un exemple de cette interrogation malicieuse telle que l'a pratiquée Socrate, de l'ironie socratique ?

M. — Non.

— D'autres le connaissent-ils ?... Personne n'a jamais entendu parler d'un dialogue entre Socrate et Glaucon ?... Personne ? Je n'ai malheureusement pas le loisir de vous le raconter. Revenons à Voltaire. J'espère que vous le connaissez mieux que Xénophon !

II. — ***L'ironie dans les sujets et dans la composition des scènes.***

Quels sont les textes qui vous ont le plus frappés ?

B. — Dans la *Lettre du Révérend Père Polycarpe, prieur des Bernardins de Chézeri, à M. l'avocat général Séguier*, sur l'abolition des droits féodaux, le but de Voltaire est de montrer combien ces droits sont injustes. Le R. P. Polycarpe en prend courageusement la défense ; mais son aveuglement est tel qu'il insiste précisément sur les points qu'il faudrait cacher, et qu'il cite les arguments les plus fâcheux pour sa thèse... Ainsi procédait naïvement le Jésuite des *Provinciales*.

Sous prétexte de blâmer ceux qui veulent abolir les droits féodaux, il rappelle en frémissant d'imprudentes paroles de Mézeray, des protestations « condamnables » élevées aux États-Généraux, des lois « douloureuses » portées par St Louis et la reine Blanche, un arrêt « effrayant » du Parlement de Languedoc.

Sous prétexte de louer ceux qui veulent les maintenir, il cite les « admirables sentences », les paroles « consolantes » de l'avocat général, son morceau « sublime » contre

les auteurs audacieux qui veulent substituer des citoyens à des serfs ; il célèbre l'admirable clairvoyance de Messieurs du Parlement qui, possédant eux-mêmes des fiefs, se font énergiquement les remparts de l'injustice ; il se félicite de l'usage qui les fait juges et parties dans cette cause.

Nous traduisons sans peine chacun de ces termes par le mot contraire, lorsque nous lisons ensuite les sages lois de St Louis et de la reine Blanche, les protestations éloquentes des États, ou les citations malignement choisies où l'avocat général Séguier se montre le dernier des sots... Ces textes nous apparaissent d'autant plus beaux, ou plus odieux, qu'ils nous sont présentés tout de travers ; et l'effet de contraste en décuple la force.

Telle est, chez Voltaire, l'ironie.

D'autres élèves sont interrogés sur l'*Éducation du marquis de la Jeannotière* et le *Carnaval de Venise*. Dans le dernier morceau, surtout, le retour régulier du refrain « Et je suis venu passer le carnaval à Venise » souligne l'indifférence apparente avec laquelle chaque monarque détrôné raconte les choses les plus étonnantes ou les plus horribles... « Ce n'est rien, disent-ils ! C'est tout simple ! Cela se fait tous les jours... comme de venir passer le Carnaval à Venise... » — « On a arraché le cœur à huit cents de mes partisans ! On leur en a battu les joues, raconte Charles-Edouard d'une voix blanche. » « On a coupé le cou à mes vizirs, soupire de l'air le plus naturel un sultan détrôné... » Et il a beau ajouter : « Je ne suis pas plaisant ! », le lecteur trouve assez comique ce contraste entre la placidité du ton et l'horreur du récit. Il en conclut que le monde est drôlement bâti et que, si le sort des puissants n'est guère enviable, leur caractère est étrange... Une constatation banale éveille en lui tout un monde de réflexions amères sur la fragilité de la cervelle humaine, et l'ironie voltairienne lui présente les révolutions sous un jour inattendu. Elle lui ouvre les yeux !

III. — *L'ironie dans les détails du style.*

Après quelque hésitation, le choix de la classe se porte

sur le passage célèbre de *Zadig* intitulé *le Corridor de la tentation*. Un élève résume l'épisode, signalant çà et là les mots ironiques, soit dans la bouche du roi Nabussan, soit dans celle du sage Zadig, son conseiller. Le roi est arrivé à considérer tout naturellement ses ministres comme des voleurs, et ne peut s'imaginer qu'on trouve un trésorier qui ne vole pas. Zadig lui déclare que la découverte d'un honnête homme est la chose du monde la plus simple et la plus aisée :

« Il n'y a, dit-il, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi ; voici une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances ! Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile ! — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig ; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. »

Il suffit, pour que l'épreuve soit concluante, de faire passer chaque candidat, seul, et libre de tout prendre, par une galerie où le roi étale tous ses trésors...

Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés ! « Quels fripons ! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah ! l'honnête homme ! le brave homme ! » disait Zadig.

Le roi embrasse le bon danseur, et punit les autres...

Ici commence la moralité ironique du conte.

Elle consiste d'abord dans une réflexion générale, d'apparence timide et inoffensive :

Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filous.

Que laisse entendre Voltaire ?

B. — Qu'il est scandaleux de ne trouver qu'un honnête homme sur tant d'individus.

— Avez-vous vu quelquefois faire directement cette réflexion, sous cette forme banale et terne?

B. — Certainement, dans les périodes troublées, à la suite d'un scandale... Les journaux paraissent avec d'énormes manchettes : « A Mazas! La caverne d'Ali-baba... Brigands, voleurs et compagnie... Un gros scandale en perspective... Graves révélations... Hautes complicités... » La « presse jaune » des États-Unis a mis celle du Vieux Monde au même diapason qu'elle...

— Bref, les procédés aujourd'hui en usage sont très différents de celui de Voltaire. On préfère dire sans ambages, à grand fracas, lourdement, ce qu'on veut faire savoir au peuple souverain...

T. — C'est prudent!

— Pourquoi?

T. — Parce que le peuple ne comprend pas toujours l'ironie.

— En cela les foules ressemblent un peu aux enfants. Il faut qu'une ironie soit très bien préparée, expliquée à l'avance, pour être comprise d'élèves de Huitième... Les journalistes n'ont ni le temps ni le goût de prendre tant de précautions. Ils ne tournent pas autour du pot. Ils vont droit au but. — Pourquoi celui qu'on a pu appeler le plus grand des journalistes a-t-il eu le privilège d'user de cette ironie interdite à ses successeurs?

B. — Son public était différent, plus restreint, plus instruit...

— Et formé par un demi-siècle de conversations légères, de fines comédies, de politesse raffinée...

C. — L'époque de Marivaux...

de M. — ... et du marivaudage!

A. — Le *Mariage de Figaro*, qui eut tant de succès, est ironique d'un bout à l'autre. Sauf dans le monologue, les personnages ont l'air de considérer comme tout naturels des abus extravagants...

B. — « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint! »

S. — Quelques années avant, Turgot terminait par un

mot à double entente sa lettre de démission à Maurepas, qui l'avait desservi ; il laissait entendre, avec un sourire amer, le contraire de ce qu'il disait : « Je ne doute pas de la part que vous avez prise à l'événement du jour, et j'en ai la reconnaissance que je dois. »

— L'ironie était à la mode. Tout le monde la comprenait. Tout le monde aimait l'esprit. « Qui n'a pas vécu à cette époque, dira Talleyrand, ne sait ce que c'est que la douceur de vivre. » Dès 1747, *Zadig* trouvait un public. — Quels sont les mots qui relèvent, dans la réflexion du roi Nabussan, la saveur d'une pensée affreusement banale ?

B. — Le mot *fâché*, là où nous traduisons : *indigné*. L'atténuation est ironique : il dit moins pour faire entendre plus.

C. — De même : *la nature humaine*... Il accuse la nature, et non les individus... Il considère la malhonnêteté comme presque excusable parce qu'elle est inséparable de la nature... Et l'excuse est pire qu'un reproche ! Il accuse la nature pour mieux flétrir l'humanité.

de M. — La répétition des deux chiffres, « soixante et quatre danseurs », « soixante et trois filous » ! en apparence, par un louable souci de la précision ; en réalité, pour nous faire apprécier la ridicule proportion des honnêtes gens, comparés...

de B. — ... aux filous !

— Ce mot gai, ce mot polisson termine bien la phrase. Essayez de l'introduire dans la manchette de nos journaux : il jurerait avec le ton de ces moralistes austères. Essayez, en revanche, de prêter leur vocabulaire au roi Nabussan, de mettre : « brigands, voleurs, financiers véreux... » : vous lui ôterez tout son esprit. Vous direz lourdement les choses, au lieu de les laisser entendre dans un sourire. Il n'y aura plus d'ironie !

Achevez la lecture, B.

— On aurait en Perse empalé ces soixante et trois seigneurs ; en d'autres pays on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres

du souverain ; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgracier ce danseur si léger ; à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car Nabussan était fort indulgent.

— Sur quel point porte ici l'ironie ? Est-ce sur la malhonnêteté des hommes ?

B. — Non. Voltaire passe de la satire des *sujets* à celle des *gouvernements*, qui abrutissent le peuple par leur cruauté ou le corrompent par l'exemple de leurs propres scandales.

— Voilà, en effet, ce qu'il veut dire. Et comment le laisse-t-il entendre ?

B. — Toujours de la même manière : en affectant de trouver les choses d'autant plus naturelles qu'elles le sont moins...

— Comment appelle-t-on, dans le langage familier, ceux qui font ce genre de plaisanterie ?

C. — Des pince-sans-rire.

— Voltaire reste, en effet, le plus illustre des pince-sans-rire. Musset le lui a reproché ; il parle quelque part de son « hideux sourire ». Le père de *Fantasio* fut ce jour-là bien ingrat pour l'auteur de *Zadig !* Le sourire de Voltaire n'a rien de hideux. Tout au plus pourrait-il devenir un peu rebutant chez d'autres, qui n'auraient que ce genre d'esprit ; il y a quelque chose de sec, de déprimant dans une ironie continuelle... Mais, pour peu que vous ayez parcouru vos *Extraits,* vous avez pu voir que ce merveilleux conteur ne s'en tient pas à la raillerie cruelle, qu'il sait causer d'un ton simplement enjoué et s'élever, quand il le faut, à une véritable éloquence. Le poète charmant de l'*Épître à Horace* savait, comme le bon Nabussan, sourire avec indulgence ; et la *Prière à Dieu sur la Tolérance* corrige ce que tant d'autres pages peuvent avoir de trop pessimiste, de trop amer dans l'ironie.

DEVOIR

SUR TURGOT ET LES ÉCONOMISTES

CONSEILS PRÉLIMINAIRES

J'aurais voulu consacrer au moins une explication aux écrivains que vos histoires littéraires vous présentent sous le nom d'*Économistes*. C'est dans cette intention, et pour vous préparer à la lecture des textes originaux, que nous avons acquis le joli volume de Léon Say sur Turgot et une édition presque originale de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet... Malheureusement, j'ai parcouru sans succès vos *Morceaux choisis* ; ils datent d'un temps où ces choses ne paraissaient pas faire partie de la littérature ! — Quant à notre recueil des *Écrivains politiques du XVIIIe siècle*, qui comble en partie cette lacune, nous n'en possédons que quatre exemplaires... Ici, comme sur beaucoup de points, je ne puis que vous indiquer des directions et vous conseiller de lire vous-mêmes ce qu'il nous est impossible d'étudier en classe. — Lisez-donc et relisez le petit livre (1) de Léon Say, les pages 62-148 (sur Voltaire) et 343-364 (sur Turgot) des *Écrivains politiques*, parcourez les *Lettres choisies* et les *Extraits* de Voltaire, et traitez de votre mieux le sujet suivant:

Lettre de Voltaire à Turgot, peu de jours après que le grand ministre a dû résigner ses fonctions de Contrôleur Général (25 mai 1776).

(1) En particulier les lettres de Turgot à Louis XVI (p. 168 et suivantes).

Nous possédons un billet de Voltaire, daté du 17 mai, et adressé à M. de Vaines, premier commis des finances, qui nous montre ses sentiments : « Ah ! mon Dieu, Monsieur, quelle funeste nouvelle j'apprends ! La France aurait été trop heureuse. Que deviendrons-nous ? Restez-vous en place ? Auriez-vous le temps de me rassurer par un mot ? Puis-je m'adresser à vous pour faire passer ce billet ? Je suis atterré et désespéré. »

Voltaire était en correspondance avec Turgot, qui avait fait un séjour à Ferney en 1760, et pour lequel le philosophe avait une grande admiration. Pendant son ministère, Voltaire lui avait adressé sur l'administration du pays de Gex, à propos des heureuses réformes opérées par le ministère, de longues lettres, pleines d'observations précises et d'idées profondes : 22 décembre 1775, 8 janvier 1776 (*Mémoire à M. Turgot* signé : « Le vieux malade de Ferney »), 13 janvier 1776 (même forme et même signature), 18 février 1776, 3 mai 1776. — Il est donc très vraisemblable qu'après lui avoir fait passer le premier jour, par l'entremise de M. de Vaines, quelques lignes de condoléances, il lui écrit après réflexion et lui exprime, avec ses regrets motivés, son opinion sur l'avenir. (1)

CORRECTION

Nous n'avons pas, cette fois, de devoir vraiment bon. B. était malade ; de M. s'est fait excuser par sa famille ; de B. et H., pour des raisons d'eux connues, ne dépassent pas une honnête moyenne, une médiocrité à peine argentée... Ce n'est pas que la quantité des copies en compense la qualité : j'ai reçu de vos parents de nombreuses cartes invoquant le grand nombre de vos occupations présentes : composition de physique, composition d'histoire...

de B. — De plus, la partie du cours de mathématiques actuellement étudiée est difficile...

[Ici a eu lieu une discussion serrée de laquelle il résulte que les élèves trouvent, d'une manière générale, les programmes scientifiques un peu chargés. Pourtant, là n'est pas le motif principal de leurs doléances,

(1) Ce sujet a été donné depuis, en octobre 1910, par la Faculté de Lille, sous la forme suivante : « *Lettre de Marmontel à Turgot, quand ce dernier quitta le ministère.* »

et ils voudraient surtout voir les mêmes matières autrement réparties entre toutes les classes. (1) Nous n'avons, malheureusement, ni le loisir ni la compétence nécessaire pour étendre à la *méthode scientifique* nos réflexions relatives à la *méthode littéraire*. Contentons-nous de marquer la place de ce sérieux entretien, et de noter une fois de plus les rapports étroits qu'on aperçoit chaque jour entre tous les enseignements.]

Après avoir admis les excuses légitimes et subi les autres, nous avons donné lecture de deux copies moyennes, dont voici les deux premières pages, mélangées et allégées :

De Ferney, ce 25 mai 1776.

Je ne puis vous exprimer, Monsieur, la stupeur dans laquelle m'a plongé l'annonce de votre démission. La France aurait été trop heureuse si vous eussiez pu accomplir toutes les réformes que vous projetiez ; plus que cent batailles gagnées, elles auraient à jamais illustré le règne d'un successeur de Louis le Grand... Hélas ! tout cela n'est plus qu'un rêve éteint ! La routine, la jalousie, les cabales ont repris leur souverain empire ; le roi se voit contraint d'avouer que, sauf lui-même et son ministre, personne n'aime le peuple ; les philosophes, qui se flattent d'aimer à la fois le roi, son ministre et le peuple, n'ont plus qu'à lever vers le ciel des bras désespérés !

(1) Ces élèves, qui dans le 1er Cycle ont tous appartenu à la Section A, souhaiteraient qu'on leur enseignât plutôt, pour la *Physique* : la Pesanteur et la Chaleur dès la Troisième A, l'Optique et l'Acoustique en Seconde C, l'Électricité en Première C ; on continuerait à n'étudier qu'en Mathématiques la partie relative aux mouvements vibratoires.

Ils voudraient, pour les *Mathématiques*, un travail un peu plus sérieux en Quatrième et en Troisième A, moins intense en Seconde et en Première C ; certaines questions difficiles seraient gardées pour les classes préparatoires aux Écoles. Tout le monde n'est pas destiné à l'École Polytechnique... En revanche, tout le monde doit faire des études régulières, harmonieuses, où l'enseignement littéraire et l'enseignement scientifique soient juxtaposés, non superposés... L'esprit est « un ».

« Ce n'est pas, m'ont redit plusieurs fois, unanimement, les élèves, que les matières enseignées (sauf certaines choses qu'il faudrait réserver pour l'avenir) nous paraissent trop difficiles : non ; mais on nous en donne trop à la fois. » — Et il y avait quelque chose de touchant dans cette sincérité parfaite, que traduisaient les attitudes, les regards, le ton modéré mais convaincu des affirmations répétées : « Oui, c'est cela, c'est bien cela... *Nous en avons trop à la fois !* » — J'entendais là vraiment la voix de la jeunesse.

Comme ils sont loin, cher Monsieur, les jours de généreux espoir où nous échangions, ici même, nos réflexions et nos projets ! Vous étiez fort jeune alors, mais on sentait en vous déjà un jugement ferme et sûr, une énergie invincible ; et moi qui n'étais plus jeune, moi qui croyais avoir fait plus ou moins le tour de toute chose, j'entrevoyais à vous entendre une foule d'idées nouvelles, bienfaisantes, fécondes, fort capables d'adoucir les maux de l'humanité... Peu de temps après vous prouviez aux ministres, d'abord indifférents, puis étonnés, puis jaloux, la solidité de vos doctrines. Chaque année, on pourrait dire chaque mois apportait à la Généralité de Limoges la suppression d'un abus, la réforme d'un règlement imparfait, la création d'une richesse nouvelle, une répartition plus équitable des richesses existantes. L'introduction de la pomme de terre, la multiplication des routes, les facilités exceptionnelles accordées à la circulation des grains ont montré le jugement de l'économiste ; les sages mesures relatives à la taille et aux autres impôts ont fait voir l'équité de l'administrateur ; tout le monde s'est accordé à saluer dans l'intendant d'une seule province l'homme d'État destiné, sous un roi instruit de son devoir, à régénérer la monarchie tout entière.

Ce roi s'est un jour rencontré ; ce monarque pénétré de compassion pour son peuple et d'amour pour la justice est monté sur le trône au milieu des cris d'allégresse, et son premier soin fut d'appeler au Contrôle Général celui-là même que l'opinion désignait pour l'occuper... Certes, il aurait mieux valu, si vous n'aviez consulté que votre tranquillité personnelle, demeurer dans cette province dont vous étiez le bienfaiteur ; mais l'intérêt de la France était que vous prissiez le ministère, et vous avez fait passer l'intérêt de la France avant le vôtre... La position n'avait rien d'enviable. L'abbé Terray vous laissait un héritage des plus lourds, et vous ne sentiez autour de vous, pour vous aider dans votre tâche, que de sourdes mauvaises volontés. Courageusement, généreusement, vous vous êtes mis à la besogne ; vous avez fait pendant deux ans tout le bien qu'il vous était possible de faire. Chacune de vos réformes s'inspira du principe sacré de la liberté de l'homme et de son droit au travail. « Dieu, disiez-vous, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tous les hommes, et cette propriété est la première et la plus imprescriptible de toutes. »...

G. et J. H.

Ici, malheureusement, s'arrêtent, ou à peu près, les deux copies. Les faits qu'elles énumèrent ensuite sont à la fois incomplets et désordonnés : les édits sur la circula-

tion des grains et la suppression des maîtrises n'occupent pas plus de place que la création des « Turgotines » ; le projet d'éducation nationale qui devait faire des Français « un peuple neuf » succède sans explication, chez G., à l'abolition de la torture ; et H. nous présente au petit bonheur la suppression des corvées, la création d'une caisse d'escompte, le système des « municipalités », sans nous laisser soupçonner ce que Voltaire et Turgot entendent par ces mots... — La *sécheresse* et le *désordre* ont ici, comme toujours, une seule et même cause. Les élèves n'ont pas vu le véritable motif pour lequel Voltaire éprouvait le besoin d'écrire ; ils n'en ont pas déduit (très naturellement !) les idées générales autour desquelles ils auraient groupé les faits...

Le motif de Voltaire, que vous n'avez pas entrevu, était de témoigner à Turgot sa *confiance dans l'avenir* et de relever le courage du ministre déçu.

« Monseigneur » (plutôt que « Monsieur »), devait-il lui dire, en ami et en philosophe, « vous êtes tombé, sans doute ; on s'est fort mal conduit envers vous... Mais vous pouvez vous consoler. Tôt ou tard, vos principes triompheront, parce qu'ils sont justes. Voici les motifs qui me le font espérer ! »

Telle est l'idée principale. Et voici les arguments qu'elle vous fournissait :

Un ministre tombé a trois motifs (sans compter les autres) de croire que la postérité lui assurera une revanche éclatante :

1° la solidité de ses idées considérées en elles-mêmes ;

2° la sottise de ses adversaires, qui ne sauront pas utiliser leur victoire ;

3° le souvenir que laisse sa personne dans l'esprit de ceux qui pensent et qui jugent.

Sur chaque motif, vous aviez deux ordres d'arguments à faire valoir, en examinant, comme d'ordinaire, le *pour* et le *contre*, de la manière suivante :

I. — *Les principes de Turgot.*

1. **Leur solidité.**

a) Liberté du travail et liberté du commerce — suppression des corporations — libre commerce des grains.

b) Égalité de tous devant la loi et devant l'impôt — suppression des corvées.

c) Humanité plus grande dans l'administration — appel à l'opinion — Il a voulu « enseigner le peuple ».

Vous me redirez peut-être que Turgot connaît toutes ces choses et qu'il n'est pas besoin que Voltaire les lui expose... Mais il ne s'agit pas de les lui exposer ; il suffit de les lui rappeler brièvement *pour en faire l'éloge*. Or, jamais, vous le savez bien, vous avez pu déjà le voir autour de vous, jamais on ne déplaît à un homme lorsqu'on loue devant lui les principes qui lui sont chers. Jamais, en particulier, nous ne trouvons fastidieux l'éloge de nos idées politiques, et la centième édition de ce panégyrique nous paraît tout aussi flatteuse que la première ; à plus forte raison quand nous avons passé notre vie, donné le meilleur de nous-même pour en assurer le triomphe. Soyez sûrs que Voltaire n'éprouve pas plus de plaisir à parler des principes chers à son cœur, que Turgot à les entendre rappeler par un tel philosophe... Il suffit de mettre dans le style la discrétion et la brièveté convenables. Vous avez, du reste, la ressource, non moins appréciée sur ce genre de sujet, de critiquer vivement les principes contraires. Si le radical ne se lasse pas d'entendre louer le progrès, si le conservateur s'attendrit infailliblement à l'éloge de la tradition, vous n'ignorez pas que l' « éreintement » des idées de leurs adversaires est encore un plus sûr moyen de gagner leur sympathie.

Donc :

2. **Faiblesse des principes contraires.**

a) Les souffrances causées depuis le moyen âge par les entraves qui paralysent le commerce et l'industrie.

b) L'injustice sur laquelle repose une société où les privilégiés ne rendent plus les services justifiant leurs privilèges.

c) La contradiction croissante entre la dureté des principes autoritaires et le progrès général des lumières.

II. — *Confiance de Voltaire dans le succès à venir de ces grands principes.*

1. Faiblesse évidente de ceux qui veulent en arrêter le développement.

Frivolité de la noblesse de cour et aveuglement de la bourgeoisie parlementaire — incapacité des ministres qui les représentent.

Difficultés inextricables avec lesquelles ils vont se trouver aux prises.

2. Force des partis (économistes et philosophes) dont Turgot est le glorieux représentant.

Sagesse, amour du travail, instruction étendue de la petite bourgeoisie — Le public de l'*Encyclopédie* — les lecteurs de l'*Homme aux Quarante Écus* — Progrès des artisans eux-mêmes — Ce que voit Voltaire dans le pays de Gex.

Le rôle de ce tiers état est tout indiqué dans un prochain avenir. Il apportera aux embarras de la monarchie le remède qu'aperçoivent dès aujourd'hui les plus éclairés de ces hommes. Dans chaque paroisse, dans chaque bourg ils sauront rédiger les vœux de la population et porter ses « cahiers » au pied du trône...

Le roi sera-t-il assez sage, alors, pour écouter la voix de son ancien ministre, grossie des mille échos qu'elle aura suscités ? Saura-t-il faire des réformes pour éviter les révolutions ? Sa conduite actuelle ne le laisserait guère espérer, et il est possible que dans quelques années vous voyiez un beau gâchis.. Peut-être aussi l'âge, l'expérience auront-ils donné plus de vigueur à ce roi bien intentionné ; peut-être saura-t-il faire autre chose que de dire en vous congédiant : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple ! »

Conclusion.

Conservez-vous, Monseigneur, soignez-vous, afin de voir ces belles choses. Quant au philosophe de Ferney, l'âge lui interdit désormais l'espérance, même à une année de distance ; ce n'est pas un de ses moindres regrets de penser que la tragédie politique est pour lui presque terminée J'ai pu voir le 4e acte. Je ne verrai pas le 5e. Mais j'applaudis d'avance à la victoire du héros, tout comme si le rideau venait de se baisser sur son apothéose.

C. — Deux études sur André Chénier.

BIBLIOGRAPHIE

Livre de la bibliothèque :

A. Chénier, Choix de Poésies. (2 exempl.)

CHAPITRE PREMIER

LE PROCÉDÉ DE LECTURE RAPIDE

PLAN DICTÉ EN CLASSE ET APPRIS PAR CŒUR

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Il y a quelques années, un élève me plongea dans la stupéfaction. Son précepteur, me dit-il, lui faisait apprendre par cœur une série de plans de dissertations... A la réflexion, l'idée me parut moins déraisonnable, et je compris le but du maître. Il cherchait moins à préparer, en vue d'un heureux hasard, des sujets déterminés, qu'à donner au candidat quelques idées générales, bien classées, appuyées sur des exemples précis, auxquelles il pourrait rattacher sa dissertation de baccalauréat. Nous ne faisions pas autre chose, au temps où l'histoire littéraire (aujourd'hui trop dédaignée) avait envahi l'enseignement du français... Et j'en ai conclu que peut-être il y avait quelque profit à tirer de cette méthode.

Nous n'avons donc pas cessé, sur certains points que les élèves peuvent difficilement connaître par une étude prolongée des textes, de leur donner des *plans d'étude*, très généraux et très souples, capables de les soutenir tant bien que mal à l'examen. La copie sur Montaigne, imprimée à la fin de *La Classe de Français*, n'est que la reproduction, faite par un excellent élève, d'un plan d'étude dicté pendant notre dernière classe de Seconde... Plus d'une de nos classes, cette année, mise sous le nom de « Conseils » ou de « Direction de lectures », pourra vous prêter un secours analogue. Voici, sur André Chénier, le plan que depuis vingt ans je dictais à tout hasard ; vos prédécesseurs en ont tiré bon parti lorsque, le 18 juillet 1907, l'inévitable sujet est sorti de « l'urne fatale ».

Indications préliminaires.

Quelques dates de la vie de Chénier — sa mort en 1794 — publication de ses œuvres en 1819.

I. — *Comment il est de son temps.*

C'est un homme du XVIIIe siècle :

1) *sensuel* : il chante le plaisir plutôt que la passion ;

2) *philosophe*, irréligieux, comme Condorcet (auteur de l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*) et Volney (l'auteur des *Ruines*) ;

3) *classique*, à la manière de Delille et d'Esménard — la poésie didactique et scientifique — ses projets de poèmes : la *Superstition*, l'*Astronomie*, l'*Amérique*, l'*Hermès*.

II. — *Son originalité.*

Au lieu que les derniers classiques se contentent d'imiter leurs devanciers, Chénier observe directement la nature, guidé mais non gêné par l'exemple des anciens.

1. Pourquoi il a pu retrouver la nature dans l'antiquité.

Sa naissance à Constantinople — sa mère grecque — l'étude de l'antiquité en France après 1750 — le comte de Caylus, et son *Recueil d'antiquités* (1752-1767) — Barthélemy et le *Voyage du jeune Anacharsis*.

2. Comment il la dépeint.

— *Les paysages :* exactitude.

— *Les sentiments :* sincérité.

Lire surtout : l'*Aveugle*, le *Jeune Malade*, la *Jeune Tarentine*, le *Mendiant*.

V. d'autres citations dans BRUNETIÈRE, *Poésie lyrique*, t. I.

Naturellement, ce plan ne pouvait être utilisé que si l'on avait lu les textes ; il était même fait de manière à ne profiter qu'aux élèves intelligents. Mais l'essentiel y était contenu, et ceux qui avaient passé quelques heures à lire les meilleures pièces de Chénier étaient en état de commenter les 24 vers de l'Épître III qui furent donnés cette année-là. Il s'agissait du passage où le poète définit lui-même son originalité ; Chénier rappelle que presque toujours il a imité, « envahi les richesses des vieux auteurs » ; loin de nier ses « larcins », il s'en vante...

> Son doigt sur son manteau nous dévoile à l'instant
> La couture invisible et qui va serpentant
> Pour joindre à son étoffe une pourpre étrangère.

Anglais, Italiens, Latins, tous lui ont fourni « les métaux dont il a formé le sien »...

> Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse,
> Plus féconds et plus purs, fit couler dans la Grèce ;
> Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
> Dont j'anime l'argile et dont je fais des Dieux.

Il fallait donc rattacher toutes les remarques de détail à une définition de l'*originalité dans l'imitation*. L'intérêt de tout commentaire sur Chénier consiste à montrer la nature de l'imitation chez un grand poète :

— *ce qu'elle n'a pas été*, d'abord : c'est-à-dire une copie, une pâle traduction, comme les œuvres froides et sèches de Lebrun-Pindare, de Lefranc de Pompignan et de l'abbé Delille ;

— *ce qu'elle a été* : c'est-à-dire une création, une œuvre d'imagination composée d'après nature, mais suivant les procédés imités des poètes anciens.

La langue abstraite, décolorée, vide de sensations et d'images, que nous avaient faite cent cinquante années de raison raisonnante, se refusait à rendre la fraîcheur des

paysages, la tendresse des émotions, tout ce qui fait le charme de la nature, tout ce qui nous attire vers l'humanité... Chénier, fils d'une Grecque, nourri, comme Racine, des poètes de l'Hellade, a parlé jeune une autre langue, la langue colorée d'Homère, la langue gracieuse de Théocrite, la langue sonore de Simonide. Ce que la rêveuse Allemagne, ce que l'Écosse d'Ossian seront pour les romantiques, la Grèce le fut pour l'auteur de l'*Aveugle* et de la *Jeune Tarentine*, de l'*Oaristys* et du *Mendiant* : elle lui a permis de voir la beauté des choses et de sentir les émotions des hommes ; elle lui a appris le langage des sens et celui du cœur ; elle a développé chez lui les deux qualités du poète lyrique, l'*imagination* et le *sentiment*.

Les candidats de 1907 ont essayé de le montrer dans le passage proposé de l'Épître III. — Les quinze premiers vers, relativement ternes, pleins d'expressions qui rappellent les Épîtres de Boileau ou de Voltaire, ont été rattachés par eux à la première partie de notre plan. Le poète qui les a écrits est encore un pur classique, l'auteur de l'*Hermès* et de l'*Astronomie* ; supérieur à Delille par la fermeté de la phrase et la propriété des termes, il n'en est pas très éloigné par le caractère raisonnable et didactique de son style ; ce n'est pas ainsi qu'il aurait renouvelé les vieux thèmes. — Les neuf derniers vers, au contraire, permettaient de découvrir un autre Chénier, celui qui sut se dégager d'une imitation stérile pour demander aux anciens le secret de voir et de sentir la beauté de la nature :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques !

Il leur a suffi, suivant la méthode Lanson, d'énumérer à l'appui des affirmations du poète des preuves tirées de ses œuvres. J'ai à peine besoin de vous faire remarquer, à ce propos, l'importance des leçons apprises par cœur depuis la classe de Sixième ; vous ne sauriez croire tous les services que rendent, le jour de l'examen, des citations bien choisies ou des analyses précises faites d'après un texte connu. Ici, l'*Aveugle*, le *Jeune Malade* et la *Jeune Tarentine* aidaient à reproduire le décor des idylles

et des élégies, en même temps qu'ils faisaient comprendre la délicatesse charmante des sentiments helléniques. Les souvenirs viennent se placer naturellement sous les mots à expliquer ; une épithète est justifiée par plusieurs vers ; deux ou trois analyses rappellent les pièces auxquelles le poète a voulu faire allusion ; vous expliquez ses idées par ses actes, vous prouvez ce qu'il s'est contenté d'indiquer, vous aidez le lecteur à comprendre, par le reste de son œuvre, les lignes où il l'a lui-même définie... Et quelle que soit la méthode qui vous permette de le faire, même un peu artificielle, dans une préparation hâtive comme fut la nôtre il y a trois ans, on ne peut pas dire qu'elle soit complètement à dédaigner.

CHAPITRE II

L'EXPLICATION APPROFONDIE

UN COURS DE SORBONNE SUR ANDRÉ CHÉNIER

Si nous n'avons pas dédaigné, dans certaines occasions, ces procédés un peu sommaires, nous nous sommes bien gardés d'en faire une habitude. Toute notre méthode proteste contre une pareille manière d'agir, et ce n'est pas ainsi qu'on est sûr de répondre aux vœux de la Faculté. Avant d'adopter sur André Chénier ces idées toutes faites et ces formules sèches, nous aurions dû étudier, sans parti pris, sans hypothèses trop hâtivement formées, un certain nombre de textes, pour nous élever peu à peu à des conclusions générales. Il faut aller des faits à l'idée, et non pas de l'idée aux faits ; il faut en dégager, par l'observation, les rapports qui les unissent, et non vérifier après coup des hypothèses adoptées sur la parole du maître ; il faut prendre dès le lycée *de bonnes habitudes de travail.*

Je vous les ai montrées déjà dans le cours de M. Lanson, et nous avons vu combien, toutes proportions gardées, nos procédés devaient se rapprocher des siens. Nous allons les retrouver aujourd'hui, à propos d'André Chénier, dans le cours de M. Chamard, d'autant mieux que les circonstances ont fait de ce cours un dialogue, moins différent d'une de nos classes que le monologue habituel du professeur de Faculté. Un étudiant, par hasard, était chargé du commentaire, et le professeur le corrigeait. Ce n'était pas, comme au lycée, un échange continuel de vues, par questions et par réponses ; l'étudiant n'a

pas été interrompu ; il n'a pas davantage, ensuite, troublé le professeur dans sa critique générale. Il y avait là, pourtant, un certain élément de variété, et le commentaire, présenté sous deux formes successives, n'en a été que mieux compris.

I. — *La méthode appliquée par un étudiant. — Ce qu'il en avait aperçu. — Ce qui lui avait échappé.*

L'étudiant (un des meilleurs) était un licencié, candidat au diplôme d'études supérieures, un grand élève par conséquent, un très grand élève, mais un élève tout de même. Sa méthode ne pouvait être que celle d'un débutant, qui comprend bien les *procédés* du maître, sans voir toujours très nettement l'*esprit* dont ils s'inspirent. Il avait vu et retenu surtout la partie formelle de la méthode, les procédés extérieurs qui permettent d'éclairer, par des rapprochements ingénieux avec d'autres textes, le sens d'un épisode isolé.

1. L'art de « situer », dans l'œuvre de l'auteur, le morceau à expliquer, d'en indiquer l'idée générale et le plan.

Le texte était emprunté au *Mendiant* d'André Chénier (v. 97-148). On nous rappelle donc le sujet de la pièce. Un mendiant affamé rencontre sur le bord d'un fleuve la fille du riche Lycus. Elle s'effraie d'abord, puis se laisse attendrir. Le soir, l'étranger est introduit au palais, grâce à la complicité d'une vieille nourrice. Le morceau, composé de 52 vers, se divise en deux parties, dont la seconde se subdivise elle-même en deux autres :

I (v. 97-114). *Supplication de l'étranger à Lycus.*
II (v. 115-148). *Réponse de Lycus à l'étranger :*

1 (v. 115-126). *Déclaration générale sur les lois de l'hospitalité ;*

2 (v. 127-148). *Invitation particulière adressée au mendiant : Lycus lui offre le vivre et le couvert.*

L'idée générale est donc une *définition de l'hospitalité* ;

mais cette définition, donnée par un poète, est avant tout une peinture :

ut pictura poesis !

Pas une idée qui ne soit une image, pas une pensée qui ne revive à nos oreilles et sous nos yeux, qui ne pénètre en nous par la double harmonie des sons et des couleurs.

2. **L'art de montrer la valeur littéraire de l'expression.**

Ici l'étudiant expose de quelle façon il entend montrer la *valeur littéraire de cette peinture*, et comment ce texte de Chénier se prête particulièrement bien à l'application de la méthode courante. Vous en connaissez le principe : étant donné une expression employée par le poète, nous l'expliquons... comme on explique toute chose. Nous tâchons, s'il y a lieu, d'en saisir l'origine. La comparaison entre les sources où l'auteur a puisé et le résultat auquel il est parvenu, entre le modèle et l'imitation, entre la cause et l'effet, nous éclaire mieux que de longs commentaires. — Or Chénier est un grand imitateur... Chénier a lu, traduit, imité les poètes grecs comme pas un classique, pas même Ronsard peut-être n'avait su le faire ; c'est l'antiquité bien comprise qui lui a ouvert les yeux sur la nature et sur la vie ; pour lui, plus encore que pour La Fontaine,

Arts et guides, tout est dans les Champs-Élysées.

Le jeune commentateur nous indique donc un certain nombre de sources. Il ne s'y noie pas ! Il sait déjà choisir. Il distingue assez bien les rapprochements utiles, qui éclairent le sens du texte ou montrent la valeur poétique de l'expression, des remarques oiseuses qui ne seraient qu'un étalage d'érudition. Il se fait écouter.

1re PARTIE (v. 97-114) :
SUPPLICATION DE L'ÉTRANGER.

Lycus, fils d'Évémon, que les Dieux et le temps
N'osent jamais troubler tes destins éclatants !

Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
A ton riche banquet un peuple convié
T'honore comme un Dieu de l'Olympe envoyé.
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme, souvent importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

Le commentaire de cette première partie est le plus heureux, parce que l'idée générale s'apercevait facilement. Or, seule, nous ne pouvons nous lasser de le dire, l'idée générale donne quelque intérêt aux détails d'érudition. Il s'agissait, pour le poète, de peindre *les conséquences sociales de la faim*. Quelle influence exerce sur le caractère de l'homme le sentiment de sa pauvreté ? Quelles paroles prononcera-t-il devant le riche pour lui inspirer la pitié ? Voilà ce que les Grecs avaient bien senti et ce qu'ils ont révélé au poète. — Aussi nous apprend-on que tel vers est imité d'Homère et tel autre de Théognis ; on nous rappelle que Chénier savait par cœur les lyriques du ve siècle, et que le *Florilegium* de Stobée était un de ses livres de chevet. L'expression « l'idole de sa ville », par exemple, est tirée d'Hésiode, et le vers

Regarde un étranger qui meurt dans la poussière

rappelle un vers d'Euripide.

Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits

est textuellement traduit du vers 347, au chant XVII de l'*Odyssée* ; il n'est presque pas un hémistiche qui n'évoque pour nous quelque souvenir, si nous ne sommes pas com-

plètement étrangers à la poésie antique. — Le sentiment est bien, également, celui des temps homériques. La misère, pour le mendiant grec, est non seulement une faiblesse, mais une honte : « la faim flétrit l'âme autant que le visage ! »... Les Grecs, en effet, quoique civilisés, ont gardé quelque chose de leurs origines barbares ; ils expriment naïvement des pensées dures ; ils constatent, sans l'atténuer, la pénible réalité. Or, pour eux, la misère, le manque d'argent et de biens est une véritable tare, presque aussi grave que l'esclavage ; comme l'esclavage, la misère met l'homme à la merci de ses semblables ; elle l'oblige d'accepter leurs conditions, quelles qu'elles soient ; elle prive en fait, sinon en droit, le malheureux de sa liberté. Aussi ne se font-ils aucune illusion sur les sentiments qu'elle inspire au commun des mortels : un misérable est « importun », parce qu'il faut s'occuper de lui ; il est « odieux », parce qu'il effraie et qu'on craint toujours que la faim ne le pousse à commettre un crime... Par là les Grecs ramènent Chénier à l'observation de la nature, de l'impitoyable nature. « Malheur au faible ! » nous crie la loi de l'universelle concurrence. « Malheur au faible ! » répète sous des dehors civilisés notre société moderne. Et jamais la distance ne fut plus grande qu'aujourd'hui du millionnaire au misérable... La vie de cour et de salon, la douceur relative des mœurs, la légèreté, l'insouciance cachaient aux poètes du XVIIIe siècle la cruelle réalité. La Grèce, en ramenant Chénier aux mœurs primitives, la lui rappelle si vivement que la misère humaine se dresse dans ses vers aussi triste, aussi désolée que chez les plus hardis de nos orateurs humanitaires :

> La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
> Par qui l'homme, souvent importun, odieux,
> Est contraint de rougir et de baisser les yeux.

Une différence pourtant nous frappe, entre la poésie de Chénier et l'éloquence de ceux qui plaignent « les forçats de la faim » ; cette différence tient encore à l'influence de la Grèce. Le dernier vers est tout antique ; le pauvre y

accepte cet état de choses sans révolte et sans haine, sans même avoir l'espoir chrétien de ses pareils au moyen âge ; il l'accepte, résigné aux lois de l'inexorable nécessité, parce qu'il n'a aucun espoir de l'améliorer jamais ; il n'a plus qu'à « rougir » et qu'à « baisser les yeux ».

Ainsi le commentateur avait doublement montré les caractères de l'imitation dans Chénier : les plus superficiels, dans les détails de l'expression ; les plus profonds, dans le sentiment de l'antiquité bien comprise ; et nous avions senti la véritable originalité du poète, ramené par la Grèce à l'observation de la nature, sauvé de l'art pseudo-classique par l'amour des vrais classiques.

2e PARTIE (v. 115-126) ET 3e PARTIE (v. 127-148) :
RÉPONSE DE LYCUS, SUIVIE DE SON INVITATION CHARITABLE.

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
Mais sois mon hôte. Ici, l'on hait plus que l'enfer
Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi :
Respecter l'indigence est un devoir suprême.
Souvent les Immortels (et Jupiter lui-même)
Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
Viennent tenter le cœur des humains fortunés...
. . . . . .

Le commentaire de la seconde et de la troisième partie nous a peut-être moins plu.

Déjà, dans la première, l'auditoire avait pu sentir un certain manque d'unité (1) : les deux séries de remarques étaient trop distinctes les unes des autres ; elles n'étaient pas « fondues », et les détails relatifs au style ne se rattachaient pas assez aux observations portant sur la pensée. Ici, le procédé s'accuse jusqu'à l'exagération et soulèvera

(1) Le défaut se trouve corrigé en partie dans notre analyse ; il était sensible dans l'exposé, forcément plus diffus, de l'étudiant.

bientôt une vive critique du professeur. L'élève abuse des divisions et des subdivisions. Dans chaque partie il sépare, comme par des cloisons étanches, ce qu'il veut dire :

1° sur la forme ;

2° sur l'imitation dans les détails ;

3° sur la comparaison générale entre le modèle antique et l'imitation de Chénier.

Division à la fois incomplète et artificielle : la *forme* est un mot bien vague et comprend au moins deux choses très distinctes : le style et la versification... Quant aux *détails*, on ne voit pas quel intérêt ils présentent s'ils ne servent à montrer les *qualités du style*, et s'ils ne se confondent avec l'étude du *sentiment*, assez mal introduite sous le nom de « comparaison générale »...

Il aurait fallu commencer par la fin, et faire reposer cette seconde partie sur une *définition de l'hospitalité*, comme la première reposait sur une *définition de la misère*. Cette idée a été aperçue et bien exposée par l'étudiant, mais trop tard, au cours de la 3e partie. A ce moment-là, l'intérêt deviendra vraiment assez vif ; nous entendrons avec plaisir cette définition sortir des belles maximes que le poète met dans la bouche de Lycus :

> Respecter l'indigence est un devoir suprême...
>
> Souvent marchent ensemble indigence et vertu
> Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
> Seul, vit avec les Dieux et brave un sort inique...

Malheureusement, il nous a fallu d'abord entendre une série de remarques de détail, où rien ne retenait notre attention. En vain on nous dit que *téméraire* est pris dans le sens latin de *capricieux*..., et que *public ennemi* (on n'explique pas le sens de *public*), d'après le dictionnaire de Littré, se trouve déjà chez Voltaire. *Enfant de Némésis* donne lieu à une discussion en règle d'où il appert, d'après la thèse de Tournier sur la Némésis antique, que cette déesse n'a jamais été celle de l'avarice ! Peu m'importe ! — Peu m'importe également, si je ne vois pas le but de ce

rapprochement, de savoir que *cœur de fer* figure au chant XXIII, vers 172, de l'*Odyssée*. Quelle importance, au contraire, ces remarques (et beaucoup d'autres) auraient prise si nous avions su dès l'abord où tendait le commentateur ! On regrette d'autant plus cette faute de composition qu'il nous a dit ensuite des choses excellentes sur la différence qui sépare Homère et Chénier dans la *peinture qu'ils font de l'hospitalité*. Ici, comme dans la première partie, l'idée générale soutient l'étudiant et lui inspire des réflexions fort heureuses. Il nous rappelle que Chénier se plaisait lui-même à reconnaître ce qu'il devait à Homère, mais qu'il avait aussi conscience que son imitation n'était pas un esclavage et qu'il savait exprimer, sous une forme digne de la Grèce, les sentiments les plus modernes. Trois points surtout me frappent dans le commentaire :

1. Le pauvre, dans Chénier, est moins humble; sa supplication est moins tremblante que dans l'épisode d'Ulysse chez Alcinoüs ; la réponse de Lycus devient tout de suite amicale. Si dure que soit notre société moderne, elle apparaît presque douce lorsque nous la rapprochons des temps barbares.

2. Lycus est, en toute chose, plus mesuré qu'Alcinoüs ; il ne querelle pas sa fille ; il ne parle pas de la donner en mariage, sans précaution, à l'étranger hier encore inconnu.

3. Enfin, les idées morales, déjà si nobles dans Homère, sont exprimées d'une manière plus touchante dans le discours de Chénier; on sent que « trois mille ans » et plusieurs révolutions séparent de l'aède païen le disciple des philosophes du XVIIIe siècle.

Moins de simplicité, mais plus de mesure encore; moins de coloris peut-être, mais plus de sensibilité, plus de tendresse, une humanité plus profonde, digne du siècle de Jean-Jacques, — voilà la part de Chénier.

II. — *La méthode appréciée et complétée par le professeur.*

On comprend que le professeur ait apprécié cette péroraison. Mais elle a eu le tort, à ses yeux, d'être une péro-

raison, et de ne pas avoir précédé ou accompagné les observations relatives à la forme.

« Après l'heureux essai de la première partie, dit en substance M. Chamard, j'aurais voulu vous voir continuer dans le même esprit, c'est-à-dire en subordonnant toujours vos remarques de détail à une idée générale.

Cette idée, vous l'aviez trouvée : c'était la *définition parallèle de l'hospitalité antique et de l'hospitalité moderne*. Ce que vous en avez dit est juste : il fallait commencer par là.

Vous auriez ensuite annoncé votre intention de vérifier, sur *quelques vers tirés d'Homère*, le bien-fondé de votre thèse. Vous auriez traduit exactement chaque vers en français ; puis vous auriez comparé à cette pure et simple *traduction* l'*interprétation* de Chénier. Et vous auriez pu voir dans certains détails cette différence, que vous avez signalée, mais que vous n'avez pas montrée, entre la rudesse relative de l'antiquité et l'humanité plus tendre de la philosophie moderne. Deux exemples suffiront. Dans Chénier, Lycus se précipite pour relever le mendiant. Dans Homère (*Odyssée*, VII, vers 153 et suivants), il faut que le plus ancien des Phéaciens, le vieil Échénéos, fasse la leçon à son roi pour lui rappeler ses devoirs envers un suppliant :

Alcinoüs, ce n'est pas bien à toi ; il ne sied pas de laisser un hôte assis sur la cendre du foyer ; nous attendons tous avec anxiété ce que tu vas résoudre. Allons, relève ton hôte, convie-le à s'asseoir...

D'autre part, Lycus met de la discrétion dans la question finale, qu'il adresse au mendiant :

Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
Puis, *si nulle raison ne te force au mystère,*
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père.

Alcinoüs n'a pas cette délicatesse, et sa demande est plus brutale (*Odyssée*, VIII, vers 548 et suivants) :

Étranger, ne me cache rien, ne dissimule pas ; il te sied de me répondre avec franchise. Dis-moi comment se nommaient ton père, ta mère, tes voisins, les habitants de ta cité... Fais-moi connaître aussi ta patrie, ton peuple, ta ville...

En choisissant quelques exemples de cette nature, vous auriez fondu ensemble vos deux séries d'observations ; les détails auraient emprunté de la valeur à l'idée, et l'idée aurait reçu des détails les couleurs de la poésie.

D'ailleurs, dans la partie la plus facile de votre étude, dans cette énumération des *sources*, que vous avez captées sans les utiliser, votre érudition n'est pas à l'abri de toute critique. Vous affirmez, hardiment, avec toute la confiance de la jeunesse : « Voici le vers que Chénier a imité ; voici le texte auquel il a pensé... » Vous nous apportez des textes de Théognis, d'Euripide, des poètes lyriques, et parce que les idées sont voisines, vous déclarez : « Ce sont les sources de Chénier »... Il y a sources et sources ! Beaucoup de vos prétendus rapports ne sont que des rapprochements opérés par vous, après coup, mais auxquels Chénier n'a jamais songé. Pour être sûr que le poète s'est inspiré de tel ou tel vers, il faut saisir dans le style même une ressemblance qui rende l'emprunt indéniable. Méfiez-vous de l'érudition qui ne s'appuie pas sur la critique et sur le goût. Vous avez commis, par exemple, une faute de goût dans ce que vous avez dit de Némésis... Je ne vous blâme pas d'avoir eu recours à la thèse de Tournier ; mais vous ne deviez pas oublier que Chénier n'était pas, ne pouvait pas être aussi bien informé des mythes grecs que le savant helléniste de 1863 ; il considère simplement, ce semble, Némésis comme une divinité infernale, et il fait sans doute allusion par là aux sentiments ténébreux des riches. En tout cas, vous avez eu le tort, à propos de ce mot, de verser un peu trop dans l'érudition. (1)

En revanche, vous auriez pu compléter vos observa-

(1) Ce jugement de M. Chamard est à rapprocher du conseil que donnait M. Cahen (*Conférence du Musée pédagogique*, 1909, p. 212) sur un passage d'A. Chénier. M. Cahen montrait, à propos de l'expression « les marchands de Cymé » (*l'Aveugle*), ce qu'il fallait dire pour expliquer la pensée du poète, montrer « ce qu'il a eu dans l'esprit ». Il écartait, par conséquent, la plupart des renseignements connus après la mort de Chénier et publiés par M. Victor Bérard dans son beau livre sur l'*Odyssée*.

tions sur le style par des remarques relatives à la versification. J'en ai regretté l'absence. Vous nous parlez d'un poète, et vous oubliez de nous faire remarquer la beauté des vers, de nous montrer combien, là encore, Chénier est original dans l'imitation des classiques! Ce point est si important que nous y reviendrons spécialement à la prochaine conférence. Mieux vaut ne pas entamer la question que de la sacrifier. »

Et le professeur termina par des compliments (mérités dans l'espèce) sur l'élégante facilité de la parole et l'agrément très réel de la voix dans la lecture des citations.

Moi qui ne devais pas revenir, je me retirais avec un regret... Mais le professeur charitable voulut bien terminer pour moi la correction, et la conférence s'acheva dans son cabinet. Comme je le félicitais de défendre la cause du goût sans négliger l'érudition, et d'unir au souci des « méthodes scientifiques », actuellement si prisées, les préoccupations littéraires de nos aînés... : « C'est en effet là, me répondit-il, ce que nous devons chercher ; je regrette de n'avoir pu le redire à propos de la versification, comme j'avais essayé de le faire comprendre à propos du style. Il n'eût pas été sans intérêt d'insister sur ce point, en montrant que, dans cette étude encore, la recherche scientifique n'exclut pas, mais suppose au contraire le sentiment de la beauté. — Certes, on aurait eu à signaler bien des défauts, qui tiennent à l'époque où écrivait Chénier. La rime est peu soignée : c'est la rime classique, du temps où les poètes classiques se négligeaient. Elle manque souvent de richesse : *opulent* et *suppliant* sont franchement des rimes pauvres ; *tranquille* et *ville* sont des rimes faciles et vulgaires. A chaque instant, nous trouvons l'épithète à la fin du vers : *innocente* et *bienfaisante, téméraire* et *prospère, barbare* et *avare*. — Mais dans le rythme des vers, quelle force et quelle souplesse ! Quelles jolies lectures ce jeune homme, qui lisait bien, aurait pu nous refaire, en détail, à l'appui de développements sur l'*ampleur de la période*, sur la *liberté des coupes et des rejets*,

sur l'harmonie qui résulte d'une juste proportion entre cet élément de régularité et cet élément de variété ! Voyez, si l'on prend au hasard, quelle diversité dans les coupes ! Voici la coupe 3 + 9 :

> Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais...

la coupe 2 + 10 :

> La faim, qui flétrit l'âme autant que le visage...

la coupe 4 + 5 + 3 :

> Par qui l'homme, souvent importun, odieux...

la coupe 1 + 5 + 6 :

> Seul, vit avec les Dieux et brave un sort inique...

Quelle douceur, d'autre part, quelle élégance dans ces phrases presque raciniennes (3e partie, invitation de Lycus) :

> Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
> Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
> Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
> Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
> Tes parents, si les Dieux ont épargné leur vie.
> Car tout mortel errant nourrit un long amour
> D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.

Oui, la science est nécessaire. Il faut appuyer les idées sur les faits, expliquer chaque terme en remontant aux sources, et l'éclairer par toutes sortes de rapprochements... Mais quand on voit combien les étudiants ont tendance à s'en tenir là, on sent le besoin de leur dire qu'il y a, dans l'étude des textes littéraires, quelque chose de plus important que ce qui n'est pas littéraire ; que, pour la pleine intelligence d'un poète comme Chénier, l'harmonie du vers doit compter un peu plus que la définition de la Némésis ; et qu'il faut sans doute faire comprendre, mais aussi, mais surtout faire sentir le charme de la poésie.

— Je suis d'autant plus heureux de vous l'entendre dire que de mauvaises langues accusent la Sorbonne...

— Je sais ! On parle de science pédante et d'érudition indigeste... On ferait mieux de vous imiter et de venir nous entendre. On verrait que nous ne sommes pas précisément... « des barbares ! »

— C'est bien, en effet, l'agréable impression que j'ai déjà remportée, il y a quelque temps, du cours d'un de vos collègues. Je vais me hâter de le dire à mes élèves. Ils ont une fâcheuse tendance à croire que le style et le goût n'ont plus aucune importance ; et ils n'ont même pas l'excuse de les sacrifier à la science !... Puis-je les menacer de vos foudres ?

— Assurément.

— Mais à condition de leur promettre aussi quelque indulgence, s'ils sont bien sages ?

— Hélas ! si nous manquions d'indulgence, nous en refuserions bien davantage encore... Mais ne le leur dites pas trop !

— N'ayez crainte ! — Et puis, en fait d'érudition, je leur recommanderai d'apprendre par cœur la *Jeune Captive*...

— Et de la réciter avec goût ! Le goût, la correction, la simplicité, du bon sens, beaucoup de bon sens, voilà ce que leur demande la Sorbonne...

— La Sorbonne est bien exigeante ! Voltaire prétend que ceux qui pensent ne sont déjà pas très communs...

— Mais que ceux qui ont du goût sont encore plus rares !

— Mes élèves m'ont récité ce passage.

— Eh bien ! qu'ils tâchent de donner un démenti à Voltaire ! Envoyez-nous par douzaines de ces oiseaux rarissimes ! Qu'ils soient tous des hommes de goût !... Il n'est encore rien de tel pour plaire à la Faculté. »

III. — LA RÉVOLUTION ROMANTIQUE

INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
MADAME DE STAËL ET CHATEAUBRIAND

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres possédés par les élèves :

Morceaux choisis de MARCOU (Poésie).
Extraits de CHATEAUBRIAND.

II. — Livres de la bibliothèque :

BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro.* (2 exempl.)
TAINE, *L'Ancien Régime.* (2 exempl.)
DE TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution.* (1 exempl.)
P. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon.* (1 exempl.)
Extraits de Mme DE STAËL. (Éd. POTEZ.) (2 exempl.)
LAMARTINE, *Méditations.* (2 exempl.)
BRUNETIÈRE, *La poésie lyrique au* XIXe *siècle.* (1) (2 exempl.)
FAGUET, *Dix-neuvième siècle.* (4 exempl.)

(1) Avec analyses manuscrites dans les marges.

CHAPITRE PREMIER

UN PLAN DE DISSERTATION SUR LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

Lettre d'un jeune noble qui vient d'assister à la représentation du « Mariage de Figaro » (1784).

PLAN
COMPOSÉ A L'AIDE DES MEILLEURES COPIES

Début.

Mon cher ami,

Comment décrire l'enthousiasme qui s'est emparé hier soir du public, à la première représentation du *Mariage de Figaro?* Si la pièce porte le nom de *La Folle Journée,* on peut bien dire que la folie des personnages s'est communiquée aux spectateurs et appeler *La Folle Soirée* cette extraordinaire représentation. Vous savez combien nous étions surexcités par l'attente. Depuis trois ans, le roi s'opposait à une aventure qu'il jugeait dangereuse ; malheureusement, il n'avait pu empêcher les représentations privées, et sa courageuse interdiction n'avait eu d'autre résultat que de piquer davantage la curiosité du public. La foule s'écrasait donc hier aux portes du théâtre, à tel point que trois personnes, dit-on, y furent étouffées. C'est ce qu'on peut appeler, dès le début, un succès sans précédent. Vous jugez d'ici de l'accueil que le public fit à la pièce ; tous les mots d'esprit (Dieu sait s'ils sont nombreux, cinglants !) étaient accueillis par des rires et des tonnerres d'applaudissements ; et lorsque à la fin, suivant l'usage, l'acteur principal vint dire le nom de l'auteur, on n'arriva pas à l'entendre.

I. — ***Craintes légitimes des hommes clairvoyants.***

Je vous avouerai, pourtant, que je n'ai pas entièrement partagé ce fol enthousiasme ; et je crains fort que le roi n'ait raison contre le public. Songez que les premières loges étaient occupées par la plus

haute noblesse, et qu'on se montrait dans la salle tout ce que la bourgeoisie compte de riche, d'élégant et de distingué ; songez que tout ce monde vit de privilèges ou de faveurs, et que le sujet même de la pièce était une attaque vigoureuse des privilèges sur lesquels repose notre société !...

1. **Le parti des privilégiés dans la pièce :**

— La *noblesse d'épée* est rendue ridicule et odieuse dans la personne du comte Almaviva — Sa tyrannie élégante ; son impertinence vicieuse — Sa conduite envers la comtesse (jalousie), envers Suzanne (séduction), envers Chérubin (dureté), envers Figaro (caprice dédaigneux).

— La *noblesse de robe* est représentée par Brid'oison, à la fois dur et borné.

2. **Le parti de la révolution égalitaire :**

Figaro — Son audace et sa persévérance.

Ses théories — Le sujet du célèbre monologue.

II. — *Pourtant, succès de la pièce et enthousiasme incroyable des privilégiés eux-mêmes.*

Causes :

1. **La force de l'évidence.** (Cause politique.)

Les privilèges ne sont évidemment plus justifiés. Ils semblent ridicules à ceux-là mêmes qui en sont les bénéficiaires.

Dès lors *les privilégiés* obéissent à deux motifs :

a. — Les plus sérieux désirent des réformes et ne voient pas d'autre moyen de diriger le mouvement que de faire d'importantes concessions.

b. — Les autres, frivoles, inconscients, croient que ce régime durera toujours bien autant qu'eux et se figurent qu'ils peuvent jouer impunément avec le feu.

Quant à *la moyenne* et à *la petite bourgeoisie*, elle sent son règne prochain ; les causes de son enthousiasme sont faciles à deviner !

2. **Le talent de l'auteur.** (Cause littéraire.)

A. — *Les complications comiques de l'intrigue.*

— Moyens assez vulgaires ; moyens de vaudeville et de mélodrame : la méprise et la reconnaissance. Les quiproquos.

— Mais heureuse facilité de l'auteur, qui en tire des effets de surprise extraordinaires — la scène du fauteuil — la scène des pavillons.

B. — *L'habile composition des scènes.*

Il n'est pas une de ces scènes qui ne réponde à la définition de Vol-

taire : elles sont bien des *combats* vivement conduits ; tout y est *action* ; tout y est vraiment dramatique.

C. — *L'éclat du style.*

a. — La grâce et la fantaisie.

Les mots de la comtesse et de Suzanne — le caractère de Chérubin.

b. — L'éloquence.

Certains mots de Figaro (« Parce que vous êtes un grand seigneur. Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus... tandis que moi, morbleu ! »)

Le mouvement, dans le monologue de Figaro.

c. — L'ironie et l'impertinence.

Les mots de Brid'oison (« Est-ce que j'ai aacheté ma chaarge pour autre chose ? » — « plus bête que Monsieur ! » — « la foorme ! »).

Les reparties de Figaro :

— généreux comme un voleur... comme un seigneur.

— recevoir, prendre et demander...

— Il fallait un calculateur...

— Ma réputation ! — Et si je vaux mieux qu'elle ?...

— médiocre et rampant... et l'on arrive à tout.

— La justice... indulgente aux grands, dure aux petit

Les couplets :

— Tout finit par des chansons.

Conclusion.

Ainsi, trop souvent, malgré moi, je me suis surpris à suivre l'entraînement du public, j'ai applaudi comme les autres cette caricature de nos mœurs, cette satire de nos privilèges, cette dangereuse attaque d'un régime déjà si fragile... Même en ce moment, à la réflexion, je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant cette verve, ce bouquet de fusées brillantes que tout le monde comparait à un feu d'artifice... Reste à savoir si les flammèches ne mettront pas le feu quelque part et si cette agitation ne sera pas le signal de l'incendie. Pour moi, plus je vois s'avancer l'échéance redoutable, plus je considère les années qui viennent comme des années de grâce que nous laisse le destin... Après... « Après nous le déluge ! » (1) disait le roi Louis XV... Malheureusement, nous sommes trop jeunes pour dire la même chose que lui. Nous le verrons, le déluge ! Nous assisterons à des malheurs étranges. Croyez-en ce gredin de Figaro.

(1) V. la forme authentique de ce mot historique p. 184. On peut supposer qu'il avait pris déjà la forme légendaire en 1784.

CHAPITRE II

AUTRE PLAN DE DISSERTATION SUR L'ESPRIT DE LA RÉVOLUTION

Lettre de La Tour d'Auvergne à un ami qui lui conseillait d'émigrer.

Importance de la date dans un sujet de cette nature. Nous placerons de préférence cette lettre en novembre 1791, après l'ouverture de l'Assemblée Législative, au moment où les émigrés commencent à causer à Louis XVI les plus cruels embarras. En décembre aura lieu l'affaire du *veto*.

Début.

Il est touché de la sollicitude avec laquelle le noble émigré l'engage à se mettre en sûreté. Il ne saurait, cependant, suivre son avis.

I. — *Réserves:*

Il comprend la résolution du comte.

1. Motifs personnels:

Danger couru par la famille de son vieil ami — Son château brûlé par les paysans dès le mois d'août 1789 — Sa province particulièrement troublée — Le comte lui-même déjà âgé, et n'ayant plus à remplir aucune charge militaire.

2. Motifs politiques:

Douleur légitime de la noblesse — Le prestige de la royauté gravement compromis — Désordre et violences — Grossièreté croissante des manières — Découragement des hommes modérés — Composition inquiétante de l'*Assemblée Législative.*

II. — *Mais La Tour d'Auvergne ne saurait, pour deux motifs, prendre le même parti.*

1. Le devoir du soldat : il appartient au roi.

A. — *Il est militaire,* et attaché par son honneur de gentilhomme à la personne de son suzerain. Tant que le roi est à Paris, il doit rester sur le sol français.

B. — Il est confirmé dans sa résolution par la vue du *danger que fait courir à Louis XVI la conduite des officiers émigrés :*

a) par leur influence sur les étrangers.

La coterie de Coblentz pousse à la guerre. Or la guerre serait la fin de la royauté et peut-être la mort du roi. Violence des passions qui suivraient un pareil événement ; la panique à Paris, dès la première défaite ; les mesures extrêmes justifiées en apparence par l'intérêt public et le salut de la patrie... La paix est nécessaire.

b) par leur influence indirecte sur la politique intérieure.

Embarras causé au roi par les décrets que l'Assemblée prépare contre l'émigration. Si Louis XVI oppose son *veto,* comme il en a l'intention, la colère publique sera sans bornes...

Conclusion : Le devoir des nobles est de rester en France, ou d'y revenir, au péril de leur vie,

— pour ôter tout prétexte aux ennemis du roi ;

— pour fortifier le parti constitutionnel.

2. Le devoir du citoyen : il appartient à la patrie.

Il avoue même que d'autres devoirs le retiennent, et que, si la personne du roi venait à disparaître, il n'en garderait pas moins sa place dans l'armée française. Il serait fidèle à la *nation,* après l'avoir été à son chef.

A. — *Ses devoirs envers la nation survivraient à ses devoirs envers la royauté.*

Certes, il a une reconnaissance profonde pour la dynastie qui a fait la France — L'œuvre des Capétiens à travers les siècles...

Mais il préfère encore la France elle-même ; et le jour où il lui faudrait choisir, c'est avec son pays et ses concitoyens qu'il resterait, contre le roi lui-même ramené dans les fourgons de l'étranger.

B. — *De plus, les principes sur lesquels s'appuie la nation doivent prévaloir, en cas de conflit, sur ceux de l'ancienne monarchie.*

... Vous ne voyez, mon cher comte, que les excès et les violences écœurantes de la populace. Votre colère, je le répète, est tout à fait

légitime; mais je crains qu'elle ne vous empêche de voir les choses telles qu'elles sont. Elle vous fait trop vite oublier vos impressions premières et ce noble enthousiasme qui s'empara, le 4 août 1789, des trois ordres de l'Assemblée Constituante. Non, mon cher ami, nous ne pouvons nous être trompés lorsque nous avons salué, comme l'aurore d'une ère nouvelle, cette grande Révolution. Les nobles idées que nous proclamions alors survivront sûrement aux désordres d'un jour, et le rôle des honnêtes gens est d'en assurer coûte que coûte le triomphe définitif.

1. *La liberté.*

— La monarchie absolue n'est plus possible.

— Il est nécessaire de faire vivre une monarchie parlementaire. L'empereur Léopold lui-même borne, dit-on, ses désirs à faire admettre simplement l'existence d'une Chambre Haute.

2. *L'égalité :*

— devant l'impôt;

— dans les fonctions publiques — dans l'armée notamment;

— et jusqu'à un certain point dans la propriété. Suppression, en somme heureuse, de l'immense propriété ecclésiastique.

3. *La fraternité.*

Souvenirs du mois de mars 1790 — La fête de La Fédération — L'âme de la nation.

Conclusion.

Puissions-nous ne la contempler, cette âme ardente de la nation, que dans des fêtes pacifiques! Craignez de la voir quelque jour se réveiller en fureur; craignez que des hymnes belliqueux ne remplacent les chants idylliques. Que les fautes déjà commises nous en évitent de nouvelles! Il n'y en a plus à commettre.

Je dois avouer, pourtant, que j'ai peu d'espoir...

Fatalité des Révolutions — aveuglement des hommes...

Dans tous les cas, je ferai mon devoir, et je ne doute pas que bientôt, éclairé par les événements, vous ne sachiez, mon cher comte, dans des conditions différentes, faire également tout le vôtre.

CHAPITRE III

DEUX EXERCICES SUR L'INFLUENCE LITTÉRAIRE DE LA RÉVOLUTION

I. — NOTE SUR LE ROMANTISME ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

I. — La Révolution était favorable au développement du lyrisme romantique.

Les principes de la Révolution, tels qu'ils sont formulés dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen,* sont favorables au lyrisme :

1° par l'importance donnée à la *personne humaine,* dont ils réclament le respect (liberté) et proclament la toute-puissance (égalité, par la destruction des classes et des corporations) ;

2° par la place qu'ils font à la *sensibilité,* dans la vie politique comme dans la vie privée. L'Ancien Régime reposait sur une opinion pessimiste de la nature humaine ; la Révolution a confiance dans les bons sentiments de la majorité des hommes (fraternité), et les régimes libéraux ne peuvent, en effet, subsister que par eux.

Vous retrouverez quelque chose de cette double croyance chez presque tous les romantiques. Victor Hugo, poète et homme politique, en a fait son *credo.*

II. — Pourquoi, cependant, l'influence de la Révolution ne s'est fait sentir, sur le plus grand nombre des écrivains, que de 1820 à 1830.

Deux causes de ce retard :

1. *Les événements politiques :*

— la tourmente révolutionnaire ;

— la guerre, et le poids fatal d'un gouvernement despotique.

V. Brunetière, *Poésie lyrique*, t. I, p. 155.

2. *La persistance des formes littéraires du passé :*

Les genres littéraires et le style pseudo-classique hérités du XVIIIe siècle.

A. — Faiblesse de l'*éloquence*,
même à l'époque où les circonstances paraissaient favorables.

V. Lanson, *Hist. de la litt. française*, p. 844.

B. — Faiblesse de la *poésie*.

Un nom symbolique : Ducis (1733-1816). V. Lanson, *id.*, p. 823.

II. — NOTE ET PLAN D'EXPLICATION SUR LA PERSISTANCE DES FORMES LITTÉRAIRES DU PASSÉ

I. — Les auteurs du premier Empire.

— Un poète tragique : Ducis († 1816).

— Les poètes lyriques : Lebrun-Pindare († 1807) et Luce de Lancival († 1810) — Millevoye et Chênedollé (annoncent un peu Lamartine).

— L'Académie, depuis la mort de Voltaire (1778) jusqu'à l'élection de Lamartine (1830) — Sauf Chateaubriand, qui n'est pas admis à prononcer son discours de réception, elle ne compte aucun homme de véritable talent.

II. — Un auteur symbolique : l'abbé Delille († 1813).

(V. Brunetière, *Poésie lyrique*, t. I, p. 97 : les funérailles de l'abbé Delille.)

UN TEXTE DU GENRE DESCRIPTIF :

LE NAVIRE.

Quelle majestueuse et fière architecture !
Le calcul prévoyant dessina sa structure :
Dans sa coupe, légère avec solidité,
Il réunit la force à la rapidité.
Emporté par la voile, et dédaignant la rame, 5
Le chêne en est le corps, et le vent en est l'âme.
L'aimant, fidèle au pôle, et le timon prudent
Dirigent ses sillons sur l'abîme grondant.
L'équilibre des poids le balance sur l'onde ;
Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde ; 10
La foudre arme ses flancs ; géant audacieux,
Sa carène est dans l'onde, et ses mâts dans les cieux.
Longtemps de son berceau l'enceinte l'emprisonne ;
Signal de son départ, tout à coup l'airain tonne :
Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos, 15
Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
Au bruit des longs adieux mourants sur le rivage,
Superbe avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Il part, et, devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers. 20

(*L'Imagination*, V.)

1er défaut : l'insignifiance du sujet.

Une description !

Boileau avait proscrit, jadis, l'usage continuel de la description ; il s'était moqué de ce procédé dans les poèmes épiques de Saint-Amant et de Scudéry. Le défaut, qu'il avait corrigé pour longtemps, reparaît avec la décadence de l'art classique.

2e défaut : la pauvreté de l'expression.

1. L'abus des termes généraux.

Ils sont obscurs et impropres ; ils ne désignent pas exactement l'objet. Ils sont encore moins poétiques ; ils ne le représentent pas.

— *aimant*, pour boussole — *la foudre*, pour la poudre

— *timon,* pour gouvernail — *l'airain,* pour le canon — *sillons,* pour sillage — *les éclats du tonnerre,* pour les coups de canon.

Comparaison avec certains vers du *Cimetière d'Eylau,* où Victor Hugo a employé, au contraire, les termes propres, *canon, fusils, décharge,* etc., et en a tiré les plus beaux effets.

2. **La faiblesse des épithètes.**

Une épithète n'a de valeur que si elle ajoute à l'idée une nuance indispensable : on ne peut pas supprimer une bonne épithète sans altérer le sens ou l'affaiblir.

Ici, rien ne serait plus facile que de supprimer *fière* ou *majestueuse* : un seul mot suffit. *Prudent* est une épithète de nature qui ne nous apprend rien sur le navire décrit. *Légère avec solidité* n'est pas beaucoup plus utile...

Nous trouvons ces adjectifs d'autant plus insignifiants que l'auteur les met à la place où l'on attend un mot de valeur, *à la rime : abîme grondant, géant audacieux, flots amers* ne feraient pas excuser leur banalité dans le corps du vers ; mais ici ils apparaissent comme d'intolérables chevilles.

3. **L'abus de la périphrase.**

— *Le calcul prévoyant,* pour l'ingénieur.

— *Le chêne en est le corps et le vent en est l'âme !...* une véritable énigme !

Voici d'autres rébus :

L'équilibre des poids le balance sur l'onde...
Longtemps de son berceau l'enceinte l'emprisonne...

Qu'est-ce que l'équilibre des poids ? Qu'est-ce que ce berceau qui est une enceinte ?

Ce goût de la périphrase était devenu une véritable maladie du langage. Boileau l'avait déjà combattue en 1660 ; il avait appris aux poètes à nommer les choses par leur nom :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon !

Victor Hugo (1) osera plus encore :

Je nommai le cochon par son nom ! Pourquoi pas ?

L'art du poète lyrique consiste, non pas à fuir les termes particuliers, mais à faire revivre en eux l'image qu'ils représentent, à les rapprocher de l'objet dont ils évoquent la vision, à leur rendre la couleur et la vie.

Ces leçons étaient bien oubliées en 1800 ! On appelait le café *la fève de moka ;* le sucre n'était plus que *le miel américain;* le papillon, *un insecte parvenu, de lui-même étonné ;* la toile, *un chanvre salutaire ;* les épingles, *des dards utiles à l'humanité ;* et nul n'ignore la célèbre définition de la chemise !

Voilà ce que l'abbé Delille a recherché toute sa vie.

3e défaut : la monotonie du rythme et l'absence de toute sonorité.

La poésie n'est pas seulement une peinture. Elle est aussi une musique... Or Delille, qui, pourtant, traduit les poètes antiques, a tout à fait oublié que les vers lyriques, jadis, se chantaient sur la lyre ; il n'a plus, ou presque plus, le sentiment de l'harmonie.

1. La rime.

Le premier soin des romantiques sera de rendre à la rime toute son importance, plus d'importance encore qu'elle n'en avait eue au XVIIe siècle :

Rime, l'unique harmonie
Du vers... (2)

Ils sentiront que, dans notre langue peu accentuée, il faut marquer d'autant plus fortement la fin des vers que c'est le seul élément fixe de notre poésie. Toute harmonie suppose d'abord un rythme bien marqué, le retour à intervalles égaux d'un temps plus fort que les autres. Aussi Victor Hugo, Théophile Gautier, Sainte-Beuve demanderont-ils

(1) *Contemplations,* Réponse à un acte d'accusation.
(2) V. la pièce de Sainte-Beuve citée par DORCHAIN, *l'Art des vers,* p. 111.

presque toujours à la rime d'être riche, et non plus suffisante. Chez Delille, nous trouvons bien quelques rimes riches : *architecture* et *structure* — *solidité* et *rapidité* — *prudent* et *grondant* — *audacieux* et *cieux* — *amers* et *mers*. Mais les unes sont obtenues à l'aide de mots abstraits et sans couleurs, les autres grâce à des épithètes insignifiantes. La plupart ne sont que suffisantes, sans que le choix des mots et l'importance des images compensent la pauvreté du son.

2. **Les coupes.**

Si l'élément fixe des vers laisse à désirer chez Delille, l'élément variable, la coupe, est encore plus négligé. A l'exception de trois vers, où nous trouvons la forme 4 + 8 (vers 3) et la forme 2 + 10 (vers 15 et 19), tous reproduisent l'hexamètre classique (6 + 6), devenu de plus en plus monotone à mesure que l'on s'éloignait de la grande époque. La coupe médiane elle-même, si bien marquée chez Racine ou chez Molière, passe souvent inaperçue chez Delille :

> Il réunit la force à la rapidité...
>
> Dirigent ses sillons sur l'abîme grondant...
>
> Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde...

Dans ce dernier vers, il faudrait, pour faire sentir une césure quelconque, séparer le verbe de son sujet ou de son complément direct !

Il était temps que Victor Hugo vînt rappeler que la musique des vers est dans la variété des coupes, à condition qu'elles soient d'accord avec le sens et la grammaire...

3. **L'accentuation.**

Enfin, si peu accentuée que soit la langue française, elle n'en possède pas moins un accent. Il n'y a pas de langue, de langue poétique surtout, sans accent. La nôtre retrouve même un certain avantage dans le grand nombre de ses *e* muets. Si la tonique est souvent moins marquée que dans

les langues étrangères, les syllabes muettes sont plus douces encore ou plus sourdes que les syllabes non accentuées de l'allemand ou de l'espagnol ; la proportion reste à peu près la même, et le contraste est suffisant lorsque le poète sait en tirer de bons effets. Dorchain vous en cite de nombreux exemples.

Je ne crois pas que vous puissiez en signaler un seul dans ce passage de l'abbé Delille. Cette poésie est d'une platitude rare ; elle est infiniment moins harmonieuse que la prose ; et non pas même que la prose de Chateaubriand, si sonore, ou de Napoléon, si énergique, ou de Jean-Jacques, si proche du vers, mais que la prose la plus familière, la plus sautillante, de Voltaire ou de Diderot. Les syllabes se succèdent, monotones, toutes de même valeur. A peine sommes-nous arrêtés, de temps en temps, par des négligences cacophoniques :

... le *vent en* est l'âme...
... ses *flancs* : *géant*...
... sa *carène est dans* l'onde...
... tout à coup l'airain tonne...

Le reste est pâle et gris et ne frappe pas plus l'oreille que l'imagination... Il a beau évoquer les « éclats du tonnerre » : sa foudre, son airain ne nous émeuvent guère ; il lui a manqué ce sens poétique par lequel Victor Hugo saura traduire l'idée en images sonores. « Le bruit du tonnerre ! »... Sans doute, l'artillerie l'imite, par l'inégalité même des sons, plus ou moins forts, plus ou moins espacés, et souvent suspendus en un silence tragique, qui rend plus effrayant le tapage qui suit... Mais, au lieu de dire le mot, Hugo imite les sons et reproduit dans son vers, par une harmonie analogue des syllabes accentuées ou muettes, complétée par les coupes, les phases du phénomène :

On entendait le bruit des décharges, semblables
A des écroulements énormes...

Et voilà justement comme on écrit en vers !

Je ne veux pas insister plus que de raison sur les faiblesses de l'abbé Delille. Il ne faut que rarement se permettre ce genre d'explication qui consiste à montrer les défauts d'un texte médiocre... Mais il est utile de les signaler quelquefois, pour mieux apprécier les bons écrivains. Vous voyez où en était réduite alors la poésie : pas d'idées, pas d'images et peu d'harmonie... Et nous sommes déjà en 1813 !... Vous vous expliquez sans peine l'enthousiasme de Villemain saluant, six ans plus tard, dans les *Méditations* de Lamartine la résurrection de toutes ces belles choses : « D'où venez-vous, Monsieur, vous qui nous apportez une si belle poésie ? » L'âge classique est terminé. Le romantisme commence.

COMPOSITION DES PRIX

Quels sont, parmi les ouvrages que vous avez lus depuis trois ou quatre ans, ceux dont vous croyez avoir retiré le plus de profit?

CONSEILS PRÉLIMINAIRES

Il n'est pas un homme instruit qui ne se rappelle avoir fait, dans sa jeunesse, certaines lectures décisives. On a vu des vocations pour l'École navale déterminées par Jules Verne ; vous connaissez le célèbre passage d'Augustin Thierry où il se représente, jeune collégien, profondément ému par une lecture de Chateaubriand : le récit du combat entre les Romains et les Francs suffit à déterminer sa vocation d'historien. Nous avons eu tous, plus ou moins, des impressions aussi vives et aussi durables. Les uns, plus tendres, ont été sensibles surtout à la lecture de certains poètes ou auteurs dramatiques ; les autres ont gardé toutes leurs préférences pour un roman de Walter Scott ou de Victor Hugo ; d'autres, à l'esprit plus grave, ont reçu de Taine ou de de Tocqueville la révélation de leur propre intelligence ; d'autres enfin, plus terre à terre, mais doués d'un heureux sens pratique, ont dû à Sarcey ou à Legouvé l'art de ne pas se faire refuser au baccalauréat... Tous ont gardé le souvenir de trois, quatre ou cinq lectures plus décisives que les autres : c'est sur celles-là que je voudrais recueillir vos confidences.

CORRECTION

Définition du sujet.

Sur les trente copies remises dans cette classe, on n'en

trouve que deux où le sujet ne soit pas du tout traité... A qui s'étonnerait de l'importance donnée à une telle remarque, je rappellerais que ce mérite n'est pas toujours aussi commun, et que dans la section D plus du quart des concurrents n'ont même pas vu la question ! Passons rapidement sur ces deux maladroits, — juste le temps de définir, par contraste avec leurs devoirs, en quoi consistait exactement le sujet :

Vous dites, *lisons-nous en tête du premier chef-d'œuvre* : « J'ai lu ceci, cela, ceci encore... ». Mais vous ne montrez pas *quelle influence* ces ouvrages ont exercée sur vous, quelles réflexions, quels sentiments, quels actes ils vous ont inspirés. Voilà pourtant ce que je désirais connaître ! Il faut comprendre le sujet !

C'est de l'aberration, *dis-je à l'autre*. Le sujet n'est même pas aperçu ! J'admettrais encore que vous n'ayez lu qu'un livre (et quel livre ! le *Traité du Vide* de Pascal !), si dans plusieurs circonstances vous aviez eu l'occasion de dire : « Tout de même ! si je n'avais pas lu Pascal (*Traité du Vide !*), je n'aurais pas pensé ou agi comme je l'ai fait ! Pascal est pour quelque chose dans tel de mes jugements, dans tel de mes procédés ! Il fut mon maître à penser ! » — Mais non ! rien ! rien qu'une analyse quelconque du petit traité. Vous êtes le seul à commettre ce contresens d'une manière aussi complète.

Tous les autres, du moins, ont vu que *cette influence* était justement ce qu'il fallait montrer. C'est *vous* que je voulais connaître, et non les livres ; les livres ne m'intéressent que par les jugements ou les actes qu'ils vous ont inspirés. Malheureusement, cette influence, ressentie par tout le monde, ne paraît pas avoir donné des résultats bien pratiques ; seuls les trois ou quatre premiers ont tiré profit de leurs lectures.

I. — ***Première thèse :*** *Les élèves déclarent que la lecture n'a pas eu sur eux la moindre influence morale.*

Cette thèse courageuse était soutenable. Vous n'ignorez pas que toute une école de moralistes conteste l'utilité pratique de la lecture, déclare que l'éducation du jugement et du caractère ne se fait pas par les livres, et que la lec-

ture, si vantée, ne compte guère si l'on compare son action à celle de la famille, des camarades, des circonstances et du milieu social. — Que reste-t-il, me direz-vous, à ces élèves pour traiter le sujet ? Il leur reste deux idées, encore suffisantes, et dont je me serais fort bien contenté s'ils les avaient véritablement exposées.

1. *La lecture ne sert qu'à préparer le baccalauréat.*

Cette première idée vous était indiquée dans la matière ; je l'avais mise exprès, comme une planche de salut, et m'attendais à la voir saisir par une douzaine d'infirmes : elle n'en a secouru que trois. Et ceux-là même regrettent leur choix ; ils n'ont pas le courage de leur opinion ; ils s'excusent ; ils n'osent pas avouer qu'en dehors du baccalauréat rien ne leur semble utile et que le succès à l'examen est le seul but qu'ils poursuivent dans leur série de lectures forcées.

Quelle singulière timidité, *dis-je à Z.!* Il fallait nous faire tout simplement, tout rondement votre confession, et nous dire :

« 1. Je suis *sportif*. Je lis peu ou point. Tout au plus *Ruy Blas* a-t-il pu me retenir un moment. Mais, pour être franc, la lecture m'ennuie. J'aime mieux le cheval, ou l'auto.

« 2. Pourtant, je suis aussi un *garçon pratique*. Je reconnais que Sarcey, Legouvé, Faguet m'apprennent à passer le baccalauréat sans douleur ; et par là ils sont pour moi d'une utilité de premier ordre. Comment ? Quels conseils me donnent-ils ? Comment les ai-je appliqués dans mes devoirs ? Voilà ce que je vais vous raconter. »

Mais Z. ne nous a rien raconté du tout ; ses deux camarades pas davantage. Passons à la seconde idée.

2. *La lecture est une agréable distraction.*

Cette seconde idée était non seulement soutenable, mais absolument juste. Madame de Sévigné n'a pas trouvé de plus grand éloge à faire de la lecture, dans cette jolie lettre où elle encourageait les goûts de la jeune Pauline : « Pauline aime la lecture ! La jolie, l'heureuse disposition ! Elle est au-dessus de l'ennui et de l'oisiveté, deux vilaines bêtes. »

J. H., par exemple, ayant pris l'héroïque résolution de lire les *Pensées*, l'*Esprit des lois* et le *Contrat social*, s'en est assez vite détourné, sentant qu'il allait ainsi « se dégoûter de la lecture »...

Je me mis à lire simplement, *continue-t-il*, les *Lettres de mon Moulin*, les *Contes du Lundi*, les romans de Bazin, et même les *Martyrs* de Chateaubriand. D'abord, je lus comme un enfant, pour savoir ce qui arriverait et comment ça finirait. Puis, peu à peu, je me sentis pénétrer par le charme de ces descriptions. Je montais, avec les *Oberlé*, sur la montagne de Sainte-Odile ; j'entendais avec eux le tintement lointain des cloches d'Alsace s'élever avec des bouffées de poésie à travers la buée matinale. Dans la *Sarcelle bleue*, je voyais la hutte d'affût au milieu des marais où fleurissent iris et nénuphars ; j'entendais la chute de la sarcelle à travers les roseaux, dans les eaux de l'étang. Je voyais enfin le Vendéen de la *Terre qui meurt*, amoureux du sol qu'abandonnaient ses fils, tracer sous le soleil brûlant de profonds labours, et les bœufs, haletant du travail accompli, fumer sous le joug...

Je regrette vivement qu'il n'ait pas vu plus de choses encore, et je soutiens que voir de cette manière n'est pas chose si accessoire, que de pareilles lectures on peut dire, ou jamais :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Il n'a pas tiré non plus un mince profit de ses lectures, celui qui peut dire comme G. H. :

Je suis flâneur ! Je suis rêveur ! Je suis éminemment romanesque ! Et s'il est utile, s'il est bon d'être romanesque... eh bien ! oui, je l'avoue, la lecture m'a été très profitable...

Malheureusement, il n'a pas eu, lui non plus, le courage de son opinion ; il manque par la suite de netteté, de vivacité dans le style, et force m'est de résumer son devoir pour le rendre intelligible :

Beaucoup de jeunes gens, *déclare-t-il en substance*, cherchent dans les livres un profit immédiat ; ils veulent recueillir des renseignements sur le monde actuel, pour en tirer parti ; la manie anglo-saxonne les séduit ; l'utilitarisme les possède ; ils exigent que toute lecture « paie ». — Moi, je lis au contraire pour oublier la platitude écœurante de mon

existence. Je lis pour me créer un double ! Dès que je ne suis plus G. H., élève de Première C, machine à problèmes ou à dissertations, dès que je puis m'échapper, je redeviens Quentin Durward, je redeviens Ivanhoé, je revois Rébecca ! Ah, Rébecca !...

Et ainsi de suite ; et en avant les châteaux forts, les ponts-levis, les haumes fendus par les haches d'armes, tout le bric-à-brac romantique...

Cela ne sert à rien, me direz-vous ? Où est le profit ? — Le profit est considérable, pour moi et pour les miens. Demandez plutôt à mes parents. Après ces lectures, je suis gai, je suis aimable, je vois tout en rose, je trouve tout le monde charmant ; bref, je dois à la lecture une bonne humeur surprenante. Et vous ne considérez pas ce résultat comme appréciable ? Je sais bien que cela ne me conduira pas au Conseil d'État, ni à la Cour des Comptes, pas même à la licence en droit ! Je vous ai prévenus que la lecture ne me paraissait pas *utile*, au sens où on l'entend d'ordinaire. Mais qu'elle soit bien agréable, pour ma famille comme pour moi, on ne saurait le contester.

Et de cet excellent G. H. encore je dirai qu'il a profité, puisque les livres procurent, à lui un si vif « amusement » et à sa famille entière la « tranquillité » bien connue.

Vous êtes également trop sévère pour vous-même, mon cher de B. Vous enviez un de vos aînés, homme grave, à qui son père, homme non moins grave, « fit cadeau pour ses étrennes d'une superbe collection de traductions latines. Cet élève n'avait alors aucune idée de sa carrière future. Depuis, il est fixé : il sera professeur de lettres. Sa décision est irrévocable. » — L'exemple est authentique ?

de B. — Rigoureusement authentique.

— Vocation livresque, en effet, s'il en fut ! Vocation rare, et comme on n'en voit pas assurément tous les jours... Vous vous excusez (à tort, selon moi) d'avoir pris la voie contraire.

Nul ouvrage, *soupirez-vous*, n'a influé sur mes projets. Comment pouvait-il en être autrement ? J'ai toujours été décidé : l'état militaire est de tradition dans notre famille. Je serai officier, comme mon père le fut...

En quoi vous avez joliment raison ! — Et pourtant, même dans votre cas, pourquoi certaines lectures ne vous pousseraient-elles pas dans la voie excellente où d'autres motifs vous engagent ? Pourquoi n'auraient-elles pas sur vous leur part restreinte d'influence ? — Je n'en veux pour preuve que deux sortes d'ouvrages que vous considérez comme de pures distractions. Vous avez fait vos délices, dites-vous, des livres du commandant Driant. Alors, vous devez aimer les mémoires militaires ?

de B. — Je n'en connais guère...

— Vous n'avez pas lu Marbot, ni Ségur?

— Pas encore.

— Lisez-les aux prochaines vacances. Si vous les aviez connus, vous auriez fait, sans doute, un meilleur devoir. — Vous nous dites aussi (et nous reconnaissons là vos goûts belliqueux) :

J'aime la polémique. Un livre passionné, même injuste, me plaît. Le pamphlet de J. Lemaître contre Rousseau m'a ravi. Aussi, je guette le moment de m'inscrire pour celui de Champion, son adversaire... Pourtant, je crains qu'il ne m'intéresse moins, car on le dit plus équitable...

J'ai assez goûté ce passage. Pourquoi n'est-ce qu'un passage ?

II. — ***Seconde thèse :*** *D'autres élèves reconnaissent que la lecture a plus ou moins influé sur leur jugement ou leur caractère.*

J'avoue que la seconde thèse me paraît plus solide ; aussi bien a-t-elle rallié la majorité (20 sur 30). Il est difficile de nier les effets de la lecture, quand ce ne seraient que les mauvais effets ! M. Maigron, professeur à l'Université de Clermont, vient d'écrire un gros livre (1) très amusant où il montre, à l'aide de correspondances privées, les ravages de la littérature romantique dans la bourgeoi-

(1) *Le Romantisme et les Mœurs*. Essai d'étude historique et sociale d'après des documents inédits.

sie provinciale, de 1834 à 1848 ; l'histoire d'Emma Bovary, corrompue par les romans, et terminant par le suicide sa carrière de romanesque incomprise, a été vécue alors par des milliers de gens ; ceux même ou celles que leurs lectures n'ont pas conduits jusque là, ceux qui sont morts plus tard, à soixante-quinze ans, vieux notaires à lunettes d'or ou grand'mères à tire-bouchons, montrent par leurs aventures de jeunesse que la lecture de George Sand n'était pas inoffensive... Encore ce genre de passion n'était-il pas toujours vulgaire... Que dire des crimes commis, ces années dernières, à l'instar des héros de romans trop célèbres ? On nous objectera que les auteurs ne sont pas responsables des actes inqualifiables de brutes qui les comprenaient mal. Le fait est là, pourtant, assez grave pour inquiéter des hommes sérieux. L'*Éducateur* de Lausanne, le *Signal* de Genève se sont émus du crime horrible commis par de jeunes gredins, lecteurs assidus de romans d'aventures, et qui n'avaient rien trouvé de mieux que de se procurer par l'assassinat l'argent nécessaire à leurs entreprises ; la municipalité de Nyon et d'autres à sa suite ont interdit l'exhibition sur la voie publique de gravures et de couvertures de livres représentant des scènes sanglantes ; et le Département de l'Instruction publique de Genève a fait supprimer dans les bibliothèques scolaires un certain nombre d'ouvrages. Vous voyez enfin avec quelle sévérité votre surveillant général contrôle vos lectures. On ne s'exagère jamais trop, en effet, quand on a charge d'âmes, la puissance de l'imagination. Toute action racontée suscite des imitateurs. Il y a dans tout spectacle le germe d'actions futures. Toute lecture est plus ou moins créatrice d'énergie.

Pourquoi ne le serait-elle pas au même degré pour le bien que pour le mal ? La majorité d'entre vous l'a pensé. Malheureusement, le sentiment, dans vos devoirs, vaut mieux que l'exécution. L'art n'y complète pas la nature... S'il est peu de copies dans lesquelles nous n'ayons à louer l'intention, nous n'y trouvons guère autre chose que de bonnes intentions. Jugez-en !

1. **Les hommes pratiques.**

Je vous présenterai d'abord un trio de *strugglers for life*, Anglo-Saxons dans l'âme, jeunes gens positifs et pratiques. Ils ne lisent que des ouvrages concernant leur future profession ; ils sont presque les hommes d'un seul livre... Ne les croyez pourtant pas trop sur parole. Si vous parcouriez seulement deux pages de l'un ou de l'autre, vous verriez qu'ils ne connaissent pas mieux que vous les biographies d'Edison ou de Stephenson, et que les explorations de Livingstone ou de Stanley leur sont tout à fait étrangères. — Les six pages de notre *agriculteur* se réduisent à un vague éloge de la vie champêtre, où quelques souvenirs des *Géorgiques* se mêlent à des réflexions dont aurait rougi M. de la Palice (1) :

Qui, en effet, *s'écrie-t-il dans un beau mouvement d'éloquence*, produirait le blé pour faire le pain, si ce n'était l'agriculteur ? Qui fournirait les pommes de terre et la plupart des légumes ? Comment se nourrirait-on sans l'éleveur ? Car, pas d'éleveur, pas de bœuf, pas de mouton et pas de volaille...

Et ainsi de suite... O George Sand !

L'*ingénieur* m'a donné un instant de l'espoir. Après avoir déclaré que *Robinson Crusoé* fut, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, sa lecture favorite, il ajoute que les « livres industriels » (*sic*) sont ceux qui ont, actuellement, le plus d'influence sur lui... Mais quant à nous dire le genre d'intérêt qu'éveilla jadis chez lui *Robinson Crusoé*, quant à nous indiquer ensuite le titre et le sujet de ses « livres industriels », il s'en garde bien. On ne trouve dans cette copie aucune réflexion, aucune analyse ; pour tout dire, aucune habitude du travail.

De l'*explorateur*, je me garde de critiquer le penchant : tous les goûts sont dans la nature, et nous savons X. extrêmement sportif. Je voudrais seulement, puisque, de toute évidence, il ne s'est jamais rendu de sa personne au

(1) Il est inutile de faire observer que cet homme de la nature fleurissait dans les derniers.

Congo, qu'il nous dît dans quels ouvrages il en a puisé l'admiration. Quels sont ces livres, ô jeune émule de Roosevelt? Ayez au moins la charité de nous en indiquer le titre, avec l'adresse de l'éditeur. Vous nous dites, dans votre enthousiasme pour les négrillons, que vous voudriez « visiter leurs habitations, goûter de leur cuisine (hum!), vivre de leur vie » ! Parfait (sauf pour la cuisine)! Mais citez-nous donc vos sources! C'était le sujet. — Pour les pays civilisés, vous consentez à nous en citer une : les *Notes sur l'Angleterre* de Taine. — L'auteur est un peu ancien... Mais l'ouvrage est si bien fait qu'on peut le contrôler, même le contredire, en appliquant sa propre méthode ; et comme vous parlez l'anglais, dit-on, mieux que le français, vous étiez tout à fait dans les conditions requises... Eh bien! vous n'avez absolument rien vu, rien contrôlé. Le résultat de vos lectures égale celui de vos voyages!

Je le regrette d'autant plus que le sujet, tel que l'avaient conçu ces trois élèves, était facile à traiter. Je sais, de plus, par leurs familles, que ces goûts ne sont pas imaginés par eux pour les besoins de la cause, qu'ils sont profonds et sincères ; et vous constatez vous-mêmes que l'*ingénieur* est fort en mathématiques, que le *voyageur* bat tous les records aux compositions de langue vivante; notre *agriculteur* lui-même atteint la moyenne dans les compositions de sciences... Seulement, ils ne savent pas exprimer ce qu'ils sentent; ils n'ont pas fait les lectures qui les auraient éclairés sur leurs propres goûts; ils manquent radicalement d'éducation littéraire.

2. Artistes et savants.

Nous ne sommes pas beaucoup plus heureux avec les idéalistes. Eux aussi, ils voient le sujet, mais ils ne possèdent ni les connaissances, ni la méthode nécessaires pour le traiter. Ils n'ont rien lu, rien retenu. Voici par exemple E. (1), un artiste! Il dessine aussi bien que

(1) Élève de la section D.

X. parle l'anglais ; il aime l'art, le dessin, les vieux monuments. Bref, il mérite, — nous pouvons le dire, en son absence, — le compliment d'Horace à Tibulle :

Non tu corpus eras sine pectore!

« Certaines lectures, ajoute-t-il, ont développé chez lui ce goût naturel... » De mieux en mieux ; nous n'avons plus qu'à entendre l'indication desdites lectures... Voici, en effet, les biographies des grands hommes de la Renaissance, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo... « Il a, dit-il, commenté ces ouvrages le crayon à la main »... Il devient tout à fait intéressant... Et c'est à ce moment qu'il tourne court. Il n'a guère appris à traduire sa pensée par le langage, et comme il ne peut pas nous parler des choses avec son crayon, il s'arrête au plus bel endroit. Il ne sait pas insister sur une idée, l'isoler des autres et l'exposer en détail. Il répète cinq ou six fois la même formule vide, au lieu d'accumuler des exemples à l'appui de ses thèses favorites... Il sent ; il ne rend pas. Il pourrait, au moins, nous tracer, comme l'a fait de V. pour l'analyse d'*Andromaque*, une image d'Épinal avec légendes : « Les lectures d'un jeune artiste ! » Il n'ose pas, sans doute ! Et, sous la forme régulière, il reste désespérément sec et insignifiant, car lui aussi, ce garçon original et sincère... (c'est notre leitmotiv) manque d'éducation littéraire !

En voulez-vous d'autres ? Voici L., notre premier en mathématiques, également passionné pour les études qu'il aime. Nous le voyons, après les classes, pérorer au tableau, tandis que plusieurs d'entre vous, pas toujours par un amour désintéressé de la science, prennent hâtivement des notes en vue du devoir de la semaine... C'est un vrai « scientifique ». Il le déclare ; il n'a pas tort : « Les livres que je lis *avec passion* (*sic*) sont ceux du docteur Le Bon. » Vous croyez peut-être qu'il va nous en rendre compte ? Pas du tout. C'est à la dernière ligne qu'il nous fait cette déclaration brûlante, après avoir raconté de froides balivernes, *auxquelles il ne croit pas*, sur Pascal et Hugo...

Comment, mon pauvre ami, ayant à votre disposition de tels éléments... ?

L. — Je ne les croyais pas littéraires !

— Pas littéraires, des livres qui vous intéressent *passionnément !* Mais fussent-ils secs, à l'instar de l'algèbre (ce qui n'est pas le cas), ils seraient encore « littéraires », puisqu'ils vous émeuvent à ce point.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Pas littéraires !... Voilà donc le résultat de mon enseignement ! Voilà huit mois que je m'évertue à vous dire : la beauté littéraire se trouve partout où l'on rencontre une idée juste, un sentiment sincère, une expression exacte et claire. Hier encore, je vous avouais que Demolins m'intéresse plus que Boileau. Nous avons acheté la *Supériorité des Anglo-Saxons,* les reportages de Jules Huret. Notre prochain crédit sera consacré à compléter les récits de Tite-Live et de Plutarque par les volumes du commandant Semenoff sur Port-Arthur et Tsoushima. Et c'est pour m'entendre faire, par mes meilleurs élèves, une pareille réponse ! Pas littéraires, des livres qui (bien que trop forts pour votre âge) vous inspirent le goût de la philosophie !... Ah, barbare !

3. Les hommes politiques.

Les lectures politiques sont-elles, à défaut d'autres, utiles à de tout jeunes gens ? J'en doute, et crois avoir pour moi l'unanimité de vos familles. De tels goûts sont prématurés. Admettons-les pourtant, à titre d'exception : j'admets tout, j'accepte tout, lorsque j'ai l'espoir de recueillir un jugement sincère, une confidence personnelle... Malheureusement, rien n'est moins personnel et rien n'est moins sincère que les déclamations creuses empruntées par le pauvre Z. à quelques journaux violents, sa pâture quotidienne.

Assurance superficielle, *dis-je à cet orateur de club...* Vous abordez, par exemple, les plus graves questions de politique étrangère. Mais

vous n'en connaissez pas le premier mot, tout lecteur de Barrès que vous vous déclariez. Vous indiquez à peine un ou deux éléments des redoutables problèmes que les hommes les plus graves hésitent à résoudre. Vous affirmez, quand ils doutent. Il est vrai qu'aucun obstacle, aucun fait ne vous arrête : vous n'en citez pas un seul. Votre devoir n'est même pas de la feuille de chou de sous-préfecture... Beaucoup trop d'assurance, et peu de réflexion. Le contraire me plairait.

Encore Z. a-t-il choisi, pour en citer le titre (le titre seulement!), des livres sérieux, bien écrits... Mais dans une autre copie, l'élève n'a même pas abrité derrière ce paravent sa nullité prétentieuse :

Précieux reflet, *dit la note*, de vos conversations et de vos pensées. Vous battez votre coulpe sur le dos des autres, des socialistes, de la France, de la démocratie « mal comprise » (c'est-à-dire comprise autrement que par vous)... Procédé très commode et très répandu. Combien il serait plus simple de me dire de quels défauts vous vous êtes corrigé, quelles résolutions vous avez prises (pas des résolutions politiques! non! des résolutions de bon élève, de bon fils ou de bon camarade), quelles bonnes actions vous avez faites, inspiré par vos lectures. Vous trouvez vos principes excellents pour la réforme des autres; parlez-nous de l'influence qu'ils peuvent avoir sur la vôtre... Voilà le sujet! — Malheureusement, ce sujet n'est pas du tout à la mode, et l'on parle plus volontiers de ses droits que de ses devoirs.

4. Les moralistes.

Quelques élèves ont essayé de nous présenter ainsi le sujet; ils nous ont parlé modestement d'eux-mêmes et des excellents principes qu'ils ont puisés dans les livres. Mais, si leur caractère est modeste, leurs ambitions ne le sont pas. Je suis un peu inquiet lorsque A. m'affirme conformer sa conduite à celle des héros de Corneille, et je cherche en vain dans son devoir une circonstance, une seule, où il ait eu l'occasion de montrer une âme cornélienne... Le fait n'est pas invraisemblable, puisque M., autrefois, en Seconde, nous en a cité un exemple assez curieux (1)... Je constate pourtant qu'il ne s'est pas produit dans l'existence

(1) *La Classe de Français*, p. 203.

de A... Je suis encore plus sceptique lorsque j'entends H. m'assurer que La Fontaine a eu sur lui la plus grande influence, et A. me déclarer qu'il fait de Montaigne son livre de chevet. Heureusement, ce n'est pas vrai. Ils ont « bluffé ». Leurs devoirs le prouvent bien : le premier est sec et vague; et le second est ainsi noté, dans une marge :

Tous ces textes ne m'intéresseraient que s'ils avaient influé sur vos actes, ou au moins sur vos jugements, en telle ou telle circonstance. Citez-nous des cas, dans la vie pratique, en famille, entre camarades, à propos d'un fait divers ou d'un incident de classe, où vous jugiez « à la Montaigne », où vous disiez : « Que sais-je ? » sur le ton de Montaigne, où vous ayez quelque chose de son scepticisme, de son détachement, de son indifférence philosophique... Ce serait regrettable à d'autres égards... Ce serait du moins le sujet.

5. **Un dilettante.**

Je ne signale que pour mémoire le paradoxe de de M., qui déclare que les meilleurs livres sont les plus inutiles. Non seulement il préfère les poètes aux prosateurs, mais il aime, parmi les poètes, ceux qui ont le moins d'idées ! Son auteur préféré est Théophile Gautier; et dans Théophile Gautier sa pièce de prédilection est celle qui l'éblouit le mieux sans lui donner à penser : la *Symphonie en blanc majeur*. Il aime Rostand, surtout dans *Chantecler*, à cause de son extraordinaire fécondité verbale ; il n'en dédaigne pas même les plus affligeants calembours. Enfin, il fait son dieu de Leconte de Lisle (quoique le nihilisme navrant du poète soit juste le contraire de ses convictions), parce que ce cruel démolisseur de croyances est un merveilleux ouvrier en vers... Le devoir est assez élégant, dans son impertinence railleuse ; mais il ne nous présente guère qu'un paradoxe habilement soutenu : à peu près le contraire de ce que je demandais.

6. **Un sage !**

Combien je préfère l'honnête simplicité du premier !

On pourrait presque dire de la lecture, *commence-t-il*, ce qu'Ésope disait de la langue : c'est tout à la fois la meilleure et la plus mauvaise chose du monde. L'influence de la lecture est capitale sur un homme

intelligent, qui pense, qui raisonne : elle peut déterminer ses idées, ses méthodes, ses sentiments et, par suite, sa conduite ; c'est parce qu'il a lu encore enfant la bataille entre les Francs et les Romains, dans les *Martyrs* de Chateaubriand, qu'Augustin Thierry fut un des grands historiens du XIXe siècle. Mais cette influence est bien souvent néfaste. Combien d'enfants se sont rempli la cervelle de chimères absurdes engendrées par les contes de fées ! Combien sont partis, quatre sous en poche, à la conquête du monde, et se sont vus ramenés à leur famille par la gendarmerie, pour avoir trop lu Jules Verne ! Combien, pour jouer à Sherlock Holmes ou bien à Arsène Lupin, se sont attiré de méchantes histoires par des exploits ridicules ! Combien enfin, qui connaissaient trop les feuilletons de tel ou tel journal, ont pris la vie pour un roman, cherchant sans trêve ni repos l'héroïne de leurs rêves !

Pour mon compte, je dois avouer que la lecture n'a pas encore exercé sur mon humble personne, soit en bien, soit en mal, une pareille influence ; et je puis dire qu'elle ne mérite de ma part, dans l'éloge ou dans le blâme,

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

La lecture n'a pas déterminé ma carrière, pour la bonne raison que j'ignore encore, à deux mois du baccalauréat, quelles portes doit m'ouvrir le fameux parchemin. Elle n'a même pas déterminé la direction de mes études, puisque c'est pour des raisons toutes pratiques et terre à terre que j'ai choisi la section C... Mais elle m'a confirmé ensuite dans ce choix, et elle m'aide, par le charme qu'elle répand sur nos études, à en découvrir l'intérêt.

I. — *Livres qui m'ont fait aimer la nature.*

J'aime les sciences, les sciences de la nature, surtout dans leurs rapports avec les mathématiques, sans lesquelles on n'explique rien... Vous serez donc étonné, sans doute, que j'aie, dans mon enfance, médiocrement goûté Jules Verne. Telle est, pourtant, la vérité. Peut-être serais-je plus indulgent, aujourd'hui, pour les hypothèses du hardi romancier qui prévit la navigation sous-marine et aérienne. J'étais alors choqué surtout de sa gaucherie dans l'exécution, des invraisemblances accumulées, des libertés qu'il prenait avec la science, des illusions qu'il nous donnait sur des matières qui n'en comportent pas. Je lui préférais encore Wells, l'auteur anglais. Celui-là, sous des apparences étrangement audacieuses, raisonne juste et nous instruit des choses qui nous touchent le plus. Il ne s'attarde pas à des descriptions dites scientifiques ; il ne cherche pas à excuser, à atténuer, à rendre

vraisemblable la fantaisie. D'un coup de levier, il nous transporte dans les siècles futurs ; un simple naufrage nous jette dans une île mystérieuse. Mais, une fois la donnée du roman acceptée, nous ne trouvons plus que des raisonnements logiques, des considérations profondes sur l'histoire de l'humanité (*La Machine à explorer le temps*), ou sur la nature et l'origine de l'homme (*L'Ile du docteur Moreau*) ; la solidité de l'exécution me rendait plus indulgent pour l'invraisemblance du sujet...

Mais combien les romans pâlissent auprès de la réalité ! Mon livre de chevet, le grand livre de mon adolescence, a été l'*Astronomie populaire* de Flammarion. Anatole France raconte, dans le *Livre de mon ami*, que des paroles vulgaires entendues dans certaines circonstances éveillent tout un monde d'idées dans l'imagination des enfants : il faut lire le chapitre où, de « sa voix grasse de vieux sermonnaire », M. l'abbé Chotard révèle à sa classe la sombre poésie de la déroute : « Les débris de l'armée romaine regagnèrent Canusium à la faveur de la nuit !... » — Les phrases un peu poncives, les gravures un peu grossières de l'*Astronomie populaire* produisirent sur moi le même effet que les réflexions naïves de M. Chotard sur le filleul de Marcelle aux yeux d'or. Je me rappelle mes rêveries d'enfant devant certaine image où un voyageur, « errant, dit la légende, sur les rives de la Seine, s'arrête sur un monceau de ruines, cherchant la place où Paris aura, pendant tant de siècles, répandu sa lumière ». Et sûrement, la pièce de Victor Hugo sur l'Arc de Triomphe ne m'a pas donné, depuis, une vision si intense de la faiblesse humaine en face de la nature éternelle. — Pour la partie technique elle-même, j'ai lu, depuis, des livres sérieux, qui passent pour plus instructifs ; mais lorsque, dans la campagne, par une claire soirée d'août, je vois s'allumer les astres et passer les étoiles filantes, je songe à ces gravures et à leurs légendes, qui me firent pour la première fois comprendre la beauté de la mécanique céleste : l'une représentait l'Étoile du Berger attendue par une fiancée barbare ; l'autre un astrologue du moyen âge calculant l'influence occulte de Jupiter ; une troisième montrait Le Verrier découvrant Neptune, par le calcul, dans son cabinet. — Et peut-être les autres m'apprennent-ils mieux les choses ; mais Flammarion seul m'en a fait sentir tout jeune la pénétrante poésie. Qu'est-ce que la science, en effet, si l'on n'y voit qu'une série de chiffres et de formules ? si l'on n'essaie pas d'entrevoir la loi suprême à laquelle toutes les autres doivent être rattachées, et si l'on ne puise dans la contemplation de l'ensemble le courage nécessaire pour l'humble effort de chaque jour ?... Voilà le service que m'a rendu la lecture dans mon travail scientifique.

II. — *Livres qui m'ont aidé à comprendre l'humanité.*

Les lectures scientifiques ne sont pourtant pas les seules qui m'aident à voir l'intérêt général et le but de nos études. Le tableau de l'humanité, de ses joies et de ses douleurs m'attire peut-être plus encore que le spectacle un peu froid de l'impassible nature. Vivent les poètes, les romanciers, qui ramènent nos regards sur nous-mêmes et qui nous font aimer dans le cœur et dans la conscience humaine les sentiments les plus doux, les plus forts, les plus consolants !..

Vivent les fées, d'abord, qui charmaient mon enfance, au temps où je lisais avec ravissement les exploits de Barbe-Bleue ou du Petit-Poucet, les aventures de Peau d'Ane ou de la Belle au Bois dormant ! Je les ai toujours aimées, ces fées, ces formes légères et vaporeuses, ces brouillards et ces tulles blanchâtres qui traînent sur les prés, à l'aurore, froissant l'herbe de leurs pieds mignons, dansant en rond au chant du rossignol, puis, agitant leurs écharpes bleues, s'envolent par bandes aux rayons du soleil levant. J'aimais à retrouver, après leur départ, sur chaque brin de graminée, dans chaque corolle de fleur, les perles fines qu'elles laissaient parmi la rosée. Anatole France m'apprit à les bien comprendre, à voir en ces contes de fée l'éternel poème de la nature traduit dans la langue des hommes, la victoire de la lumière, de la chaleur, de la beauté, de la vie sur tout ce qui est laid, sur tout ce qui est sombre et glacé. Aussi, depuis, plus un auteur se rapproche de leur grâce aimable, de leur optimisme confiant, de leurs légendes bleues et roses, et plus il a mes faveurs. Les paysanneries de George Sand, la *Petite Fadette*, les *Maîtres Sonneurs*, les romans champêtres de René Bazin, la *Sarcelle bleue*, la *Terre qui meurt*, m'ont fait aimer plus que jamais la vie simple du village où je passe souvent mes vacances. Cet hiver, en dépit des railleries de quelques camarades, et (l'avouerai-je ?) en dépit même du jugement de mon professeur, j'ai beaucoup aimé *Chantecler*. Ce qui me plaît en cette œuvre, ce ne sont pas les cocoricos du coq, les aboiements du chien, le plumage de la faisane, les détails réalistes des scènes rustiques... J'aime dans ces animaux les hommes dont ils sont l'image fidèle ; toute la pièce n'est que symbole ; Rostand chante la lumière, la liberté, le travail, l'amour du terroir, les nobles sentiments qui font le prix de l'existence : il célèbre la grandeur et la beauté de la vie ; il la peint de couleurs roses : et pour cela je l'aime, je lui pardonne ses faiblesses... Il me rappelle les contes de fées.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans ces conditions, je fréquente peu les critiques littéraires. Les seuls livres de ce genre qui trouvent grâce à mes yeux sont ceux qui parlent au cœur et à l'imagination :

un tableau coloré, vivant, comme le *La Fontaine* de Taine ; des réflexions familières, indulgentes, aimables, comme le *Sévigné* de Boissier ; certaines parties du *Voltaire* de Lanson ; quelques conférences de Brunetière, à cause de leur éloquence, et le *Rousseau* de Jules Lemaître à cause de sa méchanceté... Mais mes auteurs préférés, ai-je besoin de le dire ? ce sont les poètes. Non pas, comme ceux d'un de mes amis que je pourrais nommer, les poètes les plus froids, les plus dilettantes, les plus cruels, un Théophile Gautier, un Baudelaire, un Leconte de Lisle ; mais les plus émus, au contraire, les plus humains : Lamartine, le Lamartine du *Lac* et du *Crucifix ;* Victor Hugo, non celui d'*Eviradnus,* qui m'ennuie, ou de *Plein Ciel,* qui m'écrase, mais celui de la *Tristesse d'Olympio* et des strophes *à Villequier ;* et surtout Musset, oui, Musset, si dédaigné, dit-on, par ceux qui n'ont pas sa tendresse, le Musset des *Nuits* et de *Rolla,* le Musset du *Souvenir* et de l'*Espoir en Dieu.* Voilà, pour le moment, mon auteur préféré, celui dans lequel je me retrouve, celui que vous devez accuser (si une influence sérieuse peut être exercée par un livre) de mes excentricités. Que d'esprit dans le prologue de *la Coupe et les Lèvres !* Que de grâce dans *A quoi rêvent les Jeunes Filles !* Que de triste douceur dans *Lucie !* Que de mélancolie dans la *Nuit de Mai !* Que de souffrance, que de douleur dans les *Nuits d'Octobre* et de *Décembre !* Et que de philosophie dans ces vers si connus, qui résument mes pensées ordinaires :

> Je ne puis ! Malgré moi l'infini me tourmente.
> Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir...

Je sais bien que Pascal a mieux dit ces choses ; Pascal, d'ailleurs, m'a vivement attiré, lorsque nous l'avons entrevu, au commencement de cette année ; mais Musset me parle un langage plus simple, et, puisqu'il faut être sincère, c'est à lui que je reviens toujours.

A. B.

La force a manqué à votre camarade pour résumer dans une conclusion assez ample et assez ferme ses impressions si sincères ; mais nous pouvons facilement, après avoir ainsi passé en revue les idées de la classe, suppléer à sa défaillance, et nous substituer à lui. — Nous reconnaîtrons donc, pour terminer, qu'il ne faut pas exagérer l'influence, bonne ou mauvaise, de la lecture : en cela, les dix élèves qui l'ont réduite à peu de chose partaient d'un

principe juste : l'expérience nous instruit mieux que les bibliothèques ; l'éducation pure et simple, par la philosophie, la religion, la morale et la pratique de la vie, passera toujours et doit passer avant l'éducation livresque. Pourtant deux motifs au moins nous font croire que la lecture, bien graduée, bien accommodée aux goûts particuliers de chaque enfant, est l'instrument indispensable d'une éducation complète.

Le premier, qui a surtout frappé la majorité de la classe, est *le nombre de faits et de connaissances* que l'expérience directe ne saurait nous fournir et que nous sommes bien obligés de demander à celle d'autrui. Si grande que soit l'utilité des célèbres *leçons de choses*, elles ne nous font jamais connaître qu'un nombre restreint d'objets, ceux qui tombent le plus facilement sous les sens, en général les plus vulgaires et les moins intéressants. C'est par la lecture, beaucoup plus que par l'observation directe, que l'enfant se fait une idée du monde, de la nature, de l'humanité ; vous devez mille fois plus de souvenirs et de connaissances aux livres qu'à l'expérience, et ceux qui n'ont presque rien lu, ou qui n'ont lu que des sottises, nous étonnent tous les jours par leur prodigieuse ignorance ; ce sont des âmes incultes, de véritables barbares.

Non seulement ils connaissent peu de choses, mais ils ne savent même pas utiliser leurs souvenirs ; les faits qu'ils ont enregistrés restent dans leur mémoire comme s'ils n'étaient pas ; leur ignorance n'a d'égale que leur absence de jugement. « Pas de sentiment, pas d'idées, pas de style ! » telle est la note qui revient à chaque instant sous la plume des professeurs consternés. La lecture seule développe la sensibilité, parce qu'elle nous habitue à sortir de nous-mêmes ; elle nous fait aimer la science, l'art, la poésie, toutes les belles choses qui donnent du prix à l'existence ; la lecture donne des idées ; elle seule nous apprend à penser au contact d'un homme qui pense, et à l'imiter ensuite, entraîné par son exemple.

C'est donc en vain que les bouillants apôtres, les partisans exclusifs de l'observation directe prétendent vous

mettre toujours et sans intermédiaire en présence des choses. Jamais ils ne réussiront à vous les faire reproduire ou juger sincèrement, sans l'aide puissante de la lecture appuyée sur la mémoire. Je n'ose dire, quoiqu'elles ne manquent pas d'agrément, que les meilleures copies de la classe nous laissent voir dans ce sens l'influence des bonnes lectures ; mais je crois pouvoir avancer des plus mauvaises qu'elles en font cruellement sentir l'urgente nécessité. Le désordre de la pensée, la sécheresse du sentiment et la pauvreté du style dans ces devoirs anémiques s'expliquent par le portrait même qu'ils nous tracent de leurs auteurs, et le récit de ces adolescences insuffisamment cultivées nous en dit long sur les causes de la « Crise du Français ».

CHAPITRE IV

COMMENT ON RÉDIGE DES NOTES AU COURS DE LECTURES RAPIDES

ÉTUDE DE QUELQUES TEXTES SUR LES PREMIERS EFFETS DE L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE

NOTES PRISES PAR LES ÉLÈVES

1re Note : Un texte de Lamartine sur le premier Empire.

Dissertation sur les Destinées de la Poésie.

(Écrite en 1834 — jointe aux *Premières Méditations.* — Les pages sont celles de l'édition HACHETTE.)

1. **La sécheresse du monde impérial** (p. XXVI) :

« Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde... Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine. »

2. **La renaissance des idées libérales après la chute de l'Empire** (p. XXXIII) :

« La poésie était revenue en France avec la liberté...
... elle ne meurt jamais. »

3. **Le rôle des deux grands précurseurs de la liberté** (p. XXVIII).

EXTRAIT A APPRENDRE PAR CŒUR :

« Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d'un œil inquiet, protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'âme, de l'intelligence et de la poésie, Mme de Staël et Chateaubriand. Mme de Staël, génie mâle dans un corps de femme... remuant, passionné, audacieux... ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude... ;

à elle seule conspiration vivante, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante, que de mettre le poignard dans la main des conjurés ou de se frapper elle-même *pour rendre à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde.* »

4. **Culte de Lamartine pour Mme de Staël et Chateaubriand.**

— Lamartine à Coppet : *Pages choisies de Mme de Staël*, éd. ROCHEBLAVE, p. 73 ; et *Recueillements*, Entretien avec le lecteur, p. XVII :

« J'étais, depuis ma tendre enfance, un admirateur exalté du génie et du caractère de Mme de Staël. *Corinne* avait été mon premier roman : c'est le roman des poètes. Le livre religieux, mystique, républicain *de l'Allemagne* m'avait révélé à moi-même mes sentiments encore confus... J'étais ivre du nom de Mme de Staël. »

— Il lit avec le même enthousiasme *René, Atala* et le *Génie du Christianisme.*

La rédaction de la note a pris une classe entière. Mais ces exercices de lecture à haute voix, suivis de jugements modérés, interrompus par des réflexions imprévues, ne sont pas les moins vivants ni les moins profitables. On lasserait l'attention des élèves par des explications minutieuses trop répétées ; de simples lectures, bien choisies, restent souvent mieux gravées dans les mémoires que de trop soigneux commentaires. Ici, tous les textes « portaient ». Le dernier surtout, le récit de Lamartine voyant passer Mme de Staël et Mme Récamier en voiture comme des divinités, a eu le plus grand succès ; l'enthousiasme du jeune poète, les sourires moqueurs des deux femmes devant son admiration béate, la bonne grâce du narrateur avouant sa naïveté, tout fut compris et apprécié : c'était bien la jeunesse parlant à la jeunesse.

Encouragés par cet essai, nous avons consacré deux classes encore aux lectures suivantes :

2e Note :
Les idées politiques de Mme de Staël et de Chateaubriand.

(*Pages choisies de Mme de Staël*, éd. ROCHEBLAVE.
Extraits de Chateaubriand, éd. GIRAUD, PELLISSIER ou ROCHEBLAVE.)

1. *Différences entre les idées de Mme de Staël et celles de Chateaubriand.*

Mme de Staël.

— Son éducation (Rocheblave, p. x-xviii).

— Liste de ses œuvres (*id.*, p. lxii).

— Son premier livre important (1800) : *De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.*

— L'idée essentielle : le progrès de l'esprit humain, ou la perfectibilité (Rocheblave, p. 166) — confiance optimiste dans la nature humaine.

Chateaubriand.

— Son éducation — Lire les 118 premières pages de l'éd. Rocheblave ou les p. 226-317 de l'éd. Giraud : Extraits des *Mémoires d'Outre-tombe* — un roman poétique.

— Son premier livre (1797) : *Essai sur les Révolutions* — vanité des révolutions (éd. Pellissier, p. 11) — pessimisme et méfiance.

2. *Ressemblances entre les idées de Mme de Staël et celles de Chateaubriand.*

Tous les deux opposent la *force du sentiment* aux excès de la raison pure.

Mme de Staël.

— *Le sentiment de l'art,* dans *Corinne* ou l'*Italie* (1807) (Rocheblave, p. 115-161).

— *Le génie allemand,* dans l'*Allemagne* (1810-1813) (Rocheblave, p. 211-216).

Chateaubriand.

A. — Chateaubriand désavoue en partie son *Essai sur les Révolutions* (*Note* citée par Pellissier, p. 12). — Il se rapproche, tout en la critiquant, de Mme de Staël : *Lettre à M. de Fontanes sur la 2e édition de l'ouvrage de Mme de Staël* (*la Littérature*) — parue dans le *Mercure* du 22 décembre 1800 (éd. Pellissier, p. 39).

Extrait :

«... Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir *Jésus-Christ* partout, comme Mme de Staël la *perfectibilité*. J'ai le malheur de croire, avec Pascal, que la religion chrétienne a seule expliqué le problème de l'homme. Vous voyez que je commence par me mettre à l'abri

sous un grand nom afin que vous épargniez un peu mes idées étroites et ma superstition antiphilosophique... Il sera divertissant pour vous de voir *comment deux esprits partant de deux points opposés sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats*. Madame de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion... »

En réalité, la philosophie de Rousseau et de Germaine Necker avait avec le christianisme une grande affinité ; et la religion de Chateaubriand faisait une large part à la philosophie ; l'une et l'autre s'appuyaient surtout sur le *sentiment* ; avec elles était née la poésie romantique.

B. — *Le despotisme de Napoléon achève de le jeter également dans l'opposition.*

1804 : Sa démission, à la suite de l'exécution du duc d'Enghien.

1807 : Article sur M. de Laborde dans le *Mercure* : « C'est en vain que Néron prospère ; Tacite est déjà né dans l'empire. Il croît, inconnu, auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. » (1)

1811 : Napoléon lui interdit de prononcer son discours de réception à l'Académie.

C. — *Indépendance de sa pensée dans le « Génie du Christianisme ».*

Le livre était sincèrement religieux et philosophique ; le but essentiel de l'auteur n'était pas, quoi qu'on en ait dit, de seconder Bonaparte à l'époque du Concordat ; il y eut là surtout une coïncidence.

Analyse faite en classe : trois pages du *Génie du Christianisme* (Éd. Rocheblave, p. 126-129 ; éd. Giraud, p. 88-90) :

« ... Ce n'étaient pas les sophistes... le clergé séculier et régulier. » (2e moitié de l'Introduction.)

Deux sortes de critiques adressées par les philosophes du XVIIIe siècle à l'Église :

1° *Critiques scientifiques* sur les *textes*, sur les *Écritures* et sur l'histoire de la formation des *dogmes*.

A cette première série de critiques Chateaubriand ne répond que dans une partie sur quatre. Encore le fait-il d'une manière très superficielle.

2° *Critiques morales* sur la grossièreté des croyances et du culte, sans oublier les méfaits du fanatisme religieux.

(1) V. Giraud, *Pages choisies*, p. 163.

Chateaubriand répond, dans les trois parties essentielles de son œuvre, que le christianisme est :

a) *poétique ;*

b) *philosophique ;*

c) *bienfaisant.*

Originalité de cette méthode en 1802.

Après Chateaubriand, on pourra renouveler et fortifier les premières critiques. — Les secondes, au contraire, ne seront plus guère prononcées que par M. Homais. Renan parlera de l'Église, du culte, de la poésie chrétienne sur un ton et dans un style qui rappelleront le *Génie du Christianisme.* — C'est Chateaubriand qui a enseigné le premier à parler de ces choses d'une manière équitable.

3e Note :
Les principes représentés par Napoléon et ses deux adversaires :
L'autorité et la liberté.

(Analyse de la Conclusion du livre de M. Paul Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 392.)

I. — *Les deux tempéraments.*

— *Mme de Staël* — son agitation — son « intempérance de célébrité» (*Mémorial*) — « une machine à mouvement » — un être de passion et de sentiment.

— L'esprit positif de *Bonaparte.*

II. — *Les deux politiques.*

— *Mme de Staël* — son attachement à un régime plus ou moins républicain — Elle dénonce l'ambition de Bonaparte.

— *Napoléon* — motifs qu'il eut de la redouter, quoiqu'il fût en apparence, moralement et matériellement, le maître absolu — instabilité de son pouvoir.

III. — *Les deux principes.*

Deux familles d'esprits.

1. Les idéalistes.

A. — Mme de Staël est une *idéologue* formée par la philosophie, — on aurait dit, hier encore, une *intellectuelle* — Ses principes : droit,

justice, liberté, devoir, humanité... ce que Napoléon appelle une « ténébreuse métaphysique ».

B. — Elle est *individualiste*, et fait reposer, comme la Constituante, la justice et la liberté sur le respect de la personne humaine — Elle ne reconnaît pas d'autre *raison d'État* que la justice.

Cause : Elle ne voit pas de différence entre la morale politique et la morale privée ; tandis que son adversaire appuie « le despotisme sur l'immoralité », elle fonde l'art du gouvernement sur l'honnêteté pure et simple.

2. **Les réalistes.**

A. — Bonaparte est un *réaliste*, formé par les circonstances — Il a vu la société désorganisée par le triomphe trop brusque d'idées trop générales, et il revient, par une réaction excessive, à la négation de l'Idée : « Que me parle-t-on de bonté, de justice abstraite, de lois naturelles ? La première loi, c'est la nécessité ; la première justice, c'est le salut public... »

B. — Bonaparte sacrifie *l'individu* à *l'État ;* il est « indifférent à la vie des hommes » ; et comme l'État se confond pour lui avec sa personne, il fait du monde un piédestal à son égoïsme.

Cause : Une part de vérité dans son jugement : il est souvent très difficile de respecter les lois morales au milieu des difficultés de la politique — Mais part plus grande encore d'erreur, parce que, la justice étant, en somme, le premier besoin des sociétés humaines, elle ne peut pas être longtemps ni trop gravement violée — Mot de Carlyle : « L'injustice se paie avec d'effroyables intérêts composés. »

Conclusion.

Mme de Staël l'a emporté — La force de Bonaparte a été écrasée par celles qu'il avait trop méprisées.

Part d'illusion dans les théories généreuses de Mme de Staël — Part plus grande de vérité — sa foi dans l'idéal.

CHAPITRE V

DEUX NOUVELLES NOTES RÉDIGÉES EN CLASSE ET ACCOMPAGNÉES D'INDICATIONS ORALES

SUR LA DÉFINITION DU MOT « ROMANTIQUE » EN 1810 SUR LES SENTIMENTS ROMANTIQUES EN 1805 D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

1re Note : Sur le sens et l'origine du mot « romantique ».

1. ***Premier sens du mot.***

J.-J. Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire,* Séjour à l'île de Saint-Pierre (1777) :

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages, plus romantiques que celles du lac de Genève.

Littré, qui cite cette phrase, explique ainsi le mot :

« Romantique, synonyme de romanesque ; se dit particulièrement des lieux, des paysages qui rappellent à l'imagination les descriptions des poèmes et des romans. »

Chênedollé :

Tout enchante à mes yeux ce site romantique.

2. ***Modification du sens par Mme de Staël.***

...On prend quelquefois le mot « classique » comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant

la poésie classique comme celle des anciens, et la *poésie romantique* comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques...

...La division en littérature romantique et en littérature classique se rapporte aux grandes ères du monde, celle qui a précédé l'établissement du christianisme et celle qui l'a suivi.

(*De l'Allemagne* [1810], l. II, ch. XI.)

Mme de Staël passe ainsi d'une étymologie incomplète à la véritable étymologie, d'un sens intermédiaire au sens primitif. *Roman* (dans le sens de *romanesque*) venait lui-même de *roman* (écrit en langue *romane*), qui désignait, en effet, la littérature du moyen âge, la littérature chrétienne, soustraite, avant la Renaissance, à l'influence des anciens. Mme de Staël s'en sert donc pour désigner en outre les œuvres nouvelles, opposées au goût classique de la Renaissance, et par lesquelles les romantiques croyaient remonter au moyen âge.

3. *Valeur de ce terme.*

Ce mot, comme presque tous ceux qui désignent des idées nouvelles, a pris d'abord un sens négatif. Le *romantisme* était surtout la négation du *classicisme*. Phénomène aussi fréquent que naturel ! Nous connaissons les choses que nous avons sous les yeux, et nous savons fort bien que nous n'en voulons plus ; l'avenir, au contraire, est toujours nébuleux, et pas plus dans les lettres que dans la politique, nous n'arrivons à définir aussi exactement la cité future. « Le moi se pose en s'opposant », disait Fichte. L'avenir se dessine en s'opposant au passé ; le *romantisme* a su d'abord qu'il différerait en tout de l'âge précédent ; les hommes de la Constituante ont défini leurs principes par opposition aux abus de l'Ancien Régime ; on trouve la forme nouvelle en brisant la forme précédente.

Bien plus ! L'esprit humain est tellement timide, il procède si bien, comme la nature, par tâtonnements incertains, qu'il aime à se rattacher toujours et malgré tout au passé. Rompant avec le passé d'hier, il cherche volontiers

un ancêtre dans le passé d'avant-hier. De là le second caractère du romantisme naissant. De même que les Constituants, pour briser les abus de la Monarchie, prétendaient revenir aux vieilles « franchises » du moyen âge, de même Mme de Staël, pour rompre avec les conventions imposées par la Renaissance, croit se rattacher aux « traditions chevaleresques » et au pur christianisme. Et ceci également répond à un instinct de la nature. On a comparé la marche de l'humanité à une spirale ascendante, chaque spire la faisant repasser par un cercle un peu plus grand mais parallèle au cercle déjà parcouru... *Nil novi sub sole !* Tout recommence ! Il n'est pas une idée qui n'ait été annoncée dans le passé, pas un progrès que n'aient entrevu nos pères...

De là le double sens du mot « romantisme » dans Mme de Staël : *roman,* c'est-à-dire contraire à la règle classique du XVIIe siècle ; *roman,* c'est-à-dire qui revient aux traditions romanes du christianisme sans mélange.

Nous verrons quelles nouvelles nuances y ajouteront les romantiques de la génération suivante, à mesure qu'ils prendront conscience de leur force et de leur talent.

2e Note : Les premiers sentiments romantiques chez un adolescent, de 1800 à 1805.

TEXTE DE LAMARTINE : *Préface des Méditations,* écrite en 1849.

I. — *Première série d'extraits :*

Le poète lyrique naissant.

Voici trois séries de textes dont le souvenir vous soutiendrait dans la composition d'un paragraphe sur ce sujet. On peut dire que, si vous avez bien écouté, votre développement est fait. C'est ainsi que devraient être construits tous les paragraphes de vos dissertations, si vous connaissiez bien les auteurs : une idée par paragraphe ; quatre,

cinq ou six exemples par idée ; une citation ou un mot frappant pour finir. Voyez ici comment Lamartine énumère les influences qu'il subit de dix à quinze ans.

1. **Les lectures en famille** (p. I-IV, *passim*) :

« J'étais né impressionnable et sensible... J'avais dix ans. »

— *Ce qu'il aime : Mérope,* les hexamètres sonores, les psalmodies du Dimanche à l'église de Milly.

— *Ce qu'il n'aime pas :* la sécheresse de La Fontaine.

2. **La lecture des poètes étrangers :**

— la *Jérusalem délivrée* (p. XII) — *Werther* (p. XXXII, *Dissertation sur les destinées de la poésie*) — et surtout *Ossian* (p. XIII).

3. **La nature :**

— *directement,* comme Rousseau :

la vie simple à la campagne : — p. III : la maison paternelle au village — distractions champêtres — p. VI : promenade et chasse.

— *indirectement :*

— la lecture des poètes à la campagne.
— Le Tasse commenté par les fleurs (p. XII).
— Ossian lu sur les montagnes.

Remarquez l'influence d'Ossian ; vous connaissez l'histoire du livre, la demi-supercherie de Macpherson, qui s'était inspiré de traditions gaëliques pour composer des poèmes dont il donna la prétendue «traduction » anglaise en 1762. Lamartine le lisait dans la traduction de Letourneur (1768) ou dans celle de Baour-Lormian (1801). Il est probable que son édition ressemblait à celle que possède notre bibliothèque : la nôtre, qui date de 1818, est assez ancienne pour avoir appartenu à quelque jeune romantique ; elle porte encore la brochure en papier uni, vert foncé, avec doublure en journaux de l'époque... L'en-tête

achève de rappeler la simplicité naïve du bon vieux temps :

OSSIAN,
BARDE DU TROISIÈME SIÈCLE.
POÉSIES GALLIQUES
EN VERS FRANÇAIS
PAR P. M. L. BAOUR LORMIAN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
QUATRIÈME ÉDITION.
A PARIS, CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE SON PÈRE,
RUE SAINT-JACQUES, 59.
MDCCCXVIII

J'emportais, *dit Lamartine*, un volume d'Ossian sur les montagnes; je le lisais où il avait été inspiré, sous les sapins, dans les nuages, à travers les brumes d'automne, assis près des déchirures des torrents, aux frissons des vents du nord, au bouillonnement des eaux de neige dans les ravins.

Cette scène se place, non plus sur les coteaux gracieux et secs du Mâconnais, mais en Suisse, ou dans le Haut Jura. — Lamartine devait avoir dix-huit ou vingt ans. — Remarquez aussi l'influence probable de Rousseau, dont il ne parle pas.

Ossian, *continue-t-il,* fut l'Homère de mes premières années ; je lui dois une partie de la mélancolie de mes pinceaux. C'est la tristesse de l'Océan. Je n'essayai que très rarement de l'imiter ; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixe sur des apparitions confuses dans le lointain...

Vous souriez?... Vous croyez apercevoir la figure de convention, le sujet d'estampe romantique : un poète échevelé, en redingote et pantalon à sous-pieds, sur un roc au bord des flots, la main passée dans le gilet, et l'œil profond posé sur l'horizon. Lamartine lui-même a décrit pour son graveur de semblables sujets de pendule. Voici, par exemple, comment il commandait la gravure destinée à la 1re édition des *Méditations* :

Un rocher sauvage et pittoresque, dominant un lac, ou une plaine,

ou un fleuve, ou une mer. Quelques arbres superbes sur le rocher, et une lune se levant par dessus... Sur le rocher, une figure de femme, debout, assise ou couchée, représentant la Méditation ou l'Enthousiasme, avec ce vers gravé au bas du dessin :

Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

(*Lettre à Virieu.*)

Hélas ! tout vieillit... Mais la mode, alors, était nouvelle ; ces choses paraissaient très originales. Si la forme était naïve, le sentiment était profond ; on voyait renaître enfin le sentiment de la nature :

C'était pour moi une mer après le naufrage, sur laquelle flottent, à la lueur de la lune, quelques débris ; où l'on entrevoit quelques figures de jeunes filles élevant leurs bras blancs, déroulant leurs cheveux humides sur l'écume des vagues ; où l'on distingue des voix plaintives entrecoupées du mugissement des flots contre l'écueil... Je n'écrivais rien moi-même encore. Seulement, quand je m'asseyais au bord du bois de sapins, sur quelque promontoire des lacs de la Suisse... des mondes de poésie roulaient dans mon cœur et dans mes yeux ; je composais pour moi seul, sans les écrire, des poèmes aussi vastes que la nature.

II. — *Seconde série d'extraits :*

Témoignage de Lamartine sur le goût classique vers 1805.

1. **Souvenirs sur les lectures recommandées par les Jésuites de Mâcon** (p. XI).

— La pénible traduction des poètes anciens.

— Le P. Ducerceau, Mme Deshoulières ; la parodie dans Boileau.

2. **Charmant portrait : un poète pseudo-classique,** un contemporain de Parny... « Bouquets à Chloris ! » (p. VI-X).

Il rend visite, en Bourgogne, à un vieil ami de son père, retiré au bord des bois. Il décrit sa demeure rustique et raconte que le vieillard lui récita ses poésies :

C'était la description d'une fontaine sous des châtaigniers, au bord de laquelle des jeunes filles déposent leurs cruches à l'ombre, et cueillent des pervenches et des marguerites pour se faire des couronnes ;

un mendiant survenait, et racontait aux jeunes bergères l'histoire d'Aréthuse, de Narcisse, d'Hylas, des dryades, des naïades, de Thétis, d'Amphitrite, et de toutes les nymphes qui ont touché à l'eau douce ou à l'eau salée. *Car ce vieillard était de son temps*, et en ce temps-là aucun poète ne se serait permis d'appeler les choses par leur nom...

Vous reconnaissez là le défaut des poètes pseudo-classiques, celui que nous avons remarqué dans l'abbé Delille, l'abus de ce que Buffon appelait « les termes généraux ».

Et Lamartine termine en y opposant la sincérité romantique :

Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la Muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature.

Il ne nous resterait plus, si nous ne cherchions la poésie que dans les vers, qu'à passer à l'étude des *Méditations*. Mais je désire, auparavant, revenir au grand prosateur qui, plus encore que les poètes, a créé le romantisme ; et nous consacrerons deux classes à l'art de Chateaubriand

---

CHAPITRE VI

L'ART ROMANTIQUE

LA NATURE DE L'IMAGINATION DANS CHATEAUBRIAND D'APRÈS UN TEXTE CÉLÈBRE :

UN PAYSAGE D'AMÉRIQUE SOUS LA LUNE

SOMMAIRE

La qualité maîtresse des écrivains romantiques est l'*imagination*. C'est parce qu'ils avaient le don de voir et de peindre qu'ils ont renouvelé tant de lieux communs et créé, pour ainsi dire, une nouvelle littérature. Mais ce don naturel n'aurait pas suffi, si les plus grands d'entre eux ne l'avaient développé par le travail. Nous en avons une preuve curieuse dans des textes de Chateaubriand, que l'auteur a corrigés plusieurs fois pour leur donner une forme tout à fait irréprochable ; rien ne nous montre mieux la nature de son génie que la manière dont il a su les porter à la perfection.

Nous allons essayer de suivre son travail, d'après une étude que M. Victor Giraud consacre à l'un de ces morceaux : *Un paysage d'Amérique sous la lune*. Il nous en présente jusqu'à *sept rédactions successives :*

1er TEXTE : dans l'*Essai sur les Révolutions* (1797).

2e SÉRIE DE TEXTES : dans le *Génie du Christianisme*, édition de Londres (1799-1800), et les extraits publiés en réclame dans les Revues d'alors, — par exemple dans la *Bibliothèque française* (messidor an IX — juillet 1801). — Le

Génie du Christianisme a été l'un des livres les plus habilement « lancés » du XIXe siècle.

3e SÉRIE DE TEXTES : dans les éditions postérieures du *Génie du Christianisme,* en particulier celle de 1828, l'édition définitive.

DERNIÈRE FORME (inférieure) : dans les *Mémoires d'Outre-tombe.*

Vous lirez à l'avance le texte de 1809, publié dans la plupart des *Extraits* de Chateaubriand. Et nous étudierons ensemble le chapitre de M. Giraud. (1)

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

1re partie : Un précurseur.

Une esquisse dans Bernardin de Saint-Pierre.

J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand... Ces trois noms inséparables se présentent à notre esprit lorsque nous pensons aux premiers progrès de l'art romantique. Les contemporains ne manquèrent pas de comparer l'auteur d'*Atala* et de l'*Essai sur les Révolutions* à ses devanciers. Lorsque parut, à la fin de l'*Essai* (1797), la première version du *Paysage d'Amérique sous la lune,* une Revue anglaise, le *Monthly Review,* rapprocha le style du morceau de celui de Bernardin de Saint-Pierre. Voici le texte de *Paul et Virginie* auquel le critique étranger devait surtout faire allusion :

Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes sous les tropiques, et *dont le plus habile pinceau ne saurait rendre la beauté.* La lune paraissait *au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages,* que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière *se répandait insensiblement sur les montagnes* de l'île, et sur les pitons qui brillaient *d'un vert argenté.* Les vents retenaient *leurs haleines.* On entendait dans les bois,

(1) V. GIRAUD, *Chateaubriand.* Études littéraires.

Le lecteur que cette méthode intéresserait pourra consulter aussi le livre de M. A. ALBALAT, *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains.*

au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de *doux murmures d'oiseaux* qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel et se réfléchissaient au sein de la mer, *qui répétait leurs images tremblantes.*

La description est déjà plus détaillée et plus riche en couleurs que celles de J.-J. Rousseau ; Bernardin de Saint-Pierre est trop modeste lorsqu'il dit : « Oh moi ! la nature ne m'a donné qu'un tout petit pinceau, mais M. de Chateaubriand a une brosse. » Les qualités que donne au peintre la recherche de l'image rare, imprévue, « exotique » sont déjà très développées chez l'inoubliable auteur du « Naufrage du St Géran » ; cette lumière de la lune, qui colore d'un *vert argenté* les *pitons de l'Ile de France*, ne diffère pas beaucoup des teintes bleuâtres et veloutées qui caresseront les yeux éblouis de René. Il faut pourtant reconnaître que l'imagination de Chateaubriand sera plus abondante encore, plus riche et plus colorée ; là où Bernardin se contente de deux nuances, l'auteur de l'*Essai* en découvrira quatre ou cinq ; la fresque l'emportera, par la force et l'éclat, sur la miniature.

2e partie : Un tableau dans Chateaubriand.

I. — *Première qualité du grand écrivain :*

Il sait choisir les traits essentiels, il procède par suppression.

L'abondance ! voilà ce qui frappe dans la première version (1797) du texte célèbre. Imprimée à côté de la seconde (1800), en deux colonnes verticales, elle tient sensiblement plus de place ; des phrases entières, de quatre, six ou même huit lignes, disparaissent, ou sont très réduites dans le texte de 1800 ; on croirait voir une de ces traductions de Tacite où la page française est toujours compacte, alors que la page latine est remplie d'espaces blancs... Seulement, ici, la version la plus ancienne est la plus longue ; c'est dans la plus récente que l'auteur arrive par le travail à la concision.

Exemple emprunté au début.

Préambule commun aux trois séries de textes.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit parmi les déserts du nouveau monde.

Texte de 1797.

La lune *était au plus haut point* du ciel : *on voyait, çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles*. Tantôt *la lune* reposait sur un groupe de *nuages*, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges : *peu à peu, ces nues s'allongeaient*, se déroulaient en zones diaphanes *et onduleuses* de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, *en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois*, la voûte *aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer :* une bouffée de vent *venait encore déchirer le voile, et partout se formaient* dans les cieux *de grands* bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre...

Texte de 1800.

La lune *monta peu à peu au zénith* du ciel ; tantôt *elle* reposait sur un groupe de *nues*, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges, *tantôt elle s'enveloppait dans ces mêmes nues, qui* se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume. *Quelquefois un voile uniforme s'étendait sur* la voûte *azurée ; mais soudain*, une bouffée de vent *déchirant ce réseau, on voyait se former* dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre...

Vous pourriez faire la même remarque au sujet des deux autres paragraphes... Sur le second, Chateaubriand gagne dix lignes; dans le troisième, il supprime quatre

épithètes superflues... « Ce qu'il y a de plus frappant chez M. Victor Hugo, disait Nisard, c'est *le trop*... » Chateaubriand n'a pas attendu qu'un autre lui signalât le danger d'une facilité excessive; il s'est adressé à lui-même l'observation de Nisard ; il a, presque dès le début de sa carrière, retranché ce qu'il avait *de trop*, allégé les périodes un peu longues, supprimé les mots inutiles, dégagé du fatras des détails oiseux les images vraiment dignes d'être conservées. « On ne peut écrire *avec mesure* que dans sa patrie », déclare-t-il en 1802, dans la préface de la première édition du *Génie*, la première édition publiée en France ; et c'est la *mesure* que toujours cet écrivain si bien doué par la nature, si excusable de suivre une imagination féconde, va chercher avec une extraordinaire persévérance. « Cent et cent fois j'ai refait la même page », dit-il encore en parlant des *Martyrs* (1)... Tel Pascal refaisant jusqu'à dix-huit fois l'une de ses *Provinciales*... Ainsi le grand romantique s'accordait au moins sur un point avec Horace et Boileau : le travail, un travail assidu, sévère, sans complaisance, est nécessaire pour perfectionner les dons de la nature ; rarement l'imagination crée seule, du premier coup, une œuvre définitive ; les progrès commencent avec le second brouillon. Il avait si bien conscience de son mérite sur ce point qu'il a pris soin de le rappeler plus d'une fois. Du *Paysage d'Amérique* il dit, dans la réédition de l'*Essai sur les Révolutions* faite en 1826 :

Ici commence la description d'une nuit que l'on retrouve dans le *Génie du Christianisme*, liv. V, chap. XII, intitulé : *Deux perspectives de la nature*. On peut, en comparant les deux descriptions, voir ce que le goût m'a fait changer ou retrancher dans mon second travail.

Continuons, puisqu'il nous y invite, cette instructive comparaison, et voyons avec quel art il procède à ces suppressions.

(1) Voir aussi *Pages choisies*, éd. GIRAUD, p. 208 : Remarques sur la traduction du *Paradis perdu*.

II. — *Autres qualités de Chateaubriand.*

1. L'instinct de la composition.

Dès la première rédaction, il a senti dans quel ordre devait peu à peu s'organiser la scène : les suppressions ne portent que sur des détails ; elles ne servent qu'à dégager les grandes lignes qu'il a tracées en 1797. Pour bien vous en convaincre, j'ai prié A. d'étudier à l'avance le texte de l'*Essai* et d'en préparer l'analyse. Il va nous reproduire le plan au tableau.

I. — Introduction. — Le lieu. Le moment. L'impression générale.

II. — Description
- *Dans le ciel :*
  - la lune — sa marche.
  - ce qu'elle éclaire — les nuages — leur aspect.
- *Sur la terre :*
  - ce qu'on voit :
    - auprès : — la forêt — la rivière.
    - plus loin : — la savane.
  - ce qu'on entend :
    - auprès : — bruits légers — leur cause.
    - plus loin : — roulements du Niagara.

III. — Réflexions. — Le paysage est plus favorable que dans les pays civilisés à la méditation solitaire.
L'âme se confond avec la nature.

2. L'instinct du style.

Un de mes vieux maîtres nous disait quelquefois en riant : « Vous êtes longs, diffus, vous dites volontiers en quatre mots ce qui serait mieux dit en trois... Effacez donc dans votre brouillon une ligne sur trois, sans même regarder ce que vous effacez ! Et tâchez de refaire les phrases avec ce qui reste... » — Chateaubriand eût souri, avec lui, de ce procédé barbare... « Bien décousu, aurait-il dit ! Mais pour recoudre, il faut du goût ; il faut savoir remplacer ! »

Chateaubriand sait admirablement recoudre !

A. — *La valeur de chaque image.*

Il abrège, mais n'affaiblit pas ; il réduit le nombre des objets dépeints, mais il en avive la couleur ; le second texte est toujours plus concret que le premier. C'est ce que nous montre la comparaison entre le texte de 1800 et celui de 1809. Celui de 1800 nous semblait déjà, tout à l'heure, plus coloré que le précédent ; quel progrès encore en 1809 !

TEXTE DE 1800 (repris 3 lignes plus haut).	TEXTE DE 1809.
Bientôt, la nuit sortit de l'Orient, et la solitude sembla faire silence pour admirer la pompe céleste. La lune monta peu à peu au zénith du ciel ; tantôt elle reposait sur un groupe de nues, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges ; tantôt elle s'enveloppait dans ces mêmes nues...	Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel...

Qui dit « remplacer » dit à la fois « supprimer » et « ajouter ».

Voyez ce que supprime Chateaubriand ; la première phrase tout entière : la *solitude,* la *pompe céleste,* le *zénith.* Pourquoi ?

B. — Ce sont des termes abstraits...

C. — Sans couleur...

de M. — On ne les *voit* pas...

— En effet. *La nuit* elle-même est beaucoup moins concrète que *le soleil, la lune, les arbres* et *l'horizon.*

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé...

La seconde version est simple et vraie.

Les *images visuelles* ne sont pas les seules qu'évoque un écrivain romantique. Vous vous rappelez cette description

d'une nuit de juin par J.-J. Rousseau, lorsque, couché sur une pierre tiède, il jouit de la nature par tous les sens. Il s'enivre du parfum des roses, il est ravi par le chant du rossignol, il se sent le corps entier reposé par la fraîcheur du soir. Les sens, en effet, ne sont que les formes affinées d'un seul sens, qui est le toucher. Le toucher suffit parfois à nous donner des sensations poétiques ; c'est lui qui nous fait sentir « la fraîche haleine de la nuit ». L'odorat et le toucher manquaient encore dans le texte de 1800; nous les trouvons dans le texte de 1809 :

Une brise *embaumée*, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme *sa fraîche haleine*.

L'impression est maintenant complète : l'écrivain nous permet à la fois de voir, d'entendre, de toucher et de sentir la nature ; il s'exprime par des sensations.

B. — *Le groupement habile des images. Le mouvement.*

Vous vous rappelez combien de choses, dès 1800, l'auteur avait supprimées dans les deux phrases qui suivent : plus d' « innombrables troupeaux », plus de « plaines bleues », plus de « grève où l'on distingue des couches horizontales », plus de « rides parallèles tracées par le flux et le reflux de la mer ». — En 1809, il achève de tout réduire à deux aspects successifs : 1) la lune seule — 2) la lune sur les nuages... En revanche, il ajoute tous les termes capables d'animer la scène, de mettre en mouvement toutes ces choses immobiles, de nous montrer le tableau changeant du grand décor naturel : *monta, paisiblement, reposait, ployant et déployant, se déroulaient, se dispersaient, formaient...*

L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel ; tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin banc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité...

Le paysage n'est pas figé comme une peinture ; il est vivant, animé ; les images prennent d'autant plus de valeur qu'elles passent et repassent devant nos yeux, dans les mouvements majestueux que leur impriment les grandes forces de la nature.

Vous pouvez faire le même travail sur les phrases suivantes et insister sur les termes *descendait, poussait, coulait, se perdait, reparaissait, dormait, agités, flottantes,* opposés à la *mer immobile de lumière.* Vous verrez la valeur croissante que prennent à chaque rédaction ces termes essentiels. Plus Chateaubriand se corrige, et plus il tend à supprimer tout ce qui ralentissait le mouvement.

Lisez d'abord le texte de 1809 :

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière.

Voyez, au contraire, dans le texte de 1797, que de longueurs, que de détails peu utiles ! *Le ruisseau* « s'enfonçant sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre » (bien difficiles d'ailleurs à distinguer dans la nuit !), « ressemblant à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants, et coupé transversalement de bandes noires. » *La lune* « dormant » déjà « sur les gazons » (ce qui était bien), mais comparée à « des toiles étendues » (ce qui était beaucoup moins bien). « Crachats », « toiles étendues »... images trop vives, trop crues, trop criardes pour un paysage nocturne ; bonnes pour la description d'une boutique de lapidaire ou d'une blanchisserie en plein soleil. Chateaubriand insistait encore sur les *bouleaux* : tantôt on ne les voyait plus, parce qu' « ils se confondaient avec le ciel en s'enveloppant de gaze pâle », tantôt

on les voyait trop, parce qu' « ils se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité ». Trop de choses ! Trop de longueurs faisant tache et de taches faisant longueur ! L'écrivain doit moins décrire les choses que les évoquer et, par un trait bien choisi, éveiller dans l'imagination du lecteur tout un cortège de souvenirs. L'art consiste à trouver ce trait, cette image, en négligeant les autres ; et tel est le patient travail par lequel Chateaubriand fait d'une description d'abord un peu lourde et confuse un chef-d'œuvre de vie et de mouvement.

C. — *L'harmonie due à la valeur des sons.*

Mais les sens sont tellement liés l'un à l'autre que l'œil ne suffirait pas à produire de telles sensations si l'oreille ne l'aidait pas. L'harmonie des sons contribue autant que celle des couleurs à nous faire voir le paysage, et vous pouvez recommencer sur le rythme le travail que vous avez fait sur les images. Nous savons que Rousseau se relisait à haute voix ; il est certain que Chateaubriand n'a pas négligé un pareil secours, et nous trouvons, à chaque rédaction nouvelle, un nouveau progrès dans l'euphonie. Le rythme, ainsi perfectionné, produit un double effet : par l'heureuse distribution des *coupes*, il nous permet de prolonger nos impressions, il laisse à chaque image le temps d'en éveiller d'autres dans notre souvenir ; par le rapport non moins heureusement établi entre les *syllabes muettes* et les *syllabes accentuées*, il nous aide à entendre les bruits de la nature, il nous permet de percevoir, par l'oreille comme par les yeux, toutes les harmonies de la terre et du ciel. — Arrêtez-vous en lisant. Respirez. Ne craignez pas la lenteur. Vous allez toujours trop vite ! Et dites-vous bien qu'un bon lecteur en dit autant par les silences que par les intonations. Relisez encore une fois, depuis : « La scène sur la terre... » et continuez :

— ... cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte. Au loin...

— Vous allez trop vite, toujours trop vite ! Arrêtez-vous longtemps avant : « tout aurait été... » ; arrêtez-vous encore après les trois exemples, après *feuilles*, après *subit*, après *hulotte*. Madame Récamier éprouvait toujours un frisson, quand on lui lisait ce passage ; le gémissement de la hulotte se prolongeait pour elle indéfiniment ; il lui ouvrait les perspectives du Nouveau-Monde. — De même, dans la phrase suivante, il faut s'arrêter après chaque virgule, de manière que nous ayons le temps de tendre l'oreille, de recueillir ces bruits lointains :

Au loin (*silence*), ... par intervalle (*nouveau silence*), ... on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara (*léger repos, avant la dernière partie, qui doit être dite, au contraire, d'une seule émission de voix*), qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

III. — *L'imagination complétée par le sentiment.*

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

— M. Giraud signale ici la suppression d'épithètes inutiles : *éternelles* forêts, *terribles* cataractes, nature *sauvage*, dans la dernière phrase.

de B. — Le mot *nature* lui-même est supprimé en 1809.

— C'est vrai. En 1797, nous lisons bien pourtant : «... à se mêler, à se fondre avec toute cette nature sauvage et sublime. » Vous devinez sans peine pourquoi Chateaubriand y a substitué, dans le *Génie du Christianisme* : « à se trouver seule devant Dieu ». Il n'a pas été guidé seulement par un scrupule littéraire...

de B. — En 1797 il était encore un simple philosophe ; en 1809 il était depuis longtemps revenu à la religion.

— Et dans l'intervalle, il avait ménagé les transitions !

Nous lisons encore dans l'édition de 1800 du *Génie* : « cette nature sublime ». « Sauvage » a disparu, mais « nature » est resté. Nous ne trouvons la rédaction chrétienne que neuf ans plus tard... Remarquez du reste que, sous une forme ou sous une autre, sentiment de la nature ou sentiment religieux, le sentiment achève toujours l'œuvre de l'imagination. Libre à Delille et à ses pâles confrères de décrire pour décrire. Chateaubriand dépeint surtout pour émouvoir. Même dans ce passage, qui nous paraissait être une description pure et simple, les plus belles images perdraient beaucoup de leur poésie sans la dernière ligne, qui leur donne une grandeur incomparable.

Conclusion.

Nous insisterons sur ce point la prochaine fois. Rappelez-vous, pour aujourd'hui, la beauté des images et des sons dans cette prose harmonieuse, et retenez bien, surtout, ce que nous avons surpris du travail de l'écrivain. (1) « Cent et cent fois, j'ai fait, défait et refait la même page ! » Voilà une parole que nous pourrions graver en lettres d'or sur les murs de notre classe ! Je ne crois pas que nous ayons à craindre, étant donné vos habitudes, les excès d'une pareille méthode !

(1) Le même travail pourrait être fait sur trois descriptions de la tempête. V. *Pages choisies de Chateaubriand*, éd. Giraud : p. 63 (*les Natchez*), p. 127 (*les Martyrs*) et p. 243 (*Mémoires d'Outre-Tombe*).

CHAPITRE VII

L'ART ROMANTIQUE (SUITE)

LES RAPPORTS DE L'IMAGINATION ET DU SENTIMENT DANS LA PROSE DE CHATEAUBRIAND

(TROIS LECTURES)

SOMMAIRE

Nous avons choisi, pour déterminer les caractères de l'imagination chez Chateaubriand, un passage de description pure... Pourtant, même dans ce morceau exceptionnel, il faisait appel au cœur dans les dernières lignes et mêlait à l'admiration des formes de la nature le sentiment religieux.

Il est rare, en effet, qu'un écrivain descriptif ne mêle pas à ses peintures quelques émotions humaines ; dans la nature froide et vide, l'homme seul nous intéresse ; nous cherchons en elle un reflet de notre âme, un écho de nos pensées ; nous aimons à projeter hors de nous nos joies et nos tristesses ; nous en contemplons l'image dans les choses qui nous entourent :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?
>
> (LAMARTINE.)

Pierre Loti, le grand descriptif, nous touche parce que ses paysages, depuis le pâle soleil d'Islande jusqu'à l'ac-

cablante lumière de l'Extrême-Orient, depuis la gracieuse baie de Paimpol jusqu'aux bords silencieux de la baie de Tourane, ne sont que le décor grandiose où se projettent la mélancolie de Yann ou le désespoir de Gaud, le chagrin naïf de Sylvestre ou la folie de la grand'mère Moan. (1) Vous connaissez le cliché qu'on n'ose plus citer, tant il est devenu banal, par lequel on a traduit cette idée...

B. — Un paysage est un « état d'âme » !

— Eh bien ! vous choisirez dans Chateaubriand trois paysages qui soient des états d'âme ; nous y chercherons ensemble « ce grand secret de mélancolie que la lune aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ».

TEXTES QUE LES ÉLÈVES ONT CHOISIS

1er TEXTE : LA MÉLANCOLIE DE RENÉ

(Éd. Pellissier, p. 167 ; éd. Giraud, p. 79.)

De : « Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères... »
à : « ... possédé par le démon de mon cœur. »

Comparaisons et *métaphores* (comparaisons abrégées) où l'image est intimement confondue avec le sentiment qu'elle éveille.

I. — Les oiseaux de passage, et les climats lointains où ils se rendent, *comparés* à l'homme voyageant sur la terre et tendant vers le ciel.

II. — 1. La série des *métaphores* qui s'appliquent à la fois à l'oiseau et à l'homme (migration, le vent de la mort, le vol).

2. La série des *beaux mouvements* qui nous entraînent comme d'un coup d'aile :

« Levez-vous vite, orages désirés !... »

3. Le *balancement harmonieux* des phrases.

(1) En revanche, certaines pages de Chateaubriand pourraient être déjà presque signées « Loti ». — V. *Pages choisies*, éd. Giraud, p. xvi et 65 Le retour du soleil dans les régions polaires ; Paysage du Labrador.

2e TEXTE : LE DÉSESPOIR DE CHACTAS

(Éd. Pellissier, p. 81 ; éd. Giraud, p. 75.)

De : « Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante... » à : « Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient... »

Le sentiment traduit dans le langage des sens.

On a reproché parfois aux romantiques de confondre le sentiment avec la sensation.

Nous les féliciterons, au contraire, de s'être rappelé qu'il n'est guère de sentiment qui ne se réveille dans toute sa pureté au souvenir des sensations que le hasard ou la nature y ont liées. C'est par les *sens* que St Ignace, qui connaissait l'humanité, s'empare de l'homme tout entier dans les célèbres *Exercices* ; c'est dans un langage presque matériel que J.-J. Rousseau parlait de ses extases religieuses... Vous montrerez ici l'heureuse alliance établie par Chateaubriand entre les impressions des sens et les émotions du cœur :

— *toucher et odorat* — le corps d'Atala — entendre et respirer son souffle — rapprochement avec J.-J. Rousseau.

— *les yeux* — les grandes images de la Bible, en ce sens très « matérialiste ».

— *l'oreille surtout* — le grandiose tableau de la fin — une symphonie — Vous en analyserez les différentes notes — depuis la voix grave du prêtre dans le silence du désert — jusqu'aux roucoulements de la colombe de Virginie et aux tintements de la cloche — Vous montrerez comment « le nom de Dieu et du tombeau sort, en effet, de tous ces échos ».

3e TEXTE : LA NOSTALGIE D'EUDORE

(Éd. Pellissier, p. 189 et 190.)

Deux phrases, où le regret du pays est d'autant plus

poignant que l'opposition est plus vive entre la peinture de la Grèce et celle de la Germanie.

Faire ressortir la valeur des substantifs ou des épithètes soulignés :

... Que de fois, durant les marches pénibles, sous les *pluies* et dans les *fanges* de la Batavie, que de fois à l'abri des *huttes des bergers* où nous passions la nuit, que de fois *autour du feu* que nous allumions pour nos veilles *à la tête du camp*, que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs *exilés* comme moi, je me suis entretenu de notre *cher* pays !

Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons *noirs* et *plats* de la Germanie, *ce ciel sans lumière* qui semble vous écraser sous sa *voûte abaissée*, ce soleil *impuissant* qui ne peint les objets d'*aucune couleur*, quand nous venions à nous rappeler les *paysages éclatants* de la Grèce, la *haute* et *riche* bordure de leurs horizons, le *parfum* de nos orangers, la *beauté* de nos fleurs, l'*azur velouté* d'un ciel où se joue une *lumière dorée*, alors il nous prenait un *désir si violent* de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles.

DEVOIR

DEUX SUJETS SUR CHATEAUBRIAND

Premier Sujet.

Je ne vous propose le premier sujet que pour vous inviter à y réfléchir : vous ne le traiterez pas par écrit. Il ressemble trop à celui de la récente composition, et je crains la monotonie. Ce sujet, proposé à vos camarades de l'an dernier pour la composition des prix, nous avait donné d'assez bons résultats. Il est vrai qu'il était accompagné de conseils détaillés.

Que pensez-vous de Chateaubriand? Si certaines parties de son œuvre semblent vieillies et démodées, d'autres ne vous paraissent-elles pas, et pour vous en particulier, d'un assez vif intérêt? Dans quelle mesure et pour quelles raisons?

Conseils adressés a vos camarades.

Il faut être utilitaire, leur disais-je, même dans l'étude des Lettres. Un auteur classique ne mérite d'être lu que si ses idées se rapprochent des nôtres, si ses procédés nous aident à nous exprimer nous-mêmes, dans les mille circonstances de la vie quotidienne. Chateaubriand, qui a tout dit et tout prévu, s'est bien rendu compte qu'à cette condition seule un écrivain peut exercer une influence durable : « Dépasserai-je ma tombe, dit-il dans ses *Mémoires*? Si je vais au delà, y aura-t-il, dans la transformation qui s'opère, dans un monde changé et occupé de tout autre chose (il prévoyait sans doute les sections C et D), y aura-t-il un public pour m'entendre ? Ne serai-je pas un homme d'autrefois, inintelligible aux générations nouvelles? Mes idées, mes sentiments, mon style même ne seront-ils pas à la dédaigneuse postérité choses ennuyeuses et vieil-

lies ? Mon ombre pourra-t-elle dire, comme celle de Virgile à Dante : « *Poeta fui et cantavi,* Je fus poète et je chantai. » — Vous voyez avec quelle sollicitude il songeait à la section D : il prend la précaution de traduire !

Vous répondrez, en ce qui vous concerne, à cette question d'outre-tombe.

1. Les idées.

Vous avez seize ans... ou vous les aurez demain. Vous possédez, sous l'influence de votre famille, de vos camarades, de vos maîtres, certaines opinions sur le monde, sur la nature ou sur l'homme ; vous avez déjà, sinon des principes, au moins des tendances et des habitudes, et vous n'hésitez pas (et vous avez raison, quand vous êtes polis) à porter sur toute chose un jugement hardi. — Vous comparerez vos opinions à l'idéalisme poétique de l'auteur des *Martyrs*; vous vous demanderez, après la lecture d'une page ou d'un chapitre : « Dans quelle mesure cette idée, ce sentiment me paraît-il faux ou vieilli, bon pour un homme d'autrefois ? Dans quelle mesure, au contraire, reste-t-il nécessaire et juste, et comment un jeune gentleman, digne de ce nom, l'éprouve-t-il en 1910? »

2. Le style.

Vous êtes à la fin de vos études... ou vous espérez y être. Vous constatez, hélas! qu'au baccalauréat les Lettres comptent autant que les Sciences ; et vous soupçonnez que, plus tard, vous aurez souvent à mettre de l'ordre dans vos pensées, de la clarté, sinon de la chaleur, dans votre style, de la correction, sinon de la grâce, dans votre langage. Demandez-vous jusqu'à quel point la lecture de ces pages romantiques peut vous être utile aujourd'hui. N'hésitez pas à sourire devant les images défraîchies, les métaphores ambitieuses et les périphrases ridicules; mais distinguez-en aussitôt tant d'excellents modèles fournis par ce maître unique, soit dans l'art de composer un paragraphe, soit dans l'art de construire une phrase harmonieuse et de choisir des termes exacts, des images à la fois éclatantes et justes. Voyez dans quelle mesure un

élève de Première, digne d'être bachelier et ennemi des manuels, doit se servir de lui en 1910.

Second Sujet

Lettre d'un élève interne au lycée de Versailles à un camarade de province (1810).

Vous choisirez une nature à la fois enthousiaste et délicate, qui soit journellement blessée par le régime en vigueur dans les lycées, vraies casernes impériales. Cette vie de contrainte déplaît à notre futur romantique...

La classe ne l'amuse guère... Heureusement, son maître d'étude est un homme d'esprit, qui lui laisse lire en cachette les œuvres de M. de Chateaubriand. Quelle différence avec les explications et les devoirs du classique M. Layé ! Quels beaux sentiments ! Quelles brillantes peintures ! Et comme on oublie, avec cet incomparable poète, la brutale, la cruelle, la plate réalité !

CORRECTION DU SECOND SUJET

La première partie, relative à l'existence du lycée, est à peu près suffisante dans la plupart des copies. Vous étiez soutenus par les souvenirs encore récents de la *Revue du Centenaire* (1), où vous aviez vu reconstituée sur la scène la vie des collégiens du lycée de Versailles en 1807. Voici, sur ce point, le meilleur devoir :

Je t'écris, mon cher ami, entre la parade à laquelle vient d'assister notre proviseur, M. Thiébault, et l'exercice militaire qu'annonce déjà le sévère roulement du tambour. Parade ! Exercices ! Ces mots doivent t'étonner. « Hé quoi ! diras-tu, sommes-nous ici dans un lycée ou dans une caserne ? » Dans une caserne, bien plus que dans un lycée ; tu serais surpris, toi qui te figures le collège comme une maison de travail, de voir quelle est notre existence une bonne partie de la journée. Et d'abord, c'est à peine si tu me reconnaîtrais sous mon bel habit à basques, à collet et parements bleu ciel : presque le costume des voltigeurs de la garde, complété par le bicorne. Que dirais-tu

(1) *La Classe de Français*, p. 225 : Compte rendu sommaire de la Revue composée par M. Zidler et jouée le 16 mai 1907 sur le théâtre du lycée. — *Palmarès de 1907*, Discours de M. Bône à la distribution des prix sur le même sujet ; il avait également frappé les élèves.

aussi en nous voyant défiler dans les rues de Versailles, par compagnies bien alignées, marchant au pas, flanqués de nos sergents, précédés de notre tambour-major et de notre drapeau ? Que dirais-tu, si tu pouvais assister à nos marches de front, à nos marches de flanc, aux conversions de toutes sortes ? Et le maniement d'armes ! Et la charge en douze temps ! Et la discipline ! Dure discipline, exacte et triste, digne de s'appliquer à de vieux grognards, et capable de nous en donner bientôt les allures... Tu devines ce que pensent de cette éducation nos infortunés professeurs. En vain ils viennent nous réclamer à nos instructeurs militaires ; l'autre jour encore, M. Layé, notre professeur de latin, se plaignit que le capitaine Mirandart nous lût à l'heure de la classe le *Bulletin de la Grande Armée* ; le capitaine Mirandart, qui en a vu bien d'autres, l'a renvoyé à ses auteurs, et de la belle manière ; et je n'ai pas été le dernier à rire de bon cœur, en voyant une fois de plus la toge vaincue par le glaive...

B. continue sur ce ton, qui ne manque pas de vivacité. Je voudrais pourtant qu'il laissât voir ici ses sentiments de jeune romantique déçu, froissé, comprimé. Quoique le début de de B. soit moins bien enlevé, j'en préfère peut-être le ton, parce qu'il nous prépare mieux à la seconde partie du devoir. En voici quelques fragments :

Voilà bientôt huit mois, mon cher ami, que nous ne nous sommes vus, huit mois que j'essaie en vain de m'habituer à ma vie nouvelle, que je n'arrive pas à me faire à l'existence du lycée. Enfant de la campagne, j'avais toujours vécu au grand air, libre de vagabonder dans les champs et dans les bois ; tu te souviens de nos promenades, de l'école buissonnière le long du ruisseau, dans les prés ; et la pêche aux écrevisses, et les œufs que nous dénichions, et les pommes que, dès la fin d'août... Hélas, comme tout cela est loin ! Et comme j'eus bien la vision de la vie qui m'attendait, lorsque, devant la grille du lycée, au seuil d'une porte étroite comme le guichet d'une prison, j'embrassai en pleurant mon père qui ne devait pas la franchir... Puis ce fut le dortoir immense, aux murs froids et nus, la vie en commun avec des camarades brutaux et moqueurs, une série d'exercices imposés au son du tambour... Jamais un instant de repos, de solitude, de rêverie ! La nuit seulement, il m'arrive de me retrouver calme, et libre ! Je rêve, je me crois encore dans ma chambre, en haut de la tourelle où je n'étais troublé que par le grincement de la girouette... Tout à coup, l'infernal tambour me fait sursauter... Vite, debout, qu'il gèle, qu'il neige, dans la nuit, à la lumière d'une veilleuse...

A peine levé, en étude... Dès qu'il fait jour, à l'exercice ; l'hiver, les doigts gelés collent sur le canon du fusil ; l'été, le soleil tape sur les rangs immobiles ; hiver comme été, récitation de la théorie... Beaucoup de mes camarades en ont pris l'habitude ; ils trouvent naturelle cette vie automatique, où tout est réglé d'avance, où rien n'est laissé à la fantaisie, au caprice, au goût de chacun... Moi, je ne puis ; peut-être en 92 aurais-je partagé l'enthousiasme des volontaires qui s'enrôlaient au Pont-Neuf pour défendre la patrie ; aujourd'hui je n'éprouve aucune joie à passer ma jeunesse entre quatre murs pour apprendre à faire tous les jours « par le flanc gauche ! » en l'honneur du grand Napoléon...

Il est certain que le second élève a mieux compris les intentions de la matière... Je soupçonne, du reste, le premier de n'avoir pas voulu les comprendre, car son collégien n'est pas plus romantique dans la seconde partie du devoir que dans la première... Pourquoi ?

— Je n'aime pas beaucoup le romantisme...

— Peu importe ! Vous aviez à faire parler un romantique avant la lettre...

— Je préférais un élève enthousiaste de son époque, comme le fut la majorité.

— J'accepte votre hypothèse, parce que vous en avez tiré assez bon parti, mais avec cette réserve que de B., à mérite égal, vous serait bien préférable. Continuez votre copie, après le paragraphe lyrique en l'honneur de la Grande Armée : « ... Puisse-t-il venir bientôt, le jour où je pourrai combattre moi-même et ramasser ma part de lauriers ! »

— Tous, cependant, ne sont pas de mon avis ; notre maître d'étude, un philosophe, est désolé de l'existence que nous menons au lycée. Il déplore que les élèves n'aient rien en tête que le militaire... Il voudrait développer chez nous d'autres sentiments, et nous prête en cachette des livres qu'il déclare comparables aux plus célèbres de nos classiques. M. de Chateaubriand est son dieu ; et je ne jurerais pas qu'il n'eût, cachés dans son armoire, les livres de Mme de Staël. Mais de ceux-là il n'ose même pas parler à mots couverts. Si le proviseur savait seulement que j'ai lu *Atala, René,* les *Martyrs !* Ah, mon ami ! comme il aurait vite fait de m'expédier dans un régiment, où dès lors : « un, deux, un, deux ! »... je ne trouverais plus le moindre sergent pour m'autoriser à poursuivre au clair de lune le fantôme de Velléda. —

Et pourtant, entre nous, M. le proviseur aurait tort de s'inquiéter. Mon excellent maître d'étude perd son temps avec nous ; l'idéologie de M. de Chateaubriand, ses idées bizarres, ses sentiments étranges ne plaisent pas à la jeunesse ; nous sommes trop séduits par l'épopée guerrière pour nous plaire aux sombres fantaisies d'un rêveur mélancolique.

Évidemment, toutes ces œuvres ne sont pas sans mérite ; elles m'ont souvent ému. Souvent j'ai compris, en écoutant Chactas, Eudore ou René, qu'on pouvait vivre sans combattre, qu'il existait autre chose que l'action, et que le sentiment avait bien aussi son importance... Oui, la vie que je rêve sera bien agitée, bien vide en un sens, ballottée par les événements, sans trêve ni repos... Lorsque après une bataille je reviendrai au bivouac pleurer mes camarades morts, en attendant un sort pareil, j'éprouverai peut-être les sentiments d'Eudore dans les camps de Germanie, et le regret d'une vie plus douce viendra redoubler ma tristesse... Peut-être alors la poésie me séduira-t-elle davantage ; peut-être serai-je plus sensible aux émotions religieuses, et m'abandonnerai-je sans résistance à la mélancolie du sombre René... Je me laisserai bercer par ces périodes harmonieuses, éblouir par ces images éclatantes, charmer par ces scènes émouvantes... Mais actuellement, les plaintes ou les rêveries de ces héros sans énergie m'agacent plus qu'elles ne me touchent. Je souris de les voir faibles, incapables d'agir, livrés comme des jouets à leurs passions, toujours hésitants, toujours tiraillés entre leurs désirs et leur indolence, se laissant vivre comme un pâtre endormi regarde l'eau couler ! J'ai pitié de ces pâles rêveurs qui s'en vont, à la clarté d'une lune blafarde, voguer sur les lacs au chant du rossignol et jouer de la harpe des lis entre les bras ! Je plains l'existence misérable de ces pleurards à nacelles qui méritent à peine le nom d'hommes ! Je préfère l'action, l'énergie, le courage ; la vie en plein soleil a plus d'attraits pour moi que la promenade au clair de lune...

— Vous continuez ainsi (non sans quelque désordre) à critiquer le style de Chateaubriand, et à lui adresser des reproches que contresignerait M. Pierre Lasserre ! Nous avons salué au passage des réminiscences de Musset... Votre antipathie personnelle pour le romantisme vous a un peu trop entraîné à prêter au collégien de 1810 les idées (d'ailleurs confuses) de son jeune symétrique en 1910...

Aussi mes préférences iraient-elles à deux ou trois copies plus simples, si les auteurs avaient mieux exprimé leur pensée. R., par exemple, a plusieurs fois compris ce

que devait être alors un René de quinze ans, un de ceux que décrit Musset dans la *Confession d'un Enfant du siècle*...

Pauvre Cymodocée ! *dit-il*. Les larmes me viennent aux yeux lorsque je lis son supplice, et je hais ses bourreaux... La tyrannie me fait horreur, la cruauté me révolte, la simple dureté me fait constamment souffrir... Ah ! comme je comprends René, Chactas, Eudore, tous ces jeunes gens si tendres, si nobles, si délicats, qui n'ont trouvé autour d'eux qu'indifférence ou mépris, que le rêve seul a consolés du monde qui les comprit si mal ! Comme eux je respire la tendresse, je veux aimer et être aimé... Je suis seul, dans une caserne, au milieu d'indifférents, sans une mère, sans une sœur pour m'aimer et consoler ma tristesse ; comme Eudore en Germanie, je revois ces douces figures me sourire comme d'un autre monde ; elles sont gracieuses comme Cymodocée, elles en ont l'idéale beauté ; et sa voix, que je me figure, n'était pas plus mélodieuse que celle de ces êtres aimés...

Et sans doute ce passage est bien court, bien naïf dans sa maladresse ; mais le sujet est aperçu, le sentiment compris. C'est dans ce sens qu'il aurait fallu travailler.

Malheureusement, plus nous avançons et moins vous êtes préparés à traiter tous ces sujets. Corneille, Racine, Molière vous étaient à peu près familiers depuis plusieurs années ; vous connaissiez déjà très peu les auteurs du XVIIIe siècle ; avec le XIXe, nous entrons pour ainsi dire dans l'inconnu. Et nous sommes le 25 mai ! Rien ne s'improvise. Pour pouvoir faire une dissertation sur certaines idées, il faut qu'elles aient pénétré en nous lentement, avec les années, en plusieurs lectures séparées par de longs intervalles... Nous ne pouvons remplacer l'œuvre du temps... Voilà le motif de l'indulgence avec laquelle nous avons apprécié les copies précédentes, et que je vous demande encore pour le devoir de de M. Après avoir décrit, comme B. et de B., la vie du lycée-caserne, il continue :

... Je ne revois plus cette nature que j'aimais tant, les arbres, les bois, les champs, les étoiles immobiles, qui scintillent au firmament. Je m'ennuie, je suis triste, et quelquefois, la nuit, je pleure sans autre motif qu'un vague découragement. Mon caractère est incompris : mes camarades me traitent de rêveur et de songe-creux. Comme je voudrais revoir le temps déjà lointain où je restais des heures entières couché,

sans songer à rien, au milieu des herbes hautes ! Tantôt je suivais le vol capricieux des nuages, tantôt j'écoutais le bruissement léger du vent dans les peupliers, ou les premières gouttes de pluie tombant sur le feuillage... Et les longues soirées d'hiver ! les heures passées devant l'âtre à écouter le grillon, à regarder les flammes qui voltigeaient entre les bûches... Hélas, hélas ! L'empereur n'entend rien à la poésie ; le proviseur encore moins ; les professeurs pas davantage ; nul ne comprend mon âme ; je suis affreusement seul, et d'une tristesse noire...

Une chose pourtant me console : la lecture... Si je suis à peu près seul de mon espèce au lycée, il ne manque pas en France d'âmes tendres et de cœurs mélancoliques. Ceux-là ont trouvé, depuis dix ans déjà, dans les livres de M. de Chateaubriand l'écho de leurs rêveries, de leurs chagrins et de leurs espérances.

Le hasard m'a permis d'abord, grâce à mille précautions, de me procurer et de lire les malheurs de René. J'y vis un homme triste, ennuyé de la vie, cherchant dans les pays lointains une consolation à son mal. Il fuyait sa destinée, mais le malheur le poursuivait, frappant de ses coups terribles tous ceux qui, même étrangers, s'approchaient du pauvre René... Et ce sort me rappelait le mien ! Moi aussi, j'étais las de tout et ennuyé de la vie, je voyais toujours à mes côtés l'ange de la mélancolie ! Moi aussi, je vivais solitaire au milieu des hommes, loin de ma famille, loin d'une mère qui me réchauffait sur son cœur, d'une sœur dont les douces paroles faisaient naguère le charme de mon existence, d'une nature enfin qui enveloppait de ses voiles mes vagues rêveries... René, du moins, errait libre à travers le monde ; il pouvait partager avec la nature ce « grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ». Moi, j'étais prisonnier dans une geôle affreuse ; je ne parcourais pas les étendues infinies des forêts ; je ne marchais pas au pied d'eucalyptus géants entrelacés de lianes rouges ; je ne passais pas sous des voûtes de smilax en fleurs, entre des ceps de vigne rose et des indigos tortueux ; j'étais captif entre des murs sombres, au milieu de camarades moqueurs et de maîtres indifférents. J'étais plus malheureux encore que René ; pourtant je me consolais en pensant qu'il existait ailleurs, quelque part, un homme que je pouvais appeler un frère, qui pleurait de mes larmes, souffrait de ma tristesse et saignait par mon cœur...

Ce « saignement de cœur » est peut-être un peu risqué ! Je surprends dans la classe quelques sourires... Enfin ! passons. Nous reviendrons sur ce point pour terminer. Continuez.

— Je pleurais avec René, je partageais si bien ses sentiments, sa faiblesse, que, si quelqu'un venait à lui reprocher sa conduite, je me sentais touché par ce blâme. C'est ainsi que le discours du Père Souel fit sur moi une impression profonde. Le vénérable missionnaire montre à René qu'il a mieux à faire que de s'abandonner à la douleur, qu'il faut se rendre utile à son prochain, et que les pleurs perpétuels sont aussi bien un péché contre la charité que contre l'espérance. « Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est puni *par une secrète misère*, et, tôt ou tard, le Ciel lui envoie un châtiment effroyable. » Jugez de ma terreur à la lecture de ces mots. Une « secrète misère » me tourmentait déjà ! Était-ce la punition de mon égoïsme ? Un châtiment effroyable allait-il me frapper, moi aussi ?... Bientôt je me décidai à rompre avec cette honteuse tristesse. Je courus à mes camarades ; je m'efforçai de jouer, de rire, de m'amuser avec eux, comme eux ; j'essayai de les avoir pour amis, pour frères... Ils me reçurent le sourire moqueur aux lèvres, le sarcasme à la bouche, la haine au cœur. Et de nouveau seul, haletant, repoussé par tous, je tendis désespérément mes bras vers le Ciel.

C'est encore de la lecture que me vint la consolation. Au moment où, dans une crise de douleur affreuse, je songeais au moyen de finir mes jours, je reçus de ma famille un paquet déficelé que la censure du lycée laissait, par extraordinaire, parvenir à son adresse. C'étaient encore deux ouvrages de M. de Chateaubriand, mais dont le titre rassurant avait adouci nos Cerbères. Sans doute ils ne les ont pas lus : le *Génie du Christianisme* leur a semblé du genre grave, et ils auront pris les *Martyrs* pour une série de *Vies des Saints*. Quoi qu'il en soit, depuis ce jour, ces volumes ne me quittent pas. Je lis en classe, le livre à demi caché sous la table, pendant que M. Layé psalmodie le *Pro Milone* ; je lis en étude, grâce à l'indulgente ignorance de mon vieux maître, un brave homme, un ancien sous-officier amputé après Austerlitz, incapable de distinguer la prose de M. de Chateaubriand de celle de M. de Meaux ; j'y pense encore, une fois couché ; je suis long à m'endormir dans le grand dortoir morose ; mais je ne pleure plus, je ne suis même plus tenté d'être triste : car le Dieu qu'invoquait Eudore et que proclame toute la nature, ce Dieu de gloire devenu depuis l'Évangile un Dieu d'amour, a, depuis que je suis revenu à des sentiments chrétiens, posé deux longs baisers de paix sur mes paupières trop longtemps rougies par les larmes. Oui, il est un Dieu ! L'univers le révèle ; et l'homme, qui le nie aux jours heureux, s'abîme devant lui à l'heure de l'infortune. C'est ce Dieu terrible et doux que l'herbe des vallées salue à l'aurore sous son manteau de rosée, que proclame le

cèdre antique agitant ses bras d'ombre dans le clair de lune blafard, que redisent avec fracas l'écume de la mer en furie, le sifflement de la tempête et les roulements du tonnerre... Et je répète avec René, avec Eudore, avec Cymodocée, avec tous les héros de ces livres consolateurs : « C'est à toi que j'adresse ma prière, ô Dieu du Ciel, à toi, Seigneur, qui as dit : « Vous pleurez : venez à moi, et vous serez consolés. Venez à moi, vous qui souffrez, et vous serez guéris. »

— Le reste de votre prière est un peu déclamatoire, et la fin de la lettre (comme le devoir entier, du reste) manque de simplicité. Vous parlez de l' « Ange de la Mort » qui viendra quelque jour « délier les ailes de votre âme », vous rêvez du jour où vous vous reposerez « au pied du trône de l'Éternel ». Si original que soit votre collégien, et malgré son enthousiasme pour Chateaubriand, je doute qu'il écrive des choses ridicules à ce point... Là est le danger, que la classe a bien senti et qui ne vous échappe certainement pas à vous-même, de ce genre d'exercice. Entraîné par vos souvenirs, sous l'influence de l'écrivain que vous imitez sans cesse, vous l'imitez mal à propos, vous exagérez les défauts de son style, vous êtes comme ces traducteurs dont le proverbe italien dit : *traduttore traditore !* (1) — Aussi quelques professeurs sont-ils aujourd'hui sévères pour les devoirs de cette nature. Ils ont tort. Les inconvénients sont légers, et passeront. Il vous restera, au contraire, le plaisir d'avoir lu et retenu de belles descriptions, d'éloquentes tirades, et d'avoir fait pour les comprendre l'effort de les imiter. Quand vous aurez trente ans, vous ne parlerez plus de l' « Ange de la Mort », vous sourirez même de l' « Ange de la Mélancolie » ; mais vous aurez appris tout jeune à faire une phrase qui se tienne, à ne pas vous contenter du premier mot venu, à montrer de l'ingéniosité, du soin, de la délicatesse et du goût... Nous attendrons, pour renoncer à ces moyens traditionnels, que les autres aient fait leurs preuves.

(1) M. Lanson a cité d'amusants exemples de ce genre d'exercice à la fin de son livre *L'Art de la prose.*

CINQUIÈME PARTIE

DU ROMANTISME AU RÉALISME

Il y a trente ans encore, les programmes ne proposaient guère aux élèves que des auteurs du XVIIe siècle. De 1881 à 1902, ceux du XVIIIe siècle y devinrent de plus en plus nombreux, et ils occupent aujourd'hui la place qui leur revient. Les écrivains du XIXe sont moins bien partagés. On ne nous offre que trois volumes (1) :

Les chefs-d'œuvre poétiques de Lamartine,
Les Extraits de Victor Hugo ;
Un choix des principaux historiens du XIXe siècle.

Le programme de Première D ajoute les *Extraits des écrivains scientifiques*, et invite à étendre les lectures et interrogations aux « principaux écrivains du siècle ». Celui de Première C nous arrête en 1850. Les Universités, d'autre part, paraissent assez circonspectes : dans le recueil JASINSKI, nous trouvons trois sujets sur le théâtre romantique et trois sur le théâtre de Victor Hugo ; quatre sujets sur Lamartine, dix sur les recueils lyriques de Victor Hugo, deux comparaisons entre Hugo, Musset et Lamartine, et trois formes de la question : « Quel est votre poète préféré ? » ; plus quatre sujets sur Augustin Thierry ou la définition du genre historique ; — en tout 29 sujets sur 894 donnés par les Universités de province de 1902 à 1907.

Ce n'est pas que l'on considère les plus grands auteurs

(1) Le XIXe siècle occupe une place, mais bien modeste, dans le *Choix des Moralistes français*. Nous ne pouvons guère l'indiquer que pour mémoire.

du XIXe siècle comme moins respectables que Corneille, Bossuet, Voltaire ou Jean-Jacques... Depuis que le millésime est changé, à mesure que nous avançons dans le vingtième siècle, nous sentons reculer l'époque précédente et se modifier les perspectives. Déjà les romantiques sont, pour les jeunes gens, des ancêtres à peu près aussi lointains que les classiques ; les grands écrivains de la seconde moitié du siècle ne sont plus des « contemporains » pour votre génération, et l'heure des *Pages choisies* a sonné pour beaucoup d'entre eux. Il est donc probable que les prochaines commissions officielles ne seront pas si timides que celle de 1902 et feront une place plus importante au XIXe siècle. — Mais nous vivons aujourd'hui sous le régime de 1902 ; vous n'êtes pas du tout préparés à disserter sur ces auteurs ; et nous ne pouvons que remercier les Facultés de leur prudence. Contentons-nous donc de voir, sur les points auxquels doit se borner notre enquête, ce qui, *chez les romantiques*, peut attirer notre attention ; tâchons de distinguer en eux des parties caduques, périssables ou déjà mortes les beautés durables que la postérité admirera sans réserves. Un critique ingénieux a voulu montrer, jadis, le « romantisme des classiques » ; nous chercherons, au contraire, ce qui, chez les poètes de 1830, doit être considéré comme se rapprochant du goût moyen de tous les siècles : nous essaierons de définir ce qu'il y a de classique chez les romantiques. — Quant à la seconde moitié du siècle, qui nous est presque interdite, nous y pénétrerons avec les historiens ; mais je vous laisserai le soin de juger ensuite, sans mon aide, les romanciers et les poètes. La méthode qui vous a conduits jusqu'au seuil de la période contemporaine doit suffire seule, dans l'avenir, à diriger votre jugement. Le but du maître, nous l'avons dit plus d'une fois, est de se rendre de moins en moins indispensable ; il n'est satisfait que le jour où vous avez acquis le moyen d'appliquer sans lui ses conseils, où il vous a mis en état de lire et de juger par vous-mêmes.

I. — L'ÉLÉGIE ET LE DRAME ROMANTIQUES

LA LITTÉRATURE D'HIER

BIBLIOGRAPHIE

I. — Livres possédés par une partie des élèves :

LAMARTINE, *Méditations.*
V. HUGO, Œuvres ou Extraits.

II. — Livres de la bibliothèque :

FAGUET, *Dix-neuvième siècle.* (4 exempl.)
MUSSET, Extraits. (2 exempl.)
BRUNETIÈRE, *L'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle* (2 vol.). (2 exempl.)
V. HUGO, *Ruy Blas.* (1 exempl.)
— *Hernani.* (1 exempl.)

CHAPITRE PREMIER

QUE PENSONS-NOUS AUJOURD'HUI DES *MÉDITATIONS* DE LAMARTINE ?

1. RÉFLEXIONS ET CAUSERIE
2. APPLICATION A UN SUJET DE BACCALAURÉAT

SOMMAIRE

1er travail.
Réponses écrites aux questions suivantes :

1. Avez-vous lu les *Méditations* ? De vous-mêmes ? Sur quels conseils ? A quel âge ? Les avez-vous relues ? Habituellement ?

2. Quels sont, parmi vos idées ou vos sentiments habituels, ceux que vous avez le plaisir d'y retrouver ?

3. Quels sont ceux, au contraire, qui, habituels à Lamartine, vous choquent, vous ennuient ou, d'une manière quelconque, ne vous paraissent pas correspondre aux vôtres ?

2e travail.

(A ne faire qu'après le précédent.)

1. Analyser le chapitre de M. Faguet sur Lamartine dans son *XIXe siècle*.

2. Chercher, avec l'aide de ce critique, comment nous pouvons définir d'un mot l'originalité de Lamartine.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

On dit que Lamartine redevient à la mode. Je n'oserais pas l'affirmer d'après vos réponses !

Une grande partie d'entre vous (près de la moitié) ne l'avaient jamais lu. Parmi ceux qui le connaissaient, la plupart n'en ont vu que de courts extraits. Enfin, ceux-là même qui, soit pour obéir à leur professeur de Troisième, soit par curiosité, soit par désœuvrement, ont lu d'un bout à l'autre les *Méditations,* n'en parlent pas avec cet accent d'enthousiasme ou de sympathie qui ne laisse aucun doute sur la sincérité de l'émotion. J'ai connu des « Lamartiniens ». A une exception près, ce n'étaient pas des jeunes gens. Les plus convaincus étaient deux instituteurs, âgés de quarante à cinquante ans : Bourguignons, voisins de cette propriété de Montculot où Lamartine écrivit les *Étoiles,* ils faisaient chacun plusieurs lieues, accompagnés de leur famille, pour se retrouver au bord de l'étang, sous les tilleuls centenaires décrits par le poète ; et là, ils relisaient à haute voix les *Méditations*... Je crois bien que, si l'on veut trouver des amis « du premier degré », de vrais amis du noble poète, c'est plutôt chez des hommes mûrs, comme ceux-là, d'habitudes modestes et de vie retirée, qu'on a chance de les rencontrer. Une longue expérience les a formés, avertis ; mais leur âme a gardé, dans une existence simple, solitaire et rustique, toute sa fraîcheur impression : ils ont vécu sans vieillir ; aujourd'hui encore, ils sont restés jeunes sous leurs cheveux gris... Or ce mélange d'expérience et de bonté, d'intelligence très avisée et de sensibilité très pure, est précisément ce qui fait l'originalité de Lamartine. « J'étais né, dit-il, sérieux et tendre. » Nous le voyons définir en termes analogues par un écrivain connu par sa sévérité pour les romantiques. Le chantre d'Elvire désarme sa critique. « En lui je crois sentir, avoue-t-il(1), le grand et serein naturel des classiques. » Il l'ap-

(1) P. Lasserre, *Le Romantisme Français.*

pelle une « âme de lumière », « fidèle reflet des choses », « transparent (l'expression est de Lamartine lui-même) à toute la beauté éparse dans les œuvres de Dieu ». Il le déclare, avec raison, le poète idéaliste par excellence ; il voit l'originalité de sa poésie dans la « rare noblesse de l'inspiration ».

Je ne dis pas, bien entendu, que vous soyez incapables de vous élever à ces hauteurs ! Je crois que beaucoup d'entre vous se calomnient quand ils avouent n'éprouver que de l'estime pour notre grand élégiaque. Mais il est certain que vous êtes un peu jeunes pour le goûter pleinement. Un jour viendra où vous le trouverez moins « banal » dans les sujets, moins « vague » dans les sentiments... moins « 1830 » enfin (l'un de vous l'a écrit !) dans la philosophie.

I. — *Pourquoi vous apprécierez la valeur de ses sujets.*

Les romantiques, je le reconnais, n'ont pas plus échappé que les classiques à la nécessité de traiter des *lieux communs*.

> Il faut être ignorant comme un maître d'école
> Pour se flatter de dire une seule parole
> Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous.
>
> (Musset.)

— Quel est le sujet du *Lac?*

A. — Les plus grands bonheurs sont éphémères.

— Du *Vallon?*

de B. — Le cœur fatigué de la vie trouve du repos dans le calme de la nature.

— Du *Soir?*

de M. — Les rayons de la lune nous apportent comme un reflet de la réalité mystérieuse.

— De l'*Isolement?*

S. — M. Faguet le ramène à un seul vers :

> Un seul être nous manque, et tout est dépeuplé !

— ... dans une excellente analyse que vous ferez bien

de prendre comme un modèle du genre. Et le sujet du *Désespoir?*

J. — Indifférence ou cruauté de la nature pour l'homme.

— Et des *Étoiles?*

H. — Le but inconnu de l'Univers.

— Et du *Crucifix?*

H. — La mort consolante du chrétien.

Nous pourrions prolonger cet exercice ; mais ces sept pièces nous suffisent : deux pièces sur l'amour, deux sur la lassitude de la vie et la mort, trois sur Dieu et la nature... Tout Lamartine est contenu dans ces vers. Je vous accorde qu'il n'y a là rien de neuf; mais il faut toujours en revenir à la théorie de Brunetière, et se rappeler le dilemme qui s'offre à tous les poètes : ou peindre la nature, et se contenter d'un petit nombre de sentiments très simples, que tout le monde, depuis qu'il y a des hommes, a plus ou moins éprouvés ; ou chercher hors de la nature des sensations si rares qu'on ne peut même plus les exprimer dans une langue intelligible... La jeunesse a quelque peine à croire que le monde ne se renouvelle pas avec elle ; elle cherche volontiers à être différente de ses devancières ; elle est, suivant les époques, *romanesque*, *décadente* ou *symboliste*; elle est convaincue que l'avenir doit différer du passé... Mais elle s'aperçoit assez vite que c'est là pure illusion : elle cesse alors de se plaindre que les sujets de Lamartine ne soient que des banalités !

II. — ***Pourquoi vous apprécierez la noblesse de ses sentiments.***

Actuellement (et j'ajoute que c'est tout naturel), vous ne voyez ni l'humanité ni la nature sous l'aspect que le poète a considéré de préférence. Vous aimez avant tout la vie, le mouvement, l'action ; vous êtes tournés vers l'avenir... Chez Lamartine, le poète, dès trente ans, est tourné vers le passé ; il voit moins qu'il ne se souvient ; il agit moins qu'il ne rêve ; dès qu'il sentira le besoin d'agir, il cessera

de faire des vers pour devenir un homme politique... Vous le comprendrez mieux le jour où vous aussi vous aurez des souvenirs et où l'action ne vous prendra plus tout entiers ; vous verrez alors quelle noblesse il a donnée à l'élégie.

Son originalité consiste, dans l'élégie, à dégager d'une passion vulgaire un sentiment très élevé et ne laisser subsister que lui. On n'a pas manqué de faire des plaisanteries faciles sur les circonstances qui rendaient ce détachement peu méritoire...

B. — Il n'a chanté que des femmes mortes !

C. — Il adresse à Elvire des vers destinés d'abord à Graziella.

— Qu'importe, si, pour cette raison ou pour d'autres, il est assez loin du passé pour nous en faire sentir toute la poésie ?... Vous lui reprochez d'être vague ; l'un d'entre vous oppose au *Lac* le passage de J.-J. Rousseau dont Lamartine s'est inspiré ; et il serait facile, en effet, de montrer combien la description du prosateur est plus colorée, combien les souvenirs relatifs à Julie sont plus précis, plus émouvants...

B. — Julie, d'ailleurs, est présente : « la présence de cet objet chéri ! »

— Puisque vous avez là votre document, rappelez-nous, B., les traits exacts du paysage dans Rousseau.

— ...Le bruit égal et mesuré des rames, le chant assez gai des bécassines, un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous... rien ne peut détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

— Et les détails non moins précis relatifs aux souvenirs.

— ... tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs, ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé, tout revenait, pour augmenter ma misère, prendre place en mon souvenir.

— Aussi la conclusion était-elle triste, douloureuse :

C'en est fait, disais-je en moi-même : ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais.

[Nous étudions ensuite le texte du *Lac* et celui de l'*Isolement :*
1° *le paysage* dans les deux pièces — série de traits notés par différents élèves ;
2° *le sentiment* — comment le chagrin s'adoucit à mesure que nous avançons — comment il se confond avec des idées plus consolantes, la résignation à la fuite éternelle des choses dans le *Lac,* l'espoir de l'immortalité dans l'*Isolement.*]

B. — Ce genre de consolation est plus philosophique que sentimental...

— Aussi est-ce là un troisième point que je veux vous signaler, et le plus important des trois : Lamartine est peut-être le plus naturellement philosophe de nos poètes.

III. — *Pourquoi vous apprécierez la beauté de sa philosophie.*

L'importance de cette remarque n'a pas échappé à ceux d'entre vous qui ont lu avec un peu de soin les *Méditations*. Vous avez tous écrit : « La poésie de Lamartine est surtout une poésie religieuse ; qu'il nous parle de l'humanité, qu'il nous parle de la nature, toujours (sauf une fois, dans le *Désespoir*) il exprime sa confiance dans la Providence et dans l'immortalité de l'âme. » — Les uns ajoutent : « C'est la seule chose que j'aime en lui » ; d'autres ne lui font même pas grâce sur ce point et trouvent ce spiritualisme tout à fait insuffisant... « 1830 », dit de M., qui le voudrait plus précis dans ses affirmations ; « romantique », déclare L., qui, en vrai disciple de Taine et de Leconte de Lisle, « trouve la nature plus grande encore quand on la considère comme impassible et indifférente à l'homme ». Et je crois bien que nous avons là l'écho des deux opinions extrêmes actuellement répandues : Lamartine est trop religieux pour les uns, et pas assez pour les autres... Reste à le considérer comme un simple philosophe, et c'est ce que vous n'avez pas assez fait, ce que vous ferez certainement mieux plus tard.

Philosophe devant la mort, il ne se résigne pas à tout

ignorer, il ne croit pas irréparable la perte de ceux qu'il aime, et il invoque dans son cœur ces raisons persuasives que la raison ne connaît pas...

[ANALYSE DU *CRUCIFIX*.]

Philosophe devant la nature, il rend comme aucun poète peut-être n'avait su le faire avant lui, l'émotion religieuse de l'homme devant le mystère des choses ; il fait encore appel au cœur pour deviner la loi suprême et croire que l'Intelligence souveraine est aussi la souveraine Bonté...

Quelle que soit votre tendance personnelle, il vous force à réfléchir ; il vous fait sentir la grandeur du mystère.

Lamartine est naturellement, sereinement idéaliste. Il se dégage sans effort du monde des sensations ; il contemple les idées pures ; il parle la langue du divin Platon. Lisez-nous, B., le *Vallon*, et vous verrez combien facilement s'opère ce passage de l'image au sentiment, et du sentiment à l'idée, comme il secoue lentement « la poussière de ses pieds », comme il respire bien

au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

[LECTURE DU *VALLON*.]

Et il s'envole, sans plus de peine, de la terre au ciel, de cette terre noyée dans la brume du soir vers ce firmament où les étoiles s'allument, une à une, dans l'obscurité. On a remarqué que les paysages qu'il peint le mieux sont ceux où l'on ne voit rien : le soir, l'ombre, la nuit ! la nuit surtout !... Excellente manière de rappeler que le paysage n'est pour lui qu'un prétexte, un point de départ vite abandonné, que les aspects extérieurs de la nature importent peu s'ils n'en traduisent la réalité profonde, et qu'il cherche moins à *peindre* qu'à *comprendre*.

Or le monde des apparences n'est qu'une illusion décevante.

Maya, Maya, torrent des mobiles chimères !

dira l'impassible poète cher à cet excellent L. Lamartine a

bien aperçu le côté triste des choses ; il a avoué une fois, une seule, ce que Leconte de Lisle répétera toute sa vie, et ce jour-là son éloquence ne l'a pas mal inspiré...

B. — Le *Désespoir !*

— Vous l'avez dit.

de B. — Il a regretté cette pièce...

de M. — Il l'a modifiée; elle lui a inspiré des scrupules religieux.

— Je vois que vous avez lu le « Commentaire »... Pourtant, ne le croyez pas trop sur parole. Il prétend avoir supprimé des strophes où l'invective montait jusqu'au sacrilège. Je suppose qu'elles étaient moins gâtées par l'impiété que par la déclamation. Un poète ne supprime jamais de beaux vers, fût-ce sur l'ordre de son confesseur! Il en garde toujours au moins une copie! Soyez sûrs qu'il n'aurait jamais effacé ceux-ci :

[Lecture des strophes du *Désespoir*, — du début à : « Hélas! ainsi que vous... » — de : « Quel climat... » à : « Du jour... » — la dernière strophe.]

Pourtant, Lamartine est une âme trop tendre pour se résigner à l'éternelle douleur. Comme le spectacle des choses ne lui donne pas, à son gré, la solution du grand mystère, il redescend en lui-même, il interroge son cœur, il écoute le sentiment... Et c'est le sujet de l'*Isolement*. Il a éprouvé une grande douleur, et la nature lui apparaît froide et vide :

Un seul être lui manque, et tout est dépeuplé !

Mais son cœur l'assure que sa douleur sera consolée dans un autre séjour, et il comprend enfin le sens de l'Univers.

[Lecture de l'*Isolement*.]

Quel aspect différent vont prendre aux yeux du poète inspiré la nature et l'humanité, vous le voyez surtout dans trois pièces que nous n'avons pas le temps de commenter, mais que nous pouvons lire en partie.

Dans l'une, le *Crucifix*, il rappelle les consolations religieuses qui aident à supporter les horreurs de la mort :

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux...

Et il s'adresse à Celui qui, pour tant d'âmes religieuses, a pu seul adoucir « l'horreur de cet étroit passage »,

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie
Comme un dernier ami.

Dans les deux autres, l'*Immortalité* et les *Étoiles*, il se retourne vers cette nature en apparence insensible, et il exprime sa confiance dans la sagesse du Créateur :

Les ombres, à longs plis descendant des montagnes
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes ;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.
— ... Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple !
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple...

Il la découvre surtout à l'heure, à l' « heure sainte » où, le crépuscule prolongeant ses adieux,

On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur.

Et jamais peut-être, depuis Platon, un poète n'a su avec cette harmonie traduire dans le langage des sens la philosophie de l'invisible... Il est permis de ne pas adopter toutes ses idées ; il est difficile de ne pas partager au moins son trouble en présence du mystère, de ne pas admirer la noblesse avec laquelle il écarte ce qu'il ne veut pas voir... Les passions humaines, pour lui,

s'idéalisaient à mesure que s'éloignaient dans le passé les sensations trop précises ; il savait la puissance du temps, et quelle poésie les années prêtent aux choses à jamais disparues ; il savait nous placer à ces moments de rêve où nous voyons la vie

... à travers un nuage
S'évanouir pour nous dans l'ombre du passé.

Il sait également les effets de l'éloignement dans l'espace. Il recule jusqu'à l'infini le mystère effrayant des choses, et le tableau de la nature, vaguement estompé dans le clair-obscur par une nuit étoilée, devient le livre par excellence « des contemplateurs et des poètes ».

Comment il faudrait utiliser ces idées générales et ces textes pour traiter un sujet de baccalauréat.

Si vous saviez par cœur les passages que nous venons de lire ou d'analyser, si vous les aviez appris *dans cet ordre*, en les *rattachant à ces idées générales*, non seulement vous commenceriez dès maintenant à comprendre Lamartine, mais (ce qui vous touchera peut-être davantage) vous seriez en état de traiter n'importe quel sujet relatif à cet auteur. — Nous allons faire passer dans la classe une dissertation composée jadis par vos prédécesseurs sur le sujet suivant, et recopiée par l'un d'eux avec beaucoup de soin :

Quelles sont les causes du succès des « Méditations » de Lamartine en 1820?

Vous verrez que le plan et les textes sont les mêmes que dans notre explication.

Préambule — rappelant les faits.

5 éditions dans l'année 1820 — avant la publication, succès des lectures dans les salons — mot de Talleyrand : « Un poète nous est né cette nuit » — enthousiasme de Villemain — le salon de Mme de Saint-Aulaire — Lamartine nommé par Pasquier attaché d'ambassade à Naples — Succès comparable à celui du *Cid* et d'*Andromaque*, parce

que l'auteur répondait exactement aux vœux confus du public — il les lui révélait à lui-même.

I. — **Le principe de la poésie nouvelle :** *l'expression des sentiments personnels, très simples mais très sincères.*

A. — *Insuffisance de cette poésie au* XVIIIe *siècle.*

— ce que nous avons dit des lyriques, de l'abbé Delille et de l'épuisement du genre classique (p. 525).

— le joli tableau tracé par Lamartine : le dernier poète classique (p. 561).

B. — *Les sujets nouveaux, et l'inspiration de Lamartine.*

Notre dialogue sur les sujets (p. 594).

II. — **L'expression dans Lamartine.**

1. *Ses sentiments* (p. 595).
2. *Ses idées* (p. 597).

Vous sentez combien, dans un développement de cette nature, on doit être soutenu par les textes appris par cœur. Non pas que vous ayez à multiplier les citations : on ne vous demande pas un centon. Mais parce que chaque idée peut s'appuyer sur l'analyse d'une pièce ou d'une série de strophes. Il vous est bien difficile de tirer de vous-mêmes tout un raisonnement ; rien n'est plus facile, au contraire, que de s'appuyer sur le raisonnement d'un auteur, tel que vous l'avez suivi en classe, fixé dans vos notes, retenu dans les leçons... Voilà comment le travail qu'on vous demande le jour de l'examen doit être le résultat naturel de vos réflexions et de vos lectures au cours de vos longues études. Plus vous aurez été sincères avec vous-mêmes, plus vous aurez tâché de *comprendre* et de *sentir* les choses, de porter sur les textes un jugement personnel, original, indépendant, et plus — sans y avoir un instant songé — vous serez surpris de vous voir préparés pour l'examen...

NOTE

(NOVEMBRE 1910)

Ce sujet a été donné à la session d'Octobre par la Faculté de Grenoble sous une forme différente. — On a proposé aux élèves le texte de

l'*Isolement*; on les invitait à « déterminer d'après cette pièce l'état d'âme romantique vers 1820 ». On leur recommandait de « ne pas faire une description trop générale et forcément vague du romantisme », mais d'« en préciser les caractères particuliers, tels qu'ils ressortent de cette Méditation ».

Il serait facile d'appliquer à ce texte les idées générales exprimées dans notre chapitre; et quoique ce genre de travail soit un peu artificiel, il ne manque pas ici d'un certain intérêt. Le choix de la pièce est heureux.

CHAPITRE II

D'UN JUGEMENT AMÉRICAIN SUR ALFRED DE MUSSET

SOMMAIRE

Mlle Vincens, professeur au *Smith College* de Northampton (Massachusetts) disait, il y a quelques années, à M. Jules Huret, après une classe où l'on avait fait la comparaison classique entre le *Lac*, le *Souvenir* et la *Tristesse d'Olympio* : « Nous admirons Hugo, et nous aimons Lamartine, répondent nos jeunes Américaines ; quant à Musset, nous ne comprenons pas ses sentiments... » (1)

Le voyageur français ajoute : « Je goûtai fort cette sincérité. Comment ces intelligences lucides mais positives, ces âmes froides et ignorantes, ces natures passionnées de sport et de mouvement eussent-elles pu comprendre la poésie du souvenir, cette analyse subtile des expériences du cœur, les délices du rêve et de ses joies maladives ?

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Et je ne pouvais m'empêcher de rire, à l'idée d'une jeune Américaine, sortant d'une folle partie de basket-ball ou de hockey sur la glace, et qui se trouve devant ces deux vers. »

Je ne sais si l'on ne pourrait pas en dire autant de

(1) J. Huret, *De New-York à la Nouvelle-Orléans*, p. 249.

vous-mêmes. A force de vous répéter que l'action est nécessaire, qu'il faut mettre son bonheur à agir et non à rêver, à éviter des peines nouvelles et non à pleurer sur les chagrins passés, je crois bien qu'on a obtenu quelques résultats. Ils ne sont pas tous excellents. Le développement d'une certaine brusquerie dans les manières, la rudesse un peu affectée de certains sentiments, le dédain de la douceur et de la délicatesse, parfois même de la plus élémentaire civilité, pourraient bien être chez nos plus vigoureux *sportsmen* les conséquences les plus claires de cette prédication. (1) Mais elle a pu produire aussi de bons effets. Ceux qui partagent pour la sensibilité excessive d'Alfred de Musset l'indifférence des jeunes misses de Northampton ont sans doute quelques raisons à donner.

Vous relirez les *Extraits* de Musset édités à l'usage des classes. Vous direz ce qui vous y plaît, ce qui vous y déplaît, et dans quelle mesure on peut étendre à l'œuvre entière du poète ce jugement un peu sommaire : «... Quant à Musset, nous ne comprenons pas ses sentiments ! »

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

I. — Les critiques.

Il résulte des réponses de la classe que presque tous les élèves partagent d'une manière générale l'opinion des Américaines sur l'œuvre et la personne d'Alfred de Musset.

— Je n'ai jamais éprouvé de pareils désespoirs ! déclare X.

— Moi non plus, ajoute son voisin.

(1) Ceci ne nous a pas empêchés de mettre dans notre bibliothèque, dès son apparition, le premier volume d'une collection sportive : *Le Foot-ball*, par Gondouin et Jordan. Nous savons faire une place à tout ce qui est utile et même beau dans son genre. (Novembre 1910.) — Un second exemplaire a été acheté sur la demande d'anciens élèves qui ont offert une cotisation spéciale... Il faut bien vivre avec son temps !

— En tout cas, fait observer C., si je les éprouvais, je n'irais pas les raconter et les pleurer comme lui. Il manque absolument de *respectability !*

Et, comme les rires de la classe accueillaient cette déclaration :

C. — Je m'explique. Par exemple, dans la pièce intitulée *Une bonne fortune,* Musset avoue qu'il joue, qu'il emprunte pour jouer, toutes choses qu'on fait peut-être, mais qu'on se vante rarement d'avoir faites.

D'autres lui reprochent de toujours parler de lui, de s'apitoyer sur ses chagrins personnels... Plusieurs vont jusqu'à parler de sa faiblesse, de son manque d'énergie... En somme, ce qui frappe les jeunes gens chez Musset, c'est la facilité avec laquelle il laisse prédominer la sensibilité sur la raison et la volonté ; et il est bien certain que toute éducation qui tend, comme la leur, à développer l'énergie, à discipliner le caractère, nous écarte du lyrisme et du plus lyrique des poètes. Ils trouvent (cet âge est sans pitié !) que le charmant poète s'est jugé à sa valeur quand il a écrit :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Et l'on ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de sain, de fier, de viril dans cette scandaleuse et naïve sévérité...

Ces réflexions des élèves, confirmant celles des jeunes misses, me rappellent un incident vieux déjà de vingt-cinq ans... J'étais à la Sorbonne, au cours de Larroumet ; l'aimable professeur lisait, de sa voix séduisante, ces vers de la *Nuit d'Octobre :*

... Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?

Ce thème était à peu près celui que rappelle malicieusement M. Jules Huret :

> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré.

J'avais à mes côtés, non pas une gracieuse miss du Massachusetts, encore rose d'une partie de base-ball, non pas même un quaker rasé, en longue redingote et lunettes d'or, pasteur de son collège, mais un de ceux qui, dans les pays latins, professent les mêmes principes, un simple prêtre catholique. Cet ecclésiastique, après avoir écouté jusque là le professeur sans rien manifester de son sentiment, leva les épaules comme un homme agacé. Il pensait évidemment : « Musset est un enfant gâté ; les douleurs auxquelles il fait allusion sont trop puériles, trop égoïstes pour mériter qu'on en parle avec tant d'insistance. Moi qui ai assisté hier un mourant, qui dois visiter ce soir une famille privée de feu et de pain, qui entendais ce matin, sous le sceau du secret, des confidences si graves, je m'étonne qu'on s'attache à des chagrins pareils... Je ne comprends pas ces sentiments ! » Et, sans doute, son dédain trop visible me déplaisait; il ne laissait pas assez voir le sourire de l'Évangile, la bonté modeste du publicain... Et pourtant, il y avait quelque chose de juste, chez lui comme chez les élèves, comme chez les jeunes misses, dans cette protestation de la santé morale contre la maladie, de la raison contre le sentiment, de la charité contre les préoccupations égoïstes ou les regrets stériles, contre ce que l'on sent, pour tout dire, de faible, de trop sensitif, de trop peu viril dans la poésie de Musset... Mais revenons à la classe et aux réflexions suggérées par cette anecdote.

de B. — Alfred de Musset n'a-t-il pas été en effet, de bonne heure, un malade ? Est-ce qu'il n'a pas eu des hallucinations, et n'a-t-on pas trouvé dans la *Nuit de Décembre...* ?

— Cherchez-nous le passage.

de B. — Le voici :

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour à pas lents
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

Des médecins ont dit qu'il voyait son « double ».

— C'est très probable. Nature délicate, affinée par l'hérédité et l'éducation, de bonne heure ébranlée par l'usage navrant de l'absinthe, il fut la victime de son système nerveux, et la vigueur physique elle-même lui manqua pour discipliner la « folle du logis ». Il consuma en pleurs stériles sur lui-même plus de force qu'il ne lui en aurait fallu pour chasser d'importuns souvenirs, et se consoler par l'action courageuse et féconde :

Jours de travail, seuls jours où j'ai vécu !

B. — Il en a vécu suffisamment pour faire oublier les autres.

— A la bonne heure ! Voilà plutôt ce qu'il faut dire.

B. — Un poète n'est pas un professeur de morale... Il suffit qu'il ne soit pas immoral, et Musset ne l'est pas...

— Ici, vous allez peut-être un peu loin !... Enfin, expliquez-vous, comme dit C. !

II. — Les éloges.

1. *L'élégie.*

B. — D'abord, il a été cruellement puni de ses faiblesses. Ce n'est certes pas son exemple qui nous engagera à devenir alcooliques ou à le suivre dans des excentricités vénitiennes... L'éloquence avec laquelle il a parlé de la douleur suffirait à elle seule...

— Vous rappelez-vous ses plus beaux vers à ce sujet ?

C. —

Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur !

de M. —

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

S. — L'épisode du Pélican, dans la *Nuit de Mai*...

— Vous voyez que vous vous êtes calomniés ! Pourtant, vous ne paraissez pas connaître les plus émouvants, les derniers qu'il ait écrits. Écoutez ces douze vers qui sonnent comme un glas funèbre, et dont Verlaine seul, peut-être, a trouvé l'équivalent :

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
Ma force à lutter s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos, tout est un combat ;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Quand les *Nuits* et le *Souvenir* ne seraient que l'expression sincère de la souffrance, elles resteraient la plus touchante des élégies connues, et nul n'osera soutenir qu'il soit, dans son stoïcisme, « étranger à ces sentiments » ! J'entendais un jour un médecin, un peu découragé par le spectacle des sottises, des lâchetés, des fautes graves qui lui amenaient si souvent, à lui et à ses confrères, de malheureux désemparés : « Oui, si l'on se souvient de la cause de leur malheur, on n'a pas beaucoup de pitié... Mais ils souffrent, et leur souffrance seule doit compter... » Relisez ces chants immortels, qui ne sont que de purs sanglots, et voyez si la vertu la plus austère ou la candeur la plus virginale donnent le droit de dire : « Seigneur, je vous rends grâce de ce que je n'ai rien de commun avec cet homme-là ! » Plusieurs sentiments m'apparaissent, au contraire, comme de ceux que chacun doit aimer et comprendre.

Lesquels ? Quelles sont les belles pensées que lui a révélées la souffrance ?

B. — Que l'amour, malgré la grossièreté des uns et la folie des autres, quoiqu'il dégénère facilement en vice ou en passion funeste, est encore ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qui nous éclaire sur notre nature et nous élève au-dessus de notre condition terrestre.

— Lamartine l'avait dit déjà...

B. — Oui, mais qu'est-ce que la déception momentanée de Lamartine...

C. — ... après laquelle il a vécu très tranquille...

de B. — ... et pensé à tout autre chose jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans...

B. — ... comparée à la douleur de ce malheureux qui, par emportement, par folie, a tout perdu, tout brûlé au feu d'une passion insensée... Et comme la leçon qu'il tire de ses malheurs est autrement émouvante que la promenade au clair de lune sur le lac aux eaux dormantes !

— A quels vers songez-vous surtout ?

B. — Pour la profondeur des regrets, à la *Lettre à Lamartine*, au début du *Souvenir*.

— Et pour la puissance de l'amour, pour la nécessité d'y voir le grand but de l'existence ?

B. — Au passage célèbre du *Souvenir* :

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés ;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir.

— Insensés ! dit le sage. — Heureux ! dit le poète...

— Vous pouvez ajouter que la morale, la science et la religion elle-même déclarent, comme le poète, que ceux-là ont compris le sens de la vie. Seulement, elles y mettent une condition : que cet amour ne soit pas sa seule fin à lui-même ; que l'homme considère toujours les conséquences de son acte et ne le rende funeste ni à lui, ni aux autres. C'est pour l'avoir oublié que Musset a tant souffert ; mais c'est pour nous l'avoir redit, au milieu de ses sanglots, qu'il mérite d'être aimé de la jeunesse.

B. — Les prêtres et les pasteurs ne sont pas toujours, du reste, aussi sévères à Musset que l'ecclésiastique de la Sorbonne... M. Jules Lemaître remarque qu'on le cite beaucoup en chaire.

— Oui. Pour deux raisons. La première, sur laquelle nous avons insisté, c'est qu'ils reconnaissent en lui l'accent de l'humanité blessée, de l'humanité pécheresse, victime de sa faiblesse et de son orgueil, un accent bien proche de l'accent chrétien...

de M. — St Augustin !

— En effet ; vous ne trouverez guère ailleurs que dans la littérature religieuse ces effusions de l'âme tombée, cette reconnaissance pour les forces qui consolent, ce besoin de réparer le mal causé par l'amour par une foi de plus en plus grande dans la beauté, la toute-puissance de la charité :

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !

Il a souffert par le cœur ; et c'est le cœur que consolent toutes les religions de la souffrance.

Elles consolent aussi par la foi, et Musset l'a très bien senti. On sourit généralement de Musset philosophe ; on traite l'*Espoir en Dieu* de déclamation...

B. — On a tort...

— On a peut-être plus raison de trouver que les éloquentes protestations de *Rolla* sont amenées par un incident des plus ridicules et des plus vulgaires, et que c'est vraiment profaner...

B. — La *Lettre à Lamartine* n'est gâtée par aucune faute de ce genre.

— Aussi est-elle comparable aux plus belles pièces philosophiques de Lamartine lui-même. Même dans les autres poésies de Musset, je ne puis trop vous recommander de relire les passages suivants :

I. *Tristesse de la condition humaine, si l'on ne consulte que la raison.*

— Vanité de la *philosophie.*

Il existe, dit-on, une philosophie.
(*Lettre à Lamartine.*)

— Fragilité des *religions.*

(Début de *Rolla.*)

II. *Confiance dans la voix du cœur et de la conscience.*

Croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme.
— *Lettre à Lamartine,* de « Eh bien !.. » jusqu'à : « Créature... »
— Hymne de l'*Espoir en Dieu.*
— Fin de la *Lettre à Lamartine.*

2. *La satire et l'esprit.*

L'heure est presque passée... Nous avons répondu aux jeunes Américaines sur le point où elles déclaraient surtout « ne pas comprendre » Musset.

Et pourtant, nous n'avons pas dit la moitié de ce qu'il faudrait dire. Nous n'avons pas lu les pièces que je choisirais de préférence, s'il s'agissait de les convertir à notre charmant poète et qui lui gagneraient certainement leur indulgente sympathie. Ce sont tous les passages (et ils sont nombreux) où il n'a aucune prétention à la philosophie transcendante, où il ne cherche pas à nous émouvoir

par ses pleurs, où il se contente de sourire, d'être aimable et gracieux. S'il est un poète qui résume ce qu'on entend à l'étranger par le goût et l'esprit français, c'est bien, après Voltaire, Alfred de Musset. Il en a tous les défauts, mais aussi les qualités rares, et je ne doute pas du succès qu'aurait, à l'étranger, une série de lectures ainsi présentées :

I. — **Défauts.**

— Quelque vulgarité.

Ballade à la Lune.

— Recherche.

Namouna (longue explication du début).

II. — **Qualités.**

1. *La finesse du trait. L'esprit de mots.*

— Les termes : *Namouna*, I, 24. (Parodie de V. Hugo.)
— *La coupe et les lèvres*, Dédicace. (Parodie de Lamartine.)
— Les phrases : *Sur une morte*. (Antithèse ironique.)
— Le dialogue étincelant : *A quoi rêvent les jeunes filles*, I, 2.

2. *La grâce et la légèreté.*

A la Mi-carême. (Les deux premières strophes.)
Namouna, I, 49. (L'âme et le corps...)
Sur trois marches de marbre rose. (Passim.)
A une Parisienne. (En entier.)

3. *Le don de la vie.*

Croisilles (conte), longs passages. (Une page élégante d'histoire.)
Il ne faut jurer de rien, I, 1 et 2. (Dialogues.)
On ne badine pas avec l'amour, I, 1. (La vérité dans la fantaisie.)

Apprenez par cœur un certain nombre de ces textes ; et si jamais, en France ou ailleurs, vous entendez dire du mal de Musset, rappelez-les simplement, discrètement, sans pédantisme... Dix vers de lui vaudront mieux que tout ce que vous pourriez répondre.

CHAPITRE III

LA SENSIBILITÉ DE VICTOR HUGO

ÉTUDE D'UN TEXTE SUR L'AMOUR DE L'ENFANCE : *LA VIE AUX CHAMPS*

(*Contemplations, Autrefois*, I, 6.)

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

— Quelles sont les deux qualités essentielles du poète lyrique ?

S. — M. Faguet, dans toutes ses études relatives à la poésie, insiste sur le *sentiment* et l'*imagination*.

— Et quelle est la plus importante selon lui ?

S. — *L'imagination*. Il est nécessaire que le poète éprouve des émotions fortes ; mais il est plus utile encore qu'il trouve, pour les traduire, des images éclatantes.

— M. Faguet sacrifie même un peu trop, dans son chapitre sur Victor Hugo, le sentiment à l'imagination. Il soutient que Victor Hugo était un homme peu sensible, et que son mérite fut surtout de parler aux yeux par l'éclat des images, aux oreilles par l'harmonie des sons. M. Faguet a raison, en principe ; et nous consacrerons une classe, spécialement, à montrer la solidité de sa thèse... Mais il exagère en disant que l'auteur des *Contemplations* n'avait pas un cœur très tendre ; l'œuvre entière du poète proteste contre un tel paradoxe, et l'on commettrait une faute en ne donnant pas au sentiment toute la place qui lui revient dans les élégies de Victor Hugo.

Ouvrez, par exemple, votre Recueil à la page 245, et lisez la *Vie aux champs*. Certes l'imagination, même dans une pièce très simple, agréablement familière, est tout à fait remarquable ; mais les vers doivent aussi leur charme à la bonté du poète, à son amour pour l'enfance, à l'intelligence exquise qu'il avait de tous ses goûts... Il est à la campagne ; il entre tous les soirs chez des amis, ses voisins ; il s'assied, en dépit du serein, sur le banc de la charmille, et à peine est-il installé que, vite, les enfants viennent autour de lui :

Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent !
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime ;
Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste ;
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume ;
Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit,
Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.

Aussi, dès qu'on m'a vu : — le voilà ! tous accourent.
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !
Les petits — quand on est petit, on est très brave —
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave.
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout ; — j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles.
J'admire les crayons, l'album, les nids de merles,

Et quelquefois on dit, quand j'ai bien admiré :
Il est du même avis que Monsieur le Curé.
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés sur mes genoux,
Un silence, et cela veut dire : Parle-nous.

I. — ***La bonté du poète, et son indulgence pour les enfants.***

Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent !

et plus loin :

Aussi, dès qu'on m'a vu : — le voilà ! tous accourent.

Ils quittent, pour le rejoindre, non le travail (ce qui se comprendrait sans peine), mais « les jeux, les cerceaux et les balles »... Et comme Victor Hugo n'a pas exagéré, comme nous savons très bien, par les témoins de sa vie, le charme exercé par lui sur l'enfance, force nous est de l'expliquer.

Qu'est-ce que les enfants aiment chez ce monsieur qui n'est plus tout jeune, qui ne peut plus jouer à cache-cache avec eux, ni prendre une part active à la moindre partie de barres ? Pourquoi sont-ils attirés vers le poète pacifique ? Pourquoi se groupent-ils, silencieux et dociles, autour du banc où il s'assied ? Victor Hugo nous le dit dans un de ces vers qui résument toute une pièce, qui nous en révèlent le sens, nous en montrent la profondeur :

Ils savent que je suis un homme qui les aime !

A quoi le voient-ils ?

de M. — Il leur laisse faire tout ce qu'ils veulent. Il leur apparaît comme un être...

... Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix...

... Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher...

— Connaissez-vous d'autres textes où il laisse voir une égale indulgence?

La classe. — *L'Art d'être grand-père.*

— Oui, il a même pris plaisir à se représenter encore plus débonnaire qu'il ne le fut en réalité. Il s'accuse volontiers de coupables faiblesses...

S. — La tape!

J. — Les confitures!

— Et il les confesse avec tant de bonhomie que nous sommes un peu désarmés.

Moi qu'un petit enfant rend tout à fait stupide!

déclare-t-il quelque part (1).

B. — M. Lanson l'accuse de « solennelle niaiserie ».

— M. Lanson n'a pas tout à fait tort; nous le verrons tout à l'heure. Mais je suis bien sûr qu'il partage toute notre indulgence pour des vers comme ceux-ci :

En me voyant si peu redoutable aux enfants
Et si rêveur devant les marmots triomphants,
Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes.
Un grand-père échappé passant toutes les bornes,
C'est moi... (2)

ou ceux-là :

Ces chers petits! Je suis grand-père sans mesure...
Pas raisonnable enfin. C'est terrible. Je règne
Mal, et ne veux pas que mon peuple me craigne...
Je leur fais enjamber toutes les lois, et j'ose
Pousser aux attentats leur république rose :
La popularité malsaine me séduit!

D'ailleurs, en 1842 (date de notre pièce), il n'est pas encore grand-père; il ne cherche pas la popularité malsaine: la popularité tout court le séduit; il ne pousse pas la république rose au moindre attentat: il se contente de

(1) *Art d'être grand-père*, I, 6.
(2) *Art d'être grand-père*, XV, 1.

lui laisser la liberté ; et rien que pour cette indulgence, les enfants sentent en lui un ami véritable.

La liberté ! Connaissez-vous beaucoup d'hommes qui la laissent volontiers, pleine et entière, aux jeunes gens, qui aient confiance en elle, qui fassent d'elle le principe même de l'éducation ? Savez-vous de quelle époque datent ces idées aujourd'hui banales, en vertu desquelles, au collège comme dans la famille, on a cessé de compter surtout sur la force, où l'autorité s'est faite moins austère, où l'on s'est décidé à attendre de vous

Un peu moins de respect et plus de confiance.

Il n'y a guère plus de cent cinquante ans. Tout en reconnaissant l'immense progrès réalisé par les Jésuites et les Oratoriens, on peut fixer à peu près au milieu du XVIIIe siècle le moment où l'éducation s'inspire de principes moins inhumains...

B. — L'*Émile !*

— Et l'éducation de la nature.

B. — « Tout est bon, sortant des mains de l'Auteur des choses ! »

— La confiance, sinon dans la bonté de la nature, au moins dans les bons instincts de l'homme... et de l'enfant, voilà le dogme nouveau. Jusque là, surtout avant le XVIIe siècle, on se proposait de réprimer par les coups les mauvais instincts ; vous savez l'indignation de Montaigne à l'endroit des pédagogues...

de M. — Les geôles de jeunesse captive !

A. — Et les tronçons d'osier sanglant.

— Depuis, et de plus en plus au cours du XIXe siècle, on s'est aperçu que dans un bon milieu les meilleurs instincts l'emportent naturellement sur les mauvais ; qu'il suffit de fortifier le corps et le caractère pour que la vigueur morale étouffe le vice et la méchanceté dans vos cœurs, et qu'il faut développer en vous, par l'usage de la liberté, le sentiment de vos devoirs, de votre intérêt bien compris.

B. — L'éducation anglo-saxonne !

A. — L'éducation en plein air...

— Et vous pouvez dire ici : l'éducation selon le cœur d'Hugo. Voilà pourquoi les enfants saluent en lui leur défenseur :

C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons...

A. — Il l'avait dit, déjà, dans les *Feuilles d'Automne* ; il avait eu

Trois maîtres, *un jardin*, un vieux prêtre, et sa mère !

Il opposait au triste collège, à l'affreux magister, l'influence bienfaisante de la nature. Il représentait sa mère hésitante...

— Dans de bien beaux vers. Lisez-les, page 186 de votre Recueil.

— C'était l'été, vers l'heure où la lune se lève,
Par un de ces beaux soirs qui ressemblent au jour,
Avec moins de clarté, mais avec plus d'amour ;
Dans son parc, où jouaient le rayon et la bise,
Elle errait, toujours triste et toujours indécise...

La pauvre femme entendait les voix mystérieuses, les voix du jardin invisible :

Laisse-nous cet enfant, pauvre mère troublée !
Cette tête au front pur qu'aucun deuil ne voila,
Cette âme neuve encor, mère, laisse-nous la.
... Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées...
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle ;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits. (1)

— Ces vers sont le commentaire naturel de notre pièce au début ; sans savoir « ce qui s'était passé aux Feuillantines vers 1813 », les enfants le devinent d'instinct : ils

(1) *Rayons et Ombres, Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813.*

sentent que le poète n'est pas un maître comme les autres! ils sentent bien en lui l'homme de la nature et de la liberté.

II. — *La valeur de ses idées, et les résultats de sa confiance.*

1. L'insuffisance et les dangers de cette indulgence.

Est-ce à dire qu'il ait absolument raison, et les magisters absolument tort? que la véritable école soit l'école buissonnière, et que nous n'ayons à compter que sur les bons instincts de la nature? Le poète lui-même ne l'a jamais pensé, et il eût souri de ceux qui l'auraient cru sur parole.

B. — Il a pourtant insisté sur ce point.

— Dans quelles pièces?

B. — La pièce des *Contemplations*(1) qui commence par:

> Marchands de grec, marchands de latin, cuistres, dogues,
> Philistins, magisters, je vous hais, pédagogues!

et qui continue à peu près sur le même ton...

A. — La pièce de l'*Art d'être grand-père*(2) où il félicite Charles d'avoir fait des dessins sur son livre de classe. Il gémit de le voir surpris

> Par un guetteur, homme absolu,

dans l'œil terne duquel luit le pensum insalubre. Et il déclare une fois de plus :

> L'enfant a droit aux champs!

— Vous pourriez m'en citer d'autres encore auxquelles s'appliquerait justement l'épithète de M. Lanson... Mais il est trop clair que Victor Hugo, ici, rit de lui-même ; il s'amuse... Je pensais à lui, ces jours-ci, en parcourant un livre paru tout récemment, qui l'aurait intéressé. C'est la confession d'un jeune professeur d'École primaire supé-

(1) *Contemplations, Autrefois*, I, 13.
(2) *Art d'être grand-père*, VI. 8.

rieure, qui avait commencé sa carrière dans des dispositions d'esprit analogues à celles de Victor Hugo. Le livre s'appelle : *L'homme en proie aux enfants* (1). Vous devinez ce qu'un homme d'esprit a pu tirer de ce sujet. « Sans savoir un mot de pédagogie, déclare-t-il, je n'ignorais pas qu'il fallait la détruire pour en instaurer une, la vraie, qui fût anarchiste. Je détestais les programmes, je détestais l'émulation ; je détestais surtout ce qu'on appelle la discipline... » Naturellement, les enfants abusent de sa bonté et se montrent plus mauvais encore qu'ils ne le seraient dans des conditions normales. Un jour que le maître leur dicte en devoir une lettre de Jour de l'An : « Écrivez à votre oncle, dit-il... — Qu'il crève pour hériter! » siffle un élève, et toute la classe se convulse de rire. Un autre jour, il les consulte sur leurs goûts, sur leur carrière à venir, et il est épouvanté, navré, écœuré de leurs confidences. Il en conclut un instant que « les enfants n'ont pas d'âme ». Un de ses meilleurs élèves conclut, plus simplement et avec plus de justice, que ce professeur trop tendre a manqué de sévérité : « Cela tient à ce qu'il nous laisse trop de liberté, et que nous en abusons. Je suis sûr, écrit-il à un de ses camarades resté au village, que ta conduite est meilleure que la mienne, car mon père tient ses élèves avec plus de fermeté que mon professeur. » — Et le maître désabusé ajoute ces paroles touchantes : « De tous les échos des consciences d'où elle a chassé la voix des parents, des protecteurs, des anciens maîtres, ma voix me revient grotesque et insensée... Ah ! toutes mes formules, tous mes songes, toutes mes idées même, au feu ! — pour qu'une voix vierge, leur voix d'enfant, crie ! »

Croyez bien que Victor Hugo, sans avoir fait la cruelle expérience de ce jeune maître, a su entendre, lui aussi, sous cette forme ou sous une autre, la voix du bon sens et de la conscience. Jetons un voile sur ses faiblesses. Rappelons-nous que le principe de l'éducation n'est pas la bonté seule, mais la force, ou, si vous le voulez, la

(1) A. Thierry, *L'homme en proie aux enfants.*

justice appuyée sur la force ; et voyons, ces réserves faites, ce que le poète tire de la bonté.

2. La nécessité de la confiance, et la prise qu'elle donne au poète sur l'esprit des enfants.

1. *Il sait les observer.*

Il en tire d'abord un premier avantage. Les enfants n'ont pas peur de lui ! Il ne les effarouche pas ! Et il a tout le loisir de les voir vivre autour de lui. Condition indispensable, pour qui veut savoir comment il pourra les attirer. Vous avez commenté tout à l'heure, de M., les premiers vers dans des termes plutôt sévères pour le poète. Je crains que vous n'en ayez pas compris le charme et la profondeur. Vous vous êtes pourtant arrêté sur le mot le plus frappant, le mot de valeur...

de M. — *Un être !*

— Oui, *un être*. Mais votre accent n'était pas celui de la sympathie. Vous aviez pitié de sa complaisance. Vous dédaigniez sa faiblesse. C'est que vous ne sentiez pas sa profonde habileté. Comment s'y prend-on, au début, pour attirer les oiseaux ?

de M. — On leur jette du pain.

— Sans doute. Mais on le jette avec précaution. On tâche d'éviter les gestes brusques ! on parle bas ! L'idéal serait d'être invisible et silencieux. Il faut convaincre la gent ailée qu'un homme n'est pas moins inoffensif qu'un objet inanimé, que le banc sur lequel ils sautent, que l'arbre sur lequel ils perchent... Vous devez leur apparaître comme un *être* quelconque, dont la seule qualité est de ne pas menacer leur sécurité, de ne pas troubler leurs ébats... Quand ils en seront bien convaincus, vous pourrez peu à peu prendre mille libertés, cesser d'être neutre, incolore, silencieux, les appeler, les « charmer »... Mais le premier charme consiste à les rassurer. Il en est de même pour les enfants. Une seule question, tout d'abord, les intéresse : ce monsieur les gênera-t-il, ou ne les gênera-t-il pas ? grondera-t-il, ou restera-t-il plongé dans

son journal ? ne sera-t-il pas plus contrariant qu'une statue, une chaise, une armoire ? En un mot, s'il reste bien un *être*, un être inoffensif et neutre, si l'on n'a pas besoin de le caractériser davantage, il a plus qu'à moitié gagné la confiance de son entourage. « Il ne se fâche jamais. » Là est le point important. Et voilà comment le poète nous laisse deviner la première raison de son influence.

Raison un peu négative, direz-vous !... Il y en a d'autres. Les enfants sentent d'instinct, et dans le silence, beaucoup de choses. Ils comprennent les regards et les jeux de physionomie longtemps avant les paroles ; ils reconnaissent à son sourire (*risu cognoscunt !*) non seulement la tendresse de leur mère, mais la simple sympathie de celui qui les voit avec indulgence. Ils la lisaient tout de suite sur le visage du poète...

F. — La photographie de la collection Crouzet (1) le montre bien ainsi.

— En effet. Rien n'est instructif comme ce rapprochement de quatre portraits pris dans une heure de tristesse, et dont le dernier seulement nous montre sa figure illuminée d'un sourire grâce au passage d'un enfant.

Il l'avait, ce bon sourire, lorsqu'il les regardait dormir, devinant leurs rêves enfantins... Il l'avait, à la promenade, lorsqu'il les contemplait dans leur petite voiture ou raccommodait leurs poupées... Il l'avait, en suivant leurs jeux, à cache-cache, à colin-maillard, au cocher ou à la charrette (2)...

Leur clarté sur son banc réchauffait le vieillard.

Il riait même franchement, lorsqu'il entendait leurs propos, leurs dialogues, leurs reparties, et le jeune public du Jardin des Plantes lui donnait innocemment, tous les jours, la comédie...

(1) Collection de cartes postales (*La littérature par l'image*, Didier édit.) qui avait été accueillie par la classe avec un vif intérêt. Douze cartes étaient consacrées à Victor Hugo.

(2) *Art d'être grand-père*. I, 6 ; II, 1 ; VII, 1 ; IV, 3.

Comment s'étonner qu'après avoir tant écouté, il ait si bien profité, et qu'il ait joint à l'art d'apprivoiser les enfants l'art plus difficile encore de les intéresser ?

2. *Il sait les intéresser.*

Car il a fait une découverte peu banale, vous l'avouerez, de la part d'un homme faible et que vous croyez conduit par une aveugle tendresse ! Il a découvert que l'art de conquérir les enfants n'est pas de s'adresser tout d'abord à leur cœur, pas même à leur gourmandise, mais surtout, mais toujours, à leur *intelligence*. Les grandes amitiés sont intellectuelles ! Les grandes amitiés se fondent sur une communauté de goûts et d'idées, sur des curiosités communes, sur de communs enthousiasmes pour les mêmes vérités. Cicéron l'avait dit depuis longtemps pour les hommes. Victor Hugo le découvre sans peine pour les enfants. Voulez-vous être aimés d'un enfant ? Intéressez-le. Voulez-vous gagner le chemin de son cœur ? Développez son esprit. Voulez-vous être celui dont il ne peut pas se passer ? Soyez celui qui lui révèle ce qu'il a soif de connaître. — Victor Hugo est cet homme-là. Au premier compliment, que vous avez rappelé, les enfants en ajoutent un second :

... On s'amuse avec lui !

Et comment s'amuse-t-on ? Pas au cerceau, ni à la balle ! Non. On s'amuse parce qu'il occupe aimablement l'intelligence.

a) *Les actes.*

Et d'abord, il agit. Il « joue » avec eux. Si ses habitudes ne lui permettent pas, comme aux professeurs anglais, de prendre part aux jeux actifs, les jeux plus sédentaires n'ont pas de secret pour lui :

... Il fait
Des choses en carton, des dessins à la plume...

Remarquez encore la puissance du mot vague. Nous avons vu, tout à l'heure, la poésie du mot *être*, d'autant

plus suggestif qu'il laissait plus à deviner. De même, ici, pour l'enfant, le mot *choses*. Pourquoi Victor Hugo n'écrit-il pas : « constructions, voitures, soldats, corbeilles... », tous les jouets qu'on peut fabriquer avec du papier et du carton ?

B. — Parce que le mot vague laisse supposer des « choses » encore plus nombreuses, encore plus belles que les termes particuliers...

— Et elles le sont, croyez-le, dans l'imagination des enfants... Un désir est, pour eux, d'autant plus vif que l'objet en est moins précis. Combien d'enfants demandent avec instance, pendant des semaines, un jouet aperçu de loin, dans une vitrine, et l'abandonnent quand ils le possèdent depuis deux jours !... Les « choses », mal définies, représentent toute une vitrine, où leurs yeux grands ouverts ne distinguent pas très bien les jouets divers, et les voient plus nombreux, plus grands, plus beaux cent fois que la réalité... Les « choses en carton », ce sont tous les objets déjà fabriqués par leur grand ami, et beaucoup d'autres encore qu'il ne manquera pas de créer plus tard... Un terme précis et concret limiterait ce rêve, en lui donnant un corps. Nous cesserions, du coup, de vivre dans les nuages, au « Paradis des Enfants ».

Le rêve correspond d'ailleurs à une réalité. Victor Hugo ne se vante pas ; il a véritablement tous leurs goûts. Je ne dis pas (et encore je n'en jurerais pas !) qu'il institue avec eux des courses de colimaçons, qu'il cherche dans les herbes des carabes dorés et qu'il mette des mouches en cage... Mais (vous le savez déjà)

> Il aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons
> Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons !

Les bêtes ! Vous n'ignorez pas la place qu'elles tiennent dans la vie des tout jeunes enfants...

Georges songe aux gâteaux, aux beaux jouets étranges, mais surtout

> Au chien, au coq, au chat ! (1)

(1) *Art d'être grand-père*, I, 6.

à ceux qu'il appelle familièrement d'abord les ouas-ouas, les cocottes, les coins-coins et les miaous ! Dans les collèges anglais, combien d'élèves, même âgés, possèdent toute une ménagerie !... En France, vous êtes moins ruraux, moins champêtres ; vous perdez de bonne heure ce goût. Mais vous gardez du moins celui des collections. Et celui-là encore, le poète le partage, l'approuve, le développe ! « On le consulte » à ce sujet ; « on a cent choses à lui dire ! » On lui apporte tout un bazar. Comme Victor Hugo vous connaît ! Quel bazar ne pourrait-on pas lui apporter du lycée ! Quel déballage que le pupitre d'un interne de Cinquième ou de Quatrième ! Et précisément, ce qui l'intéressait, c'était le caractère hétéroclite des objets qu'on y rencontre. Il regardait tout... tout ce qu'on y trouve... vous savez bien quoi !

C. — Des provisions de terre glaise.

S. — Des pièges à souris.

B. — Des hannetons, dans la saison.

D. — Des haricots, dans des pots très bas...

C. — Des canons...

— Des canons ? !

C. — Oui, avec des soldats de plomb.

S. — Des aéroplanes, surtout, des flottes d'aéroplanes.

T. — Des pipes.

— Et du tabac ?

T. — L'histoire n'ose le dire !

J. — Le calendrier, avec les jours rayés.

A. — Des caricatures...

B. — Des glaces...

J. — Des flacons d'eau de Cologne...

— Et aussi quelques livres ?

H. — Oui, *Sherlock Holmes*...

— Arrêtons-nous... La liste est suffisante... Vous voyez que Victor Hugo les connaît bien, ces « moyens », de douze à treize ans, qui sont ici les « grands ». Comme ils sont à la campagne, leur collection se compose d'objets plus champêtres : des nids de merles, avec des crayons

et des albums pour les dessiner... Ce sont bien là des « choses vues » ; un grand-père même n'inventerait pas cela :

Les petits — quand on est petit, on est très brave —
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave.
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire !

Et lui :

J'admire les crayons, l'album, les nids de merles...

Il admirerait, il admire, n'en doutez pas, les pièges à souris, les soldats de plomb et, qui sait même ? pipes, cigarettes...

Non, pas les cigarettes ! Car, décidément, vous avez eu tort de le croire faible à l'excès. Il n'encourage plus les choses défendues, il n'ébranle plus l'autorité ! Et à toutes ces « leçons de choses », il en ajoute une dernière à laquelle vous ne vous attendiez pas : les enfants rendent, en sa personne, un hommage à l'autorité. Aux compliments que nous avons remarqués, ils joignent celui-ci, parti du fond du cœur :

Il est du même avis que Monsieur le Curé !

Fine et juste remarque ! Toutes les autorités sont sœurs. Les enfants excellent à surprendre les contradictions, même légères, entre les personnes « également constituées en dignité » ; ils sentent qu'eux aussi doivent « diviser pour régner » ! Entre la famille et le professeur, le professeur et l'aumônier, ils cherchent (et de quelle oreille !) les plus fines dissonances, et leur joie... votre joie est sans bornes quand vous pouvez nous donner tort à tous en même temps... Ici, le pouvoir civil et le pouvoir spirituel sont d'accord. Rien ne produit un plus puissant effet sur les masses. Victor Hugo s'en réjouit ; il est d'autant plus flatté qu'il n'a pas toujours pu se féliciter, en ce qui le concerne, d'une pareille harmonie !

Mais ceci pourrait nous mener bien loin. Revenons vite au dialogue entre le poète et les enfants.

b) *Les paroles.*

Le dialogue, jusqu'ici, tout animé qu'il pût être, était plutôt en gestes et en actes qu'en discours... Or c'est dans les discours surtout que triomphe Victor Hugo.

> Ils disent...
> Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
> Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit,
> Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.

N'est pas instruit qui veut d'une pareille science ! Et plus d'un parmi nous serait embarrassé si ce jeune auditoire le mettait dans la situation où le poète se représente.

> Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
> Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
> Et les petits toujours groupés sur mes genoux,
> Un silence, et cela veut dire : Parle-nous.

Silence redoutable pour ceux qui n'ont pas l'imagination de Madame de Ségur ou l'esprit d'Alphonse Daudet ! Silence encourageant pour l'auteur de l'*Art d'être grand-père*; car il était capable d'inventer l'histoire du *Général Dourakine* ou les *Malheurs de Sophie*, et d'y joindre les contes charmants par lesquels le *Petit Chose* ravissait les « petits » du collège de Sarlande.

Sa verve était intarissable. Que lui demandaient les enfants ? Des contes fantastiques, des contes dramatiques, des contes « qui vous font peur la nuit ! » En cela ils ressemblent aux hommes, qui trouvent l'existence plate et morne et veulent au moins s'offrir des émotions dans les livres. Malheureusement, les exemples qu'il nous donne dans la seconde partie de cette pièce ne sont pas des plus heureux. Soyez certains qu'il s'est calomnié; il n'a pas rappelé son meilleur répertoire. C'est dans d'autres recueils qu'il faut chercher des exemples. En connaissez-vous ?

A. — On en trouve dans les pièces en décasyllabes des

Contemplations (*Pauca meæ*)... Celle qui commence par les vers :

Elle était pâle et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.

B. — Et surtout la dernière, où il rappelle les jeux avec ses enfants, « sur la colline qui joint Montlignon à Saint-Leu »...

O souvenirs ! printemps ! aurore !
Doux rayon triste et réchauffant !
Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant...

C'est là que nous vivions ! Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant...

Plus loin, je ne me rappelle plus.

— Ouvrez le livre. Ceci n'est pas une digression : nous commentons l'auteur à l'aide de l'auteur lui-même ; nous le prions d'expliquer le sens de son expression : « contes charmants », il nous répond par des exemples. Cherchez-les dans notre Recueil.

— Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : Père, viens !

Nous allons t'apporter ta chaise,
Conte-nous une histoire, dis !
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du Paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond,
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

— Le sujet de ces contes est généralement une bataille. Qu'est-ce qui ravit les enfants à Guignol ?

J. — Le gendarme rossé par Polichinelle.

— Ou même Polichinelle par le gendarme. Pourvu qu'il y ait des coups de bâton bien appliqués, l'auditoire est

satisfait. Pourtant, je reconnais que sa joie est au comble quand la ruse triomphe de la force, la beauté de la laideur et l'esprit de la sottise :

> Toujours, ces quatre douces têtes
> Riaient, comme à cet âge on rit,
> De voir d'affreux géants très bêtes
> Vaincus par des nains pleins d'esprit.

D'autres sujets étaient plus fins, moins fantastiques, empruntés à la vie de chaque jour. M. Faguet refuse à Victor Hugo tout autre genre d'esprit que la bouffonnerie, celle qu'il a définie dans Rabelais :

> ... Et son éclat de rire énorme
> Est un des gouffres de l'esprit.

Les enfants donneraient à M. Faguet un énergique démenti. Leur grand ami savait sourire ! Il observait ce petit monde ; il en saisissait les naïvetés, les ridicules ; et il trouvait la matière de ses contes dans les aventures mêmes de ses jeunes auditeurs. Bien entendu, ses plaisanteries ne prennent jamais la forme de la moquerie ; il déteste la moquerie ; il sait qu'elle n'est guère que « l'indigence d'esprit ».

> ... J'aime le rire,
> Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
> Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs...

Il a tort de comparer ensuite les dents à des perles. C'est la seule tache de ce charmant récit : le mot est impropre, et les perles fausses ! Passons : nous avons trop de motifs pour lui pardonner cette faute unique ; et revenons au psychologue de l'enfance. Il la connaît admirablement... Les enfants (il le sait), si naturellement moqueurs, si cruels quand on les laisse faire, sentent très bien ce qu'il y a d'odieux dans la taquinerie lorsqu'on prend soin de leur faire aimer un autre genre d'esprit ; il est aussi facile de leur inspirer le mépris de la raillerie méchante que de leur en laisser prendre la détestable ha-

bitude. Donc le poète riait de tout avec eux, et d'eux-mêmes, mais sans malice...

O jeux charmants, chers entretiens !

Il notait leurs réflexions les plus naïves ou les plus tendres ; il souriait de la fillette qui montait vers lui à petits pas,

Et lui disait d'un air très grave :
J'ai laissé les enfants en bas !

Il notait sa douceur craintive :

Elle disait souvent : Je n'ose,
Et ne disait jamais : Je veux.

Il tirait de ses observations ses contes les plus persuasifs, et nous pouvons être sûrs que les combats entre les nains et les géants ont fait place, plus d'une fois, aux aventures déplorables de Mademoiselle « Je veux », ou aux malheurs trop mérités de l'insupportable « Touche-à-tout »... Certes non, il n'est pas fier ! Il n'est pas dédaigneux ni moqueur ! Mais il est fort malin, et très capable d'enfermer dans le conte le plus fantastique la sagesse de « Monsieur le Curé » !

Faut-il nous étonner, après ces confidences, que les enfants l'aient aimé ? Ne mérite-t-il pas plus que de l'indulgence, et ne regrettez-vous pas, de M., votre jugement du début ? — Sans doute, sa faiblesse est parfois bien choquante, et nous avons joint nos reproches aux justes critiques de ceux

... sur qui dans sa cité (1)
Repose le salut de la société.

Ce prédicateur d'anarchie ferait un médiocre censeur. Mais comme il sait se faire pardonner ses torts ! Comme la finesse de son esprit, comme la sûreté de son jugement

(1) *Art d'être grand-père*, VI, 6.

compensent la douceur de son caractère ! C'est le cas de dire, une fois de plus, qu'il sera beaucoup pardonné — même par ceux qu'il traite si mal, même par ceux qu'il appelle des cuistres et des dogues — à qui sut beaucoup aimer ! Pour vous, qui n'avez même pas cette raison de lui en vouloir, vous saurez désormais quels vers il faut redire si l'on avance devant vous que l'auteur de la *Vie aux champs* a manqué de sensibilité !

CHAPITRE IV

L'IMAGINATION DE VICTOR HUGO

1. COMMENT ON ÉTUDIE LE STYLE D'UN POÈTE : LA MÉTHODE DE M. FAGUET

2. APPLICATION DE CETTE MÉTHODE A UN SUJET DE BACCALAURÉAT

SOMMAIRE

On pourrait montrer, à l'aide de cent autres exemples, que le *sentiment,* chez Hugo, n'est certes pas moins profond que chez Lamartine ou Musset, et qu'il est beaucoup plus varié. Toutefois, c'est plutôt par l'éclat de son *imagination* qu'il apparaît, au milieu des lyriques de tous les temps, comme le poète par excellence : il fait des sons et des images ce qu'un autre n'en saurait faire et traduit dans le langage des sens le monde des pensées invisibles. M. Faguet l'a montré avec finesse dans le chapitre IX de son étude sur Victor Hugo ; comme il est rare de trouver des analyses sur le style écrites en un style convenable, nous lirons celle-là de près. — Nous appliquerons ensuite de notre mieux la méthode à un texte proposé par l'Université de Rennes il y a quelques années.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

1re partie : La méthode d'analyse.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE DE M. FAGUET.

I. — ***L'idée générale :*** *Caractère essentiel d'une langue poétique.*

Une langue est d'autant plus poétique qu'elle contient

plus d'images et que les mots évoquent dans notre mémoire la couleur ou la forme d'un objet matériel. — C'était le cas des langues primitives (Homère, *Odyssée*), où le mot, encore proche de ses origines, rappelait beaucoup plus des choses que des idées. Dans les langues modernes, au contraire, presque tous les mots ont pris un sens abstrait qui nous fait oublier, dans la vie courante, l'image colorée du début ; langues de philosophes, et non plus de peintres, elles sont d'autant moins concrètes que la pensée humaine est devenue plus fine et plus compliquée.

Que doit faire le poète moderne? Créer de nouvelles images, ou revenir aux images primitives ; coudre à de vieux mots des sensations nouvelles, ou bien, remontant le cours des siècles, les ramener à la sensation première, et raviver en eux, fraîches comme au premier jour, les nuances de leur jeunesse.

II. — ***Trois idées secondaires, appuyées sur trois séries d'exemples :*** *Qualités de l'imagination dans Hugo.*

1. **C'est une sensation vraie.**

Exemples : le clair de lune bleu.

Images familières notées dans une cuisine, sur un quai plein de soleil, aussi bien qu'en présence de l'océan brumeux.

A) Le procédé de notation du poète raconté par lui-même.

CITATION : *Fenêtres ouvertes.*

Le matin, en dormant...

(*Art d'être grand-père.*)

B) Les souvenirs du poète : contours précis, couleurs vraies dont se revêtent ensuite toutes les idées qui se forment en lui.

2. **C'est une sensation choisie.**

A) *Justesse du choix dans l'expression métaphorique.*

Le récit des sensations du poète dans le *Carillon.*

CITATION : *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande.*
(*Rayons et Ombres*, XVIII.)

B) *Quelques fautes de goût, par moments :*

Napoléon flamboyant comme un phare !

... qu'un monstre aux cornes de taureau
Aille donc soulever sa robe à la Jungfrau.

C) *Mais rareté de ces défaillances :*

Lire le *Satyre, Pleine Mer* et *Plein Ciel*, pour comprendre comment le poète éveille en nous des sensations toujours neuves, par un renouvellement indéfini de métaphores.

3. **C'est une sensation agrandie.**

A) *Différence entre le procédé de Boileau*, qui conçoit l'idée avant l'image, *et celui de Victor Hugo*, qui voit l'image d'abord et se laisse conduire par elle à l'idée.

Exemple :

L'IDÉE : la mort est une délivrance.

La comparaison de Boileau :

Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons...

L'image dans V. Hugo, le symbole :

Peinture de l'oiseau qui s'échappe.

CITATION : *Art d'être grand-père*, X, 6.

B) *Double moyen employé par Victor Hugo :*

a) dans les détails : la métaphore.

— L'épithète morale complète l'épithète matérielle :

Vêtu de probité candide et de lin blanc.

— Autres exemples.

b) la métaphore étendue à une phrase entière : le mythe.

— Exemple de ce procédé dans Homère : le fleuve éteignant l'incendie devient un héros combattant contre un dieu.

— Exemples tirés de Victor Hugo :
le promontoire devenant un pâtre (*Contemplations*, II, 5, 23);
la nuit comparée au pêcheur (*Légende des siècles, Plein Ciel*).

[Trois pages de digressions intéressantes, mais mal rattachées au sujet : — à supprimer.]

CITATION FINALE : *Paix à l'ombre...* (*Contemplations*, II, 1.)

2e partie :
Application de cette méthode à un sujet de baccalauréat.

Victor Hugo, a dit un critique, ne pense que par images. Et l'on admire surtout dans ce grand poète la puissance de son imagination. Vous en analyserez les caractères, par l'étude des images dans une pièce de Victor Hugo à votre choix.

(Sujet donné par l'Université de Rennes.)

D'une condition nécessaire pour traiter ce sujet.

Une question se pose d'abord : le jour de l'examen, saurait-on bien, très bien, par cœur, une pièce de Victor Hugo ?

Quelques élèves ne paraissent pas en douter ; d'autres sont plus hésitants... Et voici ce que nous apprend une enquête, faite successivement dans les sections C et D :

1. Nous sommes frappés, d'abord, du *petit nombre des pièces connues* par chaque élève. Sauf un groupe qui en avait appris, en Troisième, une dizaine, la plupart n'en avaient jamais (assurent-ils) récité que deux ou trois, quelques-uns une seule : *Après la bataille.*

2. Nous remarquons ensuite le *désordre complet de ces connaissances*. Voici des échantillons des réponses les plus fréquentes :

H. — *Oceano nox. Lorsque l'enfant paraît... Napoléon II.*
de B. — *Napoléon II. Waterloo. La pieuvre.*

M. — *Napoléon II. Lorsque l'enfant paraît.* Quelques strophes de la pièce *à Villequier.*

F. — *Napoléon II. Oceano nox. La Conscience.*

3. Mais ce qui est plus grave peut-être, parce qu'on doit y voir l'indice d'un défaut sérieux de nos études, c'est la *fragilité de la mémoire.* Aucun élève ne possède assez bien une pièce de Victor Hugo pour traiter le sujet de la Faculté de Rennes. Le moins embarrassé serait A., le fureteur, qui a retenu certains vers et une dizaine d'images de l'*Expiation* dans le passage :

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête...

Il avait copié cette pièce en Sixième sur l'ordre de son professeur, qui conseillait de recueillir dans un cahier les morceaux appris par cœur ; grâce à cette précaution, il avait relu plusieurs fois depuis cette pièce et s'en souvenait encore... Nous le prions d'apporter à la classe suivante son vénérable cahier et décidons à l'unanimité, devant une telle défaillance de la mémoire collective, d'ouvrir nos *Extraits* d'Hugo... Pour rendre hommage à A. et à sa méthode, pâle image de celle qu'il aurait fallu suivre, nous choisissons l'*Expiation* ; il préfère lui-même, du reste, recourir au texte écrit : ses souvenirs ne suffiraient pas.

Voici le schéma de notre explication.

I. — ***Analyse du morceau*** (1).

Nous essayons de montrer que la page entière est une image, un symbole ; nous la divisons en une série de tableaux :

1. *Tableau de la Grande Armée sous la neige* (1-28).

Trois scènes principales :

— la marche en désordre (5-10) ;
— scènes de bivouac (11-18) ;
— efforts désespérés (19-28).

(1) De : « Il neigeait. On était vaincu... » à : « Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! » (*Châtiments* — 68 vers.)

2. *Le résultat du désastre* (29-68) :
— les derniers soldats (29-47);
— Napoléon (48-68).

Nous remarquons que l'analyse n'est pas, ne peut être rigoureusement exacte; on ne passe pas d'une scène à l'autre; elles se confondent; la narration n'est pas méthodiquement composée. Tel est, en effet, le caractère du récit poétique : le poète va d'*image* en *image*, et non d'idée en idée; il se laisse entraîner par l'association des souvenirs; il est suggestionné plutôt qu'il ne raisonne; « il ne pense que par images ».

Pourtant, d'une manière générale, il ne va pas au hasard. Son imagination obéit d'instinct aux règles essentielles de l'art; il y a dans le récit une progression naturelle; et c'est elle que rendent sensible les arêtes de notre plan.

II. — *La valeur des images dans les différentes scènes.*

M. Faguet distinguait trois qualités essentielles. Nous les ramenons à deux : l'image est une sensation *vraie*; elle est une sensation *agrandie*. Et nous cherchons des exemples.

1. La marche sous la neige.

Le paysage.

a) *La vérité des images simples* : neige — Moscou fumant — plaine blanche — troupeau.

b) *Les procédés de grossissement:*

— *le plus simple* : la répétition :

« Il neigeait... » Etude du rythme dans la première partie.

— *le plus savant* : la couleur et le son des épithètes, d'autant plus difficiles à trouver qu'il s'agit de décrire le silence et la solitude, des choses sourdes, des choses vides, des choses blanches ou grises, sans nuances, sinon

sans couleurs. Mais le poète possède toutes les ressources du peintre et du musicien :

> ... La solitude vaste, épouvantable à voir...
> ... Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
> Pour cette immense armée un immense linceul.

La Grande Armée.

a) *Simplicité presque triviale:*

— troupeau.

— les blessés s'abritaient dans le ventre... des chevaux morts.

(Trait emprunté à Chateaubriand(1), qui l'avait lui-même recueilli de témoins oculaires — Ce n'est pas la seule image que Victor Hugo doive ici à l'ancêtre commun de tous les romantiques.)

— pas de pain — les pieds nus.

b) *Grandeur de l'effet, obtenu de deux manières opposées :*

— *vive lumiere* projetée sur des figures plus grandes que nature :

> ... les clairons à leur poste gelés... blancs de givre...
> Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

> ... les grenadiers... la glace à leur moustache grise.

— *le mystère du clair-obscur,* qui grandit autrement les choses, en effaçant les contours :

> C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
> Une procession d'ombres sous le ciel noir.

2. Le résultat du désastre.

Après l'engourdissement, le mouvement. Après le tableau de la nature ensevelissant dans la neige silencieuse les restes de la Grande Armée, la peinture de l'homme se raidissant contre elle dans un dernier effort. Le procédé est le même, d'ailleurs : le poète « pense toujours par

(1) Voir V. Giraud, *Chateaubriand.* Études littéraires.

images », et l'on ne trouverait pas une idée qui ne fût tout un tableau.

Les derniers soldats :

— *Les morts.* Victor Hugo ne les compte pas. Quels chiffres pourraient égaler l'éloquence des images ? Napoléon lui avait donné l'exemple, dans le 29e bulletin, lorsque pour donner une idée du désastre, il peignait cet escadron où les généraux faisaient les fonctions de capitaines et les colonels celles de sous-officiers. Les images abondent aussi dans le style de l'empereur, depuis les Pyramides et le soleil d'Austerlitz jusqu'à l'aigle volant de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Ce mathématicien savait que l'éloquence des chiffres le cède à la puissance de la métaphore ! Non, il n'est pas besoin d'énumérer les morts :

> On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
> Voir que des régiments s'étaient endormis là.

— *Les vivants.*

Puis, après une exclamation, le rythme change ; les images se précipitent ; on en compte jusqu'à cinq ou six par vers. C'est qu'il s'agit, par une véritable harmonie imitative, de montrer tous ces hommes se débattant en vain contre la destinée :

> Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières...
> . . . . . .
> Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !

Nous sommes en pleine mêlée, dans la confusion des surprises nocturnes ; nous voyons se ruer, effrayants, ténébreux,

> Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
> D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.

C'est, du reste, ici, du vers 40 au vers 52, que se trouvent les images retenues par quelques-uns d'entre vous ;

elles ne s'oublient pas, quand on les a vues une fois, soit à cause de leur vigueur familière :

... Ney disputant sa montre à trois cosaques !

soit à cause de leur grandeur épique...

L'Empereur.

Quelle figure d'épopée que cet empereur, debout, contemplant le désastre, pendant que son armée « dans la nuit se perdait » !

Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant...
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté,
Et lui, chêne vivant par la hache insulté...

Vous vous rappelez ce que nous avons dit de la *comparaison* et de la *métaphore* définies par Aristote...

de B. — La métaphore est une comparaison abrégée.

— « Il était *comme* un arbre » est encore une comparaison. Mais à quoi bon tant de précautions grammaticales ? Le poète, entraîné par sa vision, confond l'homme et l'image, et les lie étroitement :

Le malheur, bûcheron sinistre...
Et lui, chêne vivant...

La facilité avec laquelle nous acceptons cette hardiesse en est la meilleure justification.

A. — En prose, bien souvent, il n'est pas moins hardi. Dans l'attaque du plateau du Mont-Saint-Jean, il parle des cuirassiers, « hommes géants, sur des chevaux colosses ».

— Là se trouvent, en effet, sa force et son originalité. En prose comme en vers, ce poète, le poète ne pense que par images. Il ne faudrait pas ajouter beaucoup d'observations semblables pour donner satisfaction à la Faculté de Rennes. Toute la difficulté était de les trouver dans sa mémoire ! Et c'est là, semble-t-il bien, dans l'état actuel des choses, ce qui nous manquerait le plus.

NOTE

(NOVEMBRE 1910)

L'usage semble se répandre de proposer ce genre d'exercices au baccalauréat.

A la session d'Octobre, la faculté d'Aix a donné le commentaire d'une pièce de Victor Hugo : *Oceano nox*.

Vous étudierez successivement, disait-on, *la langue, le rythme et la composition. Et vous montrerez, d'après ce poème, comment Victor Hugo développe une idée poétique.*

Le second sujet consistait en un autre commentaire sur une page de La Bruyère (*Portrait de Pamphile*). Le troisième seul était donné sous l'ancienne forme (*Lettre d'un amateur de Montaigne à Pascal*).

Nous craignons qu'il n'y ait là un danger. Le nombre des morceaux assez faciles pour servir de textes au baccalauréat est restreint, et le choix des textes ne nous paraît pas toujours très heureux. Il y a, de plus, quelque chose d'un peu artificiel dans cette méthode qui consiste à définir le génie d'un auteur d'après une vingtaine de vers. L'exercice est bon en classe, sous forme de conversation dirigée par le professeur et à condition de ne pas devenir trop fréquent. Nous ne sommes pas sûr qu'il convienne toujours à l'examen, et nous gardons, sauf exception, nos préférences pour la dissertation ou la lettre pure et simple, le jour où les élèves ne peuvent plus compter que sur leurs propres forces.

CHAPITRE V

A PROPOS D'UN INCIDENT

COMMENT IL AURAIT FALLU RECUEILLIR, CLASSER ET APPRENDRE DEPUIS LA SIXIÈME DES TEXTES DE VICTOR HUGO.

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

I. — *L'incident.*

Votre camarade A. nous a tenu parole. Il m'a remis le cahier qu'il avait composé en Sixième et sur lequel se trouvait le fragment de l'*Expiation*. Ce cahier est un vrai symbole, le symbole de l'idée qu'il eût fallu réaliser... Les procédés d'exécution méritent peut-être moins d'éloges... Vous allez juger vous-mêmes. Voici la liste des notes prises jadis par le jeune A., d'une belle grosse écriture de laquelle ses pattes de mouche actuelles gagneraient à se rapprocher. Je lis dans l'ordre :

1. Un extrait des *Vieux*, de Daudet.
2. Un extrait d'*Hornus*, du même auteur.
3. Une note de grammaire sur les verbes pronominaux.
4. Un extrait des *Émotions d'un perdreau rouge*, de Daudet.
5. Une anecdote sur Joseph II.
6. Un long fragment du conte *Le Pape est mort*, de Daudet, — avec cette mention : « Appris en entier ».
7. Le *Vieux Meunier*, de Daudet.
8. Une poésie : le *Géant*, de V. Hugo (*Odes et ballades*).
9. Une note de grammaire sur l'analyse logique.

10. Une narration : *Mon entrée au collège* (Michelet).

11. Une poésie: trente vers du *Petit roi de Galice* (V. Hugo, *Légende des Siècles*).

12. Enfin, le texte de l'*Expiation*, — avec la mention : « Appris par cœur », la date : 8 juillet 1905, et le visa du professeur.

Cette année-là, le jeune A. n'a pas copié plus avant.

Je ne vous donne pas ce cahier pour un modèle ; mais puisque c'est le seul vestige (le seul !) que nous puissions retrouver d'un travail répondant un peu à nos désirs, il vaut encore la peine d'être examiné. L'*idée*, je le répète, était bonne ; c'est celle qu'on voudrait voir partout appliquée : il est nécessaire que l'élève, dès la Sixième, prenne des notes et des extraits, les conserve jusqu'à la Première, les consulte, les modifie et les complète dans l'intervalle, au cours de ses longues études. Vous avez consulté votre cahier, A., depuis six ans ?

— Oui, Monsieur... En Troisième, à propos de certaines narrations... D'autres fois encore... je ne me rappelle pas le motif... Et cette semaine, pour l'explication de Victor Hugo.

— Vous n'avez jamais eu l'occasion d'ajouter à certaines notes, comme celles de grammaire, d'autres renseignements recueillis en Cinquième et en Quatrième ?

— Il n'y avait plus de place...

— Vous n'avez pas eu au moins le regret de laisser ainsi dans l'isolement ces extraits de Victor Hugo, de ne pouvoir les compléter par des remarques faites plus tard ?...

— Sincèrement, je n'y ai pas pensé !

S. — Nous aurions dû y penser, pourtant, car notre professeur de Troisième nous avait dit bien des choses, à propos des dix pièces qu'ont apprises un certain nombre d'entre nous.

— Vraiment ? Et de ces « choses » vous ne vous rappelez plus rien ?

S. — Non ; si ce n'est qu'elles nous avaient vivement intéressés.

— Je le crois sans peine, connaissant le poète qu'était votre professeur d'alors... Et vous ne trouvez pas lamentable que vos connaissances s'enfuient ainsi, comme l'eau des Danaïdes, que vous ne puissiez, aujourd'hui 11 juin de la dernière année, à un mois de l'examen, réveiller vos souvenirs, d'après des notes bien classées ?

B. — C'est d'autant plus dommage que les classes avaient été très agréables.

— Essayons au moins de voir comment il aurait fallu faire pour tirer tout le parti possible de l'heureuse idée qu'avait eue dès la Sixième un autre de vos maîtres.

II. — *Ce qu'il aurait fallu faire.*

1. **Le procédé** : celui que nous avons adopté cette année :

a) *Prendre les notes sur des feuilles volantes*, dont on peut toujours intervertir l'ordre, et non sur un cahier où elles restent immobilisées.

b) *Les conserver*, suivant leur nature, *dans des cartons différents*. — Ici, vous auriez dû prendre trois cartons :

1er CARTON : Notes de grammaire (nos 3 et 9) ;

2e CARTON : L'art de faire une narration (nos 1, 2, 4, 5, 6, 7, 10) ;

3e CARTON : Ce qu'il faut aimer chez les poètes (nos 8, 11 et 12).

c) *Rattacher chaque extrait à une idée générale* ; diviser vos Notes de grammaire en Notes générales (analyse logique), Notes relatives aux formes (verbes pronominaux), Notes de syntaxe...

Joindre aux divers Extraits de Daudet, soit une analyse, soit un jugement sur l'imagination de l'auteur, soit une conclusion pratique sur les procédés qui peuvent vous servir à vous-mêmes.

Avoir le même souci des idées générales et des méthodes dans la lecture des poètes ; inscrire par exemple, en tête du texte de l'*Expiation* : « De la qualité des images dans Victor Hugo », — ce qui eût été l'amorce du travail postérieur.

Vous avez eu recours, dites-vous, A., quatre ou cinq fois à votre cahier : c'est peu. De plus, il est resté ce qu'il était ; il n'est pas devenu le point de départ de nouvelles recherches... Aussi vos camarades ont-ils tous égaré le leur... Le grain de sénevé, chez eux, est tombé sur le roc, où le vent l'a balayé. Chez vous, il s'est conservé, abrité par votre prudence instinctive : vous sentiez qu'il y avait là un germe tout à fait précieux. Mais il est demeuré stérile : il n'a trouvé ni en lui, ni hors de lui les éléments nécessaires à une croissance normale.

2. **L'application du procédé.**

A) Imaginons, au contraire, que vous ayez consacré une feuille de notes à cette pièce de l'*Expiation*. Je suppose que vous l'avez rattachée à l'idée générale la plus simple, celle qui pouvait venir à la pensée d'un enfant de dix ans : on lit, inscrit sur la chemise où vous conservez votre feuille :

Napoléon. La légende impériale dans les poésies de Victor Hugo.

B) L'année suivante, en Cinquième, le hasard fait qu'on vous donne en leçons *deux portraits* de Napoléon, tirés d'une pièce des *Feuilles d'Automne* (*Souvenirs d'enfance*) :

1er portrait : { de : « Dans une grande fête ... »
à : « Passer muet et grave ainsi qu'un dieu d'airain. »

2e portrait : { de : « Plus tard, une autre fois... »
à : « Le peuple saluait ce passant glorieux. »

Vous les joignez au précédent passage, mais vous subdivisez la première chemise en deux :

— *l'éloge* ;
— *le blâme* ;

et vous avez en germe la division d'une étude féconde sur

— *l'épopée*
— et *la satire dans Hugo*.

C) En Troisième, c'est toute une moisson de textes, de jugements et de souvenirs que vous récoltez.

Vous ajoutez, par exemple, à l'Épopée :

— *Napoléon II* ;

— *le Retour de l'Empereur* (1840) :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale
En habit d'empereur !

Il n'est pas très facile de se procurer cette pièce, parce que Victor Hugo, devenu l'adversaire de l'Empire, a fait longtemps tous ses efforts pour la dissimuler. Elle ne figure pas encore dans l'édition HETZEL. Des élèves curieux n'en auraient mis que plus d'empressement à prendre une note.

Vous pouviez même y joindre la parodie faite par le marquis de Belloy sur le retour du roi d'Yvetot, et dont voici quelques échantillons.

LECTURE DE LA PARODIE :

Sire, vous reviendrez sans tambour ni trompette,
Sans tocsin, sans combat, dans cent ans au plus tôt,
Traîné par un roussin sur une humble charrette,
En simple paletot...

Vous ajoutiez, du moins, à la Satire quelques pièces des *Châtiments* :

— une chanson, comme *Petit, petit* ;

— trois strophes de l'admirable pièce de *Lazare* (le peuple) ;

— une invective : *Un bourgeois dans sa maison* (dix ou quinze vers seulement), accompagnée d'une analyse sommaire ;

— un récit ironique : *Un révolutionnaire* (Jésus-Christ) (même procédé).

D) Enfin, aujourd'hui, en Première, je vous signale un passage de la pièce : *O soldats de l'An deux...*, un hymne

aux drapeaux... Vous la connaissez ?... Personne ne l'a lue ?

de B. — Les *Morceaux choisis* ne donnent que le début de la pièce.

— Étrange proscription ! Écoutez plutôt :

O drapeaux du passé, si beaux dans les histoires,
Drapeaux de tous nos preux et de toutes nos gloires,
Redoutés du fuyard,
Percés, troués, criblés, sans peur et sans reproche,
Vous qui dans vos lambeaux mêlez le sang de Hoche
Et le sang de Bayard !

O vieux drapeaux, sortez des tombes, des abîmes !
Sortez en foule, ailés de vos haillons sublimes,
Drapeaux éblouissants !
Comme un sinistre essaim qui sur l'horizon monte,
Sortez, venez, volez, sur toute cette honte
Accourez frémissants !

Délivrez nos soldats de ces bannières viles !
Vous qui chassiez les rois, vous qui preniez les villes,
Vous en qui l'âme croit,
Vous qui passiez les monts, les gouffres et les fleuves,
Drapeaux sous qui l'on meurt, chassez ces aigles neuves,
Drapeaux sous qui l'on boit !

Que nos tristes soldats fassent la différence !
Montrez-leur ce que c'est que les drapeaux de France,
Montrez vos sacrés plis
Qui flottaient sur le Rhin, sur la Meuse et la Sambre,
Et faites, ô drapeaux, auprès du Deux-Décembre
Frissonner Austerlitz.

Il est difficile de dire ce qu'il faut le plus admirer, du mouvement satirique ou du mouvement épique, dans ces strophes éclatantes... Mais rien ne nous oblige à conserver toujours les mêmes divisions ! A mesure que vous avancez dans vos études, les *idées générales* se lèvent, plus nombreuses, devant vous... aussi nombreuses que les sujets possibles de baccalauréat. Ces quatre strophes vous auraient suffi, par exemple, pour traiter le sujet de Rennes

sur la *beauté des images*... Elles auraient trouvé une place honorable à la fin d'une dissertation sur la *légende impériale*... Peu importe l'idée à laquelle vous rattachez les détails, pourvu que ce soit une idée générale : littéraire, morale, scientifique, philosophique, c'est elle qui vous permettra de les retenir et de les utiliser, le jour du baccalauréat.

En même temps, vous aurez acquis de la méthode et du goût. C'est la récompense de ceux qui savent préparer de très loin, par un travail personnel, cet examen calomnié !

DEVOIR

DEUX SUJETS SUR LE DRAME ROMANTIQUE

1. Dissertation.

D'où vient le succès récent de « Ruy Blas » dans un théâtre populaire?

M. Adolphe Brisson écrivait, il y a quelques jours (*Le Temps*, 16 mai 1910) :

Lundi dernier, mon ami Gustave Simon, le protecteur pieusement zélé des œuvres de Victor Hugo, me dit : « Voulez-vous venir voir au Théâtre municipal de Saint-Denis un *Ruy Blas* interprété par des débutants pleins de foi, pour la plupart pensionnaires de la Comédie? »

On ne joue que des pièces littéraires au théâtre de Saint-Denis. Les ouvriers se cotisent pour que, deux fois par mois, un chef-d'œuvre leur soit révélé. Ils l'accueillent, non pas avec cette morne déférence où il entre de la résignation et de l'ennui, mais avec une curiosité fervente, un respect passionné. Quand nous arrivons, l'immense vaisseau regorge. La salle est visiblement captivée. Pas un auditeur qui ne vibre, hormis peut-être quelques citoyens âgés de trois ou quatre ans, que leurs parents ont amenés, n'ayant pas osé les laisser seuls au logis, et à qui la canaillerie de don Salluste arrache des cris d'effroi et des pleurs. Oh! le merveilleux public, démonstratif, bienveillant, sensible, avide de plaisir, attentif à discerner les beautés du drame, ardent à les applaudir, excellent connaisseur, je vous jure, ne se trompant pas aux bons endroits, encourageant l'acteur, buvant ses paroles! Paul Mounet avait revêtu le pourpoint de Salluste afin de mener en personne ses conscrits à la bataille; malgré sa mine rébarbative, on le sentait paternel.

Et il ajoute, après avoir félicité comme il convient les

jeunes acteurs qui prêtent leur concours à cette entreprise populaire :

J'emporte un souvenir agréable et pittoresque du *Ruy Blas* de Saint-Denis... La mise en scène était rudimentaire et paradoxale ; l'indigence du décor unique — un salon Pompadour — scandalisa mon confrère Émile Mas. Mais la poésie, créatrice d'illusions, jetait sur ces misères son manteau de pourpre... Les spectateurs écoutaient les vers et ne regardaient pas le décor.

Vous chercherez pour quelles raisons le vieux drame romantique plaît à cet excellent et naïf auditoire. Il est de mode, aujourd'hui, parmi les lettrés, de sourire ou de médire du romantisme. Vous direz ce qu'il y a dans *Ruy Blas* d'éternellement vrai et humain ; vous direz pourquoi le peuple est demeuré fidèle à Victor Hugo.

2. Dialogue ou dissertation.

Quel est votre sentiment sur le drame romantique ?

Vous êtes invités, cette semaine, par l'Œuvre de la Bouchée de pain à entendre *Andromaque*, jouée gracieusement par les premiers acteurs de la Comédie Française. Vous répondez avec empressement à cet appel, et vous avez grandement raison.

Auriez-vous montré la même ardeur si MM. Mounet-Sully et Paul Mounet, Mmes Bartet et Segond-Weber vous avaient offert une des meilleures pièces de leur répertoire romantique, *Ruy Blas* ou *Hernani ?*

Si non, donnez-nous vos raisons.

Si oui, donnez-les également.

Dissertation ou dialogue entre deux élèves de Première.

CORRECTION DU PREMIER SUJET

Il est inutile de répéter la même observation pour chaque devoir. Il est trop certain que vous ne pouvez pas faire de bonnes dissertations sur des textes que vous lisez à la hâte, pour la première fois quelques semaines avant

l'examen. Je me contenterai donc de vous montrer, à l'aide des meilleures copies (elles dépassent un peu, malgré tout, la moyenne), ce qu'il convient de faire.

Commençons par compléter les renseignements donnés sur la représentation par M. Ad. Brisson. Le Directeur (1) du Théâtre municipal de Saint-Denis a bien voulu, sur ma demande, me fournir des éclaircissements sur deux points :

1. *Le succès du drame romantique.*

Sur douze pièces données dans la saison 1909-1910, *Ruy Blas* est, avec le *Chemineau* et les *Truands*, la plus applaudie.

Dans la saison 1907-1908, on voit, sur quinze pièces représentées, deux tragédies classiques (le *Cid* et *Andromaque*), une pièce grecque (*Électre*), les *Enfants d'Édouard*, de Casimir Delavigne, et deux drames de Victor Hugo : *Le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia*. Cette année-là, Victor Hugo est déjà, avec l'auteur de la *Rabouilleuse*, celui qui a le plus de succès.

Nous pouvons en conclure qu'il y a encore, dans ces vieux drames romantiques, certains éléments de vie. La seconde série de renseignements achève de nous le prouver.

2. *Liste des passages les plus applaudis dans « Ruy Blas ».*

Au 1er acte : les scènes entre don César et don Salluste, Ruy Blas et don César.

Au 3e acte : la tirade de Ruy Blas : « Bon appétit, Messieurs... »

Au 4e acte : la scène où don César tombe de la cheminée.

Au 5e acte : la scène entre Ruy Blas et la Reine, surtout lorsque Ruy Blas tue Salluste.

I. — ***Le sujet de la pièce.***

Il est bien certain que le sujet lui-même, si étrange, si

(1) M. Henri Couchemann.

invraisemblable qu'il soit, ne déplaît pas à l'auditoire, et que la donnée en est à la fois humaine et dramatique.

Tout d'abord, comme vous l'avez remarqué presque tous, Ruy Blas flatte la *manie de l'égalité*. C'est un homme du peuple, un « prolétaire », réduit par la misère à se faire laquais. Donnez à cet homme les moyens de « percer », de montrer son intelligence, de faire la leçon aux puissants, aux riches, aux nobles, aux privilégiés : vous êtes sûrs que l'auditoire ne vous chicanera pas sur le choix de ces moyens. Toute sa sympathie ira, dès le premier acte, et va, nous le savons, au génie méconnu :

> Orphelin, par pitié nourri dans un collège
> De science et d'orgueil...

et dont,

> ... triste faveur,
> Au lieu d'un ouvrier on a fait un rêveur.

En même temps, *Ruy Blas* plaît pour des *motifs d'un ordre plus élevé* ; vous les avez indiqués. Ce héros échappé de l'atelier, et réfugié dans l'antichambre, est un homme grand par le cœur non moins que par le talent ; il s'inspire d'une double passion :

1) **l'amour d'une femme**, cet amour qui égalise si souvent les conditions, et fait rêver les midinettes à la lecture du *Petit Journal*. Et si vous criez à l'invraisemblance, je vous renverrai à ce même *Petit Journal*, où vous trouverez parfois dans les « faits divers » des récits dignes du feuilleton : archiduc épousant une bourgeoise, lord anglais convolant avec une danseuse, millionnaire américaine poursuivant un tzigane vous montreront assez que, la raison n'étant pas ce qui règle l'amour,

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

En tous cas, le succès de ces histoires est infaillible auprès des spectateurs qui voient porter au pinacle un homme de leur condition.

2) **l'amour de la justice et de l'humanité.** — On n'y

croit plus, me direz-vous ! — On y croit encore, nous répondent ceux qui connaissent bien le peuple ; on y croit plus que jamais, et cela est fort heureux. L'espérance est indestructible au cœur de l'homme. Le peuple ne peut arriver à croire qu'il doive être éternellement dupé ; il garde pour la justice un amour indestructible ; amour aveugle et violent qui se trompe souvent d'objet, amour naïf, hélas ! dont les démagogues savent user à leur profit contre la justice elle-même, mais amour profond et sincère, parce qu'il n'est que l'instinct obscur de la conservation sociale. Grâce à cette obstination, il oppose, malgré tout, une barrière à l'iniquité, et soutient par instants ceux qui veulent le défendre ; il lui arrive d'applaudir, dans la vie comme au théâtre, à la tirade de Ruy Blas, et il accueille toujours avec soulagement l'exécution d'un Salluste. — Pauvre excellent peuple ! Il refuse d'accepter le règne de l'injustice triomphante. Ce qu'il vient chercher au théâtre, c'est justement la revanche de la faiblesse opprimée, de l'innocence calomniée, de la vertu persécutée. Il lui faut un tyran ignoble ou un traître repoussant, pour que le tyran soit traîné dans la boue jusqu'à l'échafaud, et que le traître démasqué soit cloué au mur par l'épée d'un honnête homme courageux. Si les choses finissaient autrement (comme elles finissent souvent dans la réalité), le public sortirait mécontent, déçu, de ce théâtre où le poète lui aurait refusé l'illusion. Même lorsque le traître est puni, les spectateurs conservent contre lui une touchante rancune ; plus d'une fois, au temps des succès romantiques, dans les vieux théâtres du Boulevard du Crime, l'acteur qui avait joué ce rôle peu sympathique devait sortir en cachette, par un escalier

... dérobé !

afin d'éviter les coups.

Vous comprenez le succès des scènes que vous signale l'aimable Directeur du théâtre, et vous appréciez la saveur de son observation finale : « ... surtout lorsque Ruy Blas tue Salluste ! »

II. — *Les moyens d'expression dramatique.*

1. L'intrigue et les caractères.

Le mélodrame plaît au peuple ; et *Ruy Blas* est un simple mélodrame.

Il l'est par l'absence à peu près complète de lien entre la marche de l'intrigue et le développement des caractères. Dans la tragédie classique, avec Racine surtout, les événements étaient amenés par le progrès naturel des passions des personnages ; étant donnés leurs sentiments au début du 1er acte, tout ce qui se passe résulte du conflit entre les passions contraires ; aucun événement n'arrive dont elles ne soient l'explication naturelle, et rien n'est dû (sauf le combat des Maures, dans le *Cid*) à une cause extérieure. Dans le mélodrame, tel que Guilbert de Pixérécourt l'avait mis à la mode, le développement des caractères n'est qu'un des éléments du drame, pas toujours le plus important ; l'intrigue devient une série d'événements plus ou moins amenés par le hasard, de rencontres fortuites et d'accidents extraordinaires dans lesquels n'entre pour rien la volonté des personnages. Il s'adresse à une forme inférieure de la curiosité, il substitue à l'émotion que cause une fine analyse des progrès du sentiment le plaisir plus grossier qu'on éprouve à suivre une invraisemblable succession d'aventures. La *méprise* (1) et la *reconnaissance* sont les moyens par excellence de ce genre inférieur. — Victor Hugo nous présente un laquais déguisé qui, pendant trois actes sur cinq, sera pris pour un grand seigneur (méprise), et la découverte de sa véritable condition (reconnaissance) précipitera le dénouement. D'autres incognitos, d'autres déguisements (Salluste, César), à grand renfort de manteaux couleur de muraille, de pourpoints brodés d'or, de chapeaux baissés sur des yeux fulgurants, complètent cette donnée première et en assurent l'irrésistible succès.

Ruy Blas est encore un mélodrame par la pauvreté de la

(1) V. p. 415.

psychologie dans l'analyse des caractères. L'intérêt de l'intrigue étant mis ailleurs que dans le développement des passions, une analyse trop profonde de l'âme des personnages nous distrairait des événements et en contrarierait le cours. Ils sont donc aussi simples, aussi peu compliqués que possible : ils ne connaissent ni les longues hésitations d'une Roxane, ni les tourments d'une Agrippine, ni les remords d'une Phèdre... Un seul sentiment les guide, sans nuances, sans réflexions, sans qu'ils jettent un regard sur eux-mêmes ou sur le monde qui les entoure : Salluste est l'homme qui se venge ; don César, le bohème honnête ; la reine, un ange d'innocence ; nous n'en savons pas plus sur eux à la fin qu'au commencement. Ruy Blas est peut-être un peu moins rudimentaire, joignant à l'amour d'une femme l'amour de la vertu politique ; mais il a si peu de temps pour hésiter et réfléchir que nous ignorons le motif de ses actes, et nous arrivons à l'effet avant d'avoir connu la cause. Ainsi Hugo commence là où Racine finissait. Mais cette simplicité même n'est pas pour déplaire au public ordinaire des mélodrames, qui préfère les faits à la psychologie, le spectacle des choses à l'étude des âmes.

Il faut pourtant avouer que, même considéré comme un mélodrame pur et simple, *Ruy Blas* n'est pas un chef-d'œuvre. Les moyens qu'emploie Hugo sont un peu l'enfance de l'art, et les maîtres du genre, depuis Dumas père jusqu'à M. Jules Mary, ont d'autres ressources à leur disposition. La *Tour de Nesle*, les *Deux Orphelines* ou *Roger la Honte* sont autrement fertiles en incidents fantastiques, en complications déconcertantes, que cette bizarre mais courte et maigre histoire de *Ruy Blas*. Soyez sûrs que le public de Saint-Denis ne l'aurait pas tant applaudie s'il n'avait senti dans ce mélodrame un autre mérite, que n'ont pas les mélodrames ordinaires, mérite capable d'y compenser l'insuffisance de l'analyse : il a su gré au Maître d'avoir prêté à toutes ces choses une valeur littéraire et d'avoir traité en poète un genre qui, d'ordinaire, paraît exclure la poésie.

2. Le style.

Là est le mérite durable de *Ruy Blas*. Ces caractères si simples, dénués de complication jusqu'à la pauvreté, deviennent, grâce au style, poétiques comme des héros d'épopée. Comme Achille aux pieds légers, Ulysse au langage artificieux ou Charlemagne à la barbe fleurie, ils expriment toujours la même idée, ils font toujours le même geste; mais ils parlent une langue imagée, où la force le dispute à l'éclat, où la beauté des métaphores jette un voile éblouissant sur la banalité des thèmes. Eux aussi, comme le poète, ils ne pensent que par images, et rien ne séduit davantage un public peu cultivé. Vous vous rappelez le mot de Malherbe : « Il se fait plus de métaphores en un jour sur le pavé des Halles qu'en un an dans toute une Académie. » Les servantes de Molière voient et décrivent les choses et les gens par l'extérieur; elles sont toutes comme Dorine estimant Tartufe

> Un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
> Et dont l'habit entier valait bien six deniers.

Victor Hugo ne recule pas devant de telles images; il en a de plus vulgaires encore... Si le public de Saint-Denis a su apprécier l'apostrophe poétique de don César:

> Puis je retournerais, aimable destinée,
> Contempler ton azur, ô Méditerranée!

il n'a sûrement pas moins goûté auparavant le portrait de la duègne,

> affreuse compagnonne,
> Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne,

et les images bouffonnes qui remplissent le 4e acte. — Pourtant, le 1er et le 5e actes, qui furent aussi applaudis, ne descendent pas aux métaphores de la Halle, et c'est par les plus nobles qualités du style dramatique que le poète a séduit son excellent auditoire.

Épique, en effet, par l'éclat merveilleux des images, ce

style n'est pas moins dramatique par la manière dont elles sont opposées les unes aux autres. Ce que Voltaire dit de la scène : « toute scène est un combat », on pourrait presque le dire ici de chaque vers : tout vers est une antithèse, où les images se heurtent, où le choc des mots, comme celui des épées, fait luire un éclair, où le son des rimes frappe l'oreille comme le cliquetis des lames croisées. Nous sommes éblouis, captivés; nous dirions volontiers au poète, comme César à Salluste :

... je vous suis tout acquis,
... je deviens votre esclave,
Et, si cela vous plaît, j'irai croiser le fer
Avec don Spavento, capitan de l'Enfer.

Lisez-nous, par exemple, C., les belles rimes du début, et ne craignez pas de faire résonner, flamboyer ces sons en *âques,* en *ables,* en *eur,* en *or,* en *ades*... Ménagez pourtant votre voix, afin de monter progressivement, et de réserver tout l'éclat de votre timbre pour la tirade fameuse :

— Plus délabré que Job et plus fier que Bragance !
Drapant sa gueuserie avec son arrogance !

[Lecture des cinquante premiers vers de la scène 2 de l'acte I.]

Lisez-nous ensuite, S., les deux tirades de don César, lorsqu'il refuse l'argent de Salluste :

— Ne m'en dites pas plus. Halte-là ! Sur mon âme...

et :

... N'ajoutez pas un mot, c'est outrageant !

Quelle ampleur dans les périodes ! Quelle force dans le rythme, qui soutient l'accumulation de ces images éclatantes ! Là encore, réservez-vous, ne donnez pas tout de suite les notes les plus sonores ; vous n'auriez pas trop du timbre de Mounet-Sully pour faire vibrer les derniers vers :

Celui-là, fût-il grand de Castille, fût-il
Suivi de cent clairons sonnant des tintamarres,
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux,
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux,
Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,
Voir pendre à quatre clous au gibet de la ville.

On comprend l'effet produit par ce style sur des oreilles françaises et quelle révélation dut être dès le 1er acte une si fière harmonie pour un auditoire populaire. A plus forte raison, au 5e, lorsque l'on sentait que le châtiment allait suivre la menace, et que Ruy Blas, l'épée à la main, disposait de la vie du sinistre maraud :

Car je vais te tuer, Monseigneur, vois-tu bien?
Comme un infâme, comme un lâche, comme un chien!

Sans doute, l'émotion éprouvée par le « Paradis » n'était pas uniquement d'ordre littéraire ; mais certainement le beau vers romantique, le vers à trois coupes égales, dont Victor Hugo a tiré tant d'effets, contribuait à donner l'impression du coup triplement asséné sur le misérable :

Comme un infâme, —
comme un lâche, —
comme un chien!

Conclusion.

Il n'est que lui qui puisse écrire de ce style!

Il n'est que lui dont le style ait par lui-même assez de valeur pour masquer tant de faiblesses. Dans cette pièce (le cas est peut-être unique dans l'histoire du théâtre, où le style compte si peu), c'est le style qui compense la banalité des thèmes, c'est le style qui rend dramatiques des scènes trop simples, c'est lui qui corrige l'analyse insuffisante des caractères par l'abondance des images et la sonorité des rimes, c'est lui qui prête à ce mélodrame invraisemblable et pauvrement machiné le prestige de la poésie. De même que dans ses recueils lyriques les lieux

communs les plus vulgaires reprennent avec lui la vie et la couleur, de même ici les thèmes les plus usés deviennent des morceaux d'admirable éloquence. Et lorsque ces tirades servent à défendre les sentiments chers au public, lorsqu'elles flétrissent les « ministres intègres » au nom de la justice et de l'humanité, lorsqu'elles font entendre, par la bouche d'un des siens, la plainte du peuple lui-même,

> Le peuple...
> Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie...
> Le peuple misérable et qu'on pressure encor,
> A sué quatre cent trente millions d'or...

comment s'étonner que la tirade soit couverte d'applaudissements ?

Elle le fut à Saint-Denis ; elle le sera sans doute ailleurs, et *Ruy Blas* tiendra l'affiche longtemps. S'il est utile, pour nous convaincre du fait, de connaître le témoignage du critique et du Directeur, vous voyez qu'il est facile de deviner par le raisonnement les causes profondes et durables de ce succès populaire. Il n'en est pas dont le poète se fût déclaré plus fier.

CORRECTION DU SECOND SUJET

Dans le dialogue, les développements élogieux sont moins abondants, parce que vous devez, sur chaque point, opposer aux qualités romantiques les qualités classiques. Mais, comme nous l'avons dit plusieurs fois cette année, le plan du dialogue est le même que celui de la dissertation. Voici, en peu de mots, comment il faut disposer les arguments essentiels :

I. — *Le sujet de la pièce.*

Le romantique. — Il regrette que la pièce ait été *Andromaque*, et non *Ruy Blas*. Il aime les sujets fantastiques, même s'ils sont peu vraisemblables. Rappeler brièvement le sujet de *Ruy Blas*.

Le classique. — Il préfère la vérité. Racine excelle à prendre ses sujets dans la vie commune, et il aime dans *Andromaque* la simplicité de l'aventure. Rappeler le sujet de cette tragédie.

II. — *Les moyens d'expression dramatique.*

1. L'intrigue.

R. — Je reconnais que la tragédie est un genre plus littéraire, plus sérieux, plus philosophique. Mais je ne vais au théâtre ni pour travailler ni pour m'instruire ; je prends fort bien mon parti de toutes les invraisemblances, pourvu qu'elles me distraient un instant.

C. — Je comprends, alors, que tu ne sois pas choqué par les moyens inférieurs, presque enfantins, qu'emploie Hugo...

Drame.

R. — Au contraire, je les aime ; je suis peuple en cela...

— Énumérer les moyens de mélodrame dans *Ruy Blas* — méprises et reconnaissances — trucs et déguisements — l'acte de la cheminée — libertés prises avec la règle des trois unités.

C. — Double réponse :

Ruy Blas est médiocre, même si l'on n'y considère que le mélodrame — Exemples meilleurs empruntés à Dumas et à d'Ennery.

Tragédie.

Tu reconnaîtras donc qu'à un mauvais mélodrame on puisse préférer une bonne tragédie. Ce que j'aime, précisément, chez Racine, c'est la loyauté du poète : il ne me promet pas de surprises merveilleuses ; il me laisse même prévoir, peu à peu, le dénouement ; il s'adresse en moi non pas à une curiosité vulgaire, mais à une noble curiosité : je désire connaître de lui les mobiles secrets des actes humains, et je prévois d'autant mieux les conséquences de l'amour chez Pyrrhus ou Oreste, de la fureur jalouse chez Hermione, de la piété conjugale ou de la tendresse maternelle chez Andromaque, que le poète m'a permis de suivre la longue série de leurs réflexions, de leurs hésitations, de leurs cruelles angoisses. Victor Hugo commet donc une erreur radicale sur les véritables moyens d'expression dramatique : il cherche à intéresser l'auditeur par une succession d'incidents étrangers à l'analyse du caractère des personnages ; tandis que Racine a trouvé dans le développement naturel des caractères tous les ressorts de l'action. Je n'irai pas jusqu'à dire que les caractères dans *Ruy Blas* ne sont pas vivants...

2. Les caractères.

Drame.

R. — J'en suis fort heureux ! On pourrait s'étonner d'une pareille injustice.

C. — J'avoue même volontiers que l'auteur ne parle pas, comme on l'a trop dit, par la bouche de ses personnages. On a prétendu que ses drames étaient des recueils de tirades lyriques, comme les *Feuilles d'Automne* ou les *Châtiments*. La critique est injuste, et si l'on peut regretter la longueur des monologues, il faut reconnaître que les personnages expriment bien des sentiments conformes à leur situation. Mais...

R. — Je vois d'ici ton objection. Tu vas leur reprocher d'être trop simples, trop peu compliqués.

C. — Justement. S'ils ne sont pas lyriques, ils sont au moins épiques, et leur définition se réduit à une épithète, comme celle d' « Achille aux pieds légers » ou de « Nestor aux longs discours » . Il serait facile de dire à la manière homérique : « Salluste aux regards ténébreux » , « don Guritan au cœur de tigre » , et « la Reine aux yeux bleus toujours voilés de pleurs » .

R. — Tu pourrais même continuer ce petit jeu, et appliquer le même adjectif à différents personnages, retrouver Guritan dans le vieux Silva, la Reine dans dona Sol, et accoler à Ruy Blas aussi bien qu'à Hernani l'épithète, homérique au premier chef, de « lion superbe et généreux » ! J'aime en eux cette simplicité ; j'aime leurs pensées naïves et leurs gestes prévus ; rien ne donne mieux l'impression de la force, et je crois voir en eux des paladins authentiques, échappés de la *Chanson de Roland*.

Tragédie.

C. — Je reconnais que le poète arrive ainsi à frapper vivement l'imagination. Mais rien ne l'empêcherait de joindre à la force la souplesse, et les caractères de Racine ne perdent rien de leur vigueur pour se faire mieux connaître du spectateur.

Deux exemples, tirés d'*Andromaque* :

Le caractère d'Hermione. } En montrer les nuances successives
Le caractère de Pyrrhus. }

III. — *Le style.*

R. — La force et l'éclat dans le style de Victor Hugo... Exemples.

C. — Ces qualités ne sont pas moindres chez Racine, pour y être associées à la psychologie.

L'art de peindre : le tableau de la ruine de Troie — les adieux d'Hector.

... Pour moi, je n'ai jamais vu les choses évoquées devant mes yeux d'une manière aussi forte qu'en écoutant Mme Bartet, lorsqu'elle prononçait ces vers... On sentait qu'Andromaque, de ses yeux agran-

dis et fixes, contemplait l'affreuse scène, « à la lueur des palais brûlants » ; on la sentait revivre l'heure douloureuse où son époux, se penchant vers elle, lui laissait ses derniers adieux :

Chère épouse, dit-il, en essuyant mes larmes...

R. — Ne crois pas que je sois resté insensible à cette vision ; ce souvenir ne s'effacera pas non plus de ma mémoire... Mais, si nous abandonnons Mme Bartet pour Mounet-Sully, avoue que sa voix admirable eût été plus belle encore dans les tirades retentissantes de don César ou de Ruy Blas que dans les discours d'Oreste.

Citations de la p. 658.

C. — Tu es bien sévère pour Oreste ! Et comment peux-tu oublier les deux scènes du 4e et du 5e acte d'*Andromaque* ?

Analyses et citations :

Hermione décidant Oreste au crime.

Hermione repoussant Oreste après le crime.

R. — Tu abuses de tes avantages ! Nous avons vu représenter *Andromaque* dans des conditions exceptionnelles, si bien que les plus sceptiques étaient, après certaines scènes, transportés d'enthousiasme... Et nous ne connaissons *Ruy Blas* que par le livre...

C. — Eh bien ! écris à MM. Mounet, écris à Mme Segond-Weber... Qu'ils viennent l'an prochain jouer *Ruy Blas*, et l'on jugera... Je ne demande pas mieux que de mettre le romantique au rang du classique. « Ce sont deux puissants Dieux ! »

R. — Je crains bien que tu n'ajoutes toujours *in petto*, comme Joas : « Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien ! »

C. — Peut-être !... Je m'engagerai pourtant de bon cœur à me faire violence pour revoir, fût-ce sous les espèces de *Ruy Blas*, une représentation pareille...

R. — Et moi, j'irais jusqu'à entendre une seconde fois *Andromaque*... Mais j'arborerais, en signe de protestation, le gilet rouge de Gautier.

C. — Voilà qui ne serait pas pour déplaire aux camarades. Je te promets un joli succès.

R. — Souhaitons-le ! Et puissions-nous, même à ce prix, revoir la divine Bartet !...

II. — DU ROMANTISME AU RÉALISME

LA LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI

BIBLIOGRAPHIE

I. — **Livre possédé par le tiers des élèves :**

JULLIAN, *Extraits des historiens français du* XIXe *siècle.*

II. — **Livres de la bibliothèque en circulation toute l'année :**

Pages choisies de TAINE.
Pages choisies de RENAN.
LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques.*
— *Poèmes barbares.*
MICHELET, *Notre France.*
Pages choisies de FLAUBERT, DAUDET, MÉRIMÉE, THEURIET, A. FRANCE, G. SAND, LOTI, BALZAC.
J. LEMAITRE, *Les Contemporains*, t. I et II.
— *Impressions de théâtre*, t. I et II.
SARDOU, *Patrie.*
É. AUGIER, *Le Gendre de M. Poirier.*
PAILLERON, *Le Monde où l'on s'ennuie.*
LABICHE, *La Cagnotte, Le voyage de M. Perrichon.*

DERNIÈRES INDICATIONS GÉNÉRALES

— A quelle date finit le romantisme ?

B. — Les manuels d'histoire littéraire rattachent à la chute des *Burgraves*, en 1843, la fin de la période romantique.

— C'est bien aux environs de 1850, en effet, que le public éprouva le besoin de revenir, au moins en par-

tie, aux principes de l'art classique. Pendant un siècle entier, depuis l'apparition de J.-J. Rousseau, on avait volontiers subordonné la raison à la sensibilité. La littérature avait été surtout lyrique, poétique, s'adressant plus au sentiment et à l'imagination qu'au jugement, cherchant plus à émouvoir qu'à convaincre, et à suggérer de beaux rêves qu'à faire connaître la plate, la triste réalité... En 1851, on était un peu las des rêves : des rêves littéraires, parce qu'ils avaient beaucoup perdu de leur fraîcheur; des rêves politiques, parce qu'ils venaient d'échouer et que le coup d'État semblait en consacrer la faillite ; des rêves philosophiques eux-mêmes, parce que l'idéologie n'avait paru mener à rien, et que la bourgeoisie se résignait à ne plus s'occuper que d'affaires, sans prévoir les malheurs à venir. Au milieu de toutes ces ruines, une seule force grandissait, et celle-là même, quoiqu'elle dût devenir la source d'espérances ou d'illusions nouvelles, frappait plutôt alors par son caractère positif : cette force était la *science*, celle qu'avait entrevue Descartes et qui était en train de faire de la vision du philosophe une réalité tangible. Les grandes énergies de la nature, définies au XVIIIe siècle, étaient depuis près de cinquante ans au service de l'humanité ; si l'on ne faisait qu'entrevoir l'avenir de la chimie et de l'électricité, si le domaine de l'air ne devait pas s'ouvrir avant le XXe siècle à l'audace de nos Prométhées, la machine à vapeur avait déjà donné aux terres civilisées l'aspect que nous leur voyons aujourd'hui... Aussi allons-nous constater de plus en plus, même dans les choses littéraires, l'influence toute-puissante de l'*esprit scientifique*.

Une explication de la Nature par la Science, de la nature extérieure, de l'univers qui nous entoure et de l'humanité que dominent les forces du grand Cosmos : voilà ce que saluèrent dans la philosophie, dans la poésie, dans l'histoire, et jusque dans les genres qui semblaient le plus détachés des soucis de cet ordre, le roman et le théâtre, les jeunes écrivains de 1850. Voilà ce que voulurent plus ou moins réaliser les hommes qui, dès leur trentième année, apparaissaient comme les guides de la géné-

ration nouvelle... Ils le sont restés un demi-siècle, et la génération suivante a subi leur ascendant. Je ne puis vous dire de quelle admiration, à la fois familière et respectueuse, la jeunesse de 1880 à 1890 entourait ces grands vieillards. Nous avions foi en eux, dans leur œuvre, dans leur influence, plus encore peut-être qu'eux-mêmes, dont l'âge avait calmé l'ardeur. Tandis que Renan poussait le dilettantisme jusqu'à douter (en apparence) des thèses qu'il avait constamment soutenues ; tandis que Taine allait s'interrogeant sur les conséquences incertaines de telle ou telle de ses plus chères doctrines, nous admirions en bloc leur vie tout entière, et nous trouvions honorables, mais excessifs, leurs doutes ou leurs regrets. Si l'*Avenir de la Science* de Renan avait témoigné d'une confiance un peu naïve, il n'en reste pas moins vrai que tout ce qui contredit la Science est mort ou moribond, et que seules sont appelées à vivre dans l'avenir les traditions assez souples pour évoluer avec elle.

C'est ce que nous disent, après Renan et Taine, les plus éminents de nos contemporains. (1) Et comme ils nous ramènent à notre point de départ, comme nous retrouvons en eux l'accent de Descartes et de Pascal — le Pascal du *Traité du Vide* — nous pouvons rattacher sans crainte nos conclusions à nos prémisses ; les caractères du monde moderne, définis par les premiers, sont très peu différents de ceux que nous retracent les derniers ; et la meilleure préparation à la lecture des grands écrivains modernes est encore d'avoir fait, à l'école des auteurs classiques, l'éducation de son jugement.

(1) Lire à ce sujet, en Philosophie ou plus tard : Boutroux, *La contingence des lois de la nature ;* Bergson, *Matière et mémoire, L'évolution créatrice.*

A. — Des rapports de la Science et de la Poésie.

CHAPITRE UNIQUE

QUELS TEXTES IL SERAIT BON DE CONNAITRE POUR TRAITER CE SUJET AU BACCALAURÉAT

SOMMAIRE

Le 28 juin 1909, la Sorbonne a proposé le sujet suivant aux candidats de la section D :

Dans un discours récemment prononcé à l'Académie, en l'honneur de Sully Prudhomme, on lit :

La science triomphante doit-elle tuer la poésie ? Sa lumière brutale va-t-elle dessécher cette fleur délicate qui ne prospérait que sous l'ombre des forêts obscures ?

Vous commenterez cette réflexion.

Le sujet, à mon avis, était trop difficile. Vous n'avez ni les connaissances ni la maturité nécessaires pour écrire convenablement une dissertation de ce genre. Mais il nous fournit l'occasion de nous interroger sur les questions qu'il agite.

1. Vous dresserez la liste des textes qui pourraient vous servir à traiter le sujet.

2. Nous essaierons de voir ensemble comment on devrait les utiliser.

Et nous finirons en souhaitant que, le jour de l'examen,

on vous interroge plutôt sur Molière ou sur Rousseau ! Il y a (rarement, par bonheur!) des examinateurs qui paraissent choisir les sujets comme s'ils devaient les traiter eux-mêmes... Et encore !

COMPTE RENDU DE LA CLASSE

Les listes qui m'ont été remises montrent une fois de plus l'intérêt qu'il y aurait à ne pas apprendre les pièces de vers au hasard ; il serait bon de rattacher chacune d'elles à une idée générale.

de B. — Nous avons appris ainsi, en Troisième, plusieurs pièces de Sully Prudhomme rattachées au cours de morale.

— En effet, je vois sur plusieurs listes le *Vase brisé*, le *Songe*, *Faustus et Stella*, le *Zénith*, rangés par tous dans le même ordre. Le procédé était bon. Il aurait fallu l'étendre à d'autres poètes et à d'autres idées... Or vous paraissez connaître peu de textes : de Vigny, par exemple, vous avez vu *Moïse*, le *Cor*, la *Frégate*, le *Masque de fer*, la *Mort du Loup*, mais vous n'avez rien appris par cœur ; sept d'entre vous seulement connaissent la *Maison du Berger*, deux le poème des *Destinées*... Six ont parcouru les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* ; trois ont appris par cœur les *Éléphants* et le *Manchy*. Les autres ne connaissent que les pièces citées par Marcou ; ils n'en savent aucune par cœur. Je suis d'autant plus à l'aise pour regretter ce désordre et cette pénurie que ces lacunes auraient dû être comblées par moi-même en Première ; c'est dans le second trimestre de cette année, à loisir, en insistant sur chaque pièce, qu'il aurait fallu ajouter à vos connaissances antérieures les poésies philosophiques de Vigny, Leconte de Lisle et Sully Prudhomme, si nous n'avions pas dû, alors, aveugler d'autres fissures !

Quoi qu'il en soit, vous manquez, pour répondre à la question posée, de l'argument principal, qui consisterait à dire : la meilleure preuve que la science ne doit pas tuer la poésie, est que vers 1850 elle régnait déjà en maîtresse et

qu'elle n'a pas empêché Vigny d'écrire ses plus beaux poèmes, Sully Prudhomme de s'inspirer des procédés mêmes de la science, Leconte de Lisle d'en célébrer la beauté...

Je crois bien, du reste, que vos prédécesseurs n'avaient pas sur ce point-là plus de lumières que vous ; vous apprendrez sans surprise qu'ils choisirent avec ensemble un des deux autres sujets.

Essayons du moins de rédiger les parties qu'un bon élève, même s'il ignore les poètes, devrait pouvoir écrire, pour peu qu'il eût une idée de ce qu'est la science.

Préambule.

Nous entendons dire tous les jours que la poésie se meurt. On va même jusqu'à nommer son meurtrier, et l'on déclare qu'elle est tuée par la science. Un académicien se demandait, tout récemment, si « la lumière brutale de la science n'allait pas dessécher cette fleur délicate », si les illusions du passé ne lui furent pas plus favorables que les vérités actuellement triomphantes. Étrange question, au lendemain de la mort de Leconte de Lisle, vingt-cinq ans après celle de Victor Hugo, devant nombre d'hommes qui ont pu, sans être des centenaires, connaître personnellement Lamartine, Vigny et Musset ! Comme si leurs œuvres n'étaient pas à la fois un témoignage dans le passé, un gage d'espérance pour l'avenir !

I. — *Concessions:*

Il est certain que les progrès de la science ne paraissent pas très favorables à la poésie.

1. Il est bien certain que Copernic et Newton n'ont pas impunément changé nos idées sur le monde et sur l'homme ; par ses *théories* seules, la science modifie profondément la matière de la poésie. Que chantait dans l'Univers la poésie homérique ? Que représentait dans l'homme la poésie tragique et lyrique de la Grèce ? Comment s'est-on figuré, sous leur influence et à leur exemple, jusqu'au seuil des temps modernes, les rapports entre l'Univers et l'Humanité ? La croyance généralement adoptée était tout le contraire de celle que la science fait, de nos jours, prédominer ; on s'imaginait une série de forces capricieuses, isolées, analogues aux volontés humaines, intervenant à tout propos dans la marche de la nature et la destinée des hommes ; et cette

manière d'expliquer les phénomènes était très favorable à la poésie, parce qu'elle prêtait aux choses inanimées des sentiments humains, et que tout

Marchait et respirait dans un peuple de dieux.

L'explication du monde était naturellement poétique, parce qu'elle s'inspirait de l'imagination et du sentiment; elle s'exprimait, pour ainsi dire, en fonction d'humanité. — Qu'est-ce, au contraire, que le monde représenté par la science? Une série de lois générales, en vertu desquelles les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, sans que jamais on aperçoive, dans la marche des phénomènes, l'action capricieuse d'une volonté particulière.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit!
(V. Hugo, *à Villequier.*)

Nous découvrons ces lois par l'observation; nous les formulons en chiffres; nous les vérifions par mainte expérience; mais nous ne les traduisons plus en mythes émouvants, colorés! L'homme moderne ne tremble pas devant l'égide de Zeus, il n'aperçoit plus dans les flots le corps onduleux des sirènes, le feu sacré de l'ἑστία n'est plus pour lui qu'un composé de carbone et d'oxygène... Boileau avait déjà signalé l'infériorité poétique de la croyance à l'unité des lois générales du monde; qu'on l'appelle, en effet, Providence ou Nature, la force qui mène l'Univers est tellement loin de nous qu'elle n'est plus susceptible « d'ornements égayés », si abondants aux âges naïfs :

Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux!
(A. de Musset.)

2. Le *spectacle de la terre* et les *incidents de la vie* ont également beaucoup perdu de leur beauté poétique à la suite des *applications* de cette science dévastatrice. Elle a créé l'industrie! Elle a mis les forces de la nature au service de l'homme, et plus elle a rendu son existence confortable, plus elle a diminué autour de lui les aspects, en lui-même les sentiments favorables à la poésie. Autour de lui elle a rasé les forêts, multiplié les cultures utilitaires, créé les usines, agrandi les villes. Elle capte, pour faire mouvoir des scieries, les cascades de nos montagnes; elle débite en pavés les rochers de Bretagne; elle substitue partout les objets utiles aux choses gracieuses: pour retrouver l'inspiration, il faudrait que le poète pût fuir loin des boulevards rectilignes, des casernes monotones, des tramways électriques et des banlieues l'preuses; il lui faudrait même franchir la zone de nos campagnes dénudées, où le cultivateur de betteraves pourchasse les derniers

arbres, où de hautes cheminées vomissent jour et nuit des panaches de fumée ; le poète ne peut vivre que dans les vallées alpestres...

Oui, l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros !

(Leconte de Lisle.)

Quant à l'homme lui-même, la fièvre industrielle le rend tous les jours plus pratique, plus positif, plus préoccupé d'augmenter sa richesse, d'assurer son bien-être, ou simplement d'éviter la misère au milieu d'âpres concurrences... L'éducation devient, pour la plupart des jeunes gens, plus scientifique ou commerciale que littéraire ; autrefois, les rhétoriciens rêvaient de composer une tragédie en 5 actes ; on en cite qui se mirent à cinq pour exécuter ce projet ; aujourd'hui, les élèves de Première dresseraient plutôt le plan d'un aéroplane ou d'un sous-marin... et ils ignorent Leconte de Lisle !...

Ainsi, par ses applications comme par son principe, la science paraît destinée à former plus d'ingénieurs que de poètes, et fournira plus de clients aux Carnegie des deux Mondes que de lecteurs au dernier disciple d'Apollon.

II. — *Il n'en est pas moins probable que la poésie de l'avenir sera au moins égale à celle du passé.*

1. La description de la nature et l'explication du monde, — sous une double forme.

a) La poésie de Sully Prudhomme, dans le « Zénith » et la « Justice », ou l'expression rythmique des vérités exactes.

Il ne semble pas que, sous cette première forme, la poésie ait beaucoup d'avenir. Une loi de physique ou d'astronomie ne peut guère être traduite en beaux vers ; un pareil tour de force n'est guère qu'un jeu d'esprit plus ou moins puéril.

« Les parties poétiques de ces œuvres (le *De natura rerum* de Lucrèce, la *Justice* de Sully Prudhomme) sont celles où l'auteur a exprimé, non pas ce qu'il croyait être la vérité, mais ses émotions, ses songes, l'afflux de ses visions et de ses désirs, en un mot, son âme. » (P. Bourget, Article sur Leconte de Lisle, dans les *Essais de Psychologie contemporaine.*)

b) La poésie de Leconte de Lisle, ou la représentation vivante et colorée des choses, telles que la science les explique.

« Des yeux de poète ouverts sur des hypothèses de science, dit M. Bourget dans ce remarquable article, c'est presque la genèse entière des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*. Deux idées, surtout, paraissent avoir dominé l'intelligence de l'écrivain : l'une empruntée aux théories les plus récentes de l'histoire des religions, l'autre à la doctrine évolutionniste de l'unité des espèces dans la nature... »

Il montre donc ce que devient une formule sèche et froide, pour un poète qui fait revivre, avec leurs couleurs éclatantes, les êtres définis par elle.

« Toute religion, dit la science, fut vraie jadis, à son heure. Elle fut vraie, pense le poète, c'est-à-dire qu'elle fut autrefois une chose vivante, adaptée aux besoins d'âmes vivantes L'historien traite aujourd'hui ces dogmes défunts comme le botaniste traite des fleurs desséchées : une étiquette dans un herbier, une corolle pâlie, une tige vidée de sa sève, un cadavre, que reste-t-il de la plante parfumée ? Mais au souffle magique de la Muse, la fleur se ranime, ses pétales raidis s'assouplissent, ses feuilles palpitantes aspirent l'air bleu et la lumière du jour. L'œuvre de la mort s'abolit. Le poète aperçoit l'intérieur de ces âmes humaines où grandissait jadis, où frémissait le dogme aujourd'hui fané... »

Et M. Bourget montre, traduite dans les poèmes sur l'Inde, la « sensation physique et comme palpable du paysage grandiose de cette terre » :

> Le grand fleuve, à travers les bois aux mille plantes,
> Vers le lac infini roulait ses ondes lentes,
> Majestueux, pareil au bleu lotus du ciel...

ou « l'intime union de cette nature et du panthéisme primitif » :

> Telle la Vie immense, auguste, palpitait,
> Rêvait, étincelait, soupirait et chantait,
> Tels les germes éclos et les formes à naître
> Brisaient ou soulevaient le sein large de l'Être.

« A ce degré de vision, la loi scientifique qui établit la relation de l'esprit et du climat cesse d'être une simple affirmation abstraite. Elle s'anime, et nous sentons peser sur nous la formidable pression sous

laquelle le cœur de l'homme a ployé dans ces contrées d'une fécondité prodigieuse et meurtrière. La volonté individuelle s'est fondue à ce torride soleil, comme un métal dans un brasier trop ardent, et la doctrine du nirvâna, de la diffusion anéantissante et divine au sein de cet univers trop vaste, est apparue, conséquence inévitable de l'écrasement de l'être chétif, sous la démesurée, la monstrueuse poussée de la création... »

Puis le critique, après avoir cité d'autres vers où ressuscite l'âme de Çakya-Mouni, passe en revue d'autres symboles, évoque d'autres paysages, où la théorie scientifique est traduite par le poète en admirables images : l'Olympe hellénique sous l'azur clair du ciel méditerranéen, le Dieu jaloux d'Israël dans le « désert monothéiste » (1), et la mysticité triste du moyen âge sous les arceaux des cathédrales.

« Le symbolisme, conclut-il, n'est autre chose que l'union de l'image et de l'idée, de la forme et du sentiment ; et, à proprement parler, dans cet univers où nous ne saisissons aucune essence, vivons-nous d'autre chose que de symboles ? »

M. Bourget analyse avec la même puissance la seconde idée scientifique, celle de l'*unité des espèces vivantes,* et n'a pas de peine à recueillir, sur les hommes et les bêtes sauvages, des vers où « la nature se révèle en une tragique magnificence » :

« Ce n'est plus tel ou tel être que nous contemplons, c'est l'esprit infini dont toute forme est la forme, dont toute pensée est la pensée, et qui s'efforce à travers les violences de la vie brutale comme parmi les raffinements de la vie civilisée. »

Ainsi le poète passe de l'idée à l'image, de la critique à la création, de l'analyse à la synthèse ; ainsi se trouve supprimée l'apparente divergence entre la science et la poésie ; ainsi le poète reste, aujourd'hui comme hier, le peintre de la Nature mieux comprise, et le chantre inspiré dont on peut toujours dire :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

(1) Expression de Renan.

2. **La sensibilité humaine et les mystères insondables de notre destinée.**

Il n'en est pas moins vrai que la poésie ainsi entendue perdrait beaucoup de son prestige. Par ces « causes profondes des choses », Virgile n'entendait pas seulement les lois relatives aux apparences, les liaisons établies entre les phénomènes. Le poète était bien pour lui, comme pour Hugo, le « voyant » qui dépasse les apparences vaines, qui s'élève sans effort à la contemplation des choses éternelles et trouve la cause des causes, le principe sans lequel l'homme reste éternellement dans le doute inconsolé. La poésie peut-elle encore dépasser la science positive ? Ou lui est-il interdit, en présence du ciel étoilé, devant les lois implacables de la « Nature au front serein », de souhaiter, d'espérer, de croire

... qu'au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Ce qu'il a tant rêvé paraîtrait à ses yeux.

A) *Grandeur mélancolique de la poésie réaliste.*

Non, répondent les uns... Et leur désespérance, sombre ou résignée, est encore de la plus haute, de la plus noble poésie.

a) L'insensibilité de la nature :

A. de Vigny, *La Maison du Berger :*

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations...
On me dit une mère, et je suis une tombe...
Mon printemps ne sent pas vos adorations... »
C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe !

Leconte de Lisle :

Fin de la *Fontaine aux Lianes* (*Poèmes barbares*) :

La Nature se rit des souffrances humaines...

La Maya (*Poèmes tragiques*) :

... Maya, Maya, torrent des mobiles chimères...
... La Vie antique est faite inévitablement
Du tourbillon sans fin des apparences vaines.

b) *Le sort de l'humanité.*

— Son histoire et sa destinée.

Voir les nombreuses citations de Leconte de Lisle faites par M. Jules Lemaître dans un article comparable à celui de M. Paul Bourget (*Contemporains*, t. II).

— Ses plaintes :

Leconte de Lisle, *L'Illusion suprême* (*Poèmes tragiques*) :

... Jeunesse, amour, joie et pensée...
... Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

B) *Force toujours renaissante de la poésie idéaliste.*

A ces plaintes des pessimistes un grand poète idéaliste va-t-il répondre demain ? Et verrons-nous au xxe siècle un Hugo, un Lamartine ? Rien n'empêche de l'espérer, mais nous devons reconnaître qu'il n'apparaît pas encore. Aussi bien, n'est-ce pas d'hier que le chantre d'Elvire et l'ami d'Olympio ont fait entendre l'éternelle protestation du cœur humain ? Au moment où furent écrites les *Méditations*, à l'époque surtout des *Contemplations*, la science n'était ni plus ni moins forte qu'aujourd'hui ; et jusqu'au jour, lointain sans doute, où l'on reverra pareils génies, nous pouvons nous contenter de leurs immortels poèmes. A la question : « La science doit-elle tuer la poésie ? » les romantiques ont répondu, et leur réponse n'a rien perdu de sa force persuasive.

— Voir les principales élégies de Lamartine ;

— l'*Espoir en Dieu* de Musset ;

— la *Tristesse d'Olympio* et les *Strophes à Villequier*, dans Victor Hugo.

Comparer, sur le même sujet, l'inspiration morale des *Poèmes barbares* et de la *Légende des Siècles* :

— *Caïn*, de Leconte de Lisle ;

— *La Conscience*, de Victor Hugo.

Enfin, d'autres sont venus, qui, sans s'élever à ces hauteurs, font entendre la voix du cœur et nous touchent par « des raisons que la raison ne connaît pas ». Ceux-là, suivant le conseil d'Alfred de Vigny, détournent leurs regards de la froide nature et se contentent de dire avec l'humanité : « Je sens, je souffre, donc je suis ! »

> Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
> « Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Ils chantent, avec de Hérédia ou Rostand, l'héroïsme des hommes et des nations ; ils se penchent avec Coppée sur la souffrance des plus humbles ; ils redisent avec cent autres l'éternelle jeunesse de l'amour, la tendresse des affections de famille, l'ardeur des sentiments de justice sociale, et la force invincible de l'espérance. Ils confirment ainsi chaque jour la vérité profonde du mot de Claude Bernard, un savant : « La science ne saurait rien supprimer. Le sentiment n'abdiquera jamais ; il sera toujours le premier moteur des actes humains. »

B. — Conseils relatifs à la lecture des historiens du XIXe siècle.

Les sujets que l'on vous propose sur la définition de l'histoire et les qualités de l'historien sont (au contraire du précédent) assez faciles à traiter. Vous en trouvez six (nos 867-872) dans le recueil Jasinski, et la Sorbonne y paraît assez favorable. Aussi n'est-ce pas sans regret que j'ai dû attendre jusqu'ici pour aborder le dernier ouvrage inscrit à notre programme : les *Extraits des historiens français du XIXe siècle*. Nous pouvons dire à l'Histoire comme Renan à Pallas : « O déesse, ô beauté simple et vraie, nous arrivons tard au seuil de tes mystères ! » Pourtant, nous n'ajouterons pas comme lui : « J'apporte à tes autels beaucoup de remords. » Car nous ne sommes pas responsables de cette situation. Nous tâcherons simplement de réparer par la ferveur de notre culte le retard involontaire d'un zèle trop éparpillé.

Trois idées, surtout, doivent nous retenir :

I. *La critique des documents.*

II. *L'usage des documents :*

1. *Les idées générales ;*
2. *Les scènes et les portraits.*

Cherchons ensemble, en trois classes, comment vous devez prendre des notes dans votre édition classique (1), en vue des dissertations possibles. Ce sera, en même temps, le meilleur moyen d'apprendre à lire et à juger toute espèce d'historiens. L'histoire est plus que jamais

(1) C. Jullian, *Extraits des historiens français du XIXe siècle.*

à la mode, au XXe siècle. Si vous consultez au hasard une couverture de revue ou une bibliographie de journal, vous trouvez plus de volumes d'histoire ou de mémoires que de romans. Les autres genres ne comptent guère auprès de ceux-là ; et quant à la poésie... nous savons à quoi nous en tenir ! — Rien n'est donc plus nécessaire que d'acquérir sur ce point quelques idées claires, « pour pouvoir parler des choses avec les honnêtes gens ! »

CHAPITRE PREMIER

LA RECHERCHE DES DOCUMENTS ET LE RÔLE DE L'ESPRIT CRITIQUE

RÉSUMÉ DE LA CLASSE

I. — ***Rareté de l'esprit critique avant le XIXe siècle.***

— Voltaire est une brillante exception.

— Extraits de l'abbé Velly (*Histoire de France*, 1755).

— d'Anquetil (*idem*, 1805).

Critique à peu près nulle.

Apprendre par cœur le portrait de Childéric dans l'un et l'autre auteur :

Childéric fut un prince à grandes aventures. C'était l'homme le mieux fait de son royaume ; il avait de l'esprit, du courage ; mais, né avec un cœur tendre, il s'abandonnait trop à l'amour : ce fut la cause de sa perte.

(VELLY.)

La première année de Childéric sur le trône fut celle d'un libertin audacieux, qui, se jouant avec une égale indépendance et de l'honneur du sexe et du mécontentement des grands, souleva contre lui l'indignation générale, et se fit chasser du trône.

(ANQUETIL.)

— Dans les collèges, insipides abrégés chronologiques.

II. — ***L'éveil de l'esprit critique au XIXe siècle.***

1. Les précurseurs :

A. — Chateaubriand et la jeunesse des collèges.

Le témoignage d'Augustin Thierry, âgé de quinze ans, sur un épisode des *Martyrs* (p. XII) — 1810.

B. — *Le Musée des monuments français.*

Une visite de Michelet enfant — son récit (p. XIII).

[Ces deux textes doivent être appris par cœur.]

C. — Un livre : l'*Histoire des croisades* de Michaud (1808).

2. La polémique d'Augustin Thierry.

L'importance qu'il attache à l'étude des documents originaux dans *Dix ans d'études historiques* (1817-1827).

A. — Texte cité dans la Préface de JULLIAN, p. XVII, sur le *Grand Recueil des historiens des Gaules et de la France*, œuvre des Bénédictins du XVIIIe siècle.

B. — Les impressions d'Augustin Thierry dans les bibliothèques publiques (p. 21). La vision du roi Arthur, des bardes chantant sur la harpe, et des barbares « naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci que le cygne qui se joue sur un lac » (p. 23).

C. — L'histoire de Charles Martel, Karl le Marteau, renouvelée par la lecture des chroniques (p. 41) (*Lettres sur l'histoire de France*, 1820-1828).

3. Le culte de tous nos historiens pour le document, surtout pour le document manuscrit.

A. — Les publications ou rééditions de *chroniques* faites par Guizot vers 1820.

B. — Les impressions de Michelet aux Archives. Texte à retenir par cœur (JULLIAN, *Préface*, p. LI).

C. — L'énumération des documents que Taine a consultés pour écrire l'*Ancien Régime* (Préface, p. IX et X).

M. Aulard (1) fait observer que Taine ne les a pas tous consultés d'aussi près qu'il aurait fallu. Il est certain cependant qu'il s'est toujours appuyé sur des pièces originales.

C'. — Énumération semblable dans l'Avant-Propos de *l'Ancien Régime et la Révolution* de de Tocqueville (p. III et, particulièrement, note 1 de la page IV).

[Ces textes ne sont malheureusement pas cités dans l'éd. JULLIAN. Mais nous les avons lus dans les éditions complètes de la bibliothèque de classe.]

(1) AULARD, *Taine historien*. — Le livre de M. Aulard est un bon exemple de discussion sur la critique des textes.

CHAPITRE II

L'USAGE DES DOCUMENTS ET LE RÔLE DE L'IMAGINATION

I. LES IDÉES GÉNÉRALES

Les faits, pris en eux-mêmes, ne sont pas intéressants. En histoire, comme ailleurs, « il n'y a de science que du général », et il faut toujours rapprocher les événements les uns des autres si l'on veut en comprendre la marche. Ici intervient l'*imagination* de l'écrivain ; ici l'esprit humain ne se contente pas d'observer les phénomènes, mais il essaie de les rattacher à des causes, de les grouper autour des idées générales. De même, dans l'étude de la nature, il vient toujours un moment où, après avoir collectionné un certain nombre d'observations, le savant cherche à se figurer la cause commune de tous ces faits isolés ; il forme une *hypothèse*, et si cette hypothèse explique tous les faits sans être contredite par aucun, il la considère comme probable ; il essaie de la vérifier par l'expérimentation (V. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*). — En histoire, malheureusement, l'expérimentation ne permet pas de vérifier l'hypothèse ; de plus, les événements humains n'étant pas aussi rigoureusement déterminés que les phénomènes du monde matériel, les lois sont beaucoup plus incertaines, plus difficiles à définir. Il n'en est pas moins très intéressant de suivre l'effort d'un grand esprit dans ce travail de reconstruction ; vous découvrirez avec plaisir, d'après les plus beaux chapitres de votre recueil, les *fortes hypothèses* par lesquelles un Guizot, un Michelet, un Fustel

nous expliquent parfois plusieurs siècles d'histoire. En voici quelques exemples.

1er exemple :

Une hypothèse fournie par la connaissance du droit et des institutions (p. 134).

Question posée par Guizot :

D'où vient que le régime féodal ait inspiré de tout temps une haine si profonde?

Après avoir prouvé cette haine par une série de constatations précises (p. 135), Guizot formule *deux hypothèses* :

A) la première, adoptée jusqu'à lui, surtout par Augustin Thierry, la *théorie de la conquête* (p. 137 et 138). — Il l'écarte par un raisonnement fondé sur une série de remarques tirées des institutions.

B) la seconde, qu'il propose, tirée d'une définition précise du *fief* et de la *souveraineté féodale*. — Il la vérifie :

a) par une analyse exacte des *conditions faites aux sujets* par le voisinage immédiat du petit souverain (p. 139 et 140);

b) par une analyse plus étendue encore des *conditions faites au baron* par le voisinage immédiat de ses sujets. — Conséquences d'autant plus curieuses qu'elles ont amené la ruine du régime qui les produisait :

— le développement de la dignité personnelle;

— la contagion de la liberté.

2e exemple :

Une hypothèse fournie encore par l'étude des institutions (p. 424).

Question traitée par de Tocqueville :

Que la centralisation administrative est une institution de l'Ancien Régime, et non pas l'œuvre de la Révolution et de l'Empire, comme on le dit.

Là encore, deux hypothèses sont en présence :

A) L'*hypothèse traditionnelle* sur l' « administration que l'Europe nous envie »;

B) L'*hypothèse, alors toute neuve* et qui n'est pas encore devenue banale, sur la survivance extraordinaire de l'Ancien Régime dans l'administration. Il est très curieux de voir les documents les plus rébarbatifs, les renseignements relatifs 1° au Grand Conseil et au Contrôle général, 2° au pouvoir local de l'intendant, 3° au fonctionnement de ces deux pouvoirs, s'animer, prendre à nos yeux un intérêt presque aussi vif que celui d'une narration dramatique, parce qu'en nous élevant à cette hauteur, en nous permettant de rattacher les événements à leur cause profonde et d'en découvrir les conséquences lointaines, l'historien nous fait assister au drame de l'humanité.

Danger que présente cette méthode : l'imagination reste toujours un peu maîtresse d'erreur.

P. 35, Augustin Thierry le signale (*Dix ans d'études historiques*) : « On peut tout prouver par les faits, avec des systèmes et allusions... »

P. 316, Michelet rappelle à quelles erreurs la *théorie des races* a entraîné, malgré son « génie », Augustin Thierry. — Et Michelet lui-même a été souvent un exemple des abîmes où peut conduire l'esprit de système servi, ou plutôt desservi par une trop puissante imagination.

Il n'en est pas moins vrai que c'est le seul moyen de ne pas nous perdre dans les détails. Si un système n'est jamais la vérité absolue, il en est au moins une traduction dans notre langage imparfait ; il nous en rapproche infiniment. — C'est avec ce mélange de méfiance et d'admiration que vous lirez les belles synthèses des grands historiens modernes, par exemple :

3e exemple (double) :

I. — Question posée par Michelet (à propos de la Bretagne, p. 321) :

Quels sont les rapports entre l'homme et le sol? Dans quelle mesure le milieu géographique a-t-il déterminé les caractères de la race?

II. — Même question posée par Renan (à propos des Sémites nomades, p. 534) :

Quelle fut l'influence de la vie des tentes, chez les peuples pasteurs de la Mésopotamie, sur le caractère de la tribu sémite?

4e exemple :

Question posée par Taine (à propos de la classe moyenne en 1789, p. 555) :

D'où vient que le bourgeois est devenu d'autant plus mécontent que son sort s'est amélioré?

5e exemple :

Les trois premiers chapitres de la *Cité Antique* de Fustel de Coulanges (p. 596).

Question posée :

Comment nous pouvons retrouver, dans les textes que nous citent, sans les comprendre toujours, les historiens antiques, les croyances primitives. Comment elles nous expliquent les institutions.

Vous sentez quel intérêt ces *idées générales* prêtent à l'histoire. Le mot de Socrate est vrai de l'histoire comme de tous les ordres de connaissance : « Il n'y a de science que du général »... Et si des érudits trop timides nous objectent que les risques sont grands, que des historiens illustres se sont parfois égarés dans des généralisations audacieuses, nous leur répondrons par un autre mot de Socrate, à la fin du *Phédon* : καλὸς γὰρ ὁ κίνδυνος, « c'est un beau risque à courir. » Les exemples ci-dessus, et vingt autres aussi frappants, que vous trouvez dans votre édition, montrent que les hypothèses ne sont pas forcément des fantaisies ; le grand nombre des faits qui s'expliquent par elles et ne peuvent pas s'expliquer autrement, nous donne le droit de dire qu'en histoire, comme dans les sciences physiques et naturelles, « la vérité n'est toujours qu'une hypothèse vérifiée » (Cl. Bernard).

2. SCÈNES ET PORTRAITS

LA COULEUR LOCALE DÉFINIE PAR FÉNELON ET EMPLOYÉE PAR AUGUSTIN THIERRY

I. — *Les principes généraux établis par un précurseur.*

TEXTE DE FÉNELON (*Lettre à l'Académie*, ch. VIII), à savoir par cœur :

Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien, est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire pour chaque siècle. Un peintre qui ignore ce qu'on nomme *il costume*, ne peint rien avec vérité. Les peintres de l'école Lombarde, qui ont d'ailleurs si naïvement représenté la nature, ont manqué de science en ce point. Ils ont peint le Grand-Prêtre des Juifs comme un pape, et les Grecs de l'antiquité comme les hommes qu'ils voyaient en Lombardie. Il n'y aurait néanmoins rien de plus faux et de plus choquant que de peindre les Français du temps de Henri II avec des perruques et des cravates, ou de peindre les Français de notre temps avec des barbes et des fraises...

Notre nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme. Elle a eu des changements continuels. Un historien qui représentera Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers ; il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police, qui ne faisait que des ravages et des invasions. Il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'empire de Charlemagne ; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. Saint Louis fut un prodige de raison et de vertu dans un siècle de fer.....

1. L'art de faire revivre l'*aspect matériel* d'une époque par des détails empruntés à l'architecture, au costume, aux mille circonstances de la vie.

a) Erreurs citées par Fénelon : les *Noces de Cana* de Paul Véronèse.

b) Exemple donné par lui de ce qu'il convient de faire :

perruques et cravates au XVIIe siècle, barbes et fraises sous Henri II.

2. L'art plus difficile encore de ressusciter l'*âme des hommes,* de connaître ce que Fénelon appelle « les mœurs », c'est-à-dire les sentiments vrais éprouvés par nos ancêtres.

a) Erreur rappelée par Fénelon : la cour galante et magnifique de Clovis... L'abbé Velly, en 1755, et Anquetil, en 1805, retarderont sur l'auteur de la *Lettre à l'Académie.*

b) Exemples de ce qu'il faut faire : — la troupe farouche des Francs — la politesse gallo-romaine — la renaissance sous Charlemagne — la barbarie du Xe siècle — le XIIIe siècle lui-même est un siècle de fer!

On croirait lire, dès 1715, les *Lettres sur l'histoire de France* (1820-1828) d'Augustin Thierry. (V. le texte : *Sur la fausse couleur donnée aux premiers temps de l'histoire de France,* Extraits, p. 38.)

II. — *Application de ces principes par Augustin Thierry.*

Voir, dans la description de la *villa royale* de Braine, comment l'historien nous fait connaître l'*état social* par l'observation judicieuse de l'*habitation* du roi Clother.

Première page (p. 65), de : « A quelques lieues de Soissons... » à : « ... dont nous admirons encore les restes. »

Deux sortes d'*images* :

A. — Les unes sont indiquées par des *mots modernes,* mais choisis parmi les termes assez simples pour s'appliquer à une époque barbare :

— *Les choses* :
— une immense ferme,
— n'ayant pas l'aspect militaire des châteaux du moyen âge ;
— vastes bâtiments d'exploitation agricole : haras, étables, bergeries, granges (Précision dans les détails concrets) ;
— portiques d'architecture romaine.

— *Les hommes* :
— officiers du palais, barbares ou Romains d'origine
— familles gauloises ou barbares exerçant tous les métiers nécessaires à la colonie (Ici encore, énumération de détails techniques, orfèvrerie, fabrique des armes, tissage, corroierie, broderie en soie et en or, préparation de la laine et du lin).

— *Le cadre* : la grande forêt gauloise où chassent les chefs mérovingiens.

De sorte que ces mots modernes prennent, par leur rapprochement, une valeur historique. Ce n'est qu'à une certaine époque, sous un certain régime politique, dans un certain état économique et social, qu'un grand chef vit ainsi de la vie rurale, la vie rurale étant la seule connue, et se subordonnant les industries indispensables à une société naissante. Cette existence est d'ailleurs toute proche encore de la vie forestière, telle que l'avaient aimée jusque là les Germains, et la chasse reste la grande distraction de l'aristocratie franque, même lorsqu'elle a cessé d'être nécessaire à sa nourriture.

B. — Les autres images sont indiquées par des *mots latins ou germaniques*, sous la forme qu'ils avaient dans la langue du VIe siècle. Rien ne nous dépayse, en effet, plus puissamment que l'emploi de ce procédé. Mais Augustin Thierry sait qu'il faut en user avec discrétion; autant un de ces mots produit de l'effet lorsqu'il est préparé, expliqué à l'avance, lorsqu'il évoque en nous un cortège d'images précises, et porte avec lui son histoire, autant il resterait un son vide et puéril, un ornement prétentieux et inutile dans d'autres conditions.

Ainsi, pour l'habitation, Augustin Thierry juge inutile de recourir à ce genre d'enluminure. Il lui suffit de remarquer que les portiques sont « construits en bois poli avec soin, ornés de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance » : nous comprenons que cette ferme est la résidence d'un chef.

Le premier mot ancien qu'il emploie lui paraît néces-

saire pour désigner les hommes, parce que les institutions changent plus que les choses de la campagne, et que l'idée, germanique ou latine, n'a plus ici d'équivalent exact dans celles du XIXe siècle. Clother est toujours le chef d'une bande germanique; les hommes de son entourage immédiat se sont bien, comme lui, comme son père Chlodowig, déguisés à la romaine ; mais d'autres continuent à constituer, avec leurs guerriers, la *truste* du roi, sous un engagement spécial de *vasselage* et de fidélité... La *truste* nous reporte à un passé plus lointain, au temps où les Francs campaient dans les forêts de la Germanie; le *vasselage* éveille des images plus récentes et nous montre au temps mérovingien l'origine du lien féodal. Et voilà, par l'emploi de deux mots chargés de souvenirs historiques, l'état social de la Gaule franque au VIe siècle indiqué, situé dans la suite des temps, entre la bande germanique et la hiérarchie féodale.

C'est dans la même intention qu'il désigne les familles gauloises adjugées au roi par la conquête sous le nom tudesque de *lites* et le nom latin de *fiscalins*... Ces noms, même si nous ne les comprenons pas entièrement, ont au moins l'avantage d'en écarter d'autres qui seraient tout à fait faux, et éveilleraient des idées trop modernes... L'orthographe des noms propres, *Franks, Clother, Chlodowig*, vient constamment nous rappeler l'origine germanique des possesseurs du sol... Et si cette couleur locale n'est pas, ne peut jamais être l'exacte reproduction du passé, elle nous en rapproche au moins en nous arrachant à nos habitudes, à notre milieu, à notre langage.

Vous pouvez appliquer cette méthode, soit aux autres passages d'Augustin Thierry, soit au livre de Walter Scott qui a exercé sur les historiens romantiques une influence au moins égale à celle de Chateaubriand, le beau récit d'*Ivanhoé*. Vous relèverez notamment dans le premier chapitre (*Le domaine de Cedric le Saxon*) nombre de détails matériels qui nous font connaître les institutions et les mœurs du XIIe siècle en Angleterre : c'est de l'excellente couleur locale.

DEVOIR

Quelle est l'utilité scientifique et littéraire de l'histoire pour des élèves de la division C?

On se plaint que les élèves des divisions scientifiques négligent quelque peu l'histoire. Vous montrerez que c'est là pure calomnie, et qu'il n'est pas besoin d'être des spécialistes, comme vos camarades des divisions A et B, pour découvrir les caractères de la méthode historique.

Vous nous direz, en vous appuyant sur des souvenirs personnels, dans quelles circonstances vous avez compris :

1° la force de la *méthode scientifique* dans la recherche et le choix des documents ;

2° le charme de la *méthode littéraire*, soit dans l'expression des idées, soit dans la peinture des mœurs et des caractères.

COMPTE RENDU DE LA CORRECTION

Je crains bien qu'il ne faille dire de mon sujet ce que Voiture disait du premier sermon de Bossuet, à l'hôtel de Rambouillet : il était à la fois bien tôt et bien tard pour le proposer... Bien tôt, parce que vous êtes un peu jeunes pour jeter un tel coup d'œil sur l'ensemble de vos études ; bien tard aussi, parce que, huit jours avant l'examen, les revisions vous absorbent... L'année est finie, bien finie ; et ce devoir était de trop.

Du très petit nombre de copies qui m'ont été remises, je ne puis extraire que peu de chose. Le plus consciencieux, C., a bien vu le sujet ; il en a traité à peu près toutes les parties. Quoiqu'il n'ait pas fait ses études anté-

rieures au lycée, je passe sous silence le premier développement : il s'y excuse de ne pas faire appel à ses souvenirs au delà de la présente année, vu que le système du *cours*, généralement adopté dans les établissements qui lui donnèrent asile, excluait plus ou moins la méthode que nous rêvons. Il a été heureux, au contraire, cette année, de suivre des classes d'histoire et de géographie animées d'un nouvel esprit. (1)

Il nous fait un tableau assez agréable de la méthode d'exposition adoptée par son professeur.

Son premier exemple, emprunté à l'histoire, est le récit d'une discussion sur les *causes de la Terreur*, une conversation dirigée où l'on vous a fait remarquer d'abord, les unes après les autres, de frappantes coïncidences :

— le manifeste de Brunswick et la journée du 10 Août ;

— l'invasion, la chute de Verdun et les massacres de Septembre ;

— le danger croissant et la substitution violente des Montagnards aux Girondins ;

— la victoire, la paix et les dernières convulsions de la Terreur.

De sorte que vous avez été amenés à trouver, non pas l'excuse, non pas même l'explication complète, mais la

(1) Puisque nous avons très discrètement exprimé des vœux relatifs aux Langues Vivantes (p. 144), aux Sciences (p. 493), et que nous terminerons par un souhait relatif à la répartition des classes (p. 729), il est naturel d'indiquer ici ce qu'on désirerait pour l'Histoire :

1° Suppression des *cours*, remplacés par des *plans d'interrogation* et de *lectures*, qui porteraient autant que possible sur des textes et documents originaux. Il existe dès aujourd'hui des *Choix de textes* excellents qu'il suffirait d'enrichir.

2° Adoption d'un *plan d'études* dans lequel on apprenne une fois pour toutes, mais convenablement, à loisir, une période de l'histoire. Aujourd'hui, sous prétexte d'apprendre deux fois les mêmes choses à des âges différents, on ne trouve jamais le temps de rien approfondir... C'est le cas de redire encore : *non multa, sed multum !*

L'histoire, qui devrait être pour nous un puissant auxiliaire, est travaillée des mêmes vices que les Lettres proprement dites. Elle ne renaîtra qu'avec les Lettres mêmes, en se soudant à elles d'une manière très étroite par les programmes, l'esprit et la méthode.

cause principale de ces phénomènes regrettables dans la pression exercée par la guerre étrangère... Crise de patriotisme exalté! Crise de folie obsidionale!... Et je sais bien que cette thèse, précisément parce qu'elle est juste, est devenue vite assez banale, qu'elle n'a rien de neuf aujourd'hui... Mais la manière socratique dont votre maître vous amène à toucher du doigt, peu à peu, la vérité, est en effet très symbolique et donne une idée favorable de sa méthode d'exposition.

Le second exemple est emprunté à la géographie. C. s'attache à la leçon où il fut question d'une région qu'il connaît bien : le *Bocage vendéen*. Vous avez d'abord remarqué la nature du sol, formé de terrains primitifs (granit), imperméables, où l'eau ruisselle à la surface, en sources peu abondantes mais nombreuses.

Vous en avez déduit ensuite :

1° *les caractères économiques de la contrée :*

Les arbres et les prairies étant favorisés par l'humidité, le Bocage apparaît comme une région d'élevage.

2° *les caractères politiques :*

Les habitations humaines s'établissant au voisinage des sources, les Vendéens se sont dispersés par tout le pays, dans des fermes ou des hameaux isolés, au lieu de se réunir en gros villages près d'une rivière. — Ainsi dispersés, ils communiquent moins facilement entre eux; les idées nouvelles pénètrent plus lentement qu'ailleurs; ils restent volontiers fidèles à la tradition.

3° *les caractères historiques :*

Par là, on vous a fait définir l'influence du sol sur le développement de la race, et les secours que prête à l'histoire la connaissance de la géographie... Exemple banal, encore, mais très exact, et qui laisse apercevoir le progrès accompli depuis trente ans dans les classes.

— Connaissez-vous les *Français d'aujourd'hui* de Demolins, C.?

— Non, Monsieur. Je n'ai lu, dans ce genre, que *Notre France* de Michelet.

— Lisez donc Demolins. Avec les goûts que vous manifestez, ce livre vous fera passer de bons moments.

Si C. a insisté sur la *méthode d'exposition*, B. a été plus heureux dans la *méthode de recherche*. B. a le culte du document! Il nous le dit, non sans grâce :

Je préfère encore, cependant, à la narration d'un historien le témoignage d'un document. Étudier l'histoire sur des documents, sur les plus exactes et les plus fidèles des preuves, voilà l'idéal! Voilà aussi ce que j'ai essayé de faire, toutes proportions gardées. Quelle joie j'éprouve à examiner des assignats authentiques, à palper des feuillets froissés qu'ont eus entre les mains les généraux de la Révolution, les francs sans-culottes, les belles thermidoriennes, — qui sait? peut-être Bonaparte, Robespierre, Madame Récamier! Mais, hélas! les documents originaux sont rares et difficiles à consulter; aussi ai-je dû me contenter de reproductions et acheter, entre autres pièces, il y a deux ans déjà, une collection de cartes postales, photographies de documents conservés aux Archives. Combien de fois ces cartes, ces vingt-quatre cartes, ne les ai-je pas revues en détail, toujours avec plus de plaisir, ces lettres autographes de Richelieu ou de Catherine de Médicis, la signature de Charlemagne au bas d'un capitulaire, la croix naïve apposée par Jeanne d'Arc au parchemin qui la condamnait, les adieux de Madame Roland, un billet de Marie-Antoinette encore taché de ses larmes, le testament de Napoléon!... Toute l'histoire se dressait devant mes yeux émerveillés, une histoire singulièrement vivante, pittoresque, bien plus dramatique, bien plus pathétique, bien plus émouvante que n'importe quel roman.

Aussi, avec quel soin je les étudiais, ces papiers si précieux, avec quelle minutie je m'attachais à en trouver, à en expliquer les moindres détails! Comme je comprenais bien l'époque révolutionnaire et ses excès, en lisant ces formules si curieuses : « Salut et Fraternité », ou « l'an quatrième de la Liberté »! Comme je comprenais bien le despotisme de Bonaparte et son caractère, en voyant de quelle façon ironique et autoritaire, dès 1800, il traitait le futur Louis XVIII! Je les examinais, ces lettres autographes, la loupe à la main, attentif à découvrir le sens de toute rature, de toute écorchure du papier; ces traits informes, là, dans le coin, est-ce le paraphe rageur d'un monarque ennuyé, ou le dessin hésitant d'une main qui s'amuse, ou une tache d'encre, ou une poussière? Je n'avais qu'un regret, pench

ainsi sur une reproduction : ce n'était qu'une reproduction ; j'aurais voulu voir et toucher les pièces elles-mêmes qu'ont écrites ou signées de leur main tous les grands personnages de l'histoire ; j'aurais voulu posséder les documents originaux, revêtus de leur auguste poussière, recueillir les larmes tombées d'une noble paupière pendant la douloureuse captivité de Marie-Antoinette, ou le trait de plume bref, brusque et incisif par lequel le César déchu signait son abdication à Fontainebleau...

Ne croyez pas du reste que l'enthousiasme ou la pitié diminuent sa clairvoyance. Non, il a fort bien su se tirer d'un piège que lui tendit la malice d'un camarade...

B. — Je crois qu'il n'y mettait pas de malice...

— Disons la malice du sort, qui, sous la figure de ce naïf tentateur, vous mit sous les yeux un texte de la Déclaration des droits, autographié, photographié suivant toutes les règles de l'art, et qui portait en marge, de la main de Louis XVI : « J'accepte, et serai exécuté ! »... Votre sang d'archiviste ne fit qu'un tour. Louis XVI prévoyant dès 1791 son exécution ! Quelle découverte ! Et comment pareil trésor avait-il échappé jusqu'à ce jour à la sagacité des historiens ? Mais vous avez pris aussitôt votre loupe, votre bonne loupe, et vous avez remarqué que l'*s* du mot *serai* était bel et bien un *f*, et qu'il y avait un embryon d'*r* à la fin d'*exécuter*. Vous avez donc lu, ne sachant si vous deviez regretter la découverte évanouie ou vous réjouir de votre flair : « Je ferai exécuter. » Il s'agissait de l'exécution du décret, et non du fonctionnement de la guillotine... Et le camarade, que dit-il ? Cette réponse coupa court, sans doute, à sa vocation d'archiviste... La vôtre, au contraire, s'affirmait... Il est fâcheux que la section C vous enlève à l'École des Chartes !

Ces petits récits en laissent désirer d'autres. Je persiste à croire que le sujet était fécond et le livre à vos réflexions. Mais a-t-on le temps de réfléchir, le 8 juillet ? Comme toujours, c'est en se quittant qu'on trouve le plus de choses à se dire... Le moment est presque venu où nous en aurons bientôt tant dit qu'il faudra finir par nous taire.

Encore un mot sur le roman, un demi-mot sur le théâtre, et je n'aurai plus qu'à vous souhaiter bon courage. Espérons que vous ne répondrez pas, au moins en majorité : *Morituri te salutant!*

POST-SCRIPTUM

(APRÈS L'EXAMEN)

Bien nous en a pris de ne pas négliger, *in extremis*, la partie de notre programme relative à l'histoire. Sans cette précaution, beaucoup de bons élèves se seraient trouvés pris au dépourvu. Les amateurs, heureusement rares, qui n'avaient pas cru devoir nous suivre avec attention, ont alors recueilli la juste récompense de leur audacieux dédain. L'exemple des uns et des autres pourra servir peut-être à plus d'un candidat. Voici les trois sujets qui leur furent proposés le 22 juillet 1910 :

1er SUJET : *Commentaire d'un sonnet de du Bellay* (tiré des *Regrets*), qui supposait la connaissance des œuvres de ce poète.

Un seul élève, A., celui qui lisait avec le plus d'ardeur et avait beaucoup étudié en Seconde la Pléiade, a pu choisir ce sujet. Il a été noté 16 sur 20.

2e SUJET : *Expliquer la pensée d'Auguste Comte : « L'humanité se compose de plus de morts que de vivants. »*

Joli sujet, mais difficile, et dont presque aucun candidat, à la Sorbonne, ne comprit le véritable sens. Trois ou quatre des nôtres, qui furent ou se crurent obligés de le choisir, partagèrent l'erreur commune. Ils pensèrent que « les morts » signifiait : les hommes qui ne vivent qu'en apparence, ceux qui n'ont pas une existence intelligente et active ! — Jamais un lettré n'aurait fait un contresens aussi bouffon. Mais puisque tant d'élèves l'ont commis, il faut bien en conclure que le sujet leur était mal présenté.

On ne saurait trop « se mettre à la place » des jeunes gens lorsqu'on choisit une maxime aussi brève ; il faut, par un préambule explicite, empêcher qu'elle ne devienne un véritable rébus. Les élèves n'ont pas lu, comme nous, les *Morts qui parlent* du vicomte de Vogüé; ils n'ont pas pratiqué davantage, et pour cause, la *Philosophie positive* d'Auguste Comte... On s'explique, à la réflexion, que beaucoup d'entre eux n'aient pas aperçu le sens évident et simple de la pensée : à savoir que nous héritons, dans notre tempérament, dans nos facultés intellectuelles et morales, dans notre constitution politique et sociale, de nos plus lointains aïeux ; et qu'ils revivent en nous-mêmes sous un extérieur moderne : « Les grands-pères ont mangé des raisins verts et les petits-fils en ont les dents agacées ! » Mais combien de collégiens trouverait-on qui connaissent la parole biblique ? Nos élèves actuels manquent absolument de lecture. Il ne faudrait pas l'oublier.

3e SUJET : *Quelles sont les règles essentielles de l'histoire (règles morales, scientifiques et littéraires)?*

Ce sujet fut pour la plupart des candidats la planche de salut. La Sorbonne indulgente l'avait visiblement disposé dans ce but ! Encore se trouva-t-il un mot qui dérouta deux ou trois élèves : ils ne comprirent pas que les *règles morales* signifiaient surtout l'*impartialité*. Cette partie du sujet possible m'avait paru si facile que je m'étais contenté de les renvoyer sur ce point à Fénelon... Mais doit-on jamais rien considérer comme évident pour tout le monde, lorsqu'on parle à trente individus rassemblés ? Il est bon de suivre, ne fût-ce que pour le dernier tiers des classes, le conseil de M. Jourdain : « Oui, je sais le latin, mais faites comme si je ne le savais pas ! » — Les Facultés proposaient volontiers autrefois le mot de Fénelon : « Le véritable historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays », et les candidats ne manquaient pas alors de faire remarquer l'exagération de cette thèse, l'historien pouvant être à la fois patriote et impartial, et l'enthousiasme n'excluant pas

le sentiment de la justice... Nous aurions dû l'indiquer en classe. On ne saurait penser à tout !

Le lecteur verra plus loin que nous avions paré à l'essentiel, puisque le résultat fut satisfaisant... Mais qu'il ne néglige, s'il prépare lui-même un examen, aucune idée intéressante, aucune réflexion, même accessoire, pourvu qu'elle soit personnelle : c'est peut-être bien celle-là qui le sauvera le jour de l'échéance !

C. — Derniers Conseils.

A propos du Roman et du Théâtre.

Avec le roman et le théâtre contemporain, nous sortons de notre programme : nous ne sommes plus au lycée. L'occasion est favorable pour nous demander comment, vos études terminées, vous appliquerez à des œuvres qui ne seront pas classiques, une méthode inspirée des classiques les plus vénérables. Il me semble vous voir déjà, tels que vous serez dans quelques années... Vous êtes sortis des écoles ou du régiment, et vous débutez dans votre carrière. Vous êtes sous-lieutenant, externe des hôpitaux ou juge suppléant ; vous donnez les plus grandes espérances aux chefs de votre maison de commerce ; vous êtes particulièrement apprécié par votre ingénieur principal ou votre chef de division... Bref, vous êtes de plus en plus l' « espoir de la patrie » ! Vous faites, en même temps, vos débuts dans le monde, et, quoique vous y gardiez souvent, comme il convient à votre âge, le prudent silence de Conrart, on n'est pas fâché de savoir ce que vous pensez du dernier livre paru, de la dernière pièce représentée par la tournée en vogue au Théâtre de la Préfecture. Comment jugerez-vous ? Que répondrez-vous au vieux monsieur protecteur ou à la douairière pincée qui vous demandera du haut de son face-à-main : « Jeune homme, quel est votre critérium ? » (1) Que pensez-vous,

(1) A. Daudet, *Le Petit Chose*, ch. viii : Une lecture au Passage du Saumon.

plus simplement, pour votre satisfaction personnelle, sans juger en lecteur et spectateur docile sur la parole d'un critique ou l'opinion de M. Tout le Monde ? Serez-vous comme le Petit Chose ? Après de si longues études, sur lesquelles vos familles comptent pour vous former le jugement, n'aurez-vous pas de *critérium ?* Assurément si, n'est-ce pas ? et de qualité supérieure ! Essayons de l'entrevoir avant de nous séparer.

CHAPITRE PREMIER

A QUELLES CONDITIONS UN ROMAN MÉRITE-T-IL DE NOUS INTÉRESSER ?

SOUVENIRS PERSONNELS DES ÉLÈVES

I. — *Résultat d'une enquête écrite.*

Ce résultat est quelque peu négatif. Des réponses remises par les meilleurs élèves, il ressort que les lectures ont été faites au hasard, sans qu'on ait jamais cherché à les rendre profitables. Le désordre est aussi complet que possible. Bazin, Loti, Mistral, Edgar Poe, Cooper, Musset, Balzac et vingt autres se rencontrent pêle-mêle dans vos souvenirs, sans que personne puisse dire pourquoi, à tel moment, tel auteur a eu ses préférences. Un seul d'entre vous rappelle que son professeur de Troisième avait méthodiquement groupé les lectures suivantes, prenant soin d'en tirer des conseils pratiques sur l'art de faire une narration : extraits de *Loti*, de *Flaubert*, d'*Anatole France* et de *Mérimée*. Et cette réponse nous révèle au moins un motif auquel la classe a pu obéir dans ses choix : les romans qui ont attiré son attention furent alors ceux qui apprenaient à décrire et à raconter. Mais elle est à peu près la seule qui présente quelque intérêt. Les autres justifient ce que me disait un de mes collègues, préoccupé de cette question, et bien placé pour connaître les lectures du 1er cycle. « Il y aurait, soupirait-il, un joli article à faire, dans le goût du jour, intitulé : *Ce que lisent nos enfants !* Je vous assure que le mauvais goût le disputte à l'insignifiance dans beaucoup des ouvrages qui traînent

entre leurs mains. Dès les petites classes, des conseils précis leur seraient bien nécessaires. » Il ajoutait, il est vrai : « Encore faudrait-il que ces conseils fussent suivis. Et cela regarde surtout les familles. » — Il y a pourtant quelques détails à retenir, de ces réponses aussi sincères qu'insuffisantes ; mais nous ne les remarquerons qu'au cours de l'interrogation orale.

II. — *Conversation.*

Ne pouvant bien définir le goût de tel ou tel élève en particulier, nous cherchons d'une manière générale ce qui, dans une œuvre romanesque, doit principalement séduire la clientèle des jeunes lecteurs.

Tout le monde, d'un commun accord, écarte des mobiles qui poussent les enfants vers ce genre de lecture *le désir de s'instruire !* Le vieil adage, rajeuni aujourd'hui sous tant de formes, « instruire en amusant », ne leur dit rien qui vaille, et ils se méfient encore plus d'un roman dit instructif que de l'Histoire de France en découpages, de l'Histoire naturelle en jeu de loto, ou des fallacieuses promesses de la Physique amusante. Il est bien entendu qu'aucun élève n'ouvre un roman pour apprendre quelque chose ! — Pourtant, comme cette affirmation collective semblait en contradiction avec plusieurs réponses écrites, je conclus de cette divergence que la question est mal posée. Nous n'entendons probablement pas par le mot « s'instruire » exactement la même chose, et la classe n'est peut-être pas aussi frivole qu'elle croit l'être. La preuve en est qu'elle découvre trois motifs très avouables, très intelligents, très *utiles* de son goût pour la lecture.

1. La curiosité de l'aventure.

On désire d'abord savoir « ce qui arrivera », l'aventure devant être d'autant plus captivante que les héros trouveront plus d'obstacles sur leur chemin et courront au succès ou à la catastrophe par une série plus variée de péripéties romanesques.

« Tout roman de Jules Verne, dit l'un, est lié pour moi

au souvenir d'un fort mal de tête. Je ne le quittais guère que pour manger, vite et mal. Je voulais savoir la suite.

— Moi, dit un autre, j'évitais le mal de tête, mais en passant les descriptions, les considérations scientifiques, tout ce qui m'empêchait d'arriver rapidement au but.

— Et moi, déclare un troisième, je commençais par regarder la fin.

— Oui, oui, c'est bien cela, appuie la majorité ! » — Et l'on rappelle les titres sensationnels, les images criardes, les affiches énormes, le *Mystère de la Chambre jaune,* le *Parfum de la Dame en noir,* le *Crime de Grammery-Park,* le *Fantôme de l'Opéra,* les *Possédées de Paris*... Il est certain que tous, plus ou moins, nous obéissons à cette forme inférieure de la curiosité qui nous presse de connaître un résultat, quel qu'il soit ; pourvu qu'il y ait une énigme, un rébus à débrouiller, l'auteur nous intéresse par son ingéniosité à des choses en elles-mêmes fort peu intéressantes. M. Jules Lemaître a été très sévère pour ces innocentes distractions : « Après cela, dit-il dans son réquisitoire connu contre M. Georges Ohnet, que le romancier compose assez bien ses récits, qu'il en dispose habilement les différentes parties et que les principales scènes y soient bien vues, cela nous devient presque égal... » — Les élèves n'éprouvent à aucun degré les scrupules du critique ; ils ne rougissent nullement de partager, sur ce point, le goût de lecteurs moins instruits ; tout ne leur paraît pas à dédaigner dans le roman chez la portière, et le récit de simples aventures, même dénué de psychologie, trouve en eux des amateurs convaincus.

2. Le désir de connaître le monde réel.

Et pourtant, à mesure qu'avance la conversation, il semble bien que les jeunes lecteurs se soient un peu calomniés !

Mis en goût par ces premières déclarations, nous dirigeons les questions du côté où ils semblaient tendre, du côté le plus romanesque. Chacun reconnaît que nous aimons tous à rêver une vie moins plate, moins monotone

que notre existence ordinaire. Tout bon bourgeois, tout collégien qui se conduit d'une manière à peu près convenable est comme les peuples heureux : il n'a pas d'histoire, et ne souhaite pas d'en avoir pour son compte. Mais il ne déteste pas d'en lire sur le compte des autres, qui lui fasse éprouver, sans inquiétude pour lui-même, des émotions sérieuses ! Il est comme ces enfants qui demandaient au poète

Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit.

Aristote définissait déjà de cette manière l'émotion dramatique : « Elle purge les passions, disait-il. » Un roman, un roman bien pathétique, nous permet de secouer nos nerfs engourdis et de mettre dans notre vie cette part de tragédie dont elle est, fort heureusement, pour l'ordinaire dépourvue... Nous cherchons des exemples ; chacun est invité à citer *le roman* (un seul) qu'il conserverait pour oublier la triste réalité, si un fâcheux accident l'obligeait à rester un jour sans sortir... On vote...

...Et le verdict du suffrage universel nous rejette brusquement de l'autre côté. Ses décisions causent parfois de ces surprises ! Nous cherchions des romanesques. Et nous trouvons des réalistes ! De tous les moyens auxquels les romanciers ont recours pour émouvoir leurs lecteurs, c'est le moyen recommandé par Boileau qui séduit nos jeunes lecteurs :

Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable.

Ils veulent des émotions fortes, mais dues à des causes vraisemblables ; ils veulent des peintures émouvantes, mais empruntées au monde réel, qu'ils peuvent voir eux-mêmes tous les jours... Les romantiques (sauf *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo et, pour quelques rares amateurs, la *Petite Fadette* de George Sand) sont à peu près inconnus. *Monte Cristo* (ô scandale !) n'a plus qu'un seul fidèle ; les *Misérables* également ; la mode n'est pas aux Mousquetaires, et l'on ne croit plus à la vertu du forçat repenti... Walter Scott (indice plus grave), connu d'ailleurs de tout

le monde, n'a plus qu'un succès d'estime... Certaines déclarations enthousiastes laissent voir qu'il y a deux ou trois ans, en Quatrième et en Troisième, les récits du commandant Driant groupaient une imposante majorité. Aujourd'hui, on les juge trop romanesques, invraisemblables et gâtés par des idées préconçues, en un mot pas assez *vrais*... Les noms qui reviennent le plus souvent sont, pour ne prendre que les quatre plus fréquents : *Pêcheur d'Islande* de Loti ; le *Désastre* de MM. Margueritte ; *Madame Thérèse* d'Erckmann-Chatrian, et le roman de l'année, que beaucoup ont pu lire dans leur famille, *Bataille*, de Claude Farrère... *Pêcheur d'Islande* est choisi par le plus grand nombre parce qu'ils connaissent le pays breton, parce que les matelots sont des hommes simples dont ils comprennent les sentiments, parce qu'ils se représentent sans peine l'idylle de Paimpol et le drame d'Islande... Une critique s'élève contre le *Désastre* : « C'est confus, dit-on. — C'est *vrai*, réplique avec énergie un admirateur des frères Margueritte. » Une fois de plus, le mot *vérité* revient dans la discussion. Telle est bien la note dominante.

« Et vous soutenez, ajoutai-je, que vous ne lisez pas de romans pour vous instruire ? Je savais bien que vous vous trompiez sur vous-mêmes, que vous compreniez le mot « instruire » dans un sens trop étroit. On s'instruit dès qu'on observe ; on s'instruit dès qu'on examine des documents exacts, on s'instruit dès que l'on cherche à porter un jugement juste sur les choses de la vie réelle... Tout enfants, vous exigiez que « les histoires fussent arrivées » ; pas un de vous n'a entendu le Petit Chaperon Rouge ou le Petit Poucet sans demander : « Mais le loup, mais l'ogre, ils ont existé, n'est-ce pas ? » Et le narrateur eût perdu beaucoup de son prestige s'il eût avoué que les personnages n'avaient pas vécu « pour de vrai ». De même aujourd'hui, vous tenez à ce que vos sympathies ou vos colères ne s'égarent pas. Vous voulez avoir vu, pendant vos vacances, la coiffe de Gaud et la maison de Yann ; vous voulez apercevoir les pantalons rouges et les

casques à pointe, retrouver des noms et des faits historiques, avec la certitude que les auteurs du roman ont reproduit le témoignage de témoins oculaires; et si vous consentez à remonter de cent ans en arrière, c'est parce que mille souvenirs historiques vous permettent de contrôler l'exactitude de l'auteur... Mais ceci nous amène à un troisième ordre de considérations. Votre sensibilité, au moins celle des meilleurs, est une sensibilité d'intellectuels; vous ne pouvez déjà plus dire, tellement vous êtes pris par l'éducation classique :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Et ce n'est pas moi, certes, qui m'en plaindrai.

3. Le plaisir de trouver des livres bien composés et bien écrits : le sentiment de l'art.

Certains choix, que j'avais notés d'après les listes écrites, achèvent de nous montrer chez quelques-uns d'entre vous ce résultat de nos études, la formation déjà sensible d'un goût sûr et discret... Les uns apprécient en bons termes la psychologie de Balzac dans *Eugénie Grandet*; les autres sont plus touchés par la finesse de George Sand dans ses romans champêtres; l'un déclare qu'il n'a rien lu d'aussi fort, ni qui l'ait porté davantage à des réflexions sérieuses, que *Grandeur et Servitude militaire* de Vigny; cinq ou six autres (des dilettantes), que le style de *Salammbô* de Flaubert (tout au moins dans les Extraits qu'ils en connaissent) leur a produit une impression unique... Tous sont déterminés dans leurs préférences par un jugement littéraire qu'ils motivent d'une manière précise; et ce jugement fait honneur à leur goût. La majorité est acquise à Mérimée, à Anatole France, et surtout au merveilleux Daudet : ce qui n'est pas non plus preuve de mauvais goût! Malheureusement, même lorsque vous portez un de ces jugements qui vont au cœur de vos maîtres, on voudrait le voir mieux expliqué encore. Le sentiment, chez vous, est juste; il ne sait pas encore s'exprimer pleinement. Aussi ai-je pensé que la meilleure

manière de terminer cette causerie était de voir ensemble nos propres opinions exprimées sous la forme même que nous voudrions leur donner. Deux articles de Jules Lemaître, dans ces *Contemporains* que vous aimez à lire, sont pour nous les modèles du genre. Comme vous ne paraissez pas connaître les œuvres de Ferdinand Fabre, dont il parle dans le meilleur, nous nous contenterons de celui qu'il consacre à Alphonse Daudet.

[Analyse écrite des chapitres III et IV, sur les *sujets* dans les contes; des chapitres V et VI sur le *pathétique* et le *pittoresque* dans Daudet.]

C'est ainsi qu'on se rend compte de ses impressions, et qu'on se range dans « les habiles » par la clairvoyance du jugement, sans cesser d'être « peuple » (dans le bon sens du mot) par la simplicité des goûts, la naïveté du sentiment, la solidité du bon sens. Jules Lemaître, en terminant son étude sur Daudet, ne trouve rien de mieux à citer, pour résumer ses opinions, qu'une parole de Montesquieu (p. 295). De même, vous, mes chers amis, si vous avez bien profité de vos études littéraires, vous serez heureusement surpris que votre jugement personnel sur les auteurs les plus modernes s'inspire des mêmes motifs qui firent condamner jadis ou approuver par les classiques les œuvres contraires ou conformes à l'éternelle beauté.

Ce sujet a été proposé depuis par la Sorbonne dans la section C, sous la forme suivante :

« *Quel genre d'intérêt offre, quels avantages et quels dangers présente la lecture des diverses espèces de romans ?* »

(21 octobre 1910.)

CHAPITRE II

A QUELLES CONDITIONS UNE PIÈCE DE THÉATRE MÉRITE-T-ELLE NOS APPLAUDISSEMENTS?

SOUVENIRS DE NOS LECTURES
DEUX OPINIONS PARTICULIÈRES AUX ÉLÈVES

Si vite que nous ayons dû passer sur trop de points, le genre dramatique a plusieurs fois attiré notre attention, et j'espère que vous êtes capables de traiter tous les sujets relatifs au théâtre... Quand on a fait à ce propos les lectures nécessaires, quand on s'est habitué à exposer le *sujet* d'une pièce, à définir une *intrigue,* analyser des *caractères,* indiquer les principales qualités de l'*expression,* peu importe l'auteur ou la pièce sur laquelle la Sorbonne croit devoir vous interroger : je ne dis pas que vous faites toujours la même dissertation (ce qui ne serait pas précisément un éloge), mais vous appliquez toujours la même méthode, parce que le genre dramatique est celui dont les conditions changent le moins avec les époques. Les règles auxquelles il obéit sont à ce point déterminées par la nature même du genre que, si vous les connaissez bien d'après Racine ou Molière, vous ne serez pas embarrassés pour juger Marivaux ou Voltaire, Dumas ou Hugo, et que les pièces les plus modernes, auxquelles nous arrivons aujourd'hui, ne vous déconcerteront pas.

Appliquons une dernière fois notre méthode au théâtre de la période contemporaine, et rappelons-nous les caractères de l'art dramatique dans quelques pièces connues du XIXe siècle.

I. — *La méthode classique dans l'étude de deux œuvres du théâtre moderne.*

J'avais apporté, pour vous en lire des fragments, deux des pièces les mieux accueillies depuis dix ans par le public : *les Affaires sont les Affaires,* de Mirbeau, dont le succès est désormais consacré ; et le drame de Bourget, la *Barricade,* qui, si discuté et discutable qu'il soit, n'en paraît pas moins devoir rester une des œuvres les plus caractéristiques de la période contemporaine... Mais, outre que je n'aurais pu (pour toutes sortes de motifs) lire en classe que des fragments, il vaut mieux que nous parlions d'œuvres déjà connues de tous. Revenons à celles qui circulèrent toute l'année entre vos mains, à titre d'échantillons :

1) pour le genre grave : *Patrie* de Sardou;

2) pour la comédie sérieuse : le *Gendre de M. Poirier* d'Émile Augier, et le *Monde où l'on s'ennuie,* de Pailleron ;

3) pour le vaudeville : la *Cagnotte* et l'immortel *Perrichon,* dont je n'ai pas besoin de rappeler l'auteur.

Je me souviens, à propos de Labiche, d'une réflexion que me faisait un jour (très amicalement du reste) une grand'mère : « Croyez-vous que la *Cagnotte* et le *Voyage de M. Perrichon* soient bien utiles pour le baccalauréat ? — Extrêmement utiles, répondis-je, non sans quelque pointe de paradoxe! Outre que les mots désormais classiques : « Faut de l'engrais ! » — « Un tout petit Mont Blanc, un immense Perrichon » — « La *Mère* de glace » valent bien, dans leur genre modeste, le *sans dot!* et la *galère* de Molière, tel de ces jeunes gens que le *Misanthrope* laisse froid comprendra mieux d'après ces inventions bouffonnes et ces personnages funambulesques, ce qu'est une intrigue ou un caractère, que dans des chefs-d'œuvre classiques un peu austères pour son âge... » — L'excellente dame n'insista pas ; mais je sentis que c'était, de sa part, pure politesse ; et je crains bien qu'elle ne continue, malgré le suc-

cès de son petit-fils à l'examen, à croire qu'il ne doit pas cette réussite éclatante aux conseils de feu Labiche!

1. Elle ne pouvait qu'approuver, au contraire, sans réserve le choix des autres pièces, et c'est avec enthousiasme qu'elle me rappela la Première du *Monde où l'on s'ennuie*... Je pensais à elle, dernièrement, en lisant le feuilleton d'Ad. Brisson(1); et certainement cet article ne lui aurait pas déplu. Jugez-en. M. Brisson soutient notre thèse favorite. Il reprend la comparaison classique, déjà vieille (elle date de l'apparition de la pièce, en 1881), entre les *Femmes Savantes* et l'œuvre de Pailleron, et ce qu'il dit, pour avoir été 678 fois répété depuis, à chaque représentation, n'en est pas moins une remarque intéressante. Il montre pourquoi un *caractère* est vivant, et comment il se fait que Bellac, la comtesse, la duchesse, Suzanne ressemblent à Trissotin, Philaminte, Chrysale et Henriette, sans en être les pâles copies. Donner la vie à ces figures, ajouter, comme dit Balzac, à l' « état civil », et créer des hommes plus vivants que beaucoup de ceux qui les regardent! Faire connaître en quelques scènes, en quelques répliques parfois, tout un tempérament, toute une intelligence, toute une vie, par des paroles si profondes, si naturelles, si bien parties du fond de leur cœur qu'elles le découvrent à nu! Leur prêter des ridicules à la fois si généraux et si particuliers, si vrais de l'homme de tous les temps et de l'homme de notre époque, qu'ils se gravent éternellement dans nos yeux et notre mémoire, et que nous disions : « C'est un Bellac » comme on dit : « C'est un Trissotin... » Tel fut toujours l'art de Molière, et un jour celui de Pailleron. C'est ce que le critique du *Temps* met en pleine lumière; si la Sorbonne admettait un pareil sujet, M. Brisson serait sans aucun doute reçu avec mention!

[Lecture et analyse de quatre colonnes du feuilleton.]

2. Je vous ai recommandé dans la même intention

(1) *Le Temps*, 27 juin 1910.

l'étude de M. J. Lemaître sur le drame de Sardou, *Patrie*, rapproché de l'*Horace* de Corneille. « Nos élèves, me disait un jour un proviseur très lettré, lisent avec ardeur les *Impressions de Théâtre*. J'en suis heureux dans un sens. Mais tout n'y est pas classique, loin de là! Et j'hésite à laisser certains volumes dans notre bibliothèque de Rhétorique. Il faudrait peut-être faire un choix. N'hésitez pas à en supprimer, si une famille faisait la moindre objection. » — Nous n'eûmes pas à reparler de la question, les familles partageant notre tolérance... Les deux volumes qui figurent ici n'ont pas soulevé plus d'observations de la part de vos parents... C'est qu'ils comprennent bien la pensée qui nous fait sortir du cadre un peu austère de la classe. Nos auteurs classiques sont vénérables sans doute, mais qui dit vénérable ne dit pas toujours séduisant! Si l'on vous donnait le choix entre une représentation d'*Horace* et une représentation de *Patrie*, vous n'hésiteriez guère, et vous n'auriez pas tort. Eh bien! le mérite de J. Lemaître, rare mérite à mon sens, est de rajeunir pour vous les vieux classiques, de vous montrer par des rapprochements avec les pièces les plus modernes, l'éternelle jeunesse de l'art dramatique. Vous avez vu son procédé, lorsqu'il racontait, sur le même *Horace*, sur *Polyeucte* ou sur *Athalie*, les conférences de Sarcey. Aujourd'hui, nous allons connaître, dans une partie de son article sur le drame de Sardou, le procédé inverse. Il vous disait : « Le vieux, c'est le neuf, et Corneille est toujours vivant. » Il va vous dire : « Le neuf, c'est le vieux; et une *intrigue* moderne est d'autant mieux charpentée que l'auteur s'est mieux pénétré des règles éternelles du genre, tracées par nos grands classiques. » Tel est précisément le but auquel je veux vous amener dans ces dernières causeries : savoir, en toutes circonstances, dans les cas les plus imprévus, mettre à profit les méthodes acquises au cours de vos études, et juger en classiques des choses contemporaines.

[Lecture et analyse des pages 129-132 de l'article de M. J. Lemaître. — *Impressions de Théâtre*, 2e série.]

II. — ***Deux opinions particulières aux élèves.***

La conversation paraissait finie. Un élève, pourtant crut devoir soulever une objection.

B. — Les deux critiques insistent sur l'*intrigue* et les *caractères*... Il est bien certain que ce sont les éléments essentiels du drame. Mais les deux autres, que nous avons tant de fois remarqués, ont aussi leur importance...

— Vous voulez parler du *sujet*, de la valeur morale du sujet...

B. — Justement. J'aime bien que la pièce, en dehors de ses mérites dramatiques, soit la démonstration d'une vérité...

C. — La pièce à thèse !

de M. — La *Barricade !*...

— M. Paul Bourget se défend d'avoir soutenu une thèse... mais il avoue, aussitôt, qu'il en a soutenu deux par impartialité !

B. — C'est mieux encore !

— Alors, la *Barricade* vous plaît ?...

de M. — Beaucoup.

— Et vous n'êtes pas de l'avis de Sarcey, qui considérait volontiers le sujet comme indifférent. Pourvu que l'intrigue fût bien conduite, les scènes bien construites, la « scène à faire » bien amenée, il était très indulgent pour la donnée même de la pièce, et il s'estimait satisfait quand il pouvait conclure : « Il y a de l'action... Les acteurs brûlent les planches... En somme, c'est du théâtre ! » — Il ne vous suffit pas que « ce soit du théâtre » ; vous voulez aussi de la morale et même de la politique...

de B. — En effet.

— C'est une opinion. Et puisque la majorité d'entre vous la partage, je me garderai de la contredire. Ce fut d'ailleurs celle d'un auteur illustre...

B. — Dumas fils !

— Et l' « art pour l'art » n'est plus du tout à la mode. Au contraire, on aime la morale (théorique !) et la politique (très pratique !). On en met à peu près partout. Je ne

vois pas d'inconvénient, quand les pièces sont aussi bien faites que celle de M. Bourget, à ce qu'on les mette au théâtre. Si nous avions le temps, je vous lirais volontiers, dans ce genre, quelques scènes des *Ventres Dorés*, de *Sous l'épaulette*, de la *Clairière*, de la *Retraite* (traduite de l'allemand)... Mais peut-être est-il heureux que nous n'en ayons pas le temps. Nous serions entraînés bien loin ! — Est-ce tout ce que vous avez à dire?

B. — Je trouvais aussi que ces messieurs ne parlent guère du *style*...

— Il est convenu que le style ne compte pas au théâtre!...

C. — On ne peut pas, en effet, juger un auteur dramatique comme un romancier... Il ne parle jamais lui-même ; il reproduit le style de la conversation...

de M. — Et pas toujours de la conversation mondaine...

de B. — Les ouvriers, dans la *Barricade*...

B. — Alors, disons que ce style a des qualités particulières, mais non pas qu'il n'en a aucune. C'est un grand mérite pour un écrivain de reproduire exactement la vie, et son style est excellent lorsqu'il est conforme à la réalité.

— Je voulais vous amener là! C'est évidemment ce que pensent, avec Sarcey, les critiques de son école, lorsqu'ils affirment qu'au théâtre le style ne compte guère. Il compte beaucoup, à vrai dire. Seulement, une pièce ne peut pas être écrite exactement comme les autres genres; l'incorrection est parfois permise, recommandée ; les qualités pour ainsi dire « négatives » du style deviennent tout à fait accessoires... Pour y avoir attaché trop d'importance, Fénelon a mal apprécié la langue savoureuse et forte de Molière... En revanche, les qualités positives sont les mêmes...

B. — La force et l'éloquence.

C. — L'esprit.

M. — La poésie.

B. — *Patrie !*

C. — *Les Bouffons.*
de M. — *Cyrano.*
B. — Et *Chantecler !*

— Vous avez raison... Sauf pour *Chantecler !* Et nous ne pouvons mieux terminer notre dernière classe qu'en rappelant le mot de Buffon. Au théâtre, comme ailleurs, quoiqu'un peu différemment, l'*intrigue* et les *caractères* suffisent pour assurer un succès momentané ; mais une pièce n'est un chef-d'œuvre, digne de survivre à son siècle, que si le *style* n'est pas inférieur à la pensée : « Seuls les ouvrages bien écrits vont à la postérité... »

NOTE ÉCRITE APRÈS L'EXAMEN

La plupart de nos candidats se sont présentés le 22 juillet et ont traité le sujet relatif à l'histoire.

Mais huit d'entre eux, qui passaient dès le 19, ont eu le sujet suivant :

Aimez-vous ou non le théâtre ? Quelles sont les raisons de votre goût ou de votre indifférence ?

Ils ne regrettèrent pas d'être venus au lycée jusqu'à la dernière classe, bien qu'elle dût en apparence rester étrangère au baccalauréat. Nous ne pouvons trop répéter aux candidats : « Ce qui sert, dans un examen, ce n'est pas la collection des souvenirs recueillis dans les manuels, c'est la lecture personnelle, faite sans autre souci que d'acquérir des idées justes et de porter un jugement original sur les choses. » — De plus en plus à la question : « Croyez-vous, Monsieur, que Labiche prépare au baccalauréat ? » n'hésitons pas à répondre : « Certainement, si nous avons compris pourquoi les mots de Perrichon, de Cordenbois ou de l'homme au myrte sont comiques et passent la rampe... » Il n'est pas de lecture inutile pour un jeune homme intelligent.

CONCLUSION

31 juillet 1910.

Les classes sont finies déjà depuis dix jours ; la session d'examens sera close ce soir, et la Première est terminée pour cette génération d'élèves. Tout commence, ou tout continue, au contraire, pour les suivantes, et je dois, en concluant, après avoir souhaité bonne chance aux anciens, penser à leurs successeurs. Aussi bien, comme l'indiquaient les premières lignes de l'Avant-Propos, nous n'avons guère cessé de songer à eux. Il est impossible de suivre un groupe d'élèves sans s'intéresser quelque peu à ceux qui se trouvent ailleurs dans la même situation... C'est donc, en dépassant le cercle ordinaire de mes auditeurs, à tous les jeunes candidats que j'adresse ces derniers mots.

Ce n'est pas, vous le savez de reste, pour le plaisir de parler de nous que nous vous avons raconté nos tribulations d'une année. *Narratur ad probandum !* Nous avons voulu prouver qu'on peut, même dans les circonstances où vous êtes actuellement, préparer le baccalauréat d'une manière intelligente, et triompher, par la méthode, des difficultés sérieuses dont la perspective décourage trop de bonnes volontés. Notre désir, en terminant, est que notre manière de faire vous paraisse assez pratique pour que, dans les années qui viennent, vous essayiez à votre tour

de prolonger l'expérience. Vous le pouvez sans grand effort, et quelle que soit la classe où vous entrerez demain. Ceux qui se trouvent actuellement en Seconde ou en Première adopteront simplement notre plan tel qu'il est ; mais d'autres, un peu plus jeunes, auront deux ou trois ans devant eux pour l'étendre en le modifiant ; quant à ceux qui se trouvent encore dans les classes de grammaire, ils réussiront d'autant mieux à organiser leur travail qu'un plus grand nombre d'années les sépare de l'examen. Aux uns comme aux autres il suffira de projeter le plan de ce livre sur le cours entier de leurs études, ou sur les années de grâce qui leur sont encore laissées : le principe de la méthode restera toujours le même et les moyens d'exécution absolument identiques.

I. — *Le principe de la méthode.*

Le principe, tel qu'il ressort de cette longue série de classes, consiste à examiner tous les *textes* du programme, de telle sorte que vous ne soyez surpris, le jour de l'examen, par aucun sujet. Sur chaque auteur, sur chaque ouvrage, nous nous sommes demandé à quelle *idée générale* nous devions rattacher nos observations, et j'espère que nous n'avons, dans cette revue un peu rapide, rien oublié d'essentiel.

Les idées générales, en effet, quand on les choisit vraiment générales, ne sont pas en nombre infini. Vous pourrez évidemment en découvrir quelques-unes qui nous ont échappé, et réduire l'importance de celles qui nous ont paru capitales ; mais j'ai la ferme confiance que nous avons indiqué les plus indispensables, et qu'il ne vous sera jamais très difficile d'utiliser notre plan. Il ne vous liera que dans la mesure où un plan est nécessaire pour éviter l'incohérence ; il vous laissera toute liberté d'étudier tel ou tel auteur dans n'importe quelles conditions, à n'importe quel moment ; il vous aidera simplement à classer vos connaissances dans un ordre raisonnable, appuyé sur la logique et sur la chronologie. Mettez vingt fables de

La Fontaine là où nous avons dû nous borner à deux, et vous aurez la matière d'un trimestre en Cinquième ; les idées que nous avons exposées sur la tragédie peuvent être facilement rattachées, dès la Quatrième, à une lecture d'*Athalie* ; il ne faudrait pas étendre beaucoup le plan de nos études sur Chateaubriand pour occuper deux mois de la classe de Troisième ; nos cinq sommaires sur J.-J. Rousseau contiennent en germe toutes les lectures et les analyses d'un bon élève en Seconde ; notre Voltaire, enfin, joint à notre Montesquieu, pourrait retenir longtemps une classe de Première... La méthode, telle que nous l'avons pratiquée, peut être déclarée rapide, incomplète, puisque nous n'avons pas eu le temps de voir tous les documents ; mais il serait injuste de qualifier de « superficiel » un procédé qui consiste à fonder sur l'examen des *textes originaux* l'étude des caractères essentiels de l'*esprit moderne*.

II. — *Vos moyens d'exécution.*

Ils seront au nombre de trois, comme les nôtres.

1. Le plan d'études.

L'idéal serait que vous possédiez, chaque année, un *cahier de sommaires* analogue au nôtre ; car il permettrait à vos différents maîtres de voir, à chaque rentrée, ce que vous avez lu dans les classes précédentes. Beaucoup de professeurs de langues vivantes emploient déjà ce procédé ; ils ont un cahier de classe et peuvent se le communiquer ; aussi l'examen de passage est-il enfin devenu, pour certains d'entre eux, une réalité. Malheur aux élèves qui ne peuvent pas répondre aux questions qu'on leur pose d'après leurs propres cahiers ! Ils sont impitoyablement refusés, et les paresseux obstinés sont seuls à se plaindre d'un tel régime... Mais cette heureuse entente en vue d'une méthode commune n'est encore qu'une exception, et si elle est appelée à devenir la règle dans un prochain avenir, nous n'en devons pas moins agir pour le présent comme si elle n'existait pas. Nous supposerons, par conséquent, que personne

ne vous impose un plan général d'études. Prenons avec courage notre parti des choses, et tâchons d'établir nous-mêmes, entre tous ces enseignements, le lien logique dont l'absence se fait si cruellement sentir.

Imaginons que votre professeur de Sixième vous signale, conformément à son programme, la naïveté du récit dans les *Fabliaux*, l'art de la description dans Fénelon et Buffon, l'art d'exprimer avec grâce des idées simples, chez *les poètes du XIXe siècle*... Prenez en note, de votre mieux, des plans très simples et très courts, d'une bonne grosse écriture comme celle de mon élève A. (1) Naturellement, vous substituez à son cahier une série de feuilles volantes, pour les raisons qui l'ont lui-même rétrospectivement convaincu. — Quand vous arriverez, plus tard, dans le second cycle, ce n'est pas une fois, par hasard, mais d'une manière habituelle que se produira la scène que nous avons racontée. Vous reviendrez sur les mêmes auteurs dans un esprit différent. Vous reprendrez les mêmes textes, et vous les rattacherez sans peine, aidés par vos lointains souvenirs, à des idées générales de plus en plus philosophiques. Votre professeur de Seconde vous rappellera, dans les *Récits du moyen âge*, ce que vous a dit votre premier maître de cet art naïf et charmant ; mais il insistera sur certains sentiments plus difficiles à comprendre et rattachera votre nouvelle étude à la formation des idées de conscience et d'honneur, d'après un recueil plus complet des écrivains de cette époque. Votre professeur de Première ne manquera pas de revenir sur le style de *Télémaque* et de l'*Histoire Naturelle* ; mais il vous fera remarquer, de plus, les qualités et les défauts de l'esprit novateur dans la *Lettre à l'Académie*, et vous définira l'esprit scientifique d'après les *Extraits des Époques de la Nature* ; il reprendra vos vieilles notes, les notes naïves de l'enfant, pour y souder les remarques nouvelles de l'adolescent : l'élève aura l'impression qu'il continue, qu'il pro-

(1) V. l'épisode de la p. 643 : *Un cahier d'extraits fait par un élève de Sixième.*

longe, d'après les mêmes principes et dans la même direction, l'étude commencée avec ses professeurs de grammaire. Que dire de ces élégies à la fois charmantes et profondes, de ces pièces empruntées à Lamartine, à Musset, à Victor Hugo, dont les unes vous ont ravis dès le début de la Sixième, dont les autres ne peuvent être bien récitées et bien comprises qu'à la fin de la Première ? Bien plus, les mêmes poésies donneront lieu, suivant les âges, à des réflexions différentes, mais chaque fois rattachées à un dessein général. A plus forte raison si nous choisissons des auteurs constamment étudiés dans toutes les classes, comme Corneille, Racine et Molière. Les professeurs de grammaire vous apprennent, dès aujourd'hui, et très bien, comment on analyse une *scène*, une *tirade*, un *caractère*. Malheureusement, par votre faute, il ne vous reste rien de précis, rien de durable du meilleur des enseignements. Imaginez, au contraire, que vous conserviez, de votre Quatrième, de votre Troisième, une série d'analyses écrites comme celles que nous avons dû faire *in extremis* en Première... Que de temps gagné ! Quelle sûre méthode acquise et pratiquée de bonne heure ! Que de pierres d'attente sagement disposées de manière que vous n'ayez plus qu'à poser dans le second cycle le couronnement de l'édifice ! Croyez-le, même dans les conditions actuelles, même sans y être aidés suffisamment par les programmes, vous pouvez établir un lien entre vos connaissances éparses et travailler avec suite, selon un plan rationnel, toujours en vue de l'avenir.

2. La rédaction de vos notes.

« Passe encore pour le plan, me direz-vous ! Rien ne m'empêche de classer mes notes comme je l'entends... Mais comment faire pour les prendre ? Comment adapter votre système à l'enseignement de tous mes maîtres ? » Vous ajouterez même, peut-être, comme un de mes meilleurs élèves, à la fin d'une causerie sur cet éternel sujet : « Véritablement, Monsieur, pour appliquer cette méthode, il faudrait être à peu près aussi fort qu'un professeur. »

Et je vous répondrai comme à lui : « Pourquoi pas ? » — Remarquez que je ne m'adresse qu'à de bons élèves ; les autres ricaneront, ou bâilleront : c'est leur métier ; j'entends ne parler ici qu'à des gens intelligents. Pourquoi ne seriez-vous pas assez avisés, assez pratiques pour distinguer, dans une classe, ce qui vaut la peine d'être retenu, et le noter clairement, en négligeant le reste ? L'esprit critique ne vous manque pas, Dieu merci ! La première classe de l'année n'est pas finie que vous avez déjà vu le fort et le faible du maître, et votre jugement, presque toujours excessif dans la sévérité, n'en repose pas moins sur une observation assez juste des choses. Faites de ce travers une qualité ; développez votre esprit critique, non pas en vue des railleries stériles et déplaisantes, mais pour dégager des détails accessoires les choses dignes d'être retenues. Vous pouvez y arriver de deux manières.

En classe, d'abord... Oui, en classe ! Ce ne sera pas toujours facile ; beaucoup de vos notes devront être ensuite rejetées, modifiées ou recopiées ; mais il y a des idées, des exemples, des réflexions qu'il faut saisir « sur le vif », sous peine de les oublier ou de les affaiblir. Soyez au lycée non pas comme un enfant docile et ennuyé, mais comme un reporter attentif à ne rien laisser passer d'essentiel, à saisir au vol l'idée générale, à y rattacher les textes et les références ; apportez-y presque des qualités d'*interviewer !* Le temps est passé, heureusement, de la classe monologue, où le professeur parlait seul, où seuls un ou deux bons élèves expliquaient un texte quelconque au milieu de l'indifférence générale. La classe tend, u peu partout, à devenir une conversation vivante, un échange de vues, où la moitié, parfois les deux tiers d'entre vous prennent une part active à la discussion ; l'élève a cessé d'être un auditeur passif ; il *travaille* avec le professeur, il lui suggère des observations ; on pourrait presque dire qu'il l'aide et le soutient. En tête de beaucoup de nos chapitres, vous pourriez aussi bien écrire : « conver-

sation », « discussion » que « compte rendu » ; toutes les classes où nous avons écrit ensemble des analyses, lu des textes, recueilli des opinions, se rapprochent beaucoup d'une étude dirigée ; et loin d'être particulier à la Première du lycée Hoche, ce cas tend, vous le savez, à devenir général. — Profitez de cette heureuse révolution dans les mœurs ; résumez, de chaque classe, en classe même, ce qui doit être immédiatement fixé. Vous serez surpris, au bout de quelques mois, de voir tout ce que contenait un enseignement dont vous sentez bien aujourd'hui la valeur, mais dont vous ne retenez, il faut le dire, à peu près rien.

Vous procéderez de même *en étude*, soit pour revoir et compléter vos notes de classe, soit pour y rattacher d'autres notes sur vos lectures personnelles... Combien de fois vos parents, les mères pour les plus jeunes, les pères eux-mêmes pour les plus grands, m'ont dit avec mélancolie : « Je voudrais bien l'aider ! Je ne sais comment m'y prendre pour ne pas me substituer à lui. Comment faire pour lui apprendre à travailler, sans travailler à sa place ? » Et je répondais toujours : « Qu'il vous rende compte d'une classe ou d'une lecture déterminée ! Aidez-le à dégager de ses observations confuses l'*idée générale*, et les trois ou quatre *exemples* sur lesquels se sont appuyés le professeur ou l'auteur. Ce travail, qui vous demandera peut-être un quart d'heure chaque fois, lui donnera l'habitude de la réflexion. Il contient en germe toute la méthode littéraire. — Mais, Monsieur, il n'a pas le temps ! Il rapporte tous les jours des devoirs à faire... — Il doit trouver le temps, quitte à le prendre sur celui qu'il consacrait à ses devoirs. Les devoirs ne sont que l'application des connaissances acquises. Qu'il acquière d'abord et qu'il classe les connaissances nécessaires : il fera ensuite ses devoirs vite et bien. Jusque là, peu importe qu'il y passe plus ou moins de temps. Ce travail pénible et mal fait lui est d'autant plus nuisible qu'il lui cause plus de peine : il le décourage et le confirme dans ses mauvaises habitu-

des... Apprenez-lui d'abord à réfléchir et à juger. C'est la seule chose importante. »

Vous aurez donc soin, dès demain, de vous procurer les mêmes cartons que nous. Vous en ajouterez un pour le *moyen âge* et la *Renaissance* et consacrerez, comme nous, les quatre autres à l'*art classique du XVIIe siècle*, à la *philosophie du XVIIIe*, au *Romantisme* et à l'*art contemporain*. Vous aurez soin de les prendre assez grands et assez solides pour conserver *les mêmes* instruments de travail jusqu'à la fin de la Première : il est bon qu'ils soient le symbole matériel de la *continuité*. — Chaque note sera, comme les nôtres, moins une note qu'un plan véritable, avec divisions très nettes, aux références précises, aux explications claires. L'écriture est, naturellement, très importante, et la correction du style n'est pas moins indispensable! Autant les notes bien prises, avec soin, avec goût, sont utiles à tous égards, autant nous devons maudire ces notes prises à la volée, dont les « cours » traditionnels nous ont toujours empoisonnés. Je n'ai jamais fait prendre de notes à mes élèves sans les écrire en même temps qu'eux. C'est vous dire combien je redoute les mauvaises habitudes dans le style et dans l'écriture. On nous reproche (que ne nous a-t-on pas reproché?) d'abuser de l'écriture. Vous avez pu vous convaincre que cette critique n'est pas sérieuse. Nos sommaires, nos analyses, nos jugements rédigés ne nous ont pas pris le quart du temps aujourd'hui encore consacré, dans beaucoup de classes, au « griffonnage » des cours, des rédactions et des devoirs... C'est aujourd'hui, par le système des notes mal prises, que dès la Sixième vous périssez sous les abus de l'écriture; c'est aujourd'hui que vous faites la fortune des libraires, en couvrant de pattes de mouche des monceaux de cahiers que vous ne rouvrirez jamais; c'est aujourd'hui que beaucoup de jeunes gens doivent à l'amour du papier noirci une écriture déplorable et un style dont rougirait un bon élève d'école primaire. — Les notes que nous avons prises et desquelles vous tâcherez de vous rapprocher désormais, développeront en vous, au con-

traire, des dons que vous dédaignez à tort. Dites-vous qu'elles ne peuvent servir qu'à la condition d'être claires, bien écrites et bien rédigées. Il faut que l'idée générale, les grandes divisions sautent aux yeux, qu'en une minute vous retrouviez les faits et les exemples, chaque feuille étant le plan méthodique d'un paragraphe. Ainsi, par le seul souci de l'ordre et de la clarté, cette manière de travailler vous donnera ces habitudes modestes et calomniées sans lesquelles les plus brillantes risquent d'être superflues; elle vous permettra d'acquérir, si vous ne les avez pas, ou de conserver précieusement, si un instituteur habile a su vous les donner jadis, les bonnes habitudes primaires... Comparez-les avec celles que beaucoup d'entre vous contractent aujourd'hui, en classe ou en étude... Je ne redoute rien de la comparaison.

3. **La rédaction de vos devoirs.**

Et pourtant, même faite avec soin, la rédaction de ces notes n'est encore qu'un travail élémentaire, un travail de préparation... Votre tâche essentielle, à laquelle toutes les autres seront subordonnées, doit être d'exprimer votre propre pensée... *Finis sit colligendi notulas*, disaient volontiers nos vieux maîtres à ceux qu'ils voyaient trop séduits par le jeu des petits papiers; et tout en vous conseillant d'y recourir tous les jours, je vous répéterai avec eux : « N'oubliez pas que la lecture, même faite avec intelligence, même fixée par des notes prises judicieusement, n'est qu'un moyen de vous soutenir dans l'expression personnelle de vos propres idées, et qu'il faut avant tout penser par vous-mêmes. — Or on ne pense guère sans écrire : et l'on n'apprend à *bien* penser qu'en apprenant à *bien* écrire. — Il y a quelques années déjà, quand on ne parlait pas encore de la *Crise du Français*, j'entendais, non sans inquiétude, un docteur ès pédagogie déclarer avec assurance : « Autrefois on s'attachait beaucoup au style; aujourd'hui, s'il fallait absolument choisir, je sacrifierais la forme pour m'attacher aux idées. » Comme si l'*idée* pouvait avoir une valeur un peu sérieuse quand elle est

mal exprimée ! (1) Comme si la forme n'était pas une partie de la pensée, comme si l'on pouvait penser sans être correct et clair, éloquent et spirituel ! L'éloquence et l'esprit, disent les mauvaises langues, n'en passent pas moins un mauvais quart d'heure. Certains croient les posséder (et les possèdent quelquefois) sans avoir eu besoin de les acquérir ; d'autres, ne partageant pas cette illusion de grands seigneurs, se font un mérite de leur pauvreté et accablent les « stylistes » d'un dédain peu dissimulé ; tous rejettent au nom de la Pédagogie les conseils surannés de la Rhétorique. Aussi la *Crise du Français* n'est-elle pas un vain mot, et l'on n'a jamais su moins bien dire les choses que depuis que l'on prétend avoir plus de choses à dire.

Vous ne tomberez pas dans cet injuste et dangereux dédain de la tradition. Vous saurez que l'étude scientifique des documents, telle que nous l'avons pratiquée, n'a pas son but en elle-même ; vous vous rappellerez l'exemple et les conseils des deux professeurs de Sorbonne qui maintiennent plus que jamais, au-dessus de l'érudition, le culte de la beauté et l'éducation du goût ; et vous constaterez, d'après les sujets mêmes que proposent leurs collègues au baccalauréat, que tel est encore aujourd'hui,

(1) Tout récemment M. Lavisse posait la même question (*Journal des Débats*, 21 août 1910) : « De mal écrire un travail sérieux, utile, instructif, ou bien de savoir bien écrire, mais, parce qu'on n'a pris ni le goût ni la méthode du travail, ne rien écrire du tout, qu'est-ce qui vaut le mieux ? » — Hélas ! cher Maître, sans hésiter, il vaut mieux ne rien écrire ! Comment une pensée mal exprimée pourrait-elle être « sérieuse » ? Comment une suite de mots impropres et de phrases sans logique pourrait-elle nous être « utile » ? Et quelle leçon tirer d'un émule de l'abbé Trublet, sinon celle que le vieil Horace donne aux « maçons » de la poésie :

... mediocribus esse poetis
Non di, non homines, non concessere columnæ.

Sommes-nous devenus plus indulgents que les hommes et les dieux et les libraires réunis ? Décrétons-nous la négligence d'utilité publique ? Faut-il réserver nos faveurs à la médiocrité ?

tel sera demain, je l'espère, l'esprit de la Faculté. (1)

Ces messieurs vous demandent avant tout de mettre *de l'ordre dans vos idées*; ils vous recommandent l'*art de la composition*. Aussi avons-nous adopté, dès le début de cette année, l'antique mais toujours solide « théorie du paragraphe ». Relisez, avec le discours de Prévost-Paradol, les analyses qui l'accompagnent; rapprochez-en les copies écrites par vos camarades : et vous verrez qu'elles sont toutes l'application de la formule chère à Hector Lemaire : une idée par paragraphe, énoncée dans la première ligne, expliquée dans les suivantes, prouvée par trois ou quatre exemples, et résumée, pour finir, par un trait, par une image plus ou moins saisissante... Avant de chercher à écrire une dissertation, apprenez avec nous à composer une page; avant de soutenir une thèse, apprenez à réfléchir, patiemment, sur une idée... Un sujet continuel d'étonnement, pour les professeurs de lettres, est de voir des élèves assez bons en mathématiques incapables de raisonner sur toute autre espèce de matière; tel d'entre vous qui suit bien une déduction géométrique n'arrive pas à découvrir par l'analyse les nuances d'un sentiment; le plus habile à exposer la solution d'un problème reste muet quand il s'agit d'énumérer quelques preuves à l'appui d'une idée morale... Cette différence vient sans doute de ce que la nécessité de l'ordre frappe

(1) Ceci n'est pas l'expression d'un optimisme aveugle, mais la réflexion toute naturelle d'un professeur de lycée. Certes, nous n'ignorons pas les discussions soulevées par d'autres sujets, à la Licence, à l'École Normale, à l'Agrégation, c'est-à-dire aux examens où l'esprit de l'Enseignement supérieur se trouve en conflit aigu, fatal (et indépendant des personnes), avec celui de l'Enseignement secondaire. M. Faguet expose avec sa verve habituelle les motifs de cette contradiction dans son récent article de la *Revue des Deux-Mondes* (1er avril 1911). — Mais la justice nous fait une loi de reconnaître qu'au baccalauréat, c'est-à-dire dans l'examen qui couronne très simplement nos études, la Sorbonne, aidée d'ailleurs par nos collègues des lycées, s'acquitte de ses fonctions avec autant de goût que de bienveillance. Nous ne pouvons, par conséquent, en présence des sujets que nous proposent ces « bons juges », qu'adopter la formule d'usage, et souhaiter... « qu'ils continuent ! » Ne pas le proclamer serait ici, on l'avouera, d'une noire ingratitude.

les plus récalcitrants dans la recherche scientifique, tandis qu'on se figure toujours qu'il suffira, dans les Lettres, de procéder « en amateur » et de suivre sa fantaisie... Le résultat n'est même pas, nous le voyons tous les jours, ce qu'on appelle avec indulgence « un beau talent d'amateur » ! — Redevenez des professionnels ; acceptez notre discipline ; remettez-vous patiemment à l'école de ces rhéteurs injustement méprisés ; sachez qu'il y a des règles aussi sûres, aussi précises et non moins indispensables à pratiquer dans le raisonnement littéraire que dans le raisonnement scientifique ; dans l'étude de l'humanité, comme dans celle de la nature, apprenez la force de l'ordre et la vertu toute-puissante d'une sage composition.

Pourtant la rhétorique ne tient pas tout entière dans la traditionnelle théorie du paragraphe ; il n'est pas absolument vrai que bien penser, bien composer suffise pour bien écrire, et le goût est peut-être encore plus essentiel que la méthode. Faire des phrases qui se tiennent, qui soient à elles seules tout un raisonnement, dont les différentes parties composent un ensemble solide, et dont l'unité soit sensible jusque dans l'enchaînement des sons, par l'harmonie de la période ; choisir des termes justes, exacts et forts, les employer dans leur vrai sens, rapproché du sens primitif, du vieux sens des mots français, du vieux langage si coloré, fidèle reflet du terroir : voilà quel doit être pour vous le grand secret de l'art d'écrire, voilà ce que j'ai tâché d'obtenir de vos camarades. Relisez nos comptes rendus, la critique des copies médiocres, les discussions qui accompagnent la rédaction des corrigés... Partout reviennent comme un refrain les deux formules directrices : *l'harmonie de la période, la propriété du terme...* — Et je ne sais si toujours nous avons pu réaliser ce que nous avions dans l'esprit ; mais nous avions au moins le désir de trouver une expression qui nous satisfît pleinement ; nous savions que c'est un travail de traduire en termes clairs une pensée d'abord confuse, et nous ne craignions rien tant que la hâte et la négligence. — Or, si

vous vous interrogez sincèrement, mes chers amis, vous verrez que neuf fois sur dix, c'est ce désir, justement, ce besoin de la précision, de la clarté parfaite et de l'harmonie, qui vous manque à l'heure actuelle. « On me comprendra toujours ! »... « Ce sera toujours assez bon ! »... « Ils devineront bien ce que je veux dire. »... Voilà ce que, sans vous l'avouer, vous pensez en écrivant. Et voilà pourquoi vos copies sont devenues illisibles. La *Crise du Français* est surtout une crise de négligence ; et l'on est paresseux de se faire comprendre, parce que « se faire comprendre » suppose toujours un effort de l'intelligence.

C'est ce que me rappelait récemment un maître dont le jugement est d'autant plus impartial qu'il aime beaucoup la France sans être lui-même Français (1). Professeur dans une Université étrangère, il se plaçait à un point de vue général, européen, et voici ce qu'il me disait : « L'expression « Crise du Français » n'est peut-être pas très juste ; il faudrait plutôt dire « crise du goût », de la finesse, du sentiment, de l'art lui-même, en un mot des qualités les plus précieuses que possède un civilisé. Aussi bien, elle n'est pas (loin de là) particulière à votre pays : elle sévit, tout aussi intense, chez vos voisins d'Outre-Rhin et d'Outre-Manche (2); on la constate partout, dans l'Ancien

(1) M. le Professeur Dévaud, de l'Université de Fribourg (Suisse).

(2) Quelques semaines après cet entretien, je lisais dans l'*Enseignement Secondaire* (n° de septembre 1910) les deux extraits suivants :

The Journal of Education (août 1910) :

« On a souvent fait observer, et il est pour nous très pénible d'avoir à convenir que la grande majorité des garçons et des filles qui sortent de nos écoles sont étonnamment illettrés. Ils ne goûtent pas les auteurs classiques, ils ne lisent pas les poètes, ils commettent sur les choses littéraires des erreurs qui auraient stupéfié nos pères ; ils sont, en un mot, un exemple frappant de ce que Mathew Arnold aurait appelé le philistinisme grandissant de notre époque. Et ce n'est pas vrai seulement des écoles privées ; même des élèves des grandes écoles publiques sont à la fois ignorants en littérature et souvent totalement étrangers aux réalités les plus usuelles de la vie de tous les jours et aux notions générales les plus courantes. »

Berliner Tageblatt du 22 août (M. Théodor Wolf) :

« Il n'est que trop certain que la langue allemande est très maltraitée de nos

et le Nouveau Monde; elle est même plus sensible encore chez certains peuples que chez vous, et votre vieille culture résiste mieux que beaucoup d'autres à ce curieux travail de décomposition. La vérité est que la cause de ce défaut littéraire n'est pas uniquement d'ordre littéraire. La négligence dans les tournures et l'impropriété dans l'emploi des termes ne sont qu'une des conséquences de notre manière de vivre. Nous vivons à la hâte! Nous vivons au dehors, distraits de mille façons, occupés par mille besognes ; rien ne nous ramène à la vie intérieure, calme et réfléchie, et tout nous en détourne. Nous travaillons au jour le jour, mus par la seule pensée des concurrents à vaincre; le souci du pain quotidien est plus âpre que jamais ; l'utilitarisme nous mène et la nécessité nous presse. Nous faisons bon marché, dans le tourbillon des affaires, d'une expression exacte, élégante et soignée ; et nous nous figurons, bien à tort du reste, que nous serons toujours compris. » — Nous devisions ainsi, quand le mot de *barbare,* si souvent employé dans la polémique par les défenseurs du « Français », nous vint naturellement aux lèvres : « Eh oui ! reprit-il en riant, il y a une barbarie moderne ! Cette civilisation d'apparence si brillante n'a rien changé, au fond, à la nature humaine ; il arrive même qu'elle réveille des instincts longtemps assoupis. Voyez dans les manières des jeunes gens les conséquences de certains sports, la brutalité avec laquelle ils se poussent, se bousculent, les accidents auxquels donne lieu notre légitime souci d'encourager les jeux de vigueur et d'adresse. Un coup de poing bien donné soulève plus d'enthousiasme

jours, et il devient indispensable de faire quelque chose pour elle... Jadis, nos écrivains ciselaient leurs phrases comme de précieux ivoires, et encore après la guerre, on reconnaît cet amour et cette science de la langue dans les discours d'un Zeller, d'un Du Bois-Reymond, ou dans les essais d'un Treitschke et d'un Gildemeister. Mais alors s'ouvrit chez nous la période de la « stricte technicité » . On remplaça la culture générale par la spécialité, on accumula le savoir et on négligea la forme. Le genre de l'Essai, dans lequel la science allemande s'exprimait autrefois avec art et bonheur, ce genre est mort. *La beauté du style passe pour trahir un esprit superficiel,* et l'on nous verse le vin de sapience dans un verre malpropre. »

qu'une période bien faite, et vous n'êtes plus au temps où la « force en thème » primait toutes les autres ! Un gentilhomme accompli se transforme trop souvent en un écraseur sauvage, dès qu'il a saisi le volant de son automobile, et nous assistons tous les jours à des scènes révoltantes... Croyez bien que le mépris des qualités littéraires n'est qu'une des nombreuses conséquences de cette incontestable brutalité ; la « Crise du Français » n'est que la forme scolaire d'un retour à la barbarie. » — Puis, après un silence : « Il ne faut pourtant rien exagérer, ni bouder notre belle époque. En France, particulièrement, vous ne manquez pas de ressources pour défendre les qualités héritées de vos ancêtres. La civilisation n'a-t-elle pas été, de tous temps, une lutte toujours renouvelée contre une grossièreté sans cesse renaissante, une victoire quotidienne de la raison sur l'instinct, de l'énergie sur la paresse, de l'ordre sur l'anarchie ? Maintenez l'ancienne éducation, mais en l'accommodant aux besoins nouveaux, achevez de rompre avec de vieilles routines pour rajeunir ces Belles-Lettres éternellement vivantes, et vous verrez bientôt ces mauvaises habitudes, cette trivialité, cette négligence, reculer devant votre effort énergique, persévérant. Ce n'est qu'une affaire de méthode ; et tout se réduit sans doute à une question de discipline. »

C'est cette discipline, mes amis, que nous avons essayé de vous proposer cette année. Nous l'avons demandée d'abord aux savants, aux philosophes qui ont, dès le début du XVIIe siècle, défini l'esprit moderne ; ils nous ont dit ce qu'était une observation consciencieuse, ils nous ont fait sentir la nécessité de l'ordre, ils nous ont fait peser la valeur d'un terme et la force d'une expression. Leurs disciples immédiats, les écrivains de cette grande époque, nous ont défini le rôle de la raison dans les Lettres avec une telle sagesse que de leurs théories, comme de leurs œuvres, on peut dire aujourd'hui, et l'on dira toujours, que ce qu'ils ont pensé dure éternellement. Plus

éloignés d'eux par les dates, mais non moins proches par l'esprit, les philosophes du XVIIIe siècle nous ont montré le rôle de la raison dans la société, et nous n'avons rien vu non plus, en dépit des critiques maussades qu'on leur adresse aujourd'hui, qui nous fasse douter de leur clairvoyance, de leur solidité, de leur profondeur. Plus différent, en apparence, et né d'un mouvement de révolte contre l'autorité de cette raison superbe, le romantisme a semblé d'abord nous éloigner d'elle ; mais, tout en remerciant Jean-Jacques, Chateaubriand et leurs disciples d'avoir rendu plus de chaleur à la pensée, plus d'éclat à l'expression, plus de sonorité à la langue, tout en constatant que c'est le cœur, l'émotion, l'amour, la haine aussi, qui font les révolutions nécessaires, nous avons reconnu bientôt que c'est encore la raison qui permet d'en profiter. Nous avons retrouvé après les romantiques, chez les romantiques eux-mêmes, ces qualités immuables sans lesquelles il n'y a pas d'art de penser ni d'écrire. Et nous avons terminé, sur le même ton qu'au début, par un hommage aux caractères éternels de l'esprit français.

Je sais bien que la discipline n'est pas absolument toute-puissante. Je reconnais que les circonstances ne vous sont pas favorables, surtout quand on considère que des causes d'ordre scolaire viennent encore aggraver l'état de nos études littéraires. Et pourtant, même si l'on tient compte de toutes ces difficultés, même si l'on souhaite avec vous une meilleure adaptation des programmes et des horaires, je crois bien que c'est encore dans une bonne organisation de votre travail personnel que vous devez placer aujourd'hui vos plus solides espérances ! Certainement, un jour viendra, un jour peut-être assez prochain, où la réforme nécessaire accomplie en 1902 sera corrigée dans les détails, où nous la verrons retouchée, simplifiée, améliorée. Déjà ceux qui ont à cœur d'en assurer le succès durable se préoccupent de mieux répartir et d'alléger quelque peu le fardeau qui vous écrase, et vos successeurs

connaîtront un régime tout à fait normal. (1) Mais pour beaucoup de ceux auxquels je m'adresse, ces heureux progrès viendront, il faut l'avouer, un peu tard. Vous attendez de moi, non des vœux pour l'avenir, mais un conseil pratique pour les années présentes, et je ne puis que vous redire, sans vous leurrer d'illusions : « Le vrai remède est en vous-mêmes ! » Votre rôle n'est pas de critiquer; votre intérêt n'est pas de vous plaindre. Votre rôle est de tirer le meilleur parti possible d'une situation médiocre; votre intérêt est de découvrir les principes généraux, les procédés rationnels grâce auxquels pourront être décuplées vos forces, et de vous appuyer sur eux avec une honnête confiance. Là est le véritable remède, non seulement à vos petits embarras personnels, mais à tous les maux dont souffre l'enseignement littéraire. Vouloir réformer les horaires sans définir les procédés, sans avoir mis dans le travail l'unité, la continuité dont nous déplorons l'absence, serait, suivant le vieux proverbe, faire passer une fois de plus la charrue avant les bœufs; tant que l'on n'aura pas trouvé dans les méthodes elles-mêmes le moyen d'épargner les heures, on se débattra au milieu de difficultés insolubles. A vous de montrer que ce moyen existe ; à vous de rappeler désormais, appuyés sur nos principes, que la *Méthode littéraire* est de toutes la plus féconde, la

(1) M. le Sénateur Couyba, rapporteur du budget de l'Instruction Publique, a signalé (Lettre au Directeur du *Temps*, 27 décembre 1910) le point sur lequel porteront fatalement les modifications prochaines : « *Trop de classes*, et *pas assez d'études*, dit-il fort justement... Il ne reste rien pour le travail personnel, la lecture et la réflexion... C'est la *Vie Intense* au lycée ! » Ces paroles, qui résument le sentiment général, seront tôt ou tard écoutées. Tôt ou tard on reconnaîtra que trois classes par jour, d'une heure ou d'une heure un quart chacune, suffisent largement à nos écoliers.

— Dans la matinée, une *classe de sciences* (y compris la géographie) et une *classe de lettres* (latin surtout de la Sixième à la Quatrième, français surtout de la Troisième à la Première) ;

— l'après-midi, une *classe de langues vivantes* ou *d'histoire* ;

— de midi à 2 h., repos, travail manuel, exercice modéré;

— de 3 h. 1/4 à 4 h., exercice violent ;

— le reste du temps *études* :

voilà la journée normale ; voilà ce que de bonnes méthodes permettraient sûrement d'obtenir. C'est le programme de demain.

plus philosophique, la plus séduisante, qu'elle seule peut alléger le poids des programmes, des règlements, des horaires, et substituer enfin à la lettre qui tue l'esprit qui vivifie.

Soyez certains que la récompense est au bout d'un pareil effort. Animés de ce bon esprit, du vieil esprit littéraire, au moment même où il paraît injustement dédaigné, vous n'en aurez que plus d'avantages sur tant d'autres qui s'obstinent à l'étouffer en eux-mêmes. Ne vous plaignez pas trop de vivre à une époque où les Lettres ont vu diminuer leurs fidèles, si vous savez, pour votre compte, vous soumettre à leur discipline! Le baccalauréat est le même pour tous ; tous vos concurrents sont aux prises avec les mêmes difficultés ; elles vous assurent, comme aux autres, l'extrême indulgence de vos juges... et vous en aurez moins besoin. Ne vous plaignez pas trop de subir cette épreuve, pour peu que vous sachiez être parmi les « borgnes », dans le « royaume des aveugles »!

Je ne veux pour preuve de ce que j'avance que l'exemple même de cette classe dont vous avez suivi les patients efforts; et je ne puis mieux terminer qu'en vous annonçant le succès de ces courageux élèves. Puisse-t-il vous donner confiance dans votre avenir, en vous rassurant sur notre passé! Soit que la Sorbonne ait voulu se surpasser dans la clémence, soit que les mathématiques, auxquelles ils s'étaient consacrés, aient bien récompensé leur zèle, soit enfin que deux des sujets de composition française les aient favorisés, les élèves que vous connaissez maintenant presque aussi bien que moi, ont fait mentir les statistiques, et les deux tiers d'entre eux viennent d'être reçus dès le mois de juillet(1).

Grâce aux Dieux, le succès passe notre espérance!

Je ne le dis pas, certes, pour en tirer une vanité pué-

(1) Exactement, 20 reçus et 1 admissible sur 33 candidats. Après la session d'Octobre, le résultat définitif a été de 24 reçus et 3 admissibles.

rile, après tant d'aveux dépourvus d'artifice ; je ne le dis même pas pour répondre aux critiques sans indulgence qu'eût réjouis notre échec; mais pour vous communiquer, à vous aussi, ami lecteur, auquel je m'intéresse de loin, comme à eux-mêmes, un peu de ce réconfort que mon rôle ingrat de Cassandre m'avait empêché de vous donner au courant de cette année... Mettez-vous, à votre tour, au travail, courageusement, joyeusement; et permettez-moi de vous souhaiter, pour modifier la formule qu'ont démentie les événements un effort moins pénible encore avec un égal succès.

TABLE ANALYTIQUE

ESQUISSE D'UNE RHÉTORIQUE MODERNE

L'ART DE LIRE

Les auteurs classiques doivent être nos maîtres à penser, 11 et 12.
Définition du jugement, 288.
L'importance du jugement dans la lecture, 347.

I. — *Les grandes lectures.*

Elles sont nécessaires, et presque suffisantes, 175, 551.
Du procédé intellectuel qui doit les rendre profitables : l'*analyse*, 20, 164.
Des procédés matériels qui permettent d'en fixer l'essentiel dans la mémoire :
le cahier de sommaires, 18, 715 ;
les notes, 10 et 11, 643, 717 ;
le classement et l'entretien des bibliothèques, 9 et 10.
Notions de bibliographie, 41, 183.

1. — L'étude d'un livre ou d'un chapitre.

A. — Comment on analyse une tragédie: *Le Cid*, 123; *Andromaque*, 129. — L'analyse d'une *scène* dans Racine (*), 133.

B. — L'*Art Poétique* de Boileau, 233. — La *Satire IX*, 150. — Le chant III de l'*Art poétique*, 111. — Cent vers du chant III, 407.

C. — Comment il faut lire les *Lettres Persanes*, 285 — et l'*Esprit des lois*, 293, 305.

Dissertations reposant sur ces lectures générales, 308, 326.

D. — Le *Discours sur le style* de Buffon, 417.

E. — *Un exercice nécessaire :* l'analyse d'un bon devoir proposé comme modèle (faite au tableau noir), 77, 79, 82, 447.

2. — L'étude d'un auteur.

Dans quel esprit il faut l'entreprendre :

L'intérêt actuel des auteurs classiques, 43, 90, 145, 233, 415, 435, 579, 697.

Le caractère classique des chefs-d'œuvre modernes, 705, 709. — Les scrupules d'un proviseur à ce sujet, 709.

A. — Ce qu'il faut retenir de *Pascal*, 43 et s.

Comment il convient de lire *Mme de Sévigné*, 90.

Quelques idées nécessaires sur *La Fontaine*, 188, 205, 212 — et *Molière*, 93, 139, 159.

Une idée sur *La Bruyère*, 231.

B. — *Les idées de Voltaire :* — sur l'histoire, 243, 256, 326; — sur la morale et la politique, 479, 491.

Diverses études relatives à Voltaire, 267, 350, 423, 472.

L'Encyclopédie. Ce qu'il faut savoir sur elle, 362.

La lecture de J.-J. Rousseau, 487 et s.

C. — *Chateaubriand :* intérêt qu'il présente encore pour un jeune homme, 579.

Les idées des élèves sur *Lamartine*, 592 — *Musset*, 604 — *Vigny*, 674 — et *Victor Hugo*, 614, 633, 650 (**).

(*) Pour l'analyse d'une tirade, d'un caractère, d'un récit, voir *La Classe de Français*, 86, 101, 136, 154.

(**) Voir *La Classe de Français :* Homère, Chanson de Roland, Montaigne, Corneille, Molière et J.-J. Rousseau.

3. — L'étude de l'histoire littéraire.

1. — La forme chronologique.

L'usage des manuels, 3.
La chronologie, l'art de grouper les dates, 7, 8, 88, 365.

2. — L'histoire d'une idée.

La raison classique : — origines, 16 — dans Pascal, 21 — dans Boileau, 38, 111 — dans Voltaire, 249, 355 — dans Buffon, 417.
Les excès et la décadence de la raison classique : — Boileau, 405 — Crébillon, 412 — Buffon, 419 — l'abbé Delille, 525.
Raison et *sentiment :* 45, 49, 56, 435.
Le sentiment religieux : dans Pascal, 43 — Chateaubriand, 553, 573 — Lamartine, 592 — Musset, 611.

3. — L'étude d'une époque.

L'art « précieux », 87. — Ce qui nous y intéresse encore aujourd'hui, 93.
La définition du mot *romantique,* d'après les textes originaux, 556. — Le principe du romantisme, 437. — La naissance du romantisme, 550, 558, 561. — Une édition romantique d'Ossian, 559.

4. — L'étude d'un genre.

Le théâtre.
Nature du genre dramatique, 143, 358, 706.
Drame romantique et tragédie classique, 650, 660.
Le roman.
Les principales qualités d'un roman définies par les élèves, 699. — Définition du mot *romanesque,* 414.
Le lyrisme.
Ce qui le tue, 524.
Ce qui le favorise, 115, 438, 667.
L'imagination du poète lyrique, 569, 633.
L'histoire.
Définition de l'histoire par Fénelon, 120, 685 — par Voltaire, 143.

Le caractère scientifique de l'histoire dans Voltaire, et la recherche des causes, 256 et 257, 263.
L'esprit critique, et la recherche des documents au XIXe siècle, 679.
Les idées générales en histoire, et le rôle de l'hypothèse, 681.
L'histoire est un art, non moins qu'une science. Scènes et portraits dans Augustin Thierry, 686 et s.
Une idée géographique, 448.

II. — *L'explication d'un texte restreint.*

La lecture presque exclusive des textes originaux, 4.
Les Instructions de 1909 et l'importance qu'elles attachent à cet exercice, 175. — Réserves nécessaires, 175, 412, n. 1.
Les principes et les procédés de la Sorbonne, 371, 503.
Dans quelle mesure sont-ils applicables à l'enseignement secondaire ? 372.
Les éclaircissements donnés par l'Inspection générale, 341 et s.
Qu'est-ce que « comprendre » ? 253, 374.

1. — Avant la classe.

Deux genres de préparations :
Les *exposés* faits par les élèves, 348, 362, 383 et 384, 412, 437.
La *lecture rapide* des textes et des notes de l'édition, 345. — Plans d'explication, 25, 86, 118 et 119. — Plans d'interrogation, 313 et 314, 332.

2. — En classe.

Importance de l'*idée générale*, 221 et 222.
L'art de *diviser* un texte, 194, 206.
L'art de *définir*, 295, 299.
L'étude des *mots de valeur :*
— Comment on se sert du dictionnaire, 294.
— La place du terme dans la phrase, 179.
— L'étymologie et l'histoire des mots ; utilité du latin dans ce genre d'étude : 179, 181, 182, 192, 202, 261, 262, 296, 299, 307, 308.
— Rapports entre l'explication grammaticale et l'explication littéraire, 191, 193.

— Le commentaire d'un terme à l'aide d'un rapprochement historique, 198.
— Les variantes, 183, 228, 564.
Procédés d'interrogation, 152, 179, 200, 226, 246, 250, 295, 299, 397, 398, 415, 488, 592, 594 — et *de discussion*, 250, 596, 599, 605, 608, 610, 617, 699, 706. — L'intervention d'un inspecteur général, 199. — De la *plaisanterie :* une caricature audacieuse, 131.
Part très importante à faire aux *exercices de mémoire*, 213, 219.
Remarques relatives à la *versification*, 192, 337, 513, 527, 528.
Remarques sur le *style* particulier à un écrivain : Descartes, 25 — Corneille, 178 et s. — La Fontaine, 188 — Regnard, 336 — Voltaire poète, 360 — l'abbé Delille, 525 — Chateaubriand, 563.
La théorie de Buffon, 419.

L'ART D'ÉCRIRE

Conseils de Fénelon sur la rhétorique, 118.
Les trois parties de la rhétorique dans une page de narration, 339.

I. — *Invention.*

La *sécheresse* et le *désordre*, défauts communs à tous les débutants, 32, 107, 326, 424, 430.
Comment on y remédie par l'*analyse des idées*, 66, 97, 98.
Une idée sacrifiée par Boileau, analysée par La Fontaine, 209.
L'analyse d'un lieu commun, suivant les procédés de la rhétorique, dans l'ancien *Concours Général*, 76.
L'importance des idées générales, 2, 8, 73 et s., 418. — Elles font souvent défaut aux élèves, 213.
L'art d'utiliser, dans une dissertation, les idées et les connaissances acquises par la lecture des textes, 22, 59, 215.
De la réminiscence ; il faut imiter les auteurs, 12, 447.
Pourquoi on les imite peu : la rareté des lectures, 531.
L'art de voir le sujet et ne traiter que lui, 149, 160, 532.

II. — *Composition.*

Indications générales.

L'art de la composition, 420. — Importance de l'ordre, 723.

Dans quelle mesure la composition diffère-t-elle de l'invention ? Danger d'un plan trop rigide, 474.

Comment on compose une dissertation, 63, 66 et 67, 472.

Comment on s'égare... L'incapacité de réfléchir, 326 — et de juger, 214.

Diverses formes que peut prendre une composition française :

La narration : étude d'une narration dans *Gil Blas* (*), 339.

La dissertation proprement dite :

Une définition : le drame, 141.

Jugement sur des textes : de Molière, 159 — de La Fontaine, 212 — de Boileau, 233, 407 — de Montesquieu, 308, 318.

Jugement sur la vie pratique : à propos des lectures personnelles, 531 — d'un incident littéraire, 651 — de réflexions philosophiques, 667 — et de souvenirs scolaires, 689 (*).

Jugement sur la vie politique.

Les grands principes républicains dans l'éducation classique, 76. — La discussion et la défense des principes républicains, 177. — Les idées républicaines dans Montesquieu, de 308 à 311. — La définition des trois gouvernements par Montesquieu, 318. — Les idées politiques de Mme de Staël et de Chateaubriand, de 551 à 554.

Jugement sur la science : L'idée de progrès, 22. — Science et poésie, 667, 669.

La lettre :

Une définition : l'esprit précieux, 93.

Jugement sur des textes : de Pascal, 60 — de Voltaire, 267 — de l'Encyclopédie, 395.

Jugements sur l'histoire : Turgot, 491. — Le déclin de la monarchie, 517. — Le patriotisme révolutionnaire, 520.

Jugement sur la science, 32 et s. — et la *religion,* 63.

(*) Les sujets de narration et d'observation directe ont été traités surtout en Seconde (Voir *La Classe de Français*).

Le discours : Discours d'un pasteur puritain, 76.

Le dialogue :

Jugement sur un auteur : Voltaire et l'Académie, 423.

Jugement sur l'histoire : Montesquieu juge de Voltaire, 326. — Despotisme et liberté.

La comparaison : La Fontaine et Boileau, 205.

Un rapport : à l'Académie de Dijon, 466.

Conseils particuliers sur :

1. — Le préambule.

Manière de le composer, 161, 207, 215, 320.

Exemples de préambules, 37, 63, 96, 143.

2. — Le plan.

La nature du plan. Deux opinions, 474.

Division apparente et division féconde, 36.

Dissertations présentées sous forme de *plans écrits*. — Avantages et dangers de cet exercice, 395. — Exemples : 22, 233, 308, 405, 407, 409, 517, 520.

Comment on rédige un titre, 125, 395.

3. — Le paragraphe.

La théorie du paragraphe, 79 et 80.

Rôle de l'analyse dans la composition d'un paragraphe, 91, 97.

Un paragraphe d'élève refait en classe, 102.

Un modèle simple : une série d'exemples, 165.

Un modèle plus compliqué : les idées secondaires et les groupes d'exemples, 167.

III. — *Style.*

Comment on écrit une dissertation, 63, 67, 472.

L'art de trouver le ton convenable, 96, 149.

Mépris du style, 721, 722.

Défauts particuliers au style, et plaisanteries à la mode sur la « Crise du Français » : la vulgarité ou l'impropriété des termes, 105, 142, 277 — la négligence, 174, 275, 431, 722, n. 1 — l' « à peu près », 276 — le mauvais goût, 163 — le jargon de la critique, 142, 173 — l'orthographe et l'écriture, 279, 432.

Importance des qualités dites « primaires », 279, 720 et 721.

1. — La phrase.

L'harmonie de la phrase, 724.
Le mouvement oratoire et le rythme de la période, 82.
Importance du rythme pour la découverte des idées, 476.
Une phrase doit être organisée comme un paragraphe, de 79 à 81, 102, 103.
Comment on donne de l'ampleur et de la fermeté à une phrase d'élève, 104.

2. — Le mot.

Nécessité du mot propre, 724.
L'impropriété du terme et l'abus des termes généraux, 421, 525.
La définition des mots, 180 et s., 192, 193, 195, 202, 212 et s., 243 et s., 261, 262, 288, 295 et s., 308, 315, 344, 376, 377, 379, 385 et s.
La valeur de l'épithète, 526.

Sur les figures de rhétorique :

L'ironie, 38, 484, 485.
La métaphore définie par Aristote, 641.
La périphrase, 223. — Abus de la périphrase, 422, 526.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS : Aux élèves des classes supérieures. . . . i
PROCÈS-VERBAL DE LA PREMIÈRE CLASSE. 5

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES DE LA RAISON CLASSIQUE

I. — LES AMBITIONS NAISSANTES DE LA SCIENCE

Bibliographie. 15
CHAPITRE I. — *L'esprit d'observation* 16
Les origines de la science moderne. 16
Les obstacles rencontrés par les savants 17
CHAPITRE II. — *La méthode des sciences expérimentales*. . . 19
L'art d'analyser un texte. 20
L'art d'utiliser les idées d'un auteur 22
CHAPITRE III. — *Les résultats de la méthode expérimentale*. . 25
Étude d'une page de Descartes 25
Une conférence de Renan. 28
Devoir. — Boileau et l'esprit scientifique. 32

II. — LES LIMITES IMPOSÉES A LA SCIENCE PAR PASCAL

Bibliographie. 41
Préambule : Pascal et la conscience moderne. . . . 43
CHAPITRE I. — *Un grand texte janséniste*. 45
CHAPITRE II. — *Les « Provinciales » et les « Pensées »*. . . 47
CHAPITRE III. — *La méthode de Pascal dans les « Pensées »*. 49

Pages.
CHAPITRE IV. — *La partie caduque de l'œuvre de Pascal* . . 54
Critique célèbre de Voltaire. 55
CHAPITRE V. — *La partie durable de l'œuvre de Pascal.* . . 56
Devoir. — Deux sujets sur Pascal 60

DEUXIÈME PARTIE

L'ESPRIT CLASSIQUE AU XVIIe SIÈCLE

I. — L'ART D'OBSERVER

Bibliographie. 71
CHAPITRE I. — *La théorie du lieu commun* 73
Un chapitre de Brunetière 74
Une copie couronnée au Concours Général en 1848 . 76
CHAPITRE II. — *La finesse de l'esprit précieux* 86
Les vers de Boileau sur la pointe 86
CHAPITRE III. — *L'esprit de Madame de Sévigné.* 90
1re Composition. — Précieux d'aujourd'hui, précieux d'autrefois. 93
CHAPITRE IV. — *Les principes littéraires de Boileau.* . . . 111
CHAPITRE V. — *L'invention dans Bossuet* 115
CHAPITRE VI. — *Une idée littéraire de Fénelon* 118

II. — L'ART DE COMPOSER

Bibliographie. 122
CHAPITRE I. — *Comment on analyse une tragédie.* 123
Conseils pour l'analyse du *Cid* 123
CHAPITRE II. — « *Andromaque* », *chef-d'œuvre de la tragédie.* 129
CHAPITRE III. — *Qu'est-ce qu'une scène?* 133
CHAPITRE IV. — *Pour relire Molière* 139
Devoir. — Qu'est-ce qu'une crise dramatique? 141
CHAPITRE V. — *Analyse d'une satire* 150
La satire IX de Boileau *A son esprit* 150

III. — L'ART D'ÉCRIRE

Bibliographie. 155
CHAPITRE I. — *La période de Malherbe et la phrase de Balzac.* 156
Devoir. — Marquis et bourgeois dans Molière. 159

Pages.
CHAPITRE II. — *Le style de Corneille* 175
Une scène de *Cinna* : République et tyrannie. . . . 175
CHAPITRE III. — *L'expression dans La Fontaine*. 188
CHAPITRE IV. — *Une explication écrite sur La Fontaine*. . . 205
2e Composition. — Pourquoi dit-on « le bon La Fontaine » ? 212
CHAPITRE V. — *L'art d'apprendre une leçon* 219
Une tirade d'*Andromaque* : Diplomate et souverain. . 219
CHAPITRE VI. — *Le style de La Bruyère* 231
Devoir. — L'*Art poétique* au lycée 233

TROISIÈME PARTIE

LES PROGRÈS DE LA RAISON DANS LA SOCIÉTÉ

Bibliographie. 237
CHAPITRE I. — *Nouveaux progrès de la science* 239
CHAPITRE II. — *L'apparition de l'idée de progrès*. 241
CHAPITRE III. — *La civilisation définie par Voltaire*. . . . 243
CHAPITRE IV. — *Le caractère scientifique de l'histoire* . . . 256
Le *Siècle de Louis XIV* et la découverte des causes. . 256
Devoir. — Voltaire à quinze ans. Voltaire à vingt ans. . . 267
CHAPITRE V. — *L'esprit dans les « Lettres persanes »* . . . 285
CHAPITRE VI. — *L' « Esprit des lois »*. 293
La méthode de Montesquieu. 295
CHAPITRE VII. — *Les idées politiques de Montesquieu* . . . 308
Deux plans de dissertations 308
CHAPITRE VIII. — *Le vocabulaire politique dans Montesquieu*. 313
L'éducation dans le gouvernement républicain. . . 313
Devoirs. — La définition des gouvernements par Montesquieu. 318
Le *Siècle de Louis XIV* jugé par Montesquieu . . 326
CHAPITRE IX. — *Une scène de Regnard* 332
CHAPITRE X. — *Une narration de Le Sage*. 339
CHAPITRE XI. — *Un regard en arrière*. 341
Inspection générale et conseils d'amis. 341
CHAPITRE XII. — *La tendresse et l'humanité dans « Zaïre »*. . 348
Analyse d'une conférence de Brunetière 349
CHAPITRE XIII. — *Sur l' « Encyclopédie »*. 362
L'œuvre et les hommes 362
CHAPITRE XIV. — *Un cours de Sorbonne sur Diderot* . . . 371
La méthode de M. Lanson. 371

Pages.
CHAPITRE XV. — *Diderot critique d'art.* 383
La critique « littéraire ». 385
L'appréciation du « métier » dans un tableau. . . . 387
Devoir. — Un ami de la philosophie 395
CHAPITRE XVI. — *Indication de lectures sur Buffon.* 401

QUATRIÈME PARTIE

LE ROMANTISME ET LA RÉVOLUTION

I. — LES ERREURS DE LA RAISON CLASSIQUE

Bibliographie. 404
CHAPITRE I. — *Les qualités et les défauts du goût classique.* . 405
CHAPITRE II. — *Les erreurs de Boileau.* 407
CHAPITRE III. — *Décadence de la tragédie.* 412
L'absence de psychologie et la pauvreté des moyens d'exécution chez Crébillon. 414
CHAPITRE IV. — *Le « Discours sur le Style ».* 417
Le testament de la raison classique. 417
3e Composition. — Voltaire et l'Académie. 423

II. — LES ORIGINES DU ROMANTISME

Bibliographie. 434

A. — Le succès de Jean-Jacques et la sensibilité romantique.

CHAPITRE I. — *Le principe du romantisme.* 437
CHAPITRE II. — *Le sentiment de la nature.* 444
Explication d'une page de la *Nouvelle Héloïse.* 448
CHAPITRE III. — *L'amour de l'humanité* 460
Une lettre amusante de Voltaire à Rousseau. . . . 464
Une séance de l'Académie de Dijon en 1755 . . . 466

B. — Les premiers symptômes de la Révolution et les contemporains de Rousseau.

CHAPITRE I. — *La vieillesse de Voltaire* 472
CHAPITRE II. — *Les idées voltairiennes.* 479

Pages.
Les idées de justice et de tolérance. 481
La satire de l'injustice et de la sottise. 482
CHAPITRE III. — *De l'ironie dans Voltaire.* 484
Devoir. — Sur Turgot et les économistes. 491

C. — Deux études sur André Chénier.

CHAPITRE I. — *Le moyen de tirer parti d'une lecture rapide.* 498
CHAPITRE II. — *Un cours de Sorbonne sur André Chénier.* . 503
Des rapports entre le goût et l'érudition. 512

III. — LA RÉVOLUTION ROMANTIQUE

Bibliographie. 516
CHAPITRE I. — *Le déclin de la monarchie.* 517
CHAPITRE II. — *Le patriotisme révolutionnaire.* 520
CHAPITRE III. — *L'influence littéraire de la Révolution.* . . . 523
Le Romantisme et la Révolution Française. 523
Persistance des formes littéraires du passé. 524
4e Composition. — A quoi servent nos lectures 531
CHAPITRE IV. — *Même sujet. Comment on rédige des notes.* . 550
Un texte de Lamartine sur le premier Empire . . . 550
Idées politiques de Mme de Staël et de Chateaubriand. 551
Les principes de Napoléon et de ses deux adversaires. 554
CHAPITRE V. — *La définition du mot « romantique ».* 556
Le sens et l'origine du mot 556
Les premiers sentiments romantiques. 558
CHAPITRE VI. — *L'imagination de Chateaubriand.* 563
CHAPITRE VII. — « *Le grand secret de mélancolie...* ». . . . 575
Devoir. — Chateaubriand et les élèves de 1810 579

CINQUIÈME PARTIE

DU ROMANTISME AU RÉALISME

I. — L'ÉLÉGIE ET LE DRAME ROMANTIQUES

Bibliographie. 591
CHAPITRE I. — *Les « Méditations » de Lamartine* 592
CHAPITRE II. — *Un jugement américain sur Musset* 604

Pages.
CHAPITRE III. — *La sensibilité de Victor Hugo*. 614
Le poète de l'enfance. 616
CHAPITRE IV. — *L'imagination de Victor Hugo*. 633
CHAPITRE V. — *Comment il faut lire un poète*. 643
Devoir. — *Ruy Blas* dans un théâtre populaire. 650

II. — LA LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI

Bibliographie. 664

A. — La science et la poésie.

CHAPITRE UNIQUE. — *Les textes qu'il est nécessaire de connaître à ce sujet* 667

B. — Comment il faut lire les historiens.

CHAPITRE I. — *La science dans l'histoire*. 679
CHAPITRE II. — *L'art dans l'histoire*.
1. Les idées générales. 681
2. Scènes et portraits. 685
Devoir. — L'histoire est-elle utile aux élèves ? 689

C. — A propos du roman et du théâtre.

CHAPITRE I. — *La lecture des romans*. 699
CHAPITRE II. — *Qu'est-ce qu'une bonne pièce de théâtre?* . . 706

CONCLUSION. 713
TABLE ANALYTIQUE, ou Esquisse d'une Rhétorique moderne. 73[illegible]

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE VUIBERT

Boulevard Saint-Germain, 63, Paris.

J. BEZARD

LA CLASSE DE FRANÇAIS

Journal d'un Professeur dans une division de Seconde

Vol. 18/12cm de 320 pages, avec 5 belles planches photographiques hors texte et un autographe. 2e édition. **3 fr. 50**

« Je veux, dit l'auteur, comme le Diable boiteux, soulever pour le public le toit d'une de nos classes, et soumettre notre méthode à son jugement impartial... On ne trouvera pas dans ce livre une idée qui ne soit appuyée sur des documents, sur le travail des élèves, le témoignage des familles, l'observation quotidienne du professeur dans sa classe. Chacun de nos chapitres est un procès-verbal, et le livre entier consiste en une série de comptes rendus. Sans idée préconçue, sans autre but que de dire simplement la vérité, nous avons écrit nos Mémoires. »

Un certain nombre de chapitres sont consacrés à la définition de la *Méthode* proprement dite. Ils sont d'une sécheresse voulue, présentés sous forme de plans, avec des divisions très apparentes, de manière que l'ordre et la liaison des idées sautent aux yeux. Ils intéresseront les élèves et les familles par leur caractère d'utilité pratique. Les jeunes gens y verront comment, sans recherche pénible, sans complication, presque sans effort, un peu de bon sens et de patience nous suffisent pour exprimer notre pensée d'une façon nette, claire et précise.

Mais la partie la plus importante est celle où l'auteur montre cette méthode *appliquée dans la vie de chaque jour,* immédiatement utilisée par le maître et par les élèves dans leur existence actuelle... Là est a grande originalité du livre. Non content d'exposer avec une clarté parfaite les procédés classiques, l'auteur fait voir, en même temps, par des applications pratiques, les services qu'ils doivent rendre tous les jours : sa classe est déjà l'image et comme le reflet du monde ; les fenêtres du lycée sont ouvertes sur la vie. C'est avec le désir de voir les élèves, dès le lendemain, dans leur famille, dans les milieux où ils fréquentent, s'exprimer en hommes du monde et juger en hommes de goût, qu'il leur montre, d'après nature, les bienfaits de la discipline classique.

LES LECTURES DE NOS ENFANTS

(Répertoire Bibliographique)

Par Gabriel Melix, docteur en droit, chargé de cours à l'Université de Nancy. — Broch. 25/16cm. 2e édition. . **1 fr. »**

Répertoire précieux pour tous ceux — parents et maîtres — qui ont la délicate mission de diriger les lectures des enfants.

LA COMPOSITION FRANÇAISE AU BACCALAURÉAT, à l'usage des élèves de Seconde et Première A, B, C, D, par Max Jasinski, docteur ès lettres, professeur au lycée de Caen. — Vol. 22/14cm de 250 pages. . . . . 3 fr. »

Cet ouvrage renferme des conseils, de nombreux sujets traités et plans développés et comprend en outre plus de 900 sujets proposés depuis quelques années par toutes les Facultés françaises ; ces sujets sont groupés par genre : pour la morale, on suit l'ordre logique ; on suit l'ordre chronologique pour la littérature et l'histoire. Enfin, des renvois permettent de reconstituer le groupe des trois sujets tel qu'il a été donné à l'examen.

LA COMPOSITION FRANÇAISE *aux examens et concours*, par F. Lhomme, professeur au lycée Janson-de-Sailly, et Édouard Petit, docteur ès lettres. — Vol. 22/14cm, renfermant près de 2000 sujets. 4e édition. . . . . 4 fr. »

Des conseils appropriés à chaque genre d'épreuve et d'examen sont donnés par les auteurs avec des indications de lectures. Les plans et développements qui sont semés en très grand nombre dans l'ouvrage sont accompagnés de copies d'élèves, d'extraits de rapports critiques sur des copies d'examens, de modèles du genre, etc.

RECUEIL DE COMPOSITIONS FRANÇAISES *sur des sujets tirés de l'histoire moderne*, par J. Joran, professeur au collège Stanislas. — Vol. 22/14cm. 3e édition. . . . . 4 fr. »

LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE AU BACCALAURÉAT, par J. Leblond, professeur au lycée de Charleville.

Série Philosophie, à l'usage des classes de Philosophie A et B. — Vol. 22/14cm. . . . . 4 fr. »

Série Mathématiques, à l'usage des classes de Mathématiques A et B. — Vol. 22/14cm. . . . . 2 fr. 50

L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS PAR LE LATIN (*Rapport présenté au 1er Congrès de la langue francaise en Amérique, Québec, juin 1912*), par G. Zidler, professeur au lycée Hoche. — Brochure 25/16cm. . . . . 0 fr. 75

« Il faut lire le très beau rapport présenté par M. Gustave Zidler au premier congrès de la langue française en Amérique : *L'Enseignement du français par le latin*. Erudition exacte et riche, induction pénétrante, mise en œuvre aisée et artistique, chaleur d'esprit et de cœur, c'est un vrai petit chef-d'œuvre. Je souhaiterais en voir tirer une édition sinon populaire, au moins scolaire, qui fît toucher du doigt à tous les élèves de l'enseignement secondaire pourquoi et comment, sans le latin, il est impossible d'apprendre, de posséder consciemment, de parler correctement, de goûter pleinement on français. » (*Études*.)

LA VERSION LATINE AU BACCALAURÉAT, à l'usage des élèves de Troisième A et de Seconde et Première A, B, C, par A. YRONDELLE, professeur au collège d'Orange. — Vol. 22/14cm, broché, 2 fr.; cart. toile. . . . 2 fr. 50

Avant d'être composé, ce livre a été professé et soigneusement expérimenté. Aussi rendra-t-il de grands services aux élèves, principalement à ceux de Seconde et Première C, qui, ayant un programme scientifique très chargé, ne peuvent consacrer à l'étude du latin autant de temps que leurs camarades des classes de lettres; les uns et les autres ont pourtant, au baccalauréat, les mêmes versions.

LA VERSION LATINE *(Méthode et textes choisis)*, par U.-V. CHATELAIN, professeur au lycée Volaire. — Volume 22/14cm. . . . . 3 fr. »

« Je me propose de donner ici des conseils pratiques. Près de vingt années d'enseignement ne m'ont que trop prouvé que la majorité des élèves considérait la version latine plutôt comme une énigme que comme l'exercice rationnel de leur intelligence et l'utilisation de leurs connaissances grammaticales, historiques ou littéraires. Cette prétention à jouer le rôle d'Œdipe a immolé bien des victimes au Sphynx qu'elles s'étaient créé elles-mêmes. Il faut montrer combien dans la version latine la part de l'invention est médiocre, combien celle du savoir et du jugement est considérable. »

(Extrait de l'*Avant-propos.*)

SYNTAXE LATINE-FRANÇAISE *en vue de la version*, à l'usage de toutes les classes de l'enseignement secondaire, par ESTÈVE, professeur au lycée Ampère, à Lyon. — Vol. 18/12cm, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Il y a beaucoup de grammaires latines pour apprendre à écrire en latin, c'est-à-dire a faire des thèmes : il n'y en a pas pour apprendre à faire des versions. Ce petit manuel a pour but d'apprendre à faire une version.

DEUX CENTS VERSIONS LATINES *proposées au Concours de l'École Normale Supérieure et des Bourses de Licence et aux Examens de Licence*, réunies et classées par Henri BORNECQUE, professeur de philologie latine à l'Université de Lille. — Vol. 22/14cm, cart. . . . . 2 fr. 50

LA PRONONCIATION DU LATIN, par Louis HAVET, membre de l'Institut, professeur au collège de France. — Brochure 25/16cm. . . . . 0 fr. 50

« Pour qui s'appliquerait à ressusciter la rapidité légère des brèves et la majesté des longues, comme la belle prose, comme les beaux vers se transformeraient, en reprenant leur aspect du grand siècle d'art ! Ce qui jadis a chanté à l'oreille chanterait de nouveau pour lui, et ce qui a été élaboré avec tant de patience, avec tant d'amour, avec un sentiment si exquis des symétries et du rythme, cesserait d'être profané par des négligences de barbares. »

Librairie VUIBERT, Boulevard Saint-Germain, 63, PARIS.

Annales du Baccalauréat

Recueil de tous les sujets donnés, dans toutes les Facultés, aux différentes épreuves écrites du Baccalauréat.

1re partie : chacune des quatre séries ;

2e partie : chacune des deux séries.

1er Fascicule. Mathématiques et Sciences physiques (1re partie : séries *Latin-sciences* et *Sciences-langues* ; 2e partie : série *Mathématiques*). . . . . 2 fr. 50

2e Fascicule. Compositions françaises (séries littéraires et scientifiques). . . . . 2 fr. »

3e Fascicule. Versions latines (séries littéraires et *Latin-sciences*). . . . . 1 fr. 25

4e Fascicule. Versions grecques. . . . . 1 fr. 50

5e Fascicule. Compositions allemandes (séries *Latin-langues* et *Sciences-langues*). . . 1 fr. 25

6e Fascicule. Compositions anglaises (séries *Latin-langues* et *Sciences-langues*). . . . 1 fr. 25

7e Fascicule. Compositions espagnoles, italiennes, russes et arabes (séries *Latin-langues* et *Sciences-langues*). . . 0 fr. 75

8e Fascicule. Dissertations philosophiques, Sciences physiques et naturelles (série *Philosophie*). . . . . 1 fr. 50

9e Fascicule. Dissertations philosophiques, (série *Mathématiques*). . . . . 1 fr. »

Les *Annales du Baccalauréat* paraissent chaque année, depuis 1911, en 9 fascicules 18/12cm.

ARRÊTÉ DU 4 MAI 1912 allégeant les programmes de mathématiques, de physique, de chimie et de sciences naturelles dans les lycées et collèges de garçons. — Une broch. 18/12cm. . . . . 0 fr. 50

Manuels du Baccalauréat

(Volumes 16/11cm.)

Première partie.

Histoire moderne, par H. Hauser. Broché. . . . . 1 fr. »

Histoire ancienne (*Latin-Grec, Latin-Langues*), par L. Homo (*Sous presse*). . . . . 2 fr. »

Géographie (*France et colonies*), par H. Hauser. Broché. 1 fr. 50

Histoire moderne et Géographie, par H. Hauser. Cartonné. 2 fr. 25

Mathématiques (*Latin-sciences, Sciences-langues*), par MM. Humbert, Guichard et Mineur. Cartonné. . . . . 3 fr. »

Physique (*Latin-sciences, Sciences-langues*), par Boisard. Cartonné. 3 fr. »

Chimie (*Latin-sciences, Sciences-langues*), par P. Rivals. Cartonné. 2 fr. »

Deuxième partie.

Histoire contemporaine, par H. Hauser. Broché. . . 1 fr. »

Géographie (*Les principales puissances du Monde*), par H. Hauser. Broché. . . . . 1 fr. 25

Histoire contemporaine et Géographie, par H. Hauser. Cartonné. . . . . 2 fr. »

Philosophie, *série Philosophie,* par P. Janet. Cartonné. 3 fr. 50

Philosophie et Histoire, *série Philosophie,* par MM. Janet et Hauser. Cartonné. . . . . 4 fr. »

Philosophie, *série Mathématiques,* par P. Janet. Broché. 1 fr. 50

Philosophie et Histoire, *série Mathématiques,* par MM. Janet et Hauser. Cartonné. . . . . 2 fr. 25

Histoire naturelle et Hygiène, par E. Caustier. Cartonné. 4 fr. 50

Physique, *série Mathématiques,* par L. Boisard. Cartonné. 2 fr. 50

Chimie, *série Philosophie,* par P. Rivals. Broché. . . . 1 fr. 25

Chimie, *série Mathématiques,* par MM. Rivals et Devaud. Cartonné. 2 fr. »

HISTOIRE CONTEMPORAINE DEPUIS 1815

à l'usage des élèves de Philosophie A et B et de Mathématiques A et B et des aspirants au Baccalauréat (2e partie), par J. Joran, professeur au collège Stanislas. — Vol. 19/13cm, cart. toile. 5 fr. »

PQ
53
B48
1911

Bezard, Julien
De la méthode littéraire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY